



MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DU JACOBINISME.

MÉMOIRES
POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DU JACOBINISME,

PAR M. L'ABBÉ BARRUEL.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE PAR L'AUTEUR.

TOME QUATRIÈME.



IMPRIMERIE DE THÉODORE PITRAT.

A LYON,

CHEZ THÉODORE PITRAT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DU PÉRAT.

1819.

OBSERVATIONS

SUR QUELQUES ARTICLES

DU MONTHLY REVIEW,

Relatifs aux Mémoires sur le Jacobinisme.

IL est des Journalistes dont le suffrage m'est précieux, parce que je connois les services qu'ils rendent au public, en propageant les bons principes. Il en est dont l'éloge me seroit odieux, parce que sous le masque des sciences, ils ne servent que la cause de l'impiété et de la rébellion. Je ne lis pas assez habituellement M. Griffith, ou bien son *Monthly Review*, pour savoir dans quelle classe il faut le ranger, lui ou son lieutenant et son faiseur. Mais il seroit fâcheux que l'on pût en juger par le compte qu'ils ont rendu de mes Mémoires sur le Jacobinisme. Dans l'appendice, au vingt-cinquième volume de leur Journal, ils ont amalgamé des imputations, sur lesquelles je laisserois à tout lecteur le soin de prononcer, s'il s'agissoit d'une dispute purement littéraire ; mais j'ai dénoncé la conspiration la plus redoutable qui ait jamais été tramée contre la Religion et la société ; je dois à ma cause, je me dois à moi-même de prouver à qui conviennent les accusations de *mauvaise foi*, *de tours d'adresse*, *et d'une perfide ingénuité*. Heureusement la tâche n'est pas bien difficile.

1.° M. Griffith me fait la grâce de trouver passables, satisfaisantes même, les preuves que je donne de la *Conspiration des Sophistes contre l'Autel ;* mais celles des *Sophistes contre le Trône* lui semblent, nous dit-il, *si imparfaitement* démontrées, que jusqu'ici il croit devoir attribuer l'extinction de la Royauté en France à des circonstances locales, bien plus qu'aux vœux et aux complots des chefs de la Révolution. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les Jacobins ne seroient pas fâchés que l'on s'en tînt à cette opinion ; c'est que les Jacobins aussi prétendent avoir le droit de dire à nos Rois : Si

nous en voulons à votre Trône, prenez-vous-en à vous-mêmes; ce sont vos perfidies et votre despotisme qui, bien plus que Brissot et Syeyes, ont détrôné Louis XVI; qui, bien plus que Péthion et Robespierre, ont fait tomber sa tête. C'est sur-tout la tyrannie de Louis XVI, qui nous a inspiré le vœu si public, de ne pas laisser un seul Roi sur la terre. Mais ce qu'il y a de vrai aussi, c'est que M. Griffith aime bien mieux prononcer sur mes preuves que les citer ou les analyser, de peur que ses lecteurs ne les trouvent démonstratives. Pas la moindre mention des lettres, des systèmes, du club des Sophistes d'Holbach, du Comité central, des émissaires du Grand-Orient, des déclamations, des aveux si formels des conjurés eux-mêmes, des adeptes Leroi, Condorcet, Gudin, Lamétherie, ou des confrères journalistes du Mercure. Tout cela prouveroit que M. Griffith est difficile en fait de preuves, quand il lui plaît de l'être; et qu'il sait au moins les taire, sinon les réfuter. Il est tant d'hommes qui jugent sur la parole du *Magister*, qu'il ne vaut pas la peine de leur donner des raisons. Vous verrez que M. Griffith ne daignera pas faire mention de ce Walpole qui nous parloit si positivement, et il y a si long-temps, de la conspiration des Sophistes contre le Trône. M. Griffith aime à fermer les yeux, je ne sais pas les faire ouvrir de force.

2.° M. Griffith nous dit aussi que j'ai parfaitement tort en faisant de l'*égalité et de la liberté* le secret des Maçons. Ici j'étois presque tenté de ne voir dans M. Griffith qu'un Frère dupe; mais il a ses raisons pour paroître en savoir plus que moi. Il nous montre des correspondances, des ambassades établies entre les grandes Loges de Londres et de Berlin, dès 1776, dans un temps où celle-ci *étoit le foyer de convergence, le centre dans lequel venoient se réunir tous les rayons de la philosophie moderne*; et puis il ajoute: *Ces ambassades n'étoient-elles que des jeux d'enfans! ou bien y avoit-il quelques Timoléons cachés dans les Loges!* — J'avouerai franchement que si j'avois connu ces ambassades, ces correspondances avec une Loge devenue le centre des Sophistes, au lieu de rétracter mes preuves sur la conspiration des Franc-Maçons, je n'aurois fait qu'y ajouter. J'aurois sur-tout bien moins généralisé l'exception sur la Franc-Maçonnerie de la grande Loge de Londres, si j'avois su qu'elle recélât des Frères aussi ennemis des Rois que ce *Timoléon*, assassin de son

frère *Timophane*, comme un premier *Brutus* le fut de ses enfans, comme un second *Brutus* le fut de son bienfaiteur César, et pour la même cause. Je laisse aux Franc-Maçons Anglais le soin de dissiper les soupçons que répand sur eux le Frère Journaliste. Mais on avouera que voilà chez M. Griffith une étrange manière de prouver que j'ai tort de chercher des conspirations dans les Loges maçonniques, puisqu'au lieu d'accuser faussement les Frères Maçons, tout mon tort seroit d'avoir excepté ceux même qu'on auroit cru le moins coupables.

3.° M. Griffith devient plus étrangement difficile à persuader, lorsqu'il s'agit des chers Illuminés, et de leurs complots contre toute société, toute propriété, et contre les sciences. C'est ici que les imputations de mauvaise foi, d'infidélité, de perfidie coulent sous sa plume. Le lecteur va juger quel est celui qui les mérite.

Le Journaliste tire ses grandes preuves de la manière dont j'ai traduit deux textes de Weishaupt. J'avoue que le premier m'embarrassa beaucoup, non par la difficulté du langage, par-tout ailleurs très-intelligible, mais par la sottise et l'énorme contradiction que présente ce texte dans l'endroit où il se trouve. Pour traduire Weishaupt dans son sens littéral, il falloit lui faire dire : « *Peu de besoins; voilà le premier pas vers la liberté.* » *C'est pour cela que les sauvages et les hommes les* » *plus savans, ou bien les hommes éclairés au suprême* » *degré, sont peut-être les seuls libres, les seuls in-* » *dépendans.* » Je voyois une grande ineptie à donner nos savans pour les hommes qui ont *le moins de besoins*, ou qui sont le plus libres, le *plus indépendans* de la société. Ils ont d'abord besoin d'une fortune honnête qui les délivre de tout souci pour vaquer à l'étude. Ils ont besoin que d'autres travaillent à les loger, à les nourrir, à les vêtir. Ils ont besoin plus que tout autre, de cette paix et de cette tranquillité, si nécessaires pour le progrès des sciences. Ils sont les plus ingrats des citoyens, s'ils méconnoissent l'autorité publique, sans laquelle les sciences n'existeroient pas plus pour eux que pour les Hurons. Mettez un Académicien seul d'un côté, dans de vastes campagnes ou forêts ; mettez de l'autre un simple paysan, ou artisan, et vous verrez lequel des deux a le moins besoin de l'autre pour se tirer d'affaire.

Ce n'est pas tout, Weishaupt vous donne très-positivement les sciences pour mère de *l'esclavage ;* comment concevoir après cela que les savans sont les plus libres, les plus indépendans des hommes ? Pour éviter à Weishaupt ces absurdités, sachant très-bien d'ailleurs que, suivant lui, il n'y a point d'hommes véritablement éclairés, si ce n'est les sauvages ou ceux qui veulent nous ramener à l'état des sauvages; je traduisis : « *Peu » de besoins, voilà le premier pas vers la liberté. » C'est pour cela que les sauvages sont au suprême » degré les plus éclairés des hommes, et peut-être » aussi les seuls libres ;* » mais j'eus soin de citer le texte même de Weishaupt : *Darum sind wilde, und in hœchsten grad auffgeklœrte, vielleicht die einzige freye menschen.* Je citai ces paroles, afin que chacun pût leur donner le sens qu'il jugeroit à propos. M. Griffith a cru mieux faire. Il a cité lui-même cet autre texte, où Weishaupt nous donne très-positivement les *sciences* pour mère de l'esclavage ; il ne lui en fait pas moins dire que les savans et les sauvages *sont peut-être les seuls hommes libres.* Je ne réclame point contre cette traduction ; elle rend mieux le sens de la phrase prise séparément : la mienne est plus conforme à l'ensemble du discours. Je consens cependant que l'on mette cet *errata :* « Tome 3 de ses mémoires, page 22, » ligne 11, lisez : *Peu de besoins, voilà le premier » pas vers la liberté. C'est pour cela que les sauvages » et les savans, ou les hommes instruits au suprême » degré, sont peut-être les seuls hommes libres.* » Mais je veux qu'on ajoute : Observez la sottise et la contradiction.

4.° Le second reproche de M. Griffith, par qui j'entends ici l'auteur même de cet article, puisque c'est sur son compte qu'il s'imprime, le second reproche de M. Griffith sur ma traduction est conçu en ces termes : « Le texte de Weishaupt porte expressément, *des formes » actuelles et imparfaites de la société civile, nous » avons à passer à des formes nouvelles et mieux choi- » sies.* — Mais pour attribuer à Weishaupt le project » pervers de perpétuer l'Anarchie, l'Abbé rend infidè- » lement *unfairly runders*, ce passage, comme si le » le sens de Weishaupt étoit que nous avons à revenir » à l'état sauvage. » Puis, en faisant semblant de pouvoir citer dans mon ouvrage bien d'autres exemples d'infidélité, le Journaliste ajoute : « sur l'article de la

» *propriété*, ce sont encore des libertés semblables » mises en usage avec une ingénuité non moins perfide. » *On the topic of property, similar freedoms have been used with a not less treacherous ingenuity.*

Sur des reproches de cette nature, M. Griffith, écoutez ma réponse : *vous donnez joliment aux autres vos défauts.* — Malgré tout ce que vos accusations ont de calomnieux et de révoltant, je vous avois écrit comme on pourroit le faire à un Journaliste honnête, qui peut se tromper, mais qui, après de semblables imputations, ne refusera pas au moins de mettre dans un des Numéros suivans la justification que je lui envoie. Vous m'avez refusé ce moyen de détruire vos odieuses imputations. Je vous prévenois que dans tous les cas mon intention n'étoit pas de laisser le Public dans l'erreur où votre Journal pourroit l'induire, erreur trop dangereuse dans les circonstances présentes. Je vous offrois un rendez-vous, pour vous montrer dans les *Ecrits originaux* les preuves évidentes de vos calomnies. Vous avez refusé tous ces moyens de rendre justice à la vérité. Vous n'avez pas plus de droit d'être ménagé, que vous ne ménagez un homme qui certainement n'avoit dans son travail d'autre vue que l'intérêt public, et que certainement vous calomniez ici contre toute évidence.

Il vous plaît de donner la résolution où je vous disois être, de désabuser le Public, pour une menace risible de vous dénoncer comme Illuminé ; vous avez ajouté que j'étois bien maître de vous faire *ou ce reproche ou ce compliment.* (Monthly review, June 1798, art. Correspondance.) Eh bien, Monsieur, vous êtes bien le maître vous-même, de prendre pour un *reproche* ou pour un *compliment*, tout ce que je vais dire de vous ou de votre faiseur, mais sans savoir si vous êtes ou non dans les secrets de l'Illuminisme, au moins est-il bien sûr qu'un véritable Illuminé ne pouvoit pas montrer moins de bonne foi, que ne le fait l'auteur de l'article auquel j'ai à répondre.

Loin de vouloir prêter à Weishaupt une intention qu'il n'avoit pas, lorsqu'il écrivoit ces paroles *aus den staaten tretten wir in neue klüger Gewœhlte*, je les ai exactement traduites par celles-ci : de *ces sociétés* (civiles, de ces gouvernemens) *nous passons à des vœux, à un choix plus sage ;* et comme cette phrase, ni en Allemand, ni en Français, ne dit par elle-même rien de précis, je me suis contenté d'avertir en note, que

la phrase suivante exprimoit assez clairement ce que c'est que ce choix. (*Troisième volume de ces Mémoire*, *page* 130.) Le Traducteur Anglais a omis cette note, qui dans le fond n'étoit qu'un excès de précaution. (*Page* 131.) Mais l'eût-il mise comme moi, qu'en résultoit-il autre chose qu'une attention particulière à ne point prêter à Weishaupt un sens contraire à la suite du texte? Est-ce ma faute, à moi, si tout ce qui précède et tout ce qui suit, démontre évidemment que ce Sophiste veut nous ramener à l'état sauvage? Je ménagerois trop le Journaliste, ou plutôt je n'en ferois qu'un franc imbécille, si je disois qu'il a pu s'y méprendre; car voici cette phrase avec ce qui la précède et ce qui la suit : « *La nature a tiré les hommes de* » *l'état sauvage et les a réunis en sociétés civiles; de* » *ces sociétés nous passons à des vœux, à un choix* » *plus sage. De nouvelles associations s'offrent à ces* » *vœux; et par elles nous revenons à l'état dont nous* » *sommes sortis, non pour parcourir de nouveau l'an-* » *cien cercle, mais pour mieux jouir de notre destinée.* » Puisque le Journaliste refuse les rendez-vous que nous lui demandons, pour lui montrer le texte allemand, qu'il le lise ici; qu'il le traduise ou le fasse traduire par qui bon lui semblera; je le défie devant tous les interprètes, de prouver que j'ai le moins du monde altéré le passage : « *Die natur hat das menschengeschlecht aus der wildheit gerissen, und in staaten vereinigt; aus den staaten tretten wir in neue klüger gewæhlte. Zu unseren wünschen nahen sich neue verbindungen und durch diese langen wir wieder dort an, wo wir ausgegangen sind; aber nicht um dereinst den alten zirkul wieder zurück zu machen, sondem um unsere weitere bestimmung næher zu erffahren.* » Je le demande hardiment : Quel est l'esprit assez bouché, assez stupide, assez dépourvu de logique, pour ne pas voir ici, que cet état dont Weishaupt prétend que la nature nous a tirés, et auquel il veut qu'elle nous ramène par ses associations (secrètes) est l'état sauvage? D'ailleurs, Weishaupt ajoute qu'il va expliquer ce mystère; comment l'explique-t-il? en consacrant plus de quarante pages à nous prouver que le but de la nature dans les *sociétés secrètes*, est de détruire jusqu'au nom de *peuple*, de *prince*, de *nation*, et de *patrie*. Il nous dit positivement que *c'est là un de ses grands mystères*. Le monstrueux sophiste ajoute que *le péché*

originel, la chute des l'homme, n'est pas autre chose que leur formation en sociétés civiles, que la *Rédemption* est notre rétablissement dans l'état antérieur à la société. C'est ainsi qu'il explique la doctrine même de l'Evangile; c'est ainsi qu'il explique la *Pierre brute, fendue, polie, des Franc-Maçons*; et l'on viendra nous accuser de fraude, de tours d'adresse, d'une ingénuité perfide, lorsque nous dévoilons l'absurdité et la scélératesse de son Illuminisme! M. Griffith, ou vous M. son Lieutenant, prenez pour vous ce qui vous appartient; gardez la fraude, les tours d'adresse, la perfidie, et laissez-nous notre ingénuité.

5.° Qu'est-ce encore que tout le zèle du Journaliste pour *Weishaupt* et pour *Knigge*, ces deux vrais prototypes de l'Illuminisme? Pour les justifier, il me parle du *Théisme*, et des opinions qu'ils ont affecté de soutenir dans leurs productions faites pour le public; il joue le Frère dupe, en se retranchant sur le *Socinien Bassedow*, que Weishaupt fait lire à ses novices. Qu'est-ce que cela fait à un homme qui vous parle des opinions secrètes de Weishaupt, de Knigge, et qui vous les montre dans toute la doctrine de leurs mystères conspirateurs? A un homme qui vous fait voir par les lettres même de Weishaupt et de Knigge, après l'étude du *Socinien Bassedow*, ces deux athées donnant à leurs adeptes et leur recommandant toutes les productions de l'athée Boulanger, de l'athée Robinet, de l'athée Helvétius, de l'athée Diderot, et tout cet athéisme venant même plutôt que ne l'eût voulu Knigge, dévoiler les secrets de la secte? (*Ecrits originaux, tome* 1, *lettre* 3 *de Spartacus à Caton; tome* 2, *lettre* 2 *de Philon au même.*) — Que sont encore pour la conspiration que je dévoile toutes les inepties que le Journaliste copie des Illuminés Allemands sur les Jésuites; toutes les terreurs paniques qu'il affecte sur le retour du Catholicisme dans les pays Protestans; comme si les Protestans et tous les Citoyens d'une religion quelconque n'avoient pas chacun le plus grand intérêt à déjouer l'Illuminisme? Si l'on veut donner le change à l'Angleterre, comme les adeptes l'ont fait quelque temps à l'Allemagne, l'artifice est usé. M. Griffith aura beau répéter Mirabeau et Bonneville, ou exalter comme eux les prétendues preuves de la Maçonnerie Jésuitique, découvertes par l'Illuminé *Lucien Nicolaï*, nous sommes à portée de vérifier ces grandes preuves. Nous

prierons M. Griffith, de nous montrer le fameux *Pélican* découvert à Oxford, et sur-tout de nous dire comment ce Pélican se trouve *remplacé par l'épervier qui se remplume;* et comment l'*épervier qui se remplume* démontre *les Jésuites cachés depuis long-temps dans les Loges Anglaises*, et si l'on n'y prend garde, tous prêts à en sortir pour faire un terrible ravage. Il voudra bien nous dire aussi, comment la démonstration devient évidente, quand on fait attention que *Christophe Wren*, l'Architecte de S. Paul, étoit à Oxford, professeur dans un collége, et que le pélican et l'épervier furent trouvés dans un autre collége ? Mais quand M. Griffith aura bien développé toutes ces grandes preuves de Nicolaï, j'ai peur que les Anglais ne mettent l'inventeur et le panégyriste sur la même ligne. (*Voyez le Monthly Review*, *Août* 1798, *page* 460 *et* 461;) mais voyez aussi toutes ces inepties de Nicolaï, appréciées dans l'ouvrage Allemand intitulé, *Le voile levé sur la Maçonnerie*, *page* 318 *et suiv.*

Et que M. Griffith ne croie pas que tout soit dit, quand nous aurons haussé les épaules sur cette fable du Catholicisme et du Jésuitisme cachés dans la Franc-Maçonnerie. Nous saurons, s'il le faut, produire de nouvelles preuves que toute cette fable n'a été inventée que pour distraire les Protestans de l'attention qu'ils font ou qu'ils doivent faire aux complots de l'Illuminisme. Nous montrerons les Frères archi-illuminés, *Brunner*, Curé catholique, apostat de Tiefenbach, et l'apostat *Nimis*, le vrai *Chabot* d'Allemagne, les adeptes *Dorsch*, et *Blau*, *Wreden*, fameux illuminés de Mayence et de Spire et de Bonne, méditant et combinant entre eux les moyens de donner à cette fable en Allemagne, le nouveau cours que M. Griffith cherche à lui donner en Angleterre. Nous produirons la lettre de l'adepte *Brunner à Nimis*, découverte dans les papiers de *Blau*, et envoyée par les Officiers de la Justice à l'*Evêque de Spire*. M. Griffith sait bien des choses sur la Maçonnerie et sur l'Illuminisme; il pourroit cependant ignorer l'objet de cette lettre. Il faut qu'il la connoisse : il en concevra mieux le rôle qu'il joue, et les services qu'il rend à l'Illuminisme.

La dépêche est datée du 9 Juin 1792, c'est-à-dire, d'un temps où la coalition des Princes sembloit menacer le Jacobinisme d'une perte prochaine; elle nous montre tous ces adeptes fort occupés du plan de donner à

l'Illuminisme une nouvelle forme pour lui donner aussi de nouvelles forces. Il s'agit dans ce plan de trouver un voile qui, cachant une grande machine, donne à ses instrumens la liberté d'agir sans être vus, et d'atteindre l'objet de la secte, sans être soupçonnés de s'occuper d'Illuminisme.

Le voile si propice au projet des Frères, est *une académie des sciences*, composée de deux classes d'hommes; les uns savans connus par leur zèle pour la Religion, et les autres profonds Illuminés. Il doit y avoir aussi pour protecteurs des membres honoraires; et si *Dalbert*, ajoute ici l'adepte auteur du projet, *si Dalbert arrive une fois au Gouvernement* (si de Suffragant il devient Electeur de Mayence,) *c'est de tous les Princes le meilleur pour notre objet. Peut-être lui dévoilerons-nous tout notre plan, et mettrons-nous le centre de notre Académie dans Mayence. Pour éviter le soupçon des mystères cachés dans cette Académie, il sera bon que chacun de ses membres porte sur la poitrine une médaille ayant pour devise* Religioni et Scientiis (à la Religion et aux Sciences.) — *Pour mieux cacher encore tout objet secret, il faudroit spécialement engager tous les savans Jésuites, par exemple Sattler, Sailer, Mustchelle, et les autres savans Religieux orthodoxes, tels que Gerbert et Schwartzüeber. — Il faudroit même faire annoncer l'établissement de notre Académie, non par un de nos adeptes, mais, si on le pouvoit, par un Jésuite.*

Avez-vous lu cela, M. Griffith? Voyez à présent ce qu'ajoute le Frère auteur du beau projet : « Si avec » tout cela on crioit encore contre le *Jésuitisme caché* » et contre *les progrès du Catholicisme*, ce n'en seroit » que mieux; on n'en éviteroit que mieux le soupçon » d'une association secrète, *on pourroit*, (observez ces » paroles, M. Griffith) *on pourroit soi-même aider à* » *répandre cette fausse alarme.* » Voici encore le texte Allemand; traduisez-le vous-même dans votre Journal, mais ajoutez-y aussi le texte, afin qu'on voie qui de nous deux est le fourbe, le perfide (le treacherous) « *wurde über heimlichen Jesuitism, oder über gœssere* » *aufbreitung des Katholicism geschrien, desto besser;* » *dadurch würde aller verdacht einer geheimen ver-* » *bindung nur um so mehr heseitiget. Man kœnnte* » *sogar diesen blinden lærm selbsschlagen helfen.* » — Quand vous aurez, Monsieur, bien médité sur ce

plan des adeptes, dites-nous, je vous prie, ce que vous pouviez faire de mieux pour le seconder que ce que vous faites, en rendant compte de l'ouvrage de M. *Robison*, du mien, et de la polissonnerie imprimée sous le titre de *Première lettre d'un Franc-Maçon à l'abbé Barruel*. — Observez encore que ce plan des adeptes est de Juin 1792; et je me flatte au moins que vous ne renverrez pas vos lecteurs à Bœttiger pour leur faire croire que *depuis* 1790 *il n'est plus question d'Illuminisme en Allemagne*.

Je me flatte même qu'en ce moment vous pensez intérieurement comme moi, que vous auriez mieux fait 1.° de ne rien dire sur ces ouvrages, ou d'en parler sur un ton plus vrai et plus honnête; 2.° d'accepter l'invitation que je vous faisois de vous montrer les textes originaux; 3.° de publier la lettre que je vous priois d'insérer dans votre Journal; 4.° et sur-tout de ne pas prétendre que je vous avois menacé de vous dénoncer comme Illuminé. Car franchement, Monsieur, je n'ai nulle envie de prononcer si les Illuminés vous ont admis, vous ou votre faiseur à leur dernier secret. Vous commencez par avouer qu'il existe une conspiration des Sophistes contre l'Autel; vous finissez par dire sur les Illuminés, que *quelque extravagantes que puissent être les opinions de quelques-uns de leurs chefs, l'objet général des Loges confédérées semble être le Socinianisme et le Républicanisme, plutôt que l'anarchie*. C'est avouer au moins qu'il existe dans ces Loges une conspiration contre le Dieu de l'Evangile et contre tous les trônes des Souverains. C'est de plus abandonner la défense des adeptes, ou chefs ou fondateurs de cette confédération des Illuminés. Lorsque vous en venez à ces aveux, j'aurois au moins le droit de vous dire : il valoit bien la peine de m'imputer tant de mauvaise foi pour finir par confesser qu'après tout je pouvois très-bien avoir raison en tout. Car enfin j'ai eu soin de distinguer les grades; j'ai montré par le code même des Illuminés, comment ils se contentoient d'inspirer à la première classe la haine des Rois, et cette espèce de Socinianisme qui se rapproche si fort du vrai Déisme. C'étoit là, ce me semble, avoir déjà montré chez eux une conspiration qui mérite l'attention du Public. Lorsque je les accuse de tendre à l'absolue anarchie, c'est aux chefs seulement et aux profonds adeptes que je montre ce secret réservé, quoiqu'aujour-

d'hui leur profond secret leur échappe jusques dans les chaires publiques. En général, Monsieur, ils font assez les aveux que vous faites : Ils sont bien aises que l'on sache que Voltaire et ces hommes qu'on nous donne pour de grands philosophes, ont conspiré contre le Christianisme; que d'autres soi-disant philosophes des Loges conspirent contre les Rois. Cela peut faire croire au peuple qu'il n'aura pas grand tort en se livrant à ces conspirations. Mais il est moins aisé de rendre plausibles des conspirations contre toute propriété et toute société civile ; c'est pour cela qu'en général ils cachent avec bien plus de soin le dernier objet de leurs complots, se réservant toujours de discréditer les auteurs qui ne les dévoilent que pour en inspirer l'horreur. Est-ce illusion, Monsieur, est-ce quelque prédilection qui nous montre à peu près la même marche, quand vous avez à rendre compte de l'ouvrage de M. Robison ou du mien ? Ne vous attendez pas à me voir prononcer. Il me suffit qu'on sache que je suis loin d'avoir exagéré les mystères des Illuminés. Je laisse au public le droit de juger si tel ou tel Journaliste est leur dupe ou leur complice.

N. B. A l'appui des comptes rendus pour le *Monthly Review*, on m'annonce une réponse de Weishaupt même. Pour celui-ci la mienne est toute prête. Je n'en ai point d'autre à lui donner qu'un rendez-vous à Munich, aux archives où se trouvent ses lettres. Mais comme il ne sauroit y paroître sans s'exposer à être pendu, il pourra nommer un procureur. Qu'il prouve que ces lettres sont fausses ; que la Cour et les Magistrats de Bavière en ont imposé à l'Univers, en les rendant publiques, en invitant chacun à les vérifier sur les originaux ; toute autre apologie de sa part seroit inutile ; et de la mienne toute réplique seroit superflue. La réponse à toutes ses nouvelles, comme à toutes ses premières apologies, est déjà dans le code et l'histoire de son Illuminisme. Tout ce que j'ai à dire sur lui se réduit à ces mots : *lisez et vérifiez.*

NOTE sur MONTESQUIEU.

DANS le second chapitre du second volume de ces Mémoires, sur le témoignage de M. l'Abbé le Pointe, j'ai cité une lettre attribuée à Montesquieu dans un Journal Anglais, sans pouvoir alors désigner la feuille où elle se trouvoit. Je l'ai enfin découverte dans l'*Evening gazette*, *feuille du* 4 *Août*, *année* 1795. Le Journaliste assure que Montesquieu l'avoit écrite peu d'années avant sa mort. J'avoue que j'aurois désiré voir mentionner au moins la personne qui l'avoit reçue ou celle qui en a l'original. Car une pareille lettre seroit de nature à changer nos idées sur la modération de Montesquieu. Elle nous montreroit en lui un des vrais Sophistes conjurés; et nous ne porterons jamais de cet Auteur un pareil jugement sans les preuves les mieux constatées. Mais il faut convenir que si cette lettre n'est pas de Montesquieu, elle est au moins d'un adepte bien avancé dans les complots; car on le voit tracer fidèlement la conduite des Jacobins à l'égard des troupes nationales et étrangères, ainsi qu'à l'égard du projet d'arracher l'Irlande à l'Angleterre.

CONSPIRATION

CONSPIRATION
DES SOPHISTES
DE L'IMPIÉTÉ ET DE L'ANARCHIE.

PARTIE HISTORIQUE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Objet et plan de l'Ouvrage.

ENFANTÉ peu d'années avant la Révolution Française, dans les conceptions d'un homme dont toute l'ambition sembloit ensevelie à Ingolstadt dans la poussière des écoles, comment l'Illuminisme, en moins de quatre lustres, devint-il la redoutable Secte qui sous le nom de *Jacobins*, compte aujourd'hui pour ses trophées tant d'Autels écroulés, tant de Sceptres brisés ou morcelés, tant de Constitutions renversées, tant de Nations domptées, tant de Potentats tombés sous ses poignards ou ses poisons ou ses bourreaux, tant d'autres Potentats humiliés sous le joug d'une servitude appelée la paix, ou d'une servitude plus flétrissante encore appelée alliance ?

Sous ce même nom de *Jacobins*, absorbant à la fois tous les mystères, tous les complots, toutes les sectes des conjurés impies, des Conjurés séditieux, des Conjurés désorganisateurs, comment l'Illuminisme s'est-il fait cette puissance de la peur qui, tenant l'univers consterné,

ne permet plus à un seul Roi de dire : demain encore je serai Roi ; et pas à un seul peuple : demain j'aurai encore mes lois et ma religion ; pas à un seul citoyen : demain encore et ma fortune et ma maison seront à moi ; demain je ne me réveillerai pas entre l'arbre de *la Liberté* d'un côté, et l'arbre de la mort, la dévorante guillotine de l'autre ?

Invisibles moteurs, comment les adeptes secrets du moderne Spartacus ont-ils seuls présidé à tous les forfaits, à tous les désastres de ce fléau de brigandage et de férocité, appelé Révolution ? Comment président-ils encore à tous ceux que la Secte médite, pour consommer la désolation et la dissolution des sociétés humaines ?

En consacrant ces derniers Volumes à éclaircir ces question, je ne me flatte pas de les résoudre toutes avec la précision et les détails des hommes qui auroient eu la faculté de suivre la Secte illuminée dans tous ses souterrains, sans perdre un seul instant de vue les chefs ou les adeptes. Le monstre a voyagé à travers les abîmes ; les ténèbres nous ont plus d'une fois dérobé sa marche. Weisphaupt prit pour emblême l'oiseau sinistre de la nuit, parce qu'il en savoit les avantages ; mais le hibou funèbre a aussi son chant lugubre, qui, perçant malgré lui dans les airs indique son repaire ; et malgré lui aussi l'odeur funeste du poison décèle les replis de l'insecte rampant et venimeux. A travers les forêts, le sang trace la route des brigands jusque dans leur caverne ; malgré les scélérats, le Dieu qui veille au-dessus d'eux se joue de leur secret ; un rayon de lumière qu'il sait diriger sur leur antre suffit pour les trahir. Sans doute il est resté dans les ténèbres bien des monstruosités ; en recueillant les traits qui me sont

dévoilés, je n'en aurai pas moins assez pour signaler la Secte par-tout où les forfaits annoncent sa fatale influence. Une noire vapeur couvre en vain le sommet des volcans ; le soufre et le bitume qu'elle exhale suffit pour annoncer les feux souterrains, et l'éruption dira l'abîme où se travaillent les grandes convulsions.

Ainsi, sans espérer de dévoiler toute cette suite de forfaits, qui rempliroient l'histoire de la Secte, tous ces noms mystérieux qui feroient connoître chacun de ses adeptes, en laissant aux ténèbres et à l'incertitude ce qui ne peut encore leur être arraché, en nous bornant à ce que des recherches exactes et sévères ont pu manifester, il est possible d'en réunir assez pour tracer sa marche et ses progrès, depuis son origine jusques à ce congrès où elle appelle en ce moment les Souverains vaincus, bien moins pour mettre un terme aux horreurs des combats que pour jouir des terreurs qu'elle inspire au dehors, et se préparer au dedans des ressources pour de nouveaux triomphes; bien moins pour assurer aux peuples les débris de leurs lois et de leur religion, que pour aviser aux moyens de ne plus en laisser de vestiges. J'essayerai donc encore ici d'aider l'historien à ne pas s'égarer dans ce dédale, en y suivant les traces de la Secte. Nous avons assez vu ce que dans ces mystères elle jure de faire contre toute religion, toute société, toute propriété. Dans l'étude à présent de ce qu'elle a déjà fait, dans la partie de ses complots qu'elle a déjà remplie, puissent les Souverains et les Peuples puiser une nouvelle ardeur et de nouveaux motifs, pour opposer tous leurs moyens, tous leur courage, à ce qui lui reste encore à faire! C'est pour en triompher enfin et à tout prix, non pour désespérer, qu'il faut étudier les faste de la Secte. Je jette mes pinceaux,

et j'attends tranquillement aussi ma dissolution ; mais je gémis sur celle de la société, si je n'ai réveillé mes lecteurs sur les dangers que pour les voir se replonger dans l'apathie, sous prétexte qu'il n'est plus temps de résister et d'éviter le sort que la Secte prépare aux Nations. Non, soyez pour le bien aussi zélés qu'elle a su l'être pour le mal. Que l'on sache vouloir sauver les peuples ; que les peuples eux-mêmes sachent vouloir sauver leur religion, leurs lois et leur fortune, comme elle sait vouloir les détruire, et les moyens de salut ne manqueront pas. C'est dans l'espoir seul de contribuer au moins à leur recherche, que je consens encore à souiller ma mémoire et ma plume de ces noms de *Weishaupt*, d'*Illuminés*, de *Jacobins*, et à fouiller encore leurs forfaits dans leurs annales.

L'ordre que je suivrai pour dévoiler les fastes de la Secte, est celui de ses époques les plus remarquables.

La première sera celle de Weishaupt jetant les fondemens de son Illuminisme, formant autour de lui ses premiers adeptes, ses premières Loges, essayant ses premiers apôtres, et les disposant à de grandes conquêtes.

La seconde sera celle d'une fatale intrusion, qui valut à Weishaupt des milliers et des milliers d'adeptes, et que j'appellerai l'époque de la Franc-Maçonnerie illuminisée.

Bien peu d'années suffisent à ces conquêtes souterraines ; la foudre des cieux en avertit la terre ; la Secte et ses conspirations sont découvertes en Bavière ; c'est le temps qu'elle appelle de *ses persécutions* ; les Puissances dans l'illusion le prennent pour celui de sa mort. Retirée dans ses antres, mais plus active que jamais, de souterrains en souterrains, elle arrive dans ceux de Philippe d'Or-

léans ; avec tous ses arrière-adeptes, il lui donne toutes les Loges de sa Maçonnerie Française. De cette monstrueuse association naissent avec les Jacobins tous les forfaits et tous les désastres de la Révolution. C'est la quatrième époque de l'Illuminisme ; c'est celle du lion qui sent ses forces arrivées ; il est sorti de la caverne, il a rugi ; il lui faut ses victimes. Les Jacobins Maçons illuminés quittent les Loges souterraines ; leurs hurlemens annoncent aux Puissances qu'il est temps pour elle de trembler, que le jour des Révolutions est arrivé. A cette époque enfin, la Secte commence l'exécution de ses complots ; celui-là seul sait à quel point la terre est condamnée à les voir s'accomplir, qui permit aux Jacobins de naître, comme il permet aux démons de la peste d'infecter les Empires, jusqu'à ce que son calice épuisé l'ait vengé d'une génération d'impies. Je ne suis ni prophète, ni enfant de prophète, mais par tout ce que j'ai à dire des forfaits déjà commis par la Secte, il ne sera que trop facile d'augurer ceux qui lui restent à commettre, ceux qu'elle commettra, si les leçons que ce même Dieu a voulu nous donner ne disent ni aux Princes, ni aux Peuples ce qu'ils ont à faire eux-mêmes, pour mériter qu'il mette un terme à ce fléau.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIÈRE Epoque de l'Illuminisme.

DEPUIS bien des années, et sur-tout depuis que la Franc-Maçonnerie avoit pris faveur en Europe, il s'étoit formé en Allemagne, parmi les élèves de l'Université Protestante, une foule de petites sociétés secrètes, ayant chacune leurs Loges, leurs Vénérables, leurs Mystères, à l'instar des Frères Maçons arrivés d'Ecosse et d'Angleterre. Tels, tous ces divers Ordres appelés les uns de l'*Harmonie*, de l'*Espérance*; les autres, *Frères Constantistes*, *Frères Noirs*.

Les contestations, les désordres, les rixes de ces jeunes Frères excitèrent plus d'une fois l'attention des Magistrats; l'autorité publique fit quelques efforts toujours foibles et par conséquent toujours inutiles, pour la suppression de ces conventicules.

On n'avoit pas assez réfléchi que leur abus le plus dangereux et leur résultat le plus nuisible n'étoit pas d'exciter ces contestations ou même ces petites batailles d'écoliers, mais d'inspirer à la jeunesse l'amour des retraites inaccessibles à l'œil du Magistrat, de ces antres obscurs et ténébreux, dont les secrets se changent si facilement en mystères d'impiété et en complots de rebellion. (*a*)

(*a*) Ces Loges d'écoliers n'étoient pas inconnues en France aux Sophistes Maçons. Peu d'années avant la destruction des Jésuites, il s'éleva dans leur collége de *Tulle* une de ces petites Maçonneries, dont les jeunes adeptes s'appeloient *Chevaliers de la pure vérité*. Les Jésuites ne furent pas long-temps à concevoir à quoi tendoient cette *vérité pure* et ses conventicules. Avant que de tenter tout autre moyen, ils en prirent un dont le succès

Il seroit cependant mal aisé de prouver qu'il se fût encore introduit dans ces petites coteries souterraines, des opinions ou des projets alarmans, soit pour la Religion, soit pour l'Etat. Il en étoit au contraire plusieurs dont les principes connus étoient en général conformes aux bonnes mœurs. Le remède venoit sans doute ici de la même source que le mal, c'est-à-dire de la constitution même de ces Universités Protestantes qui, d'un côté, laisse aux écoliers le droit de se choisir leurs maîtres dans chaque faculté, et de l'autre ne pourvoit pas assez aux intérêts du Professeur honnête, supérieur aux petites intrigues de la vanité ou de l'avarice. De là, il arrivoit qu'un Maître moins propre à l'éducation, mais aussi moins délicat sur les moyens d'ajouter à sa réputation et à sa fortune, n'avoit qu'à se montrer zélé pour quelqu'un de ces petits Ordres, ou bien qu'à inventer lui-même quelques mystères plus attrayans ; les écoliers accouroient en foule à ses Loges, lui faisoient un parti parmi eux ; son école comptoit bientôt autant d'élèves que ses Loges d'adeptes ; les contributions augmentoient autant que sa réputation. Mais aussi la crainte de ne passer bientôt que pour un corrupteur de la jeunesse, s'il eût usé de ce moyen pour la pervertir, étoit un obstacle aux intentions mêmes qu'il eût pu en avoir. L'autorité d'ailleurs et l'influence qui le suivoient de l'école à la Loge, servoient de frein aux jeunes adeptes ; et s'en étoit

---

étoit à peu près sûr en France. Un des Professeurs se chargea de tourner en ridicule les petits Chevaliers ; il fit une chanson ; des copies en furent distribuées secrètement à ceux qui n'étoient pas de la Loge. Les petits Chevaliers ne pouvoient plus paroître sans entendre entonner quelques-uns des couplets les plus comiques ; équerres, compas, loge, tout disparut.

communément assez pour empêcher les grands abus de prévaloir. (*Mémoires d'un Ministre protestant sur les Illuminés.*) Le temps n'étoit pas encore arrivé, où l'on auroit des preuves du parti que de grands conspirateurs savent tirer de ces mystérieuses pépinières.

Lorsqu'en Allemagne le bruit se répandit d'un nouvel ordre d'Illuminés, établi par Weishaupt dans l'Université d'Ingolstadt, bien des personnes crurent que ce n'étoit là aussi qu'une de ces petites Franc-Maçonneries de colléges, dont tout l'objet cessoit pour les adeptes, dès qu'ils avoient fini leurs cours d'études. On imagina même que par cette institution, Weishaupt, dès-lors grand ennemi des Jésuites, n'avoit cherché qu'à se faire un parti contre ceux de ces religieux qui, après l'abolition de leur Compagnie, avoient été maintenus à Ingolstadt dans leurs fonctions d'Instituteurs publics. (*Ibid.*) Les Illuminés n'ont pas manqué d'accréditer avec succès cette opinion, dans une circonstance dont nous verrons un jour leur sort dépendre en Allemagne. Quand la nature de leur Code et de leurs mystères ne démontreroit pas dans leur auteur des intentions et des projets d'une importance toute autre pour les Gouvernemens, dès la naissance même de la Secte, tout dans ces archives porte à l'évidence la résolution, les moyens d'étendre ses complots, et de ne leur donner d'autres limites que celles des Empires.

Ce fut le premier Mai, année 1776, que Weishaupt jeta les fondemens de son Illuminisme. La liste des adeptes trouvée dans leurs archives, montre son nom inscrit en ce jour en tête de tous les autres. En ce même jour on y trouve installés Aréopagites *Ajax-Massenhausen et Tibère-Merz.* (Ecrits origin. sect. 4.) Il est vrai qu'il choisit

ces deux premiers adeptes parmi ses élèves étudians en Droit à l'Université d'Ingolstadt ; mais dans le cours ordinaire des études, son école se composoit de jeunes gens de dix-huit à vingt ans ; c'est là où les passions se prêtent le plus facilement aux sophismes de la séduction. Weishaupt sentit trop bien qu'il pouvoit en faire celui de ses apôtres, et les envoyer faire dans leur mission, sous sa conduite, ce qu'il faisoit lui-même dans Ingolstadt. Dès la première année de son Illuminisme, dans son atroce impiété, singeant le Dieu du Christianisme, il conçut en ces termes les ordres qu'il donnoit à Massenhausen de répandre son nouvel évangile : « Jésus-Christ n'a-t-il pas envoyé ses » Apôtres prêcher dans l'univers ? Vous qui êtes » mon Pierre, pourquoi vous laisserois-je oisif » et tranquille chez vous ? Allez donc et prêchez. » *Hat doch* Christus *auch seine apostel in die* » *welt geschickt ; und warum sollte ich meinen* » Petrus *zu hause lassen ?* Ite et prædicate. » (*Ecrits orig. lett. à Ajax*, 19 *Sept.* 1776.)

Le moderne Céphas n'avoit pas même attendu ces ordres de son maître, pour lui donner des preuves de son zèle. Dans la première ferveur de son enthousiasme et dès le premier mois de son installation, il avoit déjà fait le rôle de Frère Insinuant auprès de Xavier Zwach (*a*). Nous le

(*a*) Dans le troisième volume de ces Mémoires, on lit à la note de la page 11, que très-certainement Zwach ne vint que *dix* mois après les deux premiers adeptes ; au lieu de *dix*, lisez vingt mois, parce que j'entendois par-là son arrivée au grade d'*Aréopagite*, qui n'eut lieu que le 22 Février 1778. (*Ecrits origin. t.* 1, *sect. IV.*) Mais il avoit déjà été *insinué* le 29 Mai 1776, suivant les tablettes tracées par Ajax. Au reste, il est entre ces tablettes et la liste de la section IV une différence qui sera expliquée, lorsque nous en serons au Chapitre des premiers adeptes.

verrons bientôt supplanté par cet élève, mais cette conquête lui fit pardonner bien des fautes. Sous le nom de Caton, Xavier Zwach passa sous la direction de Weishaupt même, et devint l'adepte favori; il ravit en quelque sorte à son Insinuant l'honneur d'avoir fondé les Loges de Munich. Par ce nouvel apôtre, la Secte fit dans cette ville des progrès que Weishaupt nous peint en ces termes, dans la lettre adressée à Tibère-Merz, le 13 Mars 1778:

« J'ai un plaisir extrême à vous apprendre les » heureux progrès de mon Ordre, sachant très-» bien la part que vous y prenez, et la pro-» messe que vous m'avez faite d'y contribuer de » tous vos moyens; écoutez donc. — Sous peu » de jours me voilà en état d'établir deux Loges » à Munich. La première est composée de Caton » et d'*Hertel*, à qui j'ai donné le nom de *Marius*, » et de *Massenhausen* que nous nommons *Ajax*. » Ceux-là reçoivent directement de moi leurs » instructions. Vous serez aussi membre de leur » conseil quand vous vous trouverez à Munich. » Il m'a fallu arrêter Ajax, quoiqu'il pût m'être » bien utile; car il est le premier qui ait eu con-» noissance de la chose, et c'est lui aussi qui m'a » enrôlé Caton. Si la chose étoit à faire, je ne » le prendrois plus; mais je lui ai si bien rogné » les ongles, qu'il ne peut plus me jouer les » tours de ses intrigues. Je ne lui laisse pas un sou » de notre caisse entre les mains. Je l'ai confiée » à Marius. — Caton est à Munich, la cheville » ouvrière, l'homme qui conduit tout. C'est pour » cela que désormais il faut que vous soyez en » correspondance avec lui. C'est dans cette Loge » que se règle tout ce qui tient à la direction gé-» nérale de l'Ordre; mais tout me doit être en-» voyé pour l'approbation.

» Au second collége (ou bien à la seconde » Loge de Munich) appartiennent les Frères ci- » dessus, et de plus, *Berger* sous le nom de *Cor-* » *nelius Scipion*, et un certain *Troponero* que » nous nommons *Coriolan*, homme excellent » pour nous, âgé de quarante ans, long-temps » dans le commerce à Hambourg, très-fort sur » les finances dont il tient aujourd'hui école à » Munich. »

« A ceux-là vont se joindre bientôt Bader et » Werstenrieder, l'un et l'autre encore profes- » seurs dans la même ville. Cette Loge s'occupe » des affaires locales, de ce qui peut nous être » utile ou nous nuire à Munich. *Claudius* cousin » de *Caton*, et le jeune *Sauer* apprenti marchand, » sont au noviciat. Beieramer appelé *Zoroastre*, » est reçu depuis peu de jours, va faire son essai » à Landshut, où nous l'envoyons sonder le ter- » rain. *Michel*, sous le nom de *Timon* et Hohe- » neicher vont attaquer Freysingue. »

« Vous connoîtrez fort peu de ceux d'Eichstadt. » Il suffit de vous dire que là nous avons pour » Directeur, le *Conseiller Lang* nommé *Tamer-* » *lan*. Déjà son zèle nous a valu *Odin*, *le Tasse*, » *Osiris*, *Lucullus*, *Sesostris*, *Moïse*. *Ne sont-* » *ce pas là d'assez bons progrès?* Nous avons » aussi à Munich, notre propre Libraire. Nous » y faisons imprimer, à nos frais, *Alphonse de* » *Vargas*, sur les *stratagêmes* et les *sophismes* » *des Jésuites* (*a*), vous en aurez bientôt un

---

(*a*) Ce prétendu *Alphonse de Vargas*, dont Weishaupt ressuscite les invectives contre les Jésuites, est précisément ce *Gaspar Scioppius*, bien moins fameux par son érudition que par la grossiéreté de ses diatribes contre quiconque osoit n'être pas de son avis, et sur-tout contre Scaliger, contre Jacques I.er Roi d'Angleterre, qui lui fit répondre en Espagne par une volée de coups de bâton. C'est ce même homme qui sut si bien punir et

» exemplaire. Si vous envoyez à Caton une con-
» tribution en argent, comme vous me l'avez
» offerte, vous nous ferez plaisir ; il vous en fera
» passer la reconnoissance. »

« Oh ! si par votre zèle et vos dispositions nous
» pouvions faire aussi quelque chose en Souabe,
» cela nous donneroit une bonne avance. Je vous
» conjure, mettez donc la main à l'œuvre. *Dans*
» *cinq ans, vous serez étonné de ce que nous*
» *aurons fait*. Caton est incomparable. Voilà le
» plus difficile surmonté. *Vous allez nous voir*
» *faire des pas de géant*. Oh ! mettez-vous-y
» donc aussi. *Vous attendriez en vain une meil-*
» *leure occasion d'acquérir de la puissance*.
» Vous avez toutes les connoissances et toute
» l'habileté qu'il nous faut pour cela. Ne pas
» bâtir dans cet Elysée, quand on le peut, quand
» on en a l'occasion, c'est un double crime. Il
» s'en est trouvé tant d'autres à Eischstadt ! votre
» patrie ne pourroit-elle pas aussi devenir un
» autre Eichstadt ? — Quant à moi, les services
» que je peux rendre ici sont bien peu de chose.
» Répondez au plutôt, faites de cette lettre l'ex-
» trait ordinaire, et renvoyez-la moi, etc. »

L'objet de toutes ces confidences sur les progrès de l'Illuminisme, étoit bien moins de satisfaire la curiosité de l'adepte à qui elles s'adressoient, que de l'engager à imiter le zèle de ce Caton et Tamerlan, Enrôleurs si actifs de la Secte, l'un à Munich, et l'autre à Eichstadt. Tout en reconnoissant que Tibère ne lui avoit pas été inu-

---

Casaubon et *Duplessis Mornai*, ses meilleurs amis, d'avoir osé le contredire sur quelque point d'érudition. C'est enfin ce même homme appelé par les uns l'*Attila*, par les autres le *Cerbère*, et par d'autres enfin le *Bourreau de la littérature*. (Voyez les Dictionnaires de Moreri et de Feller.)

tile, Weishaupt ne se trouvoit que médiocrement payé de l'honneur qu'il croyoit lui avoir fait, en le créant tout à la fois second Aréopagite, et son second Apôtre. Il voyoit avec peine, suivant son expression, que ce second Apôtre n'eût encore dans l'Ordre *ni enfant*, *ni neveu*, c'est-à-dire, qu'il n'eût encore fondé aucune Loge et pas même enrôlé un seul Novice. (*Lett.* 3 *à Caton.*) Il l'exhortoit en vain, il le faisoit exhorter par Caton, pour échauffer son zèle. Plus adonné à ses plaisirs que jaloux de sa mission, l'Apôtre restoit froid ; il n'en fut pas de même après ces confidences. Weishaupt les finissoit par la commission, de chercher un homme adroit que l'on pût envoyer en Souabe établir une colonie de l'ordre. Piqué d'émulation, Tibère se chargea lui-même de la commission ; il la fit si bien, que peu de temps après les annales de la Secte le montrent en Souabe, à *Ravensbourg*, dirigeant cette nouvelle colonie, et remplissant *parfaitement* les fonctions de son Apostolat. (*Ecrits origin. t.* 1, *let. à Caton*, *des* 25 *Août et* 2 *Sept. même année.*)

Il y eut dans le zèle de ce Tibère, comme dans celui d'Ajax-Massenhausen, bien des variations. Celui-ci avoit déjà volé la caisse de l'Ordre, et Weishaupt se plaignoit qu'il lui avoit fait *en argent et en hommes un dommage que trois années ne suffiroient pas à réparer.* (Ecrits origin. lett. 3 à Caton.) Quant à Tibère, il profita si bien dans la suite des leçons d'impiété qu'il recevoit et qu'il donnoit dans l'Ordre, que la publicité de ses scandales s'accordant fort peu avec l'hypocrisie dont Weishaupt avoit besoin pour accréditer son Illuminisme, nous le verrons un jour effacé de la liste. Cette erreur dans le choix des premiers apôtres n'empêcha point la Secte de leur devoir ses deux colonies de Munich et de Ravens-

bourg, l'une appelée *Athènes* et l'autre *Sparte*, dans la géographie des Illuminés. Quant à celle d'*Eichstadt*, appelée *Erserum*, elle eut ponr fondateur Weishaupt lui-même. Il profita des premières vacances que lui donnoient ses fonctions publiques pour se transporter dans cette ville; et là, consacrant à son apostolat tout le temps que les instituteurs de la jeunesse destinent communément à se reposer de leurs travaux annuels, scrutateur assidu, il se mit à observer parmi les citoyens de tout rang, de tout âge, ceux dans l'esprit desquels il pouvoit espérer de s'insinuer. Là, d'abord il jeta les yeux sur un des principaux Magistrats, nommé *Lang*, Sa conquête lui coûta peu de jours; il en fit cet adepte appelé *Tamerlan*, dont nous l'avons vu exalter le zèle et les succès dans sa lettre à Tibère. Suivant cet artifice dont il fit une loi dans son code, il exerça son rôle de Frère Insinuant, sur-tout près de ces hommes qui, jouissant d'une certaine consideration et plus habituellement résidant au milieu de leurs concitoyens, peuvent aussi plus efficacement influer sur l'opinion publique. Là, il chercha aussi à faire entrer dans ses complots le Chapitre même de cette ville. Car c'est de là qu'il écrivoit : « Je » crois même pouvoir en enrôler deux autres, » qui plus est, deux Chanoines. Si je réussis dans » mes vues sur les Chapitres, c'est alors que nous » aurons fait un grand pas. » (*Lett.* 3 *à Ajax.*) Il ne paroît point dans ses lettres que ces Chanoines aient donné dans le piége, mais on voit Weishaupt s'en dédommager par bien d'autres conquêtes. C'est d'abord un certain *Schleich*, qui lui plaît infiniment, et qui commence par enrichir la bibliothèque de l'Ordre de ce qui dans la sienne, semble plus précieux à Weishaupt. C'est ensuite un certain *Lucullus*, qui, à peine novice,

commence à jouer le rôle de Frère Insinuant auprès du baron d'*Eckert*, par ordre de Weishaupt, qui jugeoit la prise *excellente*. Ce sont des jeunes gens qu'il engage à venir terminer leurs études auprès de lui pour terminer leur éducation illuminée. En un mot, dans l'intervalle de quelques mois qu'il passa dans cette colonie, il étoit si content de ses succès, qu'il écrivoit à Massenhausen : « J'ai certainement, dans ces vacances, » fait bien plus à moi seul que tous vous autres » ensemble. » (*Au même, lett. 4.*) Lorsque ses fonctions le rappelèrent à son école publique, la Loge qu'il laissoit à Eichstadt étoit si bien instruite, qu'elle devint bientôt le modèle des autres. Aussi dans la suite le voit-on conserver pour elle une prédilection spéciale, et la proposer bien des fois pour exemple aux adeptes qui se relâchent. Elle est aussi celle qu'il avoit abusée le plus grossièrement sur l'origine de la Secte, et dont on le voit se jouer le plus franchement dans ses confidences à Xavier Zwach, lorsqu'il lui écrit : « Le plus » grand de nos mystères doit être la nouveauté de » l'Ordre. Moins nous aurons de gens qui la con» noissent, mieux nos affaires iront. Jusqu'ici, « vous et Merz, êtes les seuls à le savoir ; et je » n'ai pas envie de le dire de long-temps à per» sonne autre. *De nos gens d'Eichstadt il n'en* » *est pas un seul qui le sache, et qui ne jure et* » *la vie et la mort que notre ordre est plus vieux* » *que Mathusalem.* » (Idem. lett. 2. à Philip. Strozzi.)

De retour à Ingolstadt, Weishaupt ne chercha plus qu'à combiner ses fonctions publiques d'interprête des lois, avec celle d'instituteur secret d'une société destinée à renverser toutes les lois. Il remplit les premières avec une assiduité, avec une apparence de zèle si imposante, qu'il fut élu Rec-

teur de l'Université. Ce surcroît de devoirs publics ne fut pour lui qu'un surcroît d'hypocrisie. Cette même année, loin de perdre de vue ses complots, il établit une école secrète, où, se dédommageant des leçons qu'il se voyoit forcé de donner en public, il sut se préparer dans une nouvelle espèce d'élèves d'abondantes ressources pour la propagation de son Illuminisme. Professeur et Recteur de l'Université, il profita de ce double titre pour inspirer la confiance aux parens de ses écoliers. Il fit de sa maison un de ces pensionnats, où les jeunes gens, plus habituellement sous les yeux de leurs maîtres, sont aussi sensés plus spécialement à l'abri des dangers de leur âge. L'intention de ce monstrueux pédagogue, offrant, sous ce prétexte, sa table et sa maison aux élèves de l'Université d'Ingolstadt, se manifeste dans plusieurs de ses lettres. Il sollicitoit les pères et les mères de lui confier leurs enfans; et c'est en se félicitant d'avoir obtenu ce précieux dépôt; c'est, par exemple, en écrivant à ses adeptes qu'il auroit à sa table le jeune baron de *Schroeckenberg* et le jeune *Hoheneicher*, qu'il ajoutoit : *Il faudra bien aussi que ces gens-là mordent à l'hameçon qui leur sera jeté*. C'est après avoir vu combien cette école intérieure lui fournissoit des moyens de séduction, qu'il écrivoit : *L'année prochaine aussi je prendrai chez moi des pensionnaires, et cela toujours pour notre grand objet*. (Lett. 1 à Ajax; 20 à Caton, t. 1.) S'il arrivoit qu'il ne pût obtenir des parens quelques-uns des élèves sur qui il avoit jeté les yeux, quelques-uns de ceux-là plus spécialement qu'il tenoit déjà dans ses filets et qu'il craignoit de voir lui échapper, il avoit autour de lui des maisons de confiance où il les attiroit, pour ne point les perdre de vue. C'est ainsi qu'il écrivoit à son Ajax : « Je ne vois plus

pour

» pour vous, dans mon voisinage d'autre logis
» que chez ma mère. Je serois enchanté que
» celui-là pût vous convenir; et cela, d'autant
» plus que vous obtiendriez aisément d'elle la
» clef de la maison. Je ne vous force pas d'y
» venir, si vous trouvez quelque chose de mieux;
» mais *ce qu'il y auroit ici de bon, c'est que*
» *j'aurois souvent un prétexte d'aller dans votre*
» *chambre, et que là nous pourrions nous en-*
» *tretenir plus aisément encore que chez moi,*
» *sans que personne en sût rien. Notre nœud en*
» *seroit plus secret.* » (Lett. 5 à Ajax.)

Qu'on ne s'étonne pas de me voir entrer dans ces détails; ils sont ceux d'une Secte naissante, de Weishaupt formant autour de lui ses premiers élèves. Vous pourriez mépriser ses moyens : il en sait l'importance. Il vous semble n'agir que dans le cercle étroit de ses foyers; laissez faire la louve au fond des bois; ses louveteaux croîtront, et pour tribut ils lui apporteront bientôt les débris des victimes qu'elle les forme à dévorer. A peine y avoit-il deux ans que Weishaupt consacroit à son Illuminisme cette école secrète, et déjà ses élèves, dignes de ses projets, alloient propager les complots dans d'autres souterrains. Pour juger l'importance des moyens par celle des succès, tenons-nous-en encore à lui-même, et méditons tout ce qu'il en rapporte dans la lettre suivante :

« Désormais, écrit-il à ses deux grands Aréo-
» pagites, Caton et Marius, désormais vous
» aurez à prendre un autre ton avec *Timon* et
» *Hoheneicher*. Je leur ai révélé le secret; je me
» suis dévoilé à eux comme auteur de notre
» Ordre, et je l'ai fait pour bien des raisons. »

« 1.° Parce qu'il faut qu'ils *deviennent eux-*
» *mêmes fondateurs d'une nouvelle colonie à*

» *Freysingue*, *leur patrie*, et qu'ils ont besoin » pour cela de leçons spéciales, qu'il eût été » trop long de leur donner par lettres, sur l'en- » semble de notre système et sur notre mar- » che. Pendant qu'ils sont encore ici auprès de » moi, je profite du temps pour les former à » tout. »

« 2.° Parce qu'en attendant, il faudra qu'ils » *m'enrôlent le Baron d'E*— et *quelques autres* » *étudians.* »

« 3.° Parce que H — (assez évidemment ce » même *Hoheneicher* qu'il vient de nommer, » celui précisément dont il disoit, en l'emme- » nant dans son pensionnat : *il faudra bien qu'il* » *morde à l'hameçon*) parce que *Hoheneicher* » connoissoit trop bien ma manière de penser et » d'écrire, pour n'avoir pas, tôt ou tard, deviné » que tout ceci étoit mon ouvrage. »

« 4.° Parce que, *de tous mes pensionnaires* » *de l'année dernière*, *il étoit le seul qui n'eût* » *pas connoissance de la chose.* »

« 5.° Parce qu'il s'est offert de contribuer à » notre bibliothèque secrète de Munich, et *qu'il* » *nous livrera spécialement divers objets très-* » *importans de celle du Chapitre de Freysin-* » *gue.* »

« Enfin, parce qu'après trois mois d'instruction » que j'ai encore à leur donner, ils seront l'un » et l'autre en état de nous rendre de grands ser- » vices. » (*Ecrits orig. t.* 1, *let.* 12 *à Caton et à Mar.*)

De cette lettre, il suit évidemment, 1.° que de tous les jeunes pensionnaires appelés à la table de Weishaupt, dès la première année de sa conspiration, pas un seul n'avoit échappé à ses piéges; 2.° qu'ils étoient non-seulement tous initiés à ses secrets, mais même aux plus profonds de ses mys-

tères ; car celui qu'il leur dévoile ici, en se donnant à eux pour fondateur de son Illuminisme, est précisément le dernier et le plus profond des secrets que son code réserve à ses adeptes ; (*V. le troisième volume de ces Mémoires, chap. des grands mystères.*) 3.° qu'avant même d'avoir donné ses dernières leçons à ses pensionnaires, il se sert d'eux pour enrôler à ses complots, ceux des autres élèves de l'Université qu'il ne peut attirer à sa table ; 4.° que le moment où Weishaupt rend à leurs parens les élèves, dont il a fait ses commensaux, le moment où ils quittent son école publique, comme ayant terminé leurs études des lois de leur patrie, est précisément celui où il les renvoie dans leur patrie, munis de tous les principes, de tous les artifices de la conspiration contre ces mêmes lois, contre celles de toute société, de toute religion, de toute propriété. 5.° Ce n'est point un larcin indifférent que celui auquel s'engage ici le jeune *Hoheneicher*, promettant d'enlever à la bibliothèque d'un Chapitre, *ces objets importans* qui entreront dans celle de la Secte ; c'est le fruit des leçons de son maître, et de ce grand principe que nous avons trouvé dans la morale de Weishaupt, que le larcin utile ne sauroit être un crime, ou qu'il faut se servir, pour arriver au bien, des moyens que les méchans emploient pour arriver au mal. C'est ce même principe qui aujourd'hui dévaste les bibliothèques du Clergé, qui demain envahira ses domaines, qui bientôt sous le même prétexte d'utilité et de nécessité pour la révolution méditée, amènera les grandes spoliations des nobles et des riches, du commerçant, du laboureur, de l'artisan, et ne laissera plus aux différentes classes des citoyens l'espoir de conserver les plus légers débris de leurs propriétés. Quand l'Historien arrivera au

temps de ces grandes spoliations révolutionnaires, qu'il remonte à la source : elle est dans cette école, où se forment les voleurs par principe. Sous le nom d'Illuminés, c'est de là que Weishaupt commence à disperser dans le monde ses adeptes brigands, ses apôtres voleurs. Bientôt nous les verrons se vanter eux-mêmes d'autres spoliations ; les leçons de l'école secrète s'étendront, les grands blasphémateurs de toute propriété, comme ceux de tout gouvernement et de toute religion, reconnoîtront leur maître dans cette même école.

Les deux nouveaux Apôtres que Weishaupt formoit avec tant de soin dans le secret de sa pédagogie, reçurent leur mission ; et la ville de *Freysingue* devint, sous le nom de *Thèbes*, la quatrième colonie de la Secte. Vers ce même temps les adeptes de Munich se montroient si ardens pour la propagation des mystères, que Weishaupt calculant leurs succès et les siens, n'hésita pas à leur écrire : « Si vous continuez avec le même » zèle, sous peu de temps nous serons maîtres » de toute notre patrie, c'est-à-dire, de toute la » Bavière. » *Wenn sie so fortfahren wie seit einiger zeit, so gehœrt in kurzer zeit unser vaterland uns.* (Ecrits orig. t. 1, let. 26, 14 Nov. 1778.) Il s'en falloit bien que ses vues se bornassent à cet Electorat. Bientôt il écrivit à ses Aréopagites qu'ils eussent à chercher parmi les étrangers qu'ils avoient à Munich, des hommes que l'on pût instruire, et envoyer planter aussi des colonies à *Augsbourg*, *Ratisbonne*, *Saltzbourg*, *et Landshut, et dans la Franconie.* (Id. let. 39.) Lorsqu'il faisoit cette demande, il avoit déjà ses missionnaires partis pour le *Tirol* et l'*Italie.* (Id. let. 35.) Le rôle, ou pour mieux dire, la multiplicité, la variété des rôles qu'il jouoit dans Ingolstadt pour ajouter à ces succès, n'est pas

facile à concevoir, elle n'en est pas moins réelle. Il nous en donne au moins une idée légère, lorsque se proposant pour modèle à l'adepte Caton, « Faites comme moi, lui écrit-il ; éloignez-vous » des compagnies nombreuses — mais ne pensez » pas rester oisif si vous voulez avoir quelque » influence sur ce monde. Attendez seulement ; » l'heure vient, et elle arrivera bientôt, où vous » aurez beaucoup à faire. Souvenez-vous de ce » Séjan, qui prenoit si bien l'air d'un homme » désœuvré, et qui faisoit tant de choses en sem- » blant ne rien faire. *Erat autem Sejanus otioso* » *simillimus, nihil agendo multa agens.* » (Let. à Zwach.) Jamais conspirateur n'avoit donné plus fidèlement le précepte et l'exemple.

Tranquille en apparence dans Ingolstadt, et bien mieux que Séjan par son oisiveté, cachant ses conspirations par les fonctions mêmes dont il sembloit tout occupé, Weishaupt ne se faisoit distinguer en public que par l'assiduité à ses devoirs, la plus incompatible en apparence avec ses complots. Ces mêmes lois divines et humaines qu'il avoit juré d'anéantir, il les expliquoit avec un étalage de zèle et d'érudition qui auroit fait penser que leur amour et leur étude absorboient et son temps et ses talens. Si nous voulons l'en croire, de long-temps l'Université d'Ingolstadt n'avoit eu un professeur mieux fait pour ajouter à la réputation de son école. Mais c'étoit peu pour lui de se dédommader dans le secret de ses foyers, des leçons qu'il étoit réduit à donner en public. Aux fonctions de professeur en droit, c'etoit peu d'ajouter celles d'un pédagogue secret de toute impiété et de toute anarchie ; le professeur public, le secret pédagogue n'oublioit pas qu'il étoit fondateur ; qu'il devoit être aussi législateur ; qu'en cette qualité il avoit à donner à la Secte un code

dont les lois souterraines le missent en état d'anéantir, et toutes celles qui existoient, et tous les empires qui existoient par elles. Ce code étoit bien loin encore de l'infernale perfection qu'il vouloit lui donner, lorsqu'il initia ses premiers adeptes; et peut-être même, si l'on veut s'en tenir aux règles d'une prudence ordinaire, c'étoit une faute dans Weishaupt, que cette adeur prématurée de fonder sa Société, d'envoyer ses Apôtres lui faire des disciples de côté et d'autre, avant d'avoir fixé les lois qui devoient les régir. Mais cet empressement ne fut dans lui ni défaut de prévoyance, ni excès de confiance. Il savoit qu'il auroit besoin et des années et de l'expérience, pour fixer cet ensemble de grades et d'épreuves qu'il destinoit à ses aspirans, pour composer tous ces oracles du sophisme et de l'impiété, à prononcer par ses Hiérophantes, pour mettre en ordre ce chaos d'artifices qui devoient servir de règle à ses époptes, à ses adeptes régens ou directeurs, ou aréopagites. Mais il ne vouloit pas que les années fussent perdues en simples projets. Pour ses essais mêmes, il vouloit des triomphes qui lui assurassent de plus grandes conquêtes, lorsque le jour qu'il prévoyoit seroit venu. Jamais il ne douta qu'il n'arrivât ce jour, où il auroit donné à son code toute cette perfection qui n'existoit encore que dans ses conceptions. Il étoit sûr de lui-même; et il vouloit au temps qu'il prévoyoit, trouver déjà tout prêts de nombreux Apôtres disposés d'avance à recevoir son nouvel Evangile, ou assez avancés pour n'avoir plus besoin que de ses dernières leçons, lorsqu'il faudroit le faire recevoir dans les antres de leurs diverses colonies.

C'étoient là ses projets; et sa confiance étoit trop bien fondée sur la certitude de son génie pour le mal, lorsqu'il écrivoit si souvent à ses premiers

élèves : « Mettez-vous peu en peine des grades à
» venir. Le temps viendra où vous serez surpris
» de ce que j'ai déjà fait en ce genre. *En atten-
» dant, vous autres, enrôlez-moi du monde,
» préparez-moi des cavaliers, instruisez-les,
» disposez-les, amusez-les; reposez-vous sur
» moi du reste.* — Tout ce que vous avez à faire
» c'est d'ajouter au nombre des frères. Suivez,
» obéissez encore un ou deux ans, et laissez-moi
» poser mes fondemens; *car c'est là l'essentiel,
» et cela personne ne l'entend comme moi.* Si ces
» fondemens sont une fois posés, faites ensuite
» tout ce qu'il vous plaira. *Le voulussiez-vous
» bien vous-mêmes alors, vous ne viendriez pas
» à bout de détruire mon édifice.* » (Ext. des lett. 8 à Ajax, et passim ; des lett. à Caton, aux Aréopag. sur-tout lett. 59, t. 1.)

Cette marche profonde entraînoit bien des difficultés ; Weishaupt les vainquit toutes. Il falloit suppléer par des lois provisoires, par des instructions momentanées, à ce que les adeptes ne trouvoient pas encore écrit dans ses leçons ; il suppléoit à tout. Le plus grand des obstacles lui vint de ceux-là mêmes de qui il espéroit plus de secours, des adeptes de son Aréopage. Dans leurs cavernes souterraines, les brigands ont aussi leurs dissensions entre eux et leurs combats ; les brigands conjurés contre tout Empire souffrent impatiemment le joug d'un chef. Weishaupt eût bien voulu profiter de leurs lumières, mais il n'avoit garde de leur céder les siennes ; il connoissoit trop bien sa supériorité en fait de complots et d'artifices. Il lui falloit des instrumens bien plus que des conseils, et des co-législateurs. Des jalousies d'autorité, des guerres intestines s'élevèrent entre lui et son Aréopage ; tout autre que Weishaupt eût cru voir sa nouvelle société étouffée dès le berceau ; Weis-

haupt sut conjurer tous ces orages. Alternativement négociateur, despote, suppliant, il entroit dans des compositions, il prescrivoit des conditions, il descendoit aux excuses, aux prières; ordonnoit des soumissions; il se montroit prêt à sacrifier le fruit de ses travaux; il menaçoit de livrer ses émules à eux-mêmes, de les abandonner, d'ériger à lui seul une nouvelle société plus forte et plus puissante, par cela seul qu'il auroit l'art de la rendre plus soumise. (*Voy. t.* 1, *lett.* 25, 27, 60; *t.* 2, *lett.* 11, 19, 21, *etc.*) Au milieu de ces orages, Weishaupt écrivoit, continuoit, consommoit ce code des conjurations, qui seul eût absorbé le temps, le génie, les veilles de vingt Machiavel. Au milieu de ses orages, on eût dit, il le disoit lui-même, que les tempêtes ne faisoient qu'ajouter à son activité et à tous ses succès. « Me voilà, mandoit-il à son cher Caton,
» me voilà de nouveau en guerre avec tout notre
» monde; *cela ne fait point mal; cela donne la*
» *vie à la machine.* Mais si j'entends mon rôle,
» je ne puis ni louer les fautes ni les dissimuler.
» Cependant nos affaires vont bien; et pourvu
» qu'on me suive, l'ensemble n'y aura rien perdu.»
(*T.* 2, *lett.* 19.) Au milieu de ces orages, occupé de l'ensemble, occupé des détails, *jour et nuit*, suivant son expression, *écrivant*, *travaillant*, *méditant* tout ce qui pouvoit fortifier ou propager son Illuminisme, il continuoit son école publique, son école secrète; il formoit sans cesse de nouveaux adeptes, il surveilloit ses envoyés; du fond de son sanctuaire, il les suivoit dans toutes leurs colonies et leurs missions. Par le moyen de ses *quibus licet*, il entroit dans les plus petits détails sur leur conduite, il les dirigeoit tous, leur indiquant tout ce qu'ils pouvoient faire, et leur reprochant tout ce qu'ils ne faisoient pas pour les

progrès de ses complots. La correspondance de Voltaire en ce genre est prodigieuse ; elle n'approche pas de celle de Weishaupt. Dans ce que la justice a pu en arracher aux ténèbres, pas une seule lettre qui ne montre le profond conjuré ; pas un mot qui ne tende au même but que les mystères, pas un mot qui ne montre ou bien des artifices à tenter, ou bien des candidats à enrôler, des initiés à avancer, des adeptes à ranimer, à réprimer, à corriger ; des ennemis à écarter, des protecteurs à rechercher. Ses Apôtres sont sur les lieux ; il ne sort pas de son sanctuaire, et on diroit qu'il a connu, qu'il voit tous ceux qui les entourent. Il leur écrit le rang, la situation politique, civile, souvent même le nom, le caractère de ceux qu'ils doivent enrôler, les moyens, les personnes dont ils doivent s'aider, les lieux, les sociétés qu'ils doivent fréquenter. Il leur écrit les fautes qu'ils ont faites, les scandales qu'ils ont donnés, les obstacles qui en résultent pour la marche de son Illuminisme ; il les exhorte, il les arrête, il les menace ; il exerce enfin sur eux son inspection, comme s'ils étoient encore sous ses yeux dans son pensionnat. Les conquêtes que font ses Apôtres, il les dirige encore, ou bien il sait comment elles sont dirigées. Il règle les épreuves, ou bien il en dispense les nouveaux candidats ; il assigne l'objet de leurs travaux, les essais, les problèmes ; les discours sur lesquels il pourra juger de leurs talens et des services qu'il pourra s'en promettre ; et parmi les discours qu'il assigne, pas un dont le sujet ne tende à lui manifester le plus ou le moins de dispositions de l'élève aux maximes de l'Ordre. Il est tout à la fois l'homme de tout l'ensemble et l'homme de tous les détails. Le même jour le voit occupé de toutes les parties de sa conspiration et de tous ses moyens ; de ses

lois à donner pour établir son Ordre, des alliances à former pour l'affermir, des projets de commerce, et d'un commerce impie, pour l'enrichir. Avec cet art de l'homme qui semble ne rien faire ou ne faire du moins que ce qu'exigent ses devoirs publics, c'est peu de ces moyens que son génie lui dicte pour ses conspirations, il voudroit réunir à lui seul tous les complots des autres sociétés; il se fait Franc-Maçon, il pénètre dans les mystères des arrière-loges des Rose-Croix, et les refond dans ses complots; pour s'unir à tous les rebelles, comme à tous les impies, du fond de la Bavière, par des fils souterrains, et correspond avec les fédérations que préparent les Maçons Polonais. Pour ne rien laisser perdre de ce que les Sophistes impies ou rebelles qui l'avoient devancé, ont produit de plus propre à séduire les peuples, il en fait des recherches assidues et des collections immenses, qu'il destine à former les bibliothèques secrètes de ses adeptes. Il calcule pour la caisse de l'Ordre le produit des libelles que font revivre ses presses clandestines. Pour cette même caisse, il emploie tous les talens des Frères à ressasser en prose, en vers, en pamphlets, en journaux, tous ces anciens sophismes, toutes ces antiques calomnies. Il distribue aux Frères les sujets des nouveaux libelles à composer; et pour se reposer de ses travaux, il prend sur lui les Prophètes à commenter, leurs lamentations à tourner en satyre, l'histoire de l'Eglise à tourner en roman calomnieux(*a*). Ainsi tout ce qu'ont fait les grands impies, tout ce qu'ont fait tous les grands conjurés, il le fait à lui seul. Les livres saints nous parlent d'un démon appelé *Légion*, sans doute parce que ce génie mauvais peut et fait à lui seul contre le genre hu-

(*a*) Voyez tom. 1, lett. 6 à Ajax; à Caton 56, etc. à Phil. à Strozzi, lett. 2 et passim; tom. 2. lett. passim; Ecrits originaux.

main tout ce que font, tout ce que peuvent faire des légions ennemies; s'il falloit expliquer tout ce que les lettres de Weishaupt nous le montrent faisant pour établir sa secte, je dirois : Ce démon *Légion* s'étoit emparé de son cœur, il habitoit dans lui, il agissoit par lui, et c'est à lui qu'il dut tous ses succès.

L'existence de son Ordre n'étoit pas encore soupçonnée autour de lui dans Ingolstadt, et déjà pour la Bavière seule il comptoit cinq loges à Munich ; d'autres loges et d'autres colonies étoient établies à Freysingue, à Landsberg, à Burghausen, à Straubing ; il étoit près d'en établir à Ratisbonne et à Vienne ; il en avoit déjà en Souabe, en Franconie, dans le Tirol; ses Apôtres étoient d'un côté à Milan, et de l'autre en Hollande. Il n'y avoit pas trois ans que son Illuminisme étoit fondé, et il comptoit déjà *plus de mille initiés* sous ses lois. (*Let.* 25 *à Caton*, *t.* 1, 13 *Abenmeth* 1148, *c'est-à-dire*, 13 *Novembre* 1778.) Mais il devoit aussi une partie de ses succès au zèle et à l'activité qu'il savoit communiquer à ses adeptes. L'historien ne le flattera pas de les connoître tous ; je vais lui dire au moins ceux qui dans cette première époque se distinguent le plus, après Weishaupt, dans la liste des conjurés.

CHAPITRE II.

Des principaux Adeptes de Weishaupt, sous la première époque de l'Illuminisme.

DANS cette légion de conjurés ou du moins de Frères enrôlés, dont Weisaupt, dès la troisième année de son Illuminisme, portoit le nombre *à plus de mille*, (Ecrits origin. lett. 25.) le plus remarquable est sans doute ce *Xavier Zwach*,

que nous avons vu appelé l'adepte *incomparable*. Il fut toujours aussi l'adepte *intime*. C'est à lui que sont adressées la plupart des lettres imprimées sous le titre d'*Ecrits originaux* ; c'est à lui surtout que sont écrites celles où Weishaupt dévoile ses mystères avec plus de confiance ; c'est enfin lui qui mérita de s'entendre dire par le Fondateur de la Secte : « Vous voilà dans un poste où il » n'est que moi seul au-dessus de vous. Vous êtes » élevé sur tous les autres Frères. Un vaste » champ s'ouvre à votre puissance et à votre » influence, si nos systèmes se propagent. » (*Id. lett.* 27, *t.* 1.) Tant de faveur et de distinctions supposent bien des titres ; pour apprécier ceux de cet adepte favori ; il est un monument qui dispensera l'historien de toute autre recherche. Ce monument se trouve à la fin du premier volume des Ecrits Originaux, sous le titre de *Tablettes de Danaüs, tracées par Ajax*, *en date du dernier Décembre* 1776. *Danaüs* est ici le premier nom *caractéristique* donné à *Zwach*, encore simple Candidat. On n'en saurait douter, puisque, dès la première colonne des Tablettes, le Frères *Danaüs* est indiqué par son vrai nom. Ajax est *Massenhausen*, qui joue le rôle de Frère Scrutateur. Si le tableau qu'il trace n'est rien moins que flatté, on peut croire au moins qu'il n'exagère pas les défauts et les vices du Candidat, puisque ce Frère Scrutateur dit lui-même devoir à l'amitié la conquête qu'il a faite ; puisque tout glorieux de cette conquête, il conclut son tableau en présentant le Candidat comme un sage, qui a précisément tout ce qu'il faut pour être admis dans l'Ordre. Ce monument nous fait d'abord connoître à quel point Weishaupt, dans les premiers jours de son Illuminisme, avoit déjà porté l'art de ses Scrutateurs ; nous y voyons de plus, par le por-

trait de son intime adepte, tout ce que nous pouvons augurer des conjurés qu'il jugeoit le plus dignes d'entrer dans ses confidences. Lisons donc ces tablettes; triomphons des dégoûts qu'éprouve l'ame honnête à tirer de leur obscurité de vils et méprisables conjurés, qui n'ont de remarquables que leurs vices et leurs prétentions au titre de sages. Copions ce portrait, le modèle de ceux que la Secte exige des Frères qui lui présentent des Candidats. Il suffiroit pour dire au peuple de quel tas de libertins, de vils bandits sans mœurs, il est dupe dans ses révolutions.

Tableau de Caton Zwach, tracé par le Frère insinuant.

Les tablettes qui vont apprendre à Weishaupt ce que c'est que ce Candidat, dont il doit faire le *Caton* de l'Ordre, sont divisées en dix-sept colonnes, distinguées par autant de différens titres. Sous les unes se trouvent le nom, l'âge, la dignité civile, le signalement, le caractère phisique et moral du Candidat; sous les autres, le genre d'étude auquel il s'est adonné, les services que l'Ordre peut en attendre. D'autres encore sont destinées à marquer successivement les progrès qu'il aura faits, les grades qu'il aura reçus, les manuscrits ou livres secrets qu'on lui aura confiés, les contributions qu'il aura payées. D'autres enfin désignent ses amis, ses protecteurs, ses ennemis, les personnes avec qui il est en correspondance.

Au-dessous de ces colonnes est un second tableau, ayant aussi ses divisions, que le Frère Scrutateur a remplies de ses observations sur la famille, et spécialement sur le caractère des père et mère du Candidat.

1.ere *Colonne*. « D'après ces deux tableaux, » François-Xavier Zwach, fils de Philippe » Zwach, Commissaire de la Chambre des » Comptes, est né à Ratisbonne. Au moment

» de son insinuation, c'est-à-dire, le 29 Mai » 1776, il se trouve âgé de 20 ans, et a » terminé son cours de collége. »

2.e *Colonne ; signalement du Candidat.* « A » cet âge, la taille de Zwach est d'environ » cinq pieds. *Tout son corps maigri par la » débauche*, tourne au tempérament mélanco- » lique. (*Der ganze bau seines durch debauche » mager gewordenen kærper inclinirt nun zum » melancholischen temperament.*) Les yeux » d'un gris sale, *foibles et languissans ; le teint » pâle et blême ;* santé chancelante et altérée par » de fréquentes maladies -- nez alongé, crochu, » nez d'aigle, -- cheveux clair-bruns, -- marche » précipitée, -- *le regard habituellement penché » vers la terre*, — au-dessous du nez, et de » chaque côté de la bouche, une verrue. »

3.e *Colonne ; caractère moral, religion, conscience.* Ici nous lisons : « Le cœur sensible, » extraordinairement philantropique ; stoïque » dans ses jours de mélancolie ; du reste ami » vrai, circonspect, réservé, *extrêmement secret* ; » — parlant souvent de lui-même avantageuse- » ment, — envieux à l'aspect des perfections des » autres ; -- *voluptueux* ; cherchant à se per- » fectionner ; —très-peu fait pour la grande com- » pagnie ; *colère et emporté*, prompt à s'appaiser ; » -- disant volontiers ses opinions secrètes, » *quand on a la précaution de le louer en le » contredisant ;* — aimant les nouveautés ; -- » *sur la religion et la conscience, bien éloigné » des opinions communes ; pensant précisément » comme il le faut pour notre Ordre.* »

4.e *Colonne ; études favorites, services qu'il peut rendre.* « Plus spécialement adonné à la phi- » losophie ; ayant cependant des connoissances » sur la jurisprudence ; — parlant très-couram-

» ment Français et Italien ; cherchant actuelle-
» ment à entrer dans les bureaux de la corres-
» pondance ; — *maître parfait dans l'art de se*
» *contrefaire et de dissimuler ; bon pour notre*
» *Ordre*, comme spécialement jaloux d'apprendre
» à connoître les hommes. »

5.e *Colonne ; amis , correspondance , soictés.* Ici le Frère Scrutateur nomme cinq à six personnes amies du Candidat ; de leur nombre sont un certain *Sauer* , et un nommé *Berger* , que l'on voit bientôt entrer dans la liste des Illuminés.

Sous les *trois colonnes suivantes* , sont simplement le nom du Frère *Ajax* , comme Enrôleur , le jour auquel le Candidat a été insinué , et celui de sa réception.

9.e *Colonne ; manière de gagner et de conduire le Candidat, et s'il connoît d'autres Ordres secrets ?* Ici on voit que « Zwach étoit déjà
» lié à d'autres sociétés secrètes , ce qui a rendu
» sa conquête un peu plus difficile. *L'étroite*
» *amitié* qui règne entre nous, ajoute l'Enrôleur,
» et sur-tout l'attention que j'ai eue de prendre
» l'air, le ton mystérieux , m'ont applani les
» voies. A présent il montre une grande ardeur
» et beaucoup de zèle pour l'Ordre. »

10.e *Colonne ; passions dominantes.* Celles du Frère Zwach, marquées par le Frère Scrutateur ,
» sont rendues en ces termes : « *Orgueil, amour*
» *de la gloire , probité, bile chaude*, et un pen-
» chant extraordinaire pour le mystère ; -- *grande*
» *habitude à parler de lui-même et de ses per-*
» *fections.* »

La *onzième Colonne* nous dit que le Candidat avoit reçu un *pensum* à remplir ou un discours à faire , et qui devoit être terminé le 26 Avril 1778. La *douzième* marquoit la fortune , les revenus du Candidat ; l'éditeur a laissé ici le

chiffre en blanc. Par les deux suivantes on voit que le jour assigné à Zwach, pour sa contribution, est le 29 Mai 1777, le 1er Avril pour l'année d'après; que le 19 Juillet 1776, il avoit déjà envoyé un ducat de Hollande, et ensuite deux livres de Chimie. Celle ou l'Enrôleur écrit les progrès de son Candidat, marque par les numéros 1, 2, 4 et 9, les livres secrets qu'on lui a fait lire; les ordres simplement *numérotés* aussi qu'il a reçus, aussi bien que la *permission d'enrôler d'autres Frères*. Comme cette colonne est réservée pour marquer les progrès successifs du Candidat, le Frère enrôleur arrive au moment où Zwach a reçu toutes les connoissances nécessaires pour être admis dans l'Ordre; et alors il décide qu'il est temps de lui en donner de plus essentielles, de l'avancer à d'autres grades.

J'aurois moins insisté sur ces tablettes, si je n'avois cru devoir présenter une fois au moins, dans ces Mémoires, le modèle un peu détaillé de cette inquisition, dont l'Illuminisme fait dépendre si spécialement le choix de ces adeptes et le succès de ses complots. (*a*)

(*a*) Bien des lecteurs pourroient être curieux du second tableau qui accompagne celui du Candidat; en voici donc l'essentiel : Il contient dix colonnes, sous lesquelles on trouve les noms et dignités des parens de Zwach, l'état de leurs enfans, de leurs fortune, leurs alliés, leurs amis, ennemis, leurs sociétés ordinaires, sur-tout l'éducation qu'ils avoient eux-mêmes reçue, et leur caractère moral, appelé *leur côté fort et leur côté foible*. L'Editeur a encore jugé à propos de laisser ici quelques articles en blanc. Les deux moins morcelés sont, celui de *l'éducation*, celui du *côté fort et foible*. Suivant le Frère Scrutateur, le père et la mère de Zwach n'ont eu qu'une *éducation à la vieille mode*, *qui ne vaut pas grand'chose;* les passions du père, ou bien *son côté fort et son côté foible*, sont rendus de la manière suivante : « Jaloux de son honneur, honnête, zélé pour

Reprenons à présent les principaux traits de ce tableau. Que montre-t-il dans Zwach ? Débauche immodérée, fatuité extrême, jalousie, dissimulation, noire mélancolie. C'en est là bien plus qu'il n'en faudroit pour le bannir de toute société honnête ; mais il pense déjà comme il le faut à Weishaupt, en fait de *religion et de conscience*, c'est-à-dire, il n'est qu'un franc Athée ; il a de plus pour le *secret* et pour les *nouveautés* tout cet amour qu'il faut aux conjurés révolutionnaires. Il est un de ces *philantropes* qui ne disent aimer le genre humain, que pour détester les lois qui le gouvernent ; c'en est là plus qu'il n'en faut pour racheter auprès de la Secte tous les vices du Candidat : c'en fut assez pour faire de Xavier Zwach l'adepte favori.

Cependant les leçons du Frère Insinuant, jointes à cette noire mélancolie qui dominoit le nouveau Candidat, faillirent à priver l'Illuminisme de tous les services qu'il pouvoit en

---

» les devoirs de son emploi ; en apparence dur envers » ses inférieurs, mais au fond les aimant à l'excès ; » parlant à tout le monde en maître et en pédant ; dans » sa conduite et ses discours, d'une franchise impoli- » tique ; secret et ménager jusques à se laisser manquer » lui-même pour son Prince ; le servant avec zèle, sans » égards pour les petits ou grands, même au danger de » perdre ses amis ; sensible, compatissant, mystérieux, » officieux, fier de son expérience ; ayant l'œil à toutes » ses affaires, etc. »

Quant à la mère, « *c'est une bonne femme de ménage ; » n'ayant des yeux que pour son cher enfant Xavier » Zwach, etc.* » Bien des choses encore ont été supprimées dans cette partie du tableau ; mais les parens de tout Illuminé y en verront assez, pour savoir comment ils sont dépeints par les Frères Scrutateurs, et à quel point la Secte a soin de pénétrer dans leur intérieur, de s'instruire de toutes leurs affaires.

attendre. Parmi ces leçons, il en est une dont l'objet spécial est d'apprendre aux Novices même à mépriser la mort, et à se la donner plutôt que de trahir leurs maîtres. Cette leçon est celle que Weishaupt réduisoit à ces mots : *patet exitus*, c'est-à-dire, la porte de la vie à la mort est ouverte, et peut sortir qui veut, sur-tout quiconque ne se trouve pas bien dans ce monde. C'est la même leçon que les décrets des Jacobins ont rendue en ces termes : *La mort n'est qu'un sommeil éternel.* Plein de ce principe et fatigué de son existence, le novice Zwach se persuada qu'il mourroit en sage, s'il mouroit de sa propre main. Il rédigea ce qu'il appelle ses *pensées sur le suicide.* Ce sont les pensées d'un athée, que ses vices ont rendu malheureux, que son impiété a rendu fou. (*V. écrits orig. t.* 1, *sect.* 20.) Il fit son testament, et se mit à écrire au Frère Ajax la lettre suivante :

« Munich, le 30 Octobre 1777. -- Ami, je » m'en vais, c'est le meilleur parti que j'aie à » prendre. Porte-toi bien, ne doute pas de ma » probité, n'en laisse pas douter les autres. Con- » firme les sages dans le jugement qu'ils vont » porter de ma mort ; regarde avec pitié ceux » qui la blâmeront. Sois honnête homme ; sou- » viens-toi de moi, et ne me laisse pas oublier » par le petit nombre de nos bons amis. Garde- » toi de me plaindre. » *Signé* ZWACH.

Le *Post scriptum* léguoit un anneau, pour souvenir, au Frère Ajax, et le prioit de faire parvenir aux Frères une seconde lettre, adressée à tout l'Ordre Illuminé. « Et vous aussi, *Frères*, » je vous salue pour la dernière fois, disoit » ici Zwach, je vous remercie de vos intentions » sur moi. Je vous jure que j'en étois digne ;

» je vous le jure sur mon honneur, le seul
» bien que je possède, *le seul sacré pour moi.*
» Honorez ma cendre de votre souvenir ; *bé-*
» *nissez-la, tandis que la superstition me mau-*
» *dira.* Eclairez-vous mutuellement ; travaillez
» à rendre le genre humain heureux ; estimez
» la vertu, et récompensez-la ; punissez le
» crime ; voyez avec pitié les fautes de l'hu-
» manité. Sur le bord de sa fosse, y descen-
» dant avec réflexion, et choisissant la mort
» par *conviction*, par *démonstration*, la choi-
» sissant *pour son bonheur ;* c'est ainsi que
» vous fait ses adieux votre Frère et ami,
» Zwach. » (*Ibid.*)

C'en étoit fait pour l'Illuminisme de l'adepte favori, si cette résolution avoit été aussi constante qu'elle étoit sérieuse. On ne sait ce qui vint la changer ; mais Zwach choisit de vivre et aujourd'hui encore, poursuivant les complots de la Secte, il a trouvé son protecteur. Comme Weishaupt auprès de son A. S. le Duc de Saxe-Gotha, il vit sous les auspices et Conseiller intime du Sérénissime Prince de Salm-Kyrbourg ; et il est son agent ordinaire à Wetzlar, auprès de la Chambre Impériale. Au moment où j'écris, il joue un rôle plus important encore pour son Prince et pour ceux de l'Empire. Au milieu de tous leurs Députés, et Député lui-même pour la maison de Salm-Kyrbonrg, ayant pour Secrétaire et pour confrère de son Illuminisme, le Sieur d'Ambmann, citoyen de Darmstadt, il traite au Congrès de Rastadt de la paix à conclure avec les adeptes de son Illuminisme triomphant dans Paris. L'histoire aura sans doute un jour à dire avec quel art il sut y combiner les intérêts de sa Secte avec ceux des puissances, et avec ses sermens de les détruire toutes. Reve-

nons au moment où Xavier Zwach ne croyoit pas encore que le crédit des Frères lui préparât ces hautes destinées, et lui valût l'honneur de décider celles des Souverains.

Les *pensées sur le suicide* ne furent pas perdues, au moins pour la belle-sœur du Candidat. Pleine de ces pensées, elle chercha la mort, et se précipita du haut d'une tour. (*Ibid. note.*) Quant à lui, en choisissant de vivre, offensé du long noviciat que lui faisoit subir le Frère Ajax, il s'adressa directement à Weishaupt, qui, le prenant alors sous sa direction, commença par lui dire qu'Ajax l'avoit trompé, en laissant ignorer aux Frères la lettre qu'il leur avoit écrite. *Puisqu'il vous a trompé*, ajoutoit l'instruction, *trompez-le vous-même.*

En donnant le précepte, Weishaupt indiquoit la manière. Il établissoit Zwach inspecteur de celui-là même qui croyoit encore l'inspecter. (*Lett. 1. à Philip. Strozzi.*) Zwach sut prouver alors que son Insinuant ne s'étoit pas trompé en le donnant pour *maître parfait dans l'art de se contrefaire ;* car, devenu dès-lors le premier confident de Spartacus, et bientôt admis aux mystères de l'Ordre, il n'en continua pas moins à jouer auprès de son premier Enrôleur le rôle de Novice. Il étoit déjà au plus haut des grades ; il étoit non-seulement Aréopagite, mais Supérieur même des Aréopagites ; il étoit dans une continuelle correspondance avec Weishaupt ; et Ajax continuoit à le regarder comme son écolier ; il imaginoit même lui faire une grande faveur, en lui montrant des lettres de Weishaupt, que le prétendu Novice avoit déjà lues avant de les lui faire parvenir, comme il en avoit la commission de Weishaupt même.

Ce rôle de Zwach, dupant son Enrôleur, et

inspectant celui qui croyoit l'inspecter, explique seul la différence qui se trouve entre les tablettes tracées par Ajax, et la liste des premiers adeptes que l'on trouve dans les Ecrits originaux. (*T. pr. s.* 4.) Là, Ajax croit Xavier Zwach encore simple aspirant, jusques au 29 Mai 1778; et ici, le prétendu Novice est déjà *Aréopagite* sous le nom de *Caton*, le 22 Février de la même année; et peu de mois après il n'a plus au-dessus de lui que Spartacus. (*Idem. lett.* 27.) Jamais Frère Enrôleur ne fut mieux supplanté par son Novice.

Les divers noms sous lesquels se montre ce Novice dans les Ecrits originaux, ont fait naître une difficulté qui déjà embarrasse certains Lecteurs; mais la prédilection toujours croissante de Weishaupt suffit encore pour résoudre l'énigme.

Weishaupt avoit d'abord donné à Zwach le nom insignifiant de *Danaüs;* dès qu'il connut sa haine pour les Rois, il changea ce nom en celui de *Philippe Strozzi*; de ce fameux conjuré Florentin, qui avoit assassiné Alexandre Médicis, et qui, pris ensuite les armes à la main contre son Souverain, s'enfonça un poignard dans le sein, en prononçant ce vers dicté par toutes les fureurs de la vengeance :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Le suicide manqué de Zwach n'en parut pas moins honorable à Weishaupt; il crut alors devoir en faire le Caton de la Secte. C'est sous ce dernier nom que Zwach devint à Munich le principal agent des Illuminés, l'adepte favori du Fondateur. Ce qui favorisa toujours leur intimité, fut cette espèce de sympathie qui se trouve entre les méchans comme entre les démons, et qui les fait toujours concourir au même but, quand il s'agit de nuire.

Sans avoir pour le mal le génie de Weishaupt, Zwach en avoit au moins toute la volonté. Dès son entrée dans l'Ordre, pour son premier essai, il se donna pour un parfait athée. (*V. disc. sur les Sociétés*, *Ecrits orig. t.* 1, *sect.* 22.) Dès-lors il annonce toute sa haine contre les Souverains et toute son admiration pour le peuple qui brise le joug de ses prétendus tyrans. (*V. ses pensées sur le suicide.*) On voit bien quelques-uns des premiers adeptes de l'Illuminisme s'étonner de l'immensité des forfaits et des désastres que Weishaupt prépare à l'univers; il lui faut quelquefois auprès de ceux-là des ménagemens; il faut qu'il les prépare, qu'il les dispose, qu'il réponde à leurs réclamations; son Caton est toujours prêt à tout; il est toujours au niveau des mystères, à mesure que Weishaupt en déroule le code, il ne lui laisse jamais que l'invention.

A cette sympathie d'impiété et de scélératesse s'unit encore la profonde politique de Weishaupt. Il lui faut un sénat de conjurés; mais dans ce sénat, ce sont des agens et non pas des égaux qu'il voudroit se donner. Pour régner plus efficacement sur cet Aréopage, il ne veut pas l'avoir auprès de sa personne; il sait trop bien que dans les sociétés secrètes, plus le despote s'enfonce dans son mystérieux sanctuaire, plus ses ordres sont révérés des Frères. Si malgré cette espèce d'invisibilité où il se tient, l'empire qu'il exerce sur ses Aréopagites doit encore exciter leur jalousie, il aura du moins auprès d'eux et à leur tête, ce Caton qui lui doit tout ce qu'il est dans l'Ordre, et dont tout l'intérêt sera de maintenir celui dont il tient lui-même toute son autorité. C'est pour cela qu'on voit Weishaupt faire tant d'efforts pour le maintenir dans son parti, et descendre avec lui jusqu'à ces prières : *Soutenez-moi donc*,

disposez donc les choses et les esprits, pour que mes dispositions soient reçues. (*Voyez sur-tout t.* 1, *lett.* 55.)

Weishaupt fut peu trompé dans cet espoir. Lors des dissensions que son despotisme fit naître entre lui et ses Aréopagites, ce fut presque toujours par Zwach qu'il vint à bout de les gagner, de ranimer leur zèle pour ses complots et leur respect pour sa personne. Ce fut sur-tout à lui que l'Illuminisme dut tout ses succès dans Munich; Caton y jouoit si bien, si efficacement le personnage d'Enrôleur, que Weishaupt fut obligé, plus d'une fois, de réprimer cette ardeur. Il avoit besoin de lui pour le gouvernement de l'Ordre; il s'en fit même aider pour la rédaction de diverses parties de son code. En un mot, le résultat de leur correspondance est que Weishaupt n'eut pas un seul Aréopagite, qui entrât mieux que Zwach dans toutes ses vues, et qui jouit plus justement de toute sa confiance. (*Voyez toutes les lett. à Caton dans les Ecrits orig.*)

Il n'en eut pas un seul qui, tout en conspirant contre son Prince, sa patrie et toute société, affectât et prît mieux tous les airs d'un serviteur zélé pour son Prince, pour sa patrie et la societé. Au milieu de tout ce qu'il faisoit pour les complots de son Illuminisme, Xavier Zwach réussit à se faire nommer *Conseiller de la Cour*, *Conseiller de la Régence*, *aux appointemens de vingt mille florins*. Enchanté de la promotion de son adepte, Weishaupt se hâta de lui écrire : « Recevez mes » félicitations sur la nouvelle dignité. Je voudrois » que tous mes Aréopagites fussent aussi *Con-* » *seillers intimes* avec vingt mille livres d'appoin- » temens; mais je voudrois encore plus, que leur » emploi exigeât peu de temps et de travail. Il » leur en resteroit davantage pour le grand objet. »

(*Idem. t.* 2, *lett.* 2.) La lettre qui portoit ce compliment est précisément une de celles où Weishaupt donnoit à ses Aréopagites le plus de détails sur la marche et le succès de sa conspiration.

Marius ou le Prêtre Hertel.

Le second personnage de cet Aréopage fut un certain *Hertel*, Prêtre Catholique, appelé *Marius* par les Illuminés. C'est de lui que Weishaupt écrivoit à Xavier Zwach : « Notre Marius est » réservé au suprême degré. Dans la plupart des » affaires, il marche en *tutioriste. Sur les objets » religieux, menageons sa foiblesse. Son esto- » mac n'est pas encore capable de digérer des » morceaux un peu durs.* Sur tout le reste fiez- » vous à lui. Ne le chargez pas de travail, jus- » qu'à ce que l'usage lui donne de la facilité et » qu'il prenne du goût pour la chose. S'il est une » fois bien stylé, il pourra nous rendre de grands » services. » (*Ecrits orig. t.* 1, *lett.* 7 *à Caton, du* 27 *Mars* 1778.)

Malgré ce prétendu tutiorisme, *Hertel*, s'étoit laissé entraîner dans tous les dangers des sociétés occultes, et il y succomba. Pour tirer parti de cette conscience qu'il apportoit dans l'Ordre, Weishaupt le fit d'abord caissier, en le chargeant de réparer par son économie les larcins d'Ajax. Le Marius Illuminé remplit constamment cette commission, à la satisfaction du Fondateur. Les Frères conjurés le recompensèrent de sa fidélité, en lui procurant à Munich un Canonicat, par des intrigues qu'il admire lui-même et dont il promet de divertir Caton, mais dont il n'ose confier le récit au papier. (*Voyez lett. de Marius à Caton,* 3 *Nov.* 1783.) Au moment où il prit possession de son Canonicat, ces idées religieuses qu'il avoit d'abord fallu tant ménager, s'étoient évanouies. Il se dépeint alors lui-même passant de ses fonc-

tions religieuses aux Clubs illuminés, se faisant *investir* publiquement d'un bénéfice ecclésiastique, et s'applaudissant en secret des services qu'il vient de rendre aux Frères conjurés contre l'Eglise; services qu'il appelle encore *trop importans pour oser les dévoiler par écrit;* (*ibid.*) services cependant qu'il est aisé de deviner, quand on le voit plus qu'aucun autre adepte, partager avec Zwach les confidences de Weishaupt. Dans la correspondance de celui-ci, il est une foule de lettres qui leur sont adressées en commun. Il est sur-tout des instructions spéciales et provisoires, adressées aux *Aréopagites;* et dans ces instructions, ce n'est plus le consciencieux, c'est l'apostat Hertel qui doit, après Zwach, tenir le premier rang, jouer le premier rôle. (*Voyez sur-tout les instructions pour* Caton, Marius et Scipion. *Id. t.* 1, *sect. IX.*) C'est lui sur-tout, c'est ce malheureux Prêtre, qui semble avoir été chargé plus spécialement du soin de fournir aux bibliothèques secrètes de l'Ordre, d'acheter ou de voler pour elles tout ce qui devoit en faire des arsenaux d'impiété, de corruption et de révolte. (*Voy. idem. t.* 1, *lett.* 46, *t.* 2, *lett.* 3, *etc.*) Enfin c'est lui que Spartacus trouva parmi les Frères, le plus digne d'entrer dans la confidence du monstrueux infanticide que nous l'avons vu méditer, et c'est lui qui le sert dans cèt affreux secret de manière à mériter ses remercîmens. (*Id. t.* 2, *lett.* 3 *et* 4.)

Troisième Aréopagite, Celse Baader.

Mieux encore que cet infâme Prêtre, le médecin Baader nous montre de quels hommes se composoit cet étrange Aréopage. Il n'est pas encore dans l'Ordre, et on le voit offrir les plus atroces services de son art; il est ce trop fameux adepte que Weishaupt désignoit sous le nom de *Celse*, en parlant à Hertel de l'homme qui lui avoit promis de l'aider à conserver son honneur par le

plus révoltant des forfaits. (*Voy. t.* 3 *de ces Mém. chap.* 1.) C'est sans doute à ses offres que sont dus l'empressement avec lequel on voit Weishaupt le rechercher, et les dispenses qu'il lui prépare, lorsqu'il écrit à Zwach : « Si je réussissois » à enrôler le médecin Baader, dites-moi d'avance » quel droit nous pourrions lui donner parmi nos » Aréopagites. Car, sans cela, sans quelque dis- » pense particulière, nous ne le mettrions pas en » activité. » (*T.* 1, *lett.* 29, 30 *Déc.* 1778.) Cette lettre fut bientôt suivie d'une autre, par laquelle on voit encore mieux le prix que Weishaupt attachoit à cette conquête, et toutes les intrigues qu'il mit en jeu pour se l'assurer. « Pour venir à bout » de mon plan dans *Athènes* (dans Munich), » écrit-il à ses *Athéniens Bavarois*, j'ai encore » besoin de deux hommes, l'un *Noble* et l'aurre » *Médecin*. Le zèle de Caton nous sert pour l'un » et l'autre, et va nous procurer ainsi ce qui nous » manque. Le Comte S.... (Savioli, que ce Caton » vient d'enrôler) s'appellera *Brutus*. C'est une » des plus importantes prises que nous puissions » faire dans Athènes. Voici la manière de pro- » céder que vous aurez à suivre à son égard. Que » Caton continue avec lui comme il a commencé, » et qu'il cherche à s'assurer de son silence. Cela » fait, qu'il lise nos statuts réformés, et lui de- « mande s'il croit la chose utile et bonne. *Brutus* » a-t-il dit oui ? Caton demandera encore au » Comte s'il veut nous seconder dans nos travaux. » Ensuite il lui dira que, vu les importans ser- » vices qu'il peut rendre à notre société, en nous » prêtant son nom, nous serons moins sévères à » son égard pour les épreuves ; que nous nous » hâterons de l'admettre aux plus profonds de nos » secrets ; que seulement on exigera, pour préli- » minaire, qu'il nous livre *Baader* ou bien quel-

» qu'autre; que nous savons très-bien qu'il ne » faut pas le surcharger de travaux; que c'est » pour cela qu'on le dispense des exercices pres- » crits par nos statuts; qu'il n'en fera que ce qu'il » voudra bien; que nous l'avons choisi spéciale- » ment pour nous aider dans le *gouvernement* » *de l'Ordre*. S'il nous livre *Baader*, celui-ci » jouira de la même dispense, qui ne sera plus » accordée à personne dans Athènes. Vous lirez » au Comte le *Grade Minerval* et tout ce qui » précède. S'il montre pour la chose du goût » et de l'activité, vous lui lirez aussi les statuts » du *Grade Illuminé;* et lorsqu'enfin il vous aura » assuré de son zèle, lorsqu'à force de nous en- » rôler du monde, il sera absolument lié à nous, » vous pourrez lui dévoiler le tout, ainsi qu'à » *Baader*. » (*Tom.* 1, *lett.* 33, 11 *Déc.* 1778.)

Soit que les Frères de Munich eussent déjà prévenu toute cette marche, soit qu'ils y eussent suppléé par tout autre moyen, les vœux de Weishaupt sur Baader se trouvèrent remplis en peu de temps. Car on le voit inscrit sur la liste des Aréopagites, dès le 13 Décembre 1778, trois jours après la lettre que nous venons de lire. Dans le reste de la correspondance illuminée, son nom est toujours mis au nombre des adeptes les plus actifs, le plus profondément entrés dans les mystères. (*Voyez sur-tout t.* 2, *lett.* 13 *de Spartacus à Celse.*)

Un nouveau motif de cet empressement pour enrôler *Baader*, étoit que celui-ci, donnant à Munich des leçons publiques, y pouvoit aisément jouer auprès des jeunes étudians en Médecine, le rôle que Weishaupt jouoit si efficacement auprès des élèves du même âge, étudiant le Droit à Ingolstadt. Le même motif l'avoit rendu également ardent à enrôler *Berger*, Professeur à Munich,

Quatrième Aréopagite, Scipion Berger.

mais je ne sais de quelle faculté. Celui-ci est connu dans l'Ordre sous le nom de *Scipion ;* il fut inscrit au nombre des Aréopagites, le 8 Juillet de la même année. Franc-Maçon avant que d'être Illuminé, il conserva quelque temps pour ses premières Loges une prédilection qui lui fit désirer son congé. Cette préférence outrageoit Weishaupt ; sans paroître vouloir retenir le Frère dégoûté, et ne pouvant encore user de menaces, il ordonna à Zwach de lui déclarer, au *nom de l'Ordre*, toute la liberté qu'on lui laissoit de suivre son penchant ; mais dans la même lettre, il réunit tout ce qu'il falloit lui faire entendre sous main, tout ce qu'il falloit sur-tout lui dire de la prééminence et des avantages de l'Illuminisme sur la simple Franc-Maçonnerie. Le Professeur *Berger* fut si bien persuadé, que *pour lui donner la préférence sur tous les autres Aréopagites ;* Weishaupt, dans la suite, n'exigeoit de sa part *qu'un peu plus d'activité.* (Voyez t. 1, lett. 46 et 58.)

Cinquième Aréopagite, Coriolan Troponero.

Il s'en faut bien que l'Illuminisme eût jamais ce défaut d'activité à reprocher à son *Coriolan*, c'est-à-dire, à un marchand Hambourgeois retiré à Munich, sous le nom de *Troponero.* Lorsque celui-ci fut enrôlé parmi les Frères, il n'occupoit point encore ce poste, dans lequel Weishaupt trouvoit tant d'avantage pour la propagation de ses complots. L'idée d'en faire aussi un professeur de son métier, étoit venue à Zwach ; il l'écrivit à Spartacus ; celui-ci répondit : « C'est une chose » très-bien vue, *et pour lui et pour nous*, *que* » *de faire de Coriolan un professeur de finance.* » Faites seulement tous vos efforts pour lui pro- » curer des élèves. *C'est une bonne occasion de* » *gagner les jeunes gens.* Vous ne feriez pas » mal vous-même de vous mettre au nombre de » ses écoliers pour en attirer d'autres. » (*Idem.*

lett. 3 *à Caton.*) Je ne sais pas si Zwach fut bien jaloux de quitter son Aréopage pour aller se remettre sur les bancs, mais ce que les archives de l'Illuminisme ne laissent pas douteux, ce sont les grands services qu'il reçut de ce *Coriolan*. Weishaupt fait bien des fois l'éloge de cet adepte. On voit sur-tout qu'il se servoit de lui pour rendre les réceptions plus imposantes. Coriolan apportoit dans ces cérémonies toute la gravité du Vénérable de la Loge; les jeunes élèves sous cette gravité, ne soupçonnoient pas même les arrières-mystères de Rose-Croix, bien moins encore ceux du nouvel Illuminisme.

Sixième et septième Aréopagite, Annibal ou Baron de Bassus; Diomède ou Marquis de Constanza.

Vers cette même époque, se trouvent parmi les *Aréopagites* les deux premiers Illuminés *titrés* que Weishaupt ait admis dans ses derniers secrets. L'un étoit le *Baron de Bassus*, et l'autre le *Marquis de Constanza*. Celui-là eut pour caractéristique le nom d'*Annibal*, et celui-ci le nom de *Diomède*. C'est sans doute un phénomène bien étrange dans l'ordre moral, que des *Barons* et des *Marquis* illuminés; que des hommes à qui ce titre seul rappelle à chaque instant, combien il est intéressant pour eux de maintenir et les propriétés et l'ordre social, s'enfoncent cependant dans la plus formidable des conspirations, ourdies contre les propriétés et l'ordre social; mais qu'on n'oublie ni les embûches du code de Weishaupt, ni l'art avec lequel il sait les ménager. Quoi qu'il en soit, les faits et les archives de l'Illuminisme, les lettres, les apologies même de ces frères *titrés*, parlent plus haut que toutes les objections. Ce *Baron de Bassus*, dans sa prétendue justification, convient que c'est lui-même qui est désigné sous le nom d'*Annibal* (*P.* 6.) et les lettres de ce même *Annibal* le montrent non-seulement illuminé, mais faisant les fonctions d'Apôtre Illuminé,

rendant compte aux Frères des succès de son apostolat à Botzen dans le Tirol, se glorifiant des acquisitions importantes qu'il a dejà faites dans cette ville, se vantant d'y avoir enrôlé et rempli d'enthousiasme pour les Illuminés, le *Président*, le *Vice-Président*, *les principaux Conseillers du Gouvernement*, *le grand Maître des postes*. (Id. t. 1, sect. XLV.) D'autres lettres bientôt nous montrent ce même *Annibal* ou Baron de Bassus, passant en Italie; à *Milan*, ajoutant à ses conquêtes *son excellence le Comte W.... Ministre Impérial;* en méditant bien d'autres *à Pavie*, *parmi les Professeurs de l'Université*, et demandant enfin que l'on ajoute à la géographie de l'Ordre, pour ajouter à son apostolat. (*Idem. t.* 2, *sect. IV*, *lett.* 1 *et* 2.)

Quant au Frère *Diomède* ou au Marquis illuminé, Marquis de Constanza, ce sont encore ses lettres qui nous montrent l'enthousiaste élève de Weishaupt. Dans ce fondateur de la Secte et de tous ses complots, à *quelques foiblesses insignifiantes*, à quelques défauts près, il a cru voir *le plus parfait*, *le plus profond*, *le plus extraordinaire des humains*. Les heures qu'il a eu le bonheur de passer avec lui sont des heures trop courtes; mais elles ont suffi pour le remplir de zèle, et il court l'exercer, tantôt à *Deux-Ponts*, tantôt à *Nauplis* ou Straubing, et tantôt à Munich. Il y court, tout rempli de ces ruses qui doivent persuader aux candidats *qu'on ne pense pas même à abuser de leur crédulité*. Il y court, pénétré de toute la morale de Weishaupt, et prêt à l'exercer, pour venger la Secte d'un homme qui sans doute commençoit à dévoiler le complot des mystères. Il ne craint point d'écrire au Frère Intime, en parlant du faux Frère: « Ah le gueux !
» Ne pourroit-on pas, ou pour mieux dire, seroit-

» ce donc un crime d'envoyer dans l'autre monde
» un démon de cette espèce ? *O der schurke !*
» *Kœnnte man nicht, oder um besser zu sagen,*
» *wære es nicht erlaubt, so einen Teufel in die*
» *andere welt zu schicken.* » (Ecrits orig. t. 1, sect. XLIV, lett. 1 et 2.)

Ni les écrits originaux, ni mes correspondances ne m'apprennent quels sont les vrais titres de l'Aréopagite *Solon*. On ne le voit point jouer un grand rôle dans les fastes de l'Ordre. Son vrai nom est *Micht ;* il portoit l'habit ecclésiastique à Freysingue. Heureux encore, si c'est là ce qui dans la suite semble le rendre à peu près nul pour Weishaupt. Sous le nom d'*Alcibiade*, se trouve sur la même liste le sieur *Hoheneicher*, que sa qualité de conjuré au Sénat de Weishaupt n'empêche pas de prendre place au Sénat de Freysingue, en qualité de Conseiller. Autres Aréopagites.

L'onzième de ces Aréopagites, est le Baron de *Schræckenstein ;* son nom de guerre est *Mahomet*. Nous le verrons bientôt présider à des Provinces entières de l'Illuminisme.

Peu de jours après ce *Mahomet*, se trouve initié un nouvel Aréopagite, sous le nom de *Germanicus*. Ne pouvant découvrir son vrai nom, je ne me livre point à de simples conjectures (*a*). Cette même époque nous offre d'ailleurs, parmi les simples initiés aux premiers grades, un assez grand nombre de Frères importans. Tel est par exemple ce Magistrat d'Eichstadt appelé *Lang*, et surnommé dans l'Ordre *Tamerlan*. Tel est encore le

(*a*) Pour savoir le vrai nom des adeptes il suffit assez souvent de combiner leurs lettres, celles sur-tout où Weishaupt annonce le nom qu'il donne aux candidats ; avec ce qu'il en dit ensuite sous ce dernier nom. Les journaux, les écrits allemands et mes correspondances m'en ont fait connoître bien d'autres, sur lesquels il n'est pas le moindre doute.

secrétaire intime appelé *Geiser*. Je ne sais point le nom *caractéristique* de celui-ci ; mais la lettre de Weishaupt sur l'acquisition qu'il a faite de ce Frère, nous dit tout l'intérêt qu'il attachoit à des prises de cette espèce, et tout le parti qu'il savoit en tirer pour accréditer son Illuminisme.

Cette lettre est du 10 Juin 1778. On peut observer en passant, qu'elle est, dans les Ecrits originaux, la première datée dans le style de l'Ere Persane, du 10 Chardard 1148. « L'acquisition » du secrétaire intime *Geiser*, y dit Weishaupt à » son cher Caton, est un événement si utile pour » nous, que nos affaires vont en prendre une » tournure toute autre. Elle fait sur-tout dispa- » roître cette apparence beaucoup trop forte de » nouveauté. C'est pour cela qu'il faut nous en » féliciter, vous et moi, et tout l'Ordre. C'est à » présent que nous pouvons nous flatter de faire » quelque chose de grand. En s'unissant à nous, » des hommes de cet état de cette importance, » donnent bien plus de poids à notre objet. Ils » servent à tenir nos jeunes gens sous le frein. » Ne manquez pas de faire à Monsieur le secrétaire » intime, mes biens sincères complimens et remer- » cîmens. Des gens de cette importance doivent » avoir chez nous le droit de choisir eux-mêmes » leur caractéristique, leur emploi, le genre de » travail qui leur plaira. Ayez soin de m'en ins- » truire, afin que je prenne les arrangemens » convenables. » (*Tom.* 1, *lett.* 13 *à Caton.*)

Dans cette classe des Frères importans, il faut bien mettre encore ici ce Comte *Savioli*, le *Brutus* de Weishaupt, le baron de *Maggenhoff* dont il fait son *Sylla*, le Comte de *Papeinheim* dont il fait son *Alexandre*. En attendant que nous trouvions dans cette liste des noms plus importans encore, des Ministres, des Princes, écoutons de nouveau

nouveau Weishaupt développant ses vues, et mettant ses adeptes en activité, sur-tout quand il s'agit d'attirer dans ses piéges tous ces nobles de l'aristocratie, et d'en faire les premiers instrumens, les apôtres et les propagateurs d'une conspiration dont ils doivent être les premières victimes. « N'a-» vez-vous donc point, écrivoit-il, *le* 10 *Phara-» vardin* 1149 (31 *Mars* 1779), à ses Athéniens » de Munich, n'avez-vous donc point dans votre » Athènes, quelques-uns de ces étrangers que » l'on puisse d'abord admettre dans notre Ordre, » élever au plutôt au Grade Minerval, munir » simplement des connoissances propres à ce » Grade, et sans leur en dire davantage, envoyer » établir le système, nous faire des disciples dans » leur pays, par exemple à Augsbourg, à Ratis-» bonne, à Saltzbourg, à Landshut, et autres » villes? Il faudroit pour trouver ce monde-là, » vous insinuer un peu dans les sociétés, et fré-» quenter les assemblées, les rendez-vous pu-» blics. Puisque vous avez déjà fait tant d'autres » choses, faites donc encore celle-là. A Erzerum, » (Eichstadt) *et dans toute la Franconie, je » voudrois faire des progrès extraordinaires, si » je pouvois dans ce pays-là gagner et mettre » dans nos secrets deux Gentilshommes que je » connois très-bien, tous deux hommes d'esprit » et fort estimés par la noblesse.* -- Cette acqui-» sition nous vaudroit des adeptes du rang de » la noblesse, et gens d'esprit, qui recruteroient » pour nous, dans leur caste, par toute la Fran-» conie. -- Lorsque nous donnerions un nouveau » grade dans Athènes, nous pourrions y appeler » ces deux cavaliers pour la cérémonie. Ce seroient » de nouveaux candidats pour un grade plus haut. » -- Leur considération et leur noblesse nous » serviroient de plus à dompter un peu *Brutus*

» et nos autres nobles. — Enfin *Tamerlan*, ou
» le conseiller *Lang*, qui ne croit pas qu'il y ait
» dans *Erzerum* d'autres adeptes que ceux qu'il y
» connoît, seroit dans l'admiration de trouver dans
» un plus haut degré, des hommes qu'il ne savoit
» pas être des nôtres, des Gentilshommes qu'il
» estime infiniment. Voyez, délibérez là-dessus. »
(*Tome* 1, *lett.* 39.)

1.° Dans les lettres suivantes, on ne voit plus ce jeune *Brutus*, c'est-à-dire, ce Comte *Savioli* avoir besoin du frein d'un autre Comte. Il se fait aussi apôtre de la Secte; il part pour une expédition, dont Weishaupt se promet bien des avantages. On peut juger du zéle avec lequel il remplit sa commission, par l'honneur que Weishaupt lui fait, en le distinguant très-spécialement des Frères à renvoyer comme inutiles. Pour juger encore mieux des services qu'il étoit disposé à rendre, il suffit de l'entendre exprimer lui-même sa reconnoissance pour les faveurs qu'il a déjà reçues de l'Ordre, et comment il se flatte d'en mériter de nouvelles. Sa lettre est adressée aux *excellens* Supérieurs de l'Illuminisme, et est conçue en ces termes :

« Recevez, Excellens, les témoignages de ma
» vive reconnoissance, pour le troisième grade
» dont vous m'avez honoré. Tout y est beau,
» grand, noble; tout y remplit l'idée que je
» m'en étois déjà faite par le second. Très-
» certainement je chercherai à mériter votre
» confiance. Comptez désormais sur la mienne
» et sur mon dévouement parfait et sans réserve.
» Rien au monde, non rien ne peut désormais
» me soustraire à vos lois et au vœu d'être
» conduit par vous. »

« Vous m'écrivîtes, il y a quelque temps,
» de ne plus rien chercher à la Cour, parce que

» je n'en pouvois rien attendre. Je m'en suis » tenu à cet ordre ; mais le Ministre de la » Régence me donnant aujourd'ui quelques » preuves de considération, mes affaires ont » pris une autre face. La maladie sérieuse de » l'Empereur ayant fait penser au Vicariat de » l'Empire, on a jeté les yeux sur le Frère » *Périclès*, et moi pour la charge de Con- » seiller dans cette Cour; et j'ai à présent le » plus grand espoir d'être fait conseiller intime. » S..... s'occupe spécialement de moi, et je le » dois à l'amitié des Frères *Celse* et *Alfred*. » *Si jamais j'arrive à quelque puissance, c'est* » *alors que le très-excellent Ordre verra com-* » *bien mon cœur lui est dévoué, combien je lui* » *appartiens tout entier*. Mais jusqu'à ce moment » je ne puis vous offrir que des vœux, etc. » (*Ecrits orig. quibus licet de Brutus*, *t.* 2.)

Quoique la faveur qui avoit inspiré tant de zèle à ce Comte Savioli fût encore loin des derniers mystères, il avoit dans l'Ordre un Frère qui sans doute ne se flattoit pas même d'arriver à ce troisième grade. L'adepte Insinuant les avoit distingués ; la lettre par laquelle il annonce leur réception à Spartacus, va nous dire quelle autre espèce de service l'Ordre pouvoit attendre de ce dernier :

« Voici, écrit Caton à Spartacus, les nou- » velles espérances que j'ai pour l'Ordre. Après » de longs préparatifs j'ai enfin engagé le jeune » S..... (Savioli) Celui-ci nous livrera son » frère, qui peut mettre nos affaires en train » à Augsbourg. Ils sont tous les deux riches. » J'engage le premier comme un *sta benè*, c'est- » à-dire, comme un de ces Frères que nous » devons tenir dans les grades inférieurs. Je » l'engage d'abord pour que dans l'occasion il

» nous prête sa maison très-commode pour nos
» assemblées, et ensuite, et sur-tout pour qu'il
» nous aide de sa bourse, *damit er an geld*
» *beytraget.* »

La même lettre offre, en ces termes, un second *sta benè* du même genre : « Le Frère
» Livius (*Rudorger*) doit être désormais regardé
» comme appartenant à la même classe. Il m'a
» franchement avoué qu'il n'avoit ni le temps
» ni la volonté de se livrer à tous nos travaux,
» mais qu'il étoit prêt *à contribuer de son argent*
» aux progrès de l'Ordre, à nous fournir aussi
» des livres pour nos bibliothèques et des instru-
» mens pour les expériences. -- Je lui ai donné
» à entendre que sans doute il pouvoit rester
» des nôtres, mais seulement dans la classe
» de ceux qui nous servent pour leur argent. »
(*Tome* 1, *sect.* 32 *Lett. de Caton à Spart.*)

Ainsi Weishaupt tournoit également au profit de ses complots la bourse et l'ignorance, l'impiété et la sottise de ses Marquis, Chevaliers, Barons, ou Magistrats initiés. Déjà il en comptoit de cette espèce jusques dans la Chambre Impériale de Wetzlar. Car dès le 29 Août 1778, se voit sur la liste des initiés ce même *Minos*, ce *Dittfurth assesseur* si zélé pour donner à l'Ordre des Sœurs Illuminées. (*V. t.* 3 *de ces Mémoires*, *chap.* 2.) On le trouve d'abord frappé d'une *suspense*, comme *suspect* aux Frères. (*Voy. la liste*, *t.* 1, *Ecrits orig. sect.* 4.) Mais bientôt son zèle et sa docilité en font tout à la fois l'admiration et le jouet de Weishaupt. On a vu cet adroit conspirateur, pour mieux scruter les Frères, exiger qu'ils traçassent eux-mêmes tout le cours de leur vie ; qu'il fissent un aveu détaillé de leurs passions, de leurs préjugés, de leurs habitudes. L'assesseur de la

Chambre Impériale se soumit si scrupuleusement à cette Loi, que Weishaupt crut devoir en instruire en ces termes les Aréopagites : « *Minos,*
» *cet homme qui jouit d'une si grande considération, écrit en ce moment l'histoire de*
» *sa vie. Il n'en est encore qu'à sa dix-septième*
» *année, et il en a déjà quatre-vingt-treize*
» *feuilles, et il a quarante-cinq ans. C'est*
» *là bien autre chose que toutes les confessions générales. Voyez ce qu'on peut faire*
» *des hommes quand on sait gagner leur confiance et les bien convaincre de la bonté de*
» *la chose.* » (Ecrits orig. tome 2, lett. 7 et 10.) Plein de cette conviction, l'assesseur Impérial apprit si bien l'art de convaincre les autres, que nous le verrons un jour Provincial de l'Ordre.

Quelque zélé que fût Weishaupt pour acquérir à son Illuminisme des adeptes de ces premières classes de la Noblesse ou de la Magistrature, il recommandoit bien plus spécialement encore à ses Enrôleurs de faire leurs recrues parmi les *Professeurs* et les *Maîtres d'écoles*, comme le vrai moyen d'attirer à lui la jeunesse de toutes les castes. De là cet *Hermès-Trismégiste*, de son vrai nom *Socher*, Supérieur des écoles à *Landsberg*, chargé de surveiller les Jésuites, comme les ennemis les plus déclarés de l'éducation qu'il doit donner à ses élèves. (*T.* 1, *let.* 28.) De là encore tous les soins que se donne Weishaupt pour remplir son Université d'Ingolstadt, de Professeurs ou répétiteurs attachés à la Secte ; de là toutes ces prières qu'il adresse aux adeptes de Munich, pour obtenir, par l'intervention de quelques Ministres, qu'on chasse les Jésuites, parce qu'ils ont fait perdre à son parti les quatre Professeurs *Scholliner*, *Steingenberger*, *Wurzer*

et *Schlegel;* parce qu'il ne lui reste plus dans l'Université que trois confrères pour résister au Jésuitisme. (*T.* 1 , *let.* 36, 30 *Janv.* 1778.) De là toute cette liste de Professeurs Illuminés dans les villes où la Secte s'établit, tels que *Krenner*, *Lemmer*, *Westenrieder*, ayant pour noms de guerre, *Arminius* , *Cortez* et *Pythagore.* Celui-ci quitta l'Ordre , et son nom de guerre fut donné au bibliothécaire *Drexel* ; mais comme Professeur , on peut le remplacer par *Kundler* et *Lolling* , et sur-tout par ce *Baïerammer* , que Weishaupt surnomme d'abord son *Zoroaste*, dont il fait ensuite son *Confucius* , et qu'il n'attire enfin dans Ingolstadt que pour se donner un collègue formé de sa main à tout l'art de séduire et d'enrôler les jeunes gens. (*V. sur-tout, t.* 1 , *lett.* 24.) De là enfin ce zèle pour envoyer des adeptes dans toutes les maisons d'éducation, et sur-tout ces instances que Weishaupt fait à *Caton* et à *Marius* , en leur demandant s'ils n'auroient pas quelques Frères stylés au rôle d'Insinuant , que l'on pût répartir *dans les Universités de Salzbourg*, *d'Inspruck*, *de Fribourg et autres.* (Id. let. 40.)

De toutes les conquêtes faites par ces Insinuans sur les jeunes étudians, il suffit de nommer ici *Eckart* et *Kapfinder* , un certain *Michl* et un *Riedl*, enrolés sous les noms de *Saladin*, *Thalès*, *Timon* et *Euclides.* Ce n'étoit-là encore que des écoliers de dix-huit ou de vingt ans. *Sauer ou l'Attila* de l'Ordre et son Empereur *Claude*, *ou Simon Zwach* , cousin de l'intime *Caton* , n'en avoient pas davantage. A cet âge ils en étoient alors plus chers à Weishaupt ; il les trouvoit plus aisés à former. Il s'en falloit bien que les autres adeptes fussent encore tels qu'il eût voulu les voir, c'est-à-dire , n'ayant

tous, comme lui, qu'un seul vœu, qu'un seul objet et qu'un grand intérêt, celui de ses complots. Il s'en falloit bien dans ces commencemens qu'il leur trouvât à tous cette docilité dont il avoit besoin, pour ne voir dans eux que les instrumens de ses projets. Tels qu'il les peint lui-même, les adeptes de l'aristocratie, par cela seul *qu'ils étoient riches, avoient tous les vices de leur état; ils étoient ignorans; orgueilleux, lâches, paresseux au suprême degré;* ils ne cherchoient à s'avancer dans les secrets que pour satisfaire leur curiosité, ou même pour se jouer de l'appareil de ses grades; (*T.* 2, *lett.* 1.) et il vouloit des hommes à qui cet appareil en imposât, qu'il remplît d'enthousiasme. Les reproches qu'il fait à bien d'autres adeptes nous montrent une bande d'Initiés sans mœurs, ne cherchant dans ce qu'ils font dans l'Ordre qu'à satisfaire leurs passions, leurs intérêts, leur avarice, souvent même, par leur dissolution et leurs scandales, exposant le Fondateur à *passer pour un corrupteur de la jeunesse;* (V. id. lett. 11.) et il lui falloit des hommes qui, sachant comme lui satisfaire en secret les passions les plus infâmes, affectassent en même temps tout cet extérieur de vertu, de modération et de sagesse dont il avoit besoin pour accréditer son Illuminisme. Nous l'avons vu forcé à dévoiler dans ses confidences, et la turpitude de ses mœurs, et l'attrocité des moyens auxquels il eut recours, pour conserver la réputation de ses prétendues vertus; ce n'en est pas moins lui qui reproche en ces termes à ses premiers adeptes, le tort que faisoit à son Illuminisme la publicité de leur dépravation: « Il me vient de Thèbes (de Freysingue) » des nouvelles fatales. Ils ont donné à toute

» la ville le scandale d'admettre dans nos Loges » ce *Properce*, *vil libertin perdu de dettes*, » *détestable sujet*...... Dans cette même ville » encore, le Frère D... n'est qu'un méchant » homme. Notre *Socrate* qui pouvoit cependant » nous rendre de si grands services, est cons- » tamment dans l'ivresse. Notre *Auguste* s'est » fait la plus mauvaise réputation. Frère *Alci-* » *biade* soupire tout le long du jour, et des- » sèche auprès de son hôtesse. *Tibère* a voulu » faire violence à la sœur de notre *Diomède* » et s'est laissé surprendre par le mari. *Ciel!* » *quels hommes ai-je donc là pour Aréopagites!* » Nous sacrifions nous autres, au bien de l'Ordre » notre santé, notre fortune, notre réputation; » ces Messieurs se livrent à leurs plaisirs, à » toutes leurs commodités, se prostituent, » donnent des scandales, et n'en veulent pas » moins savoir tous nos secrets. Dès cet instant » je regarde *Tibère* (Merz) comme effacé de » notre liste. -- O Aréopagites, Aréopagites! » Combien j'aimerois mieux n'en avoir point du » tout, ou du moins en avoir trouvé de *plus* » *actifs et plus soumis!* » (Id. tom. 2, let. 9.)

Ces plaintes ne sont pas, à beaucoup près, les seules qui dévoilent l'idée que Weishaupt avoit lui-même de sa horde d'adeptes. La lettre suivante nous montre encore mieux l'objet des alarmes que lui donnoient tous leurs scandales, tout ce qu'il craignoit d'en voir résulter pour sa secte. Après leur avoir dit : En fait *de politique et de morale*, *apprenez que vous êtes encore bien en arrière;* « Jugez, ajoute-t-il, jugez-en vous- » mêmes, si un homme tel que notre *Marc-* » *Aurèle*, (c'est-à-dire, tel qu'un professeur » de Gottingue, de son vrai nom *Feder*) venoit » à savoir quel *tas de gens sans mœurs*, *de pros-*

» *titués*, *de menteurs*, *de faiseurs de dettes*,
» *de fanfarons*, *de fous remplis d'orgueil*,
» vous avez parmi vous ; si un tel homme les
» voyoit, quelle idée se feroit-il de nous ? Ne
» se trouveroit-il pas tout honteux d'être membre
» d'une société dont les chefs annoncent de si
» grandes choses et *remplissent si mal le plus*
» *beau plan ;* et tout cela à cause de leur obsti-
» nation, et parce qu'ils ne savent rien prendre
» sur leurs plaisirs ? Avouez franchement si je
» n'ai pas raison. Jugez, si pour garder un homme
» tel que ce *Marc-Aurèle* Feder, dont le nom
» seul nous vaut *l'élite de l'Allemagne*, il ne
» faudroit pas sacrifier et exclure toute votre pro-
» vince de *Grèce*, (de Bavière) et les innocens
» mêmes tout comme les coupables ! Et si j'en
» venois là, à qui seroit la faute ? Ne vaut-il pas
» bien mieux couper des membres gangrenés que
» de perdre tout le corps ? Seriez-vous bien assez
» injustes pour aimer à voir une société d'hommes
» choisis se dissoudre et abandonner la *réforme*
» *de l'univers*, et cela à cause du désordre et
» des scandales qui règnent parmi vous ? Oh !
» cela seroit pire qu'un Erostrate, pire que les
» méchans de tous les temps et de tous les mon-
» des. Ceux donc de vos Messieurs à qui ce plan
» ne convient pas, ceux qui aiment mieux leur
» propre commodité ou leurs misérables passions,
» ceux enfin qui se soucient peu de l'approbation
» de ce qu'il y a de mieux parmi les hommes, et
» ceux qui pour la mériter ne veulent pas tra-
» vailler avec nous *à ne faire du genre humain*
» *qu'une seule famille ;* ceux-là, je les en prie,
» oh ! je les en conjure, qu'ils n'empêchent pas
» au moins nos travaux, et que leurs scandales
» ne nous fassent pas recueillir pour tout fruit la
» honte et l'infamie ! Cela seroit pire *que de vrais*

» *assassins, pire que la peste.* » (Ecrits orig. t. 2, lett. 10.)

Quelque fondés que fussent ces reproches, dans le temps où Weishaupt ne cessoit de les répéter, les progrès de son Illuminisme auroient pu lui prouver que, tout en se livrant à leurs passions, ses adeptes ne perdoient pas de vue le grand objet de ses mystères. L'historien pourra juger de leurs succès par la note suivante ; elle va nous montrer et ces succès et le compte que les Frères avoient soin de s'en rendre à eux-mêmes ; elle peut commencer à expliquer bien des mystères de la Révolution.

Note sur les progrès des Illuminés en Bavière, trouvée dans les papiers de Caton-Zwach, écrite de sa main, et insérée dans le premier volume des Ecrits originaux. Cette note commence par ces mots : *Le nombre dans la Grèce consiste en* -- Soit que Zwach n'eût pas marqué ce nombre des Frères en *Grèce*, c'est-à-dire, en Bavière, soit que l'Editeur ait jugé à propos de le laisser en blanc, la phrase n'est pas finie. M. Robison y supplée par le chiffre 600 ; mais il ne nous dit pas sur quelle autorité ; en me contentant de traduire, je vais continuer avec Zwach :

« Nous avons dans *Athènes* (à Munich) 1.° une » Loge régulière composée d'Illuminés majeurs ; » 2.° une moindre assemblée d'Illuminés, très-» propre à notre objet ; 3.° une grande et re-» marquable Loge maçonnique ; 4.° deux con-» sidérables *Eglises* ou Académies du Grade » Minerval.

» A Thèbes (Freysingue) de même, une Loge » Minervale, aussi bien qu'à Mégare (Lands-» berg, à *Burgausen*, à *Straubing*, à *Ephèse* » (Ingolstadt ;) nous en aurons une dans peu à » *Corinthe* (Ratisbonne.)

» Nous avons acheté (à Munich) une maison » pour nous, et nous avons si bien pris nos » mesure, que non-seulement les Bourgeois ne » se récrient plus sur nos assemblées, mais qu'ils » parlent de nous avec estime, lorsqu'ils nous » voient publiquement aller à cette maison ou à » la Loge. *Certainement c'est là beaucoup pour » cette ville.*

» Nous avons dans cette maison un cabinet » d'histoire naturelle, des instrumens de physi- » que, une bibliothèque; et tout cela de temps » à autre s'accroît des dons des Frères.

» Le jardin est destiné à la botanique.

» L'Ordre procure aux Frères tous les jour- » naux scientifiques. — Par différentes pièces » imprimées, nous avons réveillé l'attention des » Princes et des bourgeois sur certains abus plus » remarquables, nous nous opposons aux Reli- » gieux de toutes nos forces, et nous avons vu de » bonnes suites de ces travaux.

» Nous avons disposé la Loge absolument » suivant notre système, et nous avons rompu » avec Berlin.

» Nous avons non-seulement réprimé les en- » rôlemens des R. C. (Rose-Croix;) mais nous » avons réussi à les rendre suspects.

» Nous sommes effectivement en traité d'une » alliance plus étroite avec la Loge de . . et avec » la Loge nationale de Pologne. »

Autre note de la même main sur les progrès politiques de l'Ordre :

« Par les intrigues de nos Frères les Jésuites » ont été éloignés de toutes les places de Pro- » fesseurs ; nous avons purgé d'eux l'Université » d'Ingolstadt. *Durch die verwendung der Gebrü- » dern werden die Jesuiten non allen Professor- » stellen entfernt, die Universitæt Ingolstadt » ganz von ihnen gereinigt.*

» La Duchesse Douairière, pour *l'institut des* » *Cadets*, a tout diposé suivant le plan fait par » notre Ordre. *Cette maison est sous notre ins-* » *pection ; tous les Professeurs sont membres de* » *notre Ordre. Cinq d'entre ces membres ont été* » *bien pourvus, et tous les élèves seront à nous.*

» Par la recommandation des Frères, *Pylade* » est devenu *Conseiller-fiscal ecclésiastique.* En » lui procurant cette place, nous avons mis *à la* » *disposition de l'Ordre l'argent de l'Eglise.* » *Aussi avons-nous, par l'emploi de cet argent,* » *déjà réparé la mauvaise administration de* » *nos — et de — Nous les avons tirés des mains* » *des usuriers.*

» *Avec ce même argent nous soutenons tou-* » *jours de nouveaux Frères.*

» Nos Frères d'Eglise ont été par nos soins tous » pourvus de *Bénéfices*, de *Cures*, ou de *places* » *de précepteurs.* Par nos soins encore, nos Frè- » res *Arminius* et *Cortez sont devenus profes-* » *seurs dans l'Université d'Ingolstadt ;* dans cette » même Université nous avons procuré des bour- » ses à tous nos jeunes élèves.

» A la recommandation de notre Ordre, *la* » *Cour fait voyager deux de nos jeunes gens* » qui se trouvent à présent à *Rome.*

» *Les écoles Germaniques* sont sous l'inspection » de l'Ordre, et n'ont pas d'autres préfets que » nos Frères.

» *Nous dirigeons aussi la société de bienfai-* » *sance.*

» L'Ordre a procuré à un grand nombre de » Frères qui sont dans les dicastères, dans les » bureaux d'administration, des appointemens et » des surcroîts de paye.

» Nous avons *pourvu nos Frères de quatre* » *chaînes ecclésiastiques.*

» Sous peu nous serons maîtres de toute la fon-
» dation Barthélemique destinée à l'éducation
» des jeunes Ecclésiastiques. Toutes nos mesures
» sont prises pour cela ; l'affaire a pris une bonne
» tournure. *Par ce moyen nous pourront munir*
» *toute la Bavière des Prêtres adroits et conve-*
» *nables* (à notre objet.)

» Nous avons les mêmes vues et le même espoir
» sur une autre maison de Prêtres.

» *A force de mesures, d'efforts infatigables,*
» *et par les menées de divers --- par ---* nous
» sommes venus à bout, non-seulement de main-
» tenir le Conseil ecclésiastique que les Jésuites
» vouloient faire sauter, mais de faire attribuer à
» ce Conseil, aux Colléges et aux Universités,
» tous les biens dont les Jésuites avoient encore
» l'administration en Bavière, tels que l'institut
» de la Mission, l'aumône d'or, la maison de
» retraite et la caisse des convertis. Nos illuminés
» majeurs ont tenu *pour cet objet six assem-*
» *blées ; plusieurs y ont passé des nuits entiè-*
» *res ;* et -- »

Ce dernier article est encore mutilé par l'éditeur des Ecrits originaux. Il n'a pas plû à la Cour de Bavière de publier le nom de ces *divers*, soit Ministres, soit autres, qui secondèrent si bien Weishaupt et ses adeptes dans cette circonstance. Mais parmi ces *divers* (Ministres) les Jésuites au moins suspectèrent beaucoup le *Comte de Sen-seim* ; ceux du Collége Anglais alors établi à Liége, crurent spécialement lui devoir la suppression de dix mille florins qu'ils avoient reçus jusqu'alors de la Cour de Bavière. Je ne sais à quel point ces soupçons sont fondés ; on le concevra peut-être mieux quand on verra ce *Comte de Senscim* sous le nom du Roi *Alfred*, paroître sur la liste des Frères ; mais, quoi qu'il en soit, la pièce originale

que je viens de traduire prouve, assez que les adeptes ne méritoient pas toujours les reproches d'inactivité que leur faisoit Weishaupt.

Telle que je viens de la traduire, de combien de problêmes ou d'énigmes cette note nous prépare la solution dans l'histoire de la Révolution ! Malgré la résistance et la constance de la grande partie du Clergé dans cette Révolution, on s'étonne de voir par-tout un certain nombre d'Ecclésiastiques entraînés dans toutes ses horreurs et son impiété. *Caton-Zwach* nous dévoile ce que c'étoit au moins que ces faux Pasteurs. Hypocrites atroces, c'est la Secte elle-même qui les a formés et choisis dans son sein pour les mettre dans celui de l'Eglise. Elle leur a dit : Simulez pour un temps la piété, le zèle, le symbole des Prêtres ; nous saurons vous procurer leurs bénéfices ; nous férons de vous les Curés et les Pasteurs des peuples. Vous prêcherez en public la doctrine de leur Evangile ; vous en ferez à l'extérieur toutes les fonctions ; et vous serez des nôtres en secret, vous nous préparerez les voies. Il ne s'agit pas de demander ici : comment s'est-il trouvé des monstres qui aient pu consentir à jouer ce rôle de serpent dans le Sanctuaire même ? *Caton-Zwach* nous les montre ; ils se sont dit Curés ou Chanoines, Vicaires, Professeurs ou Docteurs de l'Eglise Catholique ; ils en ont fait autant, nous les verrons, dans l'Eglise Protestante ; et l'une et l'autre Eglise a eu pour Ministres des hommes conjurés pour sa destruction.

Ce que les conjurés ont fait pour l'Eglise, ils l'ont fait pour l'Etat ; ils l'ont fait dès les premières années de leurs complots. C'est encore *Caton-Zwach* qui nous montre ici les intrigues, les intentions et les succès de la Secte, insinuant ses adeptes dans les dicastères, les conseils et les

bureaux de l'administration publique, soudoyés par les Princes et l'Etat ; et dans le conseil des Princes, des Etats, portant tous les projets des traîtres, toute leur conspiration contre les Princes et l'Etat.

On s'étonne d'une génération qui semble naître avec tous les principes du Jacobinisme, dans le sein même de ses écoles fondées par les Princes pour l'éducation de la jeunesse ; ce que *Caton* nous dit de *l'institut* créé par la Duchesse Douairière, explique encore l'énigme.

Enfin, l'historien doit un jour se demander à lui-même et dire à ses lecteurs, d'où venoient à la Secte ces trésors prodigués pour la propagation de ses principes, pour les courses de ses apôtres, pour l'entretien ou la fortune de ses adeptes. La voilà nous montrant elle-même ses Novices élevés aux dépens des fondations publiques, ses voyageurs payés par des Princes qui croient envoyer à la découverte des sciences et des arts chez les Nations diverses, et qui leur envoient des conjurés. La voilà sur-tout nous montrant elle-même ses adeptes introduits dans l'administration des biens ecclésiastiques, et de ces mêmes biens payant les dettes de ses Loges, nourrissant les apôtres de la conspiration, rétablissant ses clubs et les multipliant. Que l'historien pèse les conditions auxquelles tant de Frères sont pourvus de leurs emplois ou de leurs bénéfices, et il verra le trésor de la Secte s'augmenter de toute la portion des revenus qu'elle sait se réserver sur ceux qu'elle procure aux Frères, dans l'Etat ou l'Eglise.

Mais il est dans cette même note des énigmes d'un autre genre. On y voit *Caton-Zwach* s'aeplaudir en même temps d'une Loge Maçonnique érigée dans Munich par les Illuminés, et des

triomphes remportés par ces Illuminés sur les Franc-Maçons *Rose-Croix*. Qu'est-ce tout à la fois que cette concurrence, ce désir d'imiter les Frères Franc-Maçons, et cette guerre déclarée aux plus fameux adeptes de la Franc-Maçonnerie ? Ces questions nous amènent à l'exposition du moyen le plus profondément conçu par Weishaupt, pour la propagation de ses complots. Elles tiennent à ses premières tentatives, à la diversité de ses moyens, de ses succès, et enfin au triomphe de son intrusion dans les Loges Maçonniques. Je vais, pour leur solution, réunir dans les chapitres suivans ce que les archives de la Secte, les lettres, les écrits, les aveux de ses grands adeptes, nous offrent de plus instructif sur ce fameux projet. Son exécution appartient à la seconde époque de la Secte, à celle qu'il nous est si malheureusement permis d'appeler l'époque de la Franc-Maçonnerie Illuminisée.

CHAPITRE III.

Époque de la Franc-Maçonnerie illuminisée ; essais de Weishaupt sur les Loges Maçonniques ; acquisition de Knigge, et ses premiers services.

LIVRONS pour un instant à l'empire des conjectures et des systèmes, tout ce qu'on a trouvé dans ces Mémoires, sur la nature, l'objet et l'origine des secrets Franc-Maçonniques ; supposons, s'il le faut, dans une obscurité désormais impénétrable, leurs fastes primitifs ; laissons même les Vénérables Frères exalter le mérite et la gloire de leurs ancêtres : trop malheureusement pour les enfans, nous voici à l'époque où

où toute cette gloire se ternit et s'éclipse, où leurs orateurs mêmes vont s'écrier : « Frères » et Compagnons, donnez un libre cours à » vos regrets. Ils sont passés ces jours de l'inno- » cente égalité ! Quelque saints qu'aient été nos » mystères, les Loges sont souillées. Frères et » compagnons, laissez couler vos larmes ; dans » vos habits de deuil, venez, fermons nos » temples ; les profanes ont su y pénétrer ; » ils en ont fait l'azile de leur impiété, l'antre » de leurs complots ; ils y ont médité leurs » forfaits et la ruine des peuples : pleurons sur » nos Légions qu'ils ont séduites. Des Loges qui » ont pu s'ouvrir pour ces conspirateurs doivent » être à jamais fermées pour nous et pour tout » vrai citoyen. »

Elles ne sont pas de moi, ces plaintes lugubres, ces désolantes lamantations ; je les ai entendues de la bouche des Vénérables ; elles sont l'oraison funèbre de la Maçonnerie, prononcées en présence des Frères, pour la dernière fois assemblés dans une Loge Germanique, et réduits à gémir sur la triste destinée de leur Ordre. (*V. le discours d'un orateur Maçon, pour la clôture de sa Loge.*) Malheureusement pour l'honneur des Frères, nous pouvons redire leur douleur, nous ne pouvons pas taire combien elle est juste. Quels que fussent jadis tous ces mystères, la Franc-Maçonnerie est devenu coupable. Si elle ne l'est point par elle-même, elle l'est par Weishaupt. Elle a fait, ou il a fait par elle, la plus désastreuse des Révolutions. Cette terrible vérité ne peut rester captive ; l'histoire doit parler et fournir ses preuves. C'est ici la plus grande leçon qu'elle ait encore donnée sur le danger des sociétés secrètes.

Dès les premiers jours de son Illuminisme, Weishaupt avoit conçu tout le parti qu'il tireroit pour ces complots, de la multitude des Franc-Maçons répandus en Europe, s'il pouvoit jamais s'insinuer dans leur alliance. « Que je vous dise » une nouvelle, écrivoit-il à son adepte Ajax, » dès l'année 1777; avant le carnaval prochain » je pars pour Munich, et me fais recevoir Franc-» Maçon. Que cela ne vous effraye pas; *notre* » *affaire n'en va pas moins son train; mais* » *à cette démarche nous apprenons à connoître* » *un lien ou un secret nouveau, et nous en* » *devenons plus forts que les autres.* » (Ecrits orig. t. 1, lett. 6, à Ajax.) Il reçut en effet les premiers Grades Maçonniques dans la Loge appelée de Saint-Théodore. Il ne vit jusque là que les jeux d'une innocente fraternité; mais il vit dans ces jeux l'*égalité* et la *liberté* faire tous les délices des Frères; il soupçonna des mystères ultérieurs. On lui disoit en vain que toute discussion religieuse ou politique étoit bannie des Loges; que tout véritable Franc-Maçon étoit essentiellement fidèle à son Prince et au Christianisme; il le disoit aussi à ses Novices et à ses Minervains; et il savoit ce que devenoient dans son Illuminisme toutes ces assurances. Il crut aisément qu'il en seroit de même chez les Franc-Maçons. Bientôt l'intime Zwach lui fournit le moyen de pénétrer dans leurs derniers secrets, sans être obligé d'en subir les épreuves. Cet adepte avoit eu à Augsbourg une entrevue avec un Abbé appelé *Marotti*. Dans cette entrevue, Marotti lui avoit *donné les hauts Grades, et ceux même des Loges Ecossaises; il lui en avoit expliqué tous les mystères absolument fondés*, lui disoit-il, *sur la Religion et sur l'histoire de l'Eglise*. Caton-Zwach nous

apprend combien l'explication devoit être propice aux complots de son impiété, quand il dit avec quel soin et quel empressement il se fit un devoir d'annoncer sa découverte à Spartacus-Weishaupt. (*V. le journal de Caton*, diarium des Cato, *Écrits orig.*, *t.* 1.) Sur la simple nouvelle et avant de savoir les détails de cette entrevue, Weishaupt qui avoit aussi fait ses recherches, répondit à l'adepte confident : « Je » doute que vous sachiez réellement le véri- » table objet de la Franc-Maçonnerie ; mais » j'ai moi-même acquis sur cet objet des con- » noissances dont je veux faire usage dans mon » plan, et que *je réserve pour nos grades plus* » *avancés*. » (Ibid. lett. 31, du 2 Déc. 1778.) Caton rendit bientôt à son maître les détails de cette explication ; et alors Weishaupt lui écrivit : « L'importante découverte que vous » avez faite à Nicomédie (à Augsbourg) dans » votre entrevue avec l'Abbé Marotti, *me ré-* » *jouit extrêmement. Profitez de cette circons-* » *tance et tirez-en tout le parti que vous* » *pourrez*. » (Id. lett. du 6 Janvier suivant.)

En lisant toutes ces confidences, chacun se le demande naturellement : Qu'est-ce que cette joie des deux plus monstrueux conjurés qu'il y eût encore dans le monde, sur la nouvelle seule des mystères cachés dans les arrière-grades Maçonniques, dans ceux mêmes des Loges les plus chères aux Frères *Ecossais* ? Weishaupt lui-même a donc été prévenu par les Franc-Maçons, dans l'explication qu'il donne de leurs symboles, et qu'il a fait entrer réellement dans ses mystères ? (*V. t. 3 de ces Mém. Grade d'Epopte.*) Il étoit donc déjà dans ces arrière-Loges Maçonniques, et une impiété et des complots étrangement préparatoires pour l'impiété et les complots de Zwach et de Weishaupt !

La conséquence est désolante ; mais faut-il s'aveugler soi-même et s'en cacher la réalité ? Pour l'honneur des Franc-Maçons, faut-il taire les piéges qu'on leur cache, et qu'on ne tend pas moins à leur religion et à celle des peuples (*a*) ?

Assuré désromais de sa découverte, Weishaupt commença à presser l'établissement d'une Loge Maçonnique pour ses élèves de Munich. Il ordonna dès-lors à tous ses Aréopagites de se faire recevoir Franc-Maçons. Il fit toutes ses dispositions pour avoir le même avantage à *Eichstadt* et dans toutes ses colonies. (*Id. lett.* 32.) Malgré tous ses efforts en ce genre, ses succès furent lents. Il avoit les secrets des Franc-Maçons, et les Franc-Maçons n'avoient pas les siens ; les Rose-Croix virent avec chagrin s'élever une nouvelle société secrète, qui ne peuploit ses Loges qu'aux dépens des leurs, et qui commençoit à les décréditer, en se vantant d'avoir seule les vrais secrets de l'Ordre. Quelque impies que fussent ceux de ces Rose-Croix, et quoique leur système conduisît au même terme, quant à la nullité du Christianisme, la route qu'ils prenoient pour y conduire, étoit toute opposée à celle de Weishaupt. Il méprisoit toutes les sottises de leur alchimie ; il détestoit sur-tout leur théosophie. Il se jouoit de ce double principe, de ces esprits bons, de ces esprits mauvais, de ces démons dont tant de Rose-Croix avoient besoin pour leur science de la magie, de la cabale et de la faculté d'*Abrac* ; (*b*) en un mot, malgré

(*a*) Exceptons encore ici les Maçons qui s'en tiennent aux trois premiers grades, et ceux-là sur-tout qui ne voient de vraie Franc-Maçonnerie que dans ces trois grades ; mais que ceux-là même n'oublient pas que ce sont précisément leurs grades qui ont servi de manteau à la grande intrusion.

(*b*) Ce mot d'*Abrac*, abrégé d'*Abraxas*, n'est qu'une réunion de lettres, imaginée par *Basilide*, sophiste

tout l'avantage que Weishaupt tiroit dans ses mystères, des symboles et des explications Maçonniques, il n'en livroit pas moins au souverain mépris tout ce qui est purement sottise, rêverie cabalistique chez les *Rose-Croix*. Il prenoit chez eux tout ce qui conduit à l'impiété, et se jouoit de leur ineptie. C'étoit la lutte de l'impiété tombée d'un côté dans l'absurde athéisme, et l'autre dans l'absurde superstition. De là ces dissensions, ces jalousies, ces concurrences, dont on a vu les traces dans les progrès de l'Illuminisme, tracés par Caton-Zwach. Il étoit difficile de dire lequel des deux partis l'emporteroit dans cette lutte; Weishaupt imaginoit mille moyens de triompher; mais il n'étoit pas encore décidé sur l'usage qu'il feroit de sa victoire. « D'abord, écrivoit-il à Zwach, j'aurois voulu » faire venir de Londres une constitution pour » nos Frères; et ce seroit encore mon avis, » si l'on pouvoit s'assurer du chapitre (Maçon- » nique) de Munich. Il faudra essayer — je ne

d'Alexandrie, et fameux hérésiarque du second siècle, pour exprimer le nombre des trois cent soixante-cinq intelligences ou esprits, dont il faisoit son Dieu. *Abraxas*, dit St. Jérome, est le Dieu fictice de Basilide, exprimé par des nombres; et en effet les lettres dont ce mot est composé, rendent précisément en Grec ce nombre de 365 :

A	B	R	A	X	A	S.
1	2	100	1	60	1	200.

Basilide fondoit toute sa magie sur le nombre de ses génies; et de là cette science d'*Abrac*, pour dire la science de la magie. (*V. Hieron. adv. Lucifer -- Augustin lib. de Hæres. — Tertul. de Basilide*) Manès prit de ce Basilide une foule d'erreurs, et sur-tout ses *Eons* et sa magie. Cette faculté d'*Abrac* se retrouve dans le manuscrit maçonnique d'Oxford; elle indique des Frères, il y a trois cents ans, tout aussi occupés de cette faculté que bien des Rose-Croix modernes.

» puis écrire rien de fixe là-dessus, jusqu'à ce
» que je voie la tournure que prendront nos
» affaires. Peut-être m'en tiendrai-je à réformer;
» peut-être ferai-je pour nous un nouveau sys-
» tème Maçonnique. Peut-être encore me résou-
» drai-je à incorporer la Franc-Maçonnerie dans
» notre Ordre, pour ne faire des deux qu'un
» même corps. Le temps décidera.» (*Lett.* 57 *à Caton*, *Mars* 1780.)

Pour le fixer dans ces incertitudes, il falloit à Weishaupt un homme qui donnât moins de temps à peser les difficultés, qu'il les tranchât plus aisément. Le démon même des révolutions et de l'impiété lui envoya un Baron Hanovrien, nommé *Knigge*. A ce nom, les honnêtes Franc-Maçons Allemands reconnoissent celui qui empesta jusqu'aux jeux fraternels de leurs premières Loges, et qui vint consommer la dépravation de leurs impies Rose-Croix. Dans leur indignation, tous ces Frères honnêtes pardonneroient presque à Weishaupt, pour faire retomber sur Knigge seul toute leur haine et tout l'opprobre de leur société devenue le vaste séminaire de l'Illuminisme; la vérité des faits est que dans cette grande intrusion, Philon Knigge ne fut que le digne instrument de Spartacus-Weishaupt. Ce que l'un exécuta, l'autre l'avoit conçu depuis long-temps; et sans les profondes combinaisons de celui-ci, très-vraisemblablement toute l'activité de l'autre seroit restée sans succès. Dans leur funeste ensemble, ces deux hommes avoient précisément tout ce qu'il falloit, l'un pour donner des lois à la plus désastreuse des Sectes, l'autre pour propager ses mystères et pour donner à ses complots des légions d'adeptes.

Dans ses méditations farouches, Weishaupt eût suppléé Satan tout occupé de ses projets

contre le genre humain ; Knigge rappelleroit un de ses génies méchans, ailés comme la peste, impatiens de voler par-tout où le roi des Enfers leur a montré le mal à faire. Dans ses conceptions, Weishaupt combine lentement ses complots, calcule ses ressources, compare ses essais ; pour assurer son choix, il le diffère. Dans sa légéreté, Knigge a plutôt agi qu'il n'a délibéré. Il voit le mal à faire, et il le fait, prêt à se replier, si ses premiers moyens lui manquent. L'un prévoit les obstacles qu'il pourroit rencontrer, et cherche à les lever ; l'autre franchit celui qu'il trouve, crainte d'avoir perdu son temps à l'écarter. L'un ne veut point de fautes qui retardent sa marche ; l'autre avance toujours malgré ses faux pas.

Tapi dans ses ténèbres, la grande jouissance de Weishaupt, seroit d'avoir bouleversé le monde sans le voir et sans en être vu. La conscience des forfaits est pour lui ce qu'est pour l'honnête homme celle des vertus. Ses succès lui suffisent ; le plaisir de nuire l'emporte sur la célébrité qui auroit pu l'en empêcher. Knigge est un de ces êtres qui se montrent par-tout, qui se mêlent de tout, et qui veulent toujours paroître avoir tout fait. Tous les deux sont impies ; tous les deux détestent également le frein des lois ; mais Weishaupt, dès le commencement, a posé ses principes ; il a percé dans toute l'étendue de ses conséquences ; il faut que sa révolution les réalise toutes ; et il croira n'avoir rien fait, s'il laisse encore subsister quelques lois religieuses ou sociales. L'impiété de Knigge et sa rebellion ont eu leur enfance et leur gradation. Il a parcouru successivement les écoles publiques et les écoles souterraines de l'incrédulité du siècle ; il saura varier ses leçons et se plier à tous les caractères. Il lui faut aussi ses révolutions ; il ne manquera pas celle

qui se présente pour celle qu'il attend. Il fera un déiste, un sceptique, là où il ne pourra pas faire un athée. Suivant les circonstances, il jouera tous les rôles des sophistes, et il se prêtera à tous les grades de la rebellion.

Pour ses peuples nomades, pour ses *hommes Rois*, *égaux et libres*, religion, magistrats, société, propriété, Weishaupt veut tout anéantir : Knigge détruira moins, pourvu qu'il puisse gouverner tout ce qui reste. Du fond de sa retraite, l'un a plus étudié les hommes ; il sait mieux ce qu'il voudrait en faire ; l'autre les a plus vus dans ses intrigues ; il se contentera plus aisément de ce qu'il peut en faire. Pour dernier résultat de leur scélératesse commune et de leurs disparates, Weishaupt broie mieux ses poisons, et Knigge les vend mieux ; à eux deux ils suffisent pour empester le monde entier.

Quand l'ennemi commun du genre humain rapprocha ces deux êtres, ils avoient déjà l'un et l'autre tout ce qui pouvoit rendre leur union désastreuse. Le Baron Hanovrien avoit été vomi sur la terre, presque en même temps qu'elle enfanta le monstre Bavarois ; et toute sa vie sembloit n'avoir été qu'une préparation continuelle au rôle qu'il devoit jouer pour seconder Weishaupt, surtout pour lui ouvrir les portes de ces Loges répandues d'Orient en Occident, et du Nord au Midi, pour lui trouver dans les antres maçonniques tout ce que leurs mystères pouvoient y avoir disposé d'adeptes pour les siens.

Knigge nous dit lui-même qu'il avoit, dès l'enfance, un penchant extrême pour les sociétés souterraines ; que dès-lors il avoit établi un de ces petits Ordres secrets, si communs en Allemagne, parmi les élèves des Universités protestantes. Ce penchant lui venoit de son père, qu'il

avoit vu épris des mystères maçonniques et de leurs vains essais dans la recherche de la pierre philosophale. L'or du père s'étoit fondu dans le creuset ; le fils n'en retrouvoit que les scories ; à peine eut-il atteint l'âge requis pour être admis dans les Loges, qu'il se fit Franc-Maçon. Les Frères qui l'admirent à leurs mystères, étoient ceux qui se disoient alors de la *stricte observance ;* il arriva au grade des *Templiers*, de ceux qui, dans l'espoir de recouvrer un jour les possessions des anciens Chevaliers de cet Ordre, se distribuent, en attendant, les titres de leurs commanderies. Knigge devint aussi Frère Commandeur, sous le titre de Chevalier du Cigne, *Eques à Cygno*. Contre son espérance, ce tire se trouvoit stérile pour sa fortune ; jaloux d'y suppléer, jaloux sur-tout de se donner au moins dans les Loges une importance qu'il avoit inutilement recherchée par-tout ailleurs, pour exceller dans les mystères, il se fit à Marbourg le disciple du charlatan Schroeder, du Cagliostro de l'Allemagne. Auprès de ce Schroeder, nous dit-il lui-même, *quel homme auroit pu rester froid pour la Théosophie, la magie et l'alchimie ?* C'étoient là les mystères de la *stricte observance* maçonnique. *Chaleureux, fantastique, bouillant*, tel qu'il se peint encore lui-même, Knigge, à vingt-cinq ans, crut à tous ces mystères, et il se livra aux évocations, à toutes les sottises de l'antique et de la moderne cabale. Bientôt il ne sut plus *s'il y croyoit ou s'il devoit y croire*. Au milieu de ses enchantemens et de ses opérations magiques, il *se flattoit de voir se débrouiller le chaos des idées qui rouloient dans sa tête*. Pour les développer, il eût voulu entrer dans toutes les Loges maçonniqnes ; il sut se procurer *leurs grades supérieurs*, *leurs manuscrits les plus rares*, les plus mystérieux ; il

en étudia toutes les Sectes. (*Voyez ses derniers éclaircissemens*, *p.* 24.) Comme s'il eût voulu réunir à lui seul tous les égaremens de l'esprit humain, il joignit à cette étude celle des sophistes du jour, s'abreuvant d'un côté de tous les délires cabalistiques, et de l'autre de toutes les impiétés soi-disant philosophiques. Il fit pour sa fortune ce qu'il fit pour les sciences ; il essaya de tout, sans être plus heureux. Courtisan sans faveur, il laissa là son Prince pour se faire directeur d'une salle de comédie ; il laissa le théâtre pour le service militaire dans les troupes de Hesse-Cassel ; son esprit inquiet et brouillon lui valut son congé. Il se fit écrivain, et après avoir rempli ses libelles d'invectives contre les catholiques, pour je ne sais quel projet de fortune, il fit pour quelques jours leur profession de foi ; ses projets échouèrent ; il laissa de nouveau les catholiques, recommença contre eux ses diatribes, se rangea de nouveau parmi les protestans, et se mit à écrire en déiste. (*Idem. pag.* 25.)

Ainsi s'étoit formé dans l'agitation successive de la Cour, du théâtre, du militaire, des Maçons, des sophistes, des apostats, des libellistes, cet homme en qui Weishaupt devoit trouver le plus digne de ses adeptes, le plus actif de ses coopérateurs.

Par une étrange combinaison, dans le temps où ces deux êtres se réunirent, une nouvelle intrigue, une vraie conspiration de Knigge, et ses projets sur les Frères-Maçons, laissoient à peine à Weishaupt l'honneur de l'invention. L'exposé qu'en fait Knigge lui-même en rendra les rapports plus sensibles.

On étoit à l'année 1780. Sous la protection et les auspices de son Altesse le Prince Ferdinand, Duc de Brunswick, une assemblée générale des

députés Maçonniques venoit d'être convoquée à Wilhelmsbad pour l'année suivante : « A cette » nouvelle, nous dit Philon-Knigge, je jetai un » coup-d'œil sur l'immense multitude des Frères. » Je la vis composée d'hommes de tout état, de » nobles, de riches, de puissans, de Frères » pleins de connoissances et d'activité. Je vis » tous ces gens-là unis par un esprit de corps, » sans pouvoir dire précisément l'objet de leur » union; liés par le serment d'un profond secret, » sans mieux savoir sur quoi; divisés d'opinion, » et ne sachant pas davantage de quel côté étoit » l'erreur ou quel étoit le grand obstacle au bien » que la Franc-Maçonnerie auroit pu faire au » genre humain. -- Cependant quel n'eût pas été » ce bien, si, distinguant la pratique de la théo- » rie, on eût livré l'opinion au gré de chacun, » en suivant dans le fait des principes communs, » pour l'avantage de l'humanité en général *et pour » celui des Frères en particulier;* si l'on fût con- » venu des mêmes lois à suivre pour s'aider les » uns les autres, pour élever le mérite inconnu, » pour étayer du crédit et de l'influence de » l'Ordre Maçonnique tout grand projet d'utilité, » *pour favoriser l'avancement des Frères et les » mettre chacun en activité dans l'Etat, suivant » la mesure de leur capacité, et suivant qu'ils » auroient profité de l'avantage qu'offrent les » sociétés secrètes dans l'art de connoître les » hommes et de les gouverner sans violence et » sans contrainte?* » (Derniers éclaircissemens de Philon, p. 28.)

En suivant cette idée et mes réflexions, continue Philon-Knigge, « j'avois conçu tous mes » plans de réforme, et je les avois envoyés à » Wilhelmsbad. Je reçus des réponses honnêtes; » on me promit de prendre mon travail en con-

» sidération dans l'assemblée qui alloit se tenir.
» Mais je crus voir bientôt combien les vues
» bienfaisantes et désintéressées des illustres pro-
» tecteurs et chefs de l'Ordre Maçonnique seroient
» mal secondées; combien l'esprit de secte et d'in-
» térêt mettroit d'artifices en jeu, pour faire
» dominer les systèmes ténébreux de certaines
» classes; combien il seroit impossible *de réunir*
» *toutes ces têtes sous un bonnet.* Cependant je
» communiquai mes projets à différens Maçons :
» je leur parlois souvent de mes craintes, lors-
» qu'en Juillet 1780, dans une Loge de Francfort-
» sur-le-Mein, je fis connoissance avec *Diomède*
» (Marquis de Constanza), envoyé de Bavière
» par les Illuminés, pour établir leurs colonies
» dans les pays protestans. — Je lui fis part de mes
» vœux pour une réforme générale de la Franc-
» Maçonnerie; j'ajoutai que prévoyant toute l'inu-
» tilité de l'assemblée de Wilhelmsbad, j'étois ré-
» solu, avec un certain nombre de Franc-Maçons,
» mes fidèles amis, répandus en Allemagne, de
» travailler à l'établissement de mon système.
» Quand il m'eut entendu le développer, pour-
» quoi, me dit-il, vous donner la peine inutile
» de fonder une société nouvelle, quand déjà il
» en existe une qui a fait tout ce que vous voulez
» faire; qui peut en tout sens contenter votre
» ardeur pour les connoissances, et tous vos dé-
» sirs d'être actif et utile; qui enfin est en posses-
» sion de toutes les sciences, de toute la puissance
» qu'il faut pour votre objet? » (*Id. p.* 32, *etc.*)

Elle n'étoit pas sans fondement, cette réponse du Marquis apôtre de Weishaupt. Entre les complots de son maître et ceux de Knigge, la ressemblance étoit frappante. Le code de Weishaupt commençoit aussi par toutes ces promesses de relever le mérite inconnu, la vertu opprimée; d'ap-

prendre aux adeptes le grand art de connoître les hommes, de conduire les peuples au bonheur, de les gouverner sans qu'ils s'en aperçussent. Comme Knigge, Weishaupt avoit aussi imaginé cette chaîne invisible, qui du fond d'un Sénat souterrain s'étend insensiblement sur les chefs et sur toutes les conditions de l'Etat, ce ténébreux Aréopage qui dictera ses lois, et ces Frères secrets qui n'épargneront ni travaux ni intrigues pour les faire adopter dans les conseils des Rois. (*Ecrits orig. premiers Statuts de l'Illumin. et grade de Régent.*) Jusqu'ici, pour Knigge et pour Weishaupt, les projets, les complots, les moyens sont les mêmes. Il est vrai que Weishaupt enchaîne pour dissoudre, il ne dicte ses lois que pour arriver un jour à ses hommes sans lois; il est vrai que Philon croira les Nations assez libres, s'il vient à bout de soumettre leurs Magistrats, leurs Souverains à tous les décrets émanés de l'antre maçonnique; mais si la liberté de l'un est la mort de la société, la liberté de l'autre en est l'opprobre. Deux hommes qui ont pu concevoir l'un ou l'autre, étoient faits l'un pour l'autre. Leur orgueil pourra bien se croiser dans la poursuite de leurs complots; ils marcheront assez long-temps ensemble pour le malheur des peuples.

Knigge ne peut assez exprimer quel fut son étonnement et quelle fut sa joie, quand il s'entendit dire que ce qu'il vouloit faire étoit tout fait. Il se jeta dans les bras de l'apôtre Illuminé, et fut immédiatement initié aux grades d'Aspirant, de Novice, et de l'académie Minervale. Weishaupt conçut bientôt toute l'importance de cette acquisition; en fait d'impiété révolutionnaire, il trouva son disciple presque plus avancé qu'il n'eût voulu. Knigge se mit à faire pour les Illuminés tout ce qu'il auroit fait pour sa propre conspiration. Il

prit sur lui la mission du Frère Diomède. Jamais Frère Enrôleur n'avoit été plus insinuant et plus actif. La liste des Novices et des Frères qu'il acquéroit à l'Ordre, alloit toujours croissant; et il les choisissoit, non plus comme Weishaupt, parmi des jeunes gens à peine sortis du collége, mais parmi ces hommes d'un âge déjà mûr, dont il avoit eu occasion de connoître toute l'impiété; parmi ceux-là sur-tout que dans les Loges Maçonniques il avoit reconnus spécialement enclins aux ténébreux mystères.

Dans sa première admiration, Weishaupt ne pouvoit se lasser d'exalter son nouvel apôtre auprès de ses Aréopagites : « *Philon*-Knigge, leur » mandoit-il, en fait plus à lui seul que vous » n'espéreriez d'en faire tous ensemble. — Philon » est le maître chez qui il faut aller prendre des » leçons; — qu'on me donne six hommes de cette » trempe, et avec eux je change la face de l'u- » nivers. » (*Voyez Ecrits origin. t.* 1, *lett.* 56, *etc. Derniers éclaircissemens*, *p.* 49.)

Ce qui enchantoit sur-tout Weishaupt, c'étoit la découverte de cette génération déjà mûre pour ses complots, et qui le dispensoit de la grande partie des soins qu'il se donnoit pour y préparer la jeunesse. Aussi le voyons-nous exhorter dans la suite ses Apôtres à suivre la méthode de Knigge dans leurs enrôlemens. (*Ecrits orig. t.* 2, *lett.* 7.) Un sujet de joie plus spécial encore, c'étoit de voir sa Secte entrer, pour ainsi dire d'elle-même et sans violence, dans ces Loges Maçonniques dont la conquête lui tenoit tant à cœur. Mais de ces succès mêmes naquirent des inconvéniens qui auroient dégoûté leur auteur, s'il n'avoit pas été précisément l'homme qu'il falloit à Weishaupt pour y remédier.

Trompé par son Marquis Enrôleur, comme

le Marquis l'avoit été lui-même par Weishaupt, croyant très-fermement à l'antiquité, à la toute puissance de son Illuminisme, Knigge n'avoit encore reçu que les grades préparatoires; il ne soupçonnoit pas que les autres n'existassent encore que dans les conceptions ou dans le porte-feuille de Weishaupt. Il s'attendoit aux grands mystères; il les sollicitoit pour lui et pour les vieux Maçons, qu'il n'étoit plus temps d'amuser comme de simples écoliers dans leur académie Minervale. Weishaupt usa d'abord de toutes ces ressources, qui lui avoient si bien réussi jusqu'alors, pour tenir ses élèves en suspens sur ces derniers mystères. Plus il les exaltoit, en exigeant de nouvelles épreuves et de nouveaux services, plus Knigge étoit pressant. Il lui représentoit que toutes ses épreuves et ses longues préparations pouvoient être nécessaires dans des *Provinces catholiques*, *qu'il n'en étoit pas de même dans les pays protestans*, beaucoup plus avancés dans l'esprit philosophique. (*Derniers éclairciss. de Philon PP.* 35 *jusqu'à* 55.) Weishaupt rusoit encore; Knigge insistoit toujours; ses vieux Franc-Maçons *experts à déchiffrer les hiéroglyphes*, en demandoient qui répondissent à tout l'enthousiasme qu'il avoit su leur inspirer. Ils étoient prêts à ne plus voir en lui qu'un charlatan, s'il ne tenoit parole; l'Illuminisme étoit perdu, si tant de Frères y renonçoient dans la persuasion que ses grands mystères n'étoient que de vaines promesses. Ces représentations souvent répétées arrachèrent enfin son secret à Weishaupt. « Ses lettres, nous dit » Knigge, m'apportèrent enfin l'aveu que cet » Ordre si antique n'existoit encore, à proprement parler, que dans sa tête, et dans les » classes préparatoires qu'il avoit établies dans » les pays catholiques, mais qu'il avoit une quan-

» tité d'excellens matériaux pour les grades supé-
» rieurs. En faisant cet aveu, il me prioit de lui
» pardonner sa petite ruse; il ajoutoit qu'en vain
» avoit-il jusqu'alors cherché de dignes coopéra-
» teurs; que personne encore n'étoit entré aussi
» profondément que moi dans ses vues, et ne les
» avoit secondées avec tant d'activité; que j'étois
» pour lui l'homme envoyé du Ciel; qu'il se jetoit
» entre mes mains; qu'il vouloit me livrer tous
» ses papiers; que désormais, cessant de se re-
» garder comme mon supérieur, il se contente-
» roit de travailler sous moi; que les Frères prêts
» à me défrayer de mon voyage, m'attendoient
» en Bavière, où nous pourrions prendre tous
» les arrangemens convenables. » (*Ibid.*)

Si Weishaupt s'étoit cru moins assuré de Knigge, un pareil aveu seroit la seule faute échappée à ce génie conspirateur. Il étoit le seul homme sur la terre qui pût encore regarder ses hauts grades et ses derniers moyens de séduction comme incomplets. Ses mystères et son discours pour son grade d'*Epopte* étoient prêts; précisément tout ce qu'on en a lu dans le Chapitre de ces mystères, s'y trouvoit tel que je l'ai cité. (*V. l'original même de ce discours, Ecrits orig. t.* 2, *part.* 2.) Knigge a bien pu en délayer l'impiété et les principes désorganisateurs; ni les démons, ni Knigge ne pouvoient y ajouter. Il en étoit de même de ses moyens de séduction. Tout son art des Frères *Insinuans*, des Frères *Dirigeans*, se trouvoit ou dans ses premiers grades ou dans celui de ses Provinciaux. (*Ibid.*) Ses irrésolutions ne pouvoient provenir que de la fécondité même de ses moyens, d'une consommation dans l'art de séduire, dont il avoit seul l'idée. Son embarras n'étoit que dans le choix de ce qu'il avoit fait, de ce qu'il étoit le seul à

regarder

regarder encore comme pouvant être mieux fait pour le succès de ses complots. Et un mot, tel qu'étoit alors son code, il n'avoit qu'à l'envoyer. Knigge auroit profité de ce qu'il trouvoit fait, il n'auroit pas même soupçonné que l'on pouvoit mieux faire. Glorieux de tirer d'embarras un homme dont les complots d'ailleurs et les systèmes étoient si bien d'accord avec les siens, il accourut à son secours; il parcourut tous ces papiers que Weishaupt lui livra; il parut au conseil des Aréopagites; en peu de jours il fixa toutes les irrésolutions sur la division des classes et des grades, sur celle des petits et des grands mystères. L'article essentiel, et celui dont les circonstances rendoient la décision plus pressante, étoit le rang qu'on donneroit dans l'Ordre aux Franc-Maçons, pour s'assurer l'intrusion dans les Loges. Knigge avoit su prouver qu'on pouvoit s'en reposer sur lui pour le nombre des Frères à trouver dans ces Loges; son avis fut suivi, la classe intermédiaire des Franc-Maçons fut fixée pour toujours. Leurs Députés arrivoient de toute part à Wilhelmsbad. Il importoit extrêmement à Weishaupt et à ses Aréopagites, que dans cette assemblée il ne se passât rien qui pût mettre obstacle à leurs projets sur la Franc-Maçonnerie. Pour en diriger tous les mouvemens, pour être au moins instruit de toutes les résolutions de ce congrès, Knigge avoit eu soin de faire mettre au rang des Députés, l'adepte *Minos*, c'est-à-dire, ce Dittfurt, Assesseur de la Chambre Impériale à Wetzlar, celui des Frères qu'il savoit être le plus rempli de zèle et d'enthousiasme pour son Illuminisme. Quant à lui-même, il jugea plus expédient de se tenir simplement auprès de l'assemblée, d'en surveiller les démarches, d'y agir par ses confidens plus que par lui-même. Il fut

dit qu'il iroit s'établir aux portes du congrès, et que Weishaupt et ses Aréopagites s'en reposeroient sur lui de toutes les mesures à prendre suivant les circonstances.

L'objet le plus pressant étoit de fixer au plutôt les dernières parties du code, et sur-tout ces grades à donner aux Frères Maçons, déjà trop avancés dans les mystères pour être condamnés à toutes les épreuves de l'école Minervale. Knigge eut bientôt rempli cette première partie de sa mission. Sa plume légère et facile, ennemie de toute irrésolution, eut bientôt fait son choix dans le porte-feuille de Weishaupt. Suivant sa convention avec les Aréopagites, il laissa d'abord dans leur premier état tous ces grades préparatoires de Novice, de Minerval, d'Illuminé mineur que tant de Frères avoient déjà reçus. Il étoit dit aussi qu'il laisseroit dans l'état ordinaire les trois premiers grades Maçonniques, devenus intermédiaires; il maria celui d'Illuminé majeur aux grades Ecossais. Il recueillit enfin pour ceux d'Epopte et de Régent, tout ce que les travaux de Weishaupt lui offroient de plus impie, de plus séditieux dans les principes, de plus artificieux dans les moyens, et il en résulta ce Code de la Secte que j'ai fait connoître dans le volume précédent.

Les irrésolutions de Weishaupt le reprirent; il concevoit toujours quelque chose de plus séducteur encore; mais il délibéroit; Knigge vouloit agir. La seconde partie de sa mission ou ses succès auprès des Franc-Maçons de Wilhelmsbad, dépendoit sur-tout d'une résolution à prendre, qui fixât pour jamais ces mystères, ces grades d'*Epopte* et de *Régent Illuminé*. Weishaupt fut de nouveau pressé, et il approuva tout; *il mit à tout, son nom et le sceau de l'Ordre.*

Knigge se trouva libre dans son apostolat de *Wilhelmsbad*. Nous le suivrons bientôt auprès du congrès maçonnique ; mais j'ai d'abord à dire comment ou de quels hommes se composa cette assemblée, et quelles grandes causes avoient déjà préparé les succès, le triomphe des nouveaux mystères sur ceux des Franc-Maçons (*a*).

CHAPITRE IV.

Congrès des Franc-Maçons à Wilhelmsbad ; de leurs diverses Sectes, et sur-tout de celles des Illuminés Théosophes.

Ce n'étoit pas une Société insignifiante que celle dont les députés accouroient de toutes les parties du monde à Wilhelmsbad. Bien des Franc-Maçons à cette époque croyoient pouvoir porter à trois millions le nombre de leurs initiés ; ceux de la *Loge de la Candeur* établie à Paris, dans leur *Encyclique du* 31 *Mai* 1782, se flattoient d'en trouver un million en France seulement. Dans son ouvrage sur les *anciens et nouveaux mystères*, M. Stark, l'un des plus érudits écrivains de l'Ordre, nous dit très-positivement, que dans le calcul le plus modéré *on ne peut pas évaluer à moins d'un million le nombre des Frères Maçons*. (Chap. 15.) Que l'Historien s'en tienne à ce calcul : quelque partialité qu'il puisse affecter à la vue de ces Députés d'une Société secrète, composée au moins d'un million d'adeptes à la vue des élus accou-

(*a*) Pour tout ce Chapitre, voyez les derniers Eclaircissemens de *Philon*, depuis la page 55 jusqu'à la page 123 ; item, sa première lettre à Caton, Ecrits originaux, tome 2 ; ibid, sa convention avec les Aréopagites.

rant de toute part à ce Congrès mystérieux; bien des questions sérieuses, importantes pour les peuples et pour les Souverains, ne s'en présentent pas moins naturellement à notre esprit.

De toutes les parties de l'Europe, du fond même de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie, quel étrange intérêt appelle dans un coin de l'Allemagne, les agens, les élus de tant d'hommes, tous unis par le serment d'un secret inviolable sur la nature de leur association et sur l'objet de leurs mystères? Quels vœux et quels projets apportent avec eux les députés d'une association si formidable, sourdement répandue autour de nous, dans les villes et les campagnes, dans le sein de nos foyers et dans tous les Empires? Que vont-ils méditer et combiner entre eux pour ou contre les Nations? Si c'est pour nous et pour le bien général de l'humanité, que leurs conseils se réunissent. De quel droit vont-ils délibérer sur notre religion, nos mœurs ou nos gouvernemens? Qui leur a confié nos intérêts? Qui a soumis le monde à leurs décrets et à leur prétendue sagesse? Qui leur a dit que nous voulions agir ou penser, ou être gouvernés d'après leurs délibérations ou machinations souterraines, ou bien, comme ils l'appellent, d'après leur industrie ou secrète influence?

Si leurs projets sont des conspirations ou des vœux de changer notre culte et nos lois, Frères insidieux, et citoyens perfides, de quel droit vivent-ils au milieu de nous, comme enfans d'une même société, soumis aux mêmes Magistrats?

Si ce n'est ni pour nous, ni contre nous; s'il ne s'agit entre eux que de resserrer les liens de leur fraternité, de propager des vœux de bienfaisance, et l'amour général des humains;

au peuple ces prétextes chimériques! *ad populum phaleras*! Vous qui vivez sur les rives de la Seine ou du Tage, ou sur celles du Tibre ou de la Tamise, vous avez donc besoin d'accourir près du Rhin ou de l'Elbe; de vous réunir, et de délibérer avec des hommes que vous n'avez pas vus jusqu'à présent, que sans doute vous ne reverrez plus; vous en avez besoin pour apprendre à aimer et à secourir ceux avec qui vous avez habituellement à vivre? L'Américain et le Russe, et l'Anglois courront en Allemagne, pour apprendre dans le fond d'une Loge, à être bienfaisans chez eux? La nature et l'évangile ne parlent donc pas assez haut, ailleurs que dans vos *Planches Maçonniques!* Ou bien encore, pour le plaisir de vos Banquets Fraternels, vous aurez traversé les mers et les Empires! Pour porter vos santés en *zig-zag* ou en *équerre*, pour entonner vos hymnes à l'innocente égalité, vous aurez choisi pour vos mystères l'antre qu'auroient choisi des conjurés pour leurs complots! Trouvez d'autres prétextes, ou bien ne soyez pas surpris de nous voir soupçonner des conspirations. Voilà ce que les Magistrats, les Souverains des peuples et chaque citoyen avoient droit de dire aux Franc-Maçons accourant à Wilhelmsbad; ce qui ne fut pas dit, et ce qui eût peut-être sauvé aux Franc-Maçons la honte trop certaine de n'être devenus que les vils instrumens et les complices de Weishaupt.

Si les corps religieux, si le corps Épiscopal lui-même avoient, en ce jour, tenu leurs assemblées générales, le Souverain eût profité du droit d'y envoyer ses Commissaires; il les auroit chargé de veiller à ce que, sous prétexte des questions ecclésiastiques, il ne se passât rien de contraire aux droits de l'Etat; tous les Princes

laissèrent les Franc-Maçons se rendre paisiblement à leur congrès de Wilhelmsbad. Les Frères arrivèrent de tous côtés, munis de passe-ports de l'autorité civile ; pendant plus de six mois ils entrèrent, et ils délibérèrent tranquillement dans leur immense et ténébreuse Loge, sans que les Magistrats daignassent s'inquiéter de ce qui s'y passoit pour eux ou pour les peuples. La politique s'en reposa sans doute sur les Princes que les Maçons comptoient parmi leurs Frères. Elle ne savoit pas qu'il n'est pour les adeptes de ce rang que des demi-confidences. Elle ignoroit que pour les Comités secrets, les grands noms ne furent jamais qu'une protection, à l'abri de laquelle on sait se mettre, alors même que l'on médite la ruine du Prince protecteur. Elle ignoroit sur-tout que le vrai moyen d'échapper aux sociétés secrètes, c'est de n'en tolérer aucune, pas même celles qui seroient reconnues innocentes en elles-mêmes, parce que les conjurés n'ont point d'azile plus assuré que les ténèbres, pour se mêler à l'innocence, et pour l'entraîner tôt ou tard elle-même dans leurs complots.

Etat général de la Franc-Maçonnerie lors de l'assemblée de Wilhelmsbad.

Ce que les Souverains ignoroient plus malheureusement encore, et ce qui leur eût fait un devoir des précautions de la sévérité, c'est l'état dans lequel se trouvoit la Franc-Maçonnerie à l'époque de leur trop fameuse assemblée de Wilhelmsbad. Les fastes des adeptes ne les présentèrent jamais moins disposés à la réforme que quelques-uns d'entre eux sembloient encore désirer, et que le chevalier Baronnet Ecossais, André-Michel Ramsay avoit déjà tentée quarante ans auparavant. Il n'est pas même sûr que la réforme méditée par ce célèbre Chevalier eût été bien avantageuse à la Religion. Pour attirer les Frères

vers quelque objet utile, il avoit conçu le projet d'une encyclopédie à combiner par les savans de l'Ordre maçonnique, répandus dans tout l'univers. (*V. der aufgezogene vorhang der freymaurerey*, *p.* 302.) Si les livres posthumes attribués à Ramsay sortirent de sa plume, s'il fut le véritable auteur des *Principes philosophiques sur la Religion naturelle et la Révélation*, imprimés sous son nom en 1749, six ans après sa mort, je n'oserois pas dire qu'il n'eût pas oublié une grande partie des leçons qu'il avoit reçues de Fénélon, et que dès-lors une encyclopédie des Frères Maçons, eût mieux valu que celles des Frères Sophistes, Diderot et d'Alembert; je ne répondrois pas dès-lors que les erreurs de la Métempsycose, et bien d'autres erreurs anti-chrétiennes n'eussent pas été le seul vrai changement fait aux anciens mystères des Loges. Mais, quoi qu'il en fût de cette réforme tentée par Ramsay, tout annonçoit que celle dont les Frères alloient s'occuper à Willhemsbad, se termineroit par la consommation des antiques mystères ou complots des Rose-Croix. (*a*) Sans rien perdre en effet de leur im-

(*a*) Je crois devoir ici dire quelque chose des observations que j'ai reçues de divers Franc-Maçons, sur ce qu'on a lu de leurs divers grades, dans le second volume de ces Mémoires. Suivant quelques-uns de ces Frères, j'en ai beaucoup trop dit; suivant les autres, il s'en faut bien que j'aie tout dit. On sent que les premiers sont du nombre de ceux que j'ai compris dans l'exception des Frères trop honnêtes pour être admis dans les derniers mystères; et les autres de ceux qui, après avoir tout vu dans les arrière-Loges, ont enfin rougi et se repentent d'avoir pu mériter les derniers honneurs maçonniques. Je dois aux uns et aux autres des remercîmens, mais je leur dois aussi une réponse; je la dois sur-tout à ces observateurs Allemands, qui ont bien voulu m'envoyer sur leur Franc-Maçonnerie des discussions aussi honnêtes que savantes. Ils ont l'esprit trop juste pour s'étonner de

piété, ces mystères et ceux des Chevaliers d'Ecosse n'avoient pris une nouvelle forme que pour se plier davantage au génie des Sophistes ou bien des

---

me voir observer que leur témoignage négatif doit naturellement s'évanouir devant des témoins positifs qui ont tout vu, qui conviennent de tout. En parlant d'une Loge dont il étoit membre, voici ce que me dit un très-ancien Maçon : « Je sais que quelques Maçons res- » pectables à tous égards par leurs principes religieux » et politiques, et par la pureté de leur conduite, ont » suivi quelquefois une certaine Loge; *mais je sais aussi* » *quelles précautions on prenoit en leur présence*, et » je puis assurer que la plupart des Frères qui compo- » soient cette Loge, ont été les moteurs les plus ardens » de la Révolution. Quelques-uns y ont rempli des » places marquantes, et l'un d'eux est parvenu jusqu'au » Ministère. » Ces *précautions* répondent à tous ceux qui n'ont point vu, quelques yeux qu'ils ayent apportés dans les Loges.

Mais, en second lieu, mes observateurs Allemands, tout en voulant justifier l'objet de la Franc-Maçonnerie en elle-même, ont la bonne foi d'avouer que la *Franc-Maçonnerie a été corrompue depuis plus de trois cents ans ;* c'est plus qu'il ne m'en faut pour prouver les complots auxquels elle a servi.

La principale objection de ces Messieurs est que j'ai confondu la Franc-Maçonnerie qui n'a que trois grades, avec les anciens et nouveaux *Rose-Croix*, et autres grades de nouvelle création. Je réponds à cela, que si tous les Franc-Maçons ne sont pas *Rose-Croix*, tous les *Rose-Croix* sont *Franc-Maçons ;* que je fais sur les trois premiers grades l'exception qu'ils méritent; qu'il n'en est pas moins vrai que dans l'état où est au moins depuis long-temps la Franc-Maçonnerie, ces premiers grades ne sont qu'un noviciat pour arriver à ceux de Rose-Croix. Je ne dispute pas sur les mots ; que l'on m'en donne un autre pour exprimer ce corps, cet ensemble *d'Apprentis*, *de Compagnons*, *de Maîtres*, *d'Elus*, *de Rose-Croix*, *etc. ;* j'admettrai volontiers la dénomination ; mais en attendant il faut que je parle un langage que mes lecteurs entendent. Enfin, je sais que la Franc-Maçonnerie a existé jadis sans *Rose-Croix ;* mais je voudrois qu'on me prouvât qu'alors ses trois premiers grades

charlatans du siècle. En France seulement, sous la protection successive des Princes de Clermont, de Conti, et du Duc d'Orléans, tous Grands

---

n'avoient pas des secrets transportés aujourd'hui et reculés jusqu'aux grades des Rose-Croix. Si je le voulois bien, il me semble que je prouverois le contraire ; il en résulteroit que dans aucun temps le corps ou l'ensemble des Franc-Maçons n'a été exempt de secrets très-dangereux, de vrais complots. Mais il suffit pour mon objet d'avoir démontré au moins ce qu'est la Maçonnerie dans notre siècle, et très-certainement cela est démontré par la nature même et l'authenticité de ses arrière-grades. Aux preuves que j'en ai données, je pourrois ajouter aujourd'hui les mémoires, les lettres et les aveux les plus formels des Maçons repentans, qui certainement ne sont pas des hommes dont le témoignage puisse être révoqué en doute. L'un est aujourd'hui un grave Magistrat, qui, reçu Franc-Maçon dès l'année 1761, avoit d'abord passé une grande partie de sa vie dans le secret des Loges. L'autre est un Militaire devenu aussi zélé pour la Religion qu'il le fut jadis pour la Maçonnerie. Celui-là avouant que tout ce que j'ai dit des Franc-Maçons est vrai, ajoute simplement que je n'ai pas tout dit. Celui-ci m'écrit que j'ai plutôt *adouci* qu'exagéré ces arrière-grades. Le premier en effet me donne des notions plus claires sur la distinction des *Rose-Croix* et de leurs trois grades, l'un purement *Chrétien*, le second appelé des *Fondeurs* ou de la cabale, le troisième de la *Religion* purement naturelle. Un objet spécial de ce troisième grade étoit, 1.° de venger les Templiers ; 2.° de s'emparer de l'île de Malte pour en faire le *berceau de la Religion naturelle*. Il me dit là-dessus des choses que l'on a peine à croire ; il me dit, par exemple, en termes exprès : « A la fin de 1773 ou dans le courant de 1774, la Loge dont j'étois alors Vénérable reçut du Grand Orient, une lettre qu'il nous assuroit être la copie de celle que lui avoit écrite le Roi de Prusse. Elle ne devoit être communiquée qu'aux Chevaliers de la Palestine, aux Chevaliers de *Kadosh* et au directoire Ecossais. Elle me parvint par les *Loges de la correspondance* ; quoiqu'elle eût déjà été lue dans quelques Loges, elle n'avoit cependant encore reçu que trois signatures. Par cette lettre on nous

Maîtres de l'Ordre, *les Frères Clermontois*, *les Frères Africains*, *les Chevaliers de l'Aigle*, *l'adepte*, *le sublime philosophe*, étoient autant d'acquisitions faites à la Maçonnerie par le génie

---

» exhortoit à signer *en exécution du serment que nous* » *avions fait*, l'obligation de marcher à la première ré» quisition, et de contribuer *de nos personnes et de* » *toutes nos facultés morales et physiques* à la conquête » de l'île de Malte, et de tous les biens situés sous les » deux hémisphères qui avoient appartenu *aux ancêtres* » *de l'Ordre maçonnique. On annonçoit comme but de* » *notre établissement à Malte, la possibilité d'y for*» *mer le berceau de la Religion naturelle.* » En lisant cet article, je dis à l'auteur de ce mémoire : mais si j'écris cela, on ne me croira pas. On vous croira ou non, répondit-il, *mais j'ai vu et reçu la lettre*, que ma Loge pourtant refusa de signer. — J'ajoute, moi : on le croira ou non; mais j'ai ce mémoire, et je suis bien sûr qu'il est d'un homme très-estimé et très-estimable.

Quant à mon second observateur, Franc-Maçon repentant, ce qu'il m'apprend de plus spécial, c'est 1.° que sur l'origine de la Franc-Maçonnerie, en croyant deviner, je n'ai fait que copier une de leurs traditions maçonniques, apprenant aussi aux Frères que Manès étoit le vrai fondateur de leurs Loges. C'est en second lieu, « que dans la Loge du Chevalier Kadosh, après tous » les sermens, toutes les épreuves et cérémonies plus » ou moins fortes, coupables et impies, le dénouement » de la scène est de présenter au Récipiendaire trois » mannequins représentant Clément V, Philippe-le-Bel » et le Grand-Maître de Malte. Leurs têtes sont cou» vertes des attributs de leurs dignités. Il faut que le » malheureux fanatique jure haine et mort à ces trois » têtes proscrites, *parlant à leurs successeurs, à leur* » *défaut*. On lui fait abattre ces trois têtes, qui, comme » dans le grade d'Elu, sont ou véritables, si on a pu » s'en procurer, ou pleines de sang, si ce n'est qu'une » simple représentation; et cela en criant, *vengeance!* » *vengeance! etc.* » On voit ici qu'en effet j'avois adouci le grade, car je n'y annonçois qu'une tête à couper. Je ne nommerai point les auteurs de ces deux lettres ; mais deux autres témoins que je puis nommer, sont MM. les Comtes de Gilliers et d'Orfeuil. Celui-là ayant

national; et chacun de ces grades n'étoit qu'une disposition plus ou moins prochaine à nos révo-

---

beaucoup vécu avec de grands Franc-Maçons, tout en se moquant d'eux, leur avoit arraché leur secret, au point d'être admis sans épreuves dans leurs Loges. Il ne fait point de difficulté de dire qu'il a vu chez eux les trois quarts de ce que j'en ai dit. Celui-ci me permet aussi de dire que très-long-temps Maître des Loges, il n'a vu que de très-petites différences entre les grades de Rose-Croix tels que je les dépeins, et ceux qu'il a donnés et vu donner.

J'ai en effet en ce moment vingt grades Maçonniques originaux. J'en ai quatre de *Rose-Croix*, dont deux manuscrits, deux imprimés. Le premier me vient d'Allemagne, le second d'Amérique, le troisième a été imprimé en France, le quatrième en Angleterre; tous ont des différences même considérables, mais il est environ quinze lignes qui se trouvent dans tous. Ce sont précisément les plus impies ou celles qui donnent la clef maçonnique de l'inscription INRI. La rédaction dont je me suis servi dans mon second volume est celle des grades publiés par M. l'Abbé le Franc, dans son *Voile levé* et sa *Conjuration découverte*. Je savois de nos Franc-Maçons Français combien cette rédaction étoit conforme à ce qui se passoit dans leurs Loges; je sais aujourd'hui d'où lui étoient venus tous ces grades maçonniques, dont il décrit si exactement les cérémonies; et voici comment je l'ai appris: Un de ces respectables Ecclésiastiques, à qui les bontés de la Nation Anglaise ont offert un asile, un de ces hommes qui joignent à une grande simplicité de mœurs la science et la pratique de leurs devoirs, M. de la Haye, Curé de Fié, Diocèse du Mans, apprenant que j'avois travaillé sur les Franc-Maçons, mais avant d'avoir lu ce que j'en disois, voulut bien me confier un ouvrage dont il s'étoit occupé lui-même sur le même objet. Lorsqu'il revint me demander mon opinion: « Au style près, lui dis-je, votre ouvrage » est imprimé depuis long-temps; et les Jacobins en » ont récompensé l'Auteur en le massacrant aux Car- » mes, le fameux deux Septembre. » Je lui montrai alors l'ouvrage de M. le Franc, qui n'avoit en effet ajouté au sien que bien peu de choses, et qui étoit sur-tout dans la même erreur sur l'origine de la Franc-Maçonnerie

lutions. L'Allemagne tantôt avec *Rosa* marioit toutes ces productions du génie français aux an-

---

que l'un et l'autre attribuent à Socin : « J'ignorois, me » dit alors ce digne Ecclésiastique, l'ouvrage de M. le » Franc; mais je peux vous expliquer aisément pour- » quoi il ressemble si fort au mien. J'avois dans ma » paroisse divers Franc-Maçons; j'avois sur-tout dans » mon voisinage ce malheureux Fessier, fameux Frère » de la Loge d'Alençon, devenu si terrible Jacobin et » Intrus de Séez. Plusieurs de ces Franc-Maçons re- » connurent leur erreur; et en preuve de leur total » renoncement aux Loges, il me livrèrent leurs papiers » et grades maçonniques. J'avois fait sur ces grades le » recueil de mes idées; M. le Franc, alors dans notre » Diocèse, me pressa de l'imprimer. La crainte des » Maçons m'en empêcha; j'aimai mieux donner à M. le » Franc une copie du tout, en le priant d'en faire » l'usage qu'il croiroit utile. M. le Franc partit pour » Paris; la Révolution arriva; et sans doute il crut » alors utile de publier ce qu'il tenoit de moi, en y » donnant son style et sa tournure. A surément il a » mieux fait que moi. Si cela a dû faire quelque bien, » je lui en sais bon gré; mais je suis bien fâché que » cela ait été la cause de sa mort. » Ce dernier sentiment et l'attention de justifier M. le Franc de tout abus de confiance, me parurent occuper ce digne Curé, bien plus que le soin de revendiquer son ouvrage. Je ne lui cachai point que je louois beaucoup M. le Franc d'avoir eu plus de courage, et d'avoir donné d'ailleurs à son ouvrage le style et la tournure d'un homme de lettres. Mais dans toute cette anecdote, ce qui m'intéressa spécialement, ce fut d'y voir une nouvelle preuve de l'authenticité des grades publiés par M. le Franc, que j'avois déjà cités moi-même avec tant de confiance. Le témoignage des Maçons convertis vaut bien celui des Frères dupes ou persistans dans leur erreur. — J'adresse cette note à ceux qui auroient encore quelque doute sur l'authenticité de ces grades maçonniques, tels que je les ai publiés. Je préviens les adeptes, que loin de m'offenser des preuves qu'ils croiroient devoir m'opposer pour leur défense, je serois enchanté de voir paroître une apologie fondée, non sur des inepties ou des grossièretés, mais sur de bonnes raisons. Je sens qu'il est encore un très-

tiques mystères écossais ; tantôt avec son Baron de *Hund* et *Shubard*, elle se divisoit en *observance stricte* et *observance late;* et il en résultoit, sous le nom de *Franc-Maçons Templiers*, de nouveaux grades toujours plus menaçans pour les Pontifes et les Rois destructeurs des Templiers.

En Allemagne encore avoit paru le médecin Zinnindorff; et avec lui de nouveaux *Rose-Croix* arrivoient de Suède, avec leurs nouveaux mystères de la *cabale*, tandis que l'imposteur *Jaeger* propageoit les siens à Ratisbonne.

De ces nouvelles Sectes maçonniques, pas une seule qui ne renouvelât quelque antique système d'impiété ou de rebellion. Mais la pire de toutes étoit une autre espèce d'*Illuminés* se disant *Théosophes*, que je vois trop souvent confondus avec ceux de Weishaupt. Ils ne valent pas mieux ; mais ils diffèrent. La nécessité de les distinguer dans l'histoire m'oblige de remonter ici à leur origine, et d'en faire succinctement connoître les mystères.

Tous nos Illuminés, *Théosophes* du jour, en Angleterre, en France, en Suède, en Allemagne, ont tiré leurs principes du baron Emmanuel de Swedenborg. Ce nom sembla long-temps peu fait pour annoncer un chef de secte. Swedenborg le devint sans le savoir peut-être, et par un de ces traits que la providence réservoit à un siècle d'impiété, pour humilier l'orgueil de nos Sophistes. Enfant d'un Evêque Luthérien de Skara, il naquit à Upsal en 1688. Après avoir passé une grande partie de sa vie à l'étude des sciences les plus disparates, après s'être montré successivement poëte, philosophe, métaphysicien, minéralogiste,

Illuminés de la Théosophie ; Maçons Swedenborgistes.

bon livre à faire sur la Franc-Maçonnerie. Leurs lettres et mes réponses, et bien des choses qui me restent à dire, en fourniroient peut-être le sujet.

marin, théologue, astronome, il fut frappé d'une de ces fièvres qui laissent après elles de longues traces du dérangement des organes (*a*). Ses méditations ou ses aberrations se ressentirent des spéculations auxquelles il s'étoit d'abord livré sur l'infini, sur la création, l'esprit, la matière, et Dieu et la nature. Il se crut tout à coup inspiré et envoyé de Dieu pour révéler des vérités nouvelles. Il expose lui-même, en ces termes, l'origine de son apostolat :

« Je dinois fort tard dans mon auberge à » Londres, et je mangeois avec grand appétit, » lorsque à la fin de mon repas, je m'aperçus » qu'une espèce de brouillard se répandoit sur mes » yeux, et que le plancher de ma chambre étoit » couvert de reptiles hideux. Ils disparurent, les » ténèbres se dissipèrent, et je vis clairement, » au milieu d'une lumière vive, un homme assis » dans le coin d'une chambre, qui me dit d'une » voix terrible : *Ne mange pas tant*. A ces mots » ma vue s'obscurcit, ensuite elle s'éclaircit peu » à peu, et je me trouvai seul. La nuit suivante, » le même homme rayonnant de lumière se pré» senta à moi, et me dit : *Je suis le Seigneur,* » *Créateur et Rédempteur. Je t'ai choisi pour* » *expliquer aux hommes le sens intérieur et spi*» *rituel des Ecritures sacrées ; je te dicterai ce* » *que tu dois écrire*. Pour cette fois je ne fus point » effrayé, et la lumière, quoique encore très-vive, » ne fit aucune impression douloureuse sur mes » yeux. Le Seigneur étoit vêtu de pourpre, et la » vision dura un quart-d'heure. Cette nuit même » les yeux de mon intérieur se trouvèrent ouverts

(*a*) Je ne vois point cette maladie de Swedenborg mentionnée par les adeptes. Je n'en suis pas surpris : mais je tiens à ce que j'en dis, d'un Médecin qui l'avoit appris de divers autres Médecins de Londres.

» et disposés pour voir dans le Ciel, dans le » monde des esprits et dans les enfers, où je » trouvai plusieurs personnes de ma connoissance, » les unes mortes depuis long-temps, les autres » depuis peu. » (*Abrégé des ouvrages de Swedenborg, préface.*)

La vision sembloit assez digne d'un homme à qui l'on pourroit dire d'une voix moins terrible : *Ne mange pas tant; sur-tout bois un peu moins.* Swedenborg la date de l'année 1745 ; il vécut encore jusqu'en 1772, écrivant sans cesse quelques nouveaux volumes de ses révélations, voyageant quatre années d'Angleterre en Suède, et presque chaque jour de la terre au Ciel ou aux enfers. Il faut une terrible constance pour lire toutes ses productions ; et quand on les a bien étudiées, il n'est pas bien facile de fixer ses idées sur l'auteur. Dans Swedenborg Illuminé, les uns croiront ne voir que l'homme dans un constant délire ; d'autres reconnoîtront le sophiste et l'impie ; d'autres encore verront le charlatan ou l'hypocrite. Il nous seroit aisé de montrer tous ces divers personnages réunis dans cet homme. Le veut-on insensé et livré à toutes les folies d'un visionnaire ? Qu'on le suive dans ses frequens voyages au monde des esprits, ou qu'on ait la patience de l'entendre raconter tout ce qu'il y a vu. Là, il nous montre un paradis en pleine correspondance avec la terre, et les Anges faisant dans l'autre monde tout ce que l'homme fait dans celui-ci. Là, il décrit le Ciel et ses campagnes, ses forêts, ses rivières, ses villes, ses provinces. Là, il est des écoles pour les Anges, les enfans ; des universités pour les Anges savans, des foires et des hôtels de la bourse pour les Anges commerçans, et sur-tout pour les Anges Anglais ou Hollandais. Là encore, il est des Esprits mâles

et des Esprits femelles; ces esprits se marient, et Swedenborg a assisté aux noces. Ce mariage est céleste; mais « il ne faut pas en inférer que » les époux célestes ne connoissent point la vo- » lupté. — Le penchant à se réunir, imprimé » par la création, existe dans les *corps spirituels* » comme dans les *corps matériels*. Les Anges » des deux sexes sont toujours dans le point le » plus parfait de beauté, de jeunesse et de vi- » gueur; ils ont donc les dernières voluptés de » l'amour conjugal, et bien plus délicieuses que » les mortels ne peuvent les avoir. » (*V. Swed. doctr. de la Jérus. célest. id. du monde spirit. des Anglais*, *des Hollandais*, etc., *abrég. art. Ciel.*)

Avec tout ce délire, veut-on voir les tournures et toutes les allures du charlatan? Les écrits et la vie de Swedenborg en fournissent par-tout le modèle. Dans ses écrits d'abord, c'est toujours Dieu ou bien un Ange qui lui parle. Tout ce qu'il nous débite, il l'a vu dans le Ciel, et il y monte chaque fois que bon lui semble. Il a des Esprits à ses ordres; et ces Esprits lui révèlent les choses les plus secrètes. La princesse Ulrique, Reine de Suède, lui demande pourquoi son frère le Prince de Prusse étoit mort, sans répondre à une lettre qu'elle lui avoit écrite; Swedenborg promet de consulter le mort; il revient et s'adresse en ces termes à la Reine: « Votre frère m'est apparu » cette nuit, et il m'a chargé de vous annoncer » qu'il n'a pas répondu à votre lettre, parce qu'il » désapprouvoit votre conduite; parce que » votre imprudente politique et votre ambition » étoient cause du sang répandu. Je vous ordonne » de sa part de ne plus vous mêler des affaires » d'Etat, et sur-tout de ne plus exciter des trou- » bles dont vous seriez tôt ou tard la victime. »

La

La Reine est étonnée ; Swedenborg lui a dit des choses qu'elle seule et le Prince défunt pouvoient savoir ; la réputation du prophète s'accroît. Pour en apprécier le mérite, il suffit de savoir ce qu'on apprend enfin que la lettre avoit été interceptée par deux Sénateurs, et qu'ils ont profité de l'occasion pour dicter à Swedenborg la leçon qu'ils vouloient donner à la Reine. (*V. lett. de M. Rollig dans le monath Schrifft de Berlin*, *Janv.* 1788. (*a*) Autre trait du Prophète : — La Comtesse de Mansfeld craint de payer deux fois une somme dont la quittance s'est égarée à la mort de son mari ; elle consulte Swedenborg ; et de la part du mort il revient lui apprendre où étoit la quittance. Il pouvoit le savoir, car il l'avoit trouvée dans un livre qu'il avoit eu du Comte. C'est la Reine Ulrique elle-même qui explique ce fait si naturellement ; et les disciples du Prophète ne nous renvoient pas moins au témoignage de la Reine, en preuve du miracle. (*V. Abrégé de Swedenb. préface; et l'edition de Swedenb. par Pernetti ; item, Essai sur les Illum. note* 8.) En voilà bien assez sur le charlatan et le jongleur ; l'homme qu'il nous importe le plus spécialement de connoître dans cet étrange

(*a*) Quand les disciples de Swedenborg virent paroître cette lettre de M. Rollig, ils donnèrent à toute cette histoire une autre tournure. Ce n'étoit plus la Reine questionnant Swedenborg sur la lettre ; elle lui disoit simplement : *Avez-vous vu mon frère !* Swedenborg revenoit au bout de huit jours dire à la Reine ce qu'elle croyoit être seule à savoir après la mort du Prince. Cette narration donnoit une semaine au lieu d'un jour, pour ménager la jonglerie ; j'apprends que les adeptes ont encore trouvé une autre version. Suivant celle de Mainauduc, la lettre étoit à peine écrite ; Swedenborg, sans la voir, en devine l'objet, en dicte d'avance la réponse. Quand cette version aura été détruite, il faut bien espérer que les Frères en inventeront encore quelque autre.

thaumaturge, c'est le sophiste de l'impiété. Swedenborg l'est plus qu'on ne le pense ordinairement; il l'est d'une manière qui laisseroit douter s'il n'est pas tout aussi hypocrite qu'impie. Jamais on ne parla davantage amour de Dieu, amour des hommes; jamais on ne cita plus souvent les Prophètes de l'Evangile; jamais on n'affecta tant de respect pour Jésus-Christ, tant de zèle pour le Christianisme; jamais sur-tout on ne prit mieux l'air, le ton d'un homme franc, sincère et religieux. Je n'en dirai pas moins: jamais on ne montra tant de duplicité et plus d'impiété; jamais on ne cacha sous le voile du zèle, un dessein plus formel d'anéantir tout Christianisme et toute Religion. Laissons tous les adeptes se récrier; il suffira pour justifier l'imputation d'exposer les deux systèmes de leur maître. Je dis les deux systèmes; car comme Swendenborg a toujours ses *deux sens*, l'un *interne et allégorique*, l'autre *externe ou littéral*, pour expliquer et renverser nos Livres saints; il a aussi ses deux systèmes; l'un apparent et manifeste pour les sots et les dupes; l'autre secret, caché, réservé aux adeptes; l'un qui ne semble tendre qu'à réformer le Christianisme sur les idées du Déisme en délire, l'autre qui nous conduit à toute l'impiété de l'Athéisme, du Spinosisme, du Fanatisme et du Matérialisme.

J'en suis fâché pour mes lecteurs; mais telle est la nature de nos révolutions, qu'il faut pour en connoître et pour en dévoiler les causes, étudier bien des sectes et dévorer bien des systêmes. On ne sait pas assez à combien de factions anti-chrétiennes, impies, souterraines, le monde étoit en proie avant l'éruption de nos désastres. Je méprisai moi-même quelque temps cette nouvelle espèce d'Illuminés, se disant Théosophes. Je les retrouve à Wilhemsbad; le rôle qu'ils y jouent en concurrence avec Weishaupt, et plus encore celui qu'on

les verra jouer dans la suite, réunis à Weishaupt, m'ont forcé d'étudier leur secte ; il faut bien au moins que l'historien ait une idée précise de leurs sytèmes. Le premier que j'appelle *apparent*, est celui de ces hommes à qui il faut encore les mots de Dieu, de Religion, d'Esprit, de Ciel, d'Enfer ; mais que Dieu abandonne à la religion de toutes les sottises, de toutes les absurdités, ou inepties de *l'Anthropomorphisme*, parce qu'ils n'ont pas su se conserver dans le Christianisme. Pour cette espèce d'hommes, Swedenborg imagine *deux mondes*, l'un *invisible et spirituel*, l'autre *visible et naturel*. Ces deux mondes, chacun séparément, on t*la forme d'un homme :* pris ensemble, ils composent l'Univers, qui a aussi *la forme de l'homme*.

Systèmé apparent de Swedenborg. Ses mondes.

Le monde spirituel comprend *le Ciel, le monde des Esprits et l'Enfer*. Ce Ciel, ce monde et cet Enfer sont aussi formés à *l'image de l'homme* c'est-à-dire à celle de Dieu même.

Car *Dieu est aussi homme ; il n'y a même que le Seigneur*, ou Dieu, *qui soit homme proprement dit.* — Ce Dieu homme est *incréé*, *infini*, *présent par-tout par son humanité.* — Quoique Dieu et homme tout à la fois, ce Dieu n'a qu'une seule nature et une seule essence, et il est surtout *un en personne*. Il y a bien un Dieu Père, un Dieu Fils et un Dieu Saint-Esprit ; mais Jésus-Christ, est seul ce Dieu Père, Dieu Fils et Dieu Saint-Esprit suivant qu'il se manifeste par la création, la rédemption, et la sanctification : *et la Trinité des personnes en Dieu, suivant Swedenborg, est une impiété, qui en a produit bien d'autres.*

Son Dieu.

Cette doctrine contre la Trinité est un des articles sur lequel ce sophiste et ses disciples reviennent le plus souvent et insistent le plus fortement, jusque dans les catéchismes qu'ils ont soin de faire pour les enfans.

Au reste, quoiqu'il n'y ait qu'une nature et qu'une personne dans ce *Dieu homme*, *Père*, *Fils et Saint-Esprit*, il est dans chaque homme deux hommes bien distincts ; l'un *spirituel et intérieur*, l'autre *extérieur et naturel*. L'homme *esprit ou l'homme intérieur a un cœur*, *des poumons*, *des pieds*, *des mains*, et toutes les parties du corps humain visible et naturel. (*a*)

Son homme.

Il est encore dans chaque homme trois choses bien distinctes, *le corps*, *l'âme et l'esprit*. On sait assez ce que c'est que le corps ; Swedenborg n'y change rien ; mais son esprit, c'est cet *homme intérieur*, *ayant un cœur et des poumons*, *un corps spirituel* fait tout comme le corps naturel. Quant à l'ame, elle est l'homme lui-même ; *c'est du père qu'elle vient aux enfans. Le corps est l'enveloppe*, *et il vient de la mère.*

Avec ce corps, cet esprit et cette ame, *tout ce que l'homme pense et tout ce qu'il veut*, *est en lui par influence du Ciel ou de l'Enfer* ; « Il » s'imagine avoir actuellement ses pensées et ses » volontés en soi-même et de soi-même, tandis » néanmoins que le tout influe en lui. — S'il » croyoit comme la chose est en réalité, alors » il ne s'approprieroit point le mal, car il le » rejetteroit de soi à l'Enfer d'où il vient. Il ne » s'attribueroit pas non plus le bien, et partant » il n'en tireroit aucun mérite. Il seroit heureux ; » il verroit, de par le Seigneur, et le bien et le » mal. » (*Ext. de la Jérusalem et des Arcanes*, *art. Influence*, *N.° 277.*) Ce qui revient à dire : il verroit qu'il n'est maître ni de ses pensées,

(*a*) Tout ce qu'on lit ici de ce système n'est qu'un précis exact, ou des ouvrages mêmes que j'ai de Swedenborg, tels que sa *Doctrine de la nouvelle Jérusalem*, son *Monde spirituel*, son *Apocalypse révélée* ; ou bien des divers abrégés, soit Anglais, soit Français, que ses disciples ont fait de ses ouvrages.

ni de ses actions ; qu'il n'est libre pour rien, qu'il ne peut mériter ni châtiment ni récompense.

Cet homme qui se trompe si grossièrement, lorsqu'il croit penser et faire lui-même quelque chose, est tombé dans une foule d'autres erreurs religieuses, parce qu'il n'entend pas les Livres saints. Dans ces Livres de la révélation tout est *allégorique ;* tout a deux sens, l'un *céleste*, *spirituel*, *intérieur ;* l'autre, *naturel*, *extérieur et littéral*. C'est sur-tout pour n'avoir pas compris le sens spirituel et céleste, que les Chrétiens ont cru le Fils de Dieu fait homme et mort sur une Croix pour le salut du genre humain. Swedenborg assistant dans le Ciel à un Concile, entend et répète formellement ces paroles d'un Ange théologien : « Comment le monde Chrétien peut-il » abjurer la saine raison, et extravaguer au point » d'établir le dogme fondamental sur des para» doxes de cette nature, qui sont évidemment » contre la divine essence, contre l'amour divin, » la divine sagesse, contre la toute-puissance et » l'omniprésence de Dieu ? Ce qu'on prétend qu'il » a fait, un bon maître ne le feroit pas contre » ses domestiques, ni même une bête contre ses » petits. » (*Abr. de Swedenb. art.* Rédemption.) L'Ange de Swedenborg lui dit bien d'autres choses qui renversent tous les autres articles de la Religion Chrétienne. Il en dit sur-tout une fort consolante pour les scélérats de ce monde, en leur apprenant à se jouer d'un Enfer éternel, en leur disant sur-tout qu'il est *contre la divine essence de priver de sa miséricorde un seul homme ; que tout cela est contre l'ordre divin, que le monde Chrétien ne paroît pas connoître.* (Ibid.)

Une partie de cette doctrine, assez consolante encore pour les méchans, c'est le sort dont Swedenborg les flatte dans l'autre monde ; c'est le temps qu'il leur donne après la mort pour mé-

riter le Ciel. Suivant ce nouvel Evangile, l'instant où l'homme croit mourir est précisément celui où il ressuscite, et il n'y a point pour lui d'autre résurrection. En ce même instant *il paroît au monde spirituel sous la forme humaine*, exactement comme en ce monde ; sous cette forme il devient *Ange ;* et il n'y a point même d'autres Anges que ceux qui le deviennent au sortir de ce monde. Tous ces Anges se trouvent dans le monde des Esprits ; et là, ils sont reçus pas d'autres Anges qui les instruisent dans le sens spirituel des Ecritures. Ils ont jusqu'à trente ans pour apprendre ce sens et pour se convertir dans le monde des Esprits. — Mais, crainte de nous voir ramenés au Prophète en délire, hâtons-nous d'arriver à ce qui fait sur la terre le grand espoir de ses disciples. Après leur avoir expliqué tous les mystères du Christianisme dans son sens spirituel allégorique, c'est-à-dire après avoir substitué tous ses dogmes à ceux de l'Evangile, Swedenborg leur apprend qu'un jour viendra où toute sa doctrine sera reçue dans ce monde. Ce jour sera celui de la *nouvelle Jérusalem* rétablie sur la terre ; cette nouvelle Jérusalem sera le règne de la nouvelle Eglise, celui de Jésus-Christ régnant seul sur la terre, comme il régnoit seul sur les premiers hommes avant le déluge. Ce sera l'âge d'or du vrai Christianisme ; et alors la révolution annoncée pas Swedenborg, s'accomplira avec ses prophéties.

Sa nouvelle Jérusalem.

Tel est ce que j'appelle le système apparent de Swedenborg. On voit assez comment il suffit aux adeptes, pour effacer tout le vrai Christianisme dans l'esprit de leurs dupes, et pour faire de leur nouvelle Jérusalem le prétexte de ces révolutions qui, pour nous rappeler aux temps antiques, doivent, au nom de Dieu et de son Prophète, renverser tous les autels et

tous les trônes existans sous la Jérusalem actuelle, sous l'Eglise et les gouvernemens du jour.

A travers ce chaos du délire et des prophéties de la rébellion, dévoilons à présent cet autre système dont les profonds adeptes sembloient se réserver l'intelligence. Il est celui du matérialisme, du plus pur athéisme. Il est caché dans Swedenborg, mais il y est tout entier; et ici ce n'est plus simplement le Prophète en délire, c'est le plus rusé et le plus hypocrite des Sophistes que j'aurois à montrer dans Swedenborg, si je ne savois bien que ces ruses mêmes et cette hypocrisie ne sont pas incompatibles avec une certaine espèce d'aberration phisique, avec un vrai délire. Je m'explique. Il y a des hommes dont l'esprit s'égare sur certains objets, quoiqu'ils conservent sur les autres tout le sens froid et toutes les facultés ordinaires de la raison. Il est des fous qui suivent parfaitement leur objet; leurs principes sont bizarres, mais ils ne perdent pas de vue les conséquences; ils les raisonnent, ils les enchaînent même quelquefois avec autant d'art que pourroit le faire le sophiste le plus subtil. C'est dans la classe de ces hommes que je crois devoir placer Swedenborg; je le crois, parce qu'outre tous les délires de ses écrits, il est dans sa vie des circonstances qui ne permettent pas d'en douter. C'est ainsi, par exemple, qu'à Stokholm, après avoir long-temps fait attendre un officier-général, qui lui faisoit une visite de la part de M. Euler, bibliothécaire du prince d'Orange, il sortit enfin de sa chambre et reçut l'officier, en lui disant: Bien des pardons, M. le Général; mais j'avois précisémeut chez moi *St. Pierre et St. Paul*, et vous sentez qu'on ne se hâte pas de renvoyer ces gens-là lorsqu'ils nous font l'honneur de nous visiter. — Ce que

nos lecteurs sentent tout aussi bien, c'est l'idée que cette visite donna de Swedenborg à ce général, et le compte qu'il en rendit à M. Euler.

C'est ainsi encore que dans un voyage de Stockholm à Berlin, un de ses compagnons de voyage réveillé par le bruit que faisoit Swedenborg, et le croyant malade, entra dans sa chambre, le trouva dans son lit, très-agité, tout en sueur, faisant, à voix haute, les demandes et les réponses d'un entretien qu'il croyoit avoir avec la Ste. Vierge. Le lendemain, ce compagnon de voyage lui demande comment il a passé la nuit, et il répond : Je demandai hier très-instamment une grâce à la Ste. Vierge; elle m'a rendu visite cette nuit, et j'ai eu avec elle une grande conversation.

Le premier de ces faits pourra être attesté par M. Euler même, et je suis, à-peu près, aussi sûr du second. Dans l'histoire du jour, voici leur rapport à celle d'une Secte qui n'est rien moins qu'étrangère aux causes de nos révolutions.

Swedenborg, avant les jours de sa folie, s'étoit fait un système qui conduit au matérialisme; après sa maladie, ce système resta gravé dans son imagination; il y ajouta ses Esprits mâles et femelles, et bien d'autres folies de cette espèce; mais dans le reste, tout se suit, tout se lie; et malheureusement tout conduit au matérialisme. Des Sophistes, des impies s'aperçurent sans doute du parti qu'ils pouvoient tirer du visionnaire; ils en firent un Prophète, pour opposer ses rêveries au vrai Christianisme. Qu'on lise, en effet, ses plus zélés et plus rusés apôtres. Voici ce qu'ils nous disent de ses premiers ouvrages, pour nous conduire à l'admiration de ceux qui ont suivi sa prétendue mission : « D'après les découvertes de Swedenborg, tout » corps humain consiste en plusieurs ordres de

» formes distinguées entre elles, selon le degré » apparent de pureté appartenante à chacune » d'elles respectivement; savoir, dans le degré » inférieur réside la base ou réceptacle du second » degré plus pur et plus intérieur, qui sert » de même comme de base ou de réceptacle à » un troisième degré plus élevé encore, ce » qui est le plus pur et le plus intérieur de » tous. C'est dans ce dernier que réside *l'esprit* » *humain, étant une forme organisée*, ANIMA, » *correspondant avec l'esprit corporel*, ANIMUS, » et y communiquant la vie, pendant que le » premier dérive sa vie directement du *monde* » *spirituel.* » (*Dialogues sur la nature, le but* » *et l'évidence des écrits théologiques de Swdenborg*, *Londres* 1790, *p.* 24 *et* 25. *Voyez aussi le Règne animal et l'Economie du règne animal par Swedenb.*)

D'après cette fameuse découverte du maître, si importante pour les adeptes, donnons aux choses l'expression qui leur est propre, donnons à cet *esprit humain*, à cette *forme organisée* que Swedenborg appelle *l'ame*, et à cet autre *esprit corporel*, qu'il appelle *animus*, leur véritable nom; que nous restera-t-il pour *l'ame* et pour *l'esprit*, si ce n'est cette matière organisée, ces *corps* dont le vrai nom est *germe*, et qui sont tout aussi bien matière dans le règne animal et dans le règne végétal, que le corps ou la branche ou les fruits qui en sont le produit. Dès lors il est aisé de concevoir ce que sont pour Swedenborg cette ame ou forme, et cet esprit qui a des poumons, des pieds et toutes les parties du corps humain. Cette ame est la *matière organisée*, cet esprit c'est la *matière vivante*. Les noms changent, mais la matière reste avec la honte d'une monstrueuse hypo-

crisie qui va faire de Dieu ce qu'elle a fait de l'ame, et matérialiser l'un comme l'autre. Pour en avoir la preuve, joignons dans Swedenborg les propositions suivantes. — *Dieu est la vie, parce que Dieu est l'amour.* — *L'amour est son être, la sagesse est son existence — la chaleur du soleil spirituel est l'amour, sa lumière est la sagesse.* (Abr. de Swed. art. Dieu.) Que de détours, que d'artifices pour arriver à dire que Dieu n'est autre chose que la chaleur et la lumière d'un soleil prétendu *spirituel.* Car si Dieu est l'*amour* et la *sagesse ;* si cet *amour*, cette *sagesse* ne sont que la *chaleur* et la *lumière* de ce soleil, n'est-il pas évident que Dieu n'est pas autre chose que la chaleur et la lumière du même soleil? Lors donc que vous trouvez dans Swedenborg, et vous trouverez souvent des expressions semblables à celles-ci : *Dieu est la vie, parce que Dieu est amour, et lui seul est la vie ;* substituez : *Dieu est la vie, parce qu'il est la chaleur ; il est seul la vie, parce que l'on ne vit que par la chaleur ;* et vous aurez le vrai sens de Swedenborg. Tout cela laisseroit encore quelque idée d'un Dieu esprit, d'un Dieu immatériel, si ce soleil dont la chaleur et la lumière sont Dieu, étoit aussi spirituel de fait qu'il l'est de nom ; mais tenons-nous-en toujours aux choses, ne nous laissons pas tromper par les mots. Ce *soleil spirituel* de Swedenborg n'est pas autre chose que *des atmosphères, réceptacles de feu et de lumière, dont l'extrémité produit le soleil naturel.* Celui-ci a aussi ses *atmosphères* qui *ont produit par trois degrés les substances matérielles.* — *Ces mêmes atmosphères* du soleil naturel, *décroissant en activité et en expansion, leur dernier terme forme des masses, dont les parties sont rapprochées par*

la compression des substances lourdes, fixes et en repos que nous appelons matière. (Id. art. création.) Dans un langage simple et intelligible, voici donc et la divinité de Swedenborg, et ses générations. D'abord, un soleil prétendu spirituel se compose dans les hautes régions, du feu le plus ardent et le plus lumineux ; la chaleur et la lumière de ce feu sont Dieu même. Ce Dieu dans cet état, tout comme ce soleil, n'est pas autre chose que toute la matière dans un état d'expansion, d'agitation, de feu, d'incandescence. Tant que cette matière reste dans ces régions brûlantes, il ne plaît pas à Swedenborg de l'appeler matière ; il l'appelle soleil spirituel. Des parties moins subtiles ou moins brûlantes sont poussées vers une extrémité de ces régions ; là, elles se ramassent et forment le *Soleil naturel*. Là, elles ne sont pas encore matière ; mais des parties moins subtiles encore de ce second soleil, se ramassent aussi à l'extrémité de ses atmosphères ; là, elles se rapprochent, se refroidissent, s'épaississent, forment de lourdes masses ; et là enfin, il plaît à Swedenborg de les appeler *matière*. Elles ne sont plus Dieu ou soleil spirituel, parce qu'elles ne sont plus en état de feu. Qu'est-ce donc que le Dieu de Swedenborg, si ce n'est tout le feu ou toute la matière en feu, et cessant d'être Dieu, quand elle cesse d'être brûlante et lumineuse : Et qu'est-ce que la scélérate hypocrisie, s'il suffit de changer ainsi les noms des choses pour nous prêcher le pur matérialisme ?

Qu'on se fasse l'idée que l'on voudra de l'homme qui a pu débiter et tant d'absurdités, et tant d'impiétés ; il est par malheur d'autres hommes toujours prêts à saisir les erreurs les plus extravagantes ; les uns, comme incapables

de démêler le sophisme ; les autres, comme déjà impies, et toujours enchantés d'une nouvelle impiété. Swedenborg trouva des disciples de l'une et de l'autre espèce ; il en résulta deux véritables Sectes ; l'une publique et l'autre souterraine. La première se compose de cette sorte d'hommes si aisément dupes de la crédulité et de l'hypocrisie. Avant Swedenborg, ces hommes-là se disoient Chrétiens, adoroient Jésus-Christ, Swedenborg a donné à son Dieu *chaleur et lumière*, à son *Soleil spirituel*, le nom de Jésus-Christ ; et ils se croient disciples de Jésus-Christ en suivant Swedenborg. Il est évidemment l'ennemi le plus déclaré des principaux mystères de la Révélation, de la Trinité surtout, et de la Rédemption du genre humain par le Fils de Dieu mourant pour les pécheurs ; mais il parle beaucoup de Révélation ; il sait prendre le ton dévotieux, avec son sens *allégorique*, son sens *spirituel*, il a l'air de vouloir tout réformer au lieu de tout détruire ; et ils ne voient pas qu'avec ce sens allégorique il répète tous les argumens des Sophistes contre la Religion révélée, pour renouveler les sottises et les impiétés des Perses, des Mages et des Matérialistes. (*a*) On raconte à ces bonnes gens-là ses visions merveilleuses, ses prophéties, ses colloques avec les Anges, avec les Esprits ; ils n'ont pas la moindre idée des lois d'une saine

(*a*) Je sais bien que certains lecteurs s'étonneront de m'entendre insister sur le matérialisme d'un homme qui parle tant *Esprit*, *Ame*, *Dieu*, *Religion* ; je les prie de bien peser mes preuves. J'aurois pu, dans une autre espèce d'ouvrage, ajouter à la discussion ; mais je crois en avoir assez dit pour montrer que jamais il n'y eut pour Swedenborg d'autre esprit que la matière, le feu élémentaire.

critique, et ils croient aux merveilles de Swedenborg, comme les enfans croient aux fables des nourrices.

Sa nouvelle Jérusalem sur-tout fait à Swedenborg bien des disciples. Je vois dans l'abrégé le plus accrédité de ses ouvrages, que dès l'année 1788 *la seule ville de Manchester comptoit sept mille* de ces *Hiérosolimites* Illuminés; *que dès lors on pouvoit en compter environ vingt mille en Angleterre.* (Id. Préface, note, p. LXVIII.) Nombre de ces béats peuvent être des gens de bonne foi; mais avec cette nouvelle Jérusalem, ils attendent cette grande révolution qui ne doit laisser sur la terre d'autre Roi, d'autre Prince que le Dieu de Swedenborg; (*Voyez sur-tout son* Apocalypse révélée) et la révolution qu'ils ont vu commencer en France, n'est pour eux que le feu qui doit purifier la terre ou préparer le règne de leur Jérusalem. S'ils ne voient pas combien tout cet espoir est menaçant pour les Etats, les Sophistes révolutionnaires ne nous l'ont pas caché. Ils ont publiquement déclaré tout ce qu'ils espéroient de ces *sectes qui s'élèvent par-tout, principalement dans le nord de l'Europe (en Suède) et en Amérique.* Ils ont dit nommément tout ce qu'ils espéroient *du grand nombre des sectateurs de Swedenborg* et de ses *commentateurs.* (Voy. Observation *ou Journal de* Physique, par Lamethrie, ann. 1790, Préface.)

Que l'on jette en effet les yeux sur les livres les plus chers à la secte, on y trouvera tous les grands principes de l'égalité et de la liberté révolutionnaires, et toutes ces déclamations si communes aux Jacobins contre les grands, les riches, les nobles et les gouvernemens. On y lira que leur *Religion* ou leur nouvelle Jérusalem ne peut pas être *accueillie chez les grands, parce que tous les grands*

sont les transgresseurs nés de son premier précepte ; qu'elle ne peut pas l'être par les nobles, parce que, *lorsque les mortels ont voulu être nobles, les mortels ont été offensans et superbes*; qu'elle ne peut pas l'être davantage par ceux qui n'aiment pas la confusion des rangs, parce que *l'orgueil des rangs produit l'inhumanité et même la férocité.* Avant la révolution même, on verra les mêmes adeptes inculquer à leurs Frères ce grand principe de la Révolution et de toute anarchie, que *la loi est l'expression de la volonté générale*, et préparer ainsi les peuples à ne plus voir les lois dans celles qu'avoient faites jusqu'à nos jours leurs Souverains, leurs Parlemens ou leurs Sénats, et sonner le tocsin pour les renverser toutes, en y substituant les décrets, les caprices de la multitude ou de la populace.

Cependant cette Secte, déjà si révolutionnaire, n'est encore composée que des demi-Initiés ou des dupes de la nouvelle Jérusalem. Les profonds adeptes de Swedenborg se sont réfugiés dans les antres de la Franc-Maçonnerie *Rozi-Crucienne.* C'étoit là leur asile naturel, puisque tout leur système revient en très-grande partie à celui des anciens Rose-Croix. Comme ces érudits des arrière-Loges, Swedenborg nous donne aussi toute sa doctrine pour celle de la plus haute antiquité des Egyptiens, des Mages et des Grecs; il la fait remonter avant le Déluge. Comme ces Franc-Maçons encore, sa *nouvelle Jérusalem* a aussi son *Jéhova*, sa *parole perdue*, mais enfin révélée à Swedenborg. Si l'on veut la retrouver ailleurs, il faut aussi aller la chercher chez les peuples qui ne connoissent ni le Christianisme ni nos lois politiques. (*a*) Swedenborg annonce que nous pour-

(*a*) Voici les expressions de Swedenborg sur cette parole : *De hoc verbo vetusto quod antè verbum Israe-*

rions encore la retrouver au nord de la Chine et dans la grande Tartarie, c'est-à-dire précisément chez cette espèce d'hommes qui ont le plus conservé cette égalité, cette liberté, cette indépendance que les érudits Jacobins prétendent antérieure à la société civile, et très-certainement incompatible avec elle. Les vœux de Swedenborg sont donc les mêmes que ceux des arrière-Loges ennemies de nos Rois et de toutes nos lois religieuses et civiles. Son Dieu, *chaleur et lumière*, ou son Dieu feu et Soleil spirituel, et son double monde, et son double homme, ne sont évidemment encore que de bien légères modifications du Dieu lumière et du double principe de Manès. Les Rose-Croix antiques devoient donc retrouver dans Swedenborg ce qui leur rendoit les enfans de Manès si précieux. Leur science magique, et celle des évocations, et celle des *Eons* de toute la cabale, se montroient encore tout entières dans ses esprits mâles et ses esprits femelles. Enfin cette *nouvelle Jérusalem*, cette révolution ramenant toute la prétendue égalité et liberté des premiers hommes, combien d'adeptes ne devoient-elles pas trouver dans les arrière-Loges, tout disposés à les accueillir? Ce fut là en effet que les mystères de Swedenborg vinrent se mêler à tous ceux des anciens Frères. Les nouveaux adeptes se don-

liticum in Asiâ fuerat, referre meretur hoc novum; quod ibi adhuc reservatum sit apud Populos qui in magnâ Tartariâ habitant. Locutus sum cum Spiritibus et Angelis qui in mundo spirituali indè erant, qui dixerunt quod possideant verbum, et quod id ab antiquis temporibus possederint. — Quærite de eo in Chinâ, et fortè invenietis illud apud Tartaros. (Apocalypsis revelata, cap. 1, N.° 11.) Ne voilà-t-il pas toujours les hommes qui nous donnent pour maîtres et pour modèles les nations de l'ignorance, de l'égalité, de la liberté, de l'anarchie sauvage et barbare?

nèrent le nom d'Illuminés ; malgré tout l'athéisme et le matérialisme de leur Maître, ils parloient comme lui de Dieu et des esprits ; ils affectoient d'en conserver le nom ; on imagina qu'ils croyoient à la chose, et on les appela *Illuminés Théosophes*. Leur histoire se perd dans un dédale d'impiété et de charlatanisme, tout comme les écrits de leur maître. A l'époque où nous en sommes, il suffit de savoir que leur chef-lieu étoit dans Avignon ; (*a*) qu'ils avoient encore à Lyon une fameuse Loge ; qu'ils se répandoient plus spécialement en Suède et faisoient des progrès en Allemagne. Leurs

(*a*) Dans un ouvrage, ayant pour titre : *la Loge Rouge dévoilée aux Souverains*, on lit « que le rit de ces Illu-» minés Théosophes paroît avoir pris naissance à Edim-» bourg, où s'est formée la *Loge Rouge*, séparée de la » bleue ; que cette *Loge Rouge* des Illuminés Théo-» sophes s'est fait d'abord une affiliée à Avignon. » (*Pag.* 9 *et* 10.) J'aurois voulu trouver les preuves de cette origine. L'auteur ne donne que son assertion. Quoi qu'il en soit, les Illuminés d'Avignon sont assez connus en France. Depuis 1783, leur Loge fut toujours regardée comme la mère de toutes celles qui se répandirent en France avec tous leurs mystères.

A l'occasion de cette *Loge Rouge* dénoncée aux Souverains, j'observerai que cet ouvrage n'est nullement celui que j'ai annoncé sous le titre de *Déposition faite par Kleiner*. L'extrait que j'ai de celui-ci annonce des détails bien différens. L'auteur y parle comme témoin oculaire. Il donne entre autres la tradition de la Loge sur les leçons que Weishaupt est supposé avoir reçues de Kœlmer. Cette déposition seroit un monument précieux ; c'est apparemment pour cela que les Illuminés l'ont absorbée. Au moins suis-je réduit à dire que, malgré toutes mes recherches, je ne suis point venu à bout de me la procurer.

A l'occasion encore de cette *Loge Rouge*, j'observerai que l'auteur ne paroît nullement instruit de la différence à faire entre les Illuminés de Weishaupt et ceux de Swedenborg. En général on peut faire ce même reproche à tous les auteurs Français.

mystères dès lors s'étoient mêlés à ceux des Martinistes ; ou, pour mieux dire, les mystères des Martinistes n'étoient guère qu'une nouvelle forme donnée à ceux de Swedenborg. Aussi les connoissoit-on également en France sous ces deux noms d'Illuminés et de Martinistes. En Allemagne, ils commençoient à se désigner sous celui de *Philalètes* et de *Chevaliers bienfaisans*. Sous tous les noms possibles, ils étoient parmi les modernes Franc-Maçons, ceux qui se rapprochoient le plus de Weishaupt. Les systèmes et les moyens varioient assez pour nourrir les jalousies ; mais de part et d'autre, c'étoit le même vœu d'une révolution aussi anti-sociale qu'anti-religieuse. C'étoit sur-tout la même ardeur pour multiplier leurs adeptes, par leur intrusion dans les Loges maçonniques. Les deux sectes Illuminées avoient chacune leurs députés à Wilhelmsbad. Le chapitre suivant nous apprendra, et leur concours et leur succès.

CHAPITRE V.

Intrigues et succès de Knigge auprès du Congrès maçonnique ; rapports officiels des Supérieurs de l'Ordre ; multitude de Frères Maçons illuminés à cette époque.

Premier moyen de Knigge pour gagner le Congrès Maçonnique.

DE toutes les assemblées générales tenues depuis vingt ans par les Franc-Maçons à Brunswick, à Wisbaden et dans les autres villes d'Allemagne, aucune encore n'avoit approché de celle de Wilhelmsbad, soit pour le nombre des Elus, soit pour la variété des Sectes dont elle se composoit. C'étoient en quelque sorte tous les élémens du chaos maçonnique réunis dans le même antre.

Knigge nous dit lui-même qu'il avoit eu aussi l'honneur d'être député par ses anciens confrères; qu'il auroit pu aussi prendre sa place et assister aux délibérations ; mais il prévit tout ce qu'elles seroient ; il crut pouvoir servir plus utilement son nouvel Illuminisme , en dirigeant le rôle que le Frère *Minos Dittfurt* devoit jouer dans l'intérieur de cette assemblée , et en se réservant de l'observer et d'agir au dehors. Son premier plan d'attaque fut de gagner d'abord ces Maçons *Templiers de la stricte observance* , dont il avoit connu tous les secrets et fréquenté les Loges , de s'assurer par eux du plus grand nombre des suffrages. S'il avoit réussi , le code de Weishaupt, décrété par le Congrès, devenoit tout-à-coup celui des Maçons répandus dans tout l'univers ; et des millions de Frères se trouvoient autant d'Illuminés prêts à sortir de leurs antres, aux ordres de leur Chef.

En traçant cette première attaque , Knigge a pris soin lui-même d'apprendre à ses lecteurs ce qui changea sa marche : « J'avoue , nous » dit-il , qu'il me restoit toujours un certain » penchant pour mes anciens Frères de la stricte » observance. J'en avois déjà illuminé un si » grand nombre , que je me flattois de pouvoir » réunir leur système au nôtre. Mon intention » n'étoit pas sans doute de livrer au congrès » même tous nos papiers , et de nous mettre à » la merci de tous les députés. Je n'y étois » pas autorisé par ceux qui m'envoyoient. *Et* » *nous d'ailleurs , qui n'avions pas en vue* » *cette puissance que donnent les grandeurs ,* » *le rang ou les richesses ; nous , qui ne* » *cherchions pas à régner dans l'éclat et* » *aux yeux du public ; nous , dont toute la* » *constitution étoit d'agir dans le silence et*

» *le secret ;* comment serions-nous allé nous » mettre dans la dépendance d'un Ordre qui » avoit si peu d'unité dans ses systèmes ? »

« J'offris cependant mes services ; je les offris » de bouche et par écrit ; j'eus pour toute » réponse d'envoyer mes papiers ou de les » présenter au Congrès ; que l'on verroit ce » que l'on pourroit en prendre, et ce qu'il » faudroit en laisser. » (*Derniers éclaircissemens de Philon*, *p.* 83, *etc.*)

Piqué de ce dédain, Knigge se crut absous de ses sermens et de tout devoir envers ses anciens confrères. Ne se flattant plus d'entraîner à la fois tous les membres, *il résolut de les attaquer un à un, et de gagner ensuite tout le corps, loge par loge.* (Ibid.) Il convint avec l'assesseur *Minos*, que désormais toute leur attention, relativement au Congrès, se réduiroit à deux objets. L'un étoit d'empêcher que l'assemblée ne prît aucune résolution contraire aux intérêts de leur Illuminisme ; l'autre, de préparer et de faciliter son entrée dans les Loges ; de s'y prendre si bien que nul Grade, nul Grand-Maître même ne pussent empêcher les Frères Bavarois d'y dominer, ou de se ménager les moyens de marier tôt ou tard leur code illuminé au code maçonnique. C'étoit là que tendoit toute la mission que Knigge donnoit à son coadepte Minos, en le chargeant de faire décréter par l'Assemblée, « 1.° une » espèce de réunion de tous les systèmes ma- » çonniques, dans les trois premiers grades, » de manière qu'un Franc-Maçon admis à ces » trois grades fût reconnu pour Frère légi- » time dans toutes les Loges, de quelque » classe et dans quelque système qu'il fût d'ailleurs ; » 2.° que dans la Franc-Maçonnerie ordinaire, il

» ne fût jamais fait mention ni des hauts grades, » ni des chefs inconnus ; 3.° que tout envoi » d'argent aux Supérieurs maçonniques fût in- » terdit ; 4.° qu'il fût travaillé à un nouveau « code pour les Frères ; 5.° que toutes les Loges » eussent le choix de leurs maîtres et de leur » directoire ; c'est-à-dire de la principale Loge » à laquelle la leur seroit soumise. » (*Écrits orig. t.* 2 ; *rapp. de Philon* ; *Dimeh* 1132, *Janv.* 1783.)

En donnant à Minos le soin de presser ces articles auprès du Congrès, Philon Knigge au dehors, se réduisit au rôle de Frère Insinuant et Scrutateur. « Je cherchai à savoir, dit-il » toujours lui-même dans le rapport de sa mis- » sion aux Aréopagites, et je sus la tournure » que les choses prenoient dans l'Assemblée. Je » sus tous les divers systèmes que l'on cherchoit » à rendre dominans. J'établis avec les chefs du » système de Zinnendorff, un commerce de » lettres que j'entretiens encore. » (Ce système de Zinnindorff, composé informe des grades Ecossais et Suédois, des Chevaliers du Temple et des *Confidens de St. Jean*, étoit précisément alors le plus généralement suivi en Allemagne.) « Je scrutai par diverses voies les Com- » missaires des autres classes. J'en vis plusieurs » s'ouvrir d'eux-mêmes à moi, me rechercher » et me confier leurs secrets, parce qu'ils savoient » bien que mes motifs étoient dans le bien même » de la chose et non dans l'intérêt personnel. » — Enfin les députés apprirent, *je ne sais trop* » *comment*, l'existence de notre Illuminisme ; » ils vinrent *presque tous chez moi*, et me » prièrent de les recevoir. Je jugeai à propos » d'exiger d'eux les *lettres reversales* (de nos » candidats) en leur imposant un silence absolu ;

» mais je me gardai bien de leur communiquer » la moindre partie de nos écrits secrets. Je » ne leur parlai de nos mystères qu'en termes » généraux, pendant tout le temps que dura » le Congrès. » (*Ibid.*)

Cette marche de Knigge, et le soin qu'il avoit de faire entendre que sans doute la Franc-Maçonnerie avoit des mystères de la plus haute importance, mais que les vrais et les profonds Maçons, seuls en possession de ces mystères, étoient ailleurs que dans le grand Congrès, ajoutèrent à la curiosité et à l'ardeur pour son Illuminisme. L'attention de prendre ces *lettres reversales*, la qualité de candidat, la promesse qu'il avoit soin d'exiger en même temps de ces députés, de n'adhérer à aucune proposition contraire aux intérêts des nouveaux Frères, suffisoient pour le rassurer contre toutes les résolutions à prendre par l'Assemblée. Les dispositions qu'il observa dans ces mêmes députés, étoient d'ailleurs bien faites pour ajouter à son espoir. « Je leur dois la justice, écrit-il encore à son » Aréopage, que je les trouvai, *pour la plupart* » *au moins*, *remplis de la meilleure volonté*; » que si leur conduite n'étoit pas conséquente, » c'étoit uniquement *faute d'avoir été à une* » *bonne école.* (Ibid.) J'eus le plaisir de voir, » ajoute-t-il, dans ses derniers éclaircissemens, » p. 85, que si les *intentions excellentes* qui » avoient réuni tous ces hommes-là, de *tous les* » *coins de la Franc-Maçonnerie*, n'étoient pas plus » efficaces, c'est qu'ils ne savoient pas s'accorder » sur les principes. La *plupart* se montroient » tout prêts à suivre tout système, qu'ils jugeroient plus propre à donner à leur Ordre, » cette utilité et cette activité, l'objet de tous » leurs vœux. »

Quelques égards que l'historien ait pu se prescrire pour les Frères Maçons, il n'est pas possible de le dissimuler, c'est un terrible témoignage contre eux, que l'idée donnée ici par Knigge, de leurs élus, de leurs adeptes les plus privilégiés ; de ceux précisément que les Frères avoient jugés dignes de les représenter dans la plus solennelle de leurs assemblées. Dans la bouche de Knigge, on sait tout ce que c'est que cette *bonne volonté*, et tout ce que sont ces *intentions excellentes*. Elles montrent des hommes à qui il ne manquoit, pour la révolution de toute impiété, de toute désorganisation, que de mieux en connoître les moyens. Cette vaste Société maçonnique étoit donc, à cette époque au moins, bien infectée dans ses arrière-mystères ; elle étoit donc dès lors bien mûre pour les conspirateurs du genre de Weishaupt même.

Assuré désormais de ses succès, Knigge sembla livrer l'Assemblée à tout le désordre de ses délibérations. Le rôle qu'y joua l'illuminé *Minos*, malgré toutes les imprudences que lui reproche Knigge, n'empêcha pas que les principales dispositions convenues entre eux ne fussent décrétées par le Congrès. On défendit aux Frères de se traiter mutuellement d'hérétiques (*Verketzern*). On convint de ne regarder comme essentiels à la Maçonnerie que ces trois premiers grades ; on nomma des Commissaires pour la rédaction de quelques réglemens dont l'Assemblée avoit donné le plan, et pour celle d'un code général. Le choix des hauts grades et de leurs systèmes fut abandonné aux Loges. Tout le reste du Congrès se passa en délibérations aussi confuses et aussi discordantes, que l'on pouvoit l'attendre de la variété de ses Sectes. J'ai sous les yeux le manuscrit d'un très-savant Maçon, sur cette

Assemblée ; il contient autant de plaintes et de gémissemens que d'instruction. J'y lis, entre autres, que le Duc Ferdinand de Brunswick fut proclamé Grand-Maître général de la Maçonnerie, et que fort peu de membres le reconnurent. J'y lis encore qu'on voulut abroger le système des Maçons Templiers, dont un faux Frère avoit dévoilé la turpitude et les secrets, dans un ouvrage intitulé *La Pierre de scandale*, mais que très-peu de Loges admirent le décret d'abrogation. J'y vois enfin que l'on avoit voulu supprimer les Sectes et les schismes ; que les Sectes et les schismes continuèrent ; que la confusion redoubla.

Observons cependant que s'il y eut quelque système plus spécialement favorisé dans cette assemblée, ce fut celui des soi-disans *Philalètes*, des avortons de Swedenborg. Les fameux Illuminés de cette classe, *W....*, *Saint-Martin*, *et la Chappe de la Henrière*, avoient en effet cherché à se lier avec le vainqueur de Crevelt et de Minden ; on veut même que leur nom de *Philalètes* et de *Chevaliers bienfaisans* eût fait illusion à ce Prince. Forts de sa protection, ils n'épargnèrent rien, et eux et leurs agens, pour triompher à Wilhelmsbad ; ils furent appuyés ; et leur victoire eût infailliblement été complète, sans le grand nombre de députés déjà gagnés par Knigge. Ainsi le résultat de cette trop fameuse assemblée, devoit être d'avoir livré les Loges maçonniques, et avec elles, tous les Empires de l'Europe, aux machinations des deux espèces d'Illuminés, les plus monstrueuses dans leurs systèmes, les plus ardentes dans leur zèle, les plus artificieuses dans leurs moyens, les plus désorganisatrices et les plus impies dans leurs conspirations contre la Religion et la société.

Je ne sais à laquelle de ces deux Sectes avoit été initié le Comte de Virieux ; mais l'une et l'autre pouvoient également lui suggérer la manière dont il exprimoit tout ce résultat du Congrès maçonnique. De retour à Paris, félicité sur les admirables secrets qu'il étoit censé apporter de sa députation, pressé par les saillies de M. le Comte de Gilliers, qui dans les Franc-Maçons n'avoit encore vu que des hommes dont l'esprit et le bon sens ont droit de se jouer. *Je ne vous dirai pas les secrets que j'apporte*, répondit enfin le Comte de Virieux, *mais ce que je crois pouvoir vous dire, c'est que tout ceci est plus sérieux que vous ne pensez ; c'est qu'il se trame une conspiration si bien ourdie et si profonde, qu'il sera bien difficile et à la Religion et aux Gouvernemens de ne pas succomber.* — Heureusement pour lui, ajoutoit M. le Comte de Gilliers, en rapportant ce fait, M. de Virieux avoit un très-grand fond de probité et de droiture. Ce qu'il avoit appris dans sa députation, lui inspira tant d'horreur pour ces mystères, qu'il y renonça absolument et devint un homme très-religieux. C'est à cela même que nous devons le zèle qu'il montra dans la suite contre les Jacobins.

Malheureusement pour les Empires et la Religion, il s'en fallut bien que les mêmes complots inspirassent la même horreur à tous les Députés maçonniques. Leur congrès terminé, Philon se hâta de recueillir les fruits de ses intrigues. Ils surpassèrent en quelque sorte son espoir. A l'issue de l'assemblée, tous ces Députés accoururent chez lui solliciter l'admission à ses mystères. De pareils candidats pouvoient se passer des longues épreuves de ses Novices et de ses Loges minervales ; avec eux il falloit courir aux mystères.

Il les initia aux grades d'Epopte et de Régent; et tous, assure-t-il, les reçurent avec enthousiasme. *Die hœhëren graden wurden mit enthusiasmus aufgenommen.* « Tous furent enchantés » de nos grades d'Epopte et de Régent; tous fu- » rent extasiés de ces *chef-d'œuvres ;* car c'est » ainsi qu'ils appeloient ces grades. Deux seule- » ment me firent de légères observations sur » quelques expressions, que l'on peut aisément » changer suivant les circonstances locales (et » sur-tout dans les pays catholiques.) *Iedermann* » *War zufrieden -- meine leute Waren entzückt* » *über diese meisterstücke.* » (Derniers éclairciss. voy. p. 125 et 32; Ecrits orig. lett. 1 de Philon à Caton, etc.)

Si je ne craignois pas d'accabler d'étonnement et de douleur les Franc-Maçons honnêtes, je les conjurerois ici de peser un instant ces paroles: Tous *furent enchantés ;* tous *dans l'enthousiasme !* Elus et Rose-Croix, Frères Templiers, Frères de Zinnendorff, et Frères de S. Jean, Chevaliers du Soleil, et Chevaliers Kadosh, philosophes parfaits; tous écoutent, reçoivent avec admiration les oracles de l'Epopte Hiérophante, rendant à leur clarté primitive les antiques mystères, montrant dans leur *Hyram*, leur *Mac-Benac*, et leur *Pierre polie*, toute l'histoire de cette liberté et de cette égalité primitives, toute cette morale qui n'est pas autre chose que l'art de se passer de Prince, de Gouvernement, de Religion et de propriété ! De retour dans tous les Orients, répandus désormais dans tous vos Directoires maçonniques, dans toutes nos Provinces, tous vont y rapporter dans vos Loges, ces complots primitifs appelés désormais vos mystères. Sortez donc de ces antres; et dans ceux que vous pûtes honorer de votre confiance, apprenez donc enfin à con-

noître de grands conspirateurs qui se jouent de vous comme ils cherchent à se jouer un jour de toutes les Puissances. Apprenez donc enfin, à voir dans ces prétendus Frères une bande de conjurés, à qui il ne manquoit depuis long-temps que le génie de Weishaupt pour les forfaits de nos révolutions.

A dater de l'instant où tous ces Députés maçonniques furent illuminés, les progrès de la Secte Bavaroise deviennent menaçans ; et ils sont si rapides que bientôt l'univers sera rempli de conjurés. Leur centre désormais est à Francfort auprès de Knigge, du moins quant à l'activité. Knigge compte bientôt jusqu'à cinq cents adeptes illuminés par lui, et presque tous choisis dans l'antre maçonnique. (*Ecrits orig. t.* 2, *lett. de Philon à Caton.*) Autour de lui bientôt les Loges se multiplient ; la Franconie, la Souabe, les Cercles du Haut et du Bas-Rhin, la Westphalie, ont leurs Epoptes et leurs écoles minervales presque dans chaque ville.

Celle de Vienne et celle de Berlin, annoncent presque immédiatement que l'Autriche et la Prusse s'infectent de tout l'Illuminisme. Le Tirol l'est déjà, et le même Apôtre le porte en Italie. Au Nord, d'autres adeptes travaillent les Loges de Bruxelles et celles de Hollande ; d'autres encore se disposent à porter les mystères de Weishaupt en Angleterre ; ils sont déjà en *Livonie ;* des traités se préparent pour leur donner toute la force des confédérations en Pologne. Si les jours de la France n'arrivent pas encore, c'est qu'il est sur elle des desseins plus profonds. Son temps arrivera, et l'Europe saura enfin pourquoi il se diffère. Mais je dois à l'histoire ses démonstrations ; et pour cela c'est peu d'avoir produit le code de Weishaupt, il faut aussi que je montre

la Secte s'étendant, propageant de l'Orient à l'Occident, et du Nord au Midi, ses conspirations comme ses mystères; et acquérant par-tout cette multitude de bras dont elle avoit besoin pour nos révolutions; je ne quitte donc pas ses propres annales. Elles sont mutilées, mais elles sont toujours menaçantes, toujours démonstratives.

Il n'y avoit pas encore un an que le Congrès de Wilhelmsbad étoit terminé, et dès lors cinq provinces organisées d'après toutes les loix de Spartacus, sous la direction générale de Knigge, étoient en pleine correspondance avec l'Aréopage illuminé. (*Ecrits orig. lett. 3 de Philon à Weishaupt, tom. 2.*) Pendant la durée même de ce Congrès, déjà se voient dans les Ecrits originaux, non plus simplement des lettres isolées sur les progrès de quelques candidats, mais des rapports officiels et des comptes rendus par les Provinciaux, sur l'état général de leurs Provinces, sur les progrès de leurs Novices, de leurs Initiés et de leurs Emissaires. Parcourons ces rapports; il n'est point de monumens plus authentiques; j'eus peut-être mieux fait de les traduire, je les abrégerai, et ils auront encore toute la force de l'évidence.

Le premier de ces comptes rendus, est celui d'un adepte dont le nom de guerre est *Mahomet* (*a*). Ce Provincial d'un nouveau genre est le Baron de *Schrockeinstein*, celui même que Weishaupt, dès la première année de son Illuminisme, enrôloit à Eischstadt, et qu'il mettoit

Rapports officiels des provinciaux illuminés. Province de Pannonie.

(*a*) Ce rapport est du mois de *Chardad* 1152, c'est-à-dire, de Juin 1782; il est par conséquent antérieur à la clôture du Congrès maçonnique. Mahomet n'en est pas moins en relation directe avec Philon Knigge; car on voit celui-ci adresser au Provincial des novices à initier. (*Ecrits orig. rapport de Philon.*)

au nombre de ces aristocrates insensés qui devoient *mordre à l'hameçon*. Ce Baron y a si bien mordu que le voilà, au bout de six ans, un des grands Chefs des conjurés. Dans la Géographie mystérieuse de la Secte, la Province qu'il administre pour Weishaupt est appelée *Pannonie ;* ses Districts sont la *Morée* et le *Latium ;* les Loges qu'il inspecte, sont dans les villes d'*Olympie*, de *Damiète*, de *Tibur*, d'*Hispalis*, de *Damas*, de *Sichem*, de *Nicomédie* et de *Surente*. Je le vois résider à Eichstadt et prévenir ses Aréopagites que le nom de *Surente* est celui qu'il donne à sa nouvelle colonie de *Mompelgard*, qu'il croit faire partie du Duché de *Wurtemberg*, et devoir pour cela *être comprise dans son District du Latium*. Les Ecrits originaux m'apprennent de plus, que *Nicomédie*, dans le dictionnaire de la Secte, est la ville d'*Augsbourg*. J'en conclus que les Loges inspectées par cet adepte sont autant de conquêtes de l'Illuminisme, partie en Bavière et partie en Souabe.

Dans ce rapport, se trouvent bien des preuves du zèle que le Provincial met à la propagation de son Ordre. On le voit menacer deux élèves d'une prompte exécution, s'ils ne se montrent plus actifs ; et distinguer par des promotions ceux qui excellent dans le personnage d'enrôleur. Comme preuve du soin avec lequel il peint ses inférieurs, et des précautions qu'il sait prendre suivant leur caractère, lisons au moins le compte qu'il rend des Frères d'*Olympie* qu'il vient de visiter. « J'ai appris, écrit-il, à connoître » le Frère *Zénon ;* je n'ai point trouvé en lui *un* » *penseur*, bien moins encore un *scrutateur*. » — Il n'aime point à s'occuper des choses qu'il » croit supérieures à l'esprit humain ; aussi se » contentera-t-il du Grade minerval ; mais *il pro-*

» *met de nous enrôler toujours de bons Novices.*
» — *Crantor* a plus d'ardeur ; je l'ai moi-même
» initié à l'Ecole minervale ; on devine combien
» il est mécontent de toute sa science, et com-
» bien tout son esprit l'inquiète, quand on le voit
» fâché de ce que son père lui apprit à écrire.
» — *Speusippe* étoit malade ; les autres sont en-
» core jeunes, mais pleins d'ardeur. — Cette co-
» lonie est encore foible. — *Dans vos lettres à*
» *Zénon, soyez sur vos gardes. Il m'a dit qu'il*
» *ne voudroit pas loger avec un homme qui dou-*
» *teroit de l'immortalité de l'ame.* — Tous ces
» Frères tiennent leurs séances régulièrement ;
» cependant ils n'osent pas ici engager leur monde
» sous le nom de Franc-Maçons ; ils aiment mieux
» le faire sous l'apparence d'une société littéraire,
» et je le leur ai permis sans peine. »

Dans cette ville du *Latium* ou du Duché de Wurtemberg, que Mahomet appelle Damiète, il est une Académie, un Collége pour les jeunes gens ; un de leurs Professeurs est l'adepte *Pirrhon*, dont le Provincial ne peut assez louer l'*honnêteté* et l'*activité*. La preuve remarquable de cette honnêteté est l'institution suivante. « Par le soin de
» ce Frère, dit ici *Mahomet*, toute l'Académie
» de cette ville devient pour nous une vraie pé-
» pinière ; *eine pflanzschule für uns.* Pythagoras
» *Drexl* est le Supérieur inconnu de l'*Assemblée*
» *composée des jeunes élèves, tous de familles*
» *très-nobles*. Il a, pour les conduire et les for-
» mer, un Supérieur apparent, choisi *parmi ces*
» *jeunes gens même.* On n'exige point d'eux de
» lettres réversales ; on les entretient simplement
» dans l'espoir que, s'ils sont fidèles aux leçons
» qu'on leur donne, *ils seront admis dans un*
» *Ordre composé de ce qu'il y a de mieux parmi*
» *les hommes.* »

De peur que ces leçons données aux enfans dans le petit Collége souterrain, ne soient perdues pour ceux qu'on élève à la Cour, l'adepte *Epiménide*, de son vrai nom *Falk*, Conseiller Aulide et Bourgmestre d'Hanovre, a eu soin d'illuminer le sous-précepteur d'un jeune Prince désigné si simplement par les lettres initiales de TH.... En apprenant cette nouvelle aux Aréopagites, le Mahomet Provincial leur fait savoir de plus que *Machiavel*, un de ses émissaires, envoie déjà les noms de tous les honnêtes gens avec qui il vient de faire connoissance en *Suisse*, et que les choses n'iront pas mal dans ce pays-là, pourvu que Philon Knigge échauffe un peu le zèle de l'Apôtre Helvétique.

Second rapport. Minos, Provincial de Dacie et Lydie.

A ce rapport officiel succède celui de Minos — *Dittfurt* l'assesseur. Celui-ci est encore un Baron. Pour le dédommager du rôle qu'il a joué à Wilhelmsbad, Knigge l'a fait Provincial ou Supérieur des Frères de la Vetteravie, et sans doute aussi d'une partie de la Westphalie. Son arrondissement a deux Districts aussi, la *Dacie* et la *Lydie*. Surchargé d'affaires, et plus occupé de celles de l'Illuminisme que de celles de l'Empire, il se contente pour le moment d'un compte fort succinct; il nomme simplement une douzaine de Frères, parmi lesquels quatre Novices; parmi lesquels sur-tout le Frère *Bentharith*, qu'il destine à élever une école minervale dans *Bensabé*. En attendant qu'il puisse donner d'autres détails, il y supplée par son plan *sur les Sœurs illuminées*, qu'il se promet de mettre sous la direction d'un troisième Baron, assesseur comme lui de la chambre Impériale. Vers le même temps, (*Merdemeh* 1152, *Août* 1782) les rapports de Knigge nous montrent ce Minos en commerce de lettres avec le docteur Stark, pour arriver à la conquête du

Landgrave de Hesse-Darmstadt, par celle du grand aumônier. On ne voit point le Provincial assesseur rendre compte de sa négociation ; mais Knigge semble en prévoir le succès, lorsqu'il dit aux Aréopagites : « Je suis charmé que le Frère » Minos ait entrepris un commerce de lettres » avec le docteur *Stark ;* cela lui apprendra, » que pour traiter avec un homme d'esprit, il faut » en avoir soi-même. » Quoiqu'il ne semble pas en accorder beaucoup à ce Provincial, Knigge ne laisse pas d'en attendre de bien grands services, *sur-tout si l'on pouvoit réussir à tempérer son zèle.*

Sous le nom d'*Epictète*, le troisième rapport officiel est celui de l'adepte Provincial d'*Albanie*, celui du même Frère que bientôt Knigge montre dans sa préfecture de la *Paphlagonie* ou du *Palatinat*, fondant la Loge de Manheim qu'il appelle *Surinam*, et celle de Frankenthal qu'il baptise *Parmaribo*. L'*Albanie* alors semble passer sous l'inspection d'un nouveau Provincial. Quoi qu'il en soit, cet *Epictète*, ici Provincial d'*Albanie*, est un adepte élevé plus spécialement par Weishaupt même, dans l'art des Frères Insinuans ; sous son vrai nom c'est *Mieg*, Conseiller et ministre Protestant d'Hedelberg, où il réside habituellement. Tout ce qu'on peut attendre d'un pareil élève, se conçoit par l'éloge qu'en fait Weishaupt en écrivant à *Celse :* « N'oubliez pas » de faire à Munich tout ce que vous pourrez » pour notre *Epictète.* C'est à peu près le meilleur de nos adeptes. Il est un peu trop ardent, » du reste incomparable. Il a déjà mis presque » *tout le Palatinat sous la puissance de notre* » *Ordre.* Pas la plus petite ville dans laquelle il » n'ait au moins un ou deux adeptes — *hat er die* » *ganze Pfaltz unter das commando des O's*

Troisième rapport. Epictète, provincial d'Albanie.

» (*ordens*) *gebracht. In ledem landstædtchen*
» *sind ein oder zwey.* » (Ecrits orig. t. 2, lett. 13, an. 1782.) Cette lettre, étant de la même année que le rapport officiel, dispense des détails. Dans le nombre des Frères dont Epictète rend compte, il en est cependant quelques-uns qui méritent une attention spéciale. Tel est d'abord ce *Diodore*, *Illuminé mineur*, ou plutôt l'Illuminé B. E. qui, dans une Université Catholique, et jusqu'à ce moment Catholique lui-même, n'a pas cru pouvoir donner aux Frères de plus grande preuve de son zèle pour l'Illuminisme, qu'en voulant soutenir des thèses protestantes, sous un prétexte qui ne montre ni un Catholique ni un Protestant, mais bien un homme qui ne voit dans toute religion qu'une affaire de politique. Toute la raison qu'il allégue est que le *Collége des Comtes de Westphalie* est un Collége protestant. — Tel est ensuite le Frère *Eraste*, du même grade, consultant sur la meilleure manière de s'y prendre pour *illuminiser l'instituteur d'un enfant du Prince de Deux-Ponts*, et élever le jeune Prince dans l'esprit de l'Ordre. — Tel est sur-tout le Frère *Pic de la Mirandole*, c'est-à-dire, un certain *Brunner*, Prêtre à Tiefenback, dans l'Evêché de Spire. « Celui-ci, dit son Provincial, est encore *Novice*, mais plein d'attachement pour l'Ordre. Le 10 Septembre, il a soutenu ses thèses théologiques en dépit des ex-Jésuites. Dans son *quibus licet*, *il prie l'Ordre de pourvoir à ce que la forteresse de Philisbourg*, abandonnée par les Autrichiens, *ne tombe pas entre les mains d'un officier dévot, qui en demande le commandement*, mais entre celles d'un autre officier (plus méritant sans doute) qui aspire à la même place. » Ce novice illuminé, faisant déjà tant d'attention

aux

aux forteresses, reparoîtra dans ces mémoires avec les Frères de Mayence, conspirant et livrant avec eux cette ville aux Jacobins.

Le quatrième rapport officiel est de l'adepte *Agis*. Celui-ci ne prend point le titre de Provincial; il en fait seulement les fonctions en ce moment, pour soulager du poids de ses travaux l'adepte *Albéroni*, c'est-à-dire, un certain *Bleubetreu*, d'abord Juif, et ensuite se faisant Chrétien pour devenir Conseiller Aulique du Prince de Neuwied, et Provincial illuminé. *Agis* lui-même est un nommé *Krœber*, gouverneur des enfans du Comte de Stolberg. Nos mémoires le montrent arrivant dans la suite à l'éducation du jeune Prince, aux bonnes grâces de la Princesse de *Neuwied*, troublant dans cette Cour la paix domestique, et connu enfin en Allemagne sous un nom qui expose à bien des commentaires l'honneur de son auguste protectrice. Les nouvelles qu'il donne aux Aréopagites sont, qu'à *Aix-la-Chapelle* le Baron de *Witte* devient plus zélé qu'on ne s'y attendoit; qu'il a pris sur lui d'illuminiser dans cette ville sa Loge Maçonnique, et que d'après ses lettres on pourroit en espérer autant des Maçons *de Bruxelles*. — Le Frère *Agis* demande si l'on juge à propos qu'il entre lui-même en correspondance avec *ces fous de la cabale hermétique*. — Avant que de leur dire les secrets de l'Ordre, il voudroit que l'on se présentât simplement comme initiés aux leurs. Il avoue ne pas entendre lui-même les systèmes de tout ce monde-là; il demande des leçons qui le mettent un peu plus au fait, crainte de se trahir auprès des Franc-Maçons qu'il méprise souverainement, mais dont il faut entendre le jargon pour les gagner à l'Ordre. Ces instructions lui sont d'autant plus nécessaires, qu'un Frère du district vient encore lui

Rapport d'Agis-Krœber.

demander la permission de montrer quelques-unes de ses lettres au Vénérable de la Loge Maçonnique d'*Iris*, pour ne faire qu'un coup de filet du Vénérable et de la Loge.

Par ces mêmes dépêches le Frère *Agis* recommande à la protection des Aréopagites l'adepte *Archelaüs*, connu d'ailleurs sous son vrai nom de *Barres*, ci-devant Major au service de France, actuellement mettant toute sa confiance dans le crédit de l'Ordre pour obtenir une place dans quelque Cour d'Allemagne, et unir la Croix du mérite à celle de France, avec le titre de Major à la suite. « Il m'est venu en tête, ajoute ici » *Agis*, que l'Ambassadeur *Ch--* étoit des nôtres; » qu'il avoit une grande influence sur — (la Cour » ou les Ministres) ainsi je n'ai pas refusé nos » services. Si nous réussissons dans cette affaire, » *le bruit de notre puissance se fortifiera d'autant.* Il n'est presque point de semaine où cette » opinion ne nous vaille des hommes qui viennent » solliciter notre crédit auprès des Cours de Versailles, de Vienne et de Berlin. C'est à mourir » de rire. Cependant nous nous gardons bien de » renvoyer ces gens-là sans espoir; nous disons » seulement que nous n'aimons pas à nous rendre » chaque jour importuns auprès de ces Cours. »

A côté de cet article se trouve une note marginale de la main de Knigge, et portant : *Qui peste lui a mis dans la tête cette fable de notre toute-puissance !* Celui qui a fait la note pouvoit faire aussi la réponse. Car on le voit dès lors, et même avant cette époque, ne rien épargner pour donner aux Frères une haute idée du pouvoir de son Illuminisme, et se flatter d'avoir, à force de mettre son monde en mouvement, obtenu pour les adeptes des places *d'honneur*, *des bénéfices*, *des dignités*, *qu'il distribuoit au nom des Supé-*

rieurs inconnus, qui n'existoient pas même encore. Quand ces Supérieurs existent, on le voit précisément faire tout comme *Agis ;* obtenir d'un Comte adepte la nomination de *Chancelier directeur*, aux appointemens de douze cents florins, envoyer les pancartes à son candidat *Wundt, Conseiller ecclésiastique à Heidelberg ;* et pour faire connoître à ce candidat la puissance des Frères, lui écrire que *l'Ordre l'a fait nommer à cette dignité.* (Voyez derniers éclairciss. p. 45, Ecrits origin. t. 2, p. 202.)

L'article sur lequel Knigge avoit fait sa note, est immédiatement suivi d'un fait qui prouveroit d'ailleurs assez bien, et le crédit que les Illuminés avoient déjà dans certaines Cours, et l'usage qu'ils savoient en faire pour la propagation de leurs mystères. « Cette semaine-ci, continue » *Agis*, nous allons recevoir un Ecclésiastique » Luthérien qui, *par ses tours d'adresse*, a fait » pour la communauté (ou Loge) de ce lieu, » *une collecte de neuf mille florins.* Aussitôt la » paix faite, il doit partir pour Londres, muni » d'une foule de lettres de recommandation. Le » Pr. — F. — D. B. — (en marge de mon exem- » plaire, je trouve écrit par un homme bien ins- » truit de toute cette histoire, ce que l'on devine » d'ailleurs assez aisément, *le Prince Ferdinand* » *de Brunswick*), oncle du Duc régnant, *lui a* » *promis de l'appuyer de tout son pouvoir. Pr.* » *-- F. -- V. B. -- hat ihm alle unterstützung* » *versprocken.* Nous voulons aussi l'employer » dans ce pays-là pour notre Ordre. *Il faut qu'il* » *illuminise finement les Anglais.* -- Une grande » perruque hollandaise, un visage maigre et blême, » de grands yeux largement ouverts, une imagi- » nation féconde, une connoissance des hommes, » acquise en roulant le monde pendant deux ans,

» sous le costume d'un mendiant. -- Ne croyez-
» vous pas qu'avec cela notre homme va faire
» des merveilles? -- Nous allons le styler cet
» hiver, comme les Hernutes, leurs apôtres. »

L'adepte que dépeint si bien Agis-Krœber, et sur lequel il fonde tout cet espoir pour la conquête de l'Angleterre à l'Illuminisme, n'est point ici appelé par son nom de guerre; une note marginale sur mon exemplaire m'apprend que son vrai nom est *Rœntgen*, et qu'il est Hollandais Protestant de Petkam, dans la Frise orientale.

Cinquième rapport officiel. Pays de Trèves et Cologne.

Le cinquième rapport officiel se trouve mutilé, et sans nom du Provincial. Tel qu'il existe encore, il nous montre au moins en partie l'état de la secte et ses progrès, pendant les trois derniers mois de 1782, dans les Electorats de *Trèves* et de *Cologne*, appelés ici le *Picinum* ou *Picentin*. A cette époque, l'adepte Provincial s'applaudit de la considération que les Franc-Maçons acquièrent dans son district, depuis que leurs Loges sont Illuminées. « Ici, dit-il, jadis un Franc-Maçon
» étoit un objet de raillerie; aujourd'hui on re-
» garde avec pitié celui qui ne l'est pas. Chacun
» accourt à nous, et les profanes soupirent après
» leur initiation. -- Chacun vient se jeter sous la
» protection d'un Ordre qui a tant de puissance. »

Une preuve de cette puissance qu'on ne s'attendoit pas à trouver dans ces archives, c'est la disgrâce et l'exil de M. l'Abbé Beck, que le Prince *Clément* de Saxe, Electeur de Trèves, avoit jusques alors honoré de sa confiance. Je n'ai point l'honneur de connoître ce vénérable Ecclésiastique; mais il me souvient d'avoir vu dans Paris ses vertueux amis augurer très-mal de sa disgrâce. Je ne m'attendois pas alors à le voir si bien vengé par le compte qu'en rend le Provincial illuminé, en écrivant à ses confrères : « Le fameux bour-

» reau de conscience de l'Electeur, l'Abbé B. a
» enfin reçu son congé et l'ordre d'évacuer le
» pays. Depuis que l'Electeur avoit ce Jésuite (*a*)
» à son service, il s'étoit déclaré l'ennemi des
» Franc-Maçons et de tout ce qui tend en général
» à éclairer les hommes ; à présent que le Jésuite
» n'y est plus, *nous avons le plus grand espoir*
» *d'opérer richement dans Trèves et dans l'Elec-*
» *torat.* » Que son Altesse Electorale dont la vertu, la piété sont d'ailleurs si connues, doit avoir été indignée, en trouvant dans ce compte rendu la vraie source des insinuations, dont un de ses plus dévoués serviteurs avoit été victime, et de voir sur-tout le parti que ses vrais ennemis, comme ceux de toutes les Puissances, se flattoient de tirer d'une illusion toute due très-vraisemblablement à leurs manœuvres.

Nouvelle preuve encore de cette puissance que l'Ordre illuminé commençoit dès lors à acquérir dans les Cours d'Allemagne. Sous le titre *Loge de Pinna*, dans le dictionnaire de la secte désignant *Hachenbourg*, le Provincial illuminé annonce d'abord l'inauguration du Docteur *Vogler*, médecin à la Cour du Comte de *Kirchenberg*, et ensuite il ajoute : « Ici les affaires de l'Ordre vont à mer-
» veille; *le Comte n'est entouré que d'Illuminés.*
» *Secrétaire intime, Médecin, Pasteur, Con-*
» *seillers, tout est à nous. — Les favoris du*
» *Prince sont nos adeptes les plus zélés, et nous*
» *avons pris nos précautions pour l'avenir. Que*
» *l'Ordre s'établisse aussi bien par-tout, et le*
» *monde est à nous.* »

Ce vœu du Provincial illuminé seroit bientôt rempli, si les adeptes étoient par-tout aussi zélés

(*a*) Ce mot de *Jésuite* parmi les Illuminés ne signifie ici, comme dans cent endroits, qu'un homme ennemi de leurs principes, car l'Abbé *Beck* ne fut jamais Jésuite.

que ceux dont il rend compte pour ses Préfectures du *Picinum* et de la *Dacie*. Il en est un sur-tout qui, dans trois mois seulement, a donné à l'Ordre treize Novices ; et parmi ces Novices il n'est pas inutile d'observer que onze étoient déjà Franc-Maçons : parmi ces Novices il est sur-tout deux Curés Luthériens, que les Frères désignent sous les noms *d'Averoës* et de *Théognis*. Le premier a montré tant de zèle, tant d'activité et d'intelligence, les principes de l'Ordre semblent si bien innés dans son cœur, que les Supérieurs se hâtent de l'avancer aux plus hauts grades pour l'admettre dans leur conseil et pour se décharger sur lui d'une partie de leurs travaux. Le second, *Théognis*, de son vrai nom *Fischer*, est arrivé, par les intrigues de l'adepte *Pausanias*, à la Cure de *Wolsbrück* en Autriche, et près de Lintz. Dans le rapport de Knigge aux Aréopagites, je lis sur cet adepte la note suivante :

« Lors de sa promotion à sa Cure, Théognis » a reçu de l'Evêque de K... une lettre dont » les principes semblent copiés de notre Code. » Le Prélat y parle d'un projet secret de ré- » forme, et prie *Théognis* de ne montrer son » épître à personne. Nos Frères de cette co- » lonie sont fortement persuadés que cet Evêque » est un des adeptes, et que c'est là ce qui a » valu son Bénéfice à Théognis ; aussi travail- » lent-ils avec une nouvelle ardeur. »

Pourquoi l'éditeur des écrits originaux s'est-il contenté de désigner cet Evêque par une simple lettre initiale ? Les Evangélistes ont bien nommé *Judas-Iscariotes* en toutes lettres ; pourquoi ne pas nommer le Prélat *Hæslein*, Vice-président du Conseil spirituel de Munich, devenu Monseigneur l'Evêque de *Kherson* pour l'Eglise, et devenu ensuite le Frère *Philon de Byblos* pour

Weishaupt. Avec un peu moins de respect pour ces hommes, qui en ont si peu eux-mêmes pour leur dignité, le soupçon tomberoit sur celui qui le mérite, et l'on sauroit quel est l'homme qui, sous la mitre, doit le premier trouver son nom dans la liste des conjurés contre le Christ.

Rapports officiels de Knigge.

Avant que de donner cette liste, je dirai quelque chose des derniers rapports officiels que nous fournissent les annales de la Secte. Ceux-ci sont faits par Knigge même, en date de Juillet, Août 1782, et de Janvier suivant. (*Thirmeh*, *Merdedmeh*, *Dimeh* 1152.) On y voit que les soins de sa mission à Wilhelmsbad ne l'empêchoient pas de surveiller tous ces Supérieurs Provinciaux, dont je viens d'extraire les comptes rendus. C'est à lui d'abord que s'adressoient tous leurs rapports, il les faisoit passer aux Aréopagites, en y ajoutant les réflexions que lui suggéroit son zèle pour la propagation de la Secte. Ce qu'il blâmoit sur-tout dans les travaux de ses inférieurs, c'étoit un défaut d'ordre; c'étoit une marche irrégulière, qui lui sembloit rendre les succès moins prompts, moins assurés qu'il n'eût voulu. Aussi écrivoit-il à son Sénat: « Je » ne saurois assez le répéter; c'est lorsque nous » aurons organisé tout le corps, lorsque chaque » Province aura son Provincial, et chaque Ins- » pecteur trois Provinces; c'est lorsque nous » aurons établi à *Rome*, (c'est-à-dire suivant » la Géographie de la Secte, à Vienne en » Autriche) notre direction nationale; c'est » encore lorsque nos Aréopagites, débarrassés » de tous les détails ennuyeux, et par-là certains » de rester inconnus, n'auront plus que l'en- » semble à inspecter, le système à perfectionner, » la propagation dans les autres pays à favoriser; » c'est lorsqu'ils pourront à propos assister la

» classe des Frères dirigeans ; c'est alors seu-
» lement, et pas avant, que nous viendrons
» à bout de quelque chose. »

A la suite de ces leçons, et sous le titre *France*, on lit : « Ici je ne conseille pas encore » de rien entreprendre, avant que je sois dé» barrassé de la multitude d'affaires dont je » suis surchargé. J'abandonne même, pour un » temps, les projets sur l'Alsace et la Lorraine. » En attendant que le jour de ces projets arrive, Knigge passe en revue les comptes que lui rendent ses Provinciaux ; il ajoute au nombre de leurs Novices ceux qu'il a faits lui-même. Ce qui l'occupe plus spécialement, ce sont ces mesures ultérieures pour consommer l'acquisition des Loges maçonniques ; c'est cette grande intrusion qui doit donner à son Aréopage les millions de bras que ces Loges contiennent, et les appliquer tous à la révolution de son Illuminisme.

A l'époque de son dernier rapport officiel, c'est-à-dire en Janvier 1783, elle étoit déjà bien avancée cette grande intrusion, et Weisaupht lui devoit toute cette multitude d'adeptes, qui déjà étendoient sa conspiration sur toute l'Allemagne. Que l'on jette un coup-d'œil sur la carte de l'Empire et sur celles des Loges déjà illuminées ; dans la nomenclature géographique de la Secte, il est bien des villes dont le vrai nom est resté pour nous un mystère ; chacun de ces noms désigne au moins une Loge illuminée, une ville où se sont établis les conjurés : et dès lors reste-t-il un canton d'Allemagne où la Secte n'ait pas déjà percé. Tenons-nous-en aux villes que dévoilent, malgré eux, ou les écrits des grands adeptes, ou leur résidence habituelle ; quelle alliance redoutable n'ont-ils pas déjà formée ? Le premier de tous

les Provinciaux, immédiatement sous les ordres de Weishaupt, a sous lui, dans la Bavière seulement, les Loges de *Munich*, de *Ratisbonne*, de *Landsberg*, de *Burghausen*, de *Straubing*, et de *Freysingen*. Dans les Cercles de Franconie et de Souabe, le Baron *Mahomet* préside au moins à celle d'*Eichstadt* où il réside habituellement, à celle de *Bamberg*, de *Nuremberg*, d'*Augsbourg*, de *Mœmpelgard*, à celles du Duché de *Würtemberg*. Dans les Cercles du Rhin, dans le Palatinat, la Secte a au moins *Deux-Ponts*, *Manheim*, *Frankenthal*, *Heidelberg*, *Spire*, *Worms* et *Franc-fort-sur-le-Mein*. Avec leurs capitales, elle a les Electorats de *Mayence*, de *Trèves*, de *Cologne*. Dans le Cercle d'Hanovre, elle a encore les Loges d'*Hanovre même*, de *Gottingue*, de *Wetzlar*; en Westphalie, au moins celles d'*Aix-la-Chapelle*, de *Neuwied*, d'*Achembourg*; en haute et basse Saxe, celles de *Kiel*, de *Brême*, de *Brunswick*, de *Gotha*, d'*Iéna*. Ses grands adeptes, *Nicolaï* et *Leuchsering*, l'établissement à Berlin; et l'adepte *Brutus* nous montre déjà ses Loges minervales en plein exercice à *Vienne* en Autriche, comme elles le sont à *Lintz*. Hannibal, ou ce commissionnaire de Weishaupt, le Baron de Bassus, les établit à *Inspruck*, à *Bolzana*, et dans les autres villes du Tirol. Du fond de son sanctuaire à Ingolstadt, Weishaupt préside à tous ces conjurés; il occupe par eux le centre et le contour de l'Allemagne. Déjà en quelque sorte il en est l'Empereur souterrain; il a plus de villes dans sa conspiration que le chef de l'Empire n'en a sous son domaine.

La Révolution hâtée par les nouveaux adeptes.

A cette époque encore, s'est opérée dans le code de l'Illuminisme une révolution qui ajoute

à sa force, et que l'historien observera pour répondre à ceux qui lui objecteroient ce qui m'a été objecté à moi-même : « L'Illuminisme » de Weishaupt n'étoit né en Bavière que » vers le milieu de l'année 1776 ; la Secte s'at- » tachoit à l'adolescence ; elle exigeoit un long » noviciat, il falloit encore des années et des » années pour ses écoles minervales, pour for- » mer ses adeptes et les porter aux grades de » la conspiration ; il lui eût donc fallu des » générations et des générations encore, pour » former cette multitude de conjurés dont nous » voyons pourtant les cohortes et les armées » s'élever dans un temps où l'Illuminisme est » encore si près de son berceau ? »

Cette objection a pu paroître sérieuse ; à l'époque où nous sommes, elle se résout d'elle-même. Knigge l'a prévenue, en nous montrant cette multitude d'adeptes Franc-Maçons déjà d'un âge mûr, qui n'avoient pas besoin de ces longues épreuves, et qui, dans les pays Protestans sur-tout, dédaignant l'école minervale, *n'en montroient que plus d'ardeur pour être admis aux derniers grades* de la conjuration (*a*).

(*a*) Knigge ajoute que dans les provinces Catholiques, les livres philosophiques, la lumière du siècle, c'est-à-dire, l'impiété du jour, n'avoient pas fait à beaucoup près autant de progrès que dans les pays Protestans. Cela étoit très-vrai pour la Bavière ; plût à Dieu qu'il en eût été de même par-tout, sur-tout en France ! Quoi qu'il en soit, « la classe minervale, dit Knigge, ne pre- » noit pas du tout dans les pays Protestans, et en effet, » ajoute-t-il, toutes ces dispositions ne pouvoient être » bonnes que dans les pays Catholiques ensevelis dans » les ténèbres, et pour des hommes médiocres de la » vieille mode ; — mais plus nos frères avoient d'éloi- » gnement pour ces assemblées de novices, plus ils me » sollicitoient, plus ils couroient chez moi pour être » admis aux derniers grades. » *Mit der minerval classe*

Weishaupt conçut bientôt la cause de ses nouveaux et rapides progrès; c'est aussi pour cela que nous l'avons vu se relâcher de la sévérité de son code sur la longueur des épreuves minervales, et exhorter ses Insinuans à enrôler, ainsi que Knigge, des hommes que l'on pût élever plus promptement aux derniers mystères. C'est aussi cette nouvelle marche que l'on peut observer, à cette époque, dans le choix des adeptes. Lorsque les Frères provinciaux mentionnent l'âge de leurs novices, on en trouve bien peu dans leur première adolescence. Ce sont désormais des novices de vingt-cinq, de trente, de quarante, même de cinquante ans, et dont les fonctions seules annoncent la maturité des années. Voilà donc déjà la Secte se fortifiant d'une multitude de bras qui n'auront plus besoin d'attendre les années pour se montrer et pour agir, quand le jour de la révolution arrivera.

Une observation qui ne doit pas échapper non plus à l'historien, c'est l'aveu qu'il trouvera souvent dans les Ecrits originaux des adeptes, que leurs grands progrès sont dûs désormais à la facilité avec laquelle ils s'introduisent dans les Loges maçonniques, et à la prépondérance que les mys- Toutes ces acquisitions dues à l'empressement des Franc-Maçons.

wollte es in Protestantischen lænder durchaus nicht fort, und würklich war auch diese anstalt vorzüglich nur in finstersten Catholischen provinzen, und auf mittelmæssige alt tags menschen anwendbar — je weniger aber die mitglieder geneigt waren versammlungen der Pflanz-schule anzulegen, um desto eifriger drangen ste in mich, ihnen endlich, die hœhere grade mitzutheilen. (Phil. endlic. erklærung, p. 52, 53 et passim.) A cette raison ajoutez que Knigge parle sur-tout de ces sophistes Franc-Maçons, parmi lesquels il faisoit ses recrues, et qui se trouvoient encore plus près des mystères que les autres, parce qu'ils étoient plus accoutumés aux secrets des Loges.

tères de Weishaupt acquièrent chaque jour dans ces Loges. -- Depuis que divers Frères Maçons, et quelques-uns même des plus ardens Rose-Croix, ont été initiés à nos mystères, dit entre autres l'Illuminé *Lullus*, *nous avons semblé prendre une nouvelle vie*, *une toute autre force d'expansion ou de propagation*. (Journal de R. Lullus, Ecrits origin. t. 2, sect. 6.) C'est encore à cette même cause que l'Aréopagite Hannibal, ou Baron de Bassus, attribue tous les succès de sa mission. Dans le détail qu'il en écrit aux Frères, il commence d'abord par se féliciter des *Loges Maçonniques* qu'il trouve établies dans tout le Tirol. C'est dans ces Loges qu'il fait toutes ses grandes acquisitions; qu'il enrôle des Conseillers de la Régence, des Professeurs de Collége, des Comtes, des Excellences, des Ministres de l'Empereur, des Présidens, des Vice-Présidens, des Maîtres de Postes, des Conseillers du Gouvernement, tous remplis d'enthousiasme pour leurs nouveaux mystères. A la vue de ses succès inattendus, il ne le cache point; il faut en rendre grâces au nouvel ordre que Philon Knigge a su établir dans l'Illuminisme. Il avertit ensuite son Aréopage, « *que* » *les Franc-Maçons expérimentés se tournent* » *de toute part pour chercher la lumière;* qu'à » peine leur a-t-il donné le moindre indice, leur » cœur s'enflamme, et leurs instances redoublent, » pour se faire initier; que c'est le vrai moment » pour faire de grandes acquisitions à Vienne, où » *il doit y avoir plus de quatre cents Franc-* » *Maçons.* » S'il arrive à Milan avec moins d'espoir, c'est, écrit-il, qu'il n'y a point dans cette ville de *Loges Maçonniques;* mais il en trouvera à *Crémone*, à *Pavie*, et dans le reste de l'Italie; aussi demande-t-il que les Frères ajoutent à leur dictionnaire géographique, les villes qui lui restent

à parcourir et les conquêtes qu'il se promet de faire. (*Voyez t.* 1 *et* 2, *Ecrits origin. les quatre lettres d'Hannibal.*)

Enfin Knigge lui-même, quelle cause nous donne-t-il de cette prodigieuse multitude d'adeptes, dans un si court intervalle de temps, acquis à son Illuminisme? « Lorsque j'entrai dans » l'Ordre, écrit-il à Caton-Zwach, vous alliez » en aveugles contre tout ce qui s'appeloit » *Franc-Maçon de la stricte observance;* je vous » dis, je soutins qu'il y avoit dans ce monde-là » des hommes excellens (pour nous), *Spartacus* » me crut, l'événement m'a justifié. Nos meilleurs » adeptes à *Neuwied*, à *Gottingue*, à *Mayence*, » à *Hanovre*, à *Brunswick*, *et dans le Palatinat*, » sont tous des hommes auparavant Franc-Maçons » *de la stricte observance. Unsere besten leute in* » *Neuwied*, *Gœttingen*, *Maynz*, *Hanover*, » *Braunscheweig*, *Pfaltz*, *sind chemalige mit-* » *geieder der stricten observantz.* »

Cependant ces conquêtes de l'Illuminisme sur la Franc-Maçonnerie, ne satisfont encore ni Weishaupt, ni Philon Knigge. Il faut pour eux, que le nom de Franc-Maçon n'existe désormais que pour servir de voile à leurs mystères. Réservons au chapitre suivant leurs nouveaux moyens et leurs nouveaux succès (*a*).

(*a*) Pour tout ce chapitre, voyez dans le second volume des Ecrits originaux, t. 2, part. 1.re, les rapports des provinciaux illuminés, *Provincial-berichte*, depuis la page 159 jusqu'à la page 221.

CHAPITRE VI.

Nouveaux moyens, nouvelles conquêtes de Knigge et de Weishaüpt sur la Franc-Maçonnerie ; altercations de ces deux chefs de l'Illuminisme ; consommation de leurs projets sur les Maçons Allemands, avant la retraite de Knigge.

QUEL que fût déjà le nombre des Frères Maçons accourus pour se faire illuminer sous les étendards de Knigge et de Weishaupt, ces deux chefs n'étoient pas sans inquiétude sur le nouveau Congrès, indiqué pour l'année suivante aux députés de Wilhelmsbad. Knigge craignoit sur-tout le nouveau code et la nouvelle forme, que les Franc-Maçons cherchoient à donner à leurs Loges. Il savoit que des Frères avoient été nommés pour la rédaction de leurs lois ; il savoit sur-tout que leur Congrès avoit chargé les députés de s'introduire et de *se faire recevoir dans toutes les sociétés secrètes, pour être initiés à tous leurs mystères* et en faire leur rapport à la prochaine assemblée. Dans la crainte de perdre, par ce nouveau Congrès le fruit de sa mission à Wilhelmsbad, il chercha à connoître les dispositions des commissaires nommés pour la rédaction du nouveau code, à l'égard de son Illuminisme. Le principal de ces commissaires étoit un nommé *Bode*, déjà fameux comme Franc-Maçon, et qui devoit le devenir bien davantage, comme Illuminé. Fils d'un simple soldat de Brunswick, et d'abord élevé comme fifre d'un régiment, ce Bode s'étoit cru destiné à jouer dans le monde un autre rôle que celui d'accompagner de ses sons aigus et perçans, le bruit des tambours. Il avoit appris à lire, il avoit même

Amélius Bode.

appris assez de français et d'anglais, pour se mettre à faire quelques traductions. Celle de *Tristram Shandi* et des *voyages d'Yorick*, lui avoient fait quelque réputation, sans ajouter beaucoup à sa fortune ; il se fit Libraire à Hambourg ; bientôt veuf d'une riche héritière, il quitta son commerce, le Duc de Weimar le décora du titre de conseiller d'ambassade ; et il obtint enfin celui de Conseiller intime auprès du Landgrave de Hesse-Cassel.

Promu chez les Maçons au grade de *Templier-Commandeur*, sous le nom de Chevalier du Lys des Vallées, *Eques à Lilio convallium*, Bode avoit apporté dans les Loges, tout cet esprit qu'il faut pour mettre de l'importance aux yeux de leur égalité et de leur liberté ; il y avoit sur-tout apporté tout l'intérêt que mettent l'impiété et l'indépendance, à retrouver leurs mystères dans les symboles de cette égalité et de cette liberté. Les services qu'il avoit rendus aux Frères peuvent s'apprécier par l'honneur que croit lui faire Knigge, en lui attribuant *presque tout le peu de bon qui se trouvoit dans le système de la stricte observance*, c'est-à-dire, tout ce qui rapprochoit davantage ce système de celui de Weishaupt. Après avoir bien étudié son homme, Knigge le peint déjà sur l'âge, mais cherchant encore la vérité, que quarante ans de Franc-Maçonnerie n'avoient pu lui apprendre, indifférent encore pour tous les systèmes, quoique bouillant, chaleureux et jaloux de jouer un personnage dominant ; aimant à être flatté par les Princes. A ces traits du tableau, les mémoires des Allemands ajoutent un extérieur grossier, presque difforme, qui cependant n'empêchoit pas le vieux Maçon de jouer le bel esprit, et l'homme sentimental auprès des femmes. Ils lui donnent de plus un ton pédant et magistral, mêlé d'une apparente bonhomie, que

les Princes prenoient pour une franchise naturelle, qu'ils lui auroient moins pardonnée, s'ils avoient su qu'il en pensoit bien plus qu'il n'en disoit sur leur compte ; et que tout en recherchant leur faveur, il les détestoit aussi cordialement qu'il haïssoit tout ce qu'il appeloit *les sottises de la Religion, des Jésuites et des Prêtres.* Tous ces sentimens étoient faits pour le rendre précieux aux Illuminés. Ce qui le fit plus spécialement rechercher par Knigge, fut la grande influence dont Bode jouissoit sur la Franc-Maçonnerie Allemande. Ces deux hommes se scrutèrent l'un l'autre. « Enfin, dit Knigge, après bien des explications » de part et d'autre, je lui donnai le grade de nos » Chevaliers Ecossais. » Bode y trouva toutes ces promesses de travailler à faire triompher son nouvel Ordre, de dévoiler à ses nouveaux supérieurs ses découvertes maçonniques ; il y trouva toutes ces dispositions tendantes à procurer aux Illuminés les places dominantes et la caisse des Loges. *Nulle de ces obligations à contracter ne parut lui coûter ;* seulement il craignoit de trouver au bout de tout cela, des Jésuites et des Prêtres dans ces supérieurs inconnus qu'on lui annonçoit. Il fallut le rassurer, lui donner des garans que tous ces supérieurs étoient aussi ennemis des Jésuites qu'il l'étoit lui-même. « A cette condition, dit » Knigge, il nous promet, 1.° de travailler pour » nous, et de nous procurer dans le nouveau » système ou code de la Maçonnerie, l'empire » de ses Loges ; — 2.° de faire mettre, autant » qu'il dépendra de lui, entre les mains de nos » Illuminés, les Directoires ou Inspections provin- » ciales ; -- 3.° d'engager les adeptes de la *stricte* » *observance* à fraterniser avec nous ; -- 4.° dans » la confection du nouveau code maçonnique, » d'avoir toujours devant les yeux le plan de

notre

» notre Ordre, pour le choix des Maîtres ou Vé-
» nérables ; etc. — 5.° de faire part à nos supé-
» rieurs de ses connoissances sur l'origine de la
» Franc-Maçonnerie et des Rose-Croix ; de faire
» imprimer par nos presses les *déductions* pro-
» mises pour la stricte observance (*a*) ; de les
» distribuer à notre monde suivant nos arrange-
» mens. » (*Ecrits origin. t. 2, Philo's bericht über ionien dimeh*, Janvier 1783.)

Ces promesses de Bode étoient trop avantageuses à l'Illuminisme pour être rejetées ; elles furent reçues avec empressement ; celui qui les faisoit devint le Frère *Amelius*, et fut bientôt admis aux derniers mystères. Nous verrons bientôt avec quelle fidélité il tint parole. Mais, tandis que Knigge faisoit sur les Franc-Maçons Allemands ces importantes acquisitions, Weishaupt en méditoit une autre qui devoit tout-à-coup lui soumettre toutes les Loges Polonaises. L'Aréopagite Zwach reçut en même temps, ou du moins à bien peu d'intervalle l'un de l'autre, et la note officielle de Knigge sur Bode, et la lettre suivante de Weishaupt : « J'ai dans la tête d'entreprendre la Confé-
» dération Polonaise, non pas précisément pour
» la mettre dans les affaires de notre Illuminisme,
» mais simplement comme Franc-Maçonnerie,
» pour établir *un système de Loges Confédérées*,
» pour en choisir ensuite les meilleurs sujets,
» pour prévenir la *stricte observance*, et la dé-
» truire. Ecrivez au plutôt à Varsovie, que vous
» connoissez à Munich et dans plusieurs autres

Projet de Weishaupt pour sa confédération avec les Franc-Maçons Polonais.

(*a*) Si cela ne signifie pas le compte des contributions à déduire pour la grande observance, et à distribuer désormais aux Illuminés, je n'entends pas ce que c'est que ces *déductions* ; mais Bode en même temps se réserve d'y faire participer d'autres personnes à qui il a promis leur part, c'est-à-dire, qu'il veut servir les Illuminés, sans paroître avoir abandonné ses anciens confrères.

» villes, bien des Loges prêtes à se confédérer » avec eux, aux conditions suivantes : 1.° Qu'on » se contentera des trois premiers Grades ; 2.° que » chaque Loge aura la liberté de se donner tels » Grades supérieurs qu'elle voudra, et autant » qu'elle en voudra ; 3.° que chacune sera indé- » pendante de toute autre, au moins autant que » celles d'Allemagne le sont des Loges Polonaises ; » 4.° que toute leur union ne s'entretiendra que » par la correspondance et la visite des Frères. » -- Si nous obtenons ce point-là, c'est ce qu'il » nous faut : *laissez-moi faire le reste.*

» Philon est déjà averti de préparer à cet objet » nos Loges *du Rhin et de la Basse-Saxe.* Ne » différez pas d'un seul jour ; car le danger et le » temps pressent, parce que *Jean arrive*, et la » confédération aura lieu avant ce terme à Vienne; » la Loge de ** pourroit aussi se déterminer. — » Envoyez à Varsovie le manifeste qui doit aussi- » tôt circuler dans les Loges. La confédération » sera certainement nombreuse. *Voyez comme je* » *sais saisir toutes les circonstances et en tirer* » *parti.* Dès que vous aurez la réponse, envoyez- » la moi ; ne perdez pas un instant. La plus im- » portante affaire pour nous, est d'établir une » *Maçonnerie éclectique ;* avec cela nous avons » tout ce que nous voulons. Mais ne dites rien de » notre Ordre à Varsovie ; c'est toujours quelque » chose que d'obtenir ce point essentiel. Envoyez » à Philon vos documens sur la Pologne. Une » foule de Loges maçonniques se seroient déjà » jointes à nous, si elles ne craignoient pas d'être » prises pour des *Loges borgnes ;* cet arrange- » ment lève leur difficulté. La Loge Anglaise » d'*Edesse* (de Francfort) a déjà promis d'accéder » à ces conditions. Faites tout de suite partir vos » dépêches pour Varsovie, sans me les envoyer,

» afin qu'elles arrivent plutôt, et demandez aussi » prompte réponse. » (11 *Janvier* 1783.)

S'il n'est pas donné à ceux qui n'ont pas leurs entrées aux conseils de Weishaupt, de concevoir toutes les raisons de l'intérêt qu'il met à ce projet pour la propagation de ce complot, on voit au moins que Knigge en sentoit l'importance, lorsque huit jours après il écrivoit à Zwach : « *C'est un » coup de maître que ce projet sur la Pologne.* » J'ai déjà envoyé à Spartacus mon projet de » circulaire pour les Loges. » Suivant l'intention de Weishaupt, cette lettre circulaire n'étoit pas seulement pour les Franc-Maçons Polonais, elle devoit aussi être envoyée et circuler dans toutes les Loges maçonniques. Telle qu'on la trouve dans le second volume des Ecrits originaux, c'est un composé de tous les artifices que l'on pouvoit attendre de son Auteur, pour attirer les Franc-Maçons dans le piége. Knigge débutoit par de grands éloges de leur institution. Il leur disoit que leur Société étoit *destinée par Dieu et la Nature à réclamer les droits de l'humanité opprimée ; de la vertu persécutée et de la science dégénérée.* Dans une histoire artistement mêlée de vérités et de mensonges, il s'efforçoit ensuite de prouver combien depuis vingt ans cette société s'étoit éloignée de son grand objet. Pour la ramener à son premier éclat, il invitoit les Frères, animés d'un vrai zèle, à se réunir à la partie des Franc-Maçons, seule restée en possession des vrais mystères, à une Société qu'il supposoit formée pour leur conservation depuis l'année 1762, et dont l'objet spécial étoit de s'opposer à la tyrannie des Frères de la *stricte observance* ; Société sur-tout qu'il disoit composée des meilleures têtes de l'Ordre, d'hommes que leur science et leur expérience rendoient dignes d'estime et de

vénération. Traçant enfin le plan de sa nouvelle association : « Dans le régime admis par ces véri-
» tables Maçons, ajoutoit-il, on s'en tient in-
» variablement aux trois premiers grades. — Plu-
» sieurs Loges se réunissent, et en choisissent
» une pour en former leur *Directoire Ecossais*
» ou Chef-lieu de District, auprès duquel elles
» ont chacune leurs députés. Ce directoire décide
» les affaires contentieuses, surveille les objets
» économiques, la levée des contributions, et
» constitue de nouvelles Loges. Au-dessus de ce
» Tribunal, nous n'avons point d'autres Supé-
» rieurs qui aient droit à la levée des deniers ;
» nous en avons seulement à qui, tous les trois
» mois, on rend un compte exact de l'état
» politique et moral de chaque Loge. Un certain
» nombre de Directoires Ecossais se choisissent
» un *Directoire Provincial ;* trois de ceux-ci
» élisent un Inspecteur, et trois Inspecteurs élisent
» un Directeur national.

» Ce n'est pas ici le lieu d'exalter ce que nous
» avons déjà fait dans le silence du secret, et ce
» que nous voulons encore faire. Il suffira de dire
» que nous avons des écoles pour former ceux
» des jeunes gens que nous admettons ensuite
» dans notre Ordre, et qui sont destinés à tra-
» vailler pour la génération suivante, à lui pro-
» curer des jours plus heureux, plus tranquilles.
» Les soins que nous consacrons à ces élèves,
» sont pour nous la partie la plus honorable de
» nos travaux. Si les Loges désirent de plus grands
» détails, ils leur seront donnés par ceux-là même
» qui ont cru pouvoir leur proposer ce plan. »
(*Extrait de la lett. circulaire*, *Ecrits orig. t.* 2, *part.* 2, *sect.* 6.)

Nos mémoires ne nous ont point fourni d'instructions suffisantes, pour décider l'effet que pro-

duisirent sur les Franc-Maçons Polonais, et cette encyclique de Knigge, et la lettre de Caton Zwach. On trouve seulement dans la note de celui-ci *sur les progrès des Frères*, que leur Aréopage étoit véritablement *en traité d'une étroite alliance avec la Loge nationale de Pologne.* Les succès de tous ces artifices sont restés moins douteux pour l'Allemagne ; mais c'est plus spécialement à *Bode* qu'ils sont attribués. L'acquisition de cet adepte avoit en effet valu à Knigge de puissans protecteurs auprès des Franc-Maçons du haut parage, et sur-tout auprès du Comité chargé de rédiger leur nouveau code. L'usage qu'il en fit ajoutoit tellement au nombre des adeptes, que Weishaupt lui-même en fut effrayé ou fit semblant de l'être. L'Instituteur despote ne voyoit pas, sans jalousie, l'ascendant que devoit naturellement prendre ce nouveau chef, et les éloges que lui donnoient les adeptes dans leurs *quibus licet ;* d'ailleurs une profonde politique lui montroit son autorité trop divisée par celle de Knigge, pour conserver dans ses complots et dans ses souterrains l'unité d'objet et d'action. Cette multitude d'adeptes, si subitement élevés aux derniers grades, le tenoit dans des alarmes continuelles. Parmi tous ces nouveaux disciples, il pouvoit s'en trouver qui, n'ayant point subi les épreuves nécessaires, l'exposeroient lui-même et toute sa Secte, et tous ses complots, à être dévoilé. Quoique Knigge eût très-fidèlement copié dans le grade d'Epopte, précisément tout ce que j'ai cité de plus révoltant dans les mystères, Weishaupt osoit l'accuser auprès de son Aréopage de les avoir affoiblis ; et sur-tout il ne pardonnoit pas à Knigge de partager la gloire d'auteur, de fondateur. Il le soupçonnoit même de travailler secrètement à fonder d'autres mystères. (*Voy.*

Querelles de Knigge et Weishaupt.

Ecrits orig. t. 2, *lett.* 20.) Ces raisons travaillèrent si fortement l'esprit du despote illuminé, que Knigge se trouva tout-à-coup déposé, dans le moment où il s'applaudissoit le plus des services qu'il rendoit à la Secte. Weishaupt lui ôta la direction de ses Provinces, et le subordonna à ses propres élèves. La manière dont Knigge reçut cette humiliation, ne peut mieux s'apprécier que par ses lettres à Weishaupt et à Caton Zwach. Celui-ci avoit cherché à réconcilier ces deux terribles coucurrens ; il avoit sur-tout essayé de faire tomber la cause de leur mésintelligence sur *Mahomet* et sur un autre Frère. «Ce n'est ni Mahomet ni cet autre Frère, lui répondit Knigge, » c'est le *Jésuitisme* de Weishaupt qui cause » toutes nos divisions. C'est le despotisme qu'il » exerce sur des hommes, peut-être moins riches » que lui en imagination, en ruses et en finesses, » mais qui au moins ne lui cèdent pas en bonne » volonté, en prudence, droiture et probité; sur » des hommes qui lui ont rendu des services importans, et sans lesquels son Ordre, réduit à » quelques jeunes gens, seroit encore pitoyable. » Il y a long-temps que je vois toute l'intention » qu'il a de me jouer ; mais je suis fortement résolu à lui prouver que, malgré tout l'excès de » ma soumission et de ma patience, je saurai lui » apprendre qu'il est des hommes dont on ne se » moque pas impunément. Je le déclare donc, » rien ne pourra me remettre avec Spartacus sur » le pied où j'en étois d'abord avec lui. *Mais* » *tant que je vivrai, je ferai tout pour le service* » *de l'Ordre ; et vous autres* (Aréopagites) » *vous, les meilleurs de mes amis*, vous me » trouverez toujours prêt à tout ce que vous me » proposerez pour le même objet. »

Après cet exorde, Knigge en vient au détail

de ce qu'il a fait pour Weishaupt, soit pour la rédaction de son code, soit pour les Loges qu'il a établies, et pour le nombre des Frères qu'il a enrôlés. « J'en comptois déjà cinq cents, dit-il » ensuite, quand il lui prit fantaisie de ne voir » en moi qu'un homme médiocre, qui gâtoit ses » affaires par défaut de réflexion. Il se mit à cor- » respondre à mon insçu avec mes inférieurs. J'ai » vu de ses lettres à mon monde, dans lesquelles » il me traite comme un Novice. --- Me voilà à » présent sous *Minos*, et réduit à lui envoyer » tous les mois mon *quibus licet*. Sans être am- » bitieux, je ne vois pas ce qui m'obligeroit à » supporter de pareils affronts, à me laisser me- » ner comme un écolier par un professeur d'In- » golstadt. Aussi me suis-je dégagé à son égard » de toute obéissance. Quant à vous, prêt à » suivre le moindre signe de votre volonté, je » consens à diriger la *Haute-Saxe et la Hesse*, » jusqu'à ce que tout soit en ordre dans ces Pro- » vinces. Je me retire ensuite sans rester moins » diposé à vous servir de toutes mes forces nuit » et jour. »

Cette lettre du 20 Janvier 1783, est immédiatement suivie d'une seconde au même adepte. On voit dans celle ci tout ce qu'il en coûte à *Knigge* d'abandonner les Frères; mais enfin, dit-il à Zwach : « Si je me livre à une imprudente ven- » geance, pesez au moins ceci :

» C'est par ordre de Spartacus, *auf Spartacus* » *geheiss*, que j'ai écrit contre les *ci-devant Jé-* » *suites* et contre les *Rose-Croix*, gens, les uns » et les autres, qui ne m'avoient jamais offensé. » C'est encore par ses ordres que j'ai jeté la con- » fusion parmi les Maçons de la stricte obser- » vance; que j'en ai attiré à nous les meilleurs » sujets. Je leur ai donné la plus grande idée de

» l'antiquité, de l'excellence, de la puissance de
» notre Ordre, de la perfection de nos Chefs,
» de la vie irréprochable de nos membres, de
» l'importance de nos mystères, et de la sincérité
» et de la pureté de nos intentions. Plusieurs de
» ceux qui travaillent aujourd'hui si efficacement
» pour nous, avoient toujours peur de nous voir
» tendre au déisme; j'ai cherché à leur persuader
» que nos Supérieurs n'avoient rien moins en vue
» que ce déisme. *Peu à peu cependant je fais ce*
» *que je veux.* A présent si je faisois savoir aux
» Jésuites et aux Rose-Croix quel est leur vrai
» persécuteur; si je dévoilois simplement à quel-
» ques personnes l'insignifiante nouveauté de son
» Ordre; si je leur apprenois que c'est moi qui
» ai fait une partie des grades; — si je leur ra-
» contois comment je suis traité, après tous les
» services que j'ai rendus; si je leur faisois con-
» noître le jésuitisme de cet homme qui nous
» conduit tous par le nez, et qui nous sacrifie à
» son ambition quand bon lui semble; — si je
» disois aux chercheurs de secrets, qu'ils ne
» trouveront pas ce qu'ils attendent; — si je
» révélois les principes fondamentaux de Mon-
» sieur le Général à ceux qui aiment la Religion;
» — si je donnois l'éveil aux Franc-Maçons sur
» une association qui a derrière elle les illuminés;
» — si j'établissois moi-même un Ordre sur un
» plan plus solide, plus clair, plus désintéressé,
» tendant tout à l'honnêteté et à la liberté; — si
» j'attirois dans cet Ordre tant de gens de tête
» avec qui je suis en liaison; — si je mettois
» dans le vôtre, de côté et d'autre, certaines
» personnes pour savoir par elles tout ce qui
» se passera dans la suite chez vous; — si je
» donnois en *Grèce* (ou en Bavière) quelque
» signe, pour montrer tout-à-coup l'Ordre et la

» Fondateur; -- si à *Rome* (c'est-à-dire, à Vienne) » je faisois sonner l'alarme par les Princes, par » *Numenius* et par les Rose-Croix.... je frémis » d'y penser ! Non, je ne porterai pas la ven- » geance à ce point ; mais si je n'obtiens pas » satisfaction, je ferai tout ce que mon honneur » exige. -- Qu'on me rende cette confiance sans » limite dont je jouissois, et alors je suis prêt » à faire encore de grandes choses pour nous. » Je connois notre monde; je sais ce qui attache » à l'Ordre chacun des Frères, et quels ressorts » il faut faire jouer pour exciter leur enthousiasme » ou pour l'abattre subitement. — Encore une » fois, je vous le dis : si on me laisse maître, » je réponds sur ma tête, que dès à présent je » donne à l'Ordre, 1.° *des secrets importans ;* » 2.° *une forte prépondérance sur les Maçons de* » *la* stricte observance, *ou plutôt que je les dé-* » *truis absolument ;* 3.° *une grande influence* » *sur les Maçons de Zinnendorff ;* 4.° *que je* » *procure à l'Ordre et des richesses et une* » *grande puissance ; et tout cela, sans rien* » *changer du tout à nos Constitutions.* »

Loin de se laisser prendre à ces promesses, ou effrayer par ces menaces, que Zwach étoit chargé de faire arriver à Ingolstadt, Weishaupt sembloit en devenir plus inflexible. Il connoissoit son monde ; il savoit bien que Knigge ne se résoudroit jamais à le trahir, parce que dans le fond il ne pouvoit le faire sans se trahir lui-même. Cet adepte pouvoit le quitter sans doute, et entraîner avec lui une partie de son monde ; Weishaupt l'eût mieux aimé que d'avoir des adeptes rebelles à ses ordres, sur-tout des concurrens. « Que m'importe, écrivoit-il tantôt, » toute cette multitude de gens que l'on ne » peut conduire et qui veulent tout faire, sans

» autre règle que leur fantaisie ? C'est par ceux » qui m'obéissent, disoit-il d'autres fois, que » je saurai faire des choses étonnantes. Là où » l'on me résiste, je ne réponds de rien. J'ai » tout prévu et j'ai tout préparé. Que mon Ordre » tout entier s'en aille en ruine, dans trois ans » je le fais reparoître plus fort et plus puis- » sant qu'il ne l'est aujourd'hui. — Les obs- » tacles ne font que me donner plus d'activité. » Je sais l'art d'en tirer avantage ; et quand » on me croit abattu, c'est alors que je me » relève avec une nouvelle force. — Que celui- » là me quitte, qui croit trouver mieux ailleurs. » La suite montrera qui se trompe. Je saurai » bien trouver des gens plus dociles. — Je sa- » crifierois des Provinces entières ; la désertion » de quelques individus ne m'alarmera pas. » (*Écrits orig. t. 2, lett. 8 à Caton.*)

Ainsi, ferme et constant à vouloir être obéi, Weishaupt laissoit Knigge sous l'interdit ; il lui faisoit toujours passer ses ordres par ses inférieurs ; il le bravoit au point de ne vouloir pas même lui donner le *mot du guet*, le *mot de semestre*, afin qu'il se regardât à peu près comme exclus. S'il daignoit lui écrire, c'étoit avec un ton qui ajoutoit à l'humiliation. Knigge croyoit lui-même avoir rompu tout commerce avec ce fier despote, lorsqu'il reçut encore une de ses lettres, toujours plus impérieuses, plus outrageantes. La réponse qu'il fit est remarquable ; et je la citerai, non pas que je croie important de mettre mes lecteurs au fait de ces jalousies et de ces guerres intestines, qu'on pourroit appeler des querelles de gueux, mais parce qu'on y voit comment tous ces gens-là, au milieu de leurs querelles et de leurs jalousies, se connoissent les uns les autres,

et sur-tout comment ils pactisoient entre eux sur le sort des Nations ; comment toute la gloire qu'ils se disputoient , étoit celle d'avoir plus fait pour la destruction des Autels et des Trônes, d'avoir mieux su tromper les Princes , et mériter le droit de présider dans l'antre des machinations et des complots.

Cette lettre de Knigge à Weishaupt est successivement écrite dans le temps de ses courses de Francfort à Cassel , à *Brunswick* et à *Neuterhausen ;* la première date est de Cassel , 25 Fev. 1783 , et on y lit :

« Une circonstance tout à fait imprévue m'en-
» gage à vous écrire. Lisez-moi sans passion ,
» de sang-froid , et avec impartialité , autant
» que vous le pourrez. J'avoue que, hier encore,
» avant de recevoir la lettre de votre Excel-
» lence , je ne croyois plus que nous dussions
» nous écrire encore l'un à l'autre. Je suis
» bien décidé à ne plus attendre de vous qu'une
» réponse ; si elle est sur le ton que vous prenez
» avec moi depuis quelque temps , rien ne m'em-
» pêche de rompre absolument avec vous. N'allez
» pas vous aviser de prendre ceci pour de vaines
» et risibles menaces. Je sais que vous pouvez
» vous passer de moi ; mais je sais aussi , du
» moins je veux bien croire encore que votre
» conscience ne vous laissera pas sans reproche,
» si vous continuez à repousser gratuitement un
» homme qui a été votre plus actif collabora-
» teur. Que faut-il que j'entende , lorsque vous
» prétendez pouvoir recommencer à nouveaux
» frais et avec de nouveaux acteurs ? Vous le
» pouvez sans doute ; mais si vous le vouliez ,
» vous ne seriez plus cet homme à qui j'aimois à
» croire quelque prudence. Ce que j'ai à vous
» dire , exige un coup-d'œil sur notre situation
» respective. Parlons-nous franchement.

« *Vous* m'avez outragé, vous le savez ; mais
» vous ne voulez pas m'en faire l'aveu, parce
» que vous craindriez de perdre votre considé-
» ration, si vous disiez : J'en ai trop mal agi
» avec cet homme-là. Vous cherchez à vous
» persuader et à faire croire aux autres qu'il
» vous est fort indifférent que je vous quitte,
» ou non ; que je ne suis pas fait d'ailleurs
» pour un si grand œuvre. Avec tout cela,
» vous sentez parfaitement que nous avons cha-
» cun nos défauts ; qu'il faut prendre les hom-
» mes tels qu'ils sont ; que l'on n'iroit pas loin,
» si l'on vouloit changer tous les six mois de
» coopérateurs. Ainsi donc, en un mot, vous
» ne voudriez pas me voir vous quitter et fonder
» moi-même une autre Société ; mais vous ne
» voulez pas paroître avoir besoin de moi.

» A présent *moi*, je n'ai pas la vanité de
» prétendre qu'un homme d'un esprit supérieur
» au mien, s'abaisse jusqu'à me demander par-
» don. Mais je vous prie aussi de faire les réfle-
» xions suivantes. Je suis sûr d'avoir agi d'après
» ma conscience et sur un plan solide. Je défie
» qu'on me démontre ces imprudences qui doi-
» vent avoir fait à l'Ordre un tort irréparable.
» Je lui ai donné au contraire des hommes du
» plus grand mérite. Si dans plusieurs centaines
» il en est quelques-uns qui ne soient pas tout
» ce qu'ils devroient être, j'aurai pour mon
» excuse votre propre exemple ; puisque vous
» m'avez vous-même confié cinq Provinces, à
» moi, que vous regardez aujourd'ui comme un
» jeune imprudent. -- Bref, j'ai fait ce que je
» devois faire. Il m'importe peu que vous en
» conveniez, mais il m'importe que vous en
» soyez convaincu. Toute notre union doit porter
» sur une confiance réciproque et sans bornes.

» Si vous me la refusez, vous savez qu'on ne » me conduit pas comme une machine ; ainsi je » me retire, non par une folle sensibilité, mais » parce que je vous suis inutile, et que je sais » des gens à qui je ne le serai pas, et qui » ont en moi une pleine confiance. A présent, » au fait. *Je puis vous apprendre, qu'à compter* » *d'hier au soir, mon grand plan est venu à* » *maturité.* Écoutez donc : depuis que j'ai quitté » le gouvernement de mes Provinces, *de grandes* » *choses ont été l'objet de mon travail, de mes* » *lettres et de mes entretiens. Depuis huit jours,* » *j'ai ici* (à Cassel) *des conférences secrètes avec* » *le* P. — C. — de H. C. (avec le Prince Charles » de Hesse-Cassel, beau-frère du Roi de Dane- » marck.) *Tout cela pris ensemble*, m'a mis » en état de remplir les promesses suivantes, » *pourvu qu'on en agisse avec moi, comme je* » *crois le mériter.* »

Ces promesses de Knigge sont à peu près les mêmes que celles que l'on a déjà lues dans sa lettre à Caton Zwach. Il ajoute cependant ici quelques circonstances essentielles. Par exemple, il ne promet plus simplement de dévoiler aux Illuminés la *véritable origine des Franc-Maçons* et des *Rose-Croix ;* mais de *la faire entrer dans les hauts grades de Weishaupt.* Cette addition n'est pas d'un augure indifférent sur les arrière-secrets des Loges maçonniques. Sans avoir été Rose-Croix, Philon Knigge les avoit long-temps étudiés, ces secrets, avant son entrée dans l'Illuminisme. Il les avoit étudiés au moins, comme Chevalier du Temple et Commandeur; cependant jusqu'à cette époque il n'avoit pas encore percé dans les derniers mystères. Il faut qu'il les apprenne de *Bode*, de cet homme que toute l'Allemagne sait avoir été jusqu'alors

un des plus zélés Franc-Maçons et des plus avancés dans toute leur science. J'en conclurai sans doute, que ces derniers secrets étoient connus de bien peu de Frères : mais au moment où Knigge les apprend, il les juge dignes d'être accolés aux mystères de Weishaupt ; ces arrière-secrets des *Maçons Rose-Croix*, ne sont donc guère moins impies, moins dangereux que les complots de Weishaupt même ; et toute cette jalousie qui règne encore entre ces Rose-Croix et les Illuminés, n'est plus que ce que l'on pourroit nommer une jalousie de métier ou bien de primatie dans les complots. Je ne dispute plus avec les Frères dupes qui nieroient encore l'existence de ces mystères odieux ; je les félicite de n'avoir pas été jugés dignes d'y être initiés ; mais j'insiste sur les conséquences qu'ils doivent en tirer sur la nécessité de fuir désormais une association qui a pu servir d'asile à ces impiétés, à ces complots, que des conspirateurs se félicitent d'y avoir découverts.

Knigge promet encore à Weishaupt, aux mêmes conditions, *de faire part à l'Ordre de différens secrets de la nature ; secrets*, ajoute-t-il, *étonnans, merveilleux et productifs*, sans être cependant des miracles ; *erstaunlich und eintræglich, obgleich keine wunder.* — La promesse qu'il avoit faite de rendre ses Illuminés puissans et riches, il la spécifie par celle de la *liberté et d'un privilége de commerce dans le Danemarck, le Holstein et autres pays, avec des avances nécessaires pour l'entreprise.* — Enfin à ces promesses contre les *Rose-Croix*, il ajoute celle d'un parti puissant contre les Jésuites. *Eine mæchtige parthey gegen Jesuiten.*

Cette lettre est restée dans le porte-feuille de Knigge jusqu'à son retour de Cassel à Brunswick ;

ici il la reprend le 10 Mars, et continue : « Le
» D--F--de B. (le Duc Ferdinand de Brunswick) m'a appelé dans cette ville, pour s'entretenir avec moi sur différens objets. Là-dessus j'en dirai davantage une autre fois ;
» revenons au plus pressant. Je vous l'ai dit,
» je le répète sans déguisement ; voici mes conditions : Si vous me rendez votre confiance,
» tout est dit, et toute cette affaire reste entre
» nous. Dès cet instant, je ne veux pas simplement de nouveau m'attacher étroitement à
» l'Ordre ; mais je lui promets et garantis une
» puissance dont vous n'avez pas d'idée.

» Refusez-vous de vous fier à moi, dès cet
» instant notre union est rompue ; j'érige une
» autre Société sur des liens plus forts ; -- mais
» point de menaces ; -- pensez à tout cela;
» pesez-le mûrement. » Knigge prend lui-même du temps pour réfléchir sur sa lettre ; il la reprend à Neuterhausen, le 26 Mars, et il ajoute :
» Je suis de nouveau ici. -- Encore une fois,
» *si vous connoissez vos intérêts, le monde*
» *est à nous ;* sinon, portez la peine et toutes
» les suites de vos lâches procédés ; -- mais
» non, je crois encore à votre prudence. -- Le
» destin nous conduit admirablement. J'ai devant
» moi de grandes choses ; j'en vois de prodigieuses ; -- il dépend de vous d'y avoir part.
» Je n'ai pas fait encore un pas contre vous.
» J'espère que votre conduite me mettra dans
» le cas d'écrire à Athènes, que je vous jugeois
» mal. »

Le 27 du même mois, nouveau *Post-scriptum* conçu en ces termes : « J'étois sur le point
» d'envoyer ma lettre, et voilà que m'arrive cet
» ordre ; que vous me faites passer par F...
» Oh ! vous ne deviez pas faire cela. Vous

» voulez donc me pousser à toute extrémité ;
» — vraiment vous n'y gagnerez pas. Pensez à
» l'importance que j'ai, j'ose le dire, que j'ai
» donnée à votre Société. Si j'allois à présent
» révéler à certaines personnes, et votre his-
» toire, et vos principes vraiment si dangereux
» pour le monde, qu'il m'a fallu les modérer à
» à tous égards ; qui ne vous fuirait pas ? *Qu'est-*
» *ce que le grade d'Epopte, en comparaison*
» *de vos moyens d'arriver à un bon objet ?* »
(c'est-à-dire, en comparaison de ce principe : *tous les moyens sont bons, quand la fin l'est.*)
« Qu'est-il encore, en comparaison de vos im-
» pardonnables injustices à l'égard de *Wolter et*
» *Levelling ?* — Oh ! qu'est-ce que les hommes ?
» Eh quoi ! Si vous étiez vous-même un Jésuite ?
» Je tremble d'y penser. Mais, en ce cas, l'enfer
» lui-même ne vous tireroit pas de mes griffes. »

Dernier Post-scriptum du 31 : « Ne vous
» pressez pas de me répondre. *Caton* vous en-
» verra quelque chose, qui peut-être vous don-
» nera d'autres pensées. -- Prenez garde à vous,
» *cave ne cadas.* -- La vengeance est une chose
» à laquelle j'ai de la peine à résister. » (*Écrits origin. t. 2, lett. 1, 2 et 3 de Philon.*)

Toutes ces lettres semblent montrer dans Knigge un adepte bien décidé à se soustraire enfin au despotisme de Weishaupt, non pas pour renoncer à ses complots, mais pour se faire lui-même fondateur d'une nouvelle Société de conjurés ; cependant, au milieu de ces divisions intestines, il est à remarquer que ce concurrent outragé, à cette même époque, dans ces mêmes lettres soit à Weishaupt, soit à Zwach, n'en mêle pas moins ses réponses et ses avis sur tout ce qui tend à la propagation de la Secte. C'est

ainsi

ainsi que dans son *Post-scriptum* du 26 Mars, oubliant tout-à-coup sa colère contre Weishaupt, il l'avertit que le Frère *Accutius* sollicite des lettres de recommandation, des adresses aux Frères d'*Italie*, pour en munir un autre adepte qui va dans ces contrées joindre sa mission à celle du Frère Hannibal. « Cette affaire, ajoute » même Knigge, est de la plus haute impor- » tance pour l'Ordre; car notre homme est un » excellent scrutateur; et je vous en assure, il » est sur les Moines d'Italie des nouvelles très- » spéciales. » Il pouvoit en effet y avoir dans ce pays-là des Dom Gerles, des moines mécontens à enrôler; il falloit pour cela se désister de l'article du Code illuminé, qui les exclut de l'Ordre; mais on voit toujours Knigge moins scrupuleux que Weishaupt sur l'article des exceptions. On le voit encore dans ces mêmes lettres avertir ces Aréopagites de faire attention aux affaires de l'Ordre, à Vienne en Autriche; leur mander qu'il a des nouvelles importantes sur ce pays-là; et quant à la Pologne, que s'il n'y connoît personne qui puisse seconder la confédération, il a au moins *son monde en Livonie*. Et en effet on voit par ses rapports officiels qu'il avoit dans cette partie de la Russie, un Missionnaire, *qui de si loin peut-être n'enverroit pas exactement et chaque mois, ses quibus licet;* mais qui travailleroit pour l'Ordre mieux encore qu'aucun de ses apôtres. *Aber er wird würken wie noch keiner gewürkt hat.*

Tant d'intérêt pour l'Ordre, pour la propagation de ses complots, marquoit assez évidemment que Knigge pensoit moins à le quitter qu'à reprendre son premier rang. Tout cela se montroit encore plus évidemment dans ce qu'il écrivit à Caton, le jour même qu'il mettoit à la poste toutes ses me-

naces pour Weishaupt. « J'ai de bien grandes vues » pour notre Ordre, disoit-il ici, et cela m'a fait » tout-à-coup oublier les outrages de Spartacus. » — Je n'ai pas besoin qu'il avoue ses torts, » mais simplement qu'il les connoisse. « La lettre finissoit par rendre Caton même juge du différent; (*worüber Sie, besster Cato, Richter seyn mœgen.*) Il n'en falloit pas davantage à Weishaupt, pour voir que cette guerre se termineroit à son avantage. Il ne vouloit point perdre un homme tel que Philon Knigge; mais il vouloit encore moins avoir un rival. « Si Philon » rentre en lui-même, écrivoit-il de son côté » à Zwach, s'il revient à moi et reconnoît ses » torts, il me retrouvera tel que je fus d'abord » pour lui. Mais ne vous montrez nullement em- » pressé à le rechercher, j'ai à lui prouver que je » peux me passer de lui. — Il ne faut point nourrir » sa vanité. Il veut être prié, et c'est précisément » pour cela qu'il ne doit pas l'être. -- S'il a à cœur » le bien de la chose, il reviendra de lui-même, » et je le recevrai à bras ouverts. » (*Ecrits orig. t. 2, lett. 24.*)

Tout ce que Weishaupt appelle ici le *bien de la chose*, c'est-à-dire la propagation, le triomphe de son Illuminisme, de son impiété et de tout ses complots; il étoit évident que Knigge ne l'avoit pas moins à cœur que lui-même. Ce vœu commun de la scélératesse les rapprocha encore précisément autant de temps qu'il leur en falloit à l'un et à l'autre pour acquérir en Allemagne une grande partie au moins de cette puissance, que Knigge promettoit à son Aréopage illuminé. Il est vrai qu'il nous dit avoir obtenu son congé et l'honorable attestation de ses services; il est peut être vrai que ce congé lui fut donné, ainsi qu'il nous le dit, sur la promesse de ne jamais

rien faire contre les intérêts et les *projets* de l'Illuminisme, de garder le plus profond silence sur les secrets des Frères, de ne jamais compromettre leurs Supérieurs, de ne pas se permettre même de les nommer ; (*seine Obern weder zu nennen noch zu compromittiren.*) Mais cette retraite et ce certificat sont datés de l'époque où les découvertes faites à Munich lui dictoient déjà des précautions à prendre, pour ne pas se trouver compromis avec les autres chefs de l'Illuminisme. Il dit avoir reçu ce congé, le premier Juin, année 1784 ; et les premiers décrets de l'Électeur de Bavière contre les Sociétés secrètes, sont du 22 du même mois de la même année. D'ailleurs quatre mois plus tard encore, nous voyons *Philon Knigge*, mentionné comme adepte par Weishaupt même, sans aucune indice de sa retraite, ce qui en rend la date au moins suspecte. Quoi qu'il en soit, depuis l'époque de ses grandes divisions jusqu'au moment où Knigge nous assure avoir mis fin à tous ses rapports avec l'Illuminisme, il s'étoit au moins écoulé quatorze mois ; nous verrons en son temps comment il faut entendre cette prétendue cessation de tout rapport avec ses anciens confrères. Au moins est-il bien sûr que dans cet intervalle de quatorze mois, il ne sut que trop bien mériter la reconnoissance de la Secte par de nouveaux services ; par celui-là sur-tout que ses intrigues concertées avec celles de Bode rendirent à Weishaupt, en consommant dans toutes les Loges Allemandes les projets de confédération ou d'intrusion.

Suite de la confédération des Illuminés et des Loges maçonniques.

Le grand obstacle à ces projets étoit la jalousie des Rose-Croix, celle des Frères de la stricte observance et des Philalètes se disant Illuminés de la Théosophie ; l'acquisition de

Bode, les voyages de Knigge auprès de leurs Altesses le Duc Ferdinand de Brunswick et Charles de Hesse-Cassel, l'illusion qu'il fit à ces deux Personnages, alors les deux chefs les plus importans des Loges Allemandes, l'influence qu'il eut par son nouvel adepte sur les commissaires chargés à Wilhelmsbad de travailler au nouveau Code, expliqueront sans peine comment il triompha de tant d'oppositions. Quand Bode se fut bien convaincu que, loin d'être l'ouvrage des Jésuites et des Prêtres, les mystères de Weishaupt n'étoient qu'une conspiration toute dirigée contre les Jésuites, les Princes et les Prêtres qu'il détestoit également; quand il eut vu toute cette conspiration se dévoiler dans les grades d'*Epoptes* et de *Régens*, il ne pensa plus qu'à tenir la parole qu'il avoit donnée à Knigge, *de vivre tout entier* pour son Ordre, et sur-tout d'en *avoir toujours les intérêts présens dans la confection du nouveau Code*. Jamais promesse ne fut plus fidèlement tenue et n'eut un succès plus général. Pour des Frères à qui leurs antiques mystères rappeloient sans cesse l'Égalité et la Liberté, rien n'étoit plus séduisant que la lettre encyclique de Knigge sur la Maçonnerie *éclectique* ou *élective*. Bien des Loges avoient accédé d'elles-mêmes à sa confédération; Bode en fit introduire les lois dans le nouveau *Rituel maçonnique*. C'est à l'occasion de ces lois que celui des Maçons, qui en a le mieux conçu toutes les suites, s'écrie dans l'amertume de son cœur: « O mes Frères! par où com-
» mencerai-je et par où finirai-je, en vous parlant
» de ce *Bode*, connu chez les Illuminés sous
» le nom d'*Amélius*? Jugez des importans ou
» plutôt des désastreux services qu'il alloit leur
» rendre, lui, depuis si long-temps en relation

» avec une foule de nos Frères ; lui qui dans la
» plupart de nos assemblées générales, avoit
» joué un si grand rôle ; -- lui qui, sous un
» air de bonhomie, de droiture allemande,
» cachoit un cœur plein de noirceur, d'impiété,
» et d'un enthousiasme fanatique pour le Natu-
» ralisme ; lui encore que la *stricte observance*
» avoit mécontenté, en laissant son ambition
» déçue. Quelle acquisition à tous égards que
» cet homme pour les Illuminés ! Ses premiers
» efforts se tournèrent contre nous. Il agissoit où
» Knigge ne pouvoit atteindre. *C'est par lui que*
» *les Illuminés dominèrent dans le nouveau sys-*
» *tème que l'on avoit voulu établir à Wilhelms-*
» *bad ; c'est par lui que leur fut ouverte l'entrée*
» *dans nos Directoires, et qu'ils vinrent à bout*
» *de fraterniser avec nos Frères de la stricte*
» *observance.* L'alternative de Knigge, son Frère
» Insinuant, son Enrôleur, étoit de soumettre
» à son Illuminisme et d'entraîner dans sa fu-
» neste alliance, la Franc-Maçonnerie, ou bien
» de l'écraser. -- *Au grand étonnement, à la*
» *grande douleur de nos vrais Frères, ce fut*
» *par Bode et lui, que dans toute l'Allemagne*
» *la plus grande partie de nos Loges furent*
» *imprégnées, empestées de cet Illuminisme.* »
(Disc. d'un Vénérable sur le dernier sort de la Franc-Maçonnerie.)

Je retrouve ces lamentations et ces aveux, très-souvent répétés dans les mémoires et les lettres de plusieurs Allemands, jadis zélés Maçons, aujourd'hui déplorant cette intrusion de l'Illuminisme Bavarois dans leur Société. Cependant quelques Loges s'y opposoient encore. Celle de Berlin, appelée *des trois globes*, fit, en 1783, circuler des lettres portant anathème contre tous les Frères qui abaisseroient la Franc-Maçonnerie,

jusqu'à en faire une société d'hommes conjurés contre le Christianisme ou le Gouvernement. Mais, soit que cette Loge ne fût pas elle-même initiée aux derniers mystères des Rose-Croix et autres grades conspirateurs, soit que cet anathème ne fût qu'une dissimulation de ses propres secrets, la circulaire fit peu d'impression. L'intrusion continua; elle devint si générale, que dans ses instructions au Grade d'*Illuminé dirigeant*, la Secte crut pouvoir ajouter ces paroles remarquables « *de toutes les Loges légitimement constituées en Allemagne, il n'en est qu'une seule qui ne soit pas unie à nos Supérieurs;* encore cette Loge est-elle réduite à cesser ses travaux. » (*Grade d'Illum. dirig. sect.* 3, *N.*° 5.)

Cette déclaration ne disoit pas encore que le plus grand nombre des Frères Maçons fût déjà illuminé; elle annonçoit seulement qu'à peine étoit-il une Loge dont les Supérieurs, soit *Vénérables*, soit *Surveillans*, soit *Trésoriers*, ne fussent pas en confédération avec Weishaupt. Mais c'étoit là déjà une terrible puissance souterraine. C'étoit une bien grande multitude d'émissaires ou d'agens dispersés, disséminés dans tous les antres maçonniques. Les Loges étoient prises avec les Supérieurs; les Frères subalternes ne devoient pas faire une longue résistance.

La plus grande partie de ces succès étoit due à Philon Knigge; aussi ne renonçoit-il point aux prétentions qui montroient un rival. Weishaupt n'en souffroit point; de nouvelles contestations s'élevèrent entre ces deux chefs. Knigge quitta enfin ou fit semblant de quitter l'Ordre. On ne voit point Weishaupt en témoigner le moindre regret. Sa puissance en effet sembloit dès lors à l'abri des revers. Il n'étoit plus un coin de l'Alle-

TABLEAU GÉOGRAPHIQ UMINÉES.

SPARTACUS-WE E,

Ayant sous lui immédiatement l'Aré ites ont sous eux les Directeurs Nationaux. Chaque des Directoires, tels qu'on les voit dans ce Tablea

DIRECTEUR NATIONAL D'ALLEMAGNE.

I.er Inspecteur.	Provincial de Bavière.		
			Ottenbourg.
	Provincial de Souabe.		Neubourg.
			en.
			Impériales.
			, villes Impériales.
			périales.
	Provincial de Franconie.		es Impériales.
			Henneberg.
II.e Inspecteur.	Provincial des Electorats du Rhin.		
			enbourg.
	Provincial des cercles du Haut Rhin.		et Seigneuriales.
			ancfort.
			n.
	Provincial de Westphalie.		Thorn, Essen.
			Nassau.
III.e Inspecteur.	Provincial de Haute Saxe.		t Zeitz.
			zbourg.
			Querfurt.
	Provincial de Basse Saxe.		en.
			lberstadt.
			, Hildesheim.
			bourg.

magne (*a*) où il ne l'exerçât. Déjà même elle s'étendoit bien au delà du Rhin et du Danube. Pour le Nord et l'Orient, il avoit ses émissaires en *Hollande*, en *Pologne* et en *Livonie* (*Philo's Bericht.*) Ses Apôtres au Midi, étoient déjà passés de *Milan* à *Venise.* (*Voyez les dépositions juridiques faites à Munich.*) A l'Occident, il entamoit déjà la *France*, et ses correspondans résidoient à *Strasbourg.* (*Ecrits origin. t.* 2, *lett.* 23 *de Weishaupt à Caton*, 28 *Janvier* 1783.) Mais alors s'élevoit contre la Secte, l'orage qui fait dans ses annales le sujet de sa troisième époque.

CHAPITRE VII.

Troisième époque de l'Illuminisme ; la Secte découverte.

Premiers soupçons sur l'existence de l'Illuminisme. Moyens de Weishaupt pour prévenir toute poursuite.

CE n'étoit pas sans raison que Weishaupt témoignoit des inquiétudes sur la précipitation avec laquelle Knigge avoit admis tant de candidats

(*a*) Pour donner une idée claire et précise de la manière dont toutes ces Loges et tous les Illuminés dispersés correspondoient avec leur chef, je crois devoir ajouter ici le tableau géographique et politique de la Secte, tel qu'il se trouve tracé par Knigge lui-même dans les Ecrits originaux. Ce tableau n'embrasse, il est vrai, que l'Allemagne sans y comprendre les provinces de la Maison d'Autriche, parce que, nous dit Knigge, *les Frères de ces provinces ont demandé un Directeur national à part ;* mais il sera aisé d'en faire l'application à tous les autres Empires. Pour le rendre plus sensible, je n'ai fait qu'ajouter Weishaupt en relation immédiate avec ses Aréopagites, et ceux-ci avec les Directeurs nationaux. Un coup d'œil suffit ensuite pour voir comment les instructions, les ordres, les réponses passent successivement du Général aux Aréopagites, au Directeur national, aux trois Inspecteurs, aux Provinciaux, aux Districts ou Directoires Ecossais, aux Loges et aux individus.

aux mystères de la Secte ; mais Knigge étoit encore mieux fondé dans le reproche qu'il lui faisoit à lui-même de ne pas toujours attendre que les candidats fussent arrivés aux derniers mystères, pour leur dévoiler tout le rôle qu'y jouoit l'athéisme, en leur recommandant, comme des Livres précieux à l'Ordre, les productions publiées sous le nom de *Boulanger*. (*Ecrits origin. t.* 1, *lett.* 2, *de Plilon à Caton.*) Les succès de Weishaupt l'avoient rendu si téméraire, que sur la Religion il ne gardoit plus de mesures avec les simples écoliers de ses Minervales. Aussi, dès l'année 1781, la Cour de Bavière avoit-elle eu déjà quelques soupçons sur la nouvelle Secte. Elle avoit même ordonné des recherches que les Illuminés eurent l'art d'écarter ou de rendre inutiles. (*Id. lett.* 1 *d'Epictète.*) Pour en prévenir de nouvelles, Weishaupt imagina de faire de l'Electeur même l'adepte tutélaire de ses complots. » Je suis d'avis, écrivit-il à ses Aréopagites, que » pour nous fortifier, vous fassiez une députation » à l'Electeur pour lui offrir le protectorat des » Loges éclectiques. Les Frères Ulysse, Apollon, » et quelques autres membres les plus distingués, » Celse même, pourroient être députés pour cela. » Si le Prince accepte, — vous voilà à l'abri de » toute persécution, -- et personne ne craindra » plus de se joindre à vous et de fréquenter vos » Loges. » (*Id. lett. du* 7 *Fév.* 1783.)

Si cette députation avoit eu lieu, on peut juger comment elle eût *été* accueillie, par la manière dont l'Electeur avoit déjà reçu une proposition de la même espèce. Il résidoit encore à Manheim, lorsqu'un de ses Ministres, sous un prétexte plus plausible, lui proposa d'appeler à sa Cour tous les fameux Philosophes du jour, de les pensionner, de les avoir chez lui, de faire enfin pour tous ces

prétendus grands hommes, ce que Louis XIV avoit fait pour les savans de son siècle. Cette gloire sembla d'abord flatter le Prince, mais il consulta des hommes sages, et il conçut que tout l'éclat de ce projet n'aboutiroit qu'à multiplier une secte également ennemie de Dieu et des Souverains. Charles-Théodore ne voulut plus entendre parler du protectorat des sophistes. Ce fait nous est connu par ceux qui le tenoient du Ministre même, qui s'étoit montré si zélé pour nos soi-disant philosophes.

On ne sait point comment la Cour de Munich acquit ses premières connoissances sur l'Illuminisme. Elles ne furent point d'abord assez détaillées sur l'esprit de la Secte; mais elles firent au moins concevoir en général le danger des associations secrètes. Le 22 Juin 1784, son Altesse Electorale fit publier dans ses Etats, la défense absolue de toute *communauté, société et confraternité secrète, ou non approuvée par les lois.* Les simples Franc-Maçons obéirent et fermèrent leurs Loges, les Franc-Maçons illuminés, qui avoient leurs adeptes à la Cour même, se crurent assez forts pour braver la défense, et continuèrent à tenir leurs assemblées. Un ouvrage publié la même année, par M. *Babo*, professeur à Munich, sous le titre de *Premier avis sur les Franc-Maçons*, (*über frey maurer erste Warnung*) commença à dévoiler plus spécialement les projets des nouveaux adeptes. Le Comte Joseph de Tœrring les attaqua bientôt avec encore plus de vigueur. Les Illuminés ne se contentèrent pas d'opposer de prétendues apologies à ces premières attaques; les artifices par lesquels ils se flattoient d'écarter l'orage, se voient plus clairement dans les lettres de Weishaupt à ses adeptes.

« Ecoutez à présent mon conseil, leur écrivoit-

» il, le 18 Décembre 1784. Si l'on en vient aux
» enquêtes, je suis d'avis que nul des chefs ne se
» laisse entraîner dans les détails et les particula-
» rités; mais qu'ils déclarent directement que
» nulle force au monde ne pourra les engager à
» faire à tout autre qu'à l'Electeur même, les
» ouvertures nécessaires. Là-dessus, il faudroit
» lui donner à lire mes deux grades des plus
» hauts mystères. C'est au moins ainsi que j'en
» agirai, si l'on s'adresse à moi. Vous verrez alors
» quelle heureuse tournure nos affaires prendront.
» Vous avez lu ce que le Frère D. . . . pensoit du
» premier grade. J'en suis sûr, l'Electeur en ju-
» gera de même. J'espère tout de la bonté de ma
» cause. Plein de courage et sans inquiétude, je
» sais au moins d'avance que si je dois succomber,
» ce sera toujours avec honneur, dût-il m'en
» coûter la tête. Montrez-vous de même, donnez
» du cœur aux autres. -- Voilà une belle occa-
» sion de montrer de la grandeur d'ame; ne la
» laissons pas échapper inutilement. -- J'ai parlé
» au Frère Cromwel de mon projet auprès de
» l'Electeur; il en augure les meilleures suites:
» bien entendu pourtant qu'il ne faut en venir
» qu'à la dernière extrémité.» (*Lett. du* 18 *Déc.* 1784, *Ecrits origin.*)

Ce moyen de défense de la part de Weishaupt seroit inconcevable, si l'on ne savoit pas que les deux grades qu'il prétendoit montrer à l'Electeur, n'étoient que de ces grades postiches, qu'il avoit eu soin de préparer pour faire illusion aux Princes, c'est-à-dire, de ceux dont les Illuminés retranchoient ce qui auroit été trop révoltant pour certains candidats. Ils en retranchoient même quelquefois toute la partie des mystères, tous les discours du Hiérophante, et n'en laissoient subsister qu'un vain cérémonial. Une seconde lettre

de Weishaupt à ses Aréopagites, développe plus clairement encore tout cet artifice. « Mes Frères, » leur dit-il ici, la mesure que vous voulez prendre » est bonne et conforme aux circonstances. Le » mémoire de notre *Ménélaüs* (*de Werner*, Con- » seiller à Munich), est très-beau et très-bon. Je » vous prie seulement d'y ajouter que vous ne mon- » trerez vos grades qu'à l'Electeur. Ceux qu'on » peut lui donner sont, 1.° *le Novice*, 2.° *le* » *Minerval*, 3.° *l'Illuminé mineur*. *Nota benè* » qu'il faut changer ici ces mots *dummster mœnch* » (moine stupide) en ceux-ci, *dummster mensch* » (homme stupide) ; 4.° l'illuminé majeur, tout » entier, hors ces mots que vous effacerez : *Les* » *Prêtres et les mauvais Princes sont sur notre* » *chemin ;* 5.° l'Illuminé dirigeant. Mais vous ne » montrerez dans celui-ci, que la cérémonie de » réception et mon discours. *De tout le reste* » *rien du tout ;* --- 6.° du grade de Prêtre, *ne* » *donnez que l'instruction relative aux sciences.* » *Encore faut-il bien la relire*, *et n'y laisser* » *aucun renvoi*, aucune allusion au reste.

» Comme on ouvre à présent les paquets » d'Ephèse, (d'Ingolstadt) je vois bien que c'est » à moi que l'on en veut. -- J'écrirai demain à » *Alfred* (au Ministre Seinsheim). -- Cette lettre » annoncera d'avance à la Cour la manière dont » je prétends me montrer. — Dites hautement à » l'Electeur, que *notre Ordre est un produit de* » *ses Etats*, *et que j'en suis l'auteur*. Alors l'af- » faire viendra à moi. Mais je doute qu'on en » vienne à une enquête personnelle, avant que » d'avoir des données qu'on ne peut acquérir » qu'en ouvrant les lettres. Montrez-vous grands, » fermes et sans crainte. Ma conduite vous dira » ce que je sais être. -- Dans l'instruction du » grade de Prêtre, prenez bien garde à la partie

» relative à l'histoire, *n'y laissez rien qui con-*
» *firme le vol fait aux archives.* »

Weis-haupt découvert et déposé.

Cette lettre étoit datée du 2 Février 1785; toutes les ruses qu'y prescrivoit Weishaupt, se trouvèrent inutiles. La Cour avoit acquis des connoissances assez positives, pour commencer à prendre des précautions contre ce héros de la secte. Peu de jours après tous ces avis donnés à ses Aréopagites, il fut déposé de sa Chaire de Professeur en droit à Ingolstadt, au moins comme *fameux Maître de Loges*, et rebelle aux ordres portés contre toutes les assemblées et sociétés secrètes. Les mystères de la sienne n'étoient cependant pas encore spécialement dévoilés; il étoit seulement notoire que divers membres de son Illuminisme, révoltés de sa doctrine ou de ses projets, avoient renoncé à ses Loges, dès l'année 1783. Ceux-ci étoient, entre autres, le Prêtre *Cosandey*, l'Abbé *Renner*, l'un et l'autre professeurs d'Humanités à Munich. Quelqu'horreur que leur eût inspiré ce qu'ils avoient appris de la Secte, sans être arrivés à ses grands mystères, il ne paroît point qu'ils eussent fait, jusqu'à ce moment, aucune démarche contre elle; au moins n'étoient-ils pas entrés dans des détails suffisans pour éclaïrer la justice du Souveraïn, lorsque le 30 Mai 1785 ils reçurent, de la part de son Altesse Electorale et de leur Evêque de Freysingue, ordre de comparoître devant le Tribunal de l'Ordinaire, pour y déclarer, sur leur serment, tout ce qu'ils avoient vu chez les Illuminés de contraire aux mœurs et à la Religion. On n'imaginoit pas encore que la conspiration se dirigeât spécialement contre le Gouvernement. Messieurs Cosandey et Renner, firent leur déposition juridique, l'un le 3, et l'autre le 7 Avril suivant. Je dois, dans ces mémoires, donner au moins

Déclarations juridiques de deux Illuminés.

l'extrait de l'une et de l'autre. Quoique parfaitement d'accord entre elles, celle de M. Cosandey est plus détaillée sur les principes des Illuminés, celle de M. Renner l'est davantage sur leur constitution et l'éducation de leurs élèves. Je commencerai donc par donner l'extrait de celle-ci; j'en viendrai ensuite à celle de M. Cosandey.

Déposition du Professeur Renner.

DÉPOSITION juridique du Professeur Renner, *sur les Illuminés.*

Après avoir exposé les ordres qu'il a reçus de comparoître, et l'objet sur lequel il doit rendre témoignage, M. Renner entre en matière, et dit: « L'Ordre des Illuminés doit être bien distingué » de celui des Franc-Maçons. Mais cette diffé- » rence n'est connue ni des simples Franc-Maçons, » ni même des nouveaux initiés dans le grade mi- » nerval. J'avois donné moi-même dans le piége » jusqu'à ce qu'enfin, après une longue épreuve, » on jugea à propos de m'élever au grade *d'Illu-* » *miné mineur*, le premier dans lequel on prend » ce nom d'Illuminé. Je fus même établi Supé- » rieur d'un petit nombre de Frères. »

Ici le déposant, qui, lors de son entrée dans la secte, avoit cru se faire Franc-Maçon, apprend qu'il ne l'est pas encore, que bien des Frères même avoient trouvé mauvais qu'on ne l'eût pas encore fait passer par les grades intermédiaires. Il les reçoit, les trouve peu satisfaisans en eux-mêmes; « mais, ajoute-t-il, l'avantage que j'y » trouvai, fut de voir le parti que l'Ordre tiroit » de la Franc - Maçonnerie. Les Illuminés ne » craignent rien tant que d'être reconnus sous » ce nom. Ils n'empruntent le voile de la Franc- » Maçonnerie, que parce qu'ils se croient plus » en sûreté sous l'égide d'une société régardée » comme insignifiante. — Les Loges maçonni-

» ques ne contiennent pour eux, suivant leur
» expression, que les goujats (*der tross von*
» *leuten*) ou le gros de l'armée, dans lequel il
» se trouve un très-petit nombre d'hommes qui
» doivent s'estimer heureux, lorsqu'après de
» longues et dures épreuves, ils sont jugés
» dignes d'être secrètement admis dans le sanc-
» tuaire de l'Ordre. Tous les autres Franc-
» Maçons, Apprentis, Compagnons, Maîtres
» même, doivent se contenter de leurs vaines
» cérémonies et rester sous le joug, soit parce
» que leurs yeux trop foibles ne supporteroient
» pas la lumière, soit aussi peut-être parce qu'on
» ne pourroit assez compter sur leur amour pour
» l'Ordre, et sur leur secret, deux choses essen-
» tielles aux adeptes. Quand ils sont une fois
» condamnés à rester dans cette obscurité, il
» n'est plus pour eux d'espoir d'arriver aux
» mystères; ce que les Supérieurs expriment en
» ces termes : *Ex Inferno nulla est redemptio*.

» Cependant ces Franc-Maçons, sans s'en
» apercevoir, sont conduits par l'Illuminisme,
» qui tire de grands avantages de leur consi-
» dération, de leurs richesses. C'est pour ces
» hommes-là, disent les Supérieurs, une assez
» bonne récompense que d'être admis à converser
» avec les adeptes de la lumière, et d'en puiser
» assez dans leur entretien pour paroître eux-
» mêmes éclairés aux yeux des profanes.

» Ces Illuminés, qui ne se montrèrent d'abord
» que sous le voile d'une société littéraire, se
» sont donné la constitution suivante. Leur Ordre
» est divisé en classes appelées *Grades*, parce
» que la lumière se gradue suivant ces classes.
» --Le premier grade est une espèce de noviciat.
» quoique tout sujet appelé *Insinué*, et désigné
» par quelque membre comme digne d'être admis,

» doive déjà avoir été formé et préparé à un certain point par son Enrôleur. C'est une loi de l'Ordre que chaque Isinué doit au moins subir une année d'épreuves, afin que l'Insinuant puisse l'observer exactement, suivant les règles de l'Ordre, et tracer ensuite dans un *quibus licet* le portrait ressemblant, l'idée exacte du caractère, des talens et de la conduite du Candidat. Celui-ci en est-il trouvé digne, on l'admet à la classe des préparations. — De mon temps il y en avoit deux de cette espèce, qu'on appeloit Eglises. Chacune étoit dirigée par quatre hommes, constituant ce qu'on appelle la *Magistrature*. L'un de ces Magistrats étoit *Supérieur*, l'autre *Censeur*, le troisième *Trésorier*, le quatrième *Secrétaire*. Tous ceux-là doivent être adeptes d'un grade plus haut. Nous avions au moins chaque mois une assemblée, où devoient paroître tous les membres de la même Eglise, pour y donner aux Supérieurs une lettre cachetée, ayant pour adresse *quibus licet*, ou bien *soli*, ou bien *primo* contenant le détail exact de la conduite, des discours, etc. de ceux qu'ils avoient observés.

» Nul membre n'est exempt de ces *quibus licet*, qui vont passant de grade en grade, sans être ouverts, jusqu'à celui qui a droit de les lire. Les autres occupations de ces assemblées, outre quelques cérémonies, étoient la lecture des statuts, de quelques pages des anciens philosophes, et d'un discours alternativement composé par chacun des membres, sur différens sujets. Comme en général les Frères n'aiment point la Religion, plus l'orateur montre de liberté sur cet objet, plus il est applaudi, et plus il acquiert la réputation d'un homme éclairé. Quelquefois cependant la présence de quelques

» Frères, encore foibles ou suspects, engage
» les Supérieurs à donner des signes d'un mécon-
» tentement apparent. — Ce seroit dans eux une
» faute grossière contre leur politique, que de
» s'abandonner à des discours trop libres, et ré-
» pandre trop publiquement les principes de
» l'Ordre. Chaque membre prendroit bientôt cette
» conduite pour une suite de leur système.

» Pour éviter le soupçon et arriver plus sûre-
» ment au but, ils ont des assemblées hebdo-
» madaires ou libres de tout cérémonial, de toute
» gêne. Ici, les élèves disputent entre eux sur
» toute sorte d'objets. C'est dans ces circons-
» tances que les Supérieurs, et ceux qui sont déjà
» imbus de l'esprit de l'Ordre, savent tourner en
» dérision les *préjugés religieux* ; car chez eux,
» tout ce qui est contraire à leur but s'appelle
» *préjugés*. C'est alors qu'à force de séduisans
» détours, ils donnent à leurs principes une tour-
» nure si piquante qu'enfin les plus timides se
» trouvant enhardis par l'exemple, et purifiés de
» toute scorie, de tout préjugé religieux, devien-
» nent parfaitement comme les autres. Celui
» auprès de qui cet art ne réussiroit pas, est un
» homme perdu pour l'Ordre.

» Ce qui m'a le plus frappé chez les Illuminés,
» est sans contredit la méthode qu'ils suivent
» pour enchaîner leur monde et pour manier
» les esprits. Ils exaltent la grandeur, la puissance
» de leur Ordre ; ils parlent de sa dignité avec
» le plus profond respect ; ils vous étourdissent
» de superbes promesses, de la protection de
» grands personnages, prêts à tout faire, sur la
» recommandation de l'Ordre, pour l'avancement
» de ses membres, jusqu'à ce qu'enfin leur élève
» regarde ou au moins paroît regarder l'avantage
» de l'Illuminisme comme le sien même, et toutes
les

» les propositions et tous les ordres qu'il en reçoit, » comme un devoir à remplir. Un élève ainsi dis- » posé, a-t-il eu le malheur de confesser dans » ses *quibus licet* ou dans ses lettres au *primo*, » au *soli*, quelque faute d'inconduite ; leur a-t- » il fait part d'un secret qui lui a été confié ou » qu'il a extorqué, le malheureux dès lors est » perdu pour lui ; il appartient tout entier à la » secte. -- Dès qu'ils l'ont une fois enchaîné, ils » prennent avec lui un tout autre ton. Ils se sou- » cient fort peu de sa personne. Il peut nous » quitter, disent-ils ; nous n'avons pas besoin de » lui. — Je ne crois pas qu'un seul se soit encore » hasardé ou jamais se hasarde à montrer du mé- » contentement, bien moins encore à les quitter, » sur-tout s'il a présentes à l'esprit ces menaces » dictatoriales : *Celui qui nous trahit, pas un* » *Prince ne pourra le sauver* (Kein Fürst kann » den schützen der uns verræth.)

» Leur goût dans le choix des élèves est émi- » nent. Ils n'attirent à eux que des personnes » qu'ils croient pouvoir rendre utiles à leur objet. » Des hommes d'état, des personnages distingués » ou riches, des archivistes, des conseillers, des » secrétaires, des commis, des professeurs, des » abbés, des gouverneurs, des médecins, des » apothicaires, sont pour eux des candidats tou- » jours bien venus.

» Le grade d'*Illuminé majeur* est, si l'on me » permet cette expression, une école où l'élève » est formé comme un vrai *chien limier* » (*wie die vahren spürhunde abgerichtet werden.*) Ici le déposant donne leur manière d'épier ou de peindre les adeptes et les profanes. Il met sous les yeux du magistrat une partie des quinze cents ou deux mille questions sur lesquelles il faut répondre pour tracer le signalement, le caractère, les

habitudes, etc. de ceux que l'adepte est chargé de scruter. — Ensuite il continue : « Cette manière d'éclairer les élèves, va toujours croissant à chaque grade. — Un Frère peut connoître ceux de sa classe et ceux des grades inférieurs ; mais, à moins qu'il n'ait reçu des Supérieurs la commission de directeur, de visiteur ou d'espion, tous les autres adeptes sont pour lui ce qu'ils appellent des *invisibles*. C'est là sans doute ce qui fait la plus grande force de l'Ordre. Les chefs, par ce moyen, observent un inférieur sans en être connu ; ils savent à quel point il est attaché à l'Ordre ou fidèle au secret ; et ce qui est le plus important, en cas de ces orages qu'ils craignent depuis longtemps et en toute occasion, ils peuvent appuyer les Frères, sans faire le moins du monde soupçonner qu'ils ont la moindre part à tout ce système ; puisqu'ils restent inconnus aux Frères même, à plus forte raison aux profanes.

» *Il est des hommes, et on peut les remarquer, qui défendent cet Ordre (de l'Illuminisme) avec beaucoup de chaleur, sans se dire illuminés.* Cette conduite mérite assurément une petite observation. — Ou bien ces défenseurs sont de l'Ordre, ou bien ils n'en sont pas. S'ils n'en sont pas, comment peuvent-ils défendre ce qu'ils ne savent et ne peuvent pas savoir ? S'ils en sont, ils ne méritent par cela même aucune foi, alors même qu'ils produisent, comme preuves, quelques écrits jetés en avant, pour faire illusion sur le plan de l'Ordre, ou bien alors que sur leur honneur ils en disent tant de bien. Lorsqu'on pèse bien l'impossibilité de savoir quelque chose de l'Illuminisme sans en être membre, lorsqu'on rapproche les avantages de l'*invisibilité* ; si l'on

» vouloit en conclure quelque chose sur ces dé-
» fenseurs, on diroit sans trop mal raisonner,
» qu'ils sont eux-mêmes de l'Ordre, et de cette
» espèce d'adeptes que les Illuminés appellent
» *invisibles* ; (*und zwar von iener art der vers-*
» *chwundenen, wie man sie in der Ordens-spra-*
» *che nennt.* » (*a*)

Après avoir ainsi donné le plan général des Illuminés, autant qu'il a pu en avoir connoissance, sans être parvenu aux derniers grades, le déposant en vient aux principes que les Supérieurs inculquent à leurs élèves, et met en tête celui-ci, dont ils ont fait une espèce de proverbe : *Tous les Rois et tous les Prêtres sont des fripons et des traîtres....*

Quant au *suicide*, *les Supérieurs le prêchent aux Frères pour les préparer aux jours d'orage.*
« Ils ont l'art de le présenter comme un moyen si
» aisé et si avantageux dans certaines circonstan-
» ces, que je serois peu surpris, dit M. Renner,
» de voir quelque élève entraîné, sur-tout par
» l'attrait d'une certaine volupté qu'ils disent
» attachée au plaisir de se tuer soi-même, et
» qu'ils prétendent accréditer par des exemples....

(*a*) Si je priois certains Journalistes Anglais, et surtout M. *Griffith*, ou bien ses lieutenans au *Monthly review*, de vouloir bien lire et méditer cette observation de l'Illuminé déposant, je m'attendrois à une rétorsion que ces Messieurs m'ont mis dans le cas de prévenir. — Quand on voit des hommes en société avec des brigans, déposer ce qu'ils ont vu faire par ces brigands, ou bien quand on produit les écrits même des conjurés, on peut très-bien, sans être leur complice, les démontrer coupables. Mais vous, qui les prétendez innocens, si vous n'étiez pas avec eux, votre suffrage détruira-t-il la preuve des témoins? Si vous étiez des leurs, tout ce que l'on peut conclure de vos négations, c'est que vous leur êtes encore bien fidèle, puisque vous résistez pour eux aux démonstrations de l'évidence.

» Mais de tous leurs détestables principes, le
» plus dangereux me semble celui-ci : *L'objet*
» *sanctifie les moyens*. D'après cette morale, et
» suivant leur pratique d'ailleurs fidèlement
» suivie, il leur suffira pour calomnier un
» honnête homme, de soupçonner qu'un jour il
» pourroit mettre obstacle aux projets de l'Or-
» dre. Ils cabaleront pour chasser celui-ci de
» sa place, ils empoisonneront celui-là ; ils en
» assassineront un autre ; bref, ils feront tout ce
» qui les conduit au grand but. Supposé que
» le crime d'un Illuminé soit découvert, il lui
» restera toujours pour moyen le *patet exitus*.
» *C'est une balle dans la tête*, et il échappe à
» la justice.

» Sur cette observation, M. Renner passe à
» ce que les Illuminés appellent le *régime moral*,
» *la commission des mœurs* ou même le *Fiscalat*.
» Cette commission seroit un collége composé
» des hommes les plus habiles, les plus capables
» et les plus honnêtes, c'est-à-dire, dans leur
» langage, d'hommes pour la plupart apparte-
» nant à leur classe d'Illuminés *invisibles ;* et
» qui possédant toute la confiance du Souverain,
» conformément à leur commission, lui feroient
» connoître les mœurs, l'honnêteté de chaque
» sujet ; mais parce qu'on ne peut sans probité
» remplir les divers emplois de l'Etat, chaque
» sujet seroit aussi préparé d'avance à son service.
» — Projet admirable ! mais s'ils venoient à bout
» de le remplir, si l'on suivoit leur règle, que
» deviendroient tous les autres hommes qui ne
» sont pas dans leur Illuminisme ? Heureusement
» ce projet est découvert à temps ; sans cela peut-
» être auroient-ils vérifié ce qu'un Supérieur
» revenant de voir un autre Supérieur d'un grade
» plus élevé encore avoit prophétisé : *Tous les*

» *postes une fois bien remplis les uns après les*
» *autres, si l'Ordre a seulement six cents mem-*
» *bres, rien ne peut plus nous résister.* »

M. Renner finit par déclarer qu'il ne sait point le but ultérieur de l'Ordre; que les chefs parlent sans cesse de ce but, sans jamais dire en quoi il consiste. Il le croit important; mais il laisse chacun libre de prononcer comment, après ce qu'il a dit, ce but peut s'accorder avec les devoirs religieux et civils. Il n'affirme par son serment que ce qui est contenu dans cette déclaration qu'il laisse écrite et signée de sa main.

DÉPOSITION juridique de M. Cosandey *le* 3 *Avril* 1785.

Je n'ai mis en première ligne la déposition de M. Renner, que parce qu'elle est plus détaillée sur le gouvernement de l'Illuminisme. Plus abrégée sur ce point, celle de M. Cosandey l'est beaucoup moins sur les principes de la Secte. Après avoir montré en peu de mots, comment la Franc-Maçonnerie sert de voile à la Secte, comment le candidat est successivement lié et garrotté sous le joug des Supérieurs; combien est dangereuse une servitude qui soumet les élèves à des hommes ayant pour maxime de paroître oisifs au milieu de la plus grande activité, il passe avec le malheureux Minerval aux grades d'Illuminés *mineur* et *majeur*. « C'est ici, dit-il, que l'élève est un
» peu plus initié aux systèmes de l'Ordre. Il ne
» reçoit pourtant cette lumière que lentement et
» avec toutes les précautions possibles. Ici, il
» apprend à connoître un plus grand nombre de
» membres et de sous-supérieurs; mais les Chefs
» sont toujours pour lui *les invisibles*.

» Pour être promu aux grades plus élevés, il
» faut, dans le langage de la Secte, qu'il dépose

» tous les préjugés religieux. Au moins faut-il
» qu'il ait auprès des Supérieurs tout l'air de s'en
» être défait. Car aucun *religionnaire* (c'est leur
» expression) ne sera admis au plus haut grade.
» *Dann kein religionær* (*es ist ihr ausdruck*)
» *wird in die hærere grad aufgenommen.*

» Ce sont les Excellentissimes Supérieurs qui
» donnent le ton à tous ces grades. Leurs ordres,
» leurs maximes, leurs opinions, leur doctrine
» sont l'ame, le modèle, l'esprit, le ressort de
» cette institution. Les Chefs et les Supérieurs
» en sous-ordre sont ou des fourbes adroits, de
» noirs et systématiques scélérats, ou bien des
» enthousiastes de bonne foi, conduits et hon-
» teusement trompés par d'autres. La preuve en
» est dans ces espèces de proverbes, dans ces
» principes qu'ils ne donnent point par écrit,
» mais qu'ils inculquent sans cesse à leurs infé-
» rieurs, et que voici :

» 1.° *Quand la nature nous impose un fardeau*
» *trop pesant, c'est au suicide à nous en délivrer.*
» *Patet exitus.* -- Un Illuminé, nous disoient-
» ils, doit se donner la mort plutôt que de trahir
» son Ordre ; aussi exaltent-ils le suicide comme
» accompagné d'une secrète volupté.

» 2.° *Rien par raison, tout par passion :* »
c'est leur second principe.

« Le but, la propagation, l'avantage de
» l'Ordre, sont leur Dieu, leur patrie, leur
» conscience ; ce qui est opposé à l'Ordre est
» noire trahison.

» 3.° *Le but sanctifie le moyen.* Ainsi, ca-
» lomnie, poison, assassinat, trahison, révolte,
» infamies, tout ce qui mène au but est louable.

» 4.° *Nul Prince ne peut mettre à l'abri celui*
» *qui nous trahit.*

» Il se passe donc dans cet Ordre des choses

» contraires aux intérêts des Princes, — des » choses qui, vu leur importance, méritent » d'être manifestées aux Princes; — et cette » découverte seroit aux yeux des Illuminés une » trahison, qu'ils menacent d'avance de venger!... » — Ils ont donc des moyens de se défaire impu» nément de leurs accusateurs. — Ces moyens » se devinent.

» 5.° *Tous les Rois et tous les Prêtres sont* » *des fripons et des traîtres;* ou bien encore, » *tous les Prêtres sont des gueux.*

» Dans le plan des Illuminés, il faut anéantir » la Religion, l'amour de la Patrie et celui des » Princes; parce que, disent-ils, la Religion, » et cet amour de la Patrie et celui des Princes, » restreignent les affections de l'homme à des » états particuliers, et le détournent de l'objet » bien plus vaste de l'Illuminisme.

» Parmi leurs projets, j'ai observé entre au» tres, ce qu'ils appellent l'empire ou le gouver» nement moral. De ce gouvernement qui met» troit dans leurs mains la force de chaque Etat » (et que l'on voit ici appelé *Collége* ou *Conseil*) » dépendroient, *sans appel au Prince*, toutes » les grâces, toutes les promotions et tous les » refus. Par-là, ils auroient le droit absolu de » prononcer définitivement sur l'honnêteté et » l'utilite de chaque individu. — Par-là, tous » les profanes seroient écartés des Cours et des » emplois; et d'après leur langage, une sainte » légion de leurs adhérens entoureroit le Prince, » l'enchaîneroit, dicteroit ses arrêts, d'après leur » bon plaisir. Ce Régime ou Collége moral, » qu'ils appellent aussi une Commission morale, et » *Fiscalat* (c'est-à-dire, une espèce de Procu» reurs-généraux pour gouverner les peuples) » donneroit à la Secte le plus redoutable despo-

» tisme sur les quatre parties du Monde, et ne
» feroit des Souverains que de méprisables et
» impuissans fantômes, ou des esclaves cou-
» ronnés. »

Nous retrouverons ce Collége ou *Régime moral* dans une nouvelle déposition juridique, et je dirai alors comment il sert ici de voile aux projets ultérieurs de la désorganisation et destruction absolue de toute société. -- M. Cosandey finit par dire qu'il est prêt à confirmer, sur la foi du serment, la déclaration qu'il vient de faire.

Weishaupt continuant ses complots à Ratisbonne.

Ces dépositions, toutes importantes qu'elles étoient, sembloient avoir fait peu d'impression. Soit que les Tribunaux obsédés, et en grande partie occupés par les Illuminés eux-mêmes, affectassent de n'y trouver rien de sérieux, rien de bien menaçant; soit que l'éloignement de Weishaupt fît croire la Secte détruite et sa conspiration avortée, il fallut que le Ciel s'en mêlât, et que la foudre même vînt en quelque sorte avertir les peuples et les Rois, qu'ils ne connoissoient encore ni toute l'étendue de la trame qui s'ourdissoit contre eux, ni toute l'activité des conjurés. -- Déposé de ses fonctions publiques à Ingolstadt, Weishaupt s'étoit réfugié à Ratisbonne. Il en avoit fait sa nouvelle *Eleusis*, sa ville des mystères; tous ses complots l'avoient suivi dans cet asile; et loin de les croire avortés, il n'en mettoit que plus d'ardeur à les poursuivre. Au fond de son nouveau sanctuaire, la vengeance l'avoit rendu plus menaçant. Désormais tout entier aux projets de son Illuminisme, et délivré des soins qu'il s'étoit vu forcé jusqu'alors de donner à ses fonctions publiques, il n'en mettoit que plus d'assiduité à préparer ses émissaires, à leur apprendre l'art d'aller de part et d'autre saper, dans leurs missions diverses, tous les

fondemens de l'Autel et du Trône, tous ceux des sociétés civiles et des Gouvernemens. Au nombre de ses adeptes étoit un Prêtre apostat nommé *Lanz* ; Weishaupt le destinoit à porter ses mystères et ses complots en Silésie. Sa mission étoit déjà fixée, et Weishaupt lui donnoit ses dernières instructions ; tout-à-coup le tonnerre gronda sur la tête du Maître et de l'Apôtre ; l'apostat tomba mort ; la foudre l'écrasa *à côté de Weishaupt même.* (*Voyez Apologie même des Illuminés*, *p.* 62.) Dans leur premier effroi, les Frères conjurés n'eurent pas le temps de recourir à leurs voies ordinaires, pour soustraire aux yeux de la justice le porte-feuille de l'adepte foudroyé. La lecture de ses papiers offrit de nouvelles preuves, qui, envoyées à la Cour de Bavière, la déterminèrent enfin à donner plus de suite à celles qu'avoient déjà fournies les dépositions de MM. Cosandey et Renner.

Un de ses adeptes frappé de la foudre à ses côtés.

Les recherches se dirigèrent plus spécialement sur ceux que l'on savoit avoir eu à Ingolstadt des liaisons plus étroites avec Weishaupt. L'adepte *Fischer*, premier Juge et Bourgmestre de cette ville, et le Bibliothécaire *Drelx* furent exilés. Le Baron de Frauenberg et quinze autres élèves de Weishaupt furent chassés de l'Université. Ni leur punition, ni la foudre elle-même, n'avoit éveillé le remords dans l'ame de leur maître. On voit par la lettre suivante, adressée à Fischer, comment il s'y prenoit pour soutenir leur courage, et leur souffler tout son enthousiame, tout cet esprit de rage et de vengeance, avec lequel il poursuivoit lui-même ses complots.

« *Je vous salue, mon Martyr ;* » c'est ainsi que commence sa lettre ; il met ensuite sous les yeux de son prétendu martyr, ce passage de Sénèque, où le juste luttant contre l'adversité est

représenté comme le spectacle le plus digne des Cieux ; et il continue : « Faut-il que je vous fé-
» licite, faut-il que je m'afflige avec vous sur
» votre infortune ? Je vous connois trop bien
» pour me livrer à ce dernier sentiment. -- Re-
» cevez donc mes sincères complimens de vous
» voir parmi ceux à qui la postérité doit un
» jour rendre justice, et dont elle admirera la
» constance à défendre la vérité. -- Vous m'êtes
» à présent trois et quatre fois plus cher ; à pré-
» sent que vous voilà partageant ma destinée et
» celle de tant d'autres grandes ames. Je laisse à
» votre prudence à voir si vous devez poursuivre
» juridiquement cette criante injustice, ou bien
» s'il vaut mieux subir votre exil sans murmure
» et sans plaintes, et attendre de meilleurs temps.
» Vous ne manquerez point de secours ; nous
» aurons soin, les Frères et moi, de pourvoir
» à vos besoins. *Les papiers publics présenteront*
» *aussi toute cette affaire comme elle doit l'être.*
» Que *Drexl* se retire en attendant à *Brünn.*
» *--Laissez les rieurs rire, et nos ennemis se ré-*
» *jouir. Leur joie un jour se tournera en pleurs.*
» *Estimez-vous heureux de souffrir avec la*
» *meilleure partie de la Nation.* Si je puis donner
» à quelqu'un ma bénédiction, recevez-la de mes
» deux mains. *Soyez béni, ô vous le plus digne*
» *et le plus constant de mes héros...* Je suis
» fâché que tout ceci arrive précisément au mo-
» ment où je vais sur les rives du Rhin. -- Je
» pars le mois prochain, et je ne serai de retour
» que dans quelques mois. *En attendant, je ne*
» *suis pas oisif, et ce n'est pas sans raison*
» *que je vais dans ces contrées. Faites-le savoir*
» *à nos Frères.* Soyez ferme et constant. Il ne
» peut en résulter pour vous du déshonneur ; con-
» tinuez comme vous avez commencé. Vos enne-

» mis seront forcés eux-mêmes de vous admirer.
» Adieu, appréciez, sentez toute votre grandeur.
» Vos ennemis sont bien petits dans leur triom-
» phe. -- Ratisbonne, le 9 Avril 1785.

» *P.S.* Si vous avez besoin d'argent, je ferai
» prendre à Munich les arrangemens convenables
» pour qu'on vous en envoie. »

Cette lettre fut, ou interceptée, ou remise à l'Electeur par toute autre voie; (*V. Écrits orig. t.* 2, *dernière lettre et note*) et il vit enfin tout ce qu'on devoit craindre d'un homme qui portoit à ce point l'art d'échauffer les conjurés et de leur souffler son enthousiasme. Il établit alors une commission secrète pour recevoir de nouvelles dépositions. Le Conseiller Aulique Utzschneider, et M. Grümberger de l'Académie des Sciences, connus aussi pour avoir quitté l'Illuminisme depuis deux ans, furent mandés pour faire leur déposition. Le Prêtre Cosandey fut de nouveau appelé avec eux. Leur déclaration commune remettroit sous les yeux du lecteur une grande partie de ce que nous avons déjà vu, soit dans celle de M. Renner, soit dans le code des Illuminés, sur la manière dont la Secte s'est emparée des Loges maçonniques, pour s'en approprier les revenus, pour fournir aux frais de ses voyageurs et pour multiplier ses élèves. On y verroit de plus la même marche dans l'art des Frères scrutateurs, les mêmes sermens, le même almanach, le même chiffre, pour les premiers grades. Les déposans n'avoient pas attendu d'arriver à celui des mystères, pour quitter l'Ordre. Les principes qu'ils y avoient reçus n'en sont que plus remarquables. Je me borne à traduire cette partie de leur témoignage comme souverainement importante. Sur cette partie même, j'aurois peut-être dû me contenter

d'observer combien cette nouvelle déclaration est d'accord avec celles qu'on a déjà lues ; mais d'un autre côté, les répétitions mêmes sur des objets de cet intérêt sont peut-être le droit du lecteur, parce qu'elles renforcent les preuves par le nombre, la qualité et l'uniformité des témoins qu'elles lui font entendre.

DÉPOSITION juridique faite en commun par le Conseiller Aulique Utzschneider, *le Prêtre* Cosandey, *et l'Académicien* Grümberger, *le* 9 *Septembre* 1785.

Principes des Illuminés suivant les trois déposans.

« Chez les Illuminés, l'objet des premiers » grades est tout-à-la-fois de former leurs jeunes » gens, et d'être instruits à force d'espionnage » de tout ce qui se passe. (*Und zugleich zur* » *auskundschaftung aller sachen.*) Les Supé- » rieurs cherchent à obtenir de leurs inférieurs » des actes diplomatiques, des documens, des » titres originaux. Ils les voient toujours avec » plaisir se livrer à toute sorte de trahison, par- » tie pour profiter eux-mêmes des secrets trahis, » partie pour tenir ensuite les traîtres mêmes dans » une crainte continuelle, en les menaçant de » découvrir leur trahison, s'ils venoient à se » montrer revêches. — *Oderint dùm metuant* » (qu'ils haïssent, pourvu qu'ils craignent) ; » voilà le principe de ce gouvernement.

» Les Illuminés de ces premiers grades sont » élevés d'après les principes suivans :

» 1.° L'Illuminé qui veut arriver aux plus » hauts grades, doit être libre de toute religion. » *Der illuminæt, der in die hæhern grade* » *kommen will, muss von aller religion frey* » *seyn.* — Car un religionnaire, disent-ils, c'est » à-dire tout homme qui a une religion, » ne sera jamais élevé aux plus hauts grades.

2.° Le *patet exitus*, ou bien la doctrine du suicide est exprimée ici presque dans les mêmes termes que dans la déposition précédente ; et les déposans continuent :

» 3.° *L'Objet ou le but sanctifie les moyens.* » *Der zweck heiligt die mittel.* — Le bien de » l'Ordre justifie les calomnies, les empoison- » nemens, les meurtres, les parjures, les tra- » hisons, les rebellions; bref, tout ce que les » préjugés des hommes appellent crime.

» 4.° Il faut être plus soumis aux Supérieurs » de l'Illuminisme, qu'aux Souverains ou Ma- » gistrats qui gouvernent les peuples. Celui qui » donne la préférence aux Souverains ou Gou- » verneurs des peuples, ne vaut rien pour nous. » *Volte iemand den Regenten mehr anhængen,* » *so taugt er nicht für uns.* -- Il faut sacri- » fier à nos Supérieurs, honneur, fortune, » vie. Les Gouverneurs des peuples sont des » despotes, lorsqu'ils ne sont pas dirigés par » nous. Ils n'ont aucun droit sur nous, hommes » libres. *Sie haben kein recht über uns, freye* » *menschen.*

» En Allemagne, il ne doit y avoir qu'un » ou tout au plus deux Princes, disoit le Mar- » quis de Constanza. — Il faut que ces Princes » soient illuminés, et tellement conduits par nos » adeptes, et tellement environnés d'eux, qu'au- » cun profane ne puisse approcher de leur per- » sonne. Il ne faut donner les grandes et les » moindres charges de l'État qu'à des membres » de notre Ordre. Il faut faire le bien de l'Ordre, » quand même il seroit contraire à celui des » Souverains. *Alles was das beste des ordens* » *befœrdert, muss man thun, wenn es gleich* » *dem besten der Regenten zuwider lauft.* » Il faut aussi que les Souverains passent par

» les grades inférieurs de l'Ordre, ils ne doi-
» vent être promus aux plus hauts, que lors-
» qu'ils ont bien saisi les bons desseins de l'Ordre,
» dont tout le but est de délivrer les peuples
» de l'esclavage des Princes, de la Noblesse
» et du Clergé, d'établir l'égalité des condi-
» tions, de religion, de rendre les hommes
» libres et heureux. -- Avons-nous une fois en
» Bavière six cents Illuminés, personne n'est
» plus en état de nous résister. »

J'ai promis quelques réflexions sur cet article; je les ferai pour ceux qui se hâteroient de le saisir pour en conclure que, loin de vouloir détruire tout gouvernement, toute société civile, les Illuminés ne cherchoient au contraire qu'à réunir toute l'Allemagne sous un même gouvernement. (*a*) C'étoit là sans doute ce que les déposans avoient appris à leur école, mais observons qu'aucun de ces déposans n'est encore parvenu aux grades des mystères. C'est dans celui d'adepte qu'ils auroient vu se dévoiler plus clairement le projet d'en venir à la destruction totale de la *société civile*. Là, le Hiérophante Illuminé ne dit plus : Il ne faut en Allemagne qu'un seul Prince ou qu'une Nation; là, il dit : *Les Princes et les Nations disparoîtront de dessus la terre, et tout père sera comme Abraham, le Prêtre, le Souverain absolu de sa*

(*a*) C'est précisément là ce que les Illuminés voudroient encore nous faire croire pour diminuer l'horreur de leur complot absolument anti-social. C'est même là ce qu'ils viennent nous dire en Angleterre, pour diminuer l'impression que pourroient faire nos Mémoires sur leur secte. Je ne sais quel est le souffleur de ceux qui accréditent cette illusion; mais quand même ce seroit le sieur *Bœttige*, fameux chez les Illuminés d'Allemagne, je redouterois peu ses argumens. Que les Lecteurs rapprochent ses preuves et les miennes; je n'en demande pas davantage.

famille; et la raison sera le seul code de l'homme. Là, il dit encore formellement que les *sociétés secrètes* sont destinées à produire cette révolution, et que *c'est là un des grands secrets de son Illuminisme.* C'est là enfin que se voient jusqu'à l'évidence, et le projet de ramener les hommes à la vie soi-disant *patriarcale*, à la vie *nomade, sauvage*, et la déclaration expresse que la chute originelle des hommes est leur réunion en société civile. Tout ce que déposent ici Messieurs *Utzschneider, Cosandey et Grümberger*, est donc vrai pour leur grade; c'est-à-dire il est vrai que c'est là réellement ce qu'on leur disoit aux grades d'Illuminés *mineur et majeur.* Il peut même être vrai que les Illuminés ne cherchent d'abord qu'à détruire les petites principautés d'Allemagne, pour les réunir en une seule ou en deux tout au plus; mais ce qu'ils doivent faire du dernier Prince et de la nation allemande, et de toutes les nations, ne s'en manifeste pas moins, quand le moment du grand secret arrive. Alors il en est de cette principauté unique comme de leur *religion.* Nous les voyons en effet parler ici de rappeler le monde à l'*unité de religion*, comme à l'*unité* ou à l'*égalite de condition;* mais ne disent-ils pas aussi, que pour arriver à leur dernier secret, il faut commencer par être *dégagé de toute religion?* Cet objet de réduire l'Allemagne à un seul Prince, n'est donc évidemment qu'une pierre d'attente; et il en est de même du projet de gouverner eux-mêmes tous les Princes. Lorsque le temps arrive, tous ces projets se changent pour les adeptes en celui de ne plus souffrir d'Etat, de Prince et de Gouvernemens civils sur la terre.

Dès le grade même de nos trois déposans, il est aisé de voir comment la secte les prépare à ce dernier secret, lorsqu'à ce prétendu projet d'un

seul Etat en Allemagne, elle ajoute cette leçon que nous avons déjà trouvée dans la première déposition, et qu'on voit reparoître ici en ces termes:

« 5.° L'amour de la patrie est incompatible » avec les objets d'une étendue immense, avec » *le but ultérieur de l'Ordre ;* et il faut brûler » d'ardeur pour ce but. » *Fürsten und Vaterlandsliebe wiedersprechen den weit anstehenden gesichts punct des orders. -- Man muss glühen für den zweck.*

Dans ces grades auxquels sont parvenus les déposans, nous l'avons vu aussi; on leur parle sans cesse de ce but, mais on ne leur dit point ce qu'il est. Ils conviennent eux-mêmes ne pas le connoître; pour le voir se dévoiler, ils savent qu'il faudroit arriver à des grades plus hauts : c'est donc, contre leur déclaration même, que nous le bornerions à ce qu'on leur a dit de l'unité d'Etat et de Religion à établir en Allemagne. Et comment d'ailleurs l'amour de la patrie, ou l'amour national et celui du Souverain, seroient-ils incompatibles avec le vœu de réunir une grande Nation sous un seul Prince? Voulez-vous la trouver cette incompatibilité de l'amour patriotique ou national avec les projets bien plus vastes de l'Illuminisme? Arrivez au moment où la secte redoublant ses blasphèmes contre l'amour de la patrie, déclare si positivement à ses adeptes que les *sociétés secrètes* sont établies pour faire disparoître de dessus la terre les Princes, les Nations, et que c'est là un de ses grands mystères. C'est là aussi le complot qu'il faut dévoiler aux peuples; c'est là ce que les artifices des Illuminés et ce que leurs succès auprès de certains journalistes en Angleterre même, nous obligent de répéter au milieu d'une Nation, dont la ruine aujourd'hui

est

est devenue le principal objet de la secte. -- Reprenons la déclaration de nos témoins :

« Les Supérieurs de l'Illuminisme doivent être » regardés comme les plus parfaits, les plus éclai- » rés des hommes ; il ne faut pas même se per- » mettre des doutes sur leur infaillibilité ; *an* » *deren untrüglichkeit man nie zweifeln dürfe.*

» C'est d'après ces principes moraux et politi- » ques, que les Illuminés sont élevés dans les » grades inférieurs ; et c'est d'après la manière » dont ils les saisissent ou se montrent attachés » à l'Ordre, ou capables de le seconder, qu'ils » sont admis à ses premiers emplois.

» Ils font tous les efforts possibles pour que » tous les bureaux des Postes, en tout pays, ne » soient confiés qu'à leurs adeptes. Ils se vantent » aussi de posséder l'art d'ouvrir les lettres et de » les refermer, sans qu'on s'en aperçoive.

» Ils nous faisoient répondre par écrit aux ques- » tions suivantes : Comment seroit-il possible » d'introduire en Europe un régime de mœurs » ou un gouvernement commun, et quels en » seroient les moyens ? La Religion Chrétienne » seroit-elle nécessaire pour cela ? Faudroit-il » employer la révolte pour y arriver ? etc.

» On nous demandoit aussi à quels Frères nous » aurions le plus de confiance, dans le cas d'un » projet important à remplir, -- et si nous étions » disposés à donner à l'Ordre droit de vie et de » mort, le droit du glaive, *jus gladii.*

» D'après cette doctrine des Illuminés, et par » leurs actions, leur conduite, leur encoura- » gement aux trahisons, pleinement convaincus » des dangers de leur secte, Nous, le Conseiller » Aulique *Utzschneider*, et le Prêtre *Dillis*, sor- » tîmes de leur Ordre. Le professeur *Grümber-* » *ger*, le Prêtre *Cosandey*, *Renner* et *Zaupfer*,

» en firent autant, huit jours après, quoique les » illuminés cherchassent à nous tromper honteu- » sement, et nous assurassent que Son Altesse » Electorale étoit un de leurs membres. Nous » vîmes clairement qu'un Prince connoissant son » propre intérêt, et tout occupé de soins pa- » ternels pour ses sujets, ne souffriroit jamais » cette secte, répandue presque par-tout, sous » le nom de Franc-Maçons ; parce qu'elle sème » la division, la discorde entre les pères et les » enfans, entre les Princes et les sujets, et entre » les amis les plus sincères; -- parce que dans » des circonstances importantes, elle feroit régner » la partialité dans les tribunaux de justice et » dans les conseils, en préférant toujours l'intérêt » de son Ordre à celui de l'Etat, et le bien de ses » adeptes à celui des profanes. L'expérience nous » avoit convaincus qu'elle viendroit à bout de » corrompre toute la jeunesse Bavaroise. Les » marques presque générales de ses élèves, étoient » l'irréligion, la dépravation des mœurs, la dé- » sobéissance au Prince, à leurs parens, la né- » gligence des études les plus utiles. Nous vîmes » que les suites fatales de l'Illuminisme, seroient » d'établir une méfiance générale entre le Prince » et ses sujets, le père et ses enfans le, Ministre » et ses secrétaires, entre tous les divers Tribu- » naux ou Conseils. --- Nous ne fûmes point ef- » frayés de cette menace souvent répétée : aucun » Prince ne peut mettre à l'abri celui qui nous » trahit. Nous abandonnâmes, l'un après l'autre, » cette Secte, qui, sous des noms divers, selon » que nous l'assuroient ces Messieurs, nos anciens » confrères, doit s'être déjà fort étendue en *Italie* » *et spécialement à Venise*, *en Autriche*, *en* » *Hollande*, *en Saxe*, *sur le Rhin*, *sur-tout à* » *Francfort*, *et même jusqu'en Amérique*. -- Les

» Illuminés se mêlent autant qu'ils peuvent des
» affaires d'Etat, et suscitent des troubles par-tout
» où le bien de leur Ordre l'exige.»

Ici se trouvoient les noms de plusieurs *Invisibles*, de plusieurs Supérieurs, et de quelques-uns des membres les plus actifs; une seconde liste offroit le nom de divers autres, qui, sans connoître encore le but de l'Ordre, étoient cependant fort zélés enrôleurs; mais le gouvernement a jugé à propos de garder les deux listes secrètes. La déposition continue :

« Nous ne connoissons point les autres *Invi-*
» *sibles*, qui vraisemblablement sont des chefs
» plus élevés encore.

» Après notre retraite, les Illuminés nous ca-
» lomnièrent par-tout de la manière la plus infame.
» Leur cabale nous faisoit débouter de toutes nos
» demandes; ils nous rendirent odieux et suspects
» à nos Supérieurs; ils portèrent la calomnie au
» point de répandre sur un de nous le soupçon
» d'un assassinat. Après une année entière de ces
» persécutions, un Illuminé vint représenter au
» Conseiller Aulique Utzschneider, que l'expé-
» rience devoit l'avoir assez convaincu qu'il étoit
» par-tout persécuté par l'Ordre, et que sans
» recouvrer sa protection il ne réussiroit dans
» aucune de ses demandes; mais qu'il pouvoit
» encore revenir sur ses pas. »

Ici se termine la déclaration signée par les trois déposans. A la suite de leur signature, on lit : Qu'appelés séparément par le Commissaire, et lecture faite à chacun de cet acte, ils en affirmèrent de nouveau, avec serment, la vérité, comme témoins, le 10 Septembre 1785. J'abandonne au lecteur le soin de méditer la nature et la force de ces premières preuves acquises contre l'Illuminisme, et je passe aux découvertes qui

vinrent enfin dévoiler ce qui restoit à découvrir sur les projets ultérieurs de la Secte.

CHAPITRE VIII.

Suite des découvertes faites en Bavière sur les Illuminés ; procédés de la Cour à l'égard des chefs de la Secte ; notice et liste des principaux adeptes.

Punition de quelques adeptes en Bavière.

QUELQUE importantes que fussent les preuves acquises par la Cour de Bavière, contre l'Illuminisme, il restoit cependant à découvrir encore et à produire des preuves incontestables de ces projets, de ce but ultérieur que la Secte cachoit avec tant de soins, et sur lesquels aucun des témoins entendus n'avoit encore donné que des lumières peu satisfaisantes. On avoit négligé, dans le temps, de s'emparer des papiers de Weishaupt, et il étoit assez évident qne les adeptes auroient pris toutes les précautions possibles pour soustraire les leurs aux recherches les plus sévères. La Cour sembla peu occupée de celles qu'il convenoit de faire ; elle se contenta d'avoir l'œil sur ceux des adeptes qui entretiendroient encore des liaisons suspectes entre eux ou avec leurs chefs. Ce fut uniquement pour des raisons semblables, si l'on veut en croire l'apologie des Illuminés, que Deling, Officier municipal à Munich, et Krenner, Professeur à Ingolstadt, perdirent leur emploi, que le Comte Savioli et le Marquis de Constanza furent exilés de Bavière, et le Baron de Megenhoff condamné à un mois de prison dans un monastère.

Suivant le même auteur, ce fut aussi uniquement pour n'avoir pas voulu rendre compte de la caisse des Illuminés, que le Chanoine Hertel fut privé

de son bénéfice ; mais dans le fond, le rôle que l'on a vu jouer à la plupart de ces adeptes, prouve que la Cour étoit déjà assez exactement instruite sur leur compte ; qu'elle poussoit même la clémence bien loin, en faisant à Savioli, le *Brutus* des Illuminés, et à Constanza, leur *Diomède*, l'enrôleur du fameux Knigge, une pension annuelle dont ils pouvoient jouir par-tout ailleurs qu'en Bavière. Quelque légères que fussent ces punitions pour des conjurés de cette espèce, la Secte remplissoit l'Allemagne de ses réclamations et de ses cris, contre une persécution qu'elle donnoit pour le comble du despotisme, de l'oppression et de l'injustice. Les dépositions faites contre elles avoient été rendues publiques, il fallut que les auteurs répondissent eux-mêmes à des torrens d'injures, de sophismes et de calomnies, dans lesquelles la Cour n'étoit pas épargnée. Tout sembloit s'être changé en une espèce de guerre littéraire, dans laquelle l'impudence des apologistes étoit presque venue à bout de rendre la sagesse et la justice de l'Electeur suspectes à toute l'Allemagne (*a*) ; il étoit temps de recourir à tous les moyens qui pourroient procurer des preuves plus irréfragables. Enfin, le 11 Octobre 1786, dans un moment où Caton Zwach se croyoit à l'abri de toute recherche, des Magistrats se transportèrent dans sa maison de Landshut, par ordre de l'Electeur ; d'autres, en même temps et par le même ordre, firent une descente au château de Sanderdorf, appartenant à l'adepte *Hannibal*, Baron de Bassus. Le fruit de ces visites fut la

Découverte des archives des Illuminés.

(*a*) Pour toute cette guerre, Voyez sur-tout *Apologie der Illuminaten*, et l'addition *Nachtragt zu der apologie, etc.*; et la réponse des déposans, *grosse Absichten des Ordens der Illuminaten* ; l'addition à ces réponses, *Nachtragt, etc.* numéros 1, 2, 3.

découverte de ces lettres, de ces discours, règles, projets, statuts, que l'on peut regarder comme les véritables archives des conjurés, et dont la Cour de Bavière fit imprimer le recueil sous le titre d'*Ecrits originaux de l'Ordre de la secte des Illuminés*. La conspiration de Weishaupt parut alors si monstrueuse, que l'on pouvoit à peine concevoir comment toute la scélératesse humaine avoit suffi pour s'y prêter. Mais en tête des deux volumes que forme cette correspondance, se trouvoit pour tous ceux qui auroient quelque doute sur son authenticité, une invitation à venir eux-mêmes se rassurer par l'inspection des pièces déposées aux archives de l'Electeur, avec ordre de n'en refuser à personne la vérification; toute la ressource des conjurés fut de se récrier sur la prétendue violation du secret domestique. Ils inondèrent encore le public de leurs prétendues justifications; ils eurent l'impudence de vouloir qu'on ne vît dans leurs lettres que des projets formés pour le bonheur du genre humain, bien plus qu'une conspiration réellement ourdie et poursuivie par eux contre la Religion ou la société; ils donnèrent, autant qu'il étoit possible, des tournures captieuses à leurs lettres et discours; mais jamais ils n'osèrent accuser de faux ou de supposition aucun de ces écrits. Tous leurs aveux existent dans leur apologie même, et la conspiration anti-religieuse, anti-sociale, qui en est le résultat, porte sur des preuves trop évidentes pour que leurs sophismes puissent faire illusion (*a*).

(*a*) Voyez pour ces aveux et pour toutes ces excuses, la lettre apologétique de Zwach, la préf. de l'*Illuminisme* prétendu corrigé de Weishaupt, la défense du Baron de Bassus; et sur-tout les derniers éclaircissemens de Knigge. Celui-ci reconnoît très-positivement toutes les lettres qui lui sont attribuées dans ce recueil des Ecrits originaux; et il cite sans cesse celles de Weishaupt, comme aussi authentiques que les siennes.

La Cour de Bavière n'avoit point rendu ces preuves si publiques, pour sa justification seule. La conspiration s'étendoit sur tous les Autels, sur tous les Trônes et sur tous les Empires; l'Electeur envoya un exemplaire des *Ecrits originaux* à toutes les Puissances de l'Europe. Elles reçurent toutes cet avertissement authentique de la monstrueuse révolution, si profondément méditée pour leur perte et celle de toutes les Nations. Les réponses des Ministres constatèrent que l'envoi et l'avis avoient été reçus. L'historien se demande aujourd'hui comment s'est-il donc fait que des preuves tout à la fois si importantes et si démonstratives, d'une conspiration si menaçante pour les Rois et les peuples, soient restées si long-temps inconnues par-tout ailleurs qu'en Allemagne? Dès l'instant où ces preuves furent acquises, leur recueil auroit dû, ce semble, devenir le livre de toutes les familles. Tout père eût dû l'avoir sous ses yeux, et dire à ses enfans: Voilà ce qu'une société souterraine médite contre nos lois et notre Dieu, contre notre gouvernement et nos Autels, et nos propriétés. Il semble que dès lors une indignation générale et soutenue auroit prémuni les esprits, prévenu les complots. Les conjurés au moins redoutèrent cet effet naturel de la découverte de leurs projets et de leurs moyens. Ne pouvant en détruire les preuves, ils firent l'impossible pour les empêcher de se répandre. D'un autre côté, les Cours et les Ministres ne connoissoient pas encore assez l'influence et l'activité des sociétés secrètes; celle des Illuminés Bavarois leur parut plus méprisable que terrible; l'excès même de ses complots les fit regarder comme chimériques; et peut-être même, en donnant de la publicité aux archives des conjurés, la politique eût-elle craint d'accréditer leurs captieux sophismes, d'ajouter

Pourquoi l'importance de cette découverte peu sentie dans les Cours étrangères.

au danger, en faisant connoître leurs principes. Enfin la langue même dans laquelle parut le recueil de ces Ecrits originaux, étoit peu connue dans le reste de l'Europe; on crut beaucoup mieux faire en les laissant dans un profond oubli; voilà ce qui explique cette espèce de phénomène, cette ignorance où l'on étoit encore par-tout ailleurs qu'en Allemagne sur ces illuminés, sur la nature de leurs secrets et sur le recueil de leurs archives, lorsque j'annonçai l'usage que je me disposois à en faire dans ces Mémoires.

Un mystère plus étonnant encore, et qui sembleroit au-dessus de toute foi humaine, si les progrès des Illuminés n'en fournissoient l'explication, c'est l'inactivité et l'espèce de sommeil dans lequel les Cours Allemandes elles-mêmes restèrent ensevelies, au milieu des dangers que celle de Bavière leur rendoit si présens et si palpables. Malheureusement pour l'Empire, Frédéric II venoit de mourir, quand ces grandes preuves furent acquises contre les Illuminés. Sur les premières nouvelles que ce Prince avoit eues de leur conspiration, il avoit reconnu tous ces principes de la sédition et de l'anarchie, qu'il s'étoit déjà trouvé forcé de dévoiler dans les sophistes; les Illuminés nous apprennent aujourd'hui que ce fut à son instigation que la Cour de Munich poursuivit leurs chefs et les premiers adeptes qui furent découverts. (*Voyez le Mémoire inséré dans le N.° 12 du* Weltkunde, *Gazette de Tubingue.*) Que n'eût-il pas fait lui-même contre la secte, s'il avoit pu voir dans les Ecrits originaux combien les adeptes commençoient à s'étendre dans ses propres Etats? Ce n'est pas sous un Prince aussi jaloux de l'autorité nécessaire pour le maintien des Gouvernemens, et aussi justement offensé qu'il l'étoit contre les Sophistes de la rebellion; ce n'est pas sous ce

Allemagne même

Prince que des ministres se seroient permis de répondre par la dérision et le sarcasme aux lettres dont la Cour de Bavière accompagnoit ses instructions et ses preuves contre la secte. Mais les archives de l'Illuminisme ne furent découvertes que les 11 et 12 Octobre 1786; et Frédéric II étoit mort le 17 Août de la même année. Son successeur étoit en proie à des adeptes d'une autre espèce, à peu près aussi fourbes que ceux de Bavière. L'Empereur Joseph n'étoit pas encore détrompé sur les Loges qui l'entouroient; plusieurs autres Princes étoient déjà séduits, liés et garrottés par l'Illuminisme; voilà ce qui explique leur indifférence : ce qui nous dit même comment il s'en trouva plusieurs aux yeux de qui les procédés de la Cour de Munich ne furent que la persécution de leurs propres frères. Le Prince Evêque de Ratisbonne fut le seul qui parut connoître le danger, et qui seconda par ses ordonnances celle de l'Electeur.

Autres secrets trouvés avec les Ecrits originaux.

Cependant ces preuves publiées par la Cour de Bavière, étoient celles-là même dont on a vu résulter, dans ces Mémoires, la démonstration la plus évidente de tous les complots des Illuminés. Jusqu'aux feuilles volantes, tout dans ces archives indiquoit la scélératesse des moyens aussi bien que celle des projets. Sur des billets pour la plupart écrits en chiffres de l'Ordre, par le Frère Ajax *Massenhausen*, se trouvoient des *recettes* pour composer leur *aqua toffana*, le plus infaillible de tous les poisons; *pour faire avorter les femmes enceintes;* pour empester *et rendre mal sain l'air d'un appartement. Avec une collection de cent trente cachets de Princes, de Seigneurs, de Banquiers*, s'y trouvoient encore le secret *d'imiter tous ceux dont l'Ordre avoit besoin* suivant les circonstances; la description *d'une serrure*, *dont*

les adeptes seuls auroient eu le secret; celle *d'une caisse destinée à cacher* leurs *papiers*, et qui devoit *s'en aller en flamme* sous la main du profane qui auroit essayé de l'ouvrir. — D'autres feuilles volantes écrites par Zwach, contenoient le projet de *mettre à la suite d'un Ambassadeur* quelques adeptes, faisant au profit des conjurés un commerce aussi lucratif que frauduleux. On y voyoit de plus l'*observation secrète* que tous les Supérieurs Illuminés devoient savoir *écrire des deux mains*. Un manuscrit tout entier de la sienne, étoit une production très-précieuse à l'Ordre, parce que, sous le titre de *meilleur qu'Horus*, (*besser als Horus*) elle renfermoit tous les blasphèmes de l'athéisme. (*Voy. Ecrits orig. t.* 1, *sect.* 18, 19 *et* 21).

Punition de quelques autres Illuminés en Bavière.

Quelque peu d'impression que fît sur les autres Princes d'Allemagne la manifestation de ces découvertes, la Cour de Bavière continua ses procédés juridiques contre la secte. Environ vingt adeptes furent cités, et les uns déposés de leur emploi; les autres condamnés à quelques années de prison; d'autres, et sur-tout Zwach, prirent la fuite pour échapper à la justice. Celle de l'Electeur au moins ne sera pas accusée d'avoir été sanglante.

Pas un seul de tous ces adeptes conjurés ne fut condamné à mort. Ce supplice sembla réservé à Weishaupt. On mit sa tête à prix; la Régence de Ratisbonne qui avoit d'abord refusé de le chasser, n'osa plus au moins le soutenir ouvertement.

Raison de leur accueil dans les autres Cours.

Il se réfugia auprès de son Altesse le Duc de Saxe-Gotha. La protection qu'il y trouva, et toute celle dont jouissent encore dans diverses Cours plusieurs de ses adeptes, et de ceux-là même qui avoient été proscrits à Munich, s'expliquent par le nombre des disciples qu'il avoit déjà dans les postes les plus éminens, au rang

même des Princes. La liste de ceux-ci étonneroit peut-être la postérité, si elle étoit connue dans son entier; et sur-tout si nous n'avions pas déjà vu par quels moyens Weishaupt les séduisoit, en leur cachant d'abord une partie de ses mystères, par quels moyens ensuite il les aveugloit, les enchaînoit, en les entourant de ces adeptes qui savent s'emparer dans le ministère et dans les dicastères ou les conseils, des places les plus importantes, soit pour eux, soit pour leurs affidés.

Je ne prétendrai pas que ces artifices de l'Illuminisme excusent absolument ces Princes disciples de Weishaupt. Trop infailliblement, ils sont au moins les dupes de son impiété, avant d'être le jouet de ses complots. Trop infailliblement, l'un n'est ici que la juste punition de l'autre. Quoi qu'il en soit, en tête de ces adeptes se trouve *Louis-Ernest de Saxe-Gotha*. Son nom de guerre chez les Illuminés étoit *Timoléon*. Suivant toutes les lettres que j'ai reçues d'Allemagne, ce Prince enfin reconnoît son erreur. Il s'occupe aujourd'hui du bonheur de ses sujets, bien plus que des mystères de la Secte. Il ne souffre plus même que Weishaupt paroisse en sa présence; mais son cœur naturellement bon ne lui permet jamais de retirer ses bienfaits même à ceux qu'il disgracie. C'est ainsi qu'on explique la pension qu'il conserve au héros de l'Illuminisme (*a*). D'un autre côté, Weishaupt n'est rien moins qu'exclu des

Princes Illuminés.

(*a*) On m'écrit que cette pension n'est point prise sur le *trésor public*, ainsi que je l'ai dit dans le volume précédent, mais sur la *Cassette* du Duc. Il y a bien en cela quelque différence pour ceux qui regardent le superflu de la cassette comme étranger à ce qu'un Prince doit au public, à la décence même, à son honneur ou à sa réputation; mais j'avoue que cette opinion n'est pas la mienne.

appartemens de Marie-Charlotte de Meinungen, épouse de son Altesse; c'est ainsi qu'on explique l'asile dont l'auteur de tant de complots jouit encore à cette Cour, malgré la conversion du Prince.

Je ne sais si *Auguste de Saxe-Gotha* partage aujourd'hui sur l'Illuminisme, les dégoûts du Duc régnant son Frère; mais à l'arrivée de Weishaupt, il partageoit avec lui la qualité d'adepte, sous le nom de *Walter Fürst*.

Charles-Auguste, duc de Saxe-Weymar, s'étoit aussi fait initier sous le nom d'*Eschyle*, mais il a renoncé aux mystères de la Secte.

Le héros des guerriers à Minden, et celui des Franc-Maçons à Wilhemsbad, le feu Prince Ferdinand de Brunswick, n'avoit pu résister à aucune espèce d'Illuminisme. W*** l'avoit initié à celui de Swedenborg et des Martinistes; les rendez-vous qu'il donnoit à Knigge l'entraînèrent dans celui de Weishaupt, qui fit de lui son Frère ou son grand Prêtre *Aaron;* et il mourut dans son sacerdoce.

Quant au feu *Prince de Neuwied*, je ne sais de quel nom fut récompensé tout son dévouement pour la secte; mais c'étoit de sa Cour sur-tout qu'il étoit vrai de dire, que les Illuminés y dominoient si bien, que s'ils avoient eu par-tout la même puissance, le monde étoit à eux. Il ne savoit pas, ce malheureux Prince, que son fils se trouveroit privé, dans ses propres Etats, de toute sa puissance, et que pour la reprendre il se verroit un jour réduit à solliciter humblement auprès des Comices de l'Empire, la permission de rentrer dans ses droits, de chasser de chez lui tous ces adeptes protégés de son père, protégés de son oncle, le Comte de Stolberg; la permission de leur ôter au moins les emplois

qu'ils occupoient, et jusqu'à l'éducation de ses enfans dont ils avoient su s'emparer malgré lui (*a*).

Un adepte d'une autre espèce est Monseigneur le *Baron de Dalberg*, coadjuteur des Siéges de

(*a*) C'est un procès bien étrange que celui de ce Prince contre l'Illuminisme. Il faut l'entendre en exposer lui-même l'objet à la Diète de Ratisbonne, en l'année 1794 : « On sait assez, dit ce Prince, tout ce dont » cette Secte est venue à bout en France. Nous avons » eu aussi à Neuwied des preuves remarquables de sa » puissance ; elle y a une Loge appelée des *trois Paons*. » Mon père et ma première épouse favorisèrent spé- » cialement ses adeptes. La dernière est sur-tout la » grande protectrice de plusieurs d'entre eux ; de ce » Pasteur *Winz*, par exemple, qui, malgré le service » que je lui rendis en étouffant le procès qu'on lui fai- » soit pour son socinianisme, est aujourd'hui un de mes » plus grands ennemis. Elle étoit aussi très-unie avec le » Conseiller Aulique *Krœber* (l'adepte *Agis.*) Un » nommé *Schwartz* de Brunswick, Major titulaire de » Weymar, à qui mon père avoit confié l'éducation d'un » de mes enfans, et qui à ma grande douleur, en a en- » core deux pour élèves, est aussi un des grands favoris » de la Princesse ; elle lui a donné sa confiance, et le voit » très-souvent. Des lettres de Brunswick le peignent » cependant comme un détestable intrigant. Des Con- » seillers et divers Officiers ou habitans de Neuwied, » sont aussi bien que lui, des membres de l'Illuminisme » et parfaitement d'accord avec la Princesse. Il est no- » toire que tous sont liés entre eux par le serment de » se soutenir mutuellement. Ils ont gagné diverses » autres personnes qui ne sont pas de leur Ordre, et » il s'en est formé une société conjurée pour ma perte. » Les Illuminés avoient en effet réussi à faire interdire le Prince dans ses propres Etats ; il accusa plusieurs de ses premiers juges d'être eux-mêmes des adeptes ; il leur en coûta peu de jurer qu'ils ne l'étoient pas ; quelques-uns en effet ne l'étoient au moins plus. Cet incident lui donna des désagrémens. Mais enfin il fut rétabli après un long procès, qui doit avoir appris aux Princes Allemands comment l'Illuminisme sait profiter de sa puissance, lorsqu'il est venu à bout de les entourer.

Mayence, de Worms, de Constance, Gouverneur de la ville et des pays d'Erfort. On s'arrête d'étonnement, on ne sait si les yeux ne se sont pas trompés, on examine de nouveau pour savoir si c'est bien un homme de ce caractère, un Evêque, un Prélat désigné pour le premier Siége Electoral Ecclésiastique, qui vient ici trouver sa place sur la liste des Frères Illuminés. Il y a plus ; des hommes qui avoient approché de très-près Monseigneur, ont insisté pour me faire effacer son nom. Ils m'ont fait assurer que dans son opinion, la Révolution Française étoit le fruit des philosophes du siècle et des gens de lettres, dont il déteste les sentimens. J'ai produit la brochure publiée par Monseigneur, avec son nom et ses titres en tête, ayant elle-même pour titre : *De l'influence des sciences et des beaux-arts sur le repos public, à Erfort* 1793. On a vu que l'objet de cette brochure étoit *d'étouffer dans leur germe* ce que Monseigneur appelle *les préjugés nuisibles de quelques bonnes gens à vue courte*, en leur prouvant que ni la philosophie, ni les gens de lettres du siècle n'étoient la cause de la Révolution Française, et que *le concours de Condorcet même à cette révolution n'a été que peu considérable.* Dans cette brochure, on a vu encore tous les raisonnemens que la philosophie des Illuminés leur suggère pour duper les peuples sur la grande cause de la conspiration ; je n'ai point effacé le nom de Monseigneur. J'y ai même ajouté celui de *Crescens*, sous lequel il est devenu si fameux parmi les Illuminés. A ce nom-là que lui donnoit la Secte, comment Monseigneur a-t-il pu s'empêcher de reculer d'horreur et ne pas concevoir les services qu'on attendoit de lui ? *Crescens* ne fut connu que par les infames

débauches des philosophes Cyniques, et par des calomnies qui forcèrent St. Justin à écrire sa seconde apologie du Christianisme. Un Protestant, jaloux de voir paroître celle de Monseigneur, nous dit que sans doute elle viendra quand il en sera temps; ah! que nous l'attendons avec impatience! (*V. l'Eudemonia 4. v. N.° 5, let. du Docteur J. H. Jung.*) Nous espérons y lire que les Illuminés n'avoient pas dit à Monseigneur tous leurs secrets. Nous ne croyons pas au moins qu'ils lui eussent dit leurs projets sur les Siéges de Mayence, de Worms et de Constance, dont sa Grandeur avoit l'expectative. Ce n'est pas là sans doute ce que lui annonçoit le sieur *Kolborn*, ou ce Frère *Crysippe*, son secrétaire, dont le grade d'Epopte avoit déjà *fait, sans qu'il en sût rien, un demi-naturaliste*, et dont Knigge attendoit tant de services. (*Ecrits origin. t. 2, lett. 1. de Philon.*) Mais ce nom de guerre, ce nom seul de *Crescens* pouvoit-il annoncer autre chose que l'apostasie à laquelle la Secte vouloit préparer Monseigneur comme son secrétaire? Encore une fois nous attendons avec impatience l'apologie de sa Grandeur. Mais quelle autre apologie, qu'une abjuration claire et nette de son Illuminisme, ou bien une nouvelle et publique profession de foi réparera l'honneur du Prélat *Haslein*, dont la Secte a fait son *Philon de Biblos?* Les Ecrits originaux nous montrent ce Prélat adepte surchargé de travaux; il est fâcheux qu'il ait trouvé assez de temps pour des plans et des lettres, qui donnent de lui une si bonne idée aux chefs des conjurés. (*Id. t. 1, let. de Diomède, et t. 2, 1 let. de Philon.*)

Au rang des hauts adeptes, on peut mettre encore l'*Alexandre* de la Secte, le Général Comte de *Pappenheim* Gouverneur d'Ingols-

tadt, et le Comte *Seinsheim*, Ministre et Vice-Président du Conseil, à Munich.

Lorsque Weishaupt fit acquisition de cette Excellence, en lui donnant le nom d'*Alfred*, il connut tout le prix de sa proie. « Quels hommes » nous gagnons dans Athènes (Munich) sans » qu'on s'en aperçoive, écrivit-il au cher » Caton! Des hommes de considération, déjà » tout formés, déjà de vrais modèles! » Weishaupt ne veut pas qu'on mène celui-ci *à la lisière*; il lui épargne tout noviciat. Avec un peu de soin de la part des Frères Enrôleurs, il s'attend à voir bientôt dans lui *un de ses premiers enthousiastes*; et bientôt tout lui prouve qu'il l'a bien jugé. Le Ministre adepte accourt lui-même à l'inauguration d'une *Eglise illuminée*, dont Weishaupt fait les honneurs par un nouveau discours. Plein d'admiration pour les leçons du Chef, le Ministre disciple s'en fait le porteur auprès des Frères de Munich. Tout Ingolstadt s'étonne de la visite qu'il a faite à Weishaupt, avec tant d'autres Frères. (*Ecrits org. t.* 2, *let.* 7, 9, 18.) Le temps arrive où tout l'objet de cette visite cesse d'être un mystère. Le Ministre adepte subit un court exil. Est-ce le repentir succédant à l'enthousiasme, ou bien est-ce l'intrigue, la nouvelle influence des Frères, qui lui ont obtenu son retour, son rétablissement même dans ses dignités à Munich! tout ce que nos lettres nous en ont appris, c'est qu'il s'en faut bien que l'Illuminisme ait perdu son activité en Bavière même.

C'est aussi un adepte bien précieux à la Secte, que le Comte de *Kollowrath*. C'est le *Numénius* de Knigge; c'est celui dont Weishaupt vouloit entreprendre l'éducation, pour le guérir de sa théosophie.

théosophie. Mais il avoit d'abord été confié au Frère *Brutus*, Comte Savioli, qui le voyant passer trop subitement à des doutes sur *l'immortalité de l'ame*, soupçonna que ce penchant pour le système de l'Illuminisme, étoit uniquement simulé dans l'objet d'arriver aux secrets de l'Ordre. S'il parvint à ses hauts grades, ce ne fut pas au moins avec l'enthousiasme d'*Alfred*. (*T. 2, lett. de Brutus.*)

A Cologne, Weishaupt regardoit aussi comme un élève de la haute volée, le Baron *Waldenfels*, le *Chabrias* de l'Ordre, et Ministre de l'Electeur de Cologne ; mais cet adepte, avec encore moins de penchant pour les hauts mystères, abandonna l'Illuminisme dès qu'il en connut les fourberies. Le Baron Riedesel, le *Ptolomée-Lagus*, que le Frère Dittfurth destinoit à la conduite secrète des Sœurs illuminées, imita cet exemple. Mais il s'en faut bien qu'on puisse espérer d'arracher aux ténèbres dont Weishaupt environne ses conjurés, le vrai nom de tous ceux qui lui sont restés attachés, et que l'on pourroit mettre au nombre des adeptes importans. La liste qui en fut publiée quelque temps après les *Ecrits originaux*, se bornoit presque à ceux que mes lecteurs ont déjà appris à connoître. Je vais cependant la donner ici, avec les additions que le temps nous a mis en état d'y faire. On y verra des adeptes épars dans les Conseils, dans la Magistrature, dans le Militaire, dans les maisons d'Education publique; et cette espèce de coup-d'œil général nous dira mieux les soins et l'attention des conjurés à s'emparer des postes les plus importans de la société, en conspirant pour sa ruine.

LISTE des principaux Illuminés, depuis la fondation de la Secte en 1776, jusqu'à la découverte de ses Ecrits originaux en 1786.

Noms de guerre.	Vrais noms des Adeptes.
Spartacus. . .	Weishaupt, professeur en droit à Ingolstadt, fondateur de la Secte.
Agrippa. . . .	Will, professeur à Ingolstadt.
Ajax.	Massenhausen, conseiller à Munich.
Alcibiade. . .	Hoheneicher, conseil. à Freysingue.
Alexandre. . .	Comte de Pappenheim, général et gouverneur d'Ingolstadt.
Alfred. . . .	Comte Seinsheim, vice-Président à Munich, exilé d'abord comme illuminé, ensuite envoyé de Deux-Ponts à Ratisbonne, et enfin de retour et en place à Munich.
Arrien. . . .	Comte de Cobenzel, trésorier à Eichstadt.
Attila. . . .	Sauer, chancelier à Ratisbonne.
Brutus. . . .	Comte Savioli, conseiller à Munich.
Caton	Xavier Zwach, conseiller aulique et de la régence, exilé comme adepte.
Celse.	Baader, médecin de l'Electrice douairière.
Claude. . . .	Simon Zwach.
Confucius. . .	Baierhammer, juge à Diessen.
Coriolan. . . .	Troponero, conseiller à Munich.
Diomède. . .	Marquis de Constanza, *id.*
Epictète. . . .	Mieg, *id.* à Heidelberg.
Epiménides. . .	Falck, *id.* et bourgmestre à Hanovre.
Euclide. . . .	Riedl, conseiller à Munich.
Hannibal. . .	Baron de Bassus, Grison.
Hermès. . . .	Solcher, curé à Haching.
Livius. . . .	Rudorfer, secrétaire des Etats à Munich.
Louis de Bavière.	Lori, exclu de l'Ordre.
Mahomet. . .	Baron Schroeckenstein.
Marc-Aurèle. .	Koppe, premier prédicateur de la Cour, et conseiller du Consistoire à Hanovre.
Marius. . . .	Hertel, chanoine exilé de Munich.
Ménélaüs. . .	Werner, conseiller à Munich.
Minos. . . .	Baron Dittfurth, conseiller à la

Noms de guerre.	Vrais noms des Adeptes.
	Chambre impériale de Wetzlar.
Mœnius. . . .	Dufresne, commissaire à Munich.
Musée. . . .	Baron Monjellay, exilé de Munich, accueilli et placé à Deux-Ponts.
Numa. . . .	Sonnensels, conseiller à Vienne et censeur.
Numa Pompilius.	Comte Lodron, conseiller à Munich.
Périclès. . . .	Baron Pecker, juge à Amberg.
Philon. . . .	Baron Knigge, au service de Brême.
Philon de Biblos.	Le Prélat Hœffelin, vice-président du Conseil spirituel à Munich, évêq. *in partibus.* (*a*)
Pythagore. . .	Drexl, bibliothécaire à Munich.
Raimond Lulle.	Fronhower, conseiller à Munich.
Simonides. . .	Ruling, conseiller à Hanovre.
Solon.	Micht, ecclésiastique à Freysingue.
Spinosa. . . .	Münter, procureur à Hanovre.
Sylla.	Baron Mengenhofen, capitaine au service de Bavière.

(*a*) Avant d'être promu au Cardinalat Mgr. *Hœffelin* écrivit à Sa Sainteté une lettre, devenue publique dans le *Diario Romano*, datée du 15 Mars 1818, et dont la justice fait un devoir de faire connoître au moins la substance à nos lecteurs.

On y voit ce Prélat reconnoître qu'il avoit été admis à l'académie *Minervale* de Munich, sous le nom de Philon de Biblos, (ce qui le constituoit sans qu'il le sût au second grade des Illuminés Bavarois); mais on y voit qu'à l'instant où il sut *que les Chefs de cette Académie avoient de secrètes intelligences avec une nouvelle Secte de Franc-Maçons, connue depuis sous le nom d'*Illuminés, *il rompit toute liaison avec une société suspecte. Qu'il fut le premier à proposer à S. A. S. l'Electeur, Prince si religieux, de prendre les moyens d'étouffer dans sa naissance une Secte d'autant plus dangereuse qu'elle cachoit avec plus d'artifice ses principes perfides, en ne parlant que d'institutions utiles, d'Académies, de Sociétés* littéraires.

On y lit encore : Que sur la proposition d'être admis à l'Académie Minervale, *Mgr. Hœffelin fit d'autant moins de difficulté de s'attacher à cette société, sous le nom de Philon de Biblos, que sur la demande quels étoient les statuts de la Société, il lui fut répondu : que son principe fondamental étoit de n'admettre jamais aucun écrit contre notre sainte Religion, contre les bonnes mœurs, et contre le Gouvernement.*

Cette lettre, signée *Casimir Hœffelin*, *Evêque de Chersonèse*, n'est pas seulement la déclaration la plus édifiante que nous puissions attendre de ce Prélat, elle est aussi l'avis le plus important pour tous ces hommes qui vont s'enrôler avec tant de confiance dans ces Loges secrètes, où l'on commence par leur annoncer qu'il ne s'y trouve *rien contre la Religion, rien contre les bonnes mœurs. Rien* si ce n'est cependant qu'ils vont jurer ce qu'ils ne savent pas, et qu'on se réserve de leur apprendre quand il en sera temps.

Noms de guere.	Vrais noms des Adeptes.
Tamerlan. . .	Lang, conseiller à Eichstadt.
Thalès. . . .	Kapfinger, secrétaire du comte Tattenbach.
Tibère. . . .	Merz, exilé de Bavière, puis secrétaire de l'ambassadeur de l'Empire à Copenhague.
Vespasien. . .	Baron Hornstein, à Munich.

(*Voyez pour tous ces adeptes la liste publiée dans les journaux Allemands.*)

Cette liste paroît avoir été plus spécialement rédigée sur les adeptes Bavarois, qu'avoit fait connoître le premier volume des Ecrits originaux. Le second pouvoit fournir presque toutes les additions suivantes, sans compter un nombre prodigieux d'autres adeptes, dont le vrai nom n'a pas été découvert. Les noms auprès desquels je ne citerai pas ces Ecrits, me sont connus par les journaux publics, ou bien par des mémoires et des lettres particulières.

ADDITION à la liste précédente.

Noms de guerre.	Vrais noms des Adeptes.
Aaron. . . .	Cet adepte est simplement mentionné sous les lettres initiales P.-F.-V.-B. (*Prinz Ferdinand von Braunschweig*, Prince *Ferdinand de Brunswig*), soit lorsqu'il mande Knigge, soit lorsqu'il promet toute sa protection à l'adepte qui doit illuminiser l'Angleterre. (*Ecrits origin. t.* 2, *p.* 122 *et* 184.)
Accacius. . .	Docteur *Koppe*, surintendant d'abord à Gotha, ensuite à Hanovre. (*p.* 123.)
Agathocles. . .	*Schmerber*, marchand à Francfort sur le Mein. (*p.* 10.)
Agis.	*Kræber*, gouverneur des enfans du comte de Stolberg, à Neuwied. (*Id. p.* 181.)

Noms de guerre.	Vrais noms des Adeptes.
Alberoni. . .	*Bleubetreu*, ci-devant Juif, ensuite conseiller de la chambre à Neuwied. (*Ibid.*)
Amélius. . . .	*Bode*, conseiller intime à Weymar. (*Id. p.* 213, 221, *etc.*)
Archélaüs. . .	*De Barres*, ci-devant Major en France. (*Id. p.* 183.)
Aristodème. . .	*Compe*, bailli à Wienbourg, pays d'Hanovre.
Bayard. . . .	Baron de *Busche*, Hanovrien, officier au service de la Hollande. (*p.* 185.)
Bélisaire. . .	Peterson, à Worms. (*p.* 206.)
Campanella. .	Comte de Stolberg, oncle maternel du Prince de Neuwied, et avec lui toute la Cour, *favoris*, secrétaires, conseil, tous sans exception. (*p.* 69 *et* 189.)
Crescens . . .	Baron de Dalberg, coadjuteur de Mayence. (*Mémoires*, *lettres*, *journaux allemands.*)
Chrysippe. . .	Kolborn, secrétaire du coadjuteur à Mayence. (*t.* 2, *p.* 73 *et* 100.)
Cyrille. . . .	Schweickard, à Worms.
Gotescale. . .	Moldenhauer, professeur protestant de Théologie à Kiel, dans le Holstein. (*t.* 2, *p.* 198.)
Hégésias. . .	Baron de Greifenclau, à Mayence. (*Id. p.* 196.)
Leveller (niveleur)	Leuchsenring, Alsacien, instituteur des Princes de Hesse-Darmstadt, chassé de Berlin, réfugié à Paris.
Lucien. . . .	Nicolaï, libraire et journaliste à Berlin. (*t.* 2, *p.* 28.)
Manéthon. . .	Schmelzer, conseiller Ecclésiastique à Mayence. (*p.* 196.)
Marc-Aurèle. .	Féder, professeur à Gottingue. (*Id. p.* 81.) (*)

(*a*) C'étoit en voyant toute l'illusion que son grade d'Epopte, ce grade si étrangement impie, faisoit aux docteurs Féder, Falck, et à quelques-uns de leurs confrères à l'Université de Gottingue, que Weishaupt écrivoit à Caton : « Vous ne sauriez croire le bruit que fait » ce grade et l'estime qu'il inspire à notre monde. Le plus admirable » en tout ceci, c'est que de grands théologiens protestans et réformés

Noms de guerre.	Vrais noms des Adeptes.
	Münter, professeur en Théologie à Copenhague. (*p.* 123.)
Numénius. . .	Comte de Kollowrath, à Vienne. (*p.* 199.)
Pierre Cotton. .	Vogler, médecin à Neuwied. (*p.* 188.)
Pic de la Mirandole. . . .	Brunner, prêtre à Tiefenbach, dans l'évêché de Spire. (*p.* 174.)
Théognis. . .	Fischer, ministre Luthérien en Autriche. (*p.* 204.)
	Kœntgen, ministre Protestant à Petzum, Frise orientale. (*p.* 184.)
Timoléon. . .	Ernest-Louis, duc de Saxe-Gotha. (Mémoires.)
Walter Fürst. .	Auguste de Saxe-Gotha. (*Ibid.*)

Nous ne mettrons point dans cette liste l'adepte Eschyle, ou bien Charles-Auguste de Saxe-Weymar, puisqu'il a renoncé à l'honneur d'être disciple de Weishaupt ; nous pourrions et devrions y ajouter le feu Prince de Neuwied à bien des titres ; et il seroit le cinquième des Princes très-connus parmi les adeptes, mais il n'est plus, et nous n'avons pas des preuves assez certaines pour remplacer son nom par celui de divers autres Princes, dont l'Illuminisme n'est pourtant guère douteux en Allemagne.

» (Luthériens et Calvinistes) qui sont de notre Ordre, croient » réellement voir dans ce grade, l'esprit et le vrai sens du Chris- » tianisme. Pauvres humains ! que ne pourroit-on pas vous faire croire? » *Sie kænnen nicht glauben, wie unser Priester-grad bey den leuten* » *auf und ansehen er weckt. Das wunderbarste ist dass grosse protes-* » *tantische und reformierte theologen, die vom order sind, noch dazu* » *glauben, der darinn ertheilte religionsunterricht enthalte den wahren* » *und aechsten geist und sinn der Christlichen Religion. O menschen!* » *zu was kann man euch bereden?* » (Ecrits origin. t. 2, lett. 18.)

CHAPITRE IX.

Nouveaux chefs, nouvelles ressources des Illuminés ; l'invention de la Maçonnerie Jésuitique ; succès de cette fable.

État et dispositions des Illuminés, après la découverte de leurs complots.

AU milieu des écrits secrets, que la secte avoit inutilement cherché à soustraire aux yeux de la Justice, s'étoit trouvée, de la main de Zwach même, cette apostille remarquable : « Il faut » pour rétablir nos affaires, que parmi les Frères » échappés à nos revers, quelques-uns des plus » habiles prennent la place de nos fondateurs, » qu'ils se défassent des mécontens, et que de » concert avec de nouveaux élus, ils travaillent » à rendre à notre Société sa première vigueur. » (*Écrits orig. t.* 1, *dernières pages.*) Weishaupt lui-même n'avoit fui loin d'Ingolstadt, qu'en menaçant tous ceux qui l'en chassoient de changer un jour *toute leur joie en pleurs ;* (Lettre à Fischer.) Il étoit évident que les Illuminés ne pensoient à rien moins qu'à renoncer à leur conspiration. Cependant, quelque terrible et menaçante qu'elle se fût montrée, on eût dit que toutes les puissances affectoient de leur laisser tous les moyens de la poursuivre avec une nouvelle activité.

Excepté Weishaupt qui avoit su échapper à ses juges, pas un des conjurés n'avoit été condamné en Bavière à des peines plus fortes que l'exil ou une prison passagère. Dans tout le reste de l'Allemagne, et depuis le Holstein jusqu'à Venise, depuis la Livonie jusqu'à Strasbourg, pas la moindre recherche n'avoit été faite dans leurs Loges ; la plupart des adeptes reconnus pour les plus coupables, avoient trouvé bien plus de protection que d'indignation auprès de ceux même contre lesquels se dirigeoient tous leurs

complots ; malgré les preuves les plus authentiques et les plus évidentes de sa félonie, et fort peu de jours même après toutes les preuves acquises contre lui, Zwach obtenoit et produisoit, de sa probité, de sa fidélité aux lois de son Prince, des certificats que l'on eût dit signés par des complices bien plus que par les membres d'un Conseil Aulique ; (*V. son Appendix aux Ecrits orig. pages* 35 *et* 36.) et le Prince de Salm-Kyrbourg l'appeloit à sa Cour, pour en être servi sans doute avec la même fidélité. Les conjurés *Brutus-Savioli* et *Diomède-Constanza* pouvoient par-tout ailleurs qu'en Bavière former des adeptes à leur conspiration, aux dépens même du Prince qui l'avoit découverte chez lui. Ce Tibère-Merz, dont les Ecrits originaux attestoient l'infamie, la portoit triomphante avec ses complots, à la suite de l'Ambassadeur de l'Empire, jusqu'à Copenhague. L'adepte Alfred-Seinsheim ne faisoit qu'échanger la faveur de son Prince contre celle du Duc de Deux-Ponts, et déjà l'intrigue ménageoit son retour à Munich. Spartacus lui-même jouissoit tranquillement de son asile et de ses pensions, auprès des Princes, ses victimes plus encore que ses élèves. Jamais conspiration n'avoit été plus monstrueuse et si publiquement dévoilée ; jamais conjurés n'avoient trouvé tant de moyens de la continuer à l'ombre de ceux même qui en étoient le grand objet. Ainsi tout annonçoit que la fuite de Weishaupt ne seroit pour la Secte, que ce qu'avoit été pour l'Islamisme celle de Mahomet, l'Hégire de nouveaux et de plus grands succès. Mais ici je n'ai plus, pour la suivre dans ses souterrains mêmes, ses annales secrètes. Des précautions dictées par l'expérience, ont fourni à Weishaupt des moyens combinés encore plus profondément, pour accor-

der, suivant sa maxime favorite, dans son nouveau sanctuaire toute l'apparence de l'oisiveté avec les ressources de la plus grande activité. Peut-être aussi, content d'avoir posé les fondemens de ses complots, d'en être à ce moment où il avoit prévu qu'il pourroit défier toutes les Puissances de détruire son ouvrage, peut-être satisfait d'avoir formé des hommes qui pouvoient désormais présider à son Aréopage, ne s'est-il réservé que le soin de donner ses conseils dans les occasions importantes, en livrant les détails et la qualité de chefs ordinaires à d'autres adeptes. Quoi qu'il en soit, la fin de ses travaux en qualité de chef fût-elle constatée, et les archives de la secte fussent-elles encore plus profondément ensevelies, la preuve des complots dont elle est encore toute occupée ne nous manquera pas. Au défaut de ses écrits secrets, nous aurons ses monumens publics. Les adeptes étoient connus; il étoit désormais plus facile d'observer leurs travaux, de rapprocher leurs artifices; des écrivains zélés en Allemagne, nous ont devancé dans cette carrière; l'histoire aura encore ses démonstrations.

Précautions des Illuminés pour cacher la continuation de la Secte.

Le grand soin des Illuminés, après la publication de leurs écrits secrets, fut de persuader à toute l'Allemagne que leur Ordre n'existoit plus, que les adeptes avoient tous renoncé, non-seulement à leurs mystères conspirateurs, mais à toute relation entre eux, en qualité de membres d'une société secrète. Ils ne furent ni les premiers brigands, ni les premiers sectaires cherchant à faire regarder leur existence comme chimérique, dans le temps où ils étoient le plus actifs pour la propagation de leurs complots et de leurs principes. Mais ici l'erreur est venue se démentir elle-même dans la bouche de ses plus zélés défenseurs. A la première apparition de ces ouvrages qui ont dé-

Aveu remarquable sur la Secte.

voilé en Angleterre la conspiration formée par les Illuminés, et poursuivie dans les arrière-Loges maçonniques, les Frères zélés des bords de la Tamise ont demandé du secours aux Frères Allemands, pour détruire l'impression que faisoit à Londres la *vie de Zimmermann*, l'ouvrage de M. Robison et nos Mémoires. Les plaintes des Frères Anglais, et la réponse auxiliaire du Frère Bœttiger, sont insérées dans le *Mercure Allemand*, (*N.*° 11, *p.* 267.) la même réponse, à peu de chose près a traversé les mers pour apprendre aux Anglais, par leur *Monthly Magazine*, *N.*° 27, *Janvier* 1798, que tout homme occupé à dévoiler l'Illuminisme, ne poursuit plus qu'une chimère ou des objets *depuis long-temps ensevelis dans un profond oubli; que depuis* 1790 *on a cessé de faire la moindre attention aux Illuminés; que depuis cette époque il n'en est plus mention dans les Loges Allemandes; et qu'enfin des preuves évidentes de cette assertion se trouvent dans les papiers de* Bode, *qui étoit devenu chef de cet Ordre, et qui mourut en* 1784. (Monthly Magazine, N.° 27, Janvier, 1798, let. de Bœttiger.) Il est dans ces paroles du sieur Bœttiger, un premier aveu remarquable, déjà relevé en Allemagne, à la confusion des adeptes. Des écrivains zélés leur ont dit : vous convenez aujourd'hui que les mystères de l'Illuminisme étoient devenus ceux des Loges maçonniques, et qu'ils le furent au moins jusqu'en l'année 1790; dès lors, et ces journaux et ces auteurs qui n'ont cessé d'appeler l'attention des Princes sur les Illuminés; dès lors, et Zimmermann et Hoffmann, M. Starck et tant d'autres écrivains dont la Secte s'efforce d'étouffer les ouvrages, avoient au moins raison d'avertir le public qu'elle n'avoit pas été anéantie lors de la découverte de ses complots en 1786, ou même

en 1785, comme l'avoient sans cesse publié jusqu'ici tous les écrivains ses adeptes, ou à ses gages. (*V. l'Eudemonia*, *t.* 6, *N.*° 2.) Aujourd'hui les conjurés supposent qu'il suffit de faire regarder leur existence comme chimérique depuis 1790, pour continuer à suivre leurs complots sans opposition. Cet artifice encore sera déjoué, et les peuples sauront que la Secte a bien pu changer ses formes, mais qu'elle n'a fait qu'ajouter à ses forces et à ses moyens de corruption.

Bode, nouveau chef de la Secte.

Un second aveu que fait ici le sieur Bœttiger, (*a*) le Dom-Quichotte des Illuminés, et sur-tout celui du Frère Bode, c'est que son héros devint

(*a*) Ce sieur Bœttiger, Directeur du Gymnase à Weymar, ce Frère auxiliaire fameux par un éloge de Bode, dont on n'a fait que rire en Allemagne, a bien d'autres titres au ridicule que ses productions lui ont donnés. Les Anglais peuvent lui pardonner tous ceux qu'il s'est donnés dans la demi-douzaine de Journaux auxquels il coopère, par ses dissertations sur les *Dames Romaines*, et sur *leurs toilettes*, et sur *les éventails*, sur l'*Amérique* et sur *la Chine*, sur les *Vases Etrusques*, et sur *le jeu d'un histrion*, et sur bien d'autres choses; mais ce qu'il est bon qu'on sache en Angleterre lorsqu'on nous oppose l'autorité de cet homme-là, c'est qu'il est tout aussi fameux en Allemagne par sa démagogie, que par ses Traités sur *la toilette* et sur *les éventails*; c'est qu'il n'a pas rougi d'exprimer la rage de son Jacobinisme, à l'occasion de la victoire décisive de l'Amiral Duncan, en consignant dans ses Journaux, qu'il est douteux si cette victoire est venue aux Anglais, d'en haut ou d'en bas, du Ciel ou de l'Enfer, *von oben oder von unten*, et que bien des gens pensent qu'*il vaudroit mieux pour le bonheur des Anglais l'avoir perdue que l'avoir gagnée.* Voilà l'homme dont on ose opposer les lettres au patriotisme de M. Robison.

Ce même homme écrit aux Anglais qu'il n'est pas *Illuminé;* on le croit en Angleterre, mais en Allemagne on lui demande ce qu'il faisoit donc aux *Loges Minervales de Weymar;* en quelle qualité il a pu hériter de ces écrits d'un chef Illuminé, qui par toutes

réellement le chef des Illuminés Allemands. Aucun adepte encore n'avoit fait cet aveu ; mais il vint parfaitement à l'appui des instructions que j'avois sur ce fameux adepte. C'est donc sous ce héros, dont les talens pour la conspiration étoient si précieux à Knigge, que nous avons à suivre en ce moment les travaux et les succès de la Secte.

Objet de la fable sur la Maçonnerie Jésuitique.

Détourner l'attention publique sur des complots fabuleux, pour faire oublier tous les leurs, continuer leurs conquêtes dans les Loges maçonniques, les étendre sur toute la classe des hommes de lettres, et infecter enfin de leurs principes toute la masse du peuple ; tels furent les

---

les lois de la secte ne pouvoient se remettre qu'aux Frères; en quelle qualité, après avoir été si intimement lié à Bode, il est encore si laborieux coopérateur de l'adepte *Wieland*, pour le *nouveau Mercure Allemand !*

Ce même auxiliaire écrit aux Anglais, qu'à la première réquisition le Duc de Saxe-Gotha ne feroit pas sans doute difficulté de laisser vérifier les archives de Bode ; mais il se garde bien de faire la même proposition aux Allemands ; il leur parle d'un prince dépositaire de ses écrits, sans oser nommer le Prince. Il sait trop bien que les vérificateurs moins éloignés se présenteroient avec plus de confiance, si pourtant la parole de Bœttiger suffisoit à ceux qui croient savoir que le Prince a ses raisons pour ne pas montrer facilement les *deux malles* de ces archives, qu'il a achetées chèrement ; et pour ne pas faire authentiquement la même invitation que la Cour de Bavière a faite pour les *Ecrits originaux.*—J'invite, moi, l'auteur du *Monthly Magazine*, à insérer ces réflexions dans son Journal, comme il y a inséré la lettre de Bœttiger contre M. Robison. (*N.° 27*, *Janvier* 1798.) Je fais cette invitation, parce qu'il m'est venu des avis, que bien des gens dupes de cette lettre, ne voyoient plus qu'une chimère dans la secte et les complots de la plus monstrueuse et la plus artificieuse des sectes.

Au reste, les papiers secrets de Bode ne sont pas tous à Gotha. Une grande partie de ses lettres s'impriment en ce moment, et on me mande qu'elles viennent parfaitement à l'appui de mes Mémoires.

projets d'Amélius Bode et des nouveaux Aréopagites que l'Illuminisme s'étoit donnés pour chefs, après la fuite de Weishaupt et la dispersion des adeptes Bavarois. Parmi les grands moyens qu'ils employèrent, il en est un sur-tout qui ne seroit pour moi qu'une fable risible et méprisable, et que je daignerois à peine mentionner, sans l'étonnant et désastreux parti que la Secte sut en tirer ; c'est la fable de la Franc-Maçonnerie jésuitique. Un nombre prodigieux de volumes ont été écrits en Allemagne, soit par les auteurs même de cette fable, soit par ceux qui sentirent la nécessité de désabuser le public, en dévoilant ce nouvel artifice de l'Illuminisme. J'épargne à mes lecteurs des détails devenus inutiles, et me borne à ce qu'il faut en savoir pour suivre la Secte dans sa marche, et la voir arriver au période de sa puissance dans nos révolutions.

Par un premier acte de soumission au despote Weishaupt, Philon Knigge avoit préludé à la fiction des Jésuites prétendus *Franc-Maçons*, dans sa production publiée en 1781, sous le nom d'*Aloysius Mayer*. Il étoit revenu à la charge dans sa *Circulaire*, écrite encore par ordre de Weishaupt aux Loges maçonniques ; il insista de nouveau dans ses *Additions à l'histoire des Franc-Maçons*. (*Voy. ces ouvrages et les Écrits origin. t. 2, lett. 22 de Weishaupt et 1 de Philon ; et la circulaire*, *partie* 2, *sect.* 6. Les adeptes Ostertag à Ratisbonne, Nicolaï et Biester à Berlin, et une foule d'autres Illuminés n'épargnèrent rien dans leurs divers écrits, pour accréditer cette fable. Jusque-là cependant il étoit difficile de se faire une idée précise de l'histoire, soit vraie, soit fausse, de cette Franc-Maçonnerie Jésuitique. Bode enfin réunit tout ce qu'on avoit dit, tout ce qu'on pouvoit dire sur ce même sujet.

Il envoya ses matériaux à Paris, au Frère Bonneville; (*Endlich. Schicksal, p.* 38.) et de la plume du nouvel adepte sortit, sous le titre *des Jésuites chassés de la Maçonnerie*, cette production envoyée à *toutes les Loges régulières*, comme le dernier coup de massue porté au terrible fantôme.

En réunissant toutes ces productions, on voit que leur premier objet étoit de faire croire aux Franc-Maçons que toutes leurs Loges étoient secrètement dirigées par les Jésuites; que leurs mystères mêmes, et tous leurs secrets, toutes leurs lois n'étoient que l'œuvre des Jésuites; que chaque Franc-Maçon se trouvoit, sans le soupçonner même, l'esclave et l'instrument de cette Société, depuis long-temps regardée comme éteinte, mais dont les membres dispersés conservoient un empire honteux aux Franc-Maçons, redoutable aux nations et aux Princes. Le dernier résultat de toute cette fable étoit que, pour avoir les vrais mystères de la Franc-Maçonnerie, il falloit les chercher, non chez les Rose-Croix ou chez les Chevaliers Ecossais, bien moins encore dans la Franc-Maçonnerie Anglaise, et dans celle de la stricte observance, mais uniquement dans ces Loges éclectiques dirigées par les Illuminés. (*V. la Circulaire de Philon et sa conclusion.*)

Succès de cette fable.

C'est un terrible nom que celui des Jésuites pour bien des personnes, pour celles sur-tout qui ne pardonnèrent jamais à ces Religieux leur zèle pour la Religion Catholique; et il faut convenir que si la constance à combattre pour cette Eglise pouvoit être un crime, ils avoient bien des droits à la haine que leur avoient vouée leurs ennemis. Aussi dans les provinces Allemandes, dans celles-là plus spécialement où les Loges se remplissoient de Frères Protestans, cette fable fit-elle une impression si forte que, pendant

bien long-temps on n'y parla que des Jésuites cachés sous le voile de la Maçonnerie, et de leur grande conspiration. On eût dit que celle des Illuminés étoit oubliée. Ce n'étoit pas là tout ce qu'ils vouloient. Les Frères Maçons des Loges ordinaires s'entendirent si souvent répéter qu'ils étoient les dupes du Jésuitisme, qu'ils laissèrent là leurs *Rose - Croix* et leur *stricte observance*, pour courir aux Loges éclectiques sous l'empire des Illuminés. La révolution maçonnique fut si complète et si fatale à l'ancienne Franc - Maçonnerie, que les Vénérables zélés pour leurs premiers mystères, dans la fiction seule de ces Jésuites Franc-Maçons, crurent voir une conspiration digne des Danton et des Robespierre. *Wahrlich ein project eines Dantons oder Robespierre würdig*. (Endliches schicksal, pag. 32.) Les Frères clairvoyans eurent beau dévoiler le piége pour venger leur honneur et empêcher la désertion, les démonstrations arrivèrent trop tard. Elles étoient d'ailleurs écrites par des Protestans, qui avoient eux-mêmes leurs préjugés sur les Jésuites ou les connoissoient mal (*a*). Lorsque l'Allemagne ouvrit enfin les yeux sur cette fable, la plupart des Maçons s'étoient déjà joints aux Illuminés de peur d'être Jésuites ; et les autres avoient presque tous abandonné les Loges pour n'être ni Maçons ni Jésuites. Ainsi fut accomplie en Allemagne cette menace de Weishaupt, de conquérir la stricte observance et les Rose-Croix, ou bien de les détruire.

(*a*) Voyez sur cet objet l'*Endliches Schicksal ;* les ouvrages intitulés, *Der aufgezogene vorhang der freymaurerey*, *etc.* sur-tout les cent dernières pages; *über die alten und neuen mysterien*, chap. XVI, etc.

Si la prévention n'ôtoit pas quelquefois la faculté de raisonner, on s'étonneroit que les Maçons eussent pu donner dans un piége aussi grossièrement tendu. Que l'on dise en effet, à la Loge-Mère d'Edimbourg, aux grandes Loges de Londres et d'York, et à leurs Directoires, et à tous leurs Grands-Maîtres : vous avez cru tenir les rênes du monde maçonnique, et vous vous regardiez comme les grands dépositaires de ses secrets, les distributeurs de ses diplômes ; vous n'étiez, et vous n'êtes encore sans le savoir, sans vous en douter même, que des marionnettes dont les Jésuites tiennent les fils, et qu'ils font mouvoir comme ils veulent ; pourra-t-on inventer rien de plus outrageant pour l'esprit et pour le sens commun, que l'on suppose au moins à ces héros des Loges maçonniques. C'est à cela cependant que se réduit toute cette fable de la Maçonnerie Jésuitique. C'est en parlant des *Franc-Maçons Anglais*, que les auteurs et les propagateurs de cette fable nous disent plus spécialement : *Il y en a bien quelques-uns* (*de ces » Maçons Anglais*) *qui soupçonnent qu'on les » mène par le nez, mais il y en a peu*..... Il se » trouve parmi eux, *plus que par-tout ailleurs*, » certains membres, qui de temps en temps » renouvellent l'idée des Supérieurs inconnus ; » et ces Supérieurs inconnus qui *mènent par le nez* ces Franc-Maçons Anglais, sont toujours *les Jésuites*. (*Voyez les Jésuites chassés de la Maçonnerie, part.* 1, *pages* 31 *et* 32.)

Le reproche bientôt devint général ; toute cette multitude de grades inventés en France en Suède, en Allemagne ne sont pas moins l'ouvrage des Jésuites, que les grades Anglais ou Ecossais. (*Voy. la circulaire de Philon.*) La stupidité épidémique parmi les Franc-Maçons les

les empêche seule de sentir l'esclavage. Telle est la conséquence naturelle de cette fable. Comment les Frères Allemands n'en ont-ils pas senti l'absurdité ? Leurs grands adeptes, leurs élus de toutes les nations accourent à Wilhelmsbad ; ils ont tenu, dans moins de trente ans, cinq à six assemblées générales ; comment tous ces Frères combinant leurs secrets, leur régime, leurs lois ; revisant, méditant, corrigeant leurs mystères et tout leur code, ont-ils donc été assez imbécilles pour ne pas soupçonner au moins qu'ils n'étoient là, comme dans toutes leurs Loges, que les vils instrumens et les esclaves des Jésuites ? Il n'y a pas de milieu : ou bien tous les Franc-Maçons ne sont que les enfans de l'ineptie, de la bêtise et de la sottise ; et alors, que devient cette grande lumière, cette science des sciences, qu'ils exaltent sans cesse ? ou bien toute l'histoire de ces Jésuites Franc-Maçons n'est qu'une invention absurde ; et alors pourquoi courir aux Loges des Illuminés, crainte de se trouver à celle des Jésuites ?

L'absurdité devient bien plus étrange, quand on trouve à la tête de ces Franc-Maçons, des Philippe d'Orléans, des Condorcet, des Syeyes, des Mirabeau, et tant d'athées, tant de déistes, tant de ces ardens persécuteurs, assassins des Jésuites, et de tout ce qui tient à la religion que prêchoient les Jésuites.

Dans quel temps encore vient-on faire de ces Religieux, les Grands-Maîtres et les grands Directeurs des Loges répandues de l'Orient à l'Occident ? C'est après les décrets et les brefs de leur destruction ; c'est lorsque, ne pouvant plus fomer eux-mêmes un corps ou un ensemble, ils vivent dispersés, sans liens et sans régime commun, occupés comme tous les simples Ecclésiastiques,

des fonctions du Clergé, sous l'inspection de leurs Evêques; c'est alors que vous leur faites gouverner un corps aussi nombreux et aussi vaste que celui des Franc-Maçons! C'est lorsqu'on les voit dépouillés de tout, chassés de leurs maisons, ayant à peine de quoi vivre; c'est alors que vous prétendez qu'ils regorgent des trésors des Loges maçonniques! C'est lorsque sous le joug des persécutions, ils ne continuent à montrer, à prêcher que les vertus évangéliques; c'est alors que vous nous parlez de leur prétendue impiété secrète et de leur profonde politique! Certes, s'ils sont impies, souffrez au moins qu'ils ne soient pour nous que des impies mal-adroits, et aussi imbécilles que ceux qui leur croient quelque adresse. Ils sont impies, déistes ou athées; ils ont la rébellion et l'anarchie dans le cœur; et ils ont assez mal joué leur rôle, pour n'avoir jamais eu de plus grands ennemis que les impies, les déistes et les athées de cette Franc-Maçonnerie qu'ils dirigent, et de toute autre classe! Ils sont les grands auteurs de ces nouveaux mystères de la Maçonnerie; ils ont eu l'adresse de les faire introduire par des héros la plupart Protestans, tels qu'un Baron de Hund et un Zinnendorf; et ces mystères ne se multiplient dans les Loges que pour y faire naître ou y nourrir ces jalousies, ces haines, ces guerres intestines, que toutes les assemblées des Frères ne peuvent terminer! C'est donc encore là l'ouvrage d'une Société si profondément politique! Ces terribles Jésuites croyoient-ils donc ne faire qu'ajouter à leur puissance, en froissant, en brisant les unes contre les autres toutes leurs marionnettes maçonniques, au lieu de réunir ces millions de Frères ou d'esclaves sous une même loi, pour en former une barrière contre leurs ennemis?

On ne tient pas à toutes les absurdités de cette fabuleuse Maçonnerie Jésuitique. L'imputation devient bien plus étrange encore, lorsque l'on considère la nature des preuves sur lesquelles elle est fondée. (*a*)

(*a*) Divers lecteurs pourroient me soupçonner de ne traiter ainsi de rêveries, d'absurdités inconcevables tout ce que les Illuminés nous donnent pour leurs démonstrations, sur la Maçonnerie Jésuitique, que pour en éviter une réfutation peut-être difficile. Eh bien! puisqu'il le faut, prenons celle des productions de l'Illuminisme, dont les adeptes font le plus grand éloge, celle que l'adepte Mirabeau, ou plutôt que son souffleur et son enrôleur, l'adepte Mauvillon ne veut pas que nous regardions comme *un système*, mais comme *un rapprochement très-complet et très-exact des principaux faits qui ont conduit en Allemagne, à la découverte* de cette Maçonnerie Jésuitique. (*Voy. Mirabeau, Monarchie Prussienne, t.* 5, *liv.* 8, *pag.* 77.) Prenons ce fameux livre : *Les Jésuites chassés de la Maçonnerie, et leur poignard brisé par les Maçons.* Dès la première page, ce poignard s'aperçoit gravé sur une planche, où l'on découvre en même temps des compas, des équerres, des triangles, des aigles, des étoiles, et tout ce qu'on nous donne pour les emblêmes de la Maçonnerie Ecossaise. Si l'on demande chez quels Jésuites ce poignard s'est trouvé, on ne recevra pas la moindre réponse à cette question; mais, en revanche, voici la manière dont l'auteur prétend nous démontrer que les grands auteurs et directeurs de la Maçonnerie Ecossaise sont des Jésuites :

1.° Bonneville voit dans cette Maçonnerie quatre grades; l'apprenti, le compagnon, le maître et le maître Ecossais. Les mots de passe de ces grades sont *Booz* et *Tubalcain* pour le premier; *Schiboleth*, *Chiblim* et *Notuma* pour les autres. *Booz* l'embarrassoit; il le laisse pour mettre dans l'ordre suivant ces quatre lettres initiales T. S. C. N.

Les Jésuites avoient aussi quatre grades, les Frères Lais, c'est-à-dire, ceux qui chez eux, comme dans tous les Ordres religieux, n'étoient reçus que pour vaquer à des fonctions purement serviles. C'étoient les Frères

P 2

Dans ce que Philon-Knigge, Nicolaï et Bode et leurs confrères avoient à dire d'odieux sur les Franc-Maçons, que l'on mette le nom de *Jésuites* au lieu de *Franc-Maçons* ou de *Rose-Croix* ;

---

cuisiniers, les jardiniers, etc. Les Jésuites appeloient ces Frères-là *Coadjuteurs temporels*. Le sieur Bonneville laisse là le mot *coadjuteur*, et ne prend que la lettre initiale de *temporel ;* c'est déjà un *T* qui montre dans le Frère Jésuite, le *T* de l'*apprenti Franc-Maçon*. Le second grade chez les Jésuites, étoit celui des jeunes gens occupés de leurs premières études ; on les appeloit écoliers, *scholastici ;* mais ils devenoient maîtres, *magistri*, lorsqu'après leurs études ils enseignoient les humanités. La lettre initiale du *scholastici* convient à Bonneville, il la prend et en fait le *schiboleth* du *compagnon Maçon*. Le troisième grade des Jésuites étoit celui des *coadjuteurs spirituels*, qui faisoient les trois vœux ordinaires de religion. Pour le coup la véritable initiale est ici la même que dans *chiblim ;* aussi Bonneville n'en doute pas : le Jésuite coadjuteur spirituel, c'est le *chiblim* du *Maître Franc-Maçon*. Enfin le quatrième grade des Jésuites est celui des *profès*, qui aux trois vœux ordinaires ajoutoient celui d'aller prêcher l'Evangile par-tout où le Pape les enverroit. Ces Jésuites s'appeloient *profès* des quatre vœux. La lettre initiale du mot *profès* dérangeroit les calculs de Bonneville ; il lui falloit une *N ;* il appelle ces *profès* les nôtres, *nostri*, et voilà l'*N* qui fait du Jésuite profès le *Notuma*, le *Maître Ecossais* Franc-Maçon. (*Voy. les Jésuites chassés de la Maçonnerie*, *t.* 2, *p.* 5 *et* 6.) Voilà comment *T. S. C. N.* rapprochés de *T. S. C. N.* démontrent que les Grades des Jésuites sont ceux des Franc-Maçons.

Voulez-vous, d'après le même Bonneville, démontrer que le mot *Mason* donne précisément pour résultat le *Grade parfait*, des Jésuites, celui de leur profès ? supposez que les lettres *A*, *B*, *C*, donnent les nombres 1, 2, 3, ainsi de suite, jusqu'à la dernière lettre *Z*, qui donne le nombre 24 ; supposez que les Jésuites ont adopté ce chiffre si facile, et dites ensuite comme Bonneville : *dans le mot Mason*, les quatre lettres *M*, *A*, *S*, *O* donnent pour *total* 45*; reste N*, *c'est la lettre initiale du* nôtre *du fameux* noster, *Grade parfait du Jésuitisme, qu'on ne peut obtenir qu'après* 45 *ans.* (Id.

et l'on aura la marche générale de tous ces écrivains de l'Illuminisme. C'est précisément comme si en donnant l'histoire et le code de Weishaupt, il plaisoit à l'historien de mettre par-tout ce mot de *Jésuites* au lieu d'*Illuminés*, sans pouvoir même nommer ou désigner un seul Jésuite, sur lequel l'accusation vînt se fixer, quoique l'on sache bien toute l'envie, tout le plaisir que ces hardis calomniateurs auroient de nommer au moins quelques-uns des coupables. Ce sont des contradictions perpétuelles. On n'y trouve d'accord ni sur l'époque, ni sur les mystères de cette Maçonnerie Jésuitique. Le seul fait qui eût mérité quelque examen, si l'assertion avoit été au moins accompagnée de quelque preuve, est

p. 9.) Quel dommage que ce *noster*, suivant Bonneville, soit le profès des quatre vœux *professus quatuor votorum;* (Id. p. 6.) et que, suivant l'institut des Jésuites, il suffit pour être profès de ces quatre vœux, d'avoir 25 ans passés, s'ils avoient à cet âge terminé leurs études théologiques! (*Constit. Soc. Jes. pars* 1, *c.* 2, *N.°* 12, *de admittendis.*) Quel dommage encore que ces Jésuites, malgré leurs années de régence dans les Colléges, eussent terminé ces études, et fissent presque tous, les vœux de Profès, à l'âge de 33 ans!

Si je disois à présent que le *G* ou le *God* des Maçons est pour Bonneville, le *Général* des Jésuites, parce que *Général* commence par un *G;* que le *Jubal*, le musicien des Maçons, est aussi un Jésuite, parce que *Jubal* et *Jésuite* commencent par un *J;* que l'*Hiram-Abif* des mystères est encore un Jésuite, parce que *H* vaut 8, *A* vaut 1; total 9, et que *J* vaut aussi 9; si enfin j'ajoutois que ce n'est encore là que les moindres des cinq ou six cents inepties que l'on nous donne pour autant de démonstrations de la Maçonnerie Jésuitique, on auroit bien de la peine à se persuader que je rends fidèlement l'adepte Bonneville. Me voilà donc réduit à renvoyer le lecteur à Bonneville même. Que celui-là le lise et l'étudie, que les premières pages de cette production ne rempliront pas de mépris, de dégoût ou d'indignation, contre un auteur qui se joue si effrontément du public.

celui des Jésuites faisant de la Maçonnerie une conspiration pour rétablir les Stuart sur le trône. Mais quel intérêt pouvoit donc inspirer aux Maçons Suédois, Russes, Polonais, Allemands, Hollandais, un secret de cette espèce? Et comment sur-tout persuader aux Anglais et aux Ecossais que leur Maçonnerie, son code, ses emblêmes antérieurs à la catastrophe des Stuart, ne sont que des mystères inventés pour remettre les Stuart sur le trône d'Angleterre? Celui qui écrira l'histoire des rêveries humaines, peut insister sur toutes celles que les Illuminés ont répétées jusqu'au dégoût, pour accréditer cette fiction; sans le parti qu'ils ont su en tirer pour la propagation de leurs complots, je croirois moi-même l'avoir trop sérieusement réfutée. Des artifices plus importans à dévoiler, sont ceux d'une coalition bien plus réelle et bien plus désastreuse, que toute cette fable de la Franc-Maçonnerie Jésuitique.

CHAPITRE X.

Union Germanique; ses principaux acteurs, et les conquêtes que lui doit la Secte illuminée.

APRÈS avoir décrit tant de complots, dévoilé tant de ruses, tant de moyens d'illusion et de séduction, combinés dans les antres de l'impiété et de la scélératesse; que ne m'est-il donné de reposer ma plume, de laisser dans leurs antres, couverts de leurs ténèbres, tous ces vils artisans du mensonge, pour tracer ou l'image de l'homme vertueux, ou celle d'une nation heureuse, jouissant des douceurs de la paix à l'ombre de ses lois, sous un monarque chéri et révéré, le père plus encore que le Roi de son paisible Empire! Mais il n'est plus de peuple tranquille à l'ombre

de ses lois. Tous les Trônes s'ébranlent ou s'écroulent ; tous les Etats gémissent sur la ruine de leur Constitution et de leur Religion ; ou luttent, ou s'épuisent pour échapper au désastre commun. Le danger est présent par-tout ; il ne faut plus parler de nos beaux jours, si ce n'est pour hâter leur retour, en continuant à dévoiler les causes trop long-temps inconnues de nos malheurs. Il faut encore que notre ame consente à être déchirée ; qu'elle suive à travers leurs menées ténébreuses ces enfans de Weishaupt. Loin de nous reposer sur des objets plus doux, ce sont encore des trames, des complots, de nouveaux artifices à décrire. Ce sont tous ceux d'une nouvelle coalition, formée par les principaux adeptes de l'Illuminisme, et désastreusement fameuse en Allemagne, sous le nom d'*Union Germanique*. Pour connoître distinctement l'objet de cette union, il faut même que l'histoire remonte ici à des conspirations antérieures à celles de Weishaupt.

Première origine de l'Union Germanique.

Nous avons vu Voltaire s'applaudir souvent des progrès que l'incrédulité faisoit dans le Nord de l'Empire. Ces progrès n'étoient pas tous dûs à ses complots, comme à leur cause unique. Il ne savoit pas lui-même tous les coopérateurs qu'il avoit.

Dans le sein même du Protestantisme et de ses écoles, il s'étoit formé contre la religion protestante et contre toute religion révélée, une conspiration qui avoit ses moyens et ses acteurs propres, comme celle du club d'Holbach. Le club Parisien attaquoit hautement Jésus-Christ et tout le Christianisme ; les clubs, et pour mieux dire les écoles du nord de l'Allemagne, sous prétexte d'*épurer le Protestantisme*, et de le rappeler au vrai Christianisme, le débarrassoient de tous les

mystères de l'Evangile, le réduisoient à ce déisme décoré du nom de Religion naturelle, qui devoit bientôt conduire les adeptes à la nullité de toute religion. Leurs nouveaux maîtres ne proscrivoient pas encore la révélation; mais toute révélation n'étoit déjà pour eux que la doctrine de leur raison.

La conspiration anti-chrétienne, en France, étoit partie de ces hommes, sous le nom de philosophes, étrangers par état à toute érudition théologique; en Allemagne, elle naquit dans le sein même des Universités et parmi leurs Docteurs Théologiens. En France, les Sophistes conjurés, sans vouloir ni de l'un ni de l'autre, cherchoient à détruire la foi Catholique, par la liberté du Protestantisme; en Allemagne, les Docteurs même du Protestantisme usoient et abusoient de cette liberté, pour lui substituer enfin toute celle du Philosophisme.

Le premier de ces Docteurs Allemands, sous le masque de la Théologie, conspirateurs anti-chétiens, fut *Semler*, Professeur de Théologie dans l'Université de Halle en haute Saxe. Tout l'usage qu'il fit de ses connoissances, sembleroit démontrer qu'il les avoit prises dans Bayle, plus que dans les vraies sources de la Théologie. Répandant comme lui çà et là quelques vérités utiles, il avoit le même penchant pour les paradoxes et pour le scepticisme. Sans aucune élégance dans le style, mais aussi rapide que celle de Voltaire, sa plume ne soutient le parallèle que par la multitude et la variété des contradictions dans lesquelles il tombe à chaque instant. « *Il n'est pas* » *même rare de le voir commencer sa période par* » *un sentiment qu'il contredit en la finissant.* » Son système dominant, et le seul qui résulte » de ses nombreuses productions, étoit que tous » les symboles du Christianisme et toutes ses

» sectes sont un objet indifférent ; que la Reli-
» gion Chrétienne renferme un très-petit nombre
» de vérités importantes ; que ces vérités, chacun
» peut les choisir pour lui, les fixer à son gré.
» Jamais son scepticisme ne lui permit de choisir,
» de fixer pour lui-même une seule opinion reli-
» gieuse, si ce n'est celle qu'il affiche très-clai-
» rement, que le Protestantisme n'est pas plus
» vrai que toutes les autres sectes ; *qu'il a besoin*
» *encore d'une grande réforme ;* et que cette
» réforme, c'est à ses confrères les Docteurs des
» Universités qu'il appartient de la faire. » (*Voy. Nouvelles d'une coalition secrète contre la Religion et la Monarchie. Preuves justificatives, N.*° 9.)

Ce nouveau réformateur commença dès l'année 1754 à répandre sa doctrine ; il continua à la faire serpenter en Allemand et en latin, sous mille formes différentes, tantôt sous le titre de *Recueil historique et critique*, tantôt sous celui de *Recherches libres sur les canons ou lois ecclésiastiques*, tantôt encore sous celui d'*Institution à la doctrine Chrétienne*, et sur-tout sous celui d'*Essai sur l'art et sur l'école d'une théologie libre*. Bientôt cette réforme, c'est-à-dire cette suppression qu'il demandoit, des mystères que Luther et Calvin n'avoient pas supprimés, un nouveau Docteur essaya de la faire. Celui-ci est *Guillaume-Abraham Teller*, d'abord Professeur à Helmstadt, Duché de Brunswich, ensuite Chef du Consistoire et Prévôt d'une Eglise à Berlin. Ses premiers essais pour supprimer tous les mystères du Christianisme, furent un *Catéchisme*, qui bravant la divinité de Jésus-Christ, réduisoit toute la religion au Socinianisme. Bientôt son prétendu *Dictionnaire de la Bible* vint donner aux Allemands « des méthodes à suivre dans l'explica-

» tion de l'Écriture, pour ne voir dans tout le Christianisme, d'autre doctrine que celle d'un vrai naturalisme, couvert du manteau et des symboles du Judaïsme. » (*Id. Preuves justific. N.*° 10.)

Vers le même temps parurent deux autres Docteurs Protestans, que l'on vit pousser encore plus loin les prétentions d'une théologie dégénérée en philosophisme anti-chrétien. C'étoient les Docteurs *Damm* et *Bahrdt*, celui-là Recteur d'un Collége à Berlin, celui-ci Docteur en Théologie à Halle, mais si fameux par la dissolution de ses mœurs que Knigge rougissoit lui-même de trouver son nom parmi les élus de Weishaupt, et n'osoit pas le prononcer. (*Endliche erklærung, p.* 132.) *Læffler*, Surintendant de l'Eglise de Gotha, se distinguoit dans la même carrière, par le même genre d'impiété ; avec tous ces Docteurs bien d'autres encore s'étoient mis à donner des leçons que l'on auroit dit faites pour les Epoptes de l'Illuminisme. La manie de n'étudier la science de la Religion que pour en renverser tous les mystères, devint si commune dans ces Provinces Allemandes, que le Protestantisme sembloit devoir périr par la main de ses propres Docteurs, lorsqu'enfin ceux de ses Ministres qui conservoient du zèle pour leurs dogmes, ne purent s'empêcher d'élever la voix contre une conspiration de cette espèce.

Le Docteur *Desmares*, Surintendant de l'Eglise de Dessau, Principauté d'Anhalt, et le Docteur *Stark*, fameux par son érudition et par ses combats contre l'Illuminisme, firent les premiers entendre leurs réclamations ; celui-là dans ses lettres sur *les nouveaux Pasteurs de l'Eglise Protestante*, et celui-ci dans son appendice au prétendu *Crypto-Catholicisme et Jésuitisme*. Rien ne montre mieux à quel point étoit profonde la

nouvelle plaie de l'Eglise Protestante, que le résumé de toute la doctrine de ses nouveaux Pasteurs, tels que le Surintendant de Dessau nous le donne en ces termes:

« Nos Théologiens Protestans attaquent suc-
» cessivement tous les articles fondamentaux du
» Christianisme. Ils ne laissent pas subsister un
» seul des articles du symbole général de la Foi.
» Depuis la création du Ciel et de la Terre
» jusqu'à la résurrection de la chair, ils les
» combattent tous. *Protestantische Gottesgelehr-*
» *ten greifen einen grund-artikel des Christen-*
» *thums nach dem andern an; lassen in ganzen*
» *allgemeinen Glaubensbekenntniss vom Schœp-*
» *fer himmels und der erde, bis zur auferste-*
» *hung des fleisches nicht unangefochten.* »
(Uber die neuen Wæchter der protestantischen kirche; erstes heft, S. 10.)

Tandis que ces adeptes théologues faisoient servir toute leur science à inonder l'Allemagne de leur astucieux philosophisme, il se formoit à Berlin une seconde confédération pour exalter leurs productions, comme les seules dignes de toute notre estime. A la tête de cette confédération étoit le libraire nommé Nicolaï. Jusqu'à cet homme-là on avoit bien vu des libraires, guidés par l'avarice, vendre indifféremment les productions les plus impies, les plus séditieuses, comme les plus religieuses, on n'en avoit pas vu encore, chez qui l'impiété l'emportât sur l'amour du gain même, et qui aimassent mieux, autant qu'il est possible, bannir de leur commerce et de celui de leurs confrères, toute production religieuse, que tirer de leur débit les profits ordinaires. Nicolaï est le premier de ces libraires, tels que les désiroit d'Alembert, tel que l'eût été d'Alembert lui-même, si les circonstances l'avoient

appelé à cette profession. C'est à la propagation de toute impiété qu'il avoit très-spécialement voué et son commerce et ses talens littéraires. (*a*) Car c'est aussi de la plume qu'il servoit les Sophistes. Il n'étoit pas encore initié aux mystères de Weishaupt, déjà il avoit conçu le projet de détruire en Allemagne la Religion Chrétienne, par un de ces moyens dont jamais les chefs de la Société n'ont connu la puissance. A la tête d'un commerce immense, en fait de librairie, il s'étoit fait lui-même rédacteur d'une espèce d'encyclopédie hebdomadaire, intitulée *Bibliothèque allemande universelle*. Et marchand et auteur, il se donna bien des Sophistes pour coopérateurs. Il sut en même temps se lier à des hommes de mérite, à des savans dont les articles devoient, dans son journal, servir de voile et de passe-port à tous ceux qui portoient aux lecteurs épars dans l'Empire tous les poisons de l'impiété. Les articles les plus dangereux en ce genre, étoient ceux qui sortoient de sa plume, de celle du fameux Juif *Mendelsohn*, de *Biester*, bibliothécaire du Roi, et de *Gédike*, Conseiller du Consistoire de Berlin. On ne fut pas long-temps à reconnoître en Allemagne l'esprit qui dominoit dans ce journal. On y vit les éloges tomber précisément sur ces hommes dont la doctrine renversoit jusqu'aux derniers mystères du Christianisme, conservés dans l'Evan-

(*a*) J'ai cité son *Essai sur les Templiers*, et j'ai dû le faire, parce que j'ai trouvé ses recherches très-conformes à celles que j'avois faites moi-même sur les accusations intentées à ces Chevaliers, et sur les preuves qui résultoient des pièces les plus authentiques de leur jugement. Mais je n'en ai pas moins déploré l'impiété dont cet Auteur a semé ses recherches. J'ai vu aussi tout le ridicule de l'érudition qu'il étale sur le *Baffomet* des Templiers; mais je n'ai pas trouvé que ses citations en fussent moins exactes.

gile de Luther et de Calvin. L'homme qui secondoit si bien les vues de Weishaupt, sans le connoître encore, ne pouvoit pas échapper longtemps aux recherches des Frères Scrutateurs. La Secte en avoit un dont le nom devoit un jour devenir fameux, dans ce Frère *Leveller-Leuchsenring*, jadis Instituteur des Princes de Hesse-Darmstadt, jadis même Instituteur des Princes à Berlin. Fanatique enrôleur, mais réservé sur les mystères, malgré toute sa loquacité, ce Leuchsenring voyageoit alors comme Frère insinuant. Hanovre et Neuwied avoient été le théâtre de son zèle; il l'avoit vainement exercé auprès du Chevalier Zimmermann; Nicolaï s'offrit à lui comme une conquête plus facile. Elle fut bientôt faite; *Gédike* et *Biester*, en le suivant, ne firent qu'ajouter leur conspiration à celle de Weishaupt. Le Docteur *Bahrdt* avoit été pour l'Assesseur Dittfurth, une proie tout aussi aisée; mais ce fut peu pour ce Docteur, d'apprendre tout ce que ses nouveaux confrères avoient déjà fait pour seconder ses vœux et ses écrits contre le Christianisme. Il crut que l'on pourroit ajouter encore à tous les artifices de Weishaupt, de Knigge, de Nicolaï; et son mauvais génie lui en fournit les moyens.

Plan de l'Union Germanique.

Dans le plan qu'il forma, il ne s'agissoit de rien moins que de réduire d'abord toute l'Allemagne, et dans la suite, et par les mêmes moyens, tous les autres peuples à l'impuissance de recevoir d'autres leçons, de lire d'autres productions que celles qui leur seroient fournies par les Illuminés. Les moyens de réduire le monde littéraire à cette nouvelle espèce d'esclavage, étoient tous dans les lois que cet étrange adepte avoit imaginées, pour en former une coalition devenue fameuse en Allemagne, sous le nom

d'Union Germanique. (*Die deutsche Union.*) (*a*)

A la tête de cette confédération devoient se trouver vingt-deux adeptes choisis dans cette espèce d'hommes qui, soit par leurs fonctions,

---

(*a*) Le sieur Bœttiger écrit du fond de l'Allemagne, et fait insérer dans les journaux Anglais, (*Monthly magazine*, *January* 1798) que ce projet, et toute la confédération du Docteur Bahrdt, ne sont connus à *M. Robison que par le journal de Giessen*, *production obscure et méprisable.* Ce journal de *Giessen* ne fut méprisable qu'aux yeux des Illuminés et de leurs partisans. Ils avoient leurs raisons pour le décréditer; mais ces mêmes raisons le rendirent plus précieux aux honnêtes gens. Comment ce même Bœttiger peut-il dire ensuite, que c'est là toute la source où M. Robison a puisé ses instructions ? La quantité d'ouvrages cités par M. Robison ne montre-t-elle pas au contraire une véritable abondance de documens ? Moi, j'avoue franchement qu'il étoit difficile de s'en procurer davantage. N'eût-il eu que ce fameux ouvrage, connu en Allemagne sous le titre, *Mehr noten als text*, *oder*, *die deutsche union der zwey und Zwanziger*, *etc.* (plus de notes que de texte, ou bien l'union des vingt-deux.) Cette production qui, suivant le sieur Bœttiger, a suffi pour ouvrir les yeux du public, n'est-elle aussi connue que par le journal de *Giessen* ? — C'est avec la même confiance que le même champion des Illuminés nous donne cet ouvrage pour la production de *Bode*, comme s'il y avoit la moindre vraisemblance que *Bode* eût été fort zélé à dévoiler une conspiration dans laquelle il jouoit lui-même un si grand rôle, et qu'il eût exposé à la risée du public cette *Baronne de Recke*, *Comtesse de Medem*, née de *Wandern*, (c'est-à-dire, *la coureuse*,) dont les charmes lui étoient si peu indifférens et les ouvrages si peu étrangers. Si *Bode* avoit fait celui qui dévoile si bien l'Union Germanique, pourquoi en laisse-t-on l'honneur au sieur *Gœschen*, libraire à Leipsig, qui s'en est lui-même déclaré l'auteur ? — On sent bien que je ne fais ces observations que pour tenir le public en garde contre tout ce que les Illuminés continuent à écrire, pour faire regarder leurs projets comme chimériques, tandis qu'ils mettent encore toute l'ardeur possible à les poursuivre.

soit par leurs connoissances et leurs travaux, avoient acquis plus d'aptitude à diriger l'opinion publique vers toutes les erreurs de la Secte. Tout le reste des Frères coalisés, répandus et multipliés de côté et d'autre, épars dans chaque ville, devoient tous tendre au même objet, sous la direction de ces vingt-deux Chefs, ayant chacun, ainsi que les Aréopagites de Weishaupt, leur département assigné pour la correspondance à entretenir et les comptes à rendre.

Les adeptes à rechercher plus spécialement étoient tous les écrivains, les maîtres de Poste et les libraires. Il n'y avoit d'exclusion formelle que pour les Princes et leurs Ministres. Elle ne s'étendoit nullement aux personnes en faveur, ou dans les bureaux de la Cour.

Tous ces confédérés étoient divisés en simples associés et en Frères actifs. Le secret de la coalition, de son objet et de ses moyens, étoit réservé à ces derniers. Leurs instructions sur le vrai but des Frères, étoient calquées sur la tournure que Bahrdt lui-même et tant d'autres apostats des Universités protestantes, prenoient depuis longtemps pour réduire le Christianisme à leur prétendue Religion naturelle, en faisant de Moïse, des Prophètes, et de Jésus-Christ même, des hommes

---

Au reste, je suivrai ici à peu près les mêmes autorités que M. Robison, parce que je les trouve d'ailleurs conformes à mes Mémoires. Ce que je dirai dans ce Chapitre sera sur-tout extrait des ouvrages suivans écrits en Allemand : *Nouvelles d'une grande et invisible confédération contre la Religion Chrétienne et la Monarchie. — Système des Cosmopolitains dévoilé. — Journal de Vienne par M. Hoffmann. — Avertissement donné tandis qu'il en est temps, par le même. — Plus de notes que de texte, etc. Connoissance du monde et des hommes, etc. Mémoires et lettres sur les Illuminés, etc.*

distingués, il est vrai, par leur sagesse, mais du reste n'ayant rien de divin ni dans leur doctrine, ni dans leurs œuvres. La superstition à déraciner, la liberté à rendre aux hommes en les éclairant, les vues du Fondateur même du Christianisme à remplir sans moyens violens ; voilà notre objet, étoit-il dit aux Frères. C'est pour cela que nous avons formé une société secrète, à laquelle nous invitons tous ceux qui sont pénétrés des mêmes vœux et qui en ont senti l'importance.

Pour les remplir, ces vœux, pour répandre par-tout ces prétendues lumières, les Frères actifs devoient dans chaque ville établir des sociétés littéraires, de ces sortes de clubs de lecture, (*lesegeschaften*) le rendez-vous et la ressource de ceux qui n'en ont pas de suffisantes pour se procurer tous les livres du jour. Les mêmes Frères devoient attirer dans les clubs le plus grand nombre possible d'associés, diriger leurs lectures, épier leurs opinions, insinuer insensiblement celles de l'Ordre, laisser dans le nombre des Frères ordinaires, ceux dont le zèle ou les talens ne donneroient aucun espoir ; mais initier, après les sermens convenables, ceux dont on attendroit des services réels, ceux que l'on verroit entrer dans les vues et le système de l'Ordre.

La société devoit avoir ses gazettes et ses journaux, dirigés par les adeptes dont les talens seroient le plus connus ; et l'on ne devoit rien épargner pour faire tomber tous les autres écrits périodiques.

Toutes les bibliothèques de ces sociétés littéraires, devoient être composées de livres conformes au but. Le choix de ces livres, et le soin de les fournir aux associés, étoit confié à des secrétaires,

secrétaires, sur-tout à des libraires initiés aux mystères de la coalition.

L'espoir qu'avoit fondé sur ces sociétés celui-là même qui en avoit conçu et projeté l'établissement, étoit présenté aux élus comme le grand motif de leur zèle pour les multiplier. Que ne devons-nous pas gagner sur la superstition, leur disoit-il, en dirigeant ainsi nous-mêmes toutes les lectures de ces Musées ? Que ne feront pas pour nous des hommes pleins de nos projets, dispersés de côté et d'autre, répandant par-tout et jusque dans les chaumières, les productions de notre choix ? Avons-nous une fois pour nous l'opinion publique, il nous sera facile de couvrir de mépris, et d'ensevelir dans un profond oubli, tout écrit fanatique annoncé dans les autres journaux ; de recommander au contraire et de faire valoir par-tout les productions conformes à nos vœux. Peu à peu nous pourrons attirer dans nos mains tout le commerce de la librairie. Alors les fanatiques auront beau écrire en faveur de la superstition et des despotes, ils ne trouveront plus ni vendeurs, ni lecteurs ou acheteurs.

Crainte que les libraires ne réclamassent contre une institution de cette nature, ils devoient eux-mêmes y être attirés par les avantages qu'on leur proposeroit, et par la crainte de voir leur commerce réduit à rien s'ils n'entroient pas dans les vues de la coalition. Ils étoient assurés que les Frères employeroient tous les moyens possibles pour faciliter le débit des œuvres conformes au but de l'Union ; mais ils l'étoient aussi que tout livre contraire à ses projets seroit décrié dans ses journaux et par tous ses adeptes. Ils n'avoient pas d'ailleurs à craindre de voir diminuer le nombre des livres à vendre. La société savoit intéresser ses écrivains à multiplier leurs productions,

par la partie du gain qu'elle leur assuroit. Il devoit enfin y avoir des fonds établis pour dédommager tout libraire qui, au lieu de vendre les œuvres composées dans un esprit contraire à la coalition, les auroit supprimées ou laissées dans le fond de son magasin, en refusant de les exposer en vente, ou bien en faisant semblant de les ignorer, de n'en point avoir d'exemplaires; en abusant, de toutes les manières possibles, de la confiance des auteurs et de celle du public. (*a*)

Tel étoit le plan de cette *Union Germanique*, le grand œuvre de Bahrdt. Jamais le vœu de régner en tyran sur l'opinion publique n'avoit dicté un projet plus perfide. On croit lire le rêve d'un démon, qui a juré d'anéantir dans l'esprit des peuples jusqu'aux dernières traces de toute doctrine religieuse et sociale. Mais il est des forfaits qu'une espèce d'impossibilité rend chimériques aux yeux de l'honnête homme, et qui présentent à peine quelques obstacles au méchant. Celui qui avoit conçu tout ce projet, fut lui-même mis à la tête des Frères coalisés. La dissolution et l'infamie de ses mœurs ne lui avoient pas laissé de quoi vivre honnêtement; on ne l'en vit pas moins acquérir subitement auprès de Halle, une maison spacieuse, qu'il appela de son nom *Bahrdtsruhe*. Cette maison fut le chef-lieu de la nouvelle Union. Mais l'homme sans lequel tout ce projet n'auroit eu que des succès bien foibles, fut ce même Nicolaï qui suivoit déjà depuis long-temps et l'esprit et les lois de Bahrdt. Les relations que lui donnoit son commerce avec les libraires de toute l'Allemagne, cette espèce d'empire qu'il s'étoit déjà formé dans le monde littéraire par sa *Bibliothèque universelle*, la cour que lui faisoient tous

(*a*) Extrait des divers livres et mémoires cités dans la note précédente.

les auteurs dont la fortune dépendoit du rang qu'il daigneroit leur assigner parmi les génies, dans sa bibliothèque ou dans le journal de Berlin, appelé *Monatschrist*, et par dessus tout, les artifices qu'il sut employer pour gagner un grand nombre de libraires, lui rendirent facile ce dont le Souverain le plus despote auroit à peine osé se flatter. Ses confrères en Illuminisme, Biester, Gedike Leuchsenring, redoublèrent d'ardeur, d'audace et d'impiété, dans les journaux qu'ils rédigeoient avec lui. *Bode* voulut avoir le sien à Weymar, sous le titre de *Gazette universelle de littérature*. Une nouvelle gazette du même genre fut encore rédigée à Saltzbourg, par *Hubner*, adepte illuminé comme tous ces autres journalistes. Les enfans de Weishaupt étoient tous avertis de l'importance qu'il falloit donner à ces productions de la Secte; elles furent le plus terrible fléau de tout écrivain attaché aux vrais principes. La fable des Jésuites. Franc-Maçons fut alors augmentée d'une nouvelle fiction, qui porta l'épouvante dans l'esprit de tout auteur tenté de s'opposer aux progrès de l'Illuminisme.

Ces mêmes Jésuites que la Secte avoit d'abord donnés pour des impies rusés, qui présidoient secrètement aux mystères des Loges maçonniques, ne furent plus alors que des Catholiques zélés, secrètement mêlés parmi les Protestans, pour ramener toutes leurs Provinces à l'Eglise Catholique et sous la domination des Papes. Tout homme qui osoit défendre un seul de ces dogmes, que les Protestans comme les Catholiques n'ont pu connoître que par la révélation; tout homme qui prêchoit la soumission aux Souverains et aux lois de l'Etat, étoit sûr de se voir traité de *Jésuite* ou bien de vil esclave du Jésuitisme. On eût dit que les Provinces protestantes étoient remplies de ces

Jésuites conspirateurs secrets contre la religion protestante ; et l'on sent aisément l'impression que cette imputation seule devoit faire dans ces Provinces, soit contre l'ouvrage, soit contre l'écrivain sur qui elle tomboit. Ni la qualité de Ministre protestant, ni celle de Surintendant ne mettoient à l'abri de cette terrible accusation. Celui-là même n'en étoit pas exempt, qui, par zèle pour Luther ou Calvin, avoit manifesté sa haine et tous ses préjugés contre les Jésuites. Ce même M. Starck, qui avoit imprimé dans ses *anciens et nouveaux mystères*, *que les Souverains*, *par la suppression des Jésuites*, *avoient rendu un service à jamais mémorable à la religion*, *à la vertu et à l'humanité ;* ce même M. Starck, alors, et aujourd'hui encore, Prédicateur et Docteur protestant, Conseiller d'un Consistoire protestant à Darmstadt, ne s'en vit pas moins obligé d'employer bien des pages de son apologie, à prouver qu'il n'étoit ni Jésuite, ni Catholique ; qu'il n'étoit pas sur-tout un de ces Jésuites, *profès des quatre vœux*, *et jurant d'aller dans les missions*, *sur les ordres du Pape*, *prêcher la Religion Catholique.* (V. son apologie, pag. 52, 59, etc.)

Le Chevalier de Zimmermann ne fut pas traité avec plus de ménagement, pour avoir, précisément dans ce temps-là, dévoilé les mêmes complots de l'Illuminisme, et osé tourner en ridicule l'adepte Niveleur Leuchsenring, venu pour lui proposer de s'agréger aussi aux Frères unis, qui devoient *réformer et bientôt gouverner le monde.* (*Vie de Zimmermann par Tissot.*) Cet homme si célèbre et si digne d'être membre de la Société royale de Londres, ne fut dès lors pour tous les journalistes de la Secte qu'un *ignorant*, *rampant dans la superstition*, *et un ennemi de la lumière.* (Id.)

Le Professeur Hoffmann, malgré tous les éloges que faisoient de lui les mêmes journaux, avant qu'il n'eût donné contre la Secte les preuves de son zèle pour la religion et la société, n'eut pas un autre sort. Jamais les enfans de Weishaupt n'avoient suivi si exactement cette loi de leur père : Décriez et perdez dans l'estime publique, tout homme de mérite que vous ne pourrez pas attirer à vous. Nicolaï donnoit le ton et le signal dans sa *Bibliothèque Germanique*, ou dans le *Journal de Berlin*, arrivant chaque mois; les Frères *de Iéna*, *de Weymar*, *de Gotha*, *d'Erfort*, *de Brunswick*, *du Slewick*, suivoient de près dans leurs journaux et répétoient les mêmes calomnies. « Bientôt il n'y eut plus de moyen de se cacher » qu'une foule d'auteurs périodiques étoient d'in- » telligence avec le *Lucien* moderne. Ils louoient » tous ce qu'il avoit loué; ils blâmoient tous ce » qu'il avoit blâmé. C'étoit les mêmes tournures, » souvent les mêmes mots, ou d'éloge ou de » blâme, sur-tout les mêmes sarcasmes ou la même » grossiéreté d'injures. » (*V. le dernier sort de la Maçonnerie, p.* 30; *et nouvelles d'une association invisible; pièces justific. N.*° 11.) A peine resta-t-il en Allemagne un ou deux journaux qui ne fussent pas rédigés par les Frères unis, ou dans le même esprit.

Cependant les écrivains adeptes, et *Bahrdt*, et *Schulz*, et *Riem*, et Philon Knigge lui-même qui, en quittant les Frères, n'avoit pas renoncé à servir leurs complots, et cent autres écrivains de la Secte, inondoient le public de leurs productions, de leurs libelles, et en vers et en prose, en comédies, en romans, en chansons, en dissertations : tous les fondemens de la société, de la Religion, soit catholique, soit protestante, étoient attaqués avec une impudeur que rien

n'égale. Il ne s'agissoit plus alors de venger les Protestans des Catholiques ; le projet de détruire la religion et des uns et des autres, se montroit ouvertement. Cependant les éloges les plus pompeux étoient réservés aux productions des Frères, qui prêchoient avec le moins de réserve l'impiété ou la sédition. (*Id.*) Par une contradiction plus étonnante encore, mais toujours dans l'esprit de la Secte, ces mêmes hommes exerçant le plus terrible despotisme sur tous ceux qui osoient ne pas penser et ne pas écrire comme eux, sembloient ne demander aux Souverains, pour eux et pour les autres, d'autre droit que celui qu'ils disoient tenir de la nature, celui de publier, sans contrainte et sans gêne, leurs opinions et leurs systèmes. Bahrdt sollicitoit sur-tout ce prétendu droit, dans sa production sur la *liberté de la presse*. C'étoit le livre d'un véritable athée, qui verse à pleines mains sur le public tous les poisons de l'anarchie et de l'impiété ; l'auteur n'en fut pas moins loué par les adeptes périodiques ; et malgré sa requête sur la liberté de la presse, les Frères unis n'en continuèrent pas moins leurs efforts pour étouffer et les écrits et la pensée de quiconque ne pensoit pas comme eux.

Découverte de l'Union Germanique.

L'usage que les Frères unis faisoient de cette liberté, réveilla enfin, pour un instant au moins, l'attention de quelques Souverains, Frédéric-Guillaume, Roi de Prusse, alarmé par les productions impies et séditieuses qui se succédoient chaque jour dans ses Etats, crut devoir mettre un frein à la licence. Il fit à cette occasion de nouveaux règlemens, appelés l'Edit de religion. Cet Edit fut reçu par les Illuminés avec une audace qui déjà sembloit dire qu'ils étoient assez forts pour se jouer des Souverains. Et le Prince et la nouvelle loi devinrent l'objet continuel de

leurs sarcasmes et des plus violentes déclamations. Leur insolence mit le comble à l'outrage, par un écrit sorti de l'antre de Bahrdt même, et que la dérision avoit intitulé *Édit de religion*. Des Magistrats, chargés de venger cette injure, eurent ordre de s'emparer de la personne et des papiers de Bahrdt. Cet ordre fut exécuté. Tout ce que l'on pouvoit attendre de preuves relatives à la coalition et à son objet, fut constaté. Il semble que la Cour de Berlin auroit dû imiter celle de Bavière, en rendant publiques toutes ces preuves; mais les adeptes avoient dès lors trop d'influence sur les alentours du Ministère. Les prétextes ne manquèrent pas pour condamner à l'oubli les archives de cette nouvelle espèce de complots. Tout ce que l'on en sut, c'est que rien n'étoit plus réel que le plan des conjurés; c'est qu'une foule d'auteurs, de libraires, de personnes même que l'on en eût le moins soupçonnées, étoient entrés dans cette confédération. On ne sauroit trop dire à quel point Weishaupt l'avoit secondée personnellement. On sait seulement qu'il s'étoit transporté deux fois dans le chef-lieu des Frères unis, qu'il y avoit passé plusieurs jours avec Bahrdt; que les *Frères unis* de l'un, les plus zélés au moins et les plus actifs, étoient aussi les adeptes de l'autre. Si l'on en croit Bahrdt lui-même, son secret fut trahi par deux hommes dignes de lui. C'étoient deux jeunes débauchés, l'un et l'autre approchant de la classe des mendians, mais qu'il avoit trouvés assez instruits, assez vils sur-tout, et assez impies pour lui servir de copistes. Quelque constaté que fût son délit, il en fut quitte pour quelque temps de prison. Le reste de ses jours se passa dans la détresse, sans corriger ses vices. Réduit à tenir, à Bassendorf, auprès de Halle, un Café public, il finit sa carrière par

une mort honteuse comme sa vie. Les Illuminés ont cru devoir l'abandonner au mépris que lui avoient valu ses infamies; mais s'ils firent semblant d'en rougir eux-mêmes, ils ne cessèrent pas pour cela de poursuivre ses complots.

Continuation et succès de l'Union Germanique.

Au moment en effet où cette monstrueuse Union fut découverte, elle avoit déjà fait trop de progrès en Allemagne pour qu'elle dût périr avec son principal auteur. Et la Prusse et le reste de l'Allemagne n'avoient pas tardé à s'infecter de ces sociétés littéraires, qui n'étoient en quelque sorte qu'une nouvelle forme donnée aux Minervales de Weishaupt. Bientôt il n'y eut pas plus de ville, de bourg même, sans ces espèces de clubs, qu'il n'y en avoit sans Loges illuminées, et par-tout les adeptes de Weishaupt se trouvoient à la tête des unes et des autres.

Le grand objet de Bahrdt avoit été de diriger l'étude et les lectures de ses associés, de les mettre sur-tout, eux et tout le reste des lecteurs, dans une espèce d'impossibilité de nourrir leur esprit de toute autre doctrine que celle des adeptes; le soin qu'eurent ceux-ci d'initier à leur Secte une multitude de libraires, leur en fournit le plus puissant moyen. La forme des complots put varier encore, mais l'essence resta. Ce fut même après leur découverte que leurs effets devinrent plus sensibles. Ce fut alors qu'il fut plus spécialement impossible de se cacher qu'il devoit y avoir entre les libraires et les journalistes de la Secte, une vraie coalition pour étouffer et supprimer tous les livres contraires à son double esprit d'impiété et de sédition. Les auteurs honnêtes et religieux, zélés pour le maintien des lois, avoient beau chercher à éclairer le peuple; tantôt ils ne trouvoient point de libraires qui consentissent à exposer leurs productions en vente, ou à se charger

de l'impression ; tantôt ceux qui avoient fait semblant d'y consentir, ne cherchoient qu'à dégoûter l'auteur à force de délais et de prétextes. L'auteur se chargeoit-il lui-même des frais d'impression, les exemplaires restoient pour quelque temps au fond du magasin, sans être exposés en vente, sans qu'aucun libraire se mît en peine de les vendre ; et ils en étoient ensuite renvoyés à l'auteur, comme si personne n'en eût voulu. Leur existence n'étoit pas même mentionnée dans ces foires plus spécialement destinées en Allemagne au commerce des livres. D'autres fois, l'auteur étoit trahi bien plus étrangement encore ; son manuscrit étoit livré aux écrivains de la Secte ; et sa réfutation (si pourtant on peut nommer ainsi des injures, des sarcasmes et des sophismes) se trouvoit annoncée sur le revers même de son livre dès la première édition qui en paroissoit. Plus d'un auteur eût pu intenter en ce genre le même procès que M. Starck se vit forcé de faire à son libraire, et démontrer la même connivence avec la Secte, le même abus de confiance, les mêmes perfidies. « Au moins est-ce un fait que » l'on peut constater par quantité de lettres » de plusieurs savans, qu'ils écrivoient fort » inutilement aux libraires de côté et d'autre » pour leur demander plusieurs de ces ou» vrages, dont les Illuminés étoient seuls mé» contens ; que toutes ces lettres restoient sans » réponse ; que les mêmes libraires auxquels » l'auteur même avoit envoyé des douzaines » d'exemplaires, au lieu de les livrer aux deman» deurs, affectoient d'en renvoyer la vente aux » foires suivantes, en disant qu'il ne se présen» toit point d'acheteurs. » Il est encore certain que plusieurs livres de cette espèce étoient à peine arrivés chez les libraires, qu'ils les ren-

voyoient à l'auteur, sous les prétextes les plus flétrissans. — Ce qu'il y a même ici de plus étonnant, c'est que les écrivains les plus assurés de ces refus, étoient précisément ceux qui prenoient plus hautement la défense du Prince. Dans les Etats mêmes du Roi de Prusse, on ne put pas venir à bout de faire annoncer, et de vendre par les voies ordinaires, l'apologie de ce Souverain et de son Édit sur la Religion. Les libraires avoient à peine reçu quelques exemplaires de cette apologie, qu'ils les renvoyèrent tous à l'auteur. — Les écrivains de la Secte vouloient-ils au contraire publier leurs diatribes, leurs sarcasmes, leurs grossières invectives contre la Religion et les Souverains, contre les personnes constituées en dignité et les plus respectables, les libraires, s'empressoient de les vendre, les écrivains périodiques de les annoncer, et d'appeler par les plus grands éloges la foule des lecteurs. (*Voy. Nachrichten von einen grossen aber unsichtbaren Bünde.* (Pièces justific. N.os 8 et 13, et le journal de Vienne par Hoffmann.)

D'un côté, le commerce que la Secte faisoit en ce genre, la multitude de ses productions et de ses presses, la certitude du débit dans ses clubs littéraires ; et d'un autre côté, les contributions des Frères opulens fournirent à la coalition de grandes ressources pécuniaires. Qu'on ajoute à cela celles qui lui venoient de tant d'autres Frères placés dans les Cours, dans l'Eglise, dans les Dicastères, et partageant tantôt leurs appointemens, tantôt les revenus du Prince ou de l'Eglise, avec l'Aréopage administrateur ; on concevra comment tous ces fonds suffisoient aux dédommagemens que pouvoient exiger ceux des libraires à qui la restriction de leur commerce aux œuvres approuvées par cet Aréopage, pouvoit être

nuisible. Il fut établi une caisse destinée à ces dédommagemens. Dans le temps convenu, le libraire n'avoit qu'à produire la liste des ouvrages qu'il avoit supprimés ou refusé de vendre; sur les preuves qu'il en fournissoit, une somme tout au moins suffisante pour réparer sa perte, lui étoit assurée. Mes mémoires et diverses lettres m'assurent que cette caisse et ces dispositions subsistent encore en Allemagne, et que la révolution Française n'a fait qu'y ajouter bien d'autres ressources.

Le grand effet d'une coalition si bien concertée, fut d'abord d'empêcher la plus grande partie du bien que se proposoient les auteurs honnêtes, en dévoilant les artifices de l'Illuminisme; de donner ensuite à la Secte tous ces écrivains plus affamés qu'instruits, toujours disposés à vendre au plus offrant la vérité et le mensonge; et enfin d'enhardir cette multitude de sophistes, dont la littérature allemande abonde encore plus que la littérature française. Poëtes, Historiens, Dramaturges, presque tous prirent le ton qu'ils savoient devoir leur assurer les éloges des Frères-Unis. Le plus grand mal venoit du soin que prenoient les adeptes d'initier à leurs mystères les Professeurs des Universités protestantes, les Maîtres d'écoles, les Instituteurs des Princes. On le dit à regret, mais on le dit sur l'autorité de ceux qui ont le plus étudié l'histoire et les progrès de l'Illuminisme; on le dit, parce qu'aujourd'hui d'ailleurs il n'est plus possible de se le cacher; la plupart des Universités du Nord de l'Allemagne se trouvèrent alors, et sont trop malheureusement encore les repaires d'où s'exhale tout le poison de l'Illuminisme, dans des écrits et des leçons pareilles à celles des Professeurs Frédéric Cramer, Ehlers ou Koppe. (*V. sur-tout l'avertissement d'Offmann, sect.* 16, 17 *et* 18.)

Mais il s'en faut bien que les littérateurs des provinces catholiques fussent exempts de l'infection. Vienne sur-tout se remplissoit de ces Frères ardens à répandre par-tout les principes de la Secte. Le Chevalier *de Born*, fait pour se contenter d'une autre gloire, comme fameux Chimiste, semble dans cette ville avoir donné le ton aux autres adeptes. Quand la Secte fut découverte en Bavière, il étoit déjà si zélé pour elle, qu'il renvoya ses lettres d'associé à l'Académie de Munich, déclarant hautement qu'il rougissoit d'avoir rien de commun avec des hommes qui avoient si peu connu le mérite de Weishaupt.

Après cet adepte Viennois, le sieur *de Sonnenfeld*, l'un de ces écrivains appelés *beaux esprits*, parce qu'on ne peut pas leur donner du *bon sens*, fut un des plus ardens propagateurs de l'Illuminisme, caché sous le voile des sociétés littéraires. J'ai su par ceux même qu'il invitoit à ses clubs, et qu'il eût bien voulu y agréger, que ces assemblées commençoient en effet et se tenoient d'abord comme celles des Académies ordinaires, mais le moment venoit, où l'on faisoit semblant de terminer la séance : alors il ne restoit que les adeptes, et l'académie n'étoit plus que ce conseil secret des Initiés, où tout se méditoit et se préparoit suivant les lois des Frères-Unis.

Un homme dont le nom eût donné à ces Frères-Unis plus d'importance, s'il avoit été plus sensible aux éloges que les Illuminés faisoient encore de lui, (*a*) est ce même Professeur Hoff-

---

(*a*) Il est plaisant de voir et de comparer le mépris que les Illuminés affectent aujourd'hui pour ce M. Hoffmann, et les éloges qu'ils en faisoient avant qu'il eût écrit contre eux, et même les lettres pleines des mêmes éloges sur son esprit, son style, ses talens, qu'ils lui écrivoient encore en 1790, pour l'attirer dans leur parti. (*Voyez id. sect.* 19.)

mann, qui s'est dans la suite attiré tant d'outrages de leur part, pour s'être joint au célébre Zimmermann, dans le projet de dévoiler leurs artifices. Par le compte que nous rend ce M. Hoffmann, les Enrôleurs des Illuminés allèrent le chercher jusqu'à Pest en Hongrie. Le 26 Juin 1788, il reçut des vingt-deux chefs de l'Union, une invitation à se faire agréger à la société littéraire, qu'ils avoient dès lors en cette ville. Ma réponse, dit-il, fut « que je me flattois que l'on me don-
» neroit sur ces sociétés des notions plus précises,
» et qu'alors mon devoir et la prudence décide-
» roient ma résolution. — On me fit en effet de
» temps à autre des ouvertures ultérieures sur
» l'esprit du système. On m'envoya diverses fois
» les listes des nouveaux membres. La signature
» des vingt-deux me garantissoit l'authenticité
» de ces diverses pièces ; mais c'est précisément
» cette authenticité qui me fit concevoir quel
» horrible complot se trouvoit au fond de toute
» cette association. »

On sent bien qu'il n'en fallut pas davantage à un homme de sa probité et de son mérite, pour rejeter bien loin de pareils confrères. Ils avoient déjà mis son nom sur leur liste, il fallut l'effacer. La preuve qu'il les avoit bien jugés, c'est la lettre qu'il cite d'un homme d'Etat, plein de vertu et d'un génie pénétrant, qui avoit pris sur lui d'examiner *officiellement* tout le plan de cette Union Germanique, et d'en approfondir les secrets ; « *ce sont des horreurs qui font dresser les che-*
» *veux !* » Telles étoient les expressions de cet homme d'Etat.

Ces horreurs étoient loin d'inspirer aux apôtres et aux élèves de l'Union Germanique, les mêmes sentimens. Cependant, tranquille spectateur des progrès de son Illuminisme, Weishaupt ne sem-

bloit plus y prendre aucune part ; les plus actifs de ses adeptes vivoient autour de lui, à Gotha, à Weymar, à Iéna et à Berlin ; on eût dit qu'il étoit devenu indifférent à leurs succès. A part les visites qu'il recevoit des Frères, à part quelques voyages, et ceux-là sur-tout qu'il avoit faits auprès du grand acteur de l'Union Germanique, rien ne montroit en lui le Fondateur, le Chef qui continue à surveiller, à diriger la secte des complots. Mais qu'on n'oublie pas ses préceptes sur l'art de paroître absolument oisif au milieu de la plus grande activité ; qu'on se souvienne sur-tout de ces menaces consignées dans ses lettres, six mois encore après sa fuite de Munich : *Laissez nos ennemis se réjouir. Cette joie un jour se changera en larmes. — Gardez-vous bien de croire que dans l'éloignement même je reste sans rien faire ;* (lett. à l'adepte Fischer, 9 Août 1785) et il sera aisé de conclure à quoi se réduisoit toute sa prétendue nullité dans les progrès de sa conspiration. Quelque secret que fût le rôle qu'il jouoit, au moins voyoit-il se vérifier trop à la lettre ce que, dès la seconde année de son Illuminisme, il écrivoit à ses premiers adeptes : *Les grands obstacles sont vaincus ; désormais vous allez nous voir faire des pas de géans.* Il n'y avoit pas douze ans que la Secte existoit ; le nombre des adeptes et des demi-adeptes étoit prodigieux en Allemagne. Il devenoit menaçant en Hollande, en Hongrie, en Italie. Un de ces adeptes nommé *Zimmermann*, d'abord Chef des Frères aux Loges de Manheim, bientôt aussi zélé pour la propagation de leurs complots, que le célèbre Zimmermann le fut pour en dévoiler toute la trame, se vantoit d'avoir établi, à lui seul, plus de cent de ces clubs conspirateurs, sous le titre de Sociétés littéraires ou de Loges maçon-

niques, dans ses courses en Italie, ou en Suisse et en Hongrie. Pour ouvrir en Europe la carrière des révolutions, pour donner l'impulsion à cette multitude d'initiés désorganisateurs, la Secte n'avoit plus besoin que de porter ses vœux et ses mystères chez une nation active et puissante, mais hélas ! souvent plus susceptible de cette effervescence qui prévient la pensée, que de la réflexion qui prévoit les désastres ; chez une nation qui, dans l'ardeur de ses transports, oublie trop aisément que pour la vraie grandeur ce n'est pas assez de ce courage qui brave les obstacles ; que les Vandales mêmes et les Barbares ont aussi leurs héros ; chez une nation enfin que l'illusion ne domina jamais en vain ; qui, avant d'appeler la sagesse à ses conseils, pouvoit, dans ses premiers accès, briser les Trônes, renverser les Autels, et ne sortir d'un funeste délire qu'au moment où il ne reste plus qu'à pleurer sur des ruines.

Elle existoit dans toute l'étendue de la France, cette nation, la première peut-être à bien des titres, des nations de l'Europe, mais malheureusement trop accessible aux grandes illusions. L'Aréopage scrutateur avoit les yeux sur elle. Il crut voir le moment arrivé d'envoyer ses apôtres sur les bords de la Seine. A ce moment commence la quatrième époque de l'Illuminisme Bavarois. Que l'esprit du lecteur se dispose à la voir devenir celle des grandes convulsions, celle de tous les crimes et de tous les désastres révolutionnaires.

CHAPITRE XI.

Quatrième époque de la Secte ; députation des Illuminés de Weishaupt aux Franc-Maçons de Paris ; état de la Maçonnerie Française à l'époque de cette députation ; travaux et succès des Députés ; coalition des Conjurés sophistes, Franc-Maçons et Illuminés, formant les Jacobins.

Projet de Weishaupt et de Knigge sur la France.

DÈS l'année 1782, Philon Knigge et Weishaupt avoient formé le projet d'agréger à leur Illuminisme la Nation Française ; mais son génie ardent, impatient et difficile à contenir, offroit à ces deux Chefs de puissans motifs pour ne pas trop hâter leurs conquêtes au delà de Strasbourg. L'explosion en France pouvoit être prématurée ; ce peuple trop actif, bouillant, impétueux pouvoit ne pas attendre que les autres fussent par-tout également prêts au grand objet ; et Weishaupt sur-tout n'étoit pas homme à se contenter d'une révolution partielle et locale, qui pouvoit ne servir qu'à mettre sur leurs gardes les divers Souverains de l'Europe. Nous l'avons vu au fond de son sanctuaire, préparant ses adeptes, disposant les rangs avec cet artifice, avec cette chaîne de correspondance, qui ne lui laissoient plus que le signal à donner quand le jour propice aux grands complots seroit arrivé. Cette chaîne formée, et les légions des Frères averties de sortir à l'heure convenue de leurs clubs, de leurs loges, de leurs académies, de leurs antres et de tous leurs repaires souterrains, du Midi au Septentrion, de l'Orient à l'Occident, l'Europe entière devoit au même instant se trouver en révolution. Tous les peuples avoient leur quatorze Juillet, l'avoient tous à la fois ; tous les Rois,

Rois, au même jour, se réveilloient, comme Louis XVI, captifs de leurs sujets. Les Autels et les Trônes s'écrouloient par-tout au même instant. (*V. tome 2 de ces Mémoires*, *chap.* 18.) Les Français dans ce plan devoient naturellement être le dernier des peuples illuminisés, parce qu'on se tenoit assuré que leur activité n'attendroit pas pour éclater que l'explosion pût être instantanée et universelle.

Tous ces projets hâtés par Mirabeau.

Cependant il existoit déjà quelques adeptes dans le centre même de ce Royaume. Quelques-uns avoient été admis aux secrets de Knigge lors de l'assemblée de Wilhelmsbad. Dès la même année, Diétrich, ce Maire de Strasbourg, qui devint en Alsace l'émule de Robespierre, se trouvoit déjà sur la liste des Frères. (*Welt un menschen kentniss*, *p.* 130) Ils avoient un adepte bien plus important dans la personne de ce Marquis de Mirabeau, que la Révolution devoit rendre si fameux. Par quelle étrange fatalité les Ministres du plus honnête homme des Rois, avoient-ils cru devoir confier une partie de ses intérêts à cet homme dont toute la vie n'avoit été jusqu'alors qu'un tissu de trahisons domestiques, et de la plus monstrueuse immoralité ? Ce n'étoit pas assez que la clémence de Louis XVI l'eût ravi à ses Juges et à l'échafaud ; il falloit encore que sa scélératesse se crût récompensée par une mission secrète, qui supposoit en quelque sorte la confiance de son Prince. Envoyé à Berlin, Mirabeau y traita les affaires du Roi comme il avoit traité celles de son père et de sa mère. Prêt à servir et à trahir tous les partis, prêt sur-tout à se livrer à celui qui achèteroit les forfaits au plus haut prix, et qui lui en offriroit le plus à commettre, environné d'Illuminés en Prusse, il en fut bientôt recherché. Nicolaï, Biester, Ge-

dicke, Leuchsenring devinrent sa société favorite. A Brunswick, il trouva *Mauvillon*, digne élève de Knigge, et alors Professeur au Collége Carolin. Il fut initié par lui aux derniers mystères de l'Illuminisme. (*Disc. d'un Maître de Loge sur le dernier sort de la Maçonnerie ; appendix à ce discours ; avis important d'Hoffmann, t. 2, sect. VII, etc.*

Avant son inauguration, Mirabeau connoissoit toutes les ressources des Loges Maçonniques ; il sut apprécier celles que le génie de Weishaupt y avoit ajoutées pour les révolutions. De retour en France, il commença par introduire lui-même les nouveaux mystères dans sa Loge appelée des *Philalètes*. Son premier collègue fut ce monstrueux Abbé de Périgord, qui déjà se préparoit à jouer le rôle de Judas dans le premier Ordre de l'Église. C'étoit peu des mystères de Weishaupt introduits dans sa Loge ; Mirabeau crut devoir appeler en France des apôtres plus exercés que lui dans tous les artifices du code. Il connoissoit les raisons qui avoient jusqu'alors empêché les chefs de l'Illuminisme de travailler encore à la conquête de la France ; il sut leur persuader qu'il étoit temps pour eux de se montrer chez une nation qui n'attendoit que leurs moyens pour une révolution à laquelle tant d'autres conjurés la disposoient depuis long-temps, et dont ses nouveaux confrères étoient sans doute les plus propres à fixer les succès. Les secrets échappés au commerce des lettres qui s'établit dès lors entre lui et Mauvillon (*a*), ne suffiront pas à l'historien pour

---

(*a*) C'est à ce même *Mauvillon* que les Allemands font honneur d'avoir eu la principale part à deux ouvrages publiés par Mirabeau, l'un sous le titre de *Monarchie Prussienne*, et l'autre sous celui d'*Essai sur les*

dévoiler tous les détails des conseils et des intrigues qui suivirent cette correspondance; mais au moins est-il sûr que la politique de Mirabeau prévalut dans l'Aréopage de Weishaupt. Les voix se réunirent, et il fut décidé que la France seroit illuminisée. La commission étoit trop importante pour être abandonnée à des adeptes ordinaires. Celui-là même qui depuis la retraite de Weishaupt étoit censé le chef de l'Ordre illuminé, ce même *Amélius Bode*, le digne successeur tout à la fois de Knigge et de Weishaupt, s'offrit et fut élu pour député auprès des Loges par lesquelles cet apostolat devoit commencer. On assigna à Bode pour adjoint cet autre élève de Knigge, que la Secte avoit nommé *Bayard*, et dont le vrai nom étoit *Guillaume*, *Baron de Busche*. Capitaine au service de la Hollande, héritier d'une grande fortune, adroit, plein de ces ruses et de ces artifices que les Frères insinuans appellent prudence et sagesse, ce Baron avoit eu pour première commission, celle de propager les complots de la Secte dans ces provinces même qui croyoient n'avoir acquis en lui qu'un officier

Députation des Illuminés allemands aux Franc-Maçons de Paris.

Illuminés. De là ces grands Eloges qu'on trouve de Weishaupt dans le premier, (*t.* 5, *l. VII.*) et tout l'artifice qui règne dans le second. Celui-ci ne fut composé que pour donner le change au public, en paroissant trahir les secrets de la Secte sans dire un seul mot qui la fasse connoître, en détournant l'attention des lecteurs sur des objets tout différens. Cette ruse fit croire aux Français qu'ils connoissoient l'Illuminisme; ils en avoient une idée si fausse, que tous leurs auteurs confondent les Illuminés de Weishaupt avec ceux de Swedenborg. Cette ruse d'ailleurs servit à Mirabeau à introduire son Illuminisme en France, dans le temps même où il sembloit écrire pour le dévoiler. Jusque au nom de Philalète qu'il donnoit à sa Loge, tout étoit artifice; car ce nom de Philalète désignoit des Illuminés d'une autre espèce.

prêt à donner sa vie pour le maintien des lois. (*Ecrits orig. Philos Berichte* 6.) Le zèle avec lequel il avoit rempli sa première mission, fut sans doute le titre qui lui valut l'honneur d'accompagner le chef de l'Ordre dans celle de Paris.

Etat de la Maçonnerie Parisienne à l'arrivée de ces Députés.

Les circonstances ne pouvoient pas alors être plus favorables pour les députés et plus désastreuses pour la France. Le Philosophisme du siècle avoit fait dans les Loges, tout ce qu'on pouvoit attendre des disciples de Voltaire et de Jean-Jacques, pour préparer le règne de cette *égalité* et de cette *liberté*, dont les derniers mystères devenoient, par Weishaupt, ceux de l'impiété et de l'anarchie la plus absolue. Une ligne de démarcation avoit été fixée entre les anciens grades et ceux de la moderne Franc-Maçonnerie. Les premiers, avec tous leurs jeux enfantins et avec toute l'obscurité de leurs symboles, étoient abandonnés au commun des Frères. Les autres sous le titre de *Grades philosophiques*, étoient plus spécialement ceux que j'ai fait connoître sous le titre de *Chevaliers du Soleil*, de derniers *Rose-Croix*, et de *Chevaliers Kadosch*. A la tête de toutes ces Loges bornées aux anciens, ou bien initiées aux nouveaux mystères, se trouvoient dans Paris trois Loges plus spécialement remarquables par l'autorité qu'elles exerçoient sur les autres, ou par leur influence sur l'opinion des Frères.

Grand Orient de Paris.

La première appelée *le grand Orient*, étoit moins une Loge que *la réunion de toutes les Loges régulières du Royaume*, *représentées par leurs députés*. C'étoit en quelque sorte le grand Parlement *maçonnique*, *ayant ses quatre chambres, dont la réunion formoit la grande Loge du Conseil*, où tout ce qui avoit rapport aux intérêts de l'Ordre *se décidoit en dernier ressort*. Les quatre chambres étoient appelées d'*Admi-*

nistration, *de Paris*, *des Provinces et des Grades*. Celle-ci, par essence, la plus secrète de toutes, n'admettoit à ses séances aucun Frère visiteur. Mais tous les Vénérables pouvoient assister aux travaux ordinaires des autres chambres.

A ce Parlement maçonnique étoient attachés trois grands Officiers de l'Ordre, appelés *le Grand-Maître*, *et l'Administrateur général*, *et le grand Conservateur*. A l'arrivée des Députés illuminés, le premier de ces grands Officiers étoit *le très-Sérénissime Frère Duc d'Orléans*, *premier Prince du Sang*. Les deux autres étoient aussi des Frères de la plus haute distinction. Leur nom seul suffiroit pour nous dire qu'il étoit, jusque dans le dernier Conseil de l'Ordre, des grades purement honorifiques pour ceux de qui le rang servoit à protéger des complots, mais à qui on n'avoit pas même la pensée de confier les secrets. (*Voy. le Tableau alphabétique de la correspondance des Loges du G. O. de France.*

Il n'en est pas, à beaucoup près, de même de Philippe d'Orléans. Sa qualité de Grand-Maître, son impiété et ses vœux bien connus de tout sacrifier à la vengeance, disoient hautement aux Députés de l'illuminisme tout ce qu'il étoit prêt à faire en leur faveur, auprès de cette multitude de Loges qui le reconnoissoient pour Grand-Maître. En France seulement, dès l'année 1787, le tableau de sa correspondance ne nous montre pas moins de deux cent quatre-vingt-deux villes, ayant chacune des Loges régulières sous les ordres de ce Grand-Maître. Dans Paris seulement, il en comptoit dès lors quatre vingt-une. Il en avoit seize à Lyon, sept à Bordeaux, cinq à Nantes, six à Marseille, dix à Montpellier, dix à Toulouse, et presque dans chaque ville un nombre proportionné à leur population. Ce n'est pas assez de cet

juré avec les Chevaliers du Soleil, haine à tout christianisme, et avec les Chevaliers Kadosch, *haine à tout culte et à tout roi.* (*a*)

Loge de la Sonrdière.

Des antres moins connus, mais plus redoutables encore, étoient ceux où les Frères d'Avignon, élèves de Swedenborg et de St-Martin, mêloient leurs mystères à ceux des anciens Rose-Croix, des Maçons ordinaires et des Maçons sophistes. Au dehors, sous le masque de charlatans, de visionnaires, ces nouveaux adeptes ne parloient que de leur puissance d'évoquer les esprits, d'interroger les morts, de les faire apparoître, et d'opérer cent prodiges de cette espèce. Dans le fond de leurs Loges, ces nouveaux Thaumaturges nourrissoient des complots presqu'entièrement semblables à ceux de Weishaupt, mais plus attroces dans leurs formes. J'ai dit leurs mystères désorganisateurs, en exposant ceux de Swedenborg et de Saint-Martin ; je n'osois pas encore ajouter foi à ces redoutables épreuves, à ces affreux sermens que je leur voyois attribuer par bien des écrivains. J'eusse voulu n'en parler que sous l'autorité de leur code même ou de leurs adeptes ; ceux que j'ai rencontrés jusqu'ici n'ont pu con-

---

(*a*) J'ai su d'un de ces Frères mêmes, qui longtemps fut le simple porteur de cette correspondance, que tenté de se faire initier à ces grades, pour avoir lui-même entrée au comité, il en fut détourné par la promesse qu'on exigeoit d'un *engagement pour la vie et d'une rétribution annuelle de six cents livres tournois.* J'ai su encore de lui que la rétribution ordinaire de chaque Frère, montoit annuellement à la même somme, et qu'on s'en reposoit, pour les comptes à rendre, sur le Frère Savalette, qui n'en rendit jamais. C'est encore une ressource à joindre à toutes celles des arrière-adeptes pour les frais de complot. Eh ! qui peut dire combien ces ressources s'augmentoient entre les mains d'un homme chargé de la garde du Trésor Royal ! Les conjurés savent choisir les hommes et les places.

noître qu'une partie des mystères. Mais par ce qu'ils en ont su, il n'est que trop facile de deviner tout ce qui leur restoit à apprendre.

D'abord, il est constant que ces Illuminés de Swedenborg, appelés Martinistes en France, se donnant aussi souvent le nom de Chevaliers bienfaisans, avoient leurs voyageurs, tout comme les Illuminés de Weishaupt. Il est constant aussi que ces prétendus Philalètes ou amateurs de la vérité, s'étoient donné des lois, avoient organisé leurs sociétés, s'étoient, comme Weishaupt, enfoncés dans les Loges maçonniques, pour y chercher des hommes disposés à leurs mystères et aux nouveaux grades qu'ils avoient à leur communiquer. Parmi ces grades, il en est un entre autres qu'ils appellent *Chevalier du Phénix*. Un de ces Chevaliers se disant Saxon et Baron du Saint-Empire, muni de brillans certificats de plusieurs Princes Allemands (*a*), exerçoit en France son apostolat, très-peu d'années avant la Révolution. Après avoir résidé quelques jours dans une ville du centre, et visité les Loges et observé les Frères, il crut en reconnoître trois, dignes d'être élevés à de plus hautes connoissan-

(*a*) Cet étrange Baron se donnoit le nom d'*Hillmer*. Il ne m'étoit pas donné de prévoir qu'une ressemblance de nom le feroit confondre avec un vrai monsieur *Hillmer*, ou *Hülmer*, que l'on voit d'ailleurs jouer un rôle si différent dans sa visite au gymnase de Hall. Il ne m'étoit pas plus aisé de prévoir que l'auteur d'une lettre que j'ai reçue pour sa justification, n'étant pas assez familier avec le français, prendroit pour une injure le mot s'*aviser*, dans une circonstance où il ne désigne autre chose que l'impertinence de quelques jeunes gens fort peu disposés à recevoir des conseils et prêts à insulter l'honnête homme qui s'*avise* de leur en donner. Je me flatte que cette observation suffira pour satisfaire et le vrai M. *Hülmer* et son digne apologiste.

ces. Le *Vénérable* ou le Maître de Loge, que je vais laisser lui-même raconter son histoire, se trouvoit du nombre de ses élus. « La partie » acceptée, me dit ce Vénérable, nous nous » rendîmes tous les trois chez notre Illuminé, » pleins d'ardeur pour les grands mystères qu'il » nous annonçoit. Comme il ne pouvoit pas nous » faire passer par les épreuves ordinaires, il nous » en dispensa, autant qu'il étoit en lui de le faire. » Au milieu de son appartement, il avoit disposé » un réchaud et un brasier ardent. Sur une table » étoient divers symboles, entre autres un Phénix » entouré d'un serpent, qui formoit un cercle en » se mordant la queue. Les mystères s'ouvrirent » par l'explication du braisier et des autres sym- » boles. Ce brasier, nous dit-il entre autres, a » été préparé pour vous apprendre que *le feu est* » *le principe de toute chose;* que c'est lui qui » fait tout dans la nature, qui met tout en ac- » tion; que l'homme même lui doit sa faculté de » vivre, de penser et d'agir. Ce fut là l'essence » de sa première leçon. — De là l'Illuminé passe » aux autres symboles. Quant à ce serpent, ajoute- » t-il, le cercle qu'il forme est l'image de *l'éter-* » *nité du Monde*, qui, ainsi que ce cercle, *n'a* » *ni commencement ni fin*. Le serpent encore » vous est connu comme changeant sa peau, et » la renouvelant chaque année; par-là vous ap- » prenez à connoître les révolutions de l'Univers, » celles d'une Nature qui semble s'affoiblir et » périr à certaines époques, mais qui dans l'im- » mensité des siècles, ne vieillit que pour rajeu- » nir de nouveau, et pour se disposer encore à » de nouvelles révolutions. — Ce Phénix vous » expose plus naturellement encore la succession » et la perpétuité de ces phénomènes. La fable » ne le fait renaître de ses cendres, que pour

» vous apprendre comment cet Univers renaît et
» renaîtra sans cesse des siennes.

» Pour exposer toute cette doctrine, notre Ba-
» ron illuminé n'avoit exigé de nous que la pro-
» messe ordinaire du secret; tout-à-coup il s'arrête,
» et nous prévient qu'il ne peut nous en dire da-
» vantage, sans exiger de nous un serment dont
» il se met à lire la formule, pour voir si nous
» étions disposés à le prêter. Ce serment nous faisoit
» tous frémir intérieurement. J'en ai peu retenu
» les paroles; mais c'étoit la promesse, sous les
» plus exécrables expressions, d'obéir aux chefs
» de son Illuminisme. Nous tâchions de contenir
» notre indignation pour arriver à ses derniers
» secrets; mais il en vint à la promesse *d'abjurer*
» *jusqu'aux liens les plus sacrés, tous ceux de*
» *citoyen, de sujet, de famille, de père, de*
» *mère, d'amis, d'enfans, d'époux*. A ces pa-
» roles, un de nous trois ne pouvant plus se con-
» tenir, sort précipitamment, rentre ensuite, une
» épée nue à la main, s'élance sur le Baron illu-
» miné avec le transport d'un homme qui ne se
» possède plus. Nous fûmes assez heureux pour
» l'arrêter, jusqu'à ce qu'il reprît un peu son
» sens froid. Mais alors il ne prit la parole, que
» pour traiter notre Illuminé de scélérat, et
» l'avertir que, s'il étoit encore vingt-quatre
» heures dans la ville, il le feroit juger et pendre. »
On devine aisément que le Baron se hâta de prévenir la menace.

Ce qui me reste à raconter, pour jeter encore quelque jour sur cette monstrueuse secte, ne s'est point passé en France, mais à Vienne en Autriche. Un jeune homme d'une famille très-distinguée, et qui dans la guerre actuelle s'est signalé par son courage, avoit eu aussi la fantaisie, commune à tant d'autres, de se faire Franc-Maçon. Sa Loge

étoit, sans qu'il le sût, une de celles où dominoit le même Illuminisme. Bien des fois il reçut la commission de porter des lettres qui lui étoient suspectes. Il lui arriva même de les rapporter sans les avoir remises à leur adresse, sous prétexte qu'il n'avoit pas trouvé la personne à qui elles étoient écrites ; et dans le fond, parce qu'il avoit peur de servir d'instrument à quelque trahison. Cependant la curiosité l'emportant, il continuoit à solliciter l'admission aux Grades supérieurs. Son initiation devoit avoir lieu le lendemain ; une lettre extrêmement pressante l'appelle à un rendez-vous. Il y trouve un adepte, ancien ami de son père : « Je fais, lui dit cet ami, je fais pour vous une » démarche qui très-certainement me coûtera la » vie, si vous êtes tant soit peu indiscret. Mais » j'ai cru la devoir à l'amitié dont votre père » m'honoroit, et à celle que j'ai pour vous. Je » suis perdu, si vous ne me gardez le plus pro- » fond secret ; mais, je vous en préviens, vous » êtes perdu vous-même si vous vous présentez à » la Loge pour le Grade que vous sollicitez. Je » vous connois, vous ne ferez pas le serment » qu'on vous proposera ; vous n'êtes pas capable » de dissimulation, encore moins le serez-vous » de penser et d'agir comme on l'exigera de vous. » L'honneur vous trahira ; et c'en est fait de vous, » déjà vous êtes sur la *liste noire, comme suspect*. » Tel que je vous connois, vous passerez bientôt » *à la liste rouge*, *liste de sang*, *blæde-list* ; » et alors n'espérez pas échapper à leurs poisons » ou à leurs émissaires. » Ce n'étoit pas la peur qui devoit décider le jeune homme. Avant que de se rendre, il voulut au moins savoir quels étoient ces terribles engagemens, qu'il ne seroit pas capable de tenir. Son ami lui fit alors connoître le serment qu'on lui prescriroit ; il y trouva encore

cette renonciation à tous les liens les plus sacrés de la Religion, de la société, de la nature, pour ne plus reconnoître d'autre loi que les ordres de ses Supérieurs illuminés. L'horreur de ces engagemens le saisit en effet : il trouva des défaites ; et au lieu de se présenter pour être initié, il renonça, tandis qu'il en étoit encore temps, à rentrer dans les Loges. Les circonstances de la Révolution l'ont amené du service Autrichien à celui d'Angleterre, mais c'est de lui-même que j'ai appris combien il craignoit que son ami ne fût passé sur *la liste rouge*, pour le service qu'il en avoit reçu. Au moins apprit-il bientôt la nouvelle de sa mort.

Il tarde à mon Lecteur de se voir ramené aux Députés de l'Illuminisme Bavarois, mais pour dire et rendre plus sensible quel devoit être, quel fut l'effet de leur mission, j'ai à dire comment s'étoit composée la Loge où nous les verrons arriver; et il faut pour cela insister encore sur cette autre espèce d'Illuminés, se disant *Théosophes*, qui les avoient précédés en France. Rapprochons d'abord ce que l'on vient de lire sur *cette liste noire* et cette *liste de sang*, d'un fait auquel j'avois long-temps refusé d'ajouter foi, jusqu'à ce qu'enfin j'en appris les circonstances des personnes qui en avoient été le plus exactement instruites. On sait que le Château d'Ermenonville, appartenant au sieur Girardin, à dix lieues de Paris, étoit un fameux repaire de cet Illuminisme. « Là, auprès du tombeau de Jean-Jacques, le fameux Chevalier appelé *Saint-Germain* présidoit aux mystères ; » il en étoit le Dieu ; et il avoit aussi *sa liste rouge*. (*a*) Le

Loge d'Ermenonville.

(*a*) Ce vil charlatan plus adroit que Cagliostro, avoit réellement persuadé à ses adeptes qu'il étoit en pos-

Chevalier de *Lescure* en fit la triste expérience. Il vouloit renoncer à cette affreuse association, peut-être même aussi la dévoiler. Un poison mortel fut bientôt versé dans son breuvage et il n'ignora pas la cause de sa mort. Avant d'expirer, il dit positivement au Marquis de Montroi, Officier Général, qu'il mouroit victime de cette infame horde d'Illuminés.

Assuré de ces faits, je ne crains plus de mettre désormais au nombre des vérités historiques, d'abord tous ces vœux destructeurs des Empires et des Autels, toute cette doctrine si conforme à celle que j'ai extraite des œuvres de la Secte, et ensuite tous ces sermens, toutes ces atroces épreuves dont une foule d'auteurs nous donnent les détails. Je dirai donc, sans crainte de calomnier cette espèce d'illuminés, qu'entre leur secte et celle de Weishaupt, il n'y a de différence que dans le mode. L'athéisme est au fond de leur prétendue théosophie, comme au fond des mystères de Weishaupt. Pour eux comme pour lui, l'homme de la nature n'est point destiné à vivre sous les lois de la société ; pour eux comme pour lui, les Sou-

---

session de l'elixir de l'immortalité ; que cependant il avoit subi divers changemens par la métempsycose ; qu'il étoit mort jusqu'à trois fois, mais qu'il ne mourroit plus ; que depuis son dernier changement il avoit déjà vécu quinze cents ans. Il se trouvoit des imbécilles qui refusoient de croire aux preuves de l'Evangile, et qui croyoient à cette métempsycose, à ces quinze cents ans de leur Saint-Germain ! Ils ne savoient pas que tout cela n'est qu'une fiction des grades maçonniques. Suivant cette fiction, le Maçon Apprenti a *trois ans*, le Compagnon en a *cinq*, le Maître *sept*. Cet âge va tellement croissant dans certains grades, qu'enfin le Chevalier Ecossais se trouve avoir *cinq cents ans*. Lors donc qu'un Maçon vous dit : j'ai tant d'années, cela veut dire simplement, je suis de tel grade. (*V. geschickte der unbekanten*, grades Ecossais.

verains ne sont que des tyrans ; tout moyen qui tend à délivrer la terre des Prêtres et des Rois, des Autels et des Lois, tout crime atroce commis dans cette intention est une action sublime. Mais bien plus que Weishaupt encore, ils ont l'art de former leurs Seydes, d'enflammer leur ardeur dans la carrière des assassins et des parricides. Ici même, les mystères de Weishaupt ne soutiennent plus la comparaison avec ceux de ces Illuminés théosophes. Qu'on en juge par l'exposé suivant :

Lorsqu'un de ces hommes que la Secte a su entraîner dans toute l'illusion des visionnaires, espère enfin trouver l'art de prodiges, la science des sciences, dans les derniers secrets des adeptes, on lui propose de consommer son dévouement aux Supérieurs qui tiennent cette science dans leurs mains. C'est un pacte nouveau, qui ne doit plus en faire que l'aveugle instrument de tous les complots dans lesquels on l'entraîne. Au jour marqué pour l'initiation, à travers un sentier ténébreux, il est conduit à l'antre des épreuves. Dans cet antre, l'image de la mort, le jeu des spectres, les breuvages de sang, les lampes sépulcrales, les voix souterraines, tout ce qui peut effrayer l'imagination, et la faire passer successivement de la terreur à l'enthousiasme, est mis en usage, jusqu'à ce qu'enfin tour à tour effrayé, fatigué, exalté et privé de l'empire de sa raison, il ne peut plus que suivre l'impulsion qui lui sera donnée. La voix d'un invisible Hiérophante perce alors dans cet abîme, fait retentir la voûte de sons menaçans, et prescrit la formule de cet exécrable serment, que l'initié répète :

« Je brise les liens charnels qui m'attachent à « père, mère, frères, sœurs, époux, parens, » amis, maîtresses, rois, chefs, bienfaiteurs, à

» tout homme quelconque à qui j'ai promis foi,
» obéissance, gratitude ou service.

» Je jure de révéler au nouveau chef que je
» reconnois, tout ce que j'aurai vu, fait, lu,
» entendu, appris ou deviné, et même de re-
» chercher et épier ce qui ne s'offriroit pas à mes
» yeux. Je jure d'honorer l'*Aqua toffana*, comme
» un moyen sûr, prompt et nécessaire de purger
» la terre par la mort ou par l'hébétation de ceux
» qui cherchent à avilir la vérité ou à l'arracher
» de mes mains. » (*V. la Loge Rouge dévoilée, p.* 11, *et l'Histoire de l'assassinat de Gustave III, Roi de Suède, sect.* 4.)

A peine ce serment est-il prononcé, la même voix annonce à l'Initié, que dès ce moment il est affranchi *de tous ceux qu'il a faits jusqu'alors à la patrie et aux lois.* « Fuyez, ajoute-t-elle, la
» tentation de révéler ce que vous avez entendu;
» car le tonnerre n'est pas plus prompt que le
» couteau qui vous atteindra, quelque part que
» vous soyez. »

Loge de la rue Sourdière.

Ainsi se modeloient les adeptes de cette Secte atroce, née des délires de Swedenborg, et transportée successivement d'Angleterre, d'Avignon, de Lyon, à Paris. Dès l'année 1781, il s'étoit formé dans cette dernière ville, rue de la Sourdière, un club tout composé de cette espèce d'Illuminés, au nombre 125 à 130. Leur chef étoit encore ce *Savalette de Lange*, que nous avons vu si occupé de sa correspondance au comité des *Amis-Réunis*. Le fameux Comte de *Saint-Germain* avoit aussi ses rendez-vous dans cette même Loge. Une députation spéciale y appela *Cagliostro*. Ses mystères n'avoient été jusqu'alors que ceux d'un charlatan; c'est ici qu'ils devinrent ceux d'un vrai conjuré. C'est dans cette Loge qu'il apprit à connoître la révolution, dont

il

il menaçoit la France avec son ton et tous ses jeux prophétiques, lorsque, sorti de la Bastille, il reparut à Londres. C'est de là qu'il reçut sa mission, pour aller préparer sa révolution à Rome même. Un des adeptes, que la Loge de la Sourdière lui avoit député, jadis directeur de la poste aux lettres à Besançon, étoit M. de *Raymond*, véritable enthousiaste, ayant la tête pleine de Swedenborg et de ses visions. C'est de lui qu'on a su que cette Loge avoit dès lors près de 130 membres résidans à Paris, et plus de 150 voyageurs ou correspondans; répandus sur la surface du globe; qu'à l'instar du club d'Holbach, elle avoit aussi ses auteurs et ses imprimeurs, occupés à composer et à répandre par-tout ses productions révolutionnaires. (*a*) Secrétaire de cette même Loge, Diétrich y avoit réuni en sa personne toutes les espèces d'Illuminisme. Il avoit avec lui ce *Concordet* à qui il ne manquoit plus que les complots de Weishaupt à connoître, pour les embrasser tous, si pourtant il est vrai que Diétrich n'en eût pas déjà fait le confrère de Weishaupt même. -- Que le lecteur observe bien de quels membres se composoit cette Loge! Nous aurons à y revenir un jour, pour expliquer de grandes horreurs. Mais pénétrons encore dans de nouveaux antres maçonniques essentiels à connoître, pour voir toutes les sectes, causes de ces horreurs, se réunir en une seule, et ne plus former bientôt

(*a*) Toutes ces circonstances me sont connues par un homme très-lié avec le directeur *Raymond*, mais que tous les efforts de celui-ci n'avoient pu entraîner dans ses mystères. Ce même homme dont l'honnêteté m'est bien connue, m'assure avoir vu les procès-verbaux de cette Loge, imprimés habituellement chez *Clousier*, rue de Sorbonne, mais en caractères si chargés de *signes* et de *figures hiéroglyphiques*, que les adeptes seuls pouvoient les lire.

qu'une même masse de conjurés, sous le nom désastreux de Jacobins.

Avec toutes ces Loges que j'ai déjà nommées, il en étoit encore deux autres d'autant plus remarquables dans Paris, qu'elles nous montrent comment les conjurés distribuoient et se classoient eux-mêmes en quelque sorte, suivant l'espèce d'erreur ou d'intérêt qui les entraînoit dans le complot. L'une étoit appelée Loge des *Neuf Sœurs*; c'étoit celle des Frères Maçons se disant philosophes. La seconde, appelée de la *Candeur*, se composoit plus spécialement des Maçons décorés dans le monde de tous les titres de la Noblesse, mais conspirant en traîtres dans leurs Loges contre l'Ordre même de la Noblesse, et sur-tout contre la Monarchie et la Religion.

Loge des Neuf Sœurs.

La Loge des *Neuf Sœurs* avoit pour dupe protecteur des Sophistes, et conspirant comme eux, accueillant tous leurs projets, le malheureux Duc de la *Rochefoucauld*, et pour Vénérable ce *Pastorel* caressant en public la fortune et l'Aristocratie, ménageant même la Religion, mais dont le rôle révolutionnaire auroit moins étonné, si l'on eût mieux connu celui qu'il jouoit dans le secret des Loges. On voyoit dans la sienne ce Condorcet encore, dont le nom se trouve partout où l'on voit celui de quelques conjurés. Avec lui, c'étoit toute la liste des Sophistes du jour. C'étoit *Brissot*, *Garat*, *le Commandeur Dolomieu*, *Lacépède*, *Bailly*, *Camille des Moulins*, *Cérutti*, *Fourcroy*, *Danton*, *Millin*, *Lalande*, *Bonne*, *Château-Randon*, *Chénier*, *Mercier*, *Gudin*, *Lamétherie*, et ce *Marquis de la Salle* qui, ne trouvant pas la Loge du Contrat Social assez philosophique, étoit venu se joindre à Condorcet, et ce *Champfort* pour qui la révolution de la liberté et de l'égalité n'alloit jamais assez

vite, jusqu'à ce qu'elle le chargea de chaînes, et que son philosophisme au désespoir ne lui montra plus de liberté que dans le suicide. Parmi les Abbés ou Moines apostats, on y voyoit *Noel*, *Pingré*, *Mulot*. Ces deux derniers avec *Lalande*, étoient de plus membres des comités secrets du Grand Orient. *Dom Gerles* vint les joindre aux *Neuf Sœurs* avec *Rabaud de St. Etienne* et *Péthion*, dès les premiers jours de la Révolution. *Fauchet* se hâta de passer àl a Bouche de fer, avec *Goupil de Préfeln* et *Bonneville*. Quant à *Syeyes*, de tous les Frères les plus zélés de cette Loge et des autres révolutionnaires, il s'étoit composé à lui-même une nouvelle Loge au Palais-Royal, appelée le club des *Vingt-deux* : c'étoient les Elus des Elus. (*Mém. sur les Loges.*)

L'opinion révolutionnaire dominante aux *Neuf Sœurs*, peut s'apprécier plus spécialement par les ouvrages qui sortirent de la plume des Frères, au moment où la Cour eut l'imprudence d'inviter les Sophistes à donner au public leurs lumières sur la manière de composer les Etats-Généraux. On lisoit un de ces ouvrages, celui de Laméthe-rie, chez M. le Duc de la Rochefoucauld ; un Seigneur Français de qui je tiens cette anecdote, s'avisa d'observer que le projet étoit attentatoire à la Religion et au droit du Souverain; *eh bien!* lui répondit M. le Duc tout plein de ces Sophistes, *ou bien la Cour admettra nos projets, et nous aurons alors ce que nous voulons ; ou bien la Cour n'en voudra pas, et nous en serons quittes pour nous passer de Roi.* C'étoit-là en effet l'idée la plus générale des sophistes Maçons, tels que Bailly, Gudin, Lamétherie, Dupont. (*Voy. leurs ouvrages* ou *leurs opinions, t.* 2 *de ces Mémoires.*) Il leur falloit un Roi soummis à leur égalité et à la liberté du peuple souverain, dictant la loi

par eux ; ou bien plus de Roi pour ces prétendus sages. Nous verrons cependant que dès lors il étoit dans cette même Loge, des Sophistes qui avec Brissot ne voyoient pas même de conditions à faire avec le Trône et qui ne commençoient par l'avilir que pour l'anéantir.

Loge de la Candeur.

D'autres Frères, tout pleins d'autres projets, marioient leur ambition avec la liberté et l'égalité maçonniques dans la Loge de la *Candeur*, balbutiant déjà les *Droits de l'homme*, et proclamant d'avance *le plus saint des devoirs dans l'insurrection ;* Lafayette, disciple de Syeyes, y rêvoit la gloire de Washington. Les *Lameth*, surnommés les ingrats, n'y cherchoient qu'à punir la Cour de ses bienfaits, comme le Marquis de *Montesquiou* et *Moreton de Chabrillan* et *Custine*, à la punir de ses mépris. Mais là étoient aussi les hommes plus spécialement dévoués à Philippe d'Orléans. Son conseiller *Laclos*, son chancelier *la Touche*, *Sillery* le plus vil de ses esclaves, et d'*Aiguillon*, le plus hideux de ses masques. (*a*) Avec eux encore dans cette même Loge, étoient le Marquis de *Lusignan*, et ce Prince de *Broglie* dont la jeunesse alloit flétrir un nom peu fait pour cet outrage, *Guillotin*, le seul Frère non titré que je vois dans cette Loge, en éprouva bientôt toute la puissance, lorsque cité au Parlement pour un mémoire séditieux, il vit accourir en sa faveur des milliers d'adeptes, dont les menaces et les attroupemens firent sentir aux Magistrats qu'il n'étoit plus temps de sévir contre les Fédérés maçonniques.

(*a*) Tout Paris sait que le cinq Octobre, il étoit à Versailles, au milieu des furies de la Halle, coifé, vêtu, armé comme elles.

Tel étoit l'état des Loges et des Frères Maçons les plus marquans dans Paris, à l'arrivée des députés de l'Illuminisme Germanique. Le commun des auteurs les fait descendre rue *Coqhéron*, et remplir leur mission à la Loge du *Contrat Social*. J'ai peur d'avoir moi-même préparé mes lecteurs à cette erreur, en parlant, dans le second volume de ces Mémoires, ch. 13, d'une Loge établie dans cette même rue. Mais on peut observer que je n'ai mentionné alors, que les sophistes attachés au Duc de la Rochefoucauld, dont aucun n'étoit membre de ce *Contrat Social*. J'ai bien pu me tromper sur le nom de la rue où se réunissoient les conjurés, je ne me suis pas au moins trompé sur les conjurés eux-mêmes. Pour mieux les distinguer et ne point confondre avec eux les Maçons d'une autre espèce, j'ai fait les plus scrupuleuses recherches ; je me suis, entre autres, procuré une nombreuse liste des Frères du *Contrat Social* ; (*a*) je n'y ai reconnu que des hommes très-royalistes, et pas un seul de ceux qui se sont distingués par le zèle de la révolution. J'ai vu de plus la source de l'erreur outrageante pour cette Loge, dans ce qu'en avoit dit, sous le nom emprunté de *Jacques le Sueur*, l'auteur *des Masques arrachés*, roman ordurier et plein de calomnies contre des personnages très-respectables. Cet auteur met au nombre des conjurés révolutionnaires, des hommes que j'ai connu à Paris et qui furent toujours ennemis de la révolu-

Loge du Contrat Social.

(*a*) Je donnerois volontiers cette liste, mais je ne sais pas si tant de Marquis, Barons, Comtes et Ducs, seroient bien aises de la voir devenir publique. Je n'écris pas l'histoire des Frères dupes, il me suffit de dévoiler les conjurés. — Mais je dois observer que lors de la Fédération dont j'aurai à parler, la Reine conseilla elle-même de recevoir quelques Frères moins aristocrates, de peur que la Loge ne fût trop suspecte.

tion. Il fait adeptes du *Contrat Social*, des hommes qui n'appartinrent jamais à cette Loge, tels que le Duc de la Rochefoucauld, l'Abbé Fauchet, Bailly et Lafayette. Il la fait dominer par le Grand-Maître, Philippe d'Orléans; et jamais elle ne releva que d'*Edimbourg*. Contre la foi publique, il donne au vénérable Cardinal de Malines, les mœurs le plus hautement démenties par la réputation, la sagesse et toutes les vertus de ce Prélat. Enfin, je ne vois pas qu'on puisse citer l'autorité de ce prétendu le *Sueur*, si ce n'est dans ce qu'il dit de la réception des Illuminés Philalètes; encore y mêle-t-il des personnalités affreuses, et se fait-il acteur de la scène, quand il n'est que plagiaire de Mirabeau.

D'ailleurs, il m'est prouvé que les envoyés de Weishaupt ne pouvoient s'adresser à des hommes plus ennemis de leur système, soit maçonnique, soit désorganisateur, que les membres du *Contrat Social;* puisque ceux-ci firent brûler en pleine Loge le plus fameux ouvrage de ce Bonneville, le grand ami de Bode. Enfin, j'ai entre les mains la preuve originale en style maçonnique, *la planche tracée* par un homme que j'ai connu, la lettre envoyée par délibération du *Contrat Social*, à nombres d'autres Loges, pour les engager à s'unir à Louis XVI contre les Jacobins. Il est vrai que les Frères Royalistes du *Contrat Social* furent pleinement dupes dans ce projet de fédération maçonnique; ils invitoient les Loges à se coaliser pour maintenir le Roi de la Constitution de 1789; Louis XVI qui vouloit réellement tenir le serment qu'on lui avoit arraché en faveur de cette Constitution, étoit fort content de la liste des fédérés Maçons; le Ministre, M. de la Porte, n'en jugea pas de même. En voyant la *planche tracée* et le nombre des souscripteurs, *il est impossible*, dit-

il, *que ces gens-là ne soient pas Constitutionnels et qu'on puisse en faire de vrais Royalistes.* — *Commençons*, répondirent les agens du Contrat Social, *par maintenir le Roi tel qu'il est, et nous verrons ensuite de rétablir la vraie Monarchie.* Cette réponse excuse les Frères du Contrat Social ; mais leur intention ne rendit pas l'illusion moins complète. D'abord ils pouvoient voir, et ils ne virent pas que le grand nombre des Frères souscripteurs étoient de ces hommes contens de leur égalité et de leur liberté, sous un Roi-Doge du peuple Souverain-législateur; que Lafayette et Bailly et bien d'autres révolutionnaires auroient souscrit la planche, sans cesser pour cela d'être Jacobins et rebelles. Ils ne virent pas que ces mêmes Frères Constitutionnels se seroient tournés contre le *Contrat Social*, s'ils avoient su qu'on cherchoit à rétablir le Roi dans tous ses anciens droits. Ils ne virent pas qu'il étoit plus facile d'amener des Constitutionnels à toute la démocratie du grand Club, que d'en faire de vrais Royalistes. Ils ignoroient sur-tout que les Loges contenoient beaucoup d'adeptes de la démocratie, qui les dénonceroient comme traîtres à la liberté et à l'égalité. C'est là en effet ce qui arriva. Les auteurs de la fédération eurent beau terminer leur lettre par ces mots : « Cette planche n'est que pour vôtre » chapitre ; usez-en avec discrétion. Nous avons » à ménager *deux intérêts bien sacrés*, celui de » la Monarchie Française et de son Roi ; celui de » la *Maçonnerie* et de ses membres. » L'intérêt de la Maçonnerie l'emporta sur tout autre. Tandis que les demi-adeptes souscrivoient la planche, les Frères plus profonds la dénonçoient de par-tout au grand Club ; et ceux du *Contrat Social* furent proscrits.

Très-certain de ce fait, voyant de plus les Frères

du Contrat Social, dire expressément dans cette même planche, *qu'en général il ne faudroit point de Clubs politiques et délibérans*, assuré encore par plusieurs Franc-Maçons, que c'est du comité des *Amis-Réunis*, que partit l'invitation à venir délibérer avec les députés Allemands, je ne puis m'en tenir aux auteurs qui les font descendre au *Contrat Social*, et qui attribuent à cette Loge les comités politiques établis après leur arrivée. Il peut bien se faire que des convenances locales aient appelé un de ces comités politiques dans la même rue, mais certainement il ne se composa pas des mêmes membres que le *Contrat Social*. C'est encore une fable que cette inscription mise par d'Orléans à la porte de cette Loge : *Chacun apporte ici son rayon de lumière*. C'est donc au comité des *Amis-Réunis*, et non point au *Contrat Social* que Mirabeau adressa ses Frères arrivés d'Allemagne. Savalette et Bonneville avoient fait de ce comité, le point central des adeptes les plus ardens pour la révolution et les plus avancés dans les mystères. Là se rendoient aux jours et aux heures convenus, et indifféremment de toutes les Loges Parisiennes, de celles même des Provinces, tous ceux que la Secte appeloit dans ses derniers conseils. C'étoient tout à la fois les élus Philalètes, et les élus Kadosch ou Rose-Croix; c'étoient ceux de la rue Sourdière, des *Neuf Sœurs*, et de la *Candeur*, et des comités même les plus secrets du Grand Orient. C'étoit le rendez-vous des Frères voyageurs arrivant de Lyon, d'Avignon ou de Bordeaux. Les Frères arrivés d'Allemagne avec les nouveaux mystères, ne pouvoient pas trouver dans Paris un centre plus favorable à leur mission. C'est là qu'ils exposèrent l'objet et l'importance de leur commission. Le code de Weishaupt fut mis

sur le bureau ; des commissaires furent nommés pour l'examen et le rapport à en faire.

Mais ici les portes du ténébreux sénat se ferment sur l'histoire. Je ne me flatte pas d'y pénétrer pour rendre les détails des délibérations. Je connois bien des Frères qui conservent encore le souvenir général de la députation, mais ils ne se souviennent presque d'*Amélius Bode* et de *Bayard Busche*, que sous le nom générique de *Frères Allemands*. Ils leur ont bien vu rendre dans différentes Loges, les honneurs réservés aux Frères visiteurs d'une haute importance ; mais ce n'étoit pas dans ces sortes de visites que se traitoit l'alliance à conclure entre les anciens mystères et ceux de Weishaupt. Tout ce que mes Mémoires en disent, c'est qu'on en vint à des négociations formelles, dont les députés ne manquoient pas de rendre compte à leur Aréopage ; que ces négociations durèrent plus long-temps qu'on ne s'y étoit d'abord attendu ; qu'elles se terminèrent par la résolution d'introduire les nouveaux mystères dans les Loges Françaises, sans rien changer à leur ancienne forme ; de les illuminiser, sans leur faire connoître le nom même de la Secte qui leur apportoit ces mystères ; et de ne prendre enfin dans le code de Weishaupt, que les moyens convenables aux circonstances, pour hâter la Révolution. Si les faits qui suivirent de près la négociation, n'étoient pas venus nous donner des idées plus fixes sur ses résultats, nous en serions réduits à ignorer les grands succès dont l'*Amélius* et le *Bayard* illuminés rapportèrent la nouvelle aux Frères Germaniques. Mais ces faits ont parlé pour l'histoire ; rapprochons les époques, il nous sera facile d'en conclure ce que la Révolution Française doit à la fameuse ambassade.

A l'époque des Députés illuminés, il y avoit

encore dans Paris une foule de ces charlatans, évoquant les esprits et les morts pour l'argent des vivans, ou bien magnétisant et somnambulisant des *moutons* très-rusés, c'est-à-dire des fripons bien instruits dans le rôle qu'ils avoient à jouer et sur-tout dans l'art de simuler des *crises*, de se mettre en *rapport ;* il y en avoit même guérissant des *moutons* bien portans pour l'argent des malades; en un mot, c'étoient encore les jours du triomphe de Mesmer. Je fais cette observation, parce qu'il est certain que les Députés de l'Illuminisme couvrirent l'objet de leur voyage sous le prétexte de s'instruire dans cette science de Mesmer, dont la réputation, disoient-ils, les attiroit du fond de l'Allemagne; je la fais sur-tout, parce que cette circonstance ne nous permet pas de fixer leur arrivée plus tard que dans l'année 1787 ; car dès l'année suivante, on ne s'occupa presque plus du Mesmérisme dans Paris ; les baquets se trouvoient confinés chez quelques adeptes devenus la risée du public, et dont l'empire se réduisoit presque à l'hôtel de la Duchesse de Bourbon; le prétexte eût été aussi ridicule que l'étoient devenus les dupes de Mesmer. Les Notables, le Parlement, et Brienne et Necker, occupoient les Parisiens d'objets plus importans. Mes Mémoires d'ailleurs et les personnes les plus instruites, les Franc-Maçons mêmes dont ils parcoururent les Loges, en qualité de Frères visiteurs, fixent l'arrivée de ces Députés à la première convocation des Notables, dont l'assemblée s'ouvrit le 22 Février 1787. C'est en effet dès cette même année, que se manifeste parmi les Franc-Maçons Français, toute l'influence du code de Weishaupt.

Premier fait. En cette année d'abord disparoissent les mystères des *Amis-Réunis*, et des autres Loges Parisiennes livrées à la mysticité simulée des Marti-

nistes ; le nom même de *Philalète* y semble oublié. Une nouvelle tournure est donnée aux secrets maçonniques, un nouveau grade s'introduit dans les Loges, les Frères de Paris se hâtent de l'envoyer aux Frères des Provinces. Les adeptes accourent aux nouveaux mystères ; j'ai sous les yeux le mémoire d'un Frère qui vers la fin de 1787, en reçut le code dans sa Loge, à plus de quatre-vingts lieues de Paris. Suivant les conventions, ce nouveau grade conservoit les emblèmes et le rit maçonniques ; *le ruban étoit aurore, le bijou une étoile ; la fête se célébroit aux équinoxes ;* mais le fond des mystères étoit un discours calqué sur celui du Hiérophante Epopte illuminé. *L'aurore d'un beau jour s'annonçoit, le secret de la Maçonnerie, jusqu'alors inconnu, alloit devenir la propriété de tous les hommes libres.* --- C'étoient tous *les principes de l'égalité et de la liberté, de la Religion prétendue naturelle*, que Weishaupt étale dans son grade d'Epopte ; ils étoient exposés avec le même enthousiasme. Les discours de l'Initiant *Chevalier du Soleil* ou *Kadosck*, n'étoient rien en comparaison de celui-ci. Le Franc-Maçon dont je tiens cette simple notice, avoit reçu tous ces autres grades, et cependant les nouveaux mystères le révoltèrent ; il refusa l'affiliation ; mais, ajoute-t-il, la plupart des Frères qui composoient sa Loge, furent tellement électrisés qu'ils devinrent *les moteurs les plus ardens de la Révolution. Quelques-uns y ont rempli des places marquantes, et l'un d'eux est parvenu jusqu'au Ministère.* Dans ce grade cependant, on ne prononçoit pas le nom d'Illuminé ; c'étoit uniquement une nouvelle explication de l'origine de la Maçonnerie et de ses secrets. Les Frères étoient mûrs pour cette explication ; ils étoient précisément en France au même point où Knigge nous dépeint ses Franc-

Maçons de l'Allemagne protestante ; ils n'avoient pas besoin de plus longues épreuves ; ils furent illuminés avec la même facilité, peu importoit le nom ; ils reçurent le grade, et furent remplis du même enthousiasme.

Jusqu'à ce moment il étoit mal-aisé de juger par la disposition des Loges Françaises, quelle espèce de révolution l'emporteroit. Les Franc-Maçons en général vouloient un changement de constitution, mais leur égalité et leur liberté ne se montroient dans tout leur jour désorganisateur qu'aux Elus des Elus. Leurs mystères se dévoiloient dans leurs arrière-grades, mais les épreuves de la terreur y dominoient bien plus que les moyens de conviction. Je connois des Maçons qui dans le grade de Kadosch, avoient juré haine à tout Culte et à tout Roi ; qui peu d'instans après n'en oublioient pas moins ce serment et n'en étoient pas moins décidés pour la Monarchie. L'esprit Français dans la plupart des Frères, l'emportoit sur l'esprit maçonnique. L'opinion comme le cœur restoit encore pour le Roi. Il falloit triompher de cette opinion dans l'esprit de ces Frères ; il falloit pour cela toute la force des sophismes et toute l'illusion des Hiérophantes. C'étoit dans son grade d'Epopte que Weishaupt paroissoit avoir épuisé son génie, pour faire passer ses élèves du mépris des Autels à la haine du Trône ; c'est là qu'il posoit les principes, pressoit les conséquences, et enflammoit les cœurs du feu de cette rage dont il brûloit lui-même contre les Rois : tel fut aussi l'effet de son *Epopte maçonnisé*.

Second fait. Mais c'étoit peu de ces Frères acquis à l'Illuminisme dans les anciennes Loges, l'Epopte de Weishaupt exhorte ses adeptes à se fortifier par la multitude. C'est aussi à l'époque du nouveau grade et du départ des Députés, que l'on voit à

Paris et dans les Provinces les Loges se multiplier plus que jamais, et le système des Franc-Maçons changer sur le choix des Frères. Quelque avilie que fût déjà la Franc-Maçonnerie, ses assemblées se composoient rarement des ouvriers de la lie du peuple. Alors les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau se remplirent de porte-faix, de crocheteurs Franc-Maçons. Alors les adeptes répandus dans les bourgs et les villages, se mirent à établir des Loges, où les derniers des artisans, des paysans venoient entendre parler d'égalité, de liberté, et s'échauffer la tête sur les droits de l'homme. Alors même d'Orléans appela aux mystères, et fit recevoir Franc-Maçons jusqu'à ces légions de Gardes-Françaises destinées au siége de la Bastille et de Versailles. Qu'on le demande aux Officiers de ces légions, et ils répondront qu'à cette époque ils quittèrent les Loges de l'Egalité, en les voyant se remplir de leurs subalternes.

C'est à cette même époque que s'établissent dans Paris une foule de clubs et de lycées, de sociétés formées à l'instar de celle que l'Union Germanique avoit multipliées au delà du Rhin. Ce ne sont plus de simples Loges, ce sont des clubs, des comités *Régulateurs*, des comités *Politiques*. Tous ces clubs délibérèrent; leurs résolutions, ainsi que celles du comité *des Noirs*, sont portées au comité de correspondance du *Grand Orient*; et de là, elles partent pour tous les Vénérables des Provinces. C'est la chaîne de Weishaupt; c'est l'art de soulever les peuples en un jour, du Levant au Couchant et du Midi au Septentrion. Le dernier de ces clubs *Régulateurs* n'est pas autre chose lui-même que l'*Aréopage* transporté d'Allemagne à Paris. Au lieu de *Spartacus*, de *Philon*, de *Marius*; c'est d'*Orléans*, c'est *Mirabeau*, *Syeyes*, *Savalette* et *Condorcet*. Troisième fait.

Quatrième fait. A peine ils ont connu la chaîne de Weishaupt, elle se forme et s'étend de part et d'autre. Les instructions arrivent jusqu'aux extrémités ; et tous les Vénérables sont avertis d'*en accuser la réception, de joindre à leur réponse, le serment d'exécuter fidèlement et ponctuellement tous les ordres qui arriveront par la même voie.* Ceux qui hésiteront, sont menacés de l'*aqua tophana* et des *poignards* qui attendent les traîtres (*a*). (*V. t. 2. de ces Mémoires, chap.* 13.)

Cinquième fait. Les Frères que ces ordres effraient et révoltent, n'ont pas d'autre ressource que de quitter la Loge et le maillet, sous tous les prétextes que la crainte et l'horreur peuvent suggérer. Des Frères plus zélés prennent leur place ; (*Ibid.*) les ordres se succèdent, et se pressent jusques à ce moment où arrivent les Etats-Généraux. Le jour de l'insurrection générale est fixé au 14 Juillet 1789. En ce jour, les cris de liberté et d'égalité se font entendre hors des Loges ; Paris est hérissé de haches, de baïonnettes et de piques ; la Bastille est tombée ; les courriers qui en portent la nouvelle aux Provinces, reviennent en disant que par-tout ils ont vu les villages et les villes en insurrection ; que sur toute la route les cris de liberté et d'égalité retentissent, tout comme auprès des Frères de la Capitale. En ce jour, il n'est plus de Loges, plus d'antres maçonniques. Vous ne trouverez plus les vrais adeptes qu'aux Sections, aux Hôtels de Ville et aux comités révolutionnaires. Comme ils ont dominé aux Assemblées Electorales, ils dominent à l'Assemblée se

---

(*a*) L'époque de ces lettres, de ces ordres et de ces menaces, est celles des Etats de Bretagne, vers Juin et Juillet 1788 : c'est alors au moins que la lettre fut reçue par un Maçon Kadosch, membre de ces Etats. Le nouveau grade avoit été envoyé six mois avant.

disant Nationale. Leurs brigands ont essayé leurs forces ; les barrières dans Paris sont brûlées ; en Provinces les châteaux sont incendiés, le redoutable jeu des lanternes a commencé ; des têtes ont été portées sur des piques ; le Monarque a été assiégé dans son château ; ses gardes ont été immolés ; des prodiges de fidélité et de courage ont seuls sauvé les jours de la Reine ; le Souverain est emmené captif dans sa Capitale. Abrégeons le souvenir des horreurs, l'Europe les connoît et en frémit ; mais revenons à la main qui en conduit la chaîne et qui les organise.

L'art des correspondances a fait sortir les Frères de leurs Loges ; et la France a offert le spectacle d'un million de furies, au même jour, poussant par-tout les mêmes cris, au nom de la liberté et de l'égalité, exerçant par-tout les mêmes ravages. Quels hommes jusqu'ici ont présidé à ces premiers désastres ? Toute l'histoire nous montre un nouvel antre, où, sous le nom de club Breton, *Mirabeau et Syeyes*, *Barnave*, *Chapellier*, *le Marquis de la Coste*, *Glezen*, *Bouche*, *Péthion*, c'est-à-dire, où l'élite des adeptes de la Capitale et des Provinces suppléant le Comité central, a fixé par l'art des correspondances, et l'instant et le mode de l'insurrection. Mais ils n'en sont qu'à leurs premiers forfaits ; le long cours de tous ceux qu'ils méditent, exige encore le concert des moyens et des bras. Pour les diriger tous, il leur tarde de sortir des ténèbres. C'est dans un temple du Dieu de l'Evangile, c'est dans l'Eglise de ces Religieux appelés *Jacobins*, que Mirabeau appelle tous les adeptes des Loges Parisiennes. C'est là qu'il s'établit avec ces mêmes hommes qui composoient son *club* Breton. La horde de ses Frères conjurés se hâte de le suivre. Dès cet instant, ce temple n'est plus

Origine du nom de Jacobins donné aux conjurés adeptes.

connu dans l'histoire de la Révolution que sous le nom de *Club ;* le nom de ces anciens Religieux, qui jadis le faisoient retentir des louanges du Dieu vivant, passe à la horde même qui en fait l'école de ses blasphèmes et le centre de ses complots. Bientôt l'Europe entière ne connoît les chefs et les acteurs, les promoteurs, les admirateurs de la Révolution Française, que sous ce même nom de *Jacobins*. La malédiction une fois prononcée sur cette dénomination, il étoit juste en quelque sorte qu'elle dît à elle seule, tout ce qui existoit de sophistes de l'*impiété*, conjurés contre Dieu et son Christ, de sophistes de la *rébellion*, conjurés contre Dieu et les Rois, de sophistes de l'*anarchie*, conjurés contre toute société.

Identité des Jacobins et des trois conspirations.

Consentons à entrer dans cet antre, le prototype de tous ceux que la Secte établit et multiplie sous le même nom dans toutes les Provinces. C'est là que nous conduit enfin la tâche que nous nous sommes imposée, de suivre tant de sectes conspiratrices depuis leur origine jusqu'à l'instant qui nous les montre toutes coalisées, toutes ne formant plus que ce monstrueux ensemble d'êtres appelés *Jacobins*. Les ténèbres ont pu jusques ici les couvrir de leur voile ; nos démonstrations ont pu ne pas suffire à tout lecteur, pour voir cette union fatale commencer à l'entrée des sophistes dans les Loges maçonniques, et se consommer par l'union des Sophistes aux Députés de l'Illuminisme ; mais ici tous se montrent à la fois dans cet antre ; tous s'unissent par le même serment. Sophistes et adeptes des arrière-Loges, Rose-Croix, Chevaliers du Soleil, Kadosch, disciples de Voltaire et de Jean-Jacques, adeptes des Templiers, enfans de Swedenborg et de Saint-Martin, époptes de Weishaupt ; tous ici travaillent

vaillent de concert aux bouleversemens et aux forfaits révolutionnaires.

Il n'est plus cet impie, qui le premier jura d'écraser le Dieu de l'Evangile ; mais ses complots subsistent ; ses élèves sont encore pleins de vie. Nous les avons vu naître dans leurs Lycées académiques ; long-temps ils promenèrent leurs blasphèmes de coterie en coterie, sous les auspices des adeptes femelles, des Duchesses d'Anville, des Marquises Dudefant, des Dames Geofrin, l'Espinace, Necker et Staël ; leurs conspirations se concertèrent pour un temps chez Holbach ; pour ajouter à l'illusion de leurs sophismes la force des légions, ils s'enfoncèrent dans les mystères des Loges maçonniques ; ils ne sont plus dans leurs Lycées ; ils ont laissé leurs coteries. Ne les cherchez plus même à cet Hôtel d'Holbach ou dans leurs Loges ; ils les ont désertées pour le nouveau repaire. Ils sont là, ils sont tous au club des Jacobins, et là ils ont quitté jusqu'au manteau de leur philosophie. Les voilà tous couverts du bonnet rouge. Tous, Condorcet, Brissot, Bailly, Garat, Céruty, Mercier, Rabaud, Cara, Gorsas, Dupui, Dupont, Lalande, athées, déistes, encyclopédistes, économistes, soi-disant philosophes de toutes les espèces ; ils sont tous sur la liste des Jacobins, sur la première ligne des rebelles, comme ils le furent sur celle des impies. Ils sont avec la balayure des brigands et des Loges, comme avec les héros des forfaits et des mystères ; avec les bandits de Philippe d'Orléans, comme avec Chabroud son plus digne avocat, et avec son rival Lafayette. Ils y sont avec tous les apostats de l'Aristocratie, comme avec les Judas du Clergé ; avec le Duc de Chartres, les Marquis de Montesquiou, de la Salle, les Comtes de Pardieu, de Latouche, et Charles-

Théodore Lameth, Victor de Broglie, Alexandre Beauharnais, Saint-Fargeau, comme avec Syeyes et Périgord d'Autun, Noël Chabot, Dom Gerles, Fauchet et ses intrus.

Ce n'est point par hasard que se voient dans cet antre commun, tous ces antiques conjurés des Lycées et des Loges Parisiennes, et que dans ce même antre viennent se réunir tous les Frères qui ont brillé dans celles des Provinces; Barrère, Mendouze, Bonnecarrère et Collot-d'Herbois. Ce n'est point par hasard qu'à Paris, comme dans les Provinces, tous les clubs Jacobins se composent en général des adeptes Rose-Croix, ou Chevaliers du Temple, Chevaliers du Soleil, ou Kadosch; de ceux-là plus spécialement encore, qui sous le nom de Philalètes, ont suivi à Paris, à Lyon, à Avignon, ou Bordeaux, ou Grenoble, les mystères de Swedenborg. Qu'on cherche en ce moment ces Frères si zélés de Saint-Martin, les Savalette de Lange, les M**** ou bien les W****. Ils avoient renchéri sur les Rose-Croix, leurs antiques devanciers; ils vont encore les surpasser aux Jacobins (*a*). Ils se sont tous unis à Weishaupt, et ils sont devenus avec ses adeptes

(*a*) C'est une observation qui n'a pas échappé aux Allemands; et que je retrouve dans mes Mémoires. Les Franc-Maçons, jadis grands visionnaires parmi les Rose-Croix ou les Philalètes, se trouvèrent bientôt les plus zélés apôtres de Weishaupt et de sa révolution. Les Allemands nous citent sur-tout le Martiniste *Hülmer*, fameux en Prusse, et un *George Fœster*, qui, dans les mystères de Swedenborg, passoit des quinze jours à jeûner, à prier, pour obtenir tantôt la vision d'un esprit et tantôt la pierre philosophale. L'un et l'autre sont aujourd'hui les plus forcenés Jacobins. En France nous avons eu aussi bien des exemples de cette espèce. Nous pouvons citer spécialement ce *Prunelle de Lierre*, d'un homme très-aimable d'abord, et même

les plus ardens Jacobins. (*Voy. la liste des principaux Jacobins dans l'ouvrage intitulé*: Causes et effets de la Révolution.)

Mais à quelques causes qu'on attribue cette réunion de tant de conjurés et de tant de systèmes, elle ne souffre plus de doutes. Elle avoit commencé à l'arrivée de *Bode*; au moins est-il incontestable qu'elle se trouve consommée au club des Jacobins. Nous les avons tous vus dans cet antre; leur liste est publiée; elle renferme, à elle seule, toutes les listes des arrière-adeptes dispersés jusqu'alors dans leurs Loges. Et ce n'est pas ici une simple réunion locale, ce n'est pas une simple identité de conjurés, c'est une identité de principes, de formes, de sermens, de moyens; c'est le concours de ces conjurés qui constate la coalition.

---

d'un bon naturaliste, devenu une espèce de hibou martiniste, et par une nouvelle métamorphose, tout aussi forcené que le Jacobin *Fæster*. P**** étoit à Lyon pour la correspondance des Martinistes, ce qu'étoit Savalette à Paris; mais il prenoit moins de précautions. On le voyoit aller en Loge, suivi d'un porte-feuille que son domestique avoit de la peine à porter. Les mystères de Weishaupt entrèrent dans ce porte-feuille; la Révolution arriva; P**** se trouva un des plus furieux Jacobins, ainsi que M**** son co-adepte. Que ne peut-on pas dire des Martinistes d'Avignon? Est-il rien qui surpasse la férocité qu'ont montrée les excitateurs de cette Loge? Tout cela me confirme toujours davantage qu'entre les adeptes de Swedenborg et ceux de Weishaupt, il n'y avoit qu'un pas à faire. La soi-disant théosophie de l'un ne vaut pas mieux que l'athéisme de l'autre. Weishaupt conduit plus droit au terme; mais la destruction de toute religion est le but commun de leurs mystères. Il est même à remarquer que Weishaupt fut aussi sur le point de fonder les siens sur toute la théosophie du *feu principe* et sur la théologie des Perses, comme l'ont fait les Chevaliers du *Phénix*, Philalètes et Martinistes. (*Voy. Ecrits orig. des Illum. t.* 1, *lett.* 46.)

Autres preuves de la coalition ; identité de principes aux Jacobins, aux Lycées et aux Loges.

Lisons tous les discours prononcés dans ce club. Les Frères désormais ont leurs journaux, leurs archives publiques. Là, leurs Dieux sont Voltaire et Jean-Jacques, comme ils furent les Dieux des Sophistes encore dans leurs Lycées. Là encore retentissent les mêmes sophismes, les mêmes blasphèmes dont avoit retenti l'Hôtel d'Holbach contre le Christianisme, et les mêmes transports pour cette *égalité et liberté*, qui furent les arrière-secrets de toutes les sectes concentrées dans leurs Loges. — Les adeptes de cette égalité et de cette liberté croient encore se trouver dans leurs premiers repaires, lorsqu'ils entrent au club des Jacobins. Le costume et les symboles ont changé ; le bonnet rouge succédant au tablier et à l'équerre, ne retrace que plus fidèlement l'objet des antiques mystères. Le président n'est que leur Vénérable ; les Frères lui demandent, et il accorde ou il refuse la parole avec tout l'appareil des Loges. Les délibérations se proposent, les suffrages se prennent tout comme dans la salle des mystères. Les lois des Jacobins et celles des Franc-Maçons pour l'admission ou le renvoi des Frères, sont encore les mêmes. Comme au *Grand-Orient* ou bien aux *Amis-Réunis* et dans toutes les Loges, tout Candidat est rejeté, s'il n'est point présenté au club par *deux parrains*, qui répondent de sa conduite et de sa soumission. Ici encore, le gage de cette soumission est le même que celui des Maçons initiés aux derniers mystères. Pour être Jacobin, tout comme pour devenir ou Rose-Croix illuminé ou Frère de Weishaupt, l'initié jurera soumission aveugle et absolue aux décisions des Frères. Il jurera plus spécialement d'abord, d'observer et de faire observer tous les décrets rendus *en conséquence des décisions du Club* par l'Assemblée Nationale. Il jurera ensuite qu'*il s'engage à*

Identité des formes jacobines et maçonniques.

Identité de sermens.

dénoncer au Club tout homme dont il aura connu l'opposition à ces décrets inspirés par le Club ; qu'il n'exceptera de la dénonciation *ni ses amis les plus intimes, ni son père ou sa mère, ou aucun des membres de sa famille.* Enfin il jurera, comme tous les adeptes de Weishaupt, d'exécuter et de faire exécuter tout ce que les membres intimes de ce Club ordonneront, et même *tous les ordres qui pourroient répugner à son jugement et à sa conscience.* (Mém. sur le Club des Jacobins. Car il est encore pour les Jacobins, comme pour le *Grand-Orient*, des Comités et des Frères *intimes.* Tous ces Frères n'ont point quitté les Loges pour renoncer à leurs moyens de fomenter, de hâter et de propager les révolutions. Il est chez eux, comme *au Grand-Orient*, des Comités de *rapports*, de *finances*, de *correspondance*, et enfin un quatrième Comité, celui par excellence appelé le *Comité secret.* Et presque tous les membres de ces Comités sont ceux que nous avons déjà vu accourir de leurs Loges au Club. (*Voyez encore la liste de ces Comités dans les causes et les effets de la Révolution*, ou bien *Montjoie, Conspiration d'Orléans, liv.* 13.)

Identité de gouvernement et de comités.

Enfin il est encore pour le club Jacobin, comme il est pour les arrière-Loges des Franc-Maçons illuminés, des lois d'exclusion et de proscription; il est une *liste noire* et une *liste rouge*, et cette liste rouge est aussi une *liste de sang ;* le nom des Frères exclus ne s'y trouve jamais en vain. Paris a lu leurs noms plus d'une fois ; il les a vu périr sous la hache ou n'échapper à la mort que par la fuite. (*Ib. et Brissot à ses Commettans, après son exclusion des Jacobins.*)

Identité de proscriptions.

Ainsi tout est le même dans cet antre des Jacobins, et dans les arrière-Loges dont il a pris

la place. Identité d'adeptes, identité d'objets, de principes, de complots, de moyens, de sermens; tout montre à l'historien cette coalition des adeptes de l'*impiété*, des adeptes de la *rébellion*, et des adeptes de l'*anarchie*, ne formant désormais qu'une seule et même secte, sous le nom désastreux de *Jacobins.* Nous connoissions les uns sous le nom de *Sophistes*, les autres sous celui d'*arrière-Maçons*, et les autres enfin sous celui d'*Illuminés.* Ils ont perdu jusqu'à ces noms qui les distinguoient les uns des autres; ils ne sont plus que *Jacobins.*

Il nous en a coûté pour arriver aux preuves de cette monstrueuse association. Depuis le jour où Voltaire, en faveur de son égalité et de sa liberté, jura *d'écraser* le prétendu *infame ;* depuis le jour où Montesquieu ne vit que des esclaves dans tout peuple soumis à des Monarques et à des lois qu'il n'a point faites; depuis ce jour où Jean-Jacques ne vit qu'un malfaiteur du genre humain, dans l'*homme*, *qui ayant le premier enclos un terrain*, *s'avisa de dire : ceci est à moi*, *et fut le fondateur de la société civile ;* jusqu'à ce jour fatal, où les adeptes de Voltaire, de Montesquieu, de Jean-Jacques, au nom de cette même égalité et de cette même liberté, vont réunir dans ces clubs Jacobins tous les sophismes de leurs Académies contre le Christ, tous les complots des Loges contre les Rois, tous les blasphèmes de Weishaupt contre Dieu, contre les Rois, contre la Patrie et la société, il nous a fallu, pour éclairer leur marche, étudier bien des systèmes, dévoiler bien des artifices, pénétrer dans bien des antres. Mais les voilà enfin dans celui qui devoit réunir tous leurs complots et tous leurs moyens. L'histoire désormais n'a plus besoin de mes recherches pour démontrer tous les forfaits, tous les désastres de la Révolution Française sortie de ce repaire. Les

mémoires publics, et les journaux ou les archives des Jacobins eux-mêmes, lui disent désormais hautement les désastres et les forfaits de la Révolution Française, tous sortis de cet antre. Ma tâche pourroit être regardée comme finie.

Cependant il est encore un ordre à observer dans l'inondation même de ces fléaux. Dans l'association des scélérats, il est une sagesse monstrueuse qui dirige la marche des forfaits, et ne les fait éclore que successivement et en temps utile. Avec cette sagesse, la profonde noirceur sait faire servir les moins pervers de ses complices à préparer les voies; elle sait s'en défaire ou les écarter, quand cessant d'avancer, au lieu de simples instrumens ils deviennent obstacles. Ainsi, aux Jacobins eux-mêmes et dans le centre de leur coalition, il est encore une progression de complots et de scélératesse; chaque secte y conserve ses secrets ultérieurs; et chaque conjuré, ses passions, ses intérêts, tout comme dans les arrière-Loges. Il est un vœu commun à tous, celui de renverser tout ce qui existe, et d'établir *leur liberté et leur égalité* sur un nouvel ordre de choses; mais il est encore pour ce nouvel ordre de choses des vœux qui s'entrechoquent. Tous détestent le Dieu de l'Evangile, mais il faut aux uns le Dieu de leur philosophisme, et le philosophisme des autres ne souffre point de Dieu. Il faut à Lafayette un Roi-Doge, sous l'empire et les lois du peuple-souverain; il faut pour Philippe qu'il n'y ait point de Roi ou qu'il le soit lui-même. Il ne faut à Brissot, ni le Roi de Philippe d'Orléans, ni le Roi de Lafayette, mais la Magistrature de sa démocratie. Il faut à Mirabeau un ordre de choses quelconque, dont il en soit le grand modérateur. Il ne faut à Diétrich, à Condorcet, à Babœuf et aux derniers adeptes de Weishaupt, d'autre mo-

dérateur que l'homme-Roi, n'ayant par-tout que lui pour maître. Les forfaits se graduent ainsi que les mystères ; les grands adeptes sauront mettre en avant les simples initiés. Les combats des passions pourront interrompre la marche des arrière-complots ; j'essaierai encore de dire dans quel ordre la Révolution Française les a développés ; et j'appliquerai sa marche successive à celle des diverses sectes qui l'avoient si profondément méditée.

CHAPITRE XII.

Application des trois Conspirations à la Révolution Française.

Identité des faits et des complots.

A Mesure que je développois la nature, l'objet et les moyens de tant de complots souterrains, le lecteur m'a souvent prévenu dans l'application qu'il en faisoit à ce qui s'est passé sous ses yeux. Il s'est dit bien des fois à lui-même : Qu'est-ce donc que cette suite de forfaits, de bouleversemens, d'horreurs, dont la Révolution Française est venu effrayer l'univers, si ce n'est les principes et les projets de toutes ces sectes conspiratrices, successivement mis en action ! Tout fut conçu dans les ténèbres, tout éclate au grand jour ; ces complots dévoilés, telle pourroit être, en deux mots, l'histoire de la Révolution. L'évidence l'a déjà démontré assez ouvertement ; elle nous dispense des détails fatigans. Evitons au moins ceux qui seroient plus propres à aigrir des plaies encore sanglantes que nécessaires à la conviction. Je considérerai la Révolution Française dans ses préliminaires, dans ses attentats successifs contre la religion, contre la monarchie, et enfin contre la société universelle ; mais un coup-d'œil ra-

pide sur ces attentats suffit aux démonstrations.

1.° Dans les préliminaires de la Révolution.

Remontons à ces temps où les conjurés de toutes les espèces en sont encore dans leurs antres, à épier l'instant propice à leurs complots. Les disciples de Montesquieu et de Jean-Jacques l'avoient dit dès l'année 1771 : c'est par une assemblée générale de Députés nationaux, que l'homme doit être rétabli dans ses droits primitifs d'*égalité*, de *liberté*, et le peuple dans ses droits imprescriptibles de *souveraineté législative*. Dès lors aussi, les adeptes sophistes avoient prononcé que le grand obstacle au rétablissement de ces prétendus droits, étoit dans cette antique distinction des trois ordres; du Clergé, de la Noblesse et des Communes. (*Voy. t. 2, de ces Mémoires, c. 4 et 6.*) Obtenir la convocation des Etats-Généraux, anéantir dans ces mêmes Etats toute cette distinction des trois ordres ; tel devoit donc être et tel fut en effet le premier des moyens révolutionnaires.

Le vide que Necker avoit laissé dans le trésor public, les déprédations et les désordres d'un siècle sans mœurs, parce que les sophistes en ont fait le siècle de toute impiété, ont réduit un Monarque, presque seul conservant les mœurs antiques au milieu des désordres qui l'entourent, à convoquer les Notables de son Empire, pour satisfaire sa seule passion, celle de travailler au bonheur de son peuple. Le vœu qu'il en témoigne est le prétexte que les conjurés saisissent pour hâter cette Assemblée Nationale, où doivent triompher tous leurs complots. Tout ce que la sagesse des Notables pourra suggérer à Louis XVI, est rejeté d'avance, il faut à d'Orléans et à ses Comités politiques, les Etats-Généraux ; il faut que les Tribuns de la Nation se lèvent et discutent leurs droits contre le Souverain. A la tête de tous

les conjurés, Philippe d'Orléans est aussi le premier à se lever pour eux. Pour la première fois, il affiche le zèle de la chose publique; le premier acte de son zèle est une protestation solennelle contre les dispositions de Louis XVI, pour subvenir aux besoins de l'Etat. (*Voy. Séance royale pour le timbre et l'impôt territorial.*) Dans ses manœuvres contre le Souverain, il s'unit à tous ces Magistrats que distinguoit alors l'esprit des factions; à ce Déprémesnil, encore infatué des visions martinistes et des principes révolutionnaires; aux Conseillers de *Monsabert* et *Sabatier*, les plus ardens ennemis de la Cour; et à ce *Fréteau* qu'anime un même esprit, et ce *Pelletier*, qui votera un jour la mort du Roi. Il se joue du premier Parlement, et à force d'intrigues il en obtient le premier cri légal, la première demande formelle des Etats-Généraux. La fermentation des esprits fait hésiter Louis XVI; Philippe d'Orléans ajoute à la fermentation; ses brigands se répandent dans Paris; il solde les émeutes. Louis XVI croit enfin devoir accorder ces Etats-Généraux. La Secte qui les doit à d'Orléans n'a plus besoin que d'un Ministre qui en dirige la convocation dans le sens des complots. Ce Ministre sera précisément celui des conjurés qui a ouvert l'abîme. Ce sera ce Necker, dont la perfide politique a ruiné le trésor de l'Etat; ce Necker, l'homme tout à la fois des courtisans ambitieux, qui de nouveau le poussent vers le Trône pour s'en rapprocher eux-mêmes; l'homme des Princes de Beauveau et de Poix, du Maréchal de Castries, du Duc d'Ayen, de Bésenval et de Guibert; l'homme des courtisans conspirateurs, de Lafayette et des Lameth; l'homme des grands sophistes de l'impiété, dont les complots se trament dans sa maison tout comme au club d'Holbach; l'homme enfin, dont l'image,

dans ses triomphes révolutionnaires, sera si dignement portée à côté de celle d'Orléans.

Louis XVI a pu connoître ce perfide Ministre ; il a eu sous les yeux tout le plan de la conspiration ourdie nommément par Necker et par les adeptes de son philosophisme. Ce Prince, hélas ! trop bon pour croire à tant d'hypocrisie et de scélératesse, sera un jour réduit à s'écrier : *Pourquoi n'ai-je pas cru, il y a onze ans, tout ce que j'éprouve aujourd'hui ? on me l'avoit dès lors annoncé.* C'est sur Necker que tomberont ces plaintes trop tardives. Alors même de son premier ministère, c'étoient et sa personne et les complots, tramés dans sa maison et au club d'Holbach, que dénonçoit formellement un Memoire présenté au Comte de Maurepas et à Louis XVI. Mais les conspirateurs ont enflé de nouveau toutes leurs trompettes, pour célébrer et les vertus et les talens du traître Genevois ; vaincu par leurs intrigues, Louis XVI croit encore trouver dans lui l'homme qui doit sauver la France ; il lui confie le soin de diriger la convocation des Etats-Généraux. C'est l'homme qu'il falloit pour faire de ces mêmes Etats l'empire de tous les conjurés. (*a*) Il sait que leur espoir est

---

(*a*) Je ne connoissois pas assez cet homme-là, quand je me contentai de le mettre sur la ligne de Malesherbes et de Turgot. Que ce fourbe et ambitieux traitant, se peigne en ce moment lui-même dans ses propos. — Cent mille écus pour vous, si vous me faites Contrôleur général. — Je suis riche et n'ai point de naissance ; il faut dans ce cas-là que l'or supplée la noblesse. Quand on peut le répandre, il ne faut pas épargner l'argent pour servir l'ambition. — Vous me parlez du peuple ? il peut être utile, et je m'en servirai ; mais il ne peut nous nuire (et je le jouerai.) Quant à la Religion, il en faut une à ce peuple ; mais il ne lui faut pas son Christianisme, et nous le détruirons. — Que Necker se présente, et me demande en quelles circonstances ou à

dans la multitude ; il sait qu'aux Etats-Généraux, le grand obstacle à tout complot contre le Souverain, seroit dans cette antique distinction des ordres du Clergé, de la Noblesse, du Tiers ou des Communes, et dans le contre-poids des suffrages. Il n'en peut pas douter ! c'est par le Tiers-Etat sur-tout que les conjurés font déjà entendre les vœux de leur révolution ; c'est dans cet ordre que dominent les Tribuns de la sédition ; et pour assurer à ces Tribuns l'empire des suffrages, il commence par doubler aux Etats les députés du Tiers. Ils arrivent en force ; fiers de la multitude, ils se déclarent, à eux seuls, *Assemblée Nationale* ; en vain la Noblesse et le Clergé réclament ce droit, moins précieux pour eux que pour l'Etat,

---

qui sa monstrueuse probité a tenu ces propos, et je lui nommerai d'abord celui qui a reçu ces cent mille écus pour l'avoir fait Contrôleur général. Je lui dirai ensuite : ces propos, tu les avois tenus à la personne même qui a eu le courage de te les reprocher en face, au milieu de ta puissance ; à celle-là même à qui ta douce humanité reprochoit des larmes sur son frère, et qui te reprochoit de l'avoir fait périr, quand tu craignis qu'il ne parlât ; à cette même personne qui avoit refusé de s'enrôler dans cette compagnie de tes Séjans et de tes Tigellins, destinés à t'ouvrir la route par mille délations calomnieuses, rédigées et par eux et par toi, dans ces Mémoires que tu faisois passer à Louis XVI, pour lui rendre suspects tous ceux qui occupoient des places dont tu voulois pour toi ou pour tes adhérens ; — à cette même personne, par qui tu voulois faire accuser auprès de Louis XVI, le Ministre Sartine d'avoir volé vingt-deux millions sur cinquante-trois, et qui n'eut besoin que de l'en avertir, pour en rendre la fausseté évidente ; — à cette même personne dont tu avois besoin dans tes intrigues, qui vit enfin dans toi un monstre, qui dévoila tes complots et tes noirceurs à Maurepas et à Louis XVI. — Si tes forfaits secrets doivent occuper une place dans l'Histoire, apprends que toutes ses preuves ne sont pas encore perdues.

ce droit de balancer les délibérations, de varier les corps délibérans, de peser dans les uns les résolutions que l'intérêt, la passion et l'artifice des Tribuns pourroit avoir hâtées dans les autres; vainement le Clergé et la Noblesse, pour conserver ce droit, ont sacrifié tout ce qui pourroit n'être que priviléges dans les prétentions exclusives, tout ce qui n'est qu'intérêt pécuniaire dans la distribution de l'impôt; le vrai privilége que leur envient Necker (*a*) et tous les conjurés, c'est le droit d'annuller toute résolution contre la Religion ou la Monarchie. Vainement Louis XVI, plus en père qu'en Roi, a fait par sa déclaration du 23 Juin, des sacrifices dont l'excès est déjà une révolution, par l'atteinte portée à son autorité; cette révolution n'est pas celle qu'il faut aux conjurés. — Les sophistes l'ont dit, pour le triomphe de leur égalité et de leur liberté, il faut que les suffrages cessent de se peser *par ordre*, qu'ils se comptent *par têtes;* que tous ceux du Clergé et de la Noblesse viennent se confondre et s'anéantir devant la multitude; il faut que la majorité de leurs chambres ne soient plus que la minorité dans le grand ensemble des Communes. Louis XVI ordonne en vain le maintien des trois ordres, conformément à l'ancienne Constitution; les conjurés protestent; leur président Bailly les appelle à un nouveau théâtre; un jeu de paume a reçu le serment de la révolte; ils y ont tous juré de donner à la France la Constitution de leurs complots; et

(*a*) Pour seconder son digne père dans ce combat des ordres, tandis qu'il intriguoit au Château, la Dame Staël intriguoit à la Ville. Elle avoit établi chez elle un bureau de souscriptions. Lafayette et Lameth amenoient les traîtres à sa table, et là elle faisoit passer leur nom sur la liste des lâches qui promettoient d'abandonner leur ordre pour aller se joindre au Tiers.

déjà ils agitent leurs brigands ; leurs pierres homicides ont assailli le vénérable Pontife de Paris ; les jours du Roi sont menacés : elle se fait enfin cette fatale réunion, qui met l'Empire sous le joug de la multitude. Là, ils sont sûrs d'avoir pour eux tout ce que leurs intrigues dans les élections, ont mis d'apostats et de lâches dans la députation du Clergé et de la Noblesse ; là, Necker a doublé les Communes pour assurer à leurs décrets le nombre des suffrages. Il a fait des Etats-Généraux tout ce que les sophistes vouloient en faire pour le succès de leurs complots. Il s'appitoiera un jour sur les forfaits et les désastres de la révolution ; qu'il n'en soit pas moins gravé sur son tombeau : *C'est lui qui les a faits*.

Désormais sans obstacles et sans crainte de voir leurs décrets balancés ou rejetés par aucune classe de citoyens, les conjurés se déclarent eux-mêmes *Assemblée Nationale*. Ils se sont arrogé le droit de faire et de prononcer la loi ; les secrets de la secte peuvent sortir des Loges et des Lycées. Sous le titre de *Droits de l'homme*, ils vont être la base de la Révolution. Par la première loi de ces législateurs, tous les hommes sont déclarés *égaux* et *libres ; le principe de toute Souveraineté réside essentiellement dans la Nation ; la loi* n'est autre chose que l'*expression de la volonté générale*. Depuis un demi-siècle, ainsi l'ont prononcé dans leurs systèmes, Montesquieu, d'Argenson, Jean-Jacques et Voltaire. Ainsi, tous les sophistes dans leurs Lycées, tous les adeptes Franc-Maçons dans leurs arrière-Loges, tous les Illuminés dans leurs repaires, faisoient de tous ces principes de l'orgueil et de la révolte, le fondement de leurs mystères ; ainsi tous ces droits désorganisateurs n'ont fait que passer de leur école, et publique et secrète, au frontispice de leur code révolutionnaire.

Ce peuple égal et libre, et souverain législateur, peut encore vouloir que sa religion soit maintenue dans son intégrité ; qu'à sonRoi appartiennent toute la puissance nécessaire pour contenir les séditieux et les rebelles. L'amour de leurs Autels et de leur Prince est encore dans le cœur des Français. Il faut aux conjurés une force tirée du sein même de ce peuple, qu'ils puissent diriger à leur gré, ou pour ou contre lui, suivant qu'ils le verront docile ou revêche à leur voix, et surtout une force qui annulle celle du Souverain. Tout a été prévu ; les sophistes ont dit depuis long-temps : « Oh ! que nous aurions fait un grand » pas, si nous étions délivrés de ces soldats étran» gers et mercenaires ! *Une armée de nationaux* » se déclareroit pour la liberté, du moins en partie; » mais c'est bien pour cela qu'on tient des troupes » étrangères. » (*Voy. let. attribuée à Montesquieu, t. 2, de ces Mém. ch. 2.*) Les sophistes l'ont dit depuis trente ans ; les conjurés ne l'ont pas oublié. Déjà leur armée de nationaux est formée, et c'est du fond des Loges maçonniques qu'est sorti l'exemple et le signal. Ce même *Savalette de Lange*, le président du Comité secret des *Amis-Réunis*, le grand maître de la correspondance, s'est présenté aux Municipes Parisiens, et voici sa harangue : « *Messieurs, je suis caporal*; » Voici des citoyens que j'ai exercés à manier les » armes pour la défense de la patrie. Je ne me suis » point fait leur Major ou leur Général, nous som» mes tous égaux, je suis simplement Caporal ; mais » j'ai donné l'exemple. Ordonnez que tous les » citoyens le suivent ; que la Nation prenne les » armes, et la liberté est invincible. » Savalette, en tenant ce discours, ne présente avec lui que sept à huit brigands équipés en soldats comme lui. Leur aspect et les cris répétés de *Sauvons la*

Patrie, excitent l'enthousiasme ; un peuple immense entoure en ce moment les Municipes ; la motion de Savalette est à l'instant changée en décret. Le lendemain, l'armée des Nationaux Parisiens se forme, et bientôt les Provinces de tout l'Empire en comptent des millions. (*a*) Ils se sont tous voués aux conjurés ; il est temps que Louis XVI éprouve leur puissance. Il a chassé le perfide Necker ; ils ont encore besoin de lui. Déjà ils l'ont forcé de le rappeler. Il hésite à sanctionner les droits de l'homme *égal et libre du peuple souverain ;* ils sauront lui montrer toute la force de ce peuple.

En faveur de ces Droits, tous les conseils des conjurés s'unissent, et ils ont dit : De retour auprès du Trône, Necker affamera ce peuple pour le forcer à l'insurrection ; les Frères excitateurs enverront de Paris les harpies des faubourgs demander du pain à Louis XVI ; désormais à la

(*a*) Bien des Auteurs se sont laissé tromper sur l'établissement de cette Garde nationale. Ils nous citent en preuve un arrêté du Comité des Electeurs, envoyé de l'Hôtel de Ville à toutes les sections de Paris pour former cette Garde, et signé par MM. de Flesselles, Tassin, de Leutre, Fauchet, le Marquis de la Salle; or il est constant, et tout le monde sait, 1.° que cette Garde nationale ne fut formée que deux jours après la prise de la Bastille; 2.° que M. de Flesselles fut assassiné le jour même de la prise de cette Bastille; mais ce qu'on ne sait pas, c'est que le procès-verbal de cet arrêté, ainsi que tous les autres procès-verbaux de ce qui se passoit à l'Hôtel de Ville, pendant la première année de la Révolution, ne furent rédigés que l'année suivante, par le sieur du Vernier, sous les ordres de Lafayette, qui, malgré bien des observations, ne laissa rien changer à ce qu'il y avoit fait mettre, et qui auroit surtout été bien fâché de voir le monde instruit de la véritable origine de cette Garde nationale, qu'il étoit si enchanté de commander.

tête

tête des Municipes, Bailly et ses assesseurs les feront suivre par les légions des Nationaux; désormais à la tête des Nationaux, Lafayette les emmènera à Versailles; il entourera Louis XVI, sous prétexte de veiller à sa défense, et il s'endormira. Mirabeau, Péthion et Chapellier, Montesquiou et Duport, Charles Lameth, Laclos, Sillery, d'Aiguillon, préviendront l'Assemblée qu'*il faut au peuple des victimes ;* ils l'empêcheront de se porter auprès du Monarque pour veiller sur ses jours; (*séance du* 5 *Octobre*) et ils profiteront des ténèbres pour animer la populace, les brigands et les soldats. Ils ont déjà tout le cœur des furies; ils en prendront le masque et le costume pour diriger leurs coups. (*Les dépositions juridiques, témoins* 157, 226, 230, 373.) D'Orléans abreuvera ses monstres des liqueurs de la rage, de la frénésie; et il leur montrera dans la Reine, la première victime à immoler. Syeyes et Grégoire, et la foule des autres conjurés, resteront spectateurs; mais si le Roi succombe, ils donneront la couronne à d'Orléans, sûrs de la morceler au gré de leur égalité et de leur liberté, dès qu'il la tiendra d'eux. Necker se cachera; sa vertueuse épouse, parée de ses bouquets, avec sa fidèle compagne, la Maréchale de Beauveau, et dans les galeries de Versailles au moment du carnage, tranquille spectatrice des fureurs des brigands, dira froidement à ceux qui leur résistent : *Laissez donc faire ce bon peuple, il n'y a pas de danger.* Il n'y en a point pour elle; déjà elle a eu soin d'en prévenir, en ces termes, son Frère *Germani :* « *Soyez tranquille, tout ira* » *bien ; nous ne pouvons ni parler ni écrire.* » (Lettre du 5 Octobre.)

Les atroces complots qu'une si digne confidente ne peut écrire, la nuit du cinq au six Octobre les

a fait éclore ; l'historien n'a pas besoin de nos Mémoires pour en peindre l'horreur ; les dépositions des témoins entendus par les Magistrats du Châtelet, les dévoileront à la postérité. Mais d'Orléans pâlit ; une poignée de ses Gardes du Corps, les seuls dont les perfides assurances de Lafayette aient permis à Louis XVI de rester entouré, forment autour de lui et de Marie-Antoinette la barrière des héros. Leur valeur enchaînée par les ordres d'un Roi, qui ne leur permet pas de répandre le sang de ses assassins mêmes, ne les empêche pas de prodiguer le leur. A force de prodiges, de courage et de fidélité, ils ont su résister à des forêts de piques et de haches, (*a*) et empêcher Philippe de consommer ses forfaits. Le jour qui vient les éclairer, a fait rougir ses brigands mêmes des horreurs dont il les fait les instrumens;

(*a*) Ce jour du six Octobre fut le dernier de la Monarchie Française. Quand elle renaîtra, qu'un monument soit élevé aux braves Chevaliers, à qui il ne manqua, pour la sauver, que d'être plus libres dans leur courage. Que leur nom soit au moins consacré dans l'Histoire. Je voudrois mettre ici la liste des soixante qui, se trouvant alors au Château, meritèrent si bien le nom de *Gardes du Corps*. Je n'ai pu me procurer les noms que des suivans :

M. le Duc de Guiche, Capitaine ; MM. le Marquis de Savonnière, Chef de Brigade ; le Vicomte d'Agoult ; le Vicomte de Sesmaisons ; le Comte de Mauléon ; le Chevalier de Dampierre ; le Chevalier de Saint-George.

Gardes du Corps.

MM. de Berard, 2 frères ; de l'Huilliers ; le Marquis de Varicourt, tué ; le Chevalier Deshutes, tué ; de Miomandre : le Baron Durepaire ; Demiers ; Moucheron ; le Chevalier de la Tranchade ; le Chevalier de Duret ; le Chevalier de Valory ; le Comte du Mouthier ; Bernady ; MM. Horric, 3 frères ; MM. de Malderet, 3 frères ; Renaldy ; de Lamotte ; le Chevalier de Montaut ; Puget.

les Nationaux se souviennent enfin qu'ils sont Français. Tout leur vœu est désormais d'emmener Louis XVI au milieu d'eux, de le voir habiter, dans Paris, le Palais de ses pères. Il ne sait pas quels hommes ont profité de ce retour subit d'un sentiment national, pour inspirer ce vœu. Il croit se confier à l'amour de son peuple ; il ne fait que céder à l'impulsion des conjurés. Il ne sait pas que c'est là encore une dernière ressource des conjurés, pour ne pas perdre tous les fruits de cette affreuse nuit. Ce qu'il en a coûté pour lui arracher la sanction de leurs Droits de l'homme, des principes désorganisateurs, annonce le besoin qu'ils auront de leurs brigands, pour appliquer et faire passer en lois les conséquences. Chacun de ces décrets qui vont successivement anéantir la Religion et la Monarchie, doit coûter une émeute ; il faut que les lanternes et les piques se trouvent toujours là pour forcer les suffrages, effrayer le Monarque et prévenir les réclamations. Désormais captif dans Paris, Louis XVI sera habituellement sous la mains des brigands, soudoyés par Necker et d'Orléans dans les faubourgs et les carrières. Lafayette proclamera dans l'insurrection *le plus saint des devoirs*, elle sera sans cesse à l'ordre du jour. Mirabeau, Chapellier et Barnave en fixeront l'heure et l'objet ; les ordres passeront de leur anti-chambre aux Jacobins et aux faubourgs ; et chaque jour, à l'heure convenue, le Roi, le Clergé, la Noblesse, et tous ceux qui pourroient s'opposer aux décrets du moment, se verront entourés d'une populace dont les conjurés dirigeront les cris et les fureurs. (*a*)

(*a*) Quelques-uns de ces brigands habituellement soudoyés pour l'insurrection du jour, se retiroient chez eux sur les dix et onze heures du soir, j'entendis leurs

Réduits à ces succès pour fruit de toutes les horreurs des cinq et six Octobre, les conjurés savent les apprécier : « *Nous sommes contens*, » écrit encore à Germani la femme de Necker, » *tout a bien été. L'Aristocratie auroit pris le* » *dessus ; nous avons été obligés de nous servir* » *de la canaille.* » (Lett. du 8 Oct.) Ici se termine ce que j'ai appelé les préliminaires de la Révolution. Necker a fait de son Assemblée nationale ce qu'il vouloit en faire ; il l'a transportée dans cette ville où il vouloit la voir pour sa révolution. Dans la marche tracée par les sophistes pour *écraser* le prétendu *infame*, ici s'ouvre la guerre des lois contre le Christ.

Décrets de la première Assemblée nationale contre la Religion.

Commencer par ôter à l'Eglise ses *Corps Religieux*, et priver le reste de ses Ministres de leur subsistance, sous prétexte des *besoins de l'Etat ; miner sourdement l'édifice*, employer enfin *la force majeure*, appeler les *Hercules* et les *Bellérophons ;* nous l'avons vu dans le premier volume de ces Mémoires : tels étoient les moyens combinés entre les sophistes pour renverser tous les Autels du Christianisme. Substituer à ces Autels de Jésus-Christ le culte de leur grand architecte de l'univers, à l'Evangile la *lumière* des Loges, au Dieu de la Révélation le Dieu de leur prétendue *raison :* tels étoient les mystères les plus modérés des arrière-Loges maçonniques.

---

adieux ; ils se les faisoient hautement en ces termes : « Ça n'a pas mal été aujourd'hui ; adieu donc ; mais » nous comptons sur toi, demain. — Oui, demain ; à » quelle heure ? A l'ouverture de l'Assemblée. — Chez » qui l'ordre ? Mais, chez Mirabeau, Chapellier ou » Barnave, à l'ordinaire. » Jusques à ce moment j'avois douté de l'audience que ces Législateurs donnoient chaque jour aux brigands, pour fixer l'objet et le mode de l'insurrection.

Imaginer, substituer encore au Christianisme de nouvelles religions, et les donner au peuple en attendant qu'il s'accoutume à se passer de toutes ; au nom même de l'égalité et de la liberté, se rendre *puissans et formidables*, *lier* ensuite *les mains*, *subjuguer*, *étouffer* tout ce qui pourroit s'opposer encore à l'empire de l'impiété et de l'athéisme : tels sont les vœux et les complots de l'*Epopte*, du *Régent*, du *Mage* Illuminés. Nous avons vu leur code, nous avons entendu leurs sermens ; dans tous ces vœux et ces complots de tant de sectes conspiratrices, quel est celui dont la Révolution n'ait pas rempli l'objet ?

Les vœux de Religion d'abord suspendus, et bientôt abolis ; le Clergé dépouillé de sa propriété ; tous les fonds de l'Eglise convertis en assignats pour payer les traitans ; tous les vases sacrés profanés et pillés ; tout l'or et tout l'argent des Temples, jusqu'à l'airain sonnant qui servoit à convoquer le peuple au Service divin, convertis en lingots pour payer les spoliateurs mêmes ; ce n'est encore là que les premiers essais de cette guerre que la Révolution vient faire à l'Eglise Chrétienne. (*Voy. Décrets des* 25 *Oct.* 2 *Nov.* 19 *Déc.* 1789 ; 13 *Fév.* 1790.) Il reste encore à cette Eglise sa foi, son vrai trésor ; et Mirabeau a prononcé que c'est là le trésor qu'il faut lui enlever : que si la France n'est pas *décatholicisée*, la Révolution n'est pas consolidée. A cette décision succèdent les décrets d'une *constitution* qu'il appelle *civile*, et dont il fait le code du Clergé. C'est la constitution du schisme et de l'apostasie. C'est la première Religion inventée pour accoutumer le peuple à ne plus en avoir. Fondée sur les principes mêmes de l'égalité et de la liberté révolutionnaires, elle constitue le peuple souverain dans le Sanctuaire, comme il s'est constitué souverain auprès du Trône ;

elle donne à ce peuple souverain les droits que l'Evangile réserve à ces Pasteurs. C'est la religion de Camus ; de l'Apostat d'Ypres et du schisme d'Utrecht, depuis long-temps frappé de l'anathème. Malgré tous les dehors dont elle s'enveloppe, les Evêques Français et les Pasteurs du second ordre ont démêlé la ruse et l'artifice ; ils ont offert leur tête et refusé le serment de l'apostasie ; bientôt tous ces Pasteurs fidèles chassés de leurs Eglises, de leurs Siéges, abreuvés, rassasiés de calomnies, d'outrages, éprouvent tout l'effet de ces promesses des Comités législateurs ; *Osez tout contre le Clergé, vous serez soutenus.* Déjà le culte national n'est plus que celui du parjure et de l'intrusion ; tout vrai Prêtre de Jésus-Christ est banni de son Temple ; ceux de Nîmes et d'Avignon sont déjà massacrés ; et celui qui jura *d'écraser* Jésus-Christ, et celui qui osa ne voir dans l'Evangile de Jésus-Christ, que l'Evangile des esclaves, et celui qui ouvrit la Révolution par l'avis d'ôter à la France la Religion de Jésus-Christ, jouissent des triomphes de l'apothéose ! Et le plus magnifique des temples que la France eût élevé à Jésus-Christ, n'est plus que la mosquée de Voltaire, de Jean-Jacques, de Mirabeau ; le Panthéon des Dieux que la France s'est fait des coriphées de son impiété. (*Séances dès* 10 *Avril*, 24 *Août*, 4 *Janvier*, 4 *Avril*, 30 *Mai et* 27 *Août.*) Ce n'est encore là que l'œuvre des premiers législateurs révolutionnaires.

Seconde Assemblée.

De nouveaux conjurés sur le siége de ces premiers législateurs poursuivent les complots contre le Sacerdoce. De nouveaux sermens toujours plus insidieux sont proposés aux Prêtres ; ils dévoilent dans tous l'apostasie et l'artifice. Leur constance fatigue ; les réfractaires à leur Dieu ne voient plus dans eux que des réfractaires à la loi ; aux décrets

du parjure et de l'apostasie succèdent les décrets de déportation ; (*II.e Assemb. Décrets des 29 Novembre*, 6 *Avril*, 26 *Mai et* 26 *Août*) et ces décrets eux-mêmes ne sont pour les brigands que le signal de faire ce que les conjurés législateurs n'osent pas statuer publiquement. Leurs Municipes ont eu soin d'entasser dans les temples, changés en vastes prisons, ces Prêtres à déporter ; les brigrands sont aux portes avec leurs piques et leurs haches ; c'est le jour des *Hercules* et des *Bellérophons* septembriseurs ; c'est celui des adeptes bourreaux exercés dans les derniers mystères à venger Abiram, à frapper les victimes, à arracher le cœur, à porter en triomphe les têtes des prétendus profanes. Quand l'Historien peindra ces jours d'atrocités, qu'il se souvienne du serment des Kadosch et des hommes sur qui doit tomber la vengeance. Qu'il suive au fond des Loges les brigands que Philippe d'Orléans y fit initier ; il sera moins surpris de voir tant de Pontifes, tant de Prêtres immolés en ce jour, à la haine des adeptes et aux mânes du Fondateur. (*a*)

Contre l'espoir des conjurés, le peuple a refusé

(*a*) J'en suis fâché, mais je ne puis le taire ; les honnêtes Franc-Maçons en frémiront ; mais il faut bien qu'ils sachent à quels monstres leurs Loges avoient été ouvertes. Dans tout moment d'émeute, soit à l'Hôtel de Ville, soit aux Carmes, les vrais signes de ralliement, le vrai moyen de fraterniser avec les brigands etoient les signes maçonniques. Dans l'instant des massacres même, les bourreaux tendoient la main en Franc-Maçons à ceux des simples spectateurs qui les approchoient. Il les accueilloient ou bien les repoussoient, suivant qu'ils les trouvoient experts ou ignorans dans la réponse. J'ai vu un homme du bas peuple qui m'a lui-même répété la manière maçonnique dont les bourreaux lui présentoient la main, et qui fut repoussé par eux

V 4

d'imiter les brigands : des légions de victimes désignées aux provinces échappent au massacre ; les conjurés Municipes de la Capitale ont beau inviter la *France entière* à chercher son salut dans la mort de tant de Prêtres prétendus réfractaires ; (*Adresse du* 3 *Septembre.*) et Lafitte et les autres commissaires des conjurés législateurs ont beau parcourir les campagnes, les villes, et avertir le peuple que l'esprit du décret déportateur n'est pas l'exil, mais la mort de ces Prêtres ; ce peuple n'est pas mûr pour tant d'atrocités. Les bourreaux manquent aux conjurés bien plus que les décrets de leur seconde Assemblée. Il n'en est pas moins vrai de dire que dès lors il ne tint pas à eux de consommer l'œuvre de la première. Sous celle-là, ils ont ruiné et chassé de leurs temples tous les Prêtres fidèles à leur Dieu ; sous celle-ci, il les ont immolés par hécatombe ; ce n'est qu'en frémissant qu'ils en voient les restes échapper à leur rage, et porter aux nations étrangères le spectacle de tant de milliers de Pasteurs exilés pour leur foi au Dieu de l'Evangile.

Troisième Assemblée.

Jusqu'ici cependant les prétextes ont pallié le vrai motif des persécutions. La secte n'a pas dit par quel culte elle veut suppléer à celui de nos

---

avec mépris, parce qu'il ne savoit pas répondre, tandis que d'autres plus instruits étoient au même signe accueillis d'un sourire, au milieu du carnage. — J'ai vu même un abbé que ce signe maçonnique sauva des brigands à l'Hotel de Ville. Il est vrai que sa science maçonnique lui eût été inutile, sans son déguisement ; car les brigands auxquels il avoit échappé le recherchèrent quand on leur dit que c'étoit un Abbé. Il est vrai encore que le signe maçonnique eût été fort inutile aux Frères reconnus pour ce qu'on appeloit Aristocrates ; mais les Abbés et les Aristocrates Maçons ne pouvoient que mieux y reconnoître combien ils avoient été dupes de la fraternite des arrière secrets.

pères. Il n'est plus en France d'Eglise pour les Catholiques ; mais les Intrus constitutionnels, les enfans de Luther et de Calvin prononcent encore dans leurs temples le nom de Jésus-Christ. La troisième Assemblée lève le masque. Les Hiérophantes de Weishaupt ont dit dans leurs mystères, qu'il viendroit ce jour où la *raison seroit le seul code de l'homme :* l'adepte *Hébert* paroît avec ce code ; il n'est plus pour la France que le culte de la *raison*. C'est celui du sophiste à qui sa *raison* dit qu'il est un Dieu ; c'est celui du sophiste à qui sa *raison* dit qu'il n'est point de Dieu ; c'est celui du sophiste s'adorant lui-même, ou sa *raison*, sa prétendue sagesse ; c'est celui du suprême délire ; il n'en sera pas moins le seul culte du Jacobin *égal* et *libre*. Les prostituées de Vénus se présentent, et il en fait l'image de sa *raison*. Que nul encens ne brûle désormais, si ce n'est autour de cette Idole. Tout ce qui avoit pu échapper jusqu'alors à l'ancien culte, va tomber sous la hache ; c'est le temps d'*étouffer dans son germe* tout ce qui exista d'évangélique, d'abolir jusqu'à la mémoire du Dieu des Chrétiens, de ses Saints et de ses Fêtes. Leurs jours sont effacés des calendriers du peuple, comme ils l'étoient depuis longtemps de celui de la secte ; l'ordre des semaines, des mois et des années est renversé. Le grand jour du Seigneur, le Dimanche est aboli ; il rappeloit au peuple le repos et l'existence d'un Dieu créateur. Si ce peuple craignoit encore un Dieu vengeur, qui attend les impies à la mort, il sera rassuré. Sur le tombeau des pères et sur celui qui les attend eux-mêmes, les enfans liront assidûment ce dernier des mystères : *La mort n'est qu'un sommeil éternel*. S'il reste encore quelques Prêtres de ce Dieu créateur et vengeur, qu'ils abjurent jusques au caractère de l'ancien Sacerdoce,

ou qu'ils périssent entassés dans les prisons, hachés sous la Guillotine ou engloutis dans les eaux. C'est le règne des conjurés Hébert et Robespierre.

Les tyrans se divisent et se dévorent les uns les autres; la révolution a elle-même ses révolutions: au milieu de ses vicissitudes, l'impiété change ses formes et ne se désiste pas de sa guerre contre l'Evangile et les Prêtres du Christ. Elle semble revenir sur ses pas; le peuple ne veut point de sa *raison* sans Dieu; Robespierre lui donne pour un temps l'*Etre Suprême;* La Reveillère-Lépaux arrive avec son culte *théophilantropique;* c'est le quatrième inventé par la secte. C'est encore le tyran d'Israël qui donne au peuple ses Veaux d'or, pour l'empêcher d'adorer le vrai Dieu. Ce sont encore les *Mages* de Weishaupt, inventant religion sur religion, Dieu sur Dieu, pour que ce peuple enfin se lasse de tout Dieu. Ils lui permettent de nouveau d'en prononcer le nom; mais pénétrons encore dans les antres de ces prétendus *Théophilantropes*. Là, ils traitent de fou et d'insensé, d'homme à préjugés vulgaires, celui qui croit encore en Dieu. Là, ils ne cachent plus que si jamais ils peuvent rendre ce peuple philosophe comme eux, tous ces nouveaux autels doivent tomber, ainsi que les anciens. (*a*) C'est encore le culte de la ruse, et c'est toujours celui de la rage contre les Prêtres de Jésus-Christ. La secte semble avoir jeté la hache qu'elle tenoit suspendue sur leur tête; mais une mort plus lente et plus cruelle les attend. Elle ne cesse pas de proclamer l'égalité et la liberté; elle ne cesse pas de mettre,

(*a*) C'est po itivement ce que je sais d'un homme qui s'est fait admettre à Paris parmi les adeptes de la *Théophilantropie* actuelle.

pour les Prêtres, l'égalité, la liberté au prix du parjure et du serment de ses complots. (*Décret du* 10 *Janvier* 1796.) Malheur encore à ceux qui le refusent ! Le citoyen leur offre vainement un asile dans sa maison ; tout y sera fouillé pour les trouver. Qu'ils se retirent dans les forêts, qu'ils se cachent dans les cavernes, là encore ils sont poursuivis ; et s'ils sont découverts, c'est aux contrées désertes de la Guiane qu'on les relègue, et des nochers plus dangereux que les tempêtes sont chargés du transport.

Ainsi se développent au grand jour les trames si long-temps ourdies dans les ténèbres par les sophistes de l'impiété ; ainsi la révolution Française est venu accomplir ce vœu de leurs mystères : Détruisons, écrasons, anéantissons le Christ, sa Religion et ses Prêtres. Mais aux complots de l'impiété sont venus se joindre tous les complots de la rébellion. Les adeptes ont dit aussi : Ecrasons le monarque et son Trône ; ici encore le lecteur me prévient, et il dit : ces vœux contre le Trône, la Révolution est venu les remplir aussi fidèlement que tous leurs vœux contre l'Autel.

Forfaits de la première Assemblée contre la monarchie.

Ici que de forfaits, d'horreurs et d'atrocités se présentent encore à l'historien ! Si la plume ne s'y refuse pas, qu'il en trace la multitude et l'énormité ; mais qu'il ne perde jamais de vue la secte qui les enfante. Qu'il en suive la marche, les acteurs auront beau varier, les conjurés législateurs se succéder, tous sortiront des mêmes antres où sesad eptes ont formé leurs complots. La trame aura passé par des mains différentes, elle sera toujours la même. Toujours l'égalité et la liberté en seront le principe ; toujours les conséquences se poursuivront contre les Rois et la société, ainsi que contre Dieu et la Religion. Dans la Révolution de cette égalité et de cette liberté les crimes

s'entrelacent ; c'est aujourd'hui contre le Christ et son Sacerdoce, et ce sera demain contre le monarque et la Noblesse, après demain contre les riches, pour reprendre de nouveau contre l'Autel et contre le Trône, contre les riches et les nobles ; mais tous les conseils sortent de ce repaire où nous avons vu les adeptes se réunir sous le nom de Jacobins. Leurs premiers conjurés législateurs, Mirabeau, Syeyes, Barnave, d'Orléans, Lafayette, Lameth, Chabroud, Grégoire, Péthion, Bailly, Rabaud, Chapellier, et tout ce qu'ils appellent les Députés de la montagne, passent habituellement de la tribune des Jacobins à la tribune du Manége. Là, se combine et se digère une première Constitution, dont l'objet est de faire du Trône ce qu'ils font de l'Autel ; de dépouiller Louis XVI, de l'affoiblir, de lui ôter l'affection de son peuple, la disposition de ses armées, la ressource de sa noblesse, et de lui enlever chaque jour quelque partie de cette autorité qui constitue le Monarque. Deux ans entiers se passent en calomnies, en insurrections, en décrets ; aujourd'hui contre le Clergé, demain contre le Roi. De l'ensemble de ces décrets étoit d'abord sortie, contre l'Eglise, cette constitution qui ne laisse à la France que le nom de la religion, de ce même ensemble sort enfin contre la Monarchie une Constitution qui ne laisse à Louis XVI que le titre de Roi. Captif dans son Palais, entourré de brigands, comme les Prêtres, il faut qu'il sanctionne comme eux, au prix de ses sermens, la loi qui le dépouille. Ils ont opposé les devoirs du Sacerdoce, il oppose les devoirs du Monarque. Il réclame comme eux la liberté ; il crut l'avoir trouvée dans sa fuite à Varennes. Le traître (*a*) Lafayette ne le laisse

(*a*) Les monumens publics pourroient manquer à l'Historien sur la conduite de Lafayette dans cette cir-

un instant dans l'illusion que pour le ramener couvert d'opprobres, et resserrer ses liens à son retour. Louis enfin la sanctionne dans les fers, cette constitution de l'égalité et de la liberté. Il

Forfaits de la seconde Assemblée contre le Roi.

---

constance. Bien des personnes ont voulu faire croire qu'il n'avoit pas été prévenu du départ du Roi ; voici la vérité des faits : Une femme Allemande mariée à un Français nommé *Rochereuil*, étoit attachée à la Reine en qualité de *Porte-chaise d'affaires*. Cette femme avoit témoigné tant d'indignation et versé tant de larmes sur les horreurs des 5 et 6 Octobre, que la Reine touchée de ces preuves d'attachement, lui donna sa confiance, la chargea du soin de préparer ses bouillons, et la logea au rez-de-chaussée de son appartement, dans une chambre qui communiquoit à l'appartement qu'avoit occupé M. le Duc de Villequier. Au commencement de Juin, la Reine méditant son évasion, fit transporter dans une autre chambre la femme Rochereuil. Celle-ci soupçonna des projets ; elle épia le Roi et la Reine. La confiance qu'on avoit en elle, la mit à portée de connoître exactement ce qui se méditoit pour la fuite du Roi. Le 10 Juin, elle en dénonça les préparatifs à MM. de Lafayette, de Gouvion, et au Comité des recherches de l'Assemblée nationale. Elle eut avec eux onze conférences, dans l'espace de neuf jours. D'après ces dénonciations, M. de Lafayette chargea treize Officiers de confiance, de faire toutes les nuits des patrouilles dans l'enceinte des Thuileries, avec l'ordre secret de favoriser l'évasion. Ses ordres furent donnés de même sur la route. Drouet fut prévenu du rôle qu'il avoit à jouer. Tout le reste de la fatale journée de Varennes et de l'arrestation du Roi se conçoit aisément, si ce n'est cependant l'excès de cette insolence avec laquelle Lafayette usa de sa victoire, et des outrages qu'il fit essuyer à Louis XVI, en le ramenant dans sa prison des Thuileries.

Une chose encore assez inconcevable, c'est que lorsque la Reine, instruite des trahisons de la femme Rochereuil, l'eut chassée, cette mégère eut encore la hardiesse de présenter un mémoire rédigé par un Député, pour rentrer au service de la Reine, et pour lui dire qu'elle n'avoit pu mieux prouver sa reconnois-

porte encore le nom de Roi, d'autres brigands, d'autres adeptes législateurs arrivent pour former leur seconde Assemblée nationale. Ils ont trouvé Louis XVI captif dans son Palais, ils ont suivi les erremens de leurs prédécesseurs. Chaque jour de nouveaux décrets toujours plus outrageans pour le Monarque ; chaque jour des émeutes contre l'Eglise ou contre le Trône. Le temps arrive enfin de porter les derniers coups à l'un et à l'autre. La liste des Prêtres à immoler est déjà dressée par les Jacobins municipes ; les Jacobins législateurs entourent le palais de Louis XVI de toutes les légions et de tous les foudres de leurs brigands. Il est réduit à chercher un asile dans le sein même de cette assemblée qui les a suscités contre lui. Ils prononcent le décret qui suspend pour lui le titre de Roi; et pour qu'il sache bien quel est son crime, en suspendant la Royauté dont les formes du peuple souverain ne leur permettent pas encore de prononcer l'abolition, ils proclament à dater de ce jour, et la nouvelle ère et le nouveau serment de l'*égalité et de la liberté*. Ils décrètent la nouvelle Assemblée qui doit définitivement prononcer sur le sort du Monarque. Tous ces décrets se rendent en présence de Louis XVI, ignominieusement captif dans la tribune, où ils l'ont enfermé pour qu'il ne perde pas un mot des outrages et des calomnies dont leur salle retentit contre lui, ou des lois qui ont brisé son sceptre. Sur le mur de cet asile même, en lettres de sang, ils ont déjà écrit ce mot, LA MORT ; et ils l'envoient l'attendre

sance et sa fidélité, qu'en empêchant Sa Majesté de suivre les conseils des Royalistes. — Ce mémoire fut remis par la Reine à *M. Prieur*, historiographe du département des affaires étrangères. — Quant à la dénonciation même, elle est précieusement conservée aux archives appelées nationales.

aux Tours du Temple. (*Séances des* 10 , 11 *et* 12 *Août.*)

Conspiration du 10 Août.

Je serois peu jaloux d'insister sur les atrocités qui signalèrent ces affreux triomphes de la seconde Assemblée nationale, ou sur les artifices qui les avoient préparés. Mais ici l'histoire a besoin d'être aidée ; la véritable trame de tant de forfaits n'a pas encore été assez dévoilée. Elle fut toute ourdie par Brissot. La secte lui fournit ses coopérateurs mais il fut constamment le chef de la conspiration du 10 Août. Il la trama pendant un an entier. Il l'avoit toute entière dans son cœur, dès l'instant même où il se vit nommer Législateur. Initié à tous les mystères du club d'Holbach, et disputant à Condorcet même le premier rang parmi les sophistes Voltairiens, il n'étoit arrivé à l'Assemblée qu'en se félicitant de se voir appelé à remplir cet oracle qu'ils avoient prononcé depuis tant d'années : *Le sceptre des Bourbons sera brisé, et la France sera érigée en République.* (*a*) A peine

(*a*) Louis XVI étoit encore enfant, et voici ce qu'écrivoit le *Lord Orford*, plus connu sous le nom d'*Horace Walpole*, sur le projet des Sophistes dont un très-court séjour à Paris avoit suffi pour l'instruire, et dont il rendoit compte au feld Maréchal *Conway*, dans une lettre datée du 28 Octobre 1765 : « Le Dauphin » (père de Louis XVI) n'a plus infailliblement que » peu de jours à vivre. La perspective de sa mort rem- » plit les Philosophes de la plus grande joie, parce » qu'ils redoutoient ses efforts pour le rétablissement » des Jésuites. Vous parler de Philosophes et de leurs » sentimens, vous paroîtra une étrange nouvelle en fait » de politique ; mais savez-vous ce que c'est que les » *Philosophes*, ou bien ce que ce mot veut dire ? » D'abord il désigne ici presque tout le monde ; en » second lieu, il signifie des hommes qui, sous prétexte » de la guerre qu'ils font au Catholicisme, (against » Popery) *tendent, les uns à la destruction de toute* » *Religion ; les autres, en plus grand nombre, à la*

se trouva-t-il assis sur le siége des Législateurs, qu'il regarda autour de lui, cherchant à distinguer parmi les adeptes ceux à qui il pourroit s'ouvrir sur le projet de renverser ce fantôme de Roi, que leurs prédécesseurs avoient encore laissé sur le Trône. Il retrouva toute sa haine dans le cœur de Péthion et de Buzot, dans celui de Vergniaux, Guadet, Gensonné et Louvet. Il en fit les premiers confidens de ses projets.

Dans le plan que nous verrons tracé par les conjurés mêmes, la France devoit d'abord être inondée de journaux, invitant désormais le peuple à mettre enfin la dernière main à l'œuvre de sa liberté. A force de libelles, de calomnies et de traits odieux répandus sur Louis XVI et sur la Reine, ils devoient leur arracher l'estime et l'affection des Français. Bientôt ils imaginèrent de révolter les puissances étrangères, pour entraîner Louis XVI dans les horreurs de la guerre avec l'ennemi du dehors, et triompher plus aisément de lui dans l'intérieur. Dès lors on les entend dire dans leur club, ce que Brissot écrivoit ensuite

» *destruction du pouvoir monarchique.* — Vous allez me » dire : Comment savez-vous cela, vous qui n'êtes en » France que depuis six semaines, et qui en avez passé » trois confiné dans votre chambre? — Oui, mais pendant les trois premières semaines, j'ai fait des visites » par-tout, je n'entendois que cela. Confiné chez moi, » j'ai été obsédé de visites, et j'ai eu des conversations » longues et détaillées avec bien des personnes qui pensent comme je vous le dis, avec quelques-unes d'un » sentiment opposé, et qui n'en sont pas moins persuadées que ce projet existe. Dernièrement, entre » autres, j'avois chez moi deux Officiers, l'un et l'autre » d'un âge mûr. J'eus bien de la peine à les empêcher » d'en venir à une querelle sérieuse; et dans la chaleur » de la dispute, ils m'en dirent plus que je n'aurois pu » en apprendre par bien des recherches. » (*Œuvres de Walpole, tom.* 5, *lett.* 8, *Octob.* 1765.)

aux

aux généraux de sa révolution : *Il faut incendier les quatre coins de l'Europe ; notre salut est là.* (Voy. Considér. sur la nature de la Révol. par M. Mallet du Pan, p. 37.) Par la voie des adeptes et des clubs, répandus dans l'intérieur, ils excitent en même temps des troubles continuels, pour en faire retomber l'odieux sur le Roi et sur la Reine. Dans le sein de l'Assemblée, sous prétexte d'écarter le danger dans lequel tant de séditions semblent mettre la France, sous le nom de *Commission extraordinaire*, ils composent ce Comité secret, dont la faction est appelée celle des *Girondins.* C'est là que Brissot, à la tête de ses élus, et président de la *Commission*, prépare et rédige, dans le silence des complots, les décrets consommateurs de la rébellion. Il voudroit lui donner l'apparence d'une révolution toute philosophique, toute sollicitée par un peuple philosophe, lassé de ses Monarques, et ne voulant enfin avoir d'autre Roi que lui-même. Il envoie ses émissaires dans les provinces ; ils reviennent lui apprendre que le peuple Français ne se résout point à se passer de Roi. Il sonde l'Assemblée législatrice elle-même ; la grande majorité se trouve encore disposée comme le peuple. Ce qu'il n'a pas pu faire en sophiste et par conviction, il le fera au moins en tyran, par les piques et les foudres des brigands. Il appelle tous ceux que la Révolution a rassemblés vers le Midi, sous le nom de *Marseillais.* Les Jacobins de l'Occident sont avertis de faire avancer vers Paris leurs brigands de Brest. Dans Paris même, il dévoile ses projets à tous les chefs des Jacobins. *Barbaroux* et *Panis*, *Carra* et *Beaujois*, vicaire intrus de Blois, *De Besse* de la Drôme, *Gallissot* de Langres, *Fournier* le Créole, le général *Westermann*, *Kieulin* de Strasbourg, *Santerre* le brasseur, *Antoine* de Metz, *Gorsas*,

le journaliste, se joignent aux Girondins. Les conseils se tiennent tantôt chez *Robespierre*, tantôt à l'auberge du *Soleil d'Or*, auprès de la Bastille. Syeyes, avec son club des *vingt-deux* et l'arrière-conseil des Jacobins, fournit tous ses moyens. *Marat*, et *Prud'homme*, et *Millin*, et tous les journalistes du parti, ajoutent chaque jour aux calomnies contre Louis et son épouse. *Alexandre* et *Chabot* soufflent la rage aux faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau. Philippe d'Orléans les sert tous de son argent et de son parti, parce qu'il espère se servir de tous pour monter sur le Trône après en avoir précipité Louis XVI, et parce que, s'il ne peut y monter et assouvir son ambition, il veut au moins assouvir sa vengeance.

Tous les conseils sont pris et les brigands sont arrivés; le tocsin a sonné toute la nuit; le dix Août paroît. La seconde Assemblée a consommé sa tâche; Louis XVI est déclaré déchu de tous ses droits à la couronne. Du palais de ses Pères il est passé aux Tours du Temple. C'est là que la troisième Assemblée des législateurs conjurés viendra le prendre pour le conduire à l'échafaud, et remplir les derniers sermens des arrière-Loges.

Si l'Historien hésite à voir dans cette marche toute celle de la secte, pour arriver à cette catastrophe du 10 Août, qu'il lise les aveux des adeptes eux-mêmes. Le temps est venu où ils se disputent la gloire des horreurs et de tous les forfaits de cette désastreuse journée. Elle donne à Brissot le sceptre des Jacobins; Robespierre, et Marat, et Danton, le lui arrachent, et il veut le reprendre. Il s'adresse à tous ceux de la France pour démontrer ses droits. Son apologie et celle de Louvet, son coadepte, ne sont pas autre

chose dans toute leur substance, que l'histoire même de la conspiration que je viens de tracer. S'il faut en citer au moins quelque partie, pour la conviction du lecteur, lisons ces paroles de Brissot, et prêtons-nous à son langage :

« Les triumvirs Robespierre, et Marat, et » Danton, m'ont accusé, dit-il, d'avoir provo- » qué la guerre ; et sans la guerre la Royauté » subsisteroit encore ! Et sans la guerre, mille » talens, mille vertus ne se seroient pas déve- » loppés ! Et sans la guerre, la Savoie et tant » d'autres pays dont les fers vont tomber, n'au- » roient pas eu la liberté. — Ils craignoient la » guerre faite par un Roi — politiques à vue » étroite ! C'est précisément parce que ce Roi » parjure devoit diriger la guerre, parce qu'il ne » pouvoit la diriger qu'en traître ; parce que » cette trahison seule le menoit à sa perte ; c'est » par cela seul qu'il falloit vouloir la guerre du » Roi. — *C'étoit l'abolition de la Royauté que* » *j'avois en vue en faisant déclarer la guerre.* » — Les hommes éclairés m'entendirent, *le* 30 » *Décembre* 1791, quand, répondant à Robes- » pierre qui me parloit toujours de trahisons à » craindre, je lui disois : *Je n'ai qu'une crainte,* » *c'est que nous ne soyons pas trahis. Nous* » *avons besoin de trahison ; notre salut est là.* » — Les trahisons feront disparoître ce qui s'op- » pose à la grandeur de la Nation Française ; » — la Royauté. »

En parlant ici de tant de *trahisons*, en se glorifiant de celle qu'il ourdissoit contre Louis XVI, comme de son grand titre à l'admiration des Jacobins, Brissot se garde bien de mentionner à quel prix il mettoit celle qu'il préparoit aux traîtres mêmes, si Louis XVI eût été alors assez riche pour l'acheter. Le neuf Août encore, la veille de

ce jour où tous ces conjurés devoient se mettre en action, il demandoit au Roi *douze millions* pour se désister du complot et *pour en empêcher l'exécution.* (*Mémoires de M. Bertrand, ministre d'Etat, t. 3, chap. 22.*) Quels êtres que ces sophistes ! Quelles idées ils se font de leurs *mille vertus !* Faisons-nous violence ; prêtons encore l'oreille à celui-ci ; car enfin c'est dans leur propre apologie que se trouve la véritable histoire de leurs forfaits. Voyons ce même Brissot exalter tous les siens par le temps même qu'il consacre à les méditer, et nous donner ensuite son sens froid au milieu des horreurs, comme un exemple de grandeur qui doit faire oublier en ce jour les atrocités même de ses cannibales. « On m'accuse, » reprend-il, d'avoir présidé *la Commission extraordinaire ;* et *si de bons esprits de cette » Commission n'avoient pas préparé*, et même » long-temps avant le dix Août, les décrets sauveurs de la France, *de la suspension du Roi, » de la convocation de la Convention, de l'organisation d'un Ministère Républicain ;* si » dans ces décrets, la sagesse des combinaisons » n'en avoit pas écarté l'idée de la force et de la » terreur, si l'on n'avoit pas imprimé à ces » décrets un caractère de grandeur et de réflexion » froide et calme ; la révolution du dix Août » n'auroit paru aux yeux de l'Europe qu'une *ré- » volution de cannibales.* Mais l'Europe crut au » salut de la France, en voyant la sagesse présider au sein de ces orages, et subjuguer jusqu'à » la soif du carnage. Qu'on calomnie tant qu'on » voudra la journée du dix Août ; la valeur des » Fédérés, et les décrets réfléchis de l'Assemblée nationale, *préparés par la Commission,* » immortaliseront à jamais cette journée. » *Lett. de Brissot à tous les Républicains de la France,*

de la société des Jacobins. 24 *Oct*. 1792.)

Continuons à lire, et écoutons encore cet étrange sophiste. Après nous avoir dit comment il a trahi Louis XVI, le voilà qui va nous dire encore comment il a trahi la Nation et l'Assemblée; comment ils s'y sont pris, lui et ses adhérens, pour amener le peuple et la majorité de cette Assemblée à des forfaits dont ce peuple et cette majorité ne vouloient pas. « On m'a reproché mon » opinion (du 9 Juillet) sur la déchéance du » Roi; on a reproché à Vergniaux la sienne. » — J'en atteste tous mes collègues; j'en atteste » ceux qui ont connu *l'état de notre Assemblée*, » *la foiblesse de la minorité des patriotes*, la » corruption de la terreur, l'aversion des exagérés » pour le parti de la Cour; sans doute il falloit » quelque courage pour hasarder, au milieu de » cette Assemblée, l'hypothèse éloquente de » Vergniaux sur les crimes du Roi. Il en falloit » le lendemain de cette réunion qui avoit affoibli » le parti des patriotes, pour tracer le tableau » vigoureux des crimes du Roi, pour oser pro- » poser de le soumettre en jugement. *C'étoit un* » *blasphème aux yeux de la majorité; et je le* » *prononçai cependant.* »

En nous parlant ensuite des Girondins, son principal appui, « occupés sans cesse, continue » Brissot, à réparer leurs fautes, réunis avec » d'autres patriotes éclairés, *ils préparoient les* » *esprits à prononcer la suspension du Roi. — Les* » *esprits en étoient bien loin encore; et voilà* » *pourquoi je hasardai le fameux discours sur* » *la déchéance*, du 26 Juillet; discours qui » parut aux yeux ordinaires un changement d'o- » pinion, et qui pour les hommes éclairés *n'étoit* » *qu'une manœuvre prudente et nécessaire.* — Je » savois que le côté droit ne désiroit rien tant

» que d'aborder la question sur la déchéance,
» parce qu'il se croyoit sûr du succès, parce que
» *l'opinion n'étoit pas mûre dans les départe-*
» *mens. — La défaite des patriotes étoit inévi-*
» *table. Il falloit donc louvoyer pour se donner*
» *le temps, ou d'éclairer l'opinion publique, ou*
» *de mûrir l'insurrection*, car la suspension ne
» pouvoit réussir que par l'un ou par l'autre.
» Tels étoient les motifs qui me dictèrent ce
» discours du 26 Juillet, qui m'a valu tant d'in-
» jures et me fit ranger parmi les royalistes,
» tandis que le *Patriote français* (c'est le journal
» qu'il écrivoit) *ne cessoit de préparer les esprits*
» *dans les départemens, à ces mesures extraor-*
» *dinaires.* »

A travers les réflexions que suggèrent tous ces aveux, que le lecteur pèse un instant sur ces paroles : *Il falloit donc louvoyer pour se donner le temps, ou d'éclairer l'opinion publique, ou de mûrir l'insurrection.* Elles nous manifestent une grande vérité dans la théorie des révolutions. Elles nous disent que ces insurrections qu'on nous donne pour les grands mouvemens du peuple, de la majorité de la Nation, ne sont précisément que les grands mouvemens des factieux contre la majorité de la Nation ; que si la Nation eût pensé comme ces factieux, ils n'auroient pas eu besoin de réunir tous leurs brigands pour triompher par les armes et la terreur, d'une Nation qui n'a que son opinion sans armes et prise au dépourvu. On peut nous dire ici que la France avoit alors ses Gardes nationaux ; oui, elle les avoit ; mais Brissot n'avoit garde de les appeler. Il les avoit vu accourir des Provinces à la fédération du 14 Juillet, et c'étoient là ceux qui s'appeloient vraiment les *Fédérés.* Mais presque tous avoient donné au Roi et à la Reine les

marques les moins équivoques d'attachement ; ce n'est pas devant ces Fédérés nationaux qu'on se fût flatté de détrôner Louis XVI. Que font les conjurés ? Ils appellent tous ces brigands appelés *Marseillais* , non qu'ils fussent Marseillais ou Provençaux, mais parce qu'ils étoient pour la plupart sortis des galères de Marseille. Ils donnent le nom de *Fédérés* à ces galériens , brigands de toutes les contrées ; ils forcent la populace des faubourgs à marcher avec eux ; ils assassinent le Commandant de la Garde nationale pour la paralyser , et ne laisser agir avec leurs bandits que la partie de ces gardes gagnée par les chefs de la conspiration. Ils appellent ensuite volonté du peuple, soulèvement de la Nation , ce qu'ils nous démontrent eux-mêmes n'être que leurs complots et le soulèvement de leurs brigands contre la Nation , contre le Roi. C'est ainsi que s'est faite toute la révolution ; toute par des émeutes et des insurrections journalières, c'est-à-dire, d'après la théorie et les aveux des chefs ; toute par les moyens de la force et de la terreur , qui mettent sous le joug cette Nation que nul autre moyen n'a pu séduire.

Avec la même évidence , l'Historien pourra trouver toute l'histoire de cette atroce révolution du 10 Août, dans les discours du député Louvet ; il y verra les mêmes complots et les mêmes artifices décrits avec la même jactance. *Nous voulions la guerre*, dit, entre autres , ce Louvet ; « nous la voulions , nous autres Jacobins, parce » qu'à coup sûr la paix tuoit la République.... » Parce qu'entreprise à temps , ses premiers » revers inévitables pouvoient du moins se réparer, et devoient purger à la fois *le Sénat* , *les* » *Armées et le Trône*.... Ils appeloient la guerre , » *tous les Républicains dignes de l'être. Ils*

» *osoient aspirer à l'honneur de tuer la Royauté* » *même ; de la tuer à jamais, d'abord en France,* » *et puis dans l'univers.* » Puis, en venant au rôle que jouoient ses complices, « ceux que tu » appelles les miens, dit-il à Robespierre, c'étoient » *Roland* ; il avoit dénoncé Louis XVI à la France » entière — *Servan* ; il avoit partagé l'honorable » retraite du Ministre de l'intérieur ; il n'étoit » rentré qu'avec lui, et cela pour sauver la France » — *Péthion* ; sa conduite en même temps vigou- » reuse et sage *usoit la Royauté* — *Brissot* ; il » écrivoit contre la Monarchie ; (et *Condorcet* » aussi dans le même temps) — *Vergniaux*, » *Gensonné* et beaucoup d'autres ; *ils faisoient* » *d'avance, le projet de la suspension* — *Guadet* ; » il occupoit le fauteuil au premier bruit des dé- » charges de l'artillerie — *Barbaroux ; il arrivoit* » *pour la journée du* 10 *avec les Marseillais* ; et » bien vous en a pris qu'ils y fussent — Moi, » (Louvet) j'écrivois la *Sentinelle ;* et tes éter- » nelles vanteries me forcent à me rappeler quel- » quefois que ce journal a, plus que le *Défenseur* » *de la Constitution* (journal de Robespierre), » contribué à la révolution du dix. » (*Adresse de Louvet à Robespierre.*) (*a*)

La France déclarée République.

Ainsi ces conjurés législateurs ont fourni eux-mêmes à l'histoire toutes les preuves de leurs forfaits et de leurs complots contre la Royauté. Quelle paroisse donc cette République de l'égalité et de la liberté, si long-temps appelée par les sophistes

(*a*) Si l'on veut encore voir les aveux et les jactances d'une foule d'autres conjurés sur l'art avec lequel ils avoient préparé cette journée, qu'on lise la *Lettre de Robespierre à ses commettans*, les *Observations de Péthion sur cette Lettre*, les *Annales patriotiques de Carra et Mercier*, 30 Novembre 1792 ; la *Chronique de Paris, par Millin*, et ses *menaces du* 5 *Août*, etc. etc.

des Lycées et par les adeptes des arrière-Loges ! Louis n'est plus sur le Trône ; que Louis, et que nul des Bourbons, et que nul des mortels ne puisse désormais y prétendre. La *Royauté est abolie*, la France est proclamée *République*. C'est le premier décret des nouveaux conjurés, qui sous le titre de *Convention*, succèdent à leur seconde Assemblée dite Nationale. (*Séance du* 21 *Sept.* 1792.) Pour en sanctionner l'égalité, que tout titre de supériorité, de déférence même et d'honnêteté, soit proscrit comme celui de *Roi* ; que toute dénomination autre que celle de *Citoyen* soit bannie de la société. (9. *Oct.*) Pour que le seul aspect d'un Français qui a pu se montrer fidèle au Roi, ne puisse au moins en rappeler l'idée, que nul des Emigrés ne remette le pied sur le sol de la nouvelle République ; le décret de mort les y attend. (10 *Nov.*) La même peine est prononcée contre tout homme qui osera *proposer en France le rétablissement de la Royauté*. (4 *Décemb.*)

Louis XVI condamné par les conjurés ; vrais motifs de sa mort.

Ainsi la secte avance vers la consommation des mystères. Mais ce Louis qui fut Roi, existe encore, et les adeptes n'ont pas été en vain exercés dans l'antre des Kadosch, à fouler aux pieds les Couronnes, à trancher la tête du manequin des Rois. Il faut qu'aux jeux atroces succèdent des vengeances réelles. *Robespierre* s'avance ; laissons-le là avec tous ses bourreaux ; il n'est que la bête féroce lâchée par la secte. Ce n'est point lui, c'est elle qui dévore Louis XVI ; et dans Louis même distinguons la victime que la secte poursuit. Ce n'est point sa personne qu'elle hait ; les Jacobins eux-mêmes auroient aimé et révéré Louis XVI, s'il n'eût pas été Roi. Ils font tomber sa tête, comme ils abattent les statues du bon, du grand Henri : il n'a point d'autres titres à leur haine. Il fut Roi, et il faut que tout ce qui annonce qu'il

exista des Rois, que tous leurs monumens, que tous leurs emblèmes soient livrés à la hache. Ce n'est pas à Louis, c'est à la Royauté que se fait cette guerre de Vandales. Ils ont dit Louis XVI un tyran ! ils le disent encore, mais ils savent très-bien dans quel sens ils l'entendent. Ils le disent comme tous leurs sophistes disoient tout Roi tyran. Ils le savent : Louis XVI pendant dix-neuf ans de règne, a écrit bien des lettres de grâce, il n'a pas signé la mort d'un seul homme; et ce n'est pas là le règne d'un tyran. Ils le savent ; Louis XVI ne s'est annoncé Roi, qu'en commençant par sacrifier à ses sujets le tribut de son avénement à la Couronne. Il abolit en faveur de son peuple l'usage des corvées; en faveur des coupables eux-mêmes ou de tout accusé, l'usage des tortures ; ce ne sont pas là les Edits d'un tyran. Ils l'ont vu encore abandonner à ce sujet tous les droits féodaux de ses domaines, afin d'obtenir par l'exemple en faveur de son peuple, ce que la justice et le droit des propriétés ne lui permettoient pas de requérir par voie d'autorité. Ils le savent ; Louis XVI n'a aucun de ces vices odieux ou onéreux aux nations ; il est religieux, ennemi de tout faste; il est compatissant, généreux pour le pauvre : ils l'ont vu ouvrir tous ses trésors pour réchauffer, vêtir, nourrir l'indigence, et lui porter lui-même ses secours dans les chaumières. Ils ont vu jusqu'à ce monument que les pauvres roulant, pressant la neige en pyramide, élevèrent à Louis XVI adoucissant pour eux la rigueur des hivers; et ils le savent bien, ce n'est pas en l'honneur des tyrans que la reconnoissance du pauvre est tout à la fois si touchante et si industrieuse. Ils le disent et despote et tyran ; ils ne l'ignorent pas, jamais Prince ne fut plus zélé pour ses devoirs, et ne fut moins jaloux de ses droits que Louis XVI.

Il n'en connoissoit qu'un, celui de la confiance et de l'amour. Si jamais il a su parler en maître qui veut être obéi, c'est lorsqu'environné d'assassins, il disoit tant de fois à ses Gardes : *S'il faut pour me sauver qu'une goutte de sang soit versée, je défends qu'on la verse.* Et ce ne sont pas là les ordres d'un tyran. Et si la calomnie sobstine, Louis a écrit ses derniers sentimens ; qu'elle lise : « Je prie tous ceux que je pourrois avoir offensés » par inadvertance (car je ne me rappelle pas » d'avoir fait sciemment aucune offense à per- » sonne) ou ceux à qui j'aurois pu donner de » mauvais exemples ou des scandales, de me » pardonner le mal qu'ils croient que je peux » leur avoir fait ; » qu'ils continuent à lire, ces juges régicides ! c'est d'eux-mêmes qu'il parle et qu'il dit : « Je pardonne de tout mon cœur à ceux » qui se sont fait mes ennemis, sans que je leur » en aie donné aucun sujet ; et je prie Dieu de » leur pardonner. » Qu'ils le suivent enfin montant à l'échafaud ; qu'ils contemplent, s'ils l'osent, ce front dont la sérénité annonce toute celle de son ame au milieu des bourreaux : et s'ils l'osent encore, qu'ils l'écoutent dans ce dernier moment ; mais ils n'osent pas ; ils font rouler sur lui le bruit de leurs tambours ; ils le savent trop bien ; non, ce n'est pas ainsi que vivent, et ce n'est pas ainsi sur-tout que meurent les tyrans.

Ils le savoient tous avant de le juger, ces conjurés législateurs ; aussi dans ce moment, où ils votent la mort de Louis XVI, demandez-leur quel est son crime, et quel est leur motif ? Ils l'ont dit assez haut : Louis XVI fut Roi, et notre vœu est la mort de tout Roi. N'est-ce pas là le sens du Jacobin Robert, quand il opine : « Je » condamne le tyran à la mort ; et en prononçant » cet arrêt, *il ne me reste qu'un regret*, c'est que

» ma compétence ne s'étende *pas sur tous les tyrans,*
» *pour les condamner tous à la même peine.* »
N'est-ce pas là le sens du Jacobin Carra : « *Pour*
» *l'instruction des peuples, dans tous les temps*
» *dans tous les lieux*, et pour l'effroi des tyrans,
» je vote pour la mort. » Que faut-il donc entendre encore, lorsque le Jacobin Chabot conclut :
« *Le sang des tyrans doit cimenter la Républi-*
» *que* ; je vote pour la mort. Et quand le Jacobin
» Boileau ajoute, *les peuples accoutumés à con-*
» *sidérer les Rois comme des objets sacrés*, se
» diront nécessairement : mais il faut pourtant
» que ces têtes de Rois ne soient pas si sacrées ;
» puisque la hache en appproche ; et que le bras
» vengeur de la justice sait les frapper : *c'est ainsi*
» *que vous les poussez dans la carrière de la li-*
» *berté*, — je vote pour la mort. » (*Voyez le Moniteur, séance du 2 Janvier et jours suivans* 1793.) Si la cause ultérieure de la mort de Louis XVI n'est pas assez manifestée par ce langage, remontez à ce club des Sophistes, où Condorcet apprenoit à nous dire, qu'il viendra ce moment *où le soleil n'éclairera plus que des hommes libres, où les Rois et les Prêtres n'existeront plus que dans l'histoire et sur les théâtres* ; (Esquisse des progrès de l'esprit humain, ép. 10.) Revenez dans les antres des arrière-Loges ; et si vous le pouvez, cachez-vous, à vous-même cette grande vérité historique : Louis XVI a péri sur l'échafaud, parce qu'il étoit Roi. La fille des Césars a péri, parce qu'elle étoit Reine, parce qu'elle ne fut jamais plus digne de l'être, que dans ces jours où elle montroit tant de fidélité et de grandeur d'ame au milieu des conjurés bourreaux de son Epoux et les siens. Madame Elisabeth a péri, parce qu'il n'est point de vertu, d'innocence, de magnanimité, qui rachètent aux yeux des Jacobins, le crime

d'être fille de Roi, tante de Roi. Philippe d'Orléans a beau servir la secte, de toute sa fortune, de toutes ses bassesses, et de tous ses forfaits; il a beau porter la lâcheté et l'infamie jusqu'à voter avec ses conjurés, la mort de Louis XVI; sous le nom d'*égalité*, il a beau renier et son rang, et son nom, et son père, dès l'instant où la secte n'a plus besoin de sa scélératesse, il meurt parce qu'il fut de la race des Rois. Les conjurés ont peur que la hache ne tombe de la main des bourreaux, s'il falloit immoler jusqu'à l'image de la bonté même, dans la Duchesse d'Orléans; trop de sacrifices de la part de la Duchesse de Bourbon, et de la part du Prince de Conti, ne leur ont montré que des restes du sang Royal, bien peu redoutables à leur Révolution; il n'en faudra pas moins que, sans exception, ils évacuent le sol de la nouvelle République, tous ceux qui ont encore quelque goutte de ce sang dans leurs veines. Pour cimenter enfin cette haine des Rois, que le jour où Louis XVI périt sur l'échafaud, soit à jamais la fête du peuple *égal* et *libre*; qu'en ce jour, le serment de *haine à la Royauté* soit solennellement prononcé par tous les Magistrats; que ce serment enfin soit le seul qui assure les droits de Citoyen et les faveurs de la Révolution; tous ces décrets sont prononcés, tous s'exécutent; et la peine de mort est enfin statuée contre tout homme qui osera proposer en France le rétablissement de ses Monarques. (*Décret du 4 Déc.*)

Atrocités de la Révolution dérivées de la secte.

Quelques fleuves de sang qu'il en coûte à la France, pour arriver à ce période des complots contre la Royauté, la secte et ses agens le voient couler par-tout avec les transports et la brutalité des Cannibales. La guillotine est permanente dans Paris; elle se promène dans les provinces, à la recherche des Royalistes comme à celle des Prêtres.

Elle ne suffit plus à leurs bourreaux ; le langage des pères n'a pas même laissé aux enfans assez de mots, pour exprimer la multitude des victimes qui tombent à la fois dans la boucherie des *fusillades*, ou qui sont englouties par les *noyades*. Sera-ce donc encore la secte, qui férocise ainsi le cœur des Jacobins ? Est-ce donc encore à ses leçons qu'il faudra remonter, pour expliquer et le choix, et le nombre de ses victimes, et le sens froid de ses adeptes, et les transports, l'atroce joie de ses bourreaux ? Oui, vous oubliez ces mystères, et vous nous forcez de vous les rappeler, vous qui croiriez trouver ailleurs que dans les principes mêmes de la secte, la vraie source de tant d'atrocités. Oui, c'est elle qui, à l'aspect des têtes portées sur des piques, arrache à Barnave son rire sardonique, et ce secret de la férocité : *étoit-il donc si pur ce sang, que l'on ne puisse en répandre une goutte ?* Oui, c'est elle qui, à l'aspect des brigands accourus pour inonder de sang le Château de Versailles, pour s'abreuver surtout du sang de la Reine, fait publier par Chapellier, Mirabeau et Grégoire, qu'*il faut au peuple des victimes*. C'est elle qui éteint jusques au sentiment du frère pour son frère, de l'enfant pour son père, quand l'adepte Chénier, à l'aspect d'un frère livré à ses bourreaux, répond froidement, *si mon frère n'est pas dans le sens de la Révolution, qu'il soit sacrifié ;* quand l'adepte *Philip* porte en triomphe aux Jacobins, la tête de son père et de sa mère. C'est la secte toujours insatiable de sang, qui par la bouche de *Marat*, demande encore deux cent soixante et dix mille têtes, qui bientôt ne veut plus les compter que par millions. Elle le sait ; tous les mystères de son égalité ne peuvent s'accomplir dans leurs dernières conséquences qu'en dépeuplant le monde ; et c'est

elle qui répond par *Le Bo*, aux Communes de Montauban, effrayées du défaut de provisions : « *Soyez tranquilles, la France en a assez pour* » *douze millions d'hommes ; il faut que tout le* » *reste*, c'est-à-dire il faut que les douze autres » millions de Français *soient mis à mort, et alors* » *le pain ne vous manquera plus.* » (Rapport du Comité de salut public, séance du 8 Août 1795.)

Nous frémissons, nous autres ; nous aimons au moins à faire retomber sur Robespierre seul ou sur ses Marats, toutes ces atrocités ; mais le règne de Barnave a précédé celui de Robespierre, ce n'est ni de Barnave, ni de Robespierre, c'est de la secte qu'est venu le serment de dénoncer *parens, amis, frères et sœurs*, et de regarder, sans exception, comme proscrit, tout homme qui ne partage point les opinions révolutionnaires. Ce serment étoit celui des Loges, avant d'être celui des Jacobins. Ce n'est point de Robespierre, c'est du Lycée d'Holbach que Condorcet apprit à s'écrier en pleine Assemblée législative : *Que le monde périsse, plutôt que de sacrifier nos principes d'égalité.* Ce ne sont pas les brigands seuls, c'est Syeyes, c'est Garat, c'est l'élite même des Sophistes du jour, c'est le club des vingt-deux Elus, qui sourient à nos frémissemens. Ce sont ces sages eux-mêmes qui repondent à nos reproches, ce que Syeyes répond à ceux de M. Mallet du Pan, sur l'horreur qu'inspirent ces moyens révolutionnaires : *Vous nous parlez toujours de nos moyens ; eh ! Monsieur, c'est la fin, c'est l'objet et le but qu'il faut apprendre à voir.* Et ce principe qui console nos Syeyes de tant d'atrocités, c'est encore de la secte elle-même qu'ils l'ont appris ; c'est du code et des Loges de Weishaupt

que nous l'avons vu passer au code Jacobin (*a*).

Un temps viendra peut-être où l'histoire dira plus spécialement comment et dans quels antres, toujours altérée de sang, la secte désignoit ses victimes, préparoit ses adeptes à ne pas se laisser effrayer de leur multitude; mais parmi ces antres, il en est un auquel j'ai promis de ramener mes lecteurs, celui de la rue Sourdière, celui où dominoient ce *Savalette de Lange*, qui avoit accueilli les envoyés Illuminés, et ce *Diétrich*, qui le premier en avoit apporté les mystères en France. Le trait suivant pourra au moins aider l'Historien à dévoiler la source de bien des atrocités.

Dans ce temps où les brigands commencèrent à se mettre en activité révolutionnaire, où les châteaux brûloient dans les provinces, où les têtes des Nobles tomboient de part et d'autre, M. l'abbé Royou, déjà très-connu par son zèle contre les sophistes, s'étoit vu réduit à quitter Paris pour échapper aux bandits du Palais-Royal. Il avoit erré quelque temps de village en village, lorsqu'il revint en secret à Paris, et arriva chez moi vers les quatre heures du matin. Sur les questions que je lui fis, comment il avoit passé son temps dans sa fuite : « J'ai vécu, me dit-il, presque toujours
» chez des Curés, bien accueilli par eux, mais ne
» pouvant long-temps rester chez les mêmes,
» crainte de les exposer aux mêmes dangers que
» moi. Le dernier chez qui je m'étois retiré, me

(*a*) Je laisse à M. Mallet du Pan, le soin de révéler lui-même tout ce qu'il entendit dans ce club, et l'horreur qu'il en conçut, avec quelle indignation il rejeta l'invitation des vingt-deux, à se faire un des leurs; mais c'est de la bouche même de cet Auteur si justement célèbre, que j'ai appris la réponse que Syeyes faisoit à ses reproches.

» devenoit suspect, lorsqu'il lui arriva de Paris
» une lettre, que je le vis ouvrir et lire, avec
» un air qui ajoutoit à mes soupçons. Presque
» assuré qu'elle rouloit sur moi, je saisis le moment
» où ses fonctions l'appeloient ailleurs, pour en-
» trer dans sa chambre, et j'y trouvai la lettre.
» Elle étoit conçue en ces termes : *Votre lettre*,
» *mon cher ami*, *a été lue en présence de tout*
» *le Club. On a été surpris de trouver tant de*
» *philosophie dans un Curé de village. Soyez*
» *tranquille*, *mon cher Curé ; nous sommes*
» *trois cents ; nous désignons les têtes*, *et elles*
» *tombent. Pour ce dont vous parlez*, *il n'est*
» *pas temps encore. Tenez seulement votre monde*
» *prêt ; disposez vos paroissiens à exécuter les*
» *ordres*, *ils vous seront donnés à temps*. »

Cette lettre, ajoutoit M. l'abbé Royou, étoit signée *Dietrich*, *secrétaire*. Aux réflexions qu'elle suggère, j'ajouterai seulement que le club d'où elle étoit partie, avoit changé le lieu de ses séances pour se transporter au faubourg Saint-Honoré; et que là, il resta inconnu à la Cour, jusqu'au moment d'une de ces orgies, dont l'objet vint encore apprendre au Roi le sort qui l'attendoit. A la suite d'un de ces repas célébrés au nom de la *fraternité*, tous les Frères se piquèrent le bras et versèrent de leur sang dans leur verre; tous burent de ce sang, après avoir crié : *A la mort des Rois*, et ce fut la dernière santé du repas fraternel. Elle nous dit assez quels hommes avoient formé cette légion des *Douze cents*, dont *Jean de Brie* proposoit l'établissement à la Convention, et dont l'objet étoit de se répandre dans les Empires pour assassiner tous les Rois de la terre.

C'est ainsi qu'il étoit donné à la secte, sous le nom de fraternité, et par la frénésie de son égalité, par la nature même de ses principes, par la soif

du sang qu'elle inspiroit dans ses atroces jeux, de dénaturer les cœurs, de se former des clubs de trois cents *vieux de la Montagne*, et de changer ses grands acteurs en bourreaux cannibales. Ainsi s'explique par les mystères mêmes de la secte, jusqu'à la joie féroce des Marat, des Saint-Just, des Lebon, des Carrier, des Collot-d'Herbois, et la sérénité plus féroce encore des sophistes de la Révolution, au milieu de ses massacres, de ses fleuves de sang.

Mais le Dieu qui semble vouloir laver la France de ses iniquités, dans ces fleuves de sang, vient donner au monde un autre spectacle de ses vengeances. Le Christ n'a plus d'Autel en France; les Rois n'ont plus de Trône; ceux qui ont renversé et le Trône et l'Autel, conspirent les uns contre les autres. Les intrus, les déistes et les athées ont égorgé les Catholiques; les intrus, les athées et les déistes s'égorgent les uns les autres. Les Constitutionnels ont chassé les Royalistes, les Républicains chassent les Constitutionnels; les démocrates de la République *une et indivisible*, tuent les démocrates de la République *fédérée*; la faction de la Montagne guillotine la faction de la Gironde. La faction de la Montagne se divise en faction d'Hébert et de Marat, en faction de Danton et de Chabot, en faction de Cloots et de Chaumette, en faction de Robespierre qui les dévore tous, et qui sera à son tour dévoré par la faction de Tallien et de Fréron. Brissot et Gensonné, Guadet, Fauchet, Rabaud, Barbaroux et trente autres sont jugés par Fouquier-Tinville comme ils ont jugé Louis XVI; Fouquier-Tinville est lui-même jugé comme il jugea Brissot. Péthion et Buzot, errans dans les forêts, périssent consumés par la faim, dévorés par les bêtes; Perrin meurt dans les fers; Condorcet s'empoisonne dans

sa prison, Valage et Labat se poignardent, Marat est tué par Charlotte Corday; Robespierre n'est plus; Syeyes leur reste encore, parce qu'il faut encore à la France ses fléaux. L'enfer, pour affermir le règne de son impiété, le Ciel pour l'en punir, lui donnent sous le nom de Directeurs ses cinq tyrans ou ses *Pentarques* (*a*) et son double Sénat. Rewbel, Carnot, Barras, le Tourneur, la Réveillère-Lépaux lui volent ses armées, chassent les Députés de son égalité et de sa liberté, foudroient ses sections, la pressent dans leurs serres et font peser sur elle un joug de fer. Tout tremble devant eux; ils s'effraient, se jalousent, s'exilent les uns les autres; mais de nouveaux tyrans arrivent, et s'unissent; les déportations, la stupeur, l'effroi et ses Pentarques, en ce moment voilà les Dieux qui règnent sur la France. Le silence de la terreur dans son empire, ou sa vaste prison, vingt millions d'esclaves tous muets sous la verge, au seul nom de la Guiane, de Merlin, ou de Rewbel; voilà ce peuple tant de fois proclamé égal et libre et souverain.

La secte poursuivant ses complots contre la propriété et la société.

A travers cette succession de massacres, de factions et de tyrans, la secte sembleroit avoir perdu le fil de ses complots; elle n'a pas cessé un moment de les poursuivre. En ce moment, plus que jamais, elle les presse par ses Pentarques, contre les Prêtres et les Nobles; et contre ses Pentarques eux-mêmes, elle a encore le dernier de ses mystères. Vainement ils s'efforcent de maintenir un reste de société pour affermir leur trône sur les débris de celui des Bourbons; elle n'a point perdu de vue ses projets ultérieurs. Elle a dit: ces débris des Trônes et de toute société

(*a*) Pentarchie, Pentarques, mots dérivés du Grec, signifiant gouvernement des cinq, et les cinq Directeurs.

civile périront avec les débris de la propriété. Sous ses premiers législateurs, elle a d'abord anéanti celle de l'Eglise, bientôt a disparu celle des Nobles émigrés. Ceux de l'intérieur ont vu la leur se fondre sous les confiscations. Bientôt les adeptes Bruissart, Robespierre et les deux Julien, ont écrit qu'il étoit venu *le temps de tuer l'aristocratie mercantile, comme celle des nobles.* Ils ont dit dans leurs confidences, ainsi que Weishaupt dans ses mystères, qu'il falloit *écraser le négociantisme;* que *là où il y avoit beaucoup de gros commerçans, il y avoit beaucoup de fripons, et que la liberté ne pouvoit y établir son empire;* (Voy. les pièces trouvées chez Robespierre, imprimées par ordre de la Convention, N.os 43, 75, 89, 107, etc.) et les spoliations, les réquisitions ont dépouillé les bourgeois, les marchands, comme les Nobles et l'Eglise. Et ce ne sont pas là les derniers coups que la secte médite contre toute propriété, pour écraser enfin toute société. Sous les Pentarques mêmes, lisons les adresses qu'elle prépare au peuple, et que les adeptes Drouet, Babœuf et Lagnelot se disposent à maintenir.

EXTRAIT de l'Adresse au Peuple Français, trouvée dans les papiers de Babœuf.

« Peuple de France, pendant quinze siècles tu as vécu esclave, et par conséquent malheureux. Depuis six années tu respires à peine dans *l'attente de l'indépendance, du bonheur et de l'égalité.* Toujours et par-tout on berça les hommes de belles paroles; jamais et nulle part ils n'ont obtenu la chose avec le mot. De temps immémorial on nous répète avec hypocrisie, *les hommes sont égaux;* de temps immémorial la plus monstrueuse inégalité pèse insolemment sur le genre humain. *Depuis qu'il y a des sociétés civiles*, le plus bel

apanage de l'homme est sans contredit reconnu, mais n'a pu encore se réaliser une seule fois: *l'égalité ne fut autre chose qu'une belle est stérile fiction de la loi.* Aujourd'hui qu'elle est réclamée d'une voix plus forte, on nous répond: Taisez-vous, misérables! l'égalité de fait n'est qu'une chimère; contentez-vous de l'égalité conditionnelle. Vous êtes tous égaux devant la loi; canaille! que te faut-il de plus?... Ce qu'il nous faut de plus!... *Législateurs, gouvernans, riches propriétaires; écoutez à votre tour.*

Nous sommes tous égaux. Ce principe demeure incontesté....

Eh bien! nous prétendons désormais vivre et mourir comme nous sommes nés. Nous voulons l'égalité réelle, ou la mort. Voilà ce qu'il nous faut; et nous l'aurons cette égalité réelle, n'importe à quel prix. *Malheur à ceux que nous rencontrerons entre elle et nous!* Malheur à qui feroit résistance à un vœu si prononcé! *La Révolution Française n'est que l'avant-courrière d'une Révolution bien plus grande, bien plus solennelle, et qui sera la dernière...*

Ce qu'il nous faut de plus que l'égalité des droits? Il ne nous faut pas seulement cette égalité transcrite dans la déclaration des droits de l'homme et du citoyen; nous la voulons au milieu de nous, sous le toit de nos maisons. Nous consentons à tout pour elle, *à faire table rase* pour nous en tenir à elle seule. *Périssent, s'il le faut, tous les arts*, pourvu qu'il nous reste l'*égalité réelle.*

Législateurs et gouvernans... *propriétaires* riches et sans entrailles, en vain essayez-vous de neutraliser notre sainte entreprise, en disant: « *Ils ne font que reproduire cette loi agraire*, » demandée déjà plusieurs fois avant eux. »

Calomniateurs! taisez-vous à votre tour; et

dans le silence de la confusion, écoutez nos prétentions, dictées par la nature et posées sur la justice.

La loi agraire, ou le partage des terres, fut le vœu instantané de quelques soldats sans principes, de quelques peuplades mues par leur instinct plutôt que par la raison. *Nous tendons à quelque chose de plus sublime, de plus équitable,* LE BIEN COMMUN, OU LA COMMUNAUTÉ DES BIENS! *Plus de propriété individuelle des terres; la terre n'est à personne. Nous réclamons, nous voulons la jouissance communale des biens de la terre: les fruits sont à tout le monde...*

Disparoissez enfin, révoltantes distinctions de riches et de pauvres, de grands et de petits, de maîtres et de valets, de gouvernans et de gouvernés! Qu'il ne soit plus d'autre différence parmi les hommes que celle de l'âge et du sexe... »

(*Extraits des pièces trouvées chez* Babœuf, *imprimées par ordre de l'Assemblée.*)

Sans doute ils ont parlé trop tôt, les auteurs de cette adresse; mais qui ne voit au moins qu'ils ont parlé comme le Hiérophante illuminé, *l'Homme-Roi* de Weishaupt? Sans doute la France encore ne s'est pas trouvé mûre pour ce dernier complot; mais il est des adeptes qu'il faut envoyer à la découverte, qu'il faut mettre en avant pour sonder le terrain, la secte en dût-elle être quitte pour les sacrifier en les désavouant. Mais si Babœuf est mort victime des mystères, ses complices vivent encore; la terreur de leurs légions a fait fléchir les juges de *Drouet* et les Pentarques mêmes. Les adeptes attendent d'autres temps. Un seul échec après tant de succès, après tant d'atteintes impu-

nément portées à la propriété individuelle, après la spoliation complète des premières classes de la société, après tant de bourgeois, tant de marchands, tant de négocians pillés, volés, ruinés comme les Nobles et le Clergé, un seul échec suffit-il pour nous dire qu'il n'arrivera pas ce jour, où la secte sera assez forte pour proclamer enfin cette liberté et cette égalité *de fait*, qui feront *disparoître toutes* ces distinctions de *riches et de pauvres*, *de grands et de petits*, *de maîtres et de valets*, et ultérieurement de *gouvernans et de gouvernés* ?

Contre les arts et les sciences.

Nous nous flattons encore que nos sciences éloigneront ces temps de barbarie, cette époque des hommes réduits à errer en nomades, sans lois et sans magistrats ; mais nos sciences mêmes, nous l'avons vu dans les mystères, sont-elles pour la secte autre chose que le principe de nos malheurs et du prétendu esclavage de nos sociétés ? (*Voy. Grade du Régent illuminé.*) Et si les faits ne parlent pas encore assez haut, si tant de monumens des arts abîmés dans un instant, ne disent pas encore assez clairement ce que sont pour le Jacobin toutes les productions du génie ; s'il est encore un reste de pudeur ou d'apparente vénération pour les Pères des Lettres, gardons-nous bien de croire que les adeptes aient réellement rougi de leurs Vandales-Carmagnoles. Et le feu, et la hache n'ont fait que hâter les progrès dont ils s'applaudissent. Babœuf n'est pas le seul à dire : *Périssent, s'il le faut, tous les arts, pourvu qu'il nous reste l'égalité réelle.* Pour peu qu'il soit sincère, le philosophe Jacobin vous dira dans ses confidences ce que ses législateurs ont dit sur leurs tribunes : à quoi bon vos Colléges et vos Académies, et vos Bibliothèques ? Faut-il donc tant d'études et tant de livres pour la seule vraie

science ? *Que les peuples sachent les droits de l'homme, et ils en ont assez* (*a*).

Je le sais, on nous parle de la magnificence de ce Musée et de cet Institut, où la Révolution semble vouloir rendre la vie aux arts et aux sciences ; mais au milieu de ce pompeux Musée, que le sage se recueille un instant ; frappé du grand ensemble des larcins, des pillages, des vols érigés sans pudeur en trophées, il pourra réfléchir et se dire : ils savent donc braver jusqu'à l'idée de toute propriété, ces hommes qui étalent avec tant de faste le fruit de leurs rapines et de leur brigandage ! Après avoir pillé, haché chez eux, ils accourent voler les nations tranquilles de la Sambre, de l'Escaut et du Tibre ; ils se partagent l'or qu'ils ont volé pour eux ; et ici, ils transforment en spectacle public ce qu'ils ont volé pour la Patrie. Dans ce temple des arts, la propriété est morte, comme à l'école de ces adeptes, dont l'intention n'est pas que la société lui survive.

Qu'est-ce encore que ce Lycée national, auprès du géomètre Laplace, de l'astronome Lalande, du versificateur Chénier, du commentateur du zodiaque Dupuis, de l'historien des montagnes Lamétherie, consacrant toute leur science à prouver qu'il n'y a point de Dieu ! Voyez la secte sourire à leurs travaux. Elle sait que la société comme la propriété, que les arts eux-mêmes et toutes les sciences doivent périr sous l'athéisme ; que lui importe à elle que la plupart des savans s'arrê-

(*a*) Je n'ai plus présent quel est le législateur qui a tenu ces propos sur la tribune ; mais je puis au moins assurer qu'ils étoient dans les sociétés, ceux du sophiste législateur *Rabaud de Saint-Etienne* ; et qu'ils furent même quelquefois l'occasion de ses contestations assez vives avec quelques hommes de lettres, et nommément avec *M. Désil*, dès le commencement de la Révolution.

tent dans la route des mystères ? Ils la servent sans le savoir, dans le grade même où ils se fixent. Elle a ses grades ultérieurs ; elle sait que du sophiste et Jacobin athée, naissent les Jacobins désorganisateurs ; elle voit ses enfans dans le Lycée des sophistes laborieux athées, comme dans les légions de Babœuf et Drouet. Ils ont tous ses principes, ils sont tous Jacobins. Que lui importe même qu'ils rejettent ce nom avec mépris ? Ce ne sont point les noms, ce sont les principes qui font ses disciples. Ceux-là s'arrêtent aux premières conséquences ; ceux-ci ne sont pas même révoltés des dernières ; elle fixe les uns aux premiers grades, elle dévoile aux autres les derniers mystères. Qu'elle agisse par les savans ou par les brutes, peu lui importe encore. Dans la Révolution Française, elle a toujours su varier ses rôles, les distribuer comme ses grades, et tendre toujours au dernier terme. Elle a eu contre Dieu, ses intrus, ses déistes, ses athées. Les premiers ont détruit les Autels catholiques ; les seconds ceux du calvinisme, du luthéranisme, de toute religion conservant le nom du Christianisme, les derniers ne laissent plus d'Autels.

Progression sensible des complots et des rôles, dans la Révolution.

Contre la Monarchie, la secte avoit ses Neckeristes, ses Fayetistes, ses Constitutionnels, ses Girondins, ses Conventionnels. C'est ici sur-tout qu'elle a su varier, ménager et graduer les rôles pour arriver à la dernière catastrophe ; c'est ici que l'histoire les montre fidèlement remplis. Syeyes prononce que le tyran mourra ; ce tyran c'est Louis XVI. Necker le prend, le livre à la discrétion des conjurés du Tiers législateur ; Lafayette, Bailly, leurs constituans le reçoivent en cet état, ne lui laissent plus qu'un sceptre morcelé et sa robe de pourpre. Ils le quittent, après avoir appris au peuple à le traîner de Versailles

à la Grève, de Varenne aux Thuileries. Là, ils l'abandonnent, entourré des bandits et de toutes les piques de la rébellion. Brissot et ses Girondins poursuivant la route ouverte par Necker, aplanie par Lafayette, n'avoient plus qu'à souffler sur le Trône ; ils le hachent, et Louis XVI passe des Thuileries aux Tours du Temple. C'est là que Robespierre, Péthion et Marat vont le prendre ; et du Temple Louis XVI est mené à l'échafaud. Dans toute cette suite de séditions, de rébellions, de trahisons, jusqu'à la consommation du régicide, je vois bien des acteurs différens ; je n'en vois pas un moins coupable que l'autre. Tout cela appartient aux mêmes complots de l'égalité et de la liberté ; tout cela est sorti des antres de la même secte ; tout cela est Jacobin.

Dans la conspiration contre la propriété et la société, mêmes principes encore, même graduation dans les adeptes et dans les rôles ; même constance dans la secte, à tendre au dernier but. Les sophistes irréligieux de toutes les classes, dépouillent le Clergé ; les sophistes de la jalousie bourgeoise dépouillent la Noblesse ; les sophistes bandits dépouillent le bourgeois marchand et tous les bourgeois riches ; les sophistes conquérans étalent les dépouilles des nations ; les sophistes athées brisent le dernier lien de la société. Ils n'ont admis pour eux qu'une partie des derniers mystères de la secte ; les sophistes brigands les admettent dans leur entier. Il faut, pour eux qu'il n'y ait plus de propriété, ni pour l'Eglise, ni pour le Noble, ni pour le bourgeois, ni pour personne. En vertu de l'égalité, il faut que la terre ne soit à personne, que les fruits soient à tous. En vertu de la liberté, Condorcet refuse d'obéir à Dieu, Brissot refuse d'obéir aux Rois ; en vertu de la même liberté, Babœuf refuse

d'obéir à la République et à des magistrats, des gouvernans quelconques. Et d'où sont-ils encore sortis tous ces hommes ? Tous viennent du même antre des Jacobins ; tous y sont accourus du Lycée des sophistes et des Loges des mystères ; tous ont pour père Voltaire et Jean-Jacques, les Vénérables des Kadosch, et le Spartacus Bavarois.

Ainsi dans ses forfaits et dans ses succès contre Dieu, contre les Rois, ainsi jusques dans ses derniers essais contre les Républiques mêmes, et les derniers vestiges de la société, tout, absolument tout, dans la Révolution Française, nous montre la secte poursuivant sans cesse ses projets, et ses disciples, ses adeptes, ses brigands de tous les grades, mis sans cesse en action pour arriver au dernier terme de ses conspirations et de ses vœux. Il ne lui a pas été donné encore, et nous espérons bien qu'il ne lui sera jamais donné d'en combler la mesure ; mais que l'esprit humain calcule, s'il le peut, tous les forfaits, tous les désastres que lui doit déjà la France ; il lui restera toujours à prévoir ceux qu'elle médite encore ; à ne pas oublier cet avis des adeptes eux-mêmes, que *la Révolution Française n'est que l'avant-courrière d'une Révolution bien plus grande et bien plus solennelle.* Pour tenir les Nations en garde, montrons-leur encore dans le dernier caractère de cette Révolution, ce qui les menace toutes, sans exception, des mêmes malheurs qu'elle a fait éprouver à la France ; car la secte l'a dit dans ses mystères : ce n'est pas à un peuple que ses projets se bornent ; ils les embrassent tous. J'interrogerai donc encore les faits, et nous verrons s'ils ne nous disent pas tout ce qu'a dit le code de la secte, sur l'étendue et l'universalité de ses conspirations.

CHAPITRE XIII.

Universalité des succès de la Secte, expliquée par l'universalité de ses complots.

Succès des Jacobins.

DE tous les phénomènes de la Révolution Française, le plus étonnant sans doute, et malheureusement aussi le plus incontestable, c'est la rapidité des conquêtes qui en ont déjà fait la Révolution d'une si grande partie de l'Europe, qui menacent d'en faire la Révolution de l'Univers. C'est la facilité avec laquelle ses Armées ont arboré son drapeau tricolor, et planté l'arbre de son égalité et de sa liberté désorganisatrices, dans la Savoie et la Belgique, en Hollande et aux rives du Rhin, en Suisse, et au delà des Alpes, du Piémont, du Milanais, et jusqu'à Rome même. — Dans l'explication de ces lamentables succès, je ne viens point ici me laisser dominer par le préjugé. L'envie de tout donner aux embûches et aux mystères de la secte, ne m'empêchera pas de reconnoître qu'il est une partie de ses victoires que la Révolution doit au génie même, à la valeur et au caractère de ce peuple jaloux de l'honneur des combats, terrible dans ses chocs, s'exaltant aujourd'hui dans ses travaux guerriers, au nom d'une illusoire liberté, comme il l'eût fait jadis au champ de Mars pour sa Monarchie.

Je conviens encore que la Révolution doit une grande partie de ses triomphes à certains de ses chefs, dignes, par leur courage et leurs talens, de servir une meilleure cause. S'il y a eu quelque gloire d'avoir montré, dans la guerre du jour, la bravoure qui les distingue, je laisse à ses soldats Français et à leurs chefs, tous ces lauriers entrelacés du bonnet rouge. Je leur laisse leur gloire

et le remords de l'avoir acquise, en faisant pour de vils Jacobins, pour leurs tyrans Pentarques, ce que nos fidèles et valeureux ancêtres faisoient pour Louis XIV et Henri IV. Mais dans cette immense étendue de conquêtes, il est au moins une grande et une bien plus grande partie de leurs succès, dont l'évidence même ne nous permet pas de chercher la cause dans les prodiges du courage. Nous avons vu des chefs sans expérience et sans mérite, déconcerter la sagesse et les mesures des héros les plus consommés dans la science militaire; nous avons vu des hordes carmagnoles et des guerriers d'un jour, célébrer leur entrée triomphante dans des provinces où toute la valeur, toute la discipline des légions d'Autriche, de Hongrie et de Prusse, depuis tant d'années instruites à manier les armes, élevées dans les camps par de grands capitaines, devenoient inutiles. Malgré l'art des Vaubans et des Cohorn, les citadelles se sont ouvertes à l'aspect seul de ces nouveaux vainqueurs; et lorsqu'ils se sont vu réduits à recourir aux armes, une victoire seule ou même une défaite, leur a valu, dans un jour, des contrées qui auroient coûté vingt combats, et de longues campagnes aux Marleborough et aux Turenne. Par un nouveau prodige, les héros Jacobins sont accueillis comme des frères par les peuples vaincus; leurs légions se multiplient là où celles de tout autre ennemi auroient été anéanties. Ils imposent le plus dur de tous les jougs; les concussions, les dévastations, les sacriléges, le bouleversement des lois divines et humaines ont signalé par-tout leur marche; et ils sont reçus aux acclamations et aux transports d'une multitude que l'on diroit aller au devant de son libérateur. Ce sont-là ces merveilles dont l'histoire chercheroit en vain l'explication dans les armées visibles

Singularité de ces succès.

de la Révolution. Pour en développer le mystère, disons-le hardiment, la secte et ses complots, ses légions d'émissaires secrets devancèrent par-tout ses armées et ses foudres ; elle avoit fait marcher l'opinion avant que d'envoyer ses *Pichegru* même, et ses *Bonaparte*. Ses moyens étoient prêts, les traîtres étoient dans les forteresses pour en ouvrir les portes ; ils étoient jusques dans les armées de l'ennemi, dans les conseils des Princes, pour en faire avorter tous les plans. Ses Clubs souterrains et ses Loges, ses Sociétés correspondantes, ses Journaux, ses apôtres propagandistes avoient disposé la populace et préparé les voies. Le temps viendra où chaque Nation aura son histoire du siècle ; et dès aujourd'hui, quelle est celle qui ne doive pas y faire entrer, ou les trahisons dont elle a été victime, ou les adeptes qu'il a fallu punir, et les précautions qu'il a fallu prendre pour se garantir de leurs machinations ? Pour en montrer la véritable source, je remonte à ces temps où la Révolution Française commence à éclore.

Cause générale de ces succès.

Manifeste du Grand Orient de Paris.

C'est dans les Loges maçonniques que se sont réfugiés les adeptes de l'égalité et de la liberté révolutionnaires ; dès les premiers temps de la Révolution, du centre de ces Loges en France, de ce Comité du *Grand Orient* de Paris, devenu en quelque sorte le second Aréopage de Weishaupt, par un manifeste adressé à *toutes les Loges maçonniques*, à tous les *Directoires* chargés d'en faire l'usage convenable auprès des Frères dispersés en Europe. Par ce manifeste, et en vigueur de la fraternité, « toutes les loges sont » sommées *de se confédérer, d'unir leurs* » *efforts pour le maintien de la Révolution*, » *de lui faire par-tout des partisans, des amis*, » *des protecteurs*, d'en propager la flamme,

» d'en susciter l'esprit, *d'en exciter le zèle et l'ar-* *» deur dans tous les pays, et par tous les moyens* *» qui sont en leur pouvoir.»* Ce manifeste n'est point douteux; il fut envoyé en Angleterre même, dont les Loges étoient en général le moins disposées à le seconder; il le fut sur-tout en Allemagne, où l'Empereur *Joseph II* en eut un exemplaire, signé *Philippe d'Orléans*. (*Avis important d'Hoffmann, t.* 1, *sect.* 19.)

Effets du manifeste; concours des auteurs Jacobins.

Jamais édit des Princes ne fut plus efficace. A l'époque où celui de la secte arrive dans les Loges, tous ses journalistes se mettent à célébrer la Révolution et ses principes; tous ses écrivains suivent ses journalistes. En Hollande, *Paulus* publie ses traités *sur l'égalité;* en Angleterre, *Payne*, les *Droits de l'homme;* en Allemagne, *Campe*, son *Citoyen Français;* Philon Knigge se prépare à finir sa carrière en se surpassant lui-même, par sa *Profession de foi politique* (*a*)*;* l'Italie a son *Gosani;* toutes les nations ont leur patron du peuple souverain. Ces productions incendiaires, et mille autres dans le même genre, se distribuent à la populace, se jettent furtivement jusques dans les chaumières. Ce ne sont là encore que les moyens généraux de la secte. Les hommes qui méprisent la puissance de l'opinion ou de l'erreur publique, rient de ces ressources révolutionnaires; les grands conjurés savent les apprécier. Le nom

(*a*) Par cet ouvrage seul, il seroit facile de prouver que si Philon Knigge renonça réellement à l'ordre des Illuminés, il continua au moins d'en propager les principes. En veut-on une preuve plus évidente encore, elle est toute dans son éloge historique. Il a *été écrit* par la même main que l'apologie de *Robespierre*, c'est-à-dire, par le très-insigne Jacobin George-Frédéric Rebmann. (*Voy. sa Sentinelle*, Schildwachte, t. 1, *art.* Knigge *et* France, *pag.* 89.)

de *Citoyen Français* est désormais pour eux le grand titre de noblesse ; ils en font la récompense des *Campe*, des *Thom-Payne*, des *Cramer*, de tous ceux qu'ils voient se distinguer par l'art de ces productions incendiaires. Ils appellent du fond de l'Allemagne, et ils soldent jusqu'aux vils écrivains, mais Illuminés fanatiques, *Nimis*, *Dorsch* et *Blau*, pour rédiger dans Paris même, et sous leurs yeux, ces feuilles périodiques destinées à porter au delà du Rhin tout l'enthousiasme de leur Révolution. Ils s'entourent de *Leuchsenring*, de *Rebmann* et d'*Hoffmann*, et de tous les autres disciples de Weishaupt, accourus pour ourdir auprès d'eux les trahisons qui doivent étendre leurs conquêtes sur ces contrées, où les autres adeptes travaillent l'opinion. Ils connoissent si bien les effets de cette opinion sur les peuples, que pour la conquérir par leurs propagandistes, par leurs journalistes et tous leurs écrivains, dès la première année de leurs incursions, ils ont déjà tiré *trente millions* du trésor public ; et que l'année dernière *vingt-un millions* sont encore entrés dans les comptes de leurs dépenses, pour préparer par les mêmes moyens, les voies à leurs armées (*a*).

Des complots qui préparent le succès des armées en Allemagne.

Suivons-les en effet ces armées, et combinons leur marche avec celle de la secte propagatrice, avec les mouvemens de ses apôtres ; suivons-les en Allemagne, dans la Belgique, en Hollande, en Espagne, dans toutes leurs conquêtes : et voyons si la Révolution doit moins aux armées souterraines des adeptes, qu'elle ne doit aux

(*a*) Sur les *trente millions*, voyez les Mémoires de Dumourier. Quant aux vingt-un millions portés sur les comptes de cette année, pour le même usage, cette circonstance a été révélée par un de ces députés que les Pentarques destinoient à la déportation.

légions

légions et aux foudres de ses héros-carmagnoles.

Celui de ses héros, le plus enflé de ses succès, et celui qui devoit le moins s'en promettre, parce qu'il est le plus dépourvu de l'intrépidité et des talens qui font les grands capitaines, le général *Custine*, dès la première campagne révolutionnaire, a étonné l'Europe par la prise de Spire, de Worms, et sur-tout par celle de Mayence; mais que l'Europe sache où toutes ces conquêtes se préparèrent; et à l'étonnement succédera l'indignation contre le club des traîtres adeptes de Weishaupt.

Condorcet, Bonneville et Fauchet ont distribué en départemens la correspondance de leurs propagandistes; Strasbourg est le centre qui réunit les adeptes Français à ceux d'Allemagne. En deçà du Rhin et dans Strasbourg même, se signalent les chefs des Loges illuminées, *Stamm*, et cet *Hermann* dont le nom de guerre est *Hyérophile*, en attendant que l'Alsace, à plus juste titre, lui donne le surnom de *Guillotineur*, aussi bien qu'à *Dietrich*, son confrère en Illuminisme. Au delà des frontières, sont les adeptes correspondans pour Worms et Spire, le ministre de Calvin *Endemann*, le syndic, *Peterson*, ou bien le *Bélisaire* de Weishaupt, le chanoine *Schweickard* son *Cyrille d'Alexandrie*, *Kœhler* son *Zénon de Tharse*, *Janson* son *Lucius d'Apulée*, *Hullen* son *Virgile*, le chanoine *Wincklemann*, et sur-tout *Bœhmer*, professeur à Worms. Ces adeptes sont dans une parfaite intelligence avec le club de Mayence; c'est-à-dire avec celui-là même sur qui repose plus spécialement la défense de cette ville, avec *Eickenmayer*, colonel Ingénieur, et avec *Metternich*, *Benzel*, *Kolborn*, *Vedekind*, *Blau*, *Hauser*, *Forster*, *Haupe et Nimis*. C'est à regret que je souille de tous ces

noms les pages de l'histoire ; mais il lui faut ces preuves, et c'en est toujours une de montrer que jusqu'aux noms des plus vils conjurés, tous sont connus. (*Voy. Hoffmann*, *avertis. import. sect.* 15.)

Depuis long-temps tous ces adeptes étoient occupés de soumettre aux Jacobins, Mayence et toute la rive du Rhin, de disposer la bourgeoisie et les paysans à la Révolution, par les éloges qu'ils en faisoient sans cesse, et par leurs émissaires. Au moment où Custine entre en campagne, son aide-de-camp, devenu son historien, nous le montre donnant sa confiance à ce même *Stamm*, fameux adepte Strasbourgeois. Bientôt une députation des principaux *Illuminés* invite *Custine à pénétrer dans le pays*, et l'assure *qu'il comblera les vœux du plus grand nombre des habitans.* Ils ajoutent que *s'il étoit inquiet sur les moyens de surmonter les difficultés apparentes, ils peuvent l'assurer qu'eux et leurs amis ont assez de pouvoir pour promettre de les lever ; qu'ils sont les organes d'une société nombreuse, au nom de laquelle ils lui promettent un dévouement entier, et la plénitude de leur zèle pour contribuer à ses succès.* (Mémoires de Custine, t. 1, pag. 46 et 47.) A la tête de cette députation brille surtout l'adepte *Bœhmer*, il devient avec *Stamm* le premier confident du général. Aidés de tous les Frères députés, ces adeptes dirigent tous les mouvemens de l'armée carmagnole ; ils lui font prendre Worms ; ils veulent l'entraîner à Mayence ; Custine est effrayé de l'entreprise ; ils insistent, ils le pressent ; il se résout enfin ; son armée est devant ce boulevard de l'Allemagne. A l'aspect seul de ses remparts, tout l'effroi de Custine renaît ; les Frères le rassurent, dictent la sommation qu'il doit faire au général *Gimnich ;* la réponse qu'il en

reçoit le fait penser à la retraite avant même d'avoir commencé l'attaque. La nuit suivante, une lettre des Frères de Mayence change ses inquiétudes en nouvelles espérances. Elle est adressée au Frère illuminé *Bœhmer*, et lui apprend que l'ami possédant la confiance du Commandant, est *décidé à tout employer pour lui persuader l'impossibilité de défendre la place;* que les Frères ont *travaillé la bourgeoisie;* qu'il suffit d'ajouter à la première sommation de *nouvelles menaces*. Fidèle à l'impulsion, Custine prend le ton d'un vainqueur qui prépare un assaut général, qui va livrer Mayence au pillage, et à toute la fureur du soldat. L'adepte *ami*, c'est-à-dire ce même *Eickenmayer*, qui possède la confiance du Commandant, et le *Baron de Stein*, envoyé de Prusse, unissent leurs suffrages pour démontrer dans le Conseil la prétendue impossibilité de résister à un ennemi qui n'a pas même le moyen d'attaquer; qui est bien résolu à s'enfuir pour peu qu'on lui résiste. Les autres Frères répandent l'alarme parmi les bourgeois. Le brave capitaine *Audujar*, et ses onze cents Autrichiens, ont beau s'indigner de la capitulation, elle est déjà signée. Custine, avec une armée de dix-huit mille hommes seulement, et *sans canon de siége*, Custine, tremblant déjà lui-même qu'une prompte fuite ne suffise pas à couvrir sa retraite, est maître, dans trois jours et sans coup férir, de ces remparts dont l'aspect seul le remplissoit d'effroi. Ainsi se prennent les villes où la Secte domine. (*Id. t.* 1, *p.* 92 *et suite. Voy. de plus l'histoire de la Révolution, par Fantin-Desodoard, Citoyen Franç., t.* 1, *l.* 2, *N.*° 24, *etc.*)

L'Historien peut suivre à Francfort et Custine et les autres chefs qui lui succèdent; il trouvera auprès de cette ville la Principauté d'*Isenbourg*, et là il apprendra aussi comment la secte protége

ses adeptes. Autour de cette principauté tout est ravagé par les Carmagnoles. Mais c'est dans *Isenbourg* que l'Illuminé *Pitsch* préside au Conseil des Frères ; de ce Conseil partent tous les avis dont l'armée Jacobine a besoin pour diriger sa marche ; Isenbourg est un sanctuaire révéré des brigands ; nul n'ose en approcher, pas même pour le pillage. Mais le Conseil illuminé disparoît avec *Pitsch*, le charme s'éclipse ; les fertiles campagnes d'*Isenbourg* n'ont plus de protecteurs contre tous les fléaux carmagnoles. (*Appendice au destin de la Franc-Maçonnerie, page* 17, *et Mémoires.*)

Conspiration pour la République Cisrhénane

Les armées ont leurs vicissitudes ; celle des Carmagnoles est chassée de Mayence ; l'union entre les Frères n'est rien moins qu'altérée, et de nouveaux services de la secte préparent à la Révolution de nouveaux succès. Des adeptes si fidèles à Custine, les uns n'ont fait que disparoître pour un temps et rentrent dans Mayence; les autres, accueillis dans Paris, y combinent avec les Pentarques les moyens de reprendre cette même ville, dont les remparts semblent désormais peu accessibles à tous les Custines de la Révolution ; et l'Europe apprend de nouveau, avec étonnement, que Mayence, que tout ce que les Frères d'armes ont perdu en deçà du Rhin, rentre sous la puissance révolutionnaire. C'est d'abord la République *Cisrhénane ;* c'est bientôt un simple département de la République Parisienne. Mais ce sont encore les élèves de la Secte, ce sont encore les ci-devant professeurs *Metternich*, et *Bœhmer* et *Hoffmann*, *Dorsch* et *Rebmann* qu'il faut récompenser d'avoir fait, par l'art des Loges et de Weishaupt, ce que les Pentarques ne pouvoient pas attendre de leurs héros. A *Metternich* avoit été donné la puissance de commissaire directorial sur Fribourg ; *Hoffmann* aura celle de receveur

général du Rhin, aux appointemens de cinquante mille livres ; *Rebmann*, celle de premier juge Cisrhénin. A tous ces conjurés se sont unis le Conseiller intime de l'Electeur de Cologne, l'Illuminé *Kempis*, et ses confrères en Illuminisme ; le professeur *Gerhard*, l'avocat *Watterfal*, l'artiste *Conrad* ; et pour qu'on sache bien par quels hommes se font les révolutions, je nommerai encore le tailleur *Brizen*, le savetier *Theissen*, l'épicier *Flügel*, le perruquier *Broches*, le cabaretier *Rhodius*. (*Mém. sur Mayence.*)

Conspiration qui donne la Belgique aux Jacobins.

De nouveaux complots de la secte rappelleront notre attention sur l'Allemagne ; mais Dumourier triomphe du héros stationnaire à Verdun, et vole s'emparer de la Belgique. Consentons à laisser dans un abîme impénétrable les machinations qui lui donnent, pour réunir ses légions égarées, plus de temps qu'il n'en auroit fallu à l'armée victorieuse pour arriver sous les murs de Paris et délivrer Louis XVI. Gardons-nous bien sur-tout d'associer le Duc régnant de Brunswick aux adeptes de Weishaupt ; je sais qu'il les déteste ; je sais que Frédéric-Guillaume III a su prouver, par des traits de valeur, que s'il a pu être le jouet d'une autre espèce d'Illuminisme, il est franc et loyal dans sa guerre aux Jacobins désorganisateurs ; mais les conseils se subordonnent aux conseils. *Bischofs-Werder* est à Berlin, *Luchesini* a ses intelligences, les adeptes sont dans les dicastères ; l'influence est terrible ; et la secte l'a dit : *Elle est plus forte avec ses dicastères qu'avec le Prince même.* En quelque temps que doive se résoudre cette énigme d'une armée rétrogade, à l'instant où l'Univers attend la nouvelle de ses derniers triomphes, déchirons au moins cette partie du voile qui ne nous laissoit voir que le héros de Jemmapes dans Dumourier, maître

de la Belgique. Il s'en faut bien ici que ses lauriers soient tous à lui. Les adeptes conspirateurs ont fait pour lui bien plus que ses armées ; et c'est à Londres même, bien plus qu'à Jemmapes, qu'ont été pris les Pays-Bas Autrichiens.

La secte avoit ses Loges dans le Brabant ; et *Vander Noot*, dans leur secret, leur avoit donné tout son parti. Il savoit sous quel jour les Frères s'appliquoient à présenter la Révolution Française pour la faire désirer par le peuple. Il savoit de quelles Loges étoient parties ces adresses invitant l'assemblée Parisienne à mettre ce peuple en possession de l'égalité et de la liberté révolutionnaires. *Vander Noot* étoit alors à Londres, sous le nom de *Gobelscroix*. Emissaire du club Parisien, il y poursuivoit d'autres complots avec *Chauvelin*, *Perigord d'Autun*, *Noel*, *Bomet*, et huit autres adeptes chargés de révolutionner l'Angleterre. Vander Noot avoit des confidens qu'il ne connoissoit pas, mais qui le connoissoient ; son secret lui échappa, et en voici tout le mystère. Dans leurs altercations et dans leur guerre même avec Joseph II, une grande partie des Belges ne pensoit à rien moins sans doute qu'à se mettre sous le joug de la Révolution Française ; mais la secte avoit aussi ses partisans, et ceux-ci ne cherchoient qu'à persuader à ce peuple que le vrai moyen de recouvrer ses priviléges étoit de s'unir aux Français. « Je connoissois ces dispositions, » disoit Vander Noot même à ses confidens. A » peine fûmes-nous instruits de ce qui s'étoit » passé entre le Duc de Brunswick et Dumourier, » que nous écrivîmes immédiatement à *Paris et* » *à l'armée*. Le courrier nous rapporta le projet » de campagne, et la copie du manifeste que » Dumourier devoit publier en entrant dans les » Pays-Bas. Je le vis calqué sur le plan que

» Custine avoit suivi dans ses exactions en Alle-
» magne. Je prévis qu'il rendroit inutiles tous les
» efforts de notre monde, et ne serviroit qu'à
» réunir les Belges contre la France; au lieu que
» si l'on vouloit suivre mes idées, d'après la
» connoissance que j'avois de ce peuple, de ses
» dispositions, je répondois qu'il seconderoit l'in-
» vasion, et qu'elle auroit le plus heureux succès.
» Invité alors par Chauvelin et Noel, je rédigeai,
» et nous envoyâmes sur-le-champ à Paris le plan
» à suivre, le manifeste à publier, d'après
» mes connoissances locales et mon expérience.
» Ils furent immédiatement adoptés. Dumourier
» ne changea pas un mot au manifeste que j'avois
» écrit à *Portman Square*. Le peuple, gagné par
» nos agens et par ce manifeste, se jeta dans nos
» bras, et la Flandre fut prise. »

Le lecteur n'exige pas sans doute ici que je lui nomme les hommes à qui furent faites ces confidences; mais je puis assurer qu'elles arrivèrent aux Ministres, dont la sagesse sut, pour un temps, souffrir à Londres Vander Noot, et Noel, et ses autres complices, en ayant l'œil sur eux jusqu'à ce qu'ils furent envoyés conspirer ailleurs, et tramer les moyens de gagner, par de feintes douceurs, les peuples dont ils craignent les armes.

Conspiration qui leur livre la Hollande.

A la conquête de la Belgique succéda celle de la Hollande; et c'est ici que l'Europe s'étonne de voir tant de forteresses redoutables s'ouvrir d'elles-mêmes aux vainqueurs Carmagnoles. Mais c'est ici encore qu'il faut descendre dans les souterrains de la secte pour résoudre l'énigme de ses trophées. Depuis 1781, Weishaupt a ses apôtres en Hollande. (*Ecrits orig. rapport de Philon.*) Leurs succès ne se borneront pas aux sommes immenses que les Illuminés d'Allemagne en reçoivent. Déjà le Stathouder a éprouvé combien ils savent ajouter

aux factions et aux séditions; la Révolution Française ajoute à l'espoir des adeptes, et leurs travaux redoublent. Le Brabant s'est livré aux Jacobins pour la seconde fois; les Anglais se replient pour soutenir au moins la liberté de cette République, leur ancienne alliée. Inutiles efforts; la Hollande ne veut plus de cette liberté qui fait le citoyen; il lui faut toute celle qui fait le Jacobin. Elle l'aura; les Frères de Paris feront la loi dans Amsterdam; ils se joueront de ses richesses; son commerce sera englouti; ses colonies lui seront enlevées; elle deviendra nulle dans le rang des Puissances; elle ne sera plus que la première esclave, sous le joug des Pentarques Gaulois. N'importe, que Pichegru arrive; elle l'appelle de tous ses vœux; les défenseurs de la vraie liberté peuvent penser à la retraite. Le pays qu'ils protégent est plein d'embûches et de conspirations, toutes dirigées contre eux et en faveur de la Révolution. Dans Amsterdam seul, la secte n'a pas moins de quarante clubs, et chacun de ces clubs compte environ deux cents révolutionnaires. Des élus de ces clubs s'est formé le comité central, le bureau de correspondance avec les Frères de l'intérieur et du dehors; et au-dessus encore, à l'instar des Aréopagites de Weishaupt, est le Conseil suprême, composé des arrière-adeptes, des vrais chefs, dont les résolutions sont portées aux Frères dispersés. Des hommes dévoués à la chose publique, ont joué dans ces clubs le rôle d'associés pour en pénétrer les complots; les scrutateurs de Weishaupt ont leur langage à Amsterdam comme à Munich; les émissaires du Gouvernement sont reconnus; la secte les déjoue en leur laissant le spectacle des premiers clubs; mais elle en forme de nouveaux; et ceux-là seuls y sont admis, dont les plus rigoureuses épreuves ont fait connoître le

parfait dévouement à l'égalité et à la liberté du Jacobinisme.

Leyde a ses députés au club central, et les clubs et les Frères à *Leyde* sont en proportion plus nombreux, sur-tout plus factieux encore que ceux d'Amsterdam. Les adeptes d'*Utrecht* surpassent les uns et les autres en génie révolutionnaire. La vigilance du Gouvernement, le voisinage des armées les ont chassés des clubs, leurs chefs se réunissent dans les maisons de campagne, et leurs délibérations vont ajouter à celles de tout l'Aréopage d'Amsterdam. *Roterdam* paroît neutre, et toute neutralité n'est qu'un Jacobinisme qui attend le moment de se montrer. Le ministre et adepte *Mareux* compte à peine dans *Nearden* un quart de citoyens qui résiste encore à son apostolat. Le commissaire *Aiglam* n'en souffriroit pas un seul dans *Harlem* qui ne fût tout dévoué aux adeptes d'Amsterdam. (*Extrait d'un mémoire secret sur l'état de la Hollande, peu de mois avant l'invasion.*)

Pour diriger la marche de ces factieux et de tous les Frères répandus dans les autres villes de Hollande, les adeptes de la Convention ont dans Amsterdam, pour ministre secret, l'adepte *Malabar*, et pour commissaires, les nommés *Larchevêque* et *Aiglam*. En possession de toute la confiance des factieux qui se préparent à livrer leur patrie, et de toute celle de Pichegru qui doit en faire la conquête, *Malabar* ne se montre que dans l'Aréopage des conjurés. Il y dicte les résolutions. *Larchevêque* et *Fresine* sont les intermédiaires qui en transmettent les résultats au chef des conquérans. *Aiglam*, dans Amsterdam et à Harlem, est l'intendant des arsenaux souterrains, où les Frères pourront prendre les armes au moment convenu. S'il faut pour ce moment la pro-

tection des Magistrats, ils ont pour eux *Dedelle*, adepte et bourgmestre. Pour subvenir aux frais de la révolte, ils ont, sur-tout dans les maisons de commerce, les comptoirs de *Texier*, de *Coudere* et de *Rottereau*. Ils ont de plus les trésors et l'ardeur révolutionnaire du Juif *Sportas*. Parmi les clubistes se distinguent les adeptes *Gulcher* et *Lapeau*, comme parmi leurs armuriers *Latour* et *P*****. Il faut encore aux conjurés ces enthousiastes chers à la populace, dont ils ont l'éloquence. Dans Amsterdam, comme à Mayence et dans Paris, ils ont leurs orateurs des halles dans *Termache*, *Lekain*, *Müllner Schneider* et une foule d'autres. En calculant leurs forces, ils ne comptent pas moins de quarante mille hommes prêts à se réunir pour marcher au devant de l'armée carmagnole, et mettre entre deux feux celle des alliés, ou les légions restées fidèles à la constitution et à son chef. Il ne leur manque plus qu'un Général capable de diriger leur marche; les Frères de Paris y pourvoient, et leur envoient le général *Eustache*. — Cette conspiration si bien ourdie, a paru tout-à-coup prévenue par la sagesse du Duc d'York et du ministre Anglais. Leurs agens ont dévoilé la trame au Gouvernement Hollandais. *Malabar*, le héros des mystères, *Latour*, *Flezine*, trente autres conjurés, et *Eustache* lui-même sont arrêtés; les vrais citoyens respirent et se croient délivrés du fléau Jacobin. Mais déjà les Magistrats ont éprouvé l'audace de la secte. Des proclamations légales ont défendu les assemblées des clubs, sous quelques prétextes qu'elles se tiennent; les adeptes ont opposé leur proclamation à celle de la loi, et les Frères ont été invités à s'armer, à sacrifier leur vie plutôt que d'abandonner leurs clubs. Le général Anglais demande en vain qu'on lui remette les adeptes arrêtés pour s'assurer de leurs

personnes, la secte a le crédit de faire requérir *Eustache* par le ministre des *Etats-Unis*, sous prétexte qu'il est Américain. Les autres sont jugés ; et pour exil on leur assigne précisément les villes des avant-postes, celle par où l'armée des Jacobins est avertie de faire son entrée. Nimègue, Utrecht, Willelmstad, Breda, Gorcum, Berg-op-Zoom et Amsterdam, sont prises comme Mayence. Si leur vainqueur n'avoit pas d'autre titre à ses lauriers, il pourroit, aussi bien que Custine et Dumourier, nous dire : je suis venu, j'ai vu, et j'ai vaincu, parce qu'au lieu de soldats à combatre, j'ai trouvé des adeptes à embrasser. (*Id.*)

Moyens secrets de leurs conquêtes en Espagne.

Des moyens d'un autre genre expliqueront les triomphes de la secte en Espagne. Le brave *Ricardo* a rappelé aux Castillans leur ancienne valeur; il a osé menacer de traiter les Jacobins captifs, comme l'armée traitera les Emigrés Français qu'elle a fait prisonniers; cette leçon trop inutilement donnée aux alliés qui n'en excluent pas moins de leurs capitulations, ces malheureuses victimes de la Révolution, fut trop tôt suivie de la mort du général Ricardo. Les Français instruits par leurs émissaires, se hâtent d'arriver devant Figuières, et trouvent cette ville réputée le boulevard de l'Espagne, dépourvue de tout moyen de défense ; aux approches de leurs légions, bien d'autres citadelles sont conquises avec la même facilité et par les mêmes moyens que celles de la Hollande.

Projets de la secte en Portugal.

Les adeptes n'osent pas encore éclater en Portugal ; mais un jour peut-être la Cour dévoilera la correspondance trouvée dans les papiers du Brabançon *Segre*. Ce propagandiste avoit été traduit dans les prisons de Lisbonne ; les Frères se souvinrent qu'un véritable adepte doit savoir mourir plutôt que de dénoncer ses complices ; il ne l'oublia pas lui-même. En lui faisant passer

un matelas, les conjurés eurent soin de l'avertir qu'ils y avoient caché un rasoir. Il fut bientôt trouvé sur ce metelas nageant dans son sang. Il n'en fut par moins constaté que ses complots tendoient, comme ceux de la secte, au bouleversement de l'Etat et à la perte de toute la Famille Royale. On ajoute qu'il se trouva dans les papiers de ce conjuré une correspondance suivie avec le Prince de la Paix, et que le ministre d'Espagne le sachant arrêté, se hâta de le réclamer; que celui de Portugal répondit : Puisque Dieu a préservé ce Royaume du plus grand danger qu'il ait jamais couru, sa Majesté très-fidèle se réserve de traiter cette affaire avec sa Majesté Catholique. Mais ces circonstances fussent-elles constatées, qui ne sait pas les ressources des adeptes ? Ils se font quelquefois donner des commissions politiques par un Ministre; et sous sa protection, ils poursuivent des complots dont ils ne sont chargés que par la secte. Qu'il nous suffise de l'avoir montrée conspirante en Portugal, comme les nouvelles publiques nous l'ont montrée conspirante à Turin et à Naples. Respectons encore ici les secrets des Cours qui cachent les détails. Celle de Naples a fait instruire le procès des coupables; toutes les preuves étoient acquises; par les ordres de sa Majesté même, elles avoient été recueillies et rédigées par un Magistrat d'un mérite et d'une probité reconnue, par ce même M. *Rey* que Louis XVI destinoit au ministère de la police de Paris. Leur résultat montroit sur-tout l'erreur d'une foule de Grands, qui ne savoient pas que derrière les complots auxquels ils se prêtoient contre la Famille Royale, il étoit d'autres complots dont ils devoient eux-mêmes être victimes. Et le Roi et la Reine de Naples ont mieux aimé montrer leur clémence envers les principaux complices et laisser la vie dans les prisons, que de les envoyer à

A Turin et à Naples.

l'échafaud après un jugement public. Mais les circonstances, que la politique a cru devoir ensevelir dans les ténèbres, n'en ont pas moins laissé à découvert l'intention générale des conjurés.

Dans toute l'Italie et les armées des Princes.

Toujours pleine de ses projets, la secte marche plus triomphante à Milan, à Venise et vers Rome. Ses armées sont entrées en Italie avec *Bonaparte*, plus dénuées encore des moyens ordinaires de la victoire, que celles de Custine en Allemagne; mais il a vu de nombreuses légions accourir sous ses drapeaux, et l'enrichir de tout leur appareil militaire. Mantoue seule exceptée, tous les bords du Pô se sont trouvés prêts pour la Révolution comme ceux du Rhin. S'il faut encore expliquer la facilité de ces triomphes, souvenons-nous des apôtres envoyés par *Weishaupt* dans ces contrées, et des succès que lui promettoit *Knigge*, et de ceux dont se félicitoit l'adepte *Zimmermann*. Nous verrons les Loges maçonniques en Italie, comme en Allemagne, initiées aux derniers mystères, et les triomphes de *Bonaparte* n'auront rien de plus étonnant que celui de Custine à Mayence. Fallût-il expliquer comment la valeur du Prince Charles, et toute celle de ses soldats, se trouve en quelque sorte paralysée devant les Carmagnoles; comment toute la supériorité des postes devient inutile à la sagesse de ce Prince, si digne de commander à des héros; il ne suffira pas de montrer jusqu'à l'adjudant-général *Fisher*, dénoncé comme ayant reçu des *Pentarques* mille louis par mois, recourant, en véritable adepte, au *patet exitus*, c'est-à-dire s'empoisonnant lui-même pour étouffer toute accusation, toute information ultérieure sur le nombre et sur la qualité de ses complices; il faut se souvenir aussi que la secte a su distribuer ses élèves dans les armées comme dans les dicastères, et prévoir le besoin

qu'elle auroit un jour des services de la lâcheté et de la trahison, sous les drapeaux des Rois.

A Rome. Faut-il que nous disions encore ce qui appelle à Rome les armées révolutionnaires ? Là, sans doute, il n'est pas même une apparence de résistance à vaincre ; là, un Pontife octogénaire ne tend les mains au Ciel que pour la paix et le bonheur des Fidèles dont il est le père commun. Là, toutes les vertus et tous les sacrifices, à l'exception de celui de la foi, sollicitent en sa faveur le respect et l'admiration des cœurs les plus barbares. Bonaparte le sait, et il feint lui-même de partager toute cette vénération ; mais Pie VI est le chef de cette Religion de Jésus-Christ que la secte à juré d'écraser, et Rome en est le centre. Dès le commencement de la Révolution, les adeptes n'ont plus fait un mystère de leurs vœux contre Rome et son Pontife. J'ai vu *Cerutti* aborder insolemment le secrétaire du Nonce même de ce Pontife, et dans sa joie impie, avec le sourire de la pitié, lui dire : *Gardez bien votre Pape ; gardez bien celui-ci, et embaumez-le bien après sa mort ; car je vous l'annonce, et vous pouvez en être sûr, vous n'en aurez point d'autre.* Il ne devinoit pas alors, ce prétendu prophète, qu'il paroîtroit avant Pie VI devant le Dieu qui, malgré les tempêtes du Jacobinisme comme malgré tant d'autres, n'en sera pas moins avec Pierre et son Eglise jusqu'à la fin des siècles. -- Mais Cerutti laisse derrière lui ces adeptes *Kadosch*, jurant encore leur haine aux Papes comme aux Rois. Il laisse tous ces Frères, depuis long-temps occupés à préparer les voies et les prétextes à l'armée des impies. Rome est depuis long-temps l'objet commun de tous les complots et le rendez-vous des adeptes de toutes les espèces. Malgré ses anathèmes, les élèves de Cagliostro y ont rouvert leurs Loges maçonniques.

Les illuminés de Suède, d'Avignon, de Lyon, s'y sont formé le plus secret, le plus monstrueux des colléges, et le tribunal le plus terrible aux Rois, celui qui avertit que leur tour est venu, qui *nomme les bourreaux*, et qui *fait parvenir les poignards* ou *les poisons* (*a*).

Dans Rome encore sont les Illuminés de Weishaupt formés par son apôtre *Zimmermann*. Le Dieu de Rome enfin est le Dieu contre qui conspirent tous ces adeptes ; tous s'y sont réunis pour saper son sanctuaire. Leurs trames sont ourdies ; ils y ont fait entrer jusqu'aux représentans des Rois. Le Monarque d'Espagne chancelle à Madrid sur son Trône, et les papiers publics montrent Dom *Azara*, son Ambassadeur à Rome, applaudissant aux Carmagnoles qui vont renverser celui du Pape. Bonaparte peut faire marcher ses Lieutenans. Leur triomphe dans Rome n'a plus d'autre obstacle que celui de la honte depuis long-temps secouée, de renoncer à l'apparence même du respect pour le droit des Nations, et de verser à pleins torrens l'amertume dans le sein d'un Pontife octogénaire. Ces triomphes barbares coûteront les larmes de l'attendrissement et du respect à toutes les ames honnêtes et sensibles. Les Jacobins tressailleront de joie, et leurs Pentarques

(*a*) Si ce tribunal n'est pas assez constaté par ce que nous en dit l'Historien de l'assassinat de Gustave (*sect.* 4), au moins est-il bien sûr que ces Illuminés avoient à Rome des Frères très-puissans ; car le Nonce d'Avignon ayant ordonné à l'Illuminé *Pernetti* et à ses adeptes d'évacuer le Comtat dans un mois, ceux de Rome eurent, ou le crédit d'obtenir, ou peut-être l'art de forger et de faire arriver à temps un contre-ordre. Cette affaire fut suivie à Rome, de l'arrestation d'un adepte, dont le procès jeta les Frères d'Avignon dans des inquiétudes dont ils ne furent délivrés que par les progrès de la Révolution.

feront de la plus humiliante des conquêtes, la victoire de Brennus au capitole. Il leur en manque une autre long-temps attendue dans les mystères, celle qui doit remplir les vœux dictés par la vengeance dans les antres des adeptes Templiers, Rose-Croix et Kadosch. Le moment fatal aux Chevaliers de Malte est arrivé.

A Malte. Dans la crainte que l'indignation ne trahît les secrets, long-temps la croix seule de ces preux Chevaliers fut un titre d'exclusion aux Loges maçonniques. Un artifice mieux combiné va rendre leur valeur moins redoutable. Les adeptes ont fait pour Malte ce qu'ils ont fait pour l'Eglise. Ils ont dit: bien loin de ne plus voir nos Frères dans ces Chevaliers de Malte, ce sont nos Frères mêmes qu'il faut faire Chevaliers de cet Ordre; c'est par eux que nous deviendrons maîtres de cette île, que toutes nos flottes combinées assiégeroient en vain. Ils l'ont dit; et les lettres des vrais Chevaliers nous ont préparés d'avance à leurs désastres. Ils ont écrit que de nombreux faux Frères, de ceux-là sur-tout des langues d'Italie et d'Espagne, étoient au milieu d'eux. La secte, avec *Dolomieu* seul, avec *Bosredon* et le lâche *Hompesch*, y étoit toute entière. Bonaparte s'est présenté; et comme si la secte eût affecté de nous apprendre comment elle sait prendre les plus étonnans des remparts, par les complots de ceux qui devoient les défendre, elle n'a pas même ménagé à son héros l'apparence d'un siége. Bonaparte s'est présenté, et les adeptes du dedans ont accueilli les adeptes du dehors. C'est ainsi que les mystères de la secte sont toujours plus terribles et plus puissans que ses foudres. Que le héros de Malte fasse voile vers Alexandrie; là aussi il est des Frères qui l'attendent, et la Porte Ottomane saura le prix que les révolutionnaires attachent au cadeau de

ces

ces riches diamans volés au garde-meuble de la Couronne, à tout l'or qu'ils répandent dans sa capitale, pour acheter le sommeil de son Divan, tandis qu'ils veillent eux-mêmes, et méditent ailleurs la conquête de ses provinces éloignées. Elle saura comment ils profitent de sa léthargique neutralité, pour filtrer leurs apôtres, d'un côté en Afrique, et de l'autre, jusque dans le sein de l'Asie.

A Constantinople et dans tout l'Orient.

C'est à Constantinople sur-tout que le choix de ses propagandistes, exige de la secte toutes les précautions nécessaires pour proportionner les missions aux talens. Pour étendre l'empire de la liberté et de l'égalité au milieu de toutes ces Nations, depuis long-temps accoutumés au code du Croissant, il falloit des hommes exercés à l'étude des mœurs et des langues, des intérêts et des relations diverses de ces peuples. Dans l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Tableau de l'Empire Ottoman*, dans le Chevalier de *Mouradgea d'Hohson*, Grec de naissance, jadis Internonce, et depuis Ambassadeur de Suède à la Porte, les Frères ont trouvé toutes ces connoissances et tous ces avantages. Il se montre d'abord peu enclin à leur cause; les sommes, les pensions dont dispose *le Comité de salut public*, nous disent nos Mémoires, triomphent enfin de cette répugnance. De retour à Constantinople, M. le Chevalier de *Mouradgea d'Hohson* se met à la tête des Jacobins apôtres de l'Orient. Il a trouvé lui-même tous ses talens, et tous ses avantages pour son apostolat, dans ce M. *Ruffin*, d'abord enfant de langues à Paris, ensuite associé au *Baron de Tott* en Crimée, attaché à l'ambassade de France à Constantinople, élevé encore à Versailles dans les bureaux de la marine, et enfin professeur des langues orientales au collége Royal. M. *Ruffin* semble aussi quelque temps

honteux de trahir la cause des Rois, à qui il doit, et son éducation, et ses décorations parmi les Chevaliers de Saint-Michel ; les mêmes argumens font oublier la cause et les bienfaits des Rois. M. *Ruffin* devient, à Constantinople, le coapôtre Jacobin de *Mouradgea.* Ils font l'un et l'autre, pour M. *Lesseps*, ce qu'ils ont fait pour eux : reste des compagnons de la *Peyrouse* ; ce jeune homme conservoit encore pour Louis XVI les sentimens de la reconnoissance ; les deux amis en font l'associé de leur propagande. Sous la direction de ces trois hommes, une partie des agens subalternes travaille le peuple de Constantinople ; les autres se répandent en Asie, voyagent dans la Perse, dans les Indes ; d'autres encore parcourent, avec les *Droits de l'homme*, les Echelles du Levant, tandis que des Frères, plus anciens dans les mystères, vers le Nil, apprennent à la cour Ottomane ce qu'il doit lui en coûter pour avoir négligé ses premières précautions contre la secte. (*Mém. sur les Jacob. de Constantinople.*

En Afrique. Jadis, et peu d'années encore avant la Révolution, les Turcs avoient pour les Loges maçonniques toute l'horreur que l'Orient eut pendant tant de siècles pour celle de Manès. La Porte Ottomane n'auroit pas souffert à Jérusalem un seul Religieux Français, si elle n'avoit su que leur règle constante étoit de n'admettre à la visite des Lieux Saints dont ils avoient la garde, aucun homme reconnu pour Franc-Maçon. Il existoit même entre la cour de France et le Grand Turc une convention, en vigueur de laquelle le supérieur de ces Religieux pouvoit et devoit renvoyer des Echelles du Levant, tout Consul Français qui auroit érigé une Loge maçonnique. Nous savons d'un Religieux actuellement à Londres, et qui a passé sept ans dans cette mission, que l'usage de

cette autorité n'étoit pas sans exemple. La Révolution est venue anéantir cette précaution et bien d'autres. Les propagandistes de la secte ont traversé la Méditerranée avec leurs prétendus *Droits de l'homme*; ils ont trouvé pour Frères des commerçans Français, qui, sous prétexte de rencontrer par-tout des amis, s'étant fait initier aux mystères, n'avoient pas besoin de Loges pour se reconnoître. Le succès des Frères égaux et libres en France, a enflammé le zèle des Frères égaux et libres en Afrique. Par la manière seule dont les Pentarques ont annoncé l'arrivée de Bonaparte au Crand Caire, il est aisé de voir tout ce qu'avoit fait d'avance l'art des émissaires pour le conquérant de l'Egypte. S'il n'est pas victime de ces mêmes Pentarques, dont la jalousie sacrifia Pichegru; plus heureux que *Brueys*, s'il ne rencontre pas quelque nouveau *Nelson* sur sa route, d'autres Frères l'attendent jusque dans les grandes Indes, où ils font circuler les *Droits de l'homme égal et libre, du peuple législateur et souverain*, en langue Malabare, et dans tous les idiomes de ces contrées. Le général Anglais, qui prit sur eux Pondichery, trouva dans leurs imprimeries les presses et les caractères qui servoient à répandre chez tous ces peuples, le code de la secte, et toutes ses productions révolutionnaires. Dans les Indes.

Portées comme la peste sur les ailes des vents, que les légions triomphatrices pénètrent jusques en Amérique; là, sont encore ces apôtres qui ont appris aux Nègres ces mêmes *Droits*, qui les ont sanctionnés, en faisant de la Guadeloupe et de Saint-Domingue, de vastes déserts et le tombeau de leurs propriétaires. Au nord, et chez un peuple encore naissant, ils trouveront des Frères si nombreux, que Philadelphie et Boston ont tremblé de voir *leur Constitution changée pour* En Amérique.

celle du grand Club. (Lett. de Boston à l'Auteur.) Si leurs apôtres sont aujourd'hui forcés de se cacher, il n'en est pas moins vrai qu'il y en reste encore assez pour composer ces *sociétés secrètes*, qui, en attendant l'arrivée des Jacobins Français, envoient aux Jacobins d'Irlande, leurs contributions, pour aider en Europe la Révolution qu'ils appellent de tous leurs vœux en Amérique. (*Voy. le Rapport du Lord Castelragh sur l'Irlande*, *N.*° 14, *p.* 111.) Les victoires que la secte médite encore, s'expliqueront sur l'autre hémisphère, comme elles s'expliquent sur le nôtre; et les Etats-Unis sauront que leurs Républiques ne sont pas plus exemptes de la grande conspiration que nos Monarchies d'Europe.

Les triomphes des Frères à Genève, à Venise, en Hollande et à Gênes, nous ont déjà assez appris que les Rois à détrôner ne sont pas le seul objet des complots Jacobins; il n'en faut pas moins que l'Univers apprenne encore que Monarchie ou République, il n'est pas un seul Etat qui ne doive marcher du même pas que la secte; qu'il n'est point d'amitié, point d'alliance, point de patience inaltérable qui fléchisse les Frères conjurés.

En Suisse. Vainement les Cantons Helvétiques oublient en quelque sorte la dignité et la valeur de leurs ancêtres; insensibles à l'humiliation de leurs frères dans Aix, au massacre de leurs légions dans Paris, à la violation des traités les plus solennels, jusque sur leur territoire; vainement ils se résignent à supporter tout ce long cours d'outrages, que d'impérienx Consuls daignent assaisonner des promesses d'une paix fraternelle et constante. Elles se sont répétées, ces promesses, tandis que les armées de la secte ont été occupées à porter ailleurs le ravage et la désolation; mais ce temps

même n'a pas été perdu pour les adeptes, dans les montagnes de la Suisse. Weishaupt y avoit des Frères, et de nouveaux Illuminés formés à l'*Université de Gottingue* y arrivoient, tous prêts à suivre les mystères et les complots. *Fehr*, curé de *Nidau* et ensuite de *Bugg*, correspondoit avec les Frères d'Allemagne; et déjà il voyoit arriver le moment où la constitution des *Droits de l'homme* alloit récompenser son zèle, en le donnant pour chef au canton d'*Argau* révolutionné. (*Notes sur la Suisse.*) A la tête des Loges ou des Clubs, Lucerne avoit *Pfiffer*, et Berne *Weiss*; Bâle, le Tribun *Ochs*. Les artifices des Jacobins jetoient dans le Grand Conseil de Berne quatre-vingt-douze de leurs adeptes; le Pentarque *Rewbel* envoyoit de Paris les auxiliaires *Maingaud*, *Mangourit et Guyot*; et là encore, comme en Hollande et à Mayence, les *conciliabules*, les *correspondances* aplanissoient les voies aux armées. Le sort de la Suisse et la gloire des conquérans devoient être les mêmes. (*Voy. l'Histoire de cette Révolution, par M. Mallet du Pan.*)

Cependant il existe encore des Monarchies, même en Europe. Oui, malgré tous les vœux de la secte, il en existe; mais à part le Roi de Danemarck, auprès de qui les Frères trouvent une neutralité trop utile à leur objet pour tenter encore de le détrôner, quel est en Europe celui des Souverains qui n'ait pas eu quelqu'une de leurs conspirations à étouffer? Gustave III de Suède est tombé sous les coups d'*Ankarstroem*; mais Ankarstroem arrive du grand club Parisien; mais ceux mêmes qui cherchent à isoler son forfait, nous parlent des adeptes auxquels il échappa de dire qu'ils savoient d'avance *que Gustave devoit être assassiné, et que l'Europe* En Suède.

entière le savoit. (Hist. de l'assassinat de Gustave, sect. 4.) Quels étoient donc ces hommes si bien instruits dans toute l'Europe, si ce n'est ces adeptes à qui la secte n'avoit pas caché ses dernières résolutions contre un Prince de qui elle n'attendoit ni lenteur ni retrogradation dans les combats qu'il se disposoit à livrer aux ennemis du Trône? En faisant tomber leurs soupçons sur le Duc de *Sudermanie*, ces mêmes écrivains les appuient sur ce qu'il est *Grand-Maître des Loges Suédoises*, comme d'Orléans l'étoit des Loges Françaises; ils insistent encore sur la multitude et les affreux mystères des Maçons illuminés répandus en Suède. (*Idem.*) N'est-ce pas là nous dire qu'Ankarstroem ne fut que l'instrument de la secte, qui le récompensa de son régicide, en lui décernant des statues au club des Jacobins? Je dirai bientôt comme les adeptes étoient instruits de cet attentat, et on le verra annoncer d'avance assez clairement jusque dans les gazettes; mais en ce moment, voyons la secte transporter ses complots de Stokolm à Saint-Pétersbourg.

En Russie. Après la mort de Louis XVI, en vain l'Impératrice exigea des François qui se trouvoient alors en Russie, le serment d'adhérer au légitime héritier des Bourbons, de renoncer à toute liaison avec la France, jusqu'à ce que le Trône de Louis XVI fût rétabli. Cette précaution laissa en Russie tous les adeptes, à qui la secte avoit appris à se jouer des sermens (a); ils prêtèrent celui de fidélité

(a) Les apôtres de Knigge en *Courlande* et en *Livonie*, avoient sans doute étendu leur mission; au moins ai-je entendu un Russe raconter qu'un de ces grands adeptes présidoit à une Académie de *Moskou*, composée des enfans de la Noblesse. Tout paroissoit en faire une excellente école, lorsque peu à peu on s'aperçut que les droits de l'homme illuminé par le Jacobinisme,

au Trône Français, pour renverser plus sûrement celui de Russie. Ici les conjurés avoient à leur tête *Genet*, ci-devant agent de la Cour de Versailles, désormais agent des Jacobins. Le zèle avec lequel il s'acquittoit de sa commission, remplissoit déjà Pétersbourg de clubs composés de ces hommes qui, n'ayant point chez eux de domicile, vont jouer tous les rôles de leur industrie dans les capitales étrangères. Coiffeurs, cuisiniers, valets, banqueroutiers, maîtres de langue Française à Saint-Pétersbourg, crocheteurs ou demi-suisses à Paris; tous ces gens-là se préparoient déjà à la révolution des piques. Les plus ardens et les plus astucieux avoient précisément formé leur conciliabule à l'hôtel même du Chevalier *Charles Whitworth*, ambassadeur d'Angleterre. Ils s'y assembloient tous les mois, sous les auspices de trois domestiques Français, que les adeptes avoient eu soin de donner à son Excellence pour de bons sujets. Le bruit public enfin, le Chevalier Whitworth lui-même, dénoncèrent le club au Ministre de police. La recherche de ces dignes adeptes et des papiers qu'ils avoient cachés dans les réduits les plus obscurs, manifestèrent l'association formée sur le plan et dans tout l'objet de la secte. A Rome, elle s'étoit aidée d'un Ambassadeur du Roi d'Espagne; à Saint-Pétersbourg, elle avoit dans ses secrets le Seigneur de *Bossi*, secrétaire de légation et chargé d'affaires du Roi de Sardaigne. Les adeptes dévoilés furent punis suivant les lois de Russie. La qualité diplomatique de *Bossi* lui épargna, pour quelque temps, la honte d'être chassé comme eux. Mais à peine

---

entroient pour beaucoup dans les leçons secrètes du grand Instituteur. Il fallut le renvoyer, pour rendre aux élèves les principes de la religion et de la société.

arrivé sur le Trône, le Czar Paul lui ordonna de quitter Saint-Pétersbourg dans vingt-quatre heures, et de hâter sa sortie de tout l'Empire. (*Extrait d'un Mémoire sur la Russie.*)

En Pologne. Je n'insisterai point sur les travaux de la secte en Pologne. Parmi ces apôtres, je pourrois nommer ce *Bonneau*, envoyé par les Russes en Sybérie; et un certain *Lamarre* (*a*), et ce *Castella*, depuis arrêté et saisi avec *Sémonville*, avec tous les trésors qui

---

(*a*) On lit *dans les précédentes éditions des Mémoires sur le Jacobinisme*, que M. Duveyrier et ses compagnons de voyage avoient été découverts à Copenhague avec une mission factice pour les achats de blé, avec une mission plus réelle de visiter les frères de Pologne et de Russie, d'y presser les complots, d'attenter même aux jours de Mgr. le comte d'Artois. Cette imputation étoit fondée sur une lettre écrite par Mlle. Nivellet, cousine de M. Duveyrier, et à qui celui-ci devoit avoir révélé l'objet de son voyage. Cette lettre avoit été trouvée si importante, que M. le comte de Simolin, ambassadeur de Russie, avoit envoyé à sa cour l'original, après en avoir toutefois livré à M. Leclerc, émigré, qui l'avoit reçue à Dusseldorf, une copie collationnée, et certifiée vraie par l'ambassadeur même. D'autres copies en avoient été envoyées au ministère anglais, à bien d'autres personnes; en sorte qu'il n'étoit pas possible d'en révoquer en doute l'authenticité; et moi-même, aujourd'hui que j'ai vu une des copies envoyées à Londres, je ne puis en douter; mais je dois ajouter que jamais je n'en aurois fait usage, si j'avois su ce que le fils de M. Duveyrier m'a fait certifier par plusieurs personnes, que les terreurs de la révolution avoient plusieurs fois jeté sa cousine, Mlle. Nivellet, dans une vraie démence; ce qui m'auroit suffi pour déclarer que sa lettre et l'imputation à laquelle elle a donné lieu, doivent être regardées comme non avenues. Je ferai mieux, je dirai que, très-expressive sur tout le reste, elle n'exprimoit pas le dessein qu'on prêtoit au voyage de M. Duveyrier à Saint-Pétersbourg, voyage que d'ailleurs il ne fit pas. Sans doute la mission qu'avoit déjà remplie M. Duveyrier, en portant, de la part de la première assemblée, à

devoient donner à la Révolution les Ministres de Constantinople ; mais pour faire connoître la mul-

---

Mgr. le prince de Condé, l'ordre de s'éloigner des frontières, ou de rentrer en France dans la quinzaine, sous peine d'être déclaré déchu de tous ses droits à la couronne, sous peine même d'être poursuivi et puni comme traître à la patrie ; et en vertu d'un décret statuant de plus que s'il se présentoit en armes sur le territoire français, tout citoyen *devoit lui courir sus, et se saisir de sa personne ;* sans doute, dis-je, une pareille mission, acceptée et remplie par M. Duveyrier, avoit paru capable d'autoriser le soupçon clairement exprimé par M. le comte de Simolin ; sans doute encore, au moment où j'écrivois, ce même soupçon pouvoit paroître légitime à ceux qui avoient lu la fameuse adhésion à la constitution de l'an 3, adhésion signée par Grouvelle, Duveyrier, Lamarre, Castera, Fournier, etc., et dans laquelle on lisoit ces étranges paroles : — « Nous attes-
» tons donc, non le ciel, qui n'est que l'espace maté-
» riel dans lequel flottent les mondes, mais la nature
» entière, l'ame universelle des êtres, le principe de
» l'ordre créé ou inerte; notre conscience, au fond de
» laquelle sont empreintes les idées de cet ordre éternel,
» et le peuple souverain, qui a reproduit toutes ces
» idées dans ses lois ; nous attestons tous ces augustes
» garans, que nous sommes irrévocablement résolus à
» maintenir et défendre notre constitution par tous les
» efforts dont la nature nous a rendus capables.... Si
» quelqu'un de nous étoit assez lâche pour trahir cet
» intérêt sacré, nous jurons de le dénoncer et de le
» poursuivre, comme digne de tous les supplices et de
» tous les opprobres. » (*Moniteur du* 2 *octobre* 1793, *page* 1163.) Mais tout cet enthousiasme réel ou simulé, voulût-on même y joindre la folie d'un homme qui se vante d'avoir joué, sur le théâtre de Rome, le rôle de Brutus, ne suffisent pas pour se persuader qu'il ait voulu réaliser ce rôle sur la personne d'un prince dont le nom ne rappelle rien moins que les vices d'un tyran. L'imputation atroce à laquelle avoit donné lieu contre M. Duveyrier la lettre de sa cousine, Mlle. Nivellet, doit donc être regardée comme non avenue, ainsi que le mémoire auquel j'avois eu soin de renvoyer cette accusation, de manière à faire sentir qu'il n'avoit pas produit dans moi une vraie conviction.

titude des missionnaires que la secte nourrissoit en Pologne, il suffit de mentionner le discours de *Cambon*, du trésorier de la Révolution, avouant qu'il en coûtoit déjà à la France plus de soixante millions, pour aider les Frères à Varsovie. On voit par cet aveu comment la secte emploie les revenus publics, se mettant fort peu en peine de payer en France les dettes de l'intérieur, laissant à ses armées visibles le soin de vivre des contributions levées sur l'ennemi, mais payant largement les armées invisibles des missionnaires ou agens souterrains qui préparent les voies à ses triomphes.

On voit encore ici l'importance que les grands acteurs attachoient à leur Révolution sur la Vistule. En effet, maîtres de ces contrées, les Jacobins y tenoient en échec les trois Puissances les plus redoutables de la coalition des Princes, dont cette diversion eût nécessairement affoibli les forces. La liberté et l'égalité passoient plus aisément dans toute la Russie; les Frères Prussiens et Autrichiens se montroient plus hardiment. Déjà tous ces vœux sembloient se remplir; *Kosciusko* avoit mis en insurrection Varsovie, Wilna et Lublin; l'Evêque de cette dernière ville et divers Gentilshommes avoient déjà péri sur un gibet; le malheureux *Poniatowski* avoit inutilement cherché à donner à la Révolution une tournure moins féroce; les derniers jours de la Pologne arrivoient; elle acheva de perdre son Roi et son indépendance. Mon objet n'est point de juger les Puissances qui finissent par se partager toutes ses provinces, mais de montrer la secte par-tout conspiratrice. L'Allemagne, où naquirent ses adeptes les plus profonds, lui doit déjà bien des pertes et des désastres; elle n'est pas au terme que les complots des Frères lui préparent.

Joseph II avoit eu le temps de reconnoître sa déplorable politique ; il gémissoit déjà sur son philosophisme et sur sa détestable politique, qui, tourmentant la foi des Brabançons, manquant aux traités solennels, conduisoit au désespoir des sujets dignes d'un meilleur sort, lorsque le manifeste du *Grand-Orient* vint lui montrer de nouvelles erreurs dans la protection qu'il avoit donnée aux Loges maçonniques. Si j'en crois au *rapport* de *Kleiner*, ou du moins à l'extrait qu'en avoit fait un Seigneur assurément digne de foi, ce fut alors que Joseph II chargea ce *Kleiner* même de s'introduire dans les Loges illuminées, et que par ce moyen il fut instruit des plus profonds mystères de la secte. Il vit ces deux adeptes Suédois tendre absolument au même but que ceux de Weishaupt, et les Loges maçonniques servir d'asile aux uns et aux autres. Je sais d'une personne qui avoit avec lui de fréquens entretiens, que Joseph II fut alors pénétré de dépit de se voir si étrangement trompé par des hommes qu'il avoit favorisés ; de reconnoître sur-tout, qu'*au lieu de choisir lui-même ses employés aux charges de l'Etat*, *c'étoit en effet les initiés à la secte des Illuminés qui dirigeoient son choix*. Il déclara publiquement ne voir plus dans les Franc-Maçons *qu'un corps d'escrocs et de jongleurs*. Il attribuoit même aux arrière-Franc-Maçons la plupart des vols faits sur le trésor de l'Etat. Il étoit résolu à les exclure de tous les emplois civils et militaires. Il *s'indignoit* de les voir faire un second Empire dans l'Empire, *Imperium in Imperio*. Il eût dès lors suivi contre eux tous les mouvemens de son indignation, s'il n'avoit appris que parmi les Maçons se trouvoient plusieurs de ses sujets honnêtes et fidèles, de ceux même qu'il aimoit ou estimoit le plus, tels que le Prince de *Lichtenstein*. La plupart de ceux-

En Autriche.

là renoncèrent aux Loges. Joseph étoit encore tout occupé de leur destruction et de ses regrets sur les terribles erreurs de son philosophisme, lorsqu'une mort prématurée vint terminer son règne.

Léopold son successeur, jaloux de connoître dans ses nouveaux Etats les complots, les forces de la secte, s'en fit plus spécialement instruire par le Professeur *Hoffmann*. Personne en effet n'étoit plus en état de lui donner sur cet objet des instructions exactes. M. *Hoffmann* avoit reçu des adeptes mêmes des lettres qui l'invitoient, avec tous ces éloges que lui donnoit encore la secte, *à consacrer sa plume* à la cause de la Révolution; mais d'un autre côté, divers Maçons, *honteux de s'être laissé séduire par les Illuminés, lui avoient dévoilé des secrets importans*, et s'unissoient à lui pour déjouer la secte. Il avoit appris
» d'eux « que Mirabeau lui-même avoit déclaré à
» ses confidens *qu'il avoit en Allemagne une*
» *correspondance très-étendue, mais nulle part*
» *plus importante qu'à Vienne*. Il savoit que le
» système de la Révolution embrassoit l'Univers;
» que la France n'étoit que le *théâtre choisi pour*
» *une première explosion;* que les propagan-
» distes travailloient les peuples sous toutes les
» zônes; que les émissaires étoient répandus dans
» les quatre parties du Monde, et sur-tout dans
» les Capitales. — Qu'ils avoient leurs adhérens,
» et cherchoient à se fortifier spécialement à
» *Vienne et dans les Etats Autrichiens*. — En
» 1791, il avoit lu, et plusieurs autres personnes
» avoient lu comme lui, deux lettres, l'une de
» Paris, et l'autre de Strasbourg, *désignant en*
» *chiffre les noms de sept Commissaires de la*
» *propagande, établis à Vienne, et auxquels de*
» *nouveaux Commissaires devoient s'adresser*, tant

» *pour la solde de leurs travaux que pour tous les* » *conseils à prendre sur leur objet.* — Il avoit vu » plusieurs de ces *gazettes à la main*, qui, partant » de Vienne chaque semaine, et remplies d'anec- » dotes odieuses contre la Cour, de principes et » de raisonnemens contre le Gouvernement, » alloient porter tout le poison du Jacobinisme » dans les villes et les bourgs de l'Empire, et » dans les pays étrangers, sans que ceux à qui » elles s'adressoient, eussent jamais souscrit, et sans » qu'on leur demandât jamais le prix du port ou » de la souscription. Il avoit même fait passer au » Gouvernement quelques-unes de ces lettres. » — Il avoit dévoilé l'objet des voyages que l'Illu- » miné *Campe* faisoit à Paris, et ses relations » avec d'Orléans et Mirabeau. — Il savoit encore » de *science certaine* les projets du Mirabeau » Allemand, » c'est-à-dire de Mauvillon, l'adepte enrôleur de Mirabeau, et celui-là même qui dans une lettre interceptée et conservée dans les archives de Brunswick, écrivoit à l'Illuminé *Cuhn* : « *Les affaires de la Révolution vont toujours* » *mieux en France ; j'espère que dans peu* » *d'années cette flamme prendra aussi par-tout* » *et que l'embrasement deviendra général : alors* » *notre Ordre pourra faire de grandes choses.* » (Juin 1791.) M. *Hoffmann*, dis-je, savoit que ce même Mauvillon « avoit formé un plan très-dé- » taillé pour révolutionner toute l'Allemagne ; » que ce plan envoyé dans la plus grande partie » des Loges maçonniques, et dans tous les clubs » de l'Illuminisme, circuloit dans les mains des » émissaires et des propagandistes, déjà tout oc- » cupés à soulever le peuple dans les avant-postes, » et dans toutes les frontières d'Allemagne. » (*Extrait de la sect.* 19, *avis important d'Hoffmann, t.* 1.) Tandis que ce zélé citoyen dévoi-

loit ces intrigues de la secte à Léopold, il correspondoit avec ce M. Zimmermann de Berne, également révéré des savans, cher aux bons citoyens, odieux aux Jacobins illuminés, dont il ne connut les mystères que pour avertir la société de leurs complots. M. Zimmermann, de son côté, rédigeoit pour le même Prince un important Mémoire sur les moyens d'arrêter les progrès de la Révolution. (*Voy. lett. d'Hoffmann dans l'Eudemonia, t.* 6. *N.*° 2.) Mais les Jacobins étoient eux-mêmes instruits de toute la haine que Léopold leur portoit. Ils savoient que le principal auteur du traité de Pilnitz n'étoit pas moins à craindre pour eux que Gustave; *et ils étoient bien résolus à prouver qu'un Empereur même ne s'opposeroit plus impunément à leurs complots.* (Avis import.)

Au moment où ces deux Souverains faisoient leurs préparatifs, le Roi de Prusse avoit rappelé de Vienne son Ambassadeur, le Baron de *Jacobi Kloest*, que les Frères tenoient pour propice à leur cause. Le comte de *Haugwits*, plus décidé alors pour le traité de Pilnitz, devoit prendre la place de *Jacobi*. Cette nouvelle fut annoncée par les adeptes nouvellistes de Strasbourg, avec l'apostille suivante: « Les politiques augurent de là, » que l'union établie entre les deux Cours sera » consolidée. Il est certain du moins qu'il est bon » de le faire croire aux Français; mais dans les » pays despotiques, dans *les pays où le sort de » plusieurs millons d'hommes dépend d'un mor- » ceau de pâte, ou de la rupture d'une petite » veine, on ne peut plus compter sur rien.* » Quand même on supposeroit que la Cour de » Prusse agît de bonne foi avec celle d'Autriche, » ce qui est bien difficile à croire; ou celle d'Au- » triche avec celle de Berlin, ce qui est bien plus » incroyable encore, *il ne faudroit qu'une indi-*

» *gestion, une goutte de sang extravasé pour* » *rompre cette brillante union,* » Cette apostille du courrier de Strasbourg, N.° 53, étoit datée *art. Vienne, 26 Février* 1792. Léopold mourut empoisonné le premier Mars suivant, et Gustave fut assassiné dans la nuit du 15 au 16 du même mois. (*Voyages de deux Français dans le Nord, t.* 5, *chap.* 12.)

Le premier soin du jeune Empereur succédant à Léopold, fut de renvoyer tous les cuisiniers Italiens, pour ne pas avoir auprès de lui ceux qui avoient versé à son père le poison, connu sous le nom de *bouillon* de Naples. Héritier des sentimens de Léopold pour la coalition, François II ne s'est pas contenté de montrer son zèle contre la secte, par la valeur qu'il fit paroître dans les armées. Pour attaquer l'Illuminisme jusque dans ses souterrains, en 1794, il fit proposer à la *Diète de Ratisbonne* la suppression de toutes les sociétés secrètes, *de Maçons, Rose-Croix, Illuminés de toutes les espèces.* Ils avoient auprès de ce premier Conseil de l'Empire Germanique, des adeptes zélés. Ils opposèrent leurs intrigues à la demande de l'Empereur. Ils prétendirent que le Corps de ces Illuminés n'étoit que ces petites associations de jeunes écoliers, dont on voyoit tant d'exemples dans les Universités protestantes. Ils firent objecter par les agens de Prusse, de Brunswick et d'Hanovre, que l'Empereur pouvoit défendre ces Loges dans ses propres Etats; ils revendiquèrent pour les autres toute la liberté Germanique.

Tout ce que l'Empereur put obtenir, fut un décret pour l'abolition des corporations d'écoliers. Non-seulement ce décret laissa les grands adeptes en pleine possession de leurs Loges, mais il resta même sans effet sur celles qu'ils avoient introduites

dans la plupart des colléges, pour illuminiser l'adolescence (*a*).

(*a*) Cette année encore, au mois de Février, les Magistrats d'Iéna ont été obligés de punir une douzaine de ces écoliers, dont la Société, sous le nom d'*Amicistes*, étoit gouvernée par des adeptes. Pour les disposer à tous les mystères de l'Illuminisme, ces Supérieurs secrets leur représentoient le serment fait à leur Société comme le plus étroit des engagemens, dont la violation seroit suivie pour eux des plus terribles châtimens. — Ensuite ils leur demandoient s'ils étoient assez éclairés pour croire qu'ils pouvoient, *sans blesser leur conscience*, oublier le serment fait au Supérieur du collége, de n'entrer dans aucune Société secrète. — S'ils se croyoient assez honnêtes pour ne s'en prendre qu'à eux-mêmes, et n'accuser personne dans le cas où le Magistrat les puniroit d'avoir manqué à cette promesse. — S'ils se croyoient assez de courage *pour rester dans leur Société*, *quand même on les auroit forcés de l'abjurer* — L'Illuminé que leur réponse avoit satisfait, leur remettoit le Code des *Amicistes*; et ils y lisoient, qu'avec leurs associés ils forment *un Etat dans l'Etat*; qu'ils ont leurs *lois propres*, d'après lesquelles ils jugent des affaires même qui sont *hors de leur cercle*, ce qui exige le plus profond secret; que s'il se trouve plusieurs associés dans une même ville, ils y établiront une Loge, qu'ils y travailleront de tout leur possible à la propagation de leur Société; que s'ils changent de résidence, ce qu'ils ne doivent faire que dans une extrême nécessité, ils correspondront par lettres avec leur Loge, dont le Secrétaire entretiendra la correspondance avec les autres Loges, en leur marquant le nom, les qualités, la patrie des nouveaux reçus; qu'ils obéiront aux Supérieurs de l'ordre; qu'ils secourront les Frères, et procureront leur avancement; qu'enfin ils doivent être prêts à *sacrifier à l'ordre*, *leur fortune et leur sang*.

Plusieurs de ces jeunes *Amicistes*, dont l'Ordre étoit jusqu'alors considéré comme un des plus innocens, ont refusé de donner la liste des Frères, pour ne les point compromettre. Ils ont dit que dans cette liste se trouvoient *des hommes de qualité*, *d'honneur*, *des Magis-*

Tandis

Tandis que le jeune Empereur s'occupoit à supprimer la secte des complots, elle méditoit celui qui devoit opérer la Révolution dans tous les Etats Autrichiens. Elle avoit perdu dans Vienne

---

trats et autres gens constitués en dignité. (Voyez le procès-verbal de ce jugement, ou bien le *Staats und gelehrte zeitung* d'Hambourg, N.° 45, 13 Mars.)

Si l'on veut savoir en quel état les jeunes gens sortent de ces Loges et de ces Colléges, en voici un exemple copié des notes que j'ai reçues d'Allemagne. « Dans le moment où j'écris ceci, (13 Juillet 1794) aux bains qui sont à quatre lieues d'Hanovre, se trouve un jeune homme arrivé ces jours derniers de l'Université d'*Iéna*, où il a fait ses études. C'est le Comte régnant de *Plattemberh*, un des plus riches Seigneurs de l'Allemagne, âgé de 24 ans, né de parens catholiques, et neveu du Ministre Prince de *Caunitz*. En conséquence des études que ce jeune Seigneur a faites à Iéna, il s'habille complètement dans le costume d'un démocrate, et en affecte toute la grossièreté. Il a prétendu que son domestique fût assis à côté de lui à table d'hôte, ce qui lui a été refusé. Ce jeune *Egalité* chante par-tout avec la jeunesse qui se rassemble autour de lui, le *çà-ira* et la chanson Marseillaise. — *Qu'on ne prenne point ceci pour une historiette, qui ne regarde qu'un individu fou. Sa folie est maintenant la folie régnante parmi les étudians de toutes les Universités d'Allemagne; et cette folie est le produit de la doctrine qui leur est enseignée par leurs professeurs, sans que les Gouvernemens s'y opposent.* »

Par les mêmes notes que j'ai reçues d'un Protestant, on voit que l'Université de *Halle* en Saxe, où la plupart des sujets du Roi de Prusse vont faire leurs études, ne le cède en rien à celle d'*Iéna*. En Avril 1794, les chefs de la commission religionnaire de Berlin, MM. *Hermes* et *Hilmer*, s'avisèrent, par ordre du Roi de Prusse, de visiter à Halle le gymnase luthérien, et de désapprouver bien des choses. Les écoliers les reçurent aux cris de *pereant*, et les forcèrent de s'enfuir au plutôt. Leurs Ministres religieux sont exposés aux mêmes avanies; ils font aboyer les chiens contre leurs prédicateurs; ils se permettent dans leurs Temples ce qu'on

un de ses grands adeptes, par la mort du Chevalier *de Born*, qui de toutes ses richesses ne laissoit que des dettes immenses, fruit de ses largesses envers les Frères propagandistes. Deux adeptes, non moins zélés et plus entreprenans, lui avoient succédé. L'un étoit *Hebenstreit*, lieutenant de place à Vienne même; l'autre un ex-capucin Croate, nommé *Mehalovich*, que Joseph II avoit eu l'imprudence de défroquer et de revêtir d'une prélature en Hongrie, pour le récompenser de la disposition dans laquelle cet apostat s'étoit présenté à lui, pour seconder toutes ces prétendues réformes dans l'Eglise. A ces deux conjurés s'étoient unis une foule d'autres adeptes, parmi lesquels se distinguoient le Capitaine *Bileck*, professeur de mathémathiques à l'académie de Neustadt, le lieutenant *Riedel*, le professeur de philosophie *Brandstæter*, le stupide, mais riche marchand *Hackel*; et enfin *Wolstein*, l'un de ces adeptes dont la secte avoit eu l'art de faire payer l'apostolat et les voyages par l'Empereur Joseph, sous prétexte des connoissances à acquérir dans l'art vétérinaire, dont cet adepte étoit devenu professeur.

L'importance et le nombre des conjurés peut s'apprécier par le plan même du complot qu'ils avoient tramé en 1795. Leur influence auprès de la Cour leur avoit fourni le moyen de former à Vienne une garnison toute composée de citoyens aisés et honnêtes, peu accoutumés à porter les armes. Ils les avoient choisis dans cette classe, en se munissant des ordres né-

---

ne se permettroit pas dans les rues. « Les *Illuminés divulguent eux-mêmes ces infamies*, pour que les élèves de leurs Sociétés *Amicistes* aient le *courage d'en faire par-tout autant.* » Ainsi se forme la jeunesse par-tout où la secte domine.

cessaires pour les forcer à cette espèce de service, sous prétexte des dangers de l'Etat. En alléguant toujours les ordres de l'Empereur, ils les traitoient de la manière la plus dure, pour exciter leur mécontentement, et les trouver tous irrités contre la Cour, au moment de la révolution qu'ils méditoient. La populace étoit à eux, et ils savoient se l'attacher encore davantage, en l'excluant du service militaire, sans pour cela l'exclure des sommes qu'ils distribuoient secrètement aux bandits auxquels l'arsenal devoit s'ouvrir au jour convenu. En ce jour devoit se ménager une émeute générale, pendant laquelle *Hebenstreit*, suivi de quelques légions, devoit s'emparer de la personne de l'Empereur, tandis que d'autres bandes pourroient forcer l'arsenal et prendre leur poste sur les remparts. Maîtres de l'Empereur, les conjurés devoient le forcer à signer leur code des *Droits de l'homme*, c'est-à-dire divers Edits déjà tous rédigés, par lesquels les droits des Seigneurs ou des riches se trouvoient abolis, tous les hommes déclarés égaux et libres, sous la Constitution du peuple souverain. Ces Edits devoient être envoyés dans toutes les provinces, au nom de l'Empereur même, comme s'il eût joui de toute sa liberté. Du reste, sa personne devoit paroître respectée, à peu près comme celle de Louis XVI, sous son geolier Lafayette. Il n'est point dit si l'*aqua toffana* devoit être employée à la dose qui hébète ou à celle qui tue; il paroît même que le projet étoit de conserver ce jeune Prince, au moins comme un ôtage; mais dans tous les cas, la liberté ne devoit lui être rendue que lorsque le peuple, accoutumé à la nouvelle égalité et liberté, se trouveroit muni des biens des Seigneurs, et de toute la force nécessaire pour en rendre impossible la

restitution, et le retour de l'ancienne Constitution. Tous les moyens préparatoires étoient pris ; le catéchisme des *Droits de l'homme* et toutes les brochures incendiaires étoient répandues avec profusion dans les villages et les cabanes. La révolution avoit même ses adeptes femelles, ses dames Staël ou Necker. La Comtesse de *Marchowich* sur-tout se distinguoit en Hongrie, par son zèle à distribuer le nouveau catéchisme. Le jour fatal étoit sur le point de paroître, quand un événement singulier, que les conjurés n'avoient pas prévu, fit avorter toutes leurs mesures.

En l'absence de *Méhalovich*, un de ses domestiques, s'amusant avec son camarade, s'étoit avisé d'endosser l'habit de Capucin que son maître conservoit dans sa garde-robe, lorsque tout-à-coup *Méhalovich* arriva à la porte de la maison. Le domestique peu accoutumé au froc, et ne pouvant s'en débarrasser assez vîte, envoya son camarade ouvrir la porte, et se cacha sous le lit de son maître. Celui-ci entra accompagné d'*Hebenstreit* et de *Hackel*. Ils se croyoient seuls. Le domestique entendit toute leur conversation. Elle roula toute entière sur le complot qui devoit éclater dans trois jours, *Hebenstreit* renouvela sur son épée le serment des conjurés; *Méhalovich* lui remit, pour l'exécution du projet, cinq cent mille florins, qu'il avoit cachés dans un clavecin. A l'instant où le domestique se retrouva libre, il vola rendre compte aux Ministres de tout ce qu'il venoit d'entendre.

Tous les Conseils tenus sur une découverte de cette importance, les principaux conjurés furent arrêtés la veille du jour même où le complot devoit éclater. Hebenstreit fut pendu à Vienne, et Méhalovich décapité à Presbourg, avec sept

Gentilshommes Hongrois, ses complices. Divers autres furent condamnés, les uns à l'exil, les autres à une prison perpétuelle.

Ainsi que l'Empereur à Vienne, le Roi de Prusse a eu ses conspirations à prévenir à Berlin. Les papiers de l'adepte Niveleur *Leuchsenring*, avoient déjà averti Guillaume III de celle qui se tramoit par les Frères; il s'en préparoit une nouvelle au mois de Novembre 1792. Le signal donné pour l'insurrection, étoit le feu à mettre à deux maisons, dans différens quartiers de la ville. Au jour convenu, ces deux maisons furent réellement incendiées. Mais les Frères s'étoient flattés que la garnison s'y porteroit, suivant l'usage, pour éteindre les flammes et empêcher le désordre. Au moment où elle auroit quitté ses postes, les rebelles devoient s'en emparer et donner l'essor à leurs brigands. Heureusement le Gouverneur, M. le général Mœllendorff, avoit été instruit de ce complot. Il ordonna aux troupes de rester à leurs postes. Les conjurés se voyant prévenus, n'osèrent se montrer. Les incendiaires furent saisis, la conspiration avorta, et Guillaume III conserva sa Couronne. En Prusse.

Instruit de l'intention des conjurés, et de tous leurs rapports avec les Jacobins Français, ce Prince eût dû, ce semble, montrer plus de constance dans la coalition des Princes contre la Révolution Française. Des jalousies de Cour, des intérêts qui se croisent trop habituellement entre Vienne et Berlin, le décidèrent peut-être à une paix qu'il n'étoit point du tout dans son cœur de faire avec les ennemis de toutes les Puissances; mais il est difficile aussi de se cacher l'empire que devoient avoir sur ses résolutions ces mêmes hommes dont il détestoit les principes désorganisateurs. On a vu les adeptes de

Weishaupt se cacher dans le fond des Loges maçonniques ; on a vu Philon Knigge annoncer des découvertes merveilleuses qui pouvoient donner à la secte tout l'empire de l'illusion sur les esprits crédules. Malheureusement pour Frédéric-Guillaume III il s'étoit enfoncé dans ces Loges dont les Illuminés, sous le nom de *Rose-Croix*, avoient fait le théâtre de leurs merveilles, c'est-à-dire, celui de leur charlatanisme ; et voici ce que m'ont appris les lettres d'un savant Protestant, qui avoit eu avec sa Majesté Prussienne elle-même de longs entretiens sur la Franc-Maçonnerie. Pour ôter à Guillaume son respect pour l'Ecriture, ces *Rose-Croix* étoient venus à bout de lui faire croire que la Bible et l'Evangile des Chrétiens étoient *défectueux ;* qu'il existoit une doctrine bien supérieure dans les *livres sacrés d'Enoch et de Seth*, que l'on croyoit perdus, mais dont ils se disoient seuls en possesion. Si Guillaume avoit pu être désabusé, il eût cédé aux démonstrations de notre savant, qui l'invita à lire ces prétendus livres d'*Enoch* et de *Seth*, c'est-à-dire, ces apocryphes rapsodies qu'on lui donnoit pour des productions si précieuses, si rares, si secrètes, depuis bien long-temps imprimées dans la *collection* de *Fabricius*. Sa Majesté parut reconnoître la ruse de ces empyriques Mystagogues ; mais la curiosité a ses foiblesses. Les hiérophantes *Rose-Croix* l'entraînèrent de nouveau par le charme de leurs prétendues apparitions. La crédulité de Guillaume, en ce genre, étoit si notoire, qu'en 1792 on vendoit à la foire de Leipsic des vestes appelées *du Jésus de Berlin*, (*Berlinische Jésus westen*) en mémoire de ce que les Frères ayant tout-à-coup annoncé l'apparition de *Jésus-Christ*, et Guillaume ayant eu la bonhomie de demander comment il étoit habillé, ils lui avoient

répondu : *en veste écarlate, avec des revers noirs et des tresses d'or*. Si l'on peut s'en tenir à ce que j'apprends par la même voie, Guillaume méritoit en quelque sorte ces humiliantes mistifications; car le grand empire de ces charlatans sur son esprit, venoit non-seulement de ce qu'ils flattoient ses inclinations pour les absurdités de la magie, mais bien plus encore de ce qu'ils autorisoient son penchant déréglé pour le sexe, en lui disant savoir que Jésus-Christ lui permettoit d'avoir des douzaines de femmes à la fois.

La plus fameuse de ses courtisanes étoit cette *Riez*, devenue Comtesse de *Lichtenau*. Le procès qu'on lui a intenté eût probablement dévoilé les mystères de l'intelligence qu'on lui suppose avec les Jacobins Français, dont on dit qu'elle reçut de si riches présens, et avec *Bischofs-Werder*, qu'on nous dit aujourd'hui occupé de projets bien différens. Nous aurions su comment concilier et cette haine réelle de Guillaume pour le Jacobinisme, et le courage personnel qu'il montroit en combattant contre eux, et cette paix qu'il fit avec eux dans un temps où les armées pouvoient si efficacement contribuer à leur destruction. Mais son successeur a cru signaler sa bonté et sa prudence, en jetant au feu les actes de ce procès, en disant qu'il ne les liroit pas, crainte de voir mêlés dans ces intrigues *des hommes qui pourroient être encore utiles*. D'autres Princes peut-être eussent trouvé plus sage de les lire, pour apprendre à connoître des hommes qui peuvent encore être fort nuisibles. Quoi qu'il en soit du vrai motif qui arrache à l'histoire ce monument, tout nous dit que Frédéric-Guillaume IV a hérité de la haine de son père pour la secte, sans hériter de ses foiblesses et de ses illusions. Les Franc-Maçons de Berlin ont osé le prier de confirmer leurs

Loges par des lettres-patentes ; il les a renvoyés, en leur disant qu'une pareille faveur seroit contraire à ce qu'il doit à ses autres sujets ; qu'ils pouvoient cependant compter sur sa protection, en s'abstenant de tout projet contraire à la tranquillité publique. Cette assurance a été sans doute suivie de la promesse des Franc-Maçons de se montrer toujours fidèles à sa Majesté. Ils faisoient tous les mêmes promesses sous le feu Roi ; et cependant j'ai vu à Londres des Maçons honnêtes alarmés des discours qu'ils avoient entendus dans des Loges Prussiennes, très-peu de temps avant la mort de Guillaume III. D'après leur relation, les propos menaçans de ces Loges ne le cédoient en rien aux propos frénétiques du grand club des Jacobins de Paris. « Quand serons-nous » enfin délivrés du tyran ? Quand imiterons-nous » nos Frères de Paris ? N'est-il donc pas temps » aussi pour nous de nous montrer enfans de la » liberté et de l'égalité, et vrais Maçons ? » Ces discours, et des expressions plus flétrissantes encore pour le Roi, n'étoient pas dans la bouche d'un seul Frère ; des Loges entières se livroient à cette frénésie dominante, sur-tout dans quelques adeptes plus unis aux Français. Voilà ce dont plusieurs Franc-Maçons arrivés de Prusse à Londres, m'ont assuré devant plusieurs personnes avoir été témoins dans des Loges Prussiennes. Ce n'est pas non plus une circonstance à mépriser dans les dispositions des Frères, que la révolution à laquelle vient de se soumettre la Loge appelée à Berlin *Royal-York*. On sait par les nouvelles publiques, que cette Loge a établi dans son sein *un Directoire, un Sénat des anciens et un Sénat des jeunes ; selon le modèle du Gouvernement Français actuel*. A quel point cette révolution dans le sein des mystères, annonce-t-elle l'impa-

tience de celle que les Frères et les Pentarques de Paris travaillent à rendre générale ? C'est ce qu'il ne m'est pas donné de fixer; mais ce que je sais très-positivement, c'est que les Jacobins de Paris ont ailleurs que dans les Loges leurs troupes auxiliaires. Ils ont aussi leurs Frères envoyés de Paris jusques dans les armées Prussiennes. Ils ont leurs soldats payés, d'un côté, par le Roi de Prusse pour le maintien du Trône, et de l'autre payés par les Pentarques directeurs, pour travailler les régimens Prussiens et leur apprendre à renverser le Trône. La générosité des Jacobins va même à pensionner en France les femmes de ces apôtres déguisés en soldats. Ce que toute l'Europe sait encore en ce moment, c'est que l'adepte Ambassadeur Syeyes est à Berlin. Si jamais sa mission est remplie, ce seront encore de nouvelles conquêtes à expliquer comme celles de l'Italie. Enfin ce que je sais, c'est que l'Allemagne entière eût cédé depuis long-temps à l'impulsion, si les Illuminés pouvoient y compter autant de triomphes que de complots.

Fatigué de ces trahisons partielles, qui ne livrent à l'ennemi qu'une ville ou une province de l'Empire, le Sénat des adeptes, alors séant à Vienne, avoit, dès l'année 1793, ou formé le projet, ou reçu les ordres nécessaires pour l'exécution d'un projet rédigé en trente articles, pour donner à la fois tout l'Empire à la Révolution. Déjà de cette ville étoient parties des lettres affranchies jusqu'à Egra, pour Gotha, Weymar, Dresde, et cent autres villes, fixant au premier Novembre le jour désigné aux Frères pour celui de l'insurrection générale, et invitant tous les Citoyens à se munir en ce grand jour de toutes sortes d'armes, *ne fût-ce que de couteaux ;* à se rassembler sur quelques places publiques ou hors

des villes ; à se donner des chefs et à se diviser par centuries ; à courir *s'emparer de la caisse publique, des arsenaux, des magasins à poudre et du Gouvernement*. Conformément au même projet une *Assemblée Nationale devoit se manifester le même jour dans une ville de l'Empire*, et tous les Frères en insurrection devoient y envoyer leurs députés. Ces lettres couroient déjà l'Empire au mois d'Octobre ; heureusement il en fut intercepté un assez grand nombre pour faire avorter la conspiration. La secte s'en consola encore, dans l'espoir que les dix années annoncées par *Mauvillon* ne s'écouleroient pas sans que toute l'Allemagne fût révolutionnée. Les adeptes y sont en effet si nombreux, que les délais de cette révolution seroient inconcevables, sans la lenteur d'un peuple naturellement peu susceptible de l'effervescence requise pour les grandes explosions.

Les lettres qu'on reçoit de ces contrées abondent en plaintes sur cette multitude d'Illuminés. Pour expliquer comment ceux des Princes qui les connoissent le mieux, sont cependant réduits à les tolérer, je crois devoir transcrire ici, de mes Mémoires sur l'Allemagne, un article que j'ai vu confirmé par les personnes les mieux instruites, et conçu en ces termes : « Un des » Souverains d'Allemagne qui a le plus d'esprit, » le Duc de Brunswick, a souffert que sous les » auspices de *Campe*, *Mauvillon* et *Trapp*, tous » les trois fameux Illuminés, la capitale de son » pays devînt une école publique d'irréligion et » de Jacobinisme. Cela pourroit faire soupçonner » que ce Prince est lui-même un peu imbu des » principes du Jacobinisme. Mais vraiment on » lui feroit le plus grand tort ; car il ne tolère » *ces coquins* que pour échapper à leurs com- » plots. *Si je les éloigne*, dit-il, *qu'arrivera-t-il*,

» *ils iront ailleurs et ils me calomnieront. Il*
» *faudroit qu'il y eût une convention entre tous*
» *les Princes Allemands, pour ne les souffrir*
» *nulle part.* »

En attendant cette convention, il est dans ces contrées d'autres Gouvernemens qui tolèrent jusqu'à l'enseignement public des derniers mystères de l'Illuminisme. « En Saxe, par exemple, à
» *Iéna*, on souffre qu'un professeur enseigne à la
» jeunesse, que *les Gouvernemens sont contraires*
» *aux lois de la raison et de l'humanité ; et*
» *que par conséquent il n'y aura dans vingt*,
» *dans cinquante ou dans cent ans, plus de*
» *gouvernemens dans le monde.* » (Mémoires sur le Jacobinisme en Allemagne, année 1794.)

On pourroit même dire en quelque sorte : la plupart des Princes Allemands ne veulent pas que les écrivains combattent et cette doctrine et la secte qui la propage. Une société d'hommes très-estimables et très-bons citoyens, autant que l'on peut en juger par leur journal intitulé l'*Eudemonia* (le bon esprit), se consacroit à dévoiler les piéges, les principes et les dangers des *Illuminés.* Il n'est presque pas un seul Prince qui favorise ce journal, et plusieurs l'ont proscrit de leurs Etats, et y laissent librement circuler tous ceux des Jacobins. L'*Eudemonia* vient d'être défendu dans les Etats même de la maison d'Autriche, sous le spécieux prétexte que le but de ce Journal est bon, mais qu'il fait connoître des principes qui ne sont pas assez biens réfutés. La preuve qu'ils le sont beaucoup mieux que les Illuminés ne le voudroient, c'est que leur Patriarche, c'est que leur *Gazette littéraire de Gotha* savoient déjà et publioient la défense, avant que la nouvelle n'en eût encore transpiré à Vienne même. La ruse du prétexte sera moins surprenante, quand

on saura que parmi les *Commissaires de la censure*, c'est-à-dire, parmi les juges de ce Journal et de tous les ouvrages publiés à Vienne, se trouvent au moins ces deux Illuminés bien connus, *Sonnenfels* et *Retzer*, qui, très-certainement, pour des livres d'une autre espèce auroient su réclamer la liberté de la presse.

Enfin en Allemagne, il est une autre espèce de Jacobins, qui font aujourd'hui les plus grands progrès. Ceux-ci sont les disciples du Dieu *Kant*, sorti de ses ténèbres et du chaos de ses cathégories, pour nous dévoiler les mystères de son soi-disant Cosmopolitisme. Dans le système de ce fameux Docteur, 1.° il est *désespérant* de se voir obligé de chercher dans l'*espoir d'un autre monde* le but, la destination de l'*espèce humaine*. 2.° Il n'en est point de l'homme conduit par la raison, comme des bêtes conduites par l'instinct. Celles-ci ont chacune pour but le développement de toutes leurs facultés; ce but parmi les animaux, est rempli par chaque individu. Parmi les hommes, au contraire, le but est pour l'espèce, non pour l'individu; car la vie de l'homme est trop courte pour atteindre la perfection, le développement complet de ses facultés. Dans la classe de l'homme, *tous les individus passent et périssent; l'espèce seule demeure, seule elle est immortelle*. 3.° Pour l'homme encore, le but de l'espèce ne peut se remplir, c'est-à-dire ses facultés ne peuvent se développer entièrement que dans la société la plus parfaite. 4.° Cette société la plus parfaite seroit une *confédération générale* de tous les peuples, tellement unis entre eux qu'il ne fût plus parlé de dissensions, de jalousies, d'ambition, de guerres. 5.° Des milliers et des milliers d'années s'écouleront peut-être avant l'heureuse période de cette paix perpétuelle; mais « quelque idée qu'on » se fasse du libre exercice de la volonté, *si est-*

» *il certain que les résultats apparens de cette » volonté, les actions des hommes, sont, ainsi » que tous les autres faits de la nature, déter- » minés par des lois générales.* » Cette nature marche d'un pas lent, mais certain, à son objet. Les vices, les vertus, les sciences, les dissensions des hommes, ne sont pour elle que des moyens sûrs et infaillibles, par lesquels elle conduit l'espèce humaine, de génération en génération, à la parfaite civilisation. Tôt ou tard, l'époque de la confédération générale, de la paix perpétuelle, arrivera. Cependant à cette époque même, l'espèce humaine *n'en sera encore qu'à moitié chemin de son perfectionnement.* — Je ne sais pas s'il plaît au Dieu *Kant* de nous dire quelle est l'autre moitié de la route qui reste à parcourir. (*Voy. Idée d'une histoire universelle dans les vues du citoyen du monde, par M. Kant, spectateur du Nord, Avril* 1798.) Mais en attendant, ses disciples en grand nombre nous disent que « l'Europe doit nécessairement se dissoudre en » autant de Républiques qu'il y a maintenant de » Monarchies ; et qu'alors seulement le genre » humain se montrera dans toute sa force et sa » grandeur ; qu'alors on ne verra plus des êtres » incapables à la tête des Nations ; qu'*elles arri- » veront à ce haut degré de perfection dans » lequel se trouve aujourd'hui la France, où la » naissance n'est plus rien, où l'on parvient à » tout par le génie et les talens.* » (Mémoires sur le Jacobinisme en Allemagne.) En attendant encore, d'autres disciples sentent parfaitement ce que c'est que cette autre *moitié* du chemin à parcourir, pour arriver au perfectionnement de l'espèce ; et pour ceux-ci, l'homme perfectionné, c'est l'homme n'ayant plus d'autre maître que lui-même, d'autre loi que sa raison ; c'est l'homme

du professeur de *Iéna*, l'homme de Weishaupt et de Babœuf. (*a*)

Malgré la différence des procédés, il est en effet aisé de voir que le système du Docteur *Kant*, aujourd'hui encore professeur à *Kœnigsberg*, vient ultérieurement se confondre avec celui du Docteur Weishaupt, ci-devant professeur à Ingolstadt. C'est près de l'un et l'autre cette même haine de la Révélation, ce même esprit d'impiété, qui ne peut souffrir l'idée d'un monde à venir, ou toutes les énigmes de celui-ci se résolvent par la sagesse et la justice du Créateur, où le grand objet de chaque homme et de tout le genre humain, se dévoile au tribunal d'un Dieu vengeur et rémunérateur. C'est dans *Kant* et *Weishaupt* la même prétention au génie, punie par le délire de leurs suppositions également gratuites et absurdes, qui ne laissent à la génération présente, pour toute consolation de tous ses désastres, que le règne imaginaire de ces Cosmopolites, dont il

---

(*a*) Je n'ai point eu occassion de lire les ouvrages du Docteur *Kant* en Allemand; il a plu à M. *Nitsch* d'en publier en Anglais une espèce d'analyse. Ceux qui redouteront de jeter les yeux sur ce vrai chaos de cathégories, peuvent lire le compte qu'en a rendu le *British Critic*, Août 1796. Cette lecture suffira pour juger de l'absurdité des argumens que le Docteur Prussien entasse contre la possibilité même de la Révélation. —M. *Willich*, vient aussi se montrer l'émule de M. *Nitsch* pour la gloire du ténébreux Professeur. J'ai vu l'analyse que M. *Willich* nous donne, et les éloges qu'il fait *du projet de paix perpétuelle.* Je ne sais pas pourquoi il se contente de mettre le titre de l'ouvrage qui a le plus de rapport à celui-là, du traité dont j'extrais les principes de *Kant* sur son Cosmopolitisme. Le disciple auroit-il eu peur de mettre un peu trop à découvert l'école de son maître, et d'apprendre franchement aux Anglais à quoi doit aboutir tout ce système de Cosmopolitisme, de *paix perpétuelle !*

leur plaît de voir la terre se peupler au bout des milliers et des milliers d'années. C'est dans l'un et l'autre, la même hypocrisie de sensibilité et de vertu, cherchant à se cacher que tout individu persuadé que la nature n'a point d'objet sur lui, ne lui a point donné de but fixe et personnel, s'en fera bientôt un à lui-même, suivant son intérêt ou ses plaisirs, et se mettra fort peu en peine, de ces Cosmopolites à venir, de leur paix perpétuelle, et d'un bonheur qui ne doit luire que vingt ou trente siècles après sa mort. C'est la même ineptie d'un fatalisme qui nous montre par-tout une nature faisant toujours ce qu'elle veut, malgré toutes nos volontés, dominant toutes nos actions par ses *lois générales;* qui ne s'en plaint pas moins de nos lenteurs à seconder le grand objet de la nature, comme si nous étions libres de hâter ou de retarder par nos actions tous ses projets. Toute la différence que je vois ici entre ces deux héros du Jacobinisme Tudesque, c'est que l'un, au milieu de son école de Kœnigsberg, s'enveloppe de tous les dehors pacifiques, tandis que l'autre, dans ses mystères, presse et anime ses adeptes, souffle son enthousiasme et ses fureurs à ses Epoptes, en leur montrant le jour où il faudra recourir aux moyens de la force, subjuguer et étouffer tout ce qui leur résiste. Mais la pacifique divinité de *Kant* n'en inspire pas moins dans les écoles, le vœu de ce grand jour où les hommes de la liberté et de l'égalité domineront. Ses collègues dans les Universités, ne répètent pas tous les mêmes principes avec le même sens froid. Les disciples s'échauffent, les Jacobins sourient; et à mesure que le système s'étend, les élèves de l'une et l'autre école s'unissent, forment leurs alliances souterraines. Sous prétexte de cette paix perpétuelle qui attend les générations futures, ceux-là

ont commencé par déclarer et faire à l'Univers une guerre de cannibales ; et de ceux-ci à peine en est-il un qui ne soit prêt à livrer sa patrie, ses lois et ses concitoyens, pour hâter l'empire de leurs Cosmopolites, annoncé par l'oracle de *Kant* ou celui de l'*Homme-Roi*, prédit par le hiérophante Weishaupt.

Tel est aujourd'hui l'état de la secte en Allemagne. Elle est dans les Clubs, dans les Loges, dans les Sociétés littéraires, dans les Bureaux des Dicastères, et dans le sein même des Princes. Elle y varie ses formes et ses noms ; mais sous tous les noms et toutes les formes possibles, elle tient ces malheureuses contrées sous la trame d'une conspiration habituelle. Tous les Trônes y sont sur un volcan, dont les feux n'attendent, pour éclater, que le moment propice à l'explosion.

La secte en Angleterre.

Pourquoi ne m'est-il pas donné d'annoncer que la secte conspiratrice a au moins respecté celle des Nations qui, le plus sagement contente de ses lois, devoit aussi se montrer la plus constante à repousser les mystères et les complots désorganisateurs ? Mais l'adepte *Rœntgen*, Ministre de *Petkun*, envoyé à Londres, sous les auspices d'un grand Prince, n'est pas le seul apôtre de Weishaupt qui ait traversé l'Océan pour illuminiser l'Angleterre. Au seul nom de *Xavier Zwack*, on s'est ressouvenu à Oxford du séjour que ce digne élève du Fondateur étoit venu y faire pendant un an entier, après sa fuite de Bavière. L'exactitude de son signalement, tel que je l'ai traduit des écrits originaux, n'a pas permis de méconnoître le vrai *Caton* de l'Ordre. On a conçu alors quel étoit son véritable objet, lorsqu'il disoit n'être venu dans cette ville que pour s'instruire dans sa fameuse école. Mais le temps et le lieu étoient peu propices à une mission, à des principes

qui

qui ne devoient aboutir qu'à lui concilier le plus juste mépris de la part des Docteurs. Celui qui lui avoit confié quelques découvertes, l'astronome *Hornsby* n'en a pas moins conçu comment l'adepte *Zwack* avoit pu les publier en Allemagne, comme le fruit de son propre génie, et comment, dédaigné par l'Université, il avoit évité de s'y montrer de nouveau, quoiqu'il n'en fût parti qu'en annonçant son retour pour l'année suivante. D'autres apôtres sont venus suppléer à sa mission ; et notre zèle pour la vérité, notre reconnoissance pour une Nation à qui nous devons un asile, nous obligent de l'avertir que cette mission des enfans de Weishaupt, n'a pas été absolument sans fruit pour les adeptes.

Quand M. Robison a imprimé qu'il existoit en Angleterre des Loges maçonniques souillées par la présence et la fraternité des Illuminés Bavarois, l'honneur patriotique s'est récrié ; des hommes qui se font une espèce de tribunal sur l'opinion publique, ont cru avoir le droit de sommer ce respectable écrivain de produire ses preuves. Je ne sais point quelle a été la réponse de M. Robison ; je sais seulement qu'il auroit pu leur dire : lorsque les personnes constituées en autorité voudront m'interroger, je suis prêt à répondre. Je répondrois aussi à ceux qui, sans autorité, me demandent ces preuves ; mais il en est que les circonstances peuvent empêcher de rendre publiques. Il en est qu'il suffit de dévoiler au Ministère, à cause des précautions à prendre pour déjouer la secte. Il en est même qui sont démonstratives pour un auteur, par une multitude d'incidens qui les rendent évidentes pour lui, sans que pourtant il puisse les appuyer de ce qui est requis pour les rendre légales.

Je fais ces observations avec d'autant plus de

fondement, que très-certainement les Ministres ont entre les mains des preuves compétentes, que leur sagesse cependant ne permet pas de rendre publiques. Je les fais, parce que M. Robison nous en a dit au moins assez dans son appendice et dans ses notes, pour persuader qu'il est suffisamment instruit, quand il annonce l'intrusion des Illuminés dans quelques Loges Anglaises et Ecossaises, sans se croire obligé de désigner ces Loges, ou sans pouvoir même les spécifier. Mais il n'a pas voulu sans doute s'exposer au sort du célèbre chevalier Zimmermann, que tout le monde sait avoir été, dans de pareilles circonstances, la victime de l'Illuminé Knigge, non assurément que celui-ci fût accusé innocemment, mais parce qu'il manquoit alors contre lui une de ces preuves qu'on appelle légales; parce qu'il n'étoit pas alors assez facile de démontrer légalement que *Philon* et *Knigge* n'étoient que deux noms du même homme; ce qui est aujourd'hui si évident par ses ouvrages mêmes et par ceux des adeptes. Il seroit à souhaiter que les mêmes hommes qui se sont permis de traiter M. Robison de calomniateur, eussent réfléchi que la secte a bien des moyens pour influencer de pareils jugemens; qu'il est dans ses lois de perdre dans l'opinion publique les écrivains de mérite qu'elle ne peut attirer dans ses piéges; que M. Robison est très-certainement un de ceux qui ont à ce titre un vrai droit à sa haine. J'ajoute volontiers : il seroit à souhaiter que M. Robison eût pu répondre, en publiant toutes ses preuves; je suis très-convaincu que ceux-là même qui se sont permis de le juger d'une manière si incompétente et si outrageante, lui auroient voté des remercîmens pour le service qu'il a rendu à sa patrie, dont le zèle est sans doute dans leur cœur comme dans le sien même,

mais dont ils n'ont pas pu connoître les dangers comme lui.

Malgré l'opposition qui se trouve entre ce respectable auteur et moi, sur quelques articles, et spécialement sur la Religion catholique (*a*) et sur les Jésuites, dont il eût parlé bien différem-

(*a*) Je ne pense à rien moins ici qu'à répondre aux préjugés religieux de certains écrivains contre les Catholiques; mais que font à la Révolution Française la confession, les vœux monastiques, les indulgences, la juridiction purement spirituelle du Pape, et autres articles de cette nature? La preuve que tous ces objets-là sont bien loin de contribuer à cette Révolution, c'est que les Jacobins n'épargnent rien pour les détruire. Dans un livre contre ces Jacobins, à quel propos allez-vous donc exhaler l'humeur que notre symbole vous inspire? Je pourrois dire à bien des auteurs coupables de cette imprudence : commencez au moins, Messieurs, par mieux connoître notre foi; et dans l'occasion vous verrez si nous savons la défendre. Je pourrois dire à d'autres : laissez-nous à nous-mêmes le soin d'exposer ce que nous croyons ou ce que nous ne croyons pas. Vos justifications mêmes en ce genre peuvent nous être à charge, malgré toutes vos bonnes intentions. M. Robison croit très-certainement avoir parlé en faveur de l'Eglise de France, lorsqu'il nous dit que cette Eglise s'étoit depuis long-tems mise dans l'indépendance de la Cour de Rome. Si par la Cour de Rome, il entend une domination temporelle du Pape, l'Eglise de France n'a jamais eu la peine de s'y soustraire; elle ne l'a jamais reconnue. S'il entend la juridiction purement spiruelle du Pape, nos Evêques, et tout notre Clergé, et tous nos Catholiques Français sont loin de vouloir s'y soustraire. Tous croient encore ce qu'ils ont toujours cru, que le Pape, successeur de St. Pierre, a sur l'Eglise de France, comme sur toutes les autres, les droits du premier des Pasteurs. Tous savent que cette juridiction du Souverain Pontife tient à notre symbole, comme une partie essentielle de la Hiérarchie établie par Jésus-Christ. Mais tous savent aussi que cette juridiction du Pape, comme celle de tout Evêque, de tout Pasteur n'est nullement un royaume de ce monde, qu'elle nous laisse tous nos devoirs envers les Souverains,

ment, s'il eût eu comme nous sous les yeux la preuve que toute l'histoire de leur Maçonnerie n'est qu'une fiction et une ruse dont les Illuminés se sont servis pour duper les Maçons, et détourner des vrais conjurés l'attention du public; malgré cette opposition, je ne cesserai point de dire qu'il a mérité la reconnoissance de ses compatriotes, en leur montrant la monstrueuse secte qui ne les comprend pas moins que les autres Nations dans

---

et qu'elle ne peut en aucun sens nous dispenser de la fidélité, de la soumission aux lois de l'état.—Je proteste donc hautement contre ceux, qui de mon estime pour M. Robison, croiroient pouvoir conclure que mes éloges tombent aussi sur les parties de son ouvrage auxquelles ma foi me défend de souscrire. — Je profite de cette occasion pour observer que, lorsqu'il s'agit de la Révolution, Protestans et Catholiques, tous doivent faire cause commune, et laisser là les préjugés religieux des uns contre les autres, puisque l'impiété des Jacobins ne veut du symbole ni des uns ni des autres. D'ailleurs chaque parti a presque également perdu le droit de se louer plus que les autres sur la Révolution. Weishaupt et Caton-Swack sont des Catholiques apostats; Philon Knigge et Nicolaï sont des Protestans apostats; Thom-Payne est un Anglican apostat. En France, les Bourgeois catholiques de Paris, les Bourgeois calvinistes de Nîmes; en Irlande, une partie de la populace catholique dans les armées des révolutionnaires, et leurs chefs protestans; des Illuminés sortis en Allemagne d'une Université catholique, et toutes les Universités luthériennes se remplissant de Professeurs illuminés; tout cela devroit bien mettre fin aux reproches mutuels. Je trouve sur cet objet beaucoup plus de sagesse dans les Allemands luthériens ou calvinistes avec qui je corresponds. Ils n'épargnent pas plus les uns que les autres; et ce sont eux-mêmes qui souvent me font observer la multitude des hommes de leur communion, devenus illuminés. Ils voient le Jacobinisme combattant toutes les communions; et ils ont raison de vouloir que toutes oublient leurs reproches mutuels pour se réunir contre les Jacobins.

ses complots. J'applaudirai toujours à la justice de sa cause, à l'ardeur de son zèle et à la droiture de ses intentions. En attendant qu'il croie pouvoir développer ses preuves sur ce qu'il dit de l'Illuminisme de certaines Loges maçonniques Anglaises, je dirai au moins une partie des miennes.

Il est en Angleterre deux hommes que je sais avoir été recherchés par les Apôtres Illuminés. L'un est un très-honnête Officier de marine, qui conserve contre eux toute l'indignation dont un cœur honnête est susceptible, et que le sien conçut, lorsqu'il se vit atrocement dupé par un Frère insinuant qui, sous prétexte de dévoiler les mystères maçonniques, l'entraînoit dans ceux de Weishaupt. L'autre est un homme de mérite, qui auroit pu en savoir davantage s'il n'avoit pas trahi sa vraie façon de penser, mais dont les lettres me répondent au moins de la vérité des faits suivans.

Parmi les livres qui nous montrent le mieux la multitude des Loges illuminisées, parmi ceux mêmes que les Frères Enrôleurs donnent à leurs Candidats d'un certain rang, il en est un qui a pour titre, *Les Paragraphes*. On voit dans cette production cet adepte, grand voyageur, du même nom que le chevalier Zimmermann, tout glorieux d'avoir fait en Angleterre ce qu'il a fait en Italie et en Hongrie, d'avoir conquis à son Illuminisme plusieurs Loges de Franc-Maçons Anglais. Dans quelques-unes de ces Loges, l'Illuminisme fut très-bien accueilli; mais sur cinq dont l'auteur de la lettre est certain, il en est deux qui bientôt renoncèrent aux mystères de Weishaupt; les autres trois les conservent encore.

Un nouvel apôtre dans Londres succédant à *Zimmermann*, est celui qui étoit venu en Angleterre, sous le nom du Docteur *Ibiken*, nom supposé peut-être, tels que les Frères voyageurs ont

soin d'en emprunter suivant les circonstances. Quoi qu'il en soit, ce Docteur se disant *Ibiken*, émissaire des Loges éclectiques de l'Illuminisme, commença par s'unir à quelques Quakers; il fut ensuite reçu dans quelques Loges, y introduisit les moyens préparatoires, et finit par illuminiser complètement quelques-uns des Frères dupes. Il se vantoit aussi de bien des succès en Irlande et en Angleterre; il annonçoit à ses élèves que bientôt il se feroit dans leur pitoyable et mesquine Franc-Maçonnerie, une grande révolution. — Ceux à qui ce langage étoit inintelligible, me disent l'avoir parfaitement compris, depuis que j'ai publié le code de la Secte. — Ils ont perdu de vue le Docteur *Ibiken*. La vigilance du Ministère l'a averti d'aller porter ses mystères ailleurs.

Peu de temps après cet *Ibiken*, parut encore en Angleterre un quatrième émissaire se disant Alsacien, et ci-devant aumônier dans la Marine française. Celui-ci arrivoit d'Amérique, sous le nom de *Réginhard*. Il s'attendoit à être bien accueilli de quelques Loges Anglaises en correspondance avec celles qu'il avoit laissées à Boston, et qui, disoit-il, avoient fait de grands progrès depuis leur union avec les Frères débarqués de France en Amérique. Ce *Réginhard* paroissoit moins zélé que les autres apôtres; il ne cachoit pas même la répugnance qu'il avoit pour une mission qu'il disoit lui-même peu d'accord avec son état. Et c'est de lui sur-tout que l'auteur de la lettre qui me fournit ces détails, apprit à connoître l'existence de l'Illuminisme sur les bords de la Tamise.

En voilà bien assez pour prouver que les Illuminés n'ont pas laissé leurs émissaires oublier l'Angleterre. Je dirai même plus; malgré l'honorable exception que j'ai faite pour les Loges Anglaises, je ne suis plus surpris de voir l'Illumi-

nisme accueilli par un certain nombre de leurs adeptes. Et c'est ici sur-tout que je crois devoir répéter que dans cette exception je ne comprends que cette espèce de Franc-Maçonnerie que j'ai appelée *Nationale*, celle qui se réduit aux trois premiers grades. Dès la première édition de mon second volume, j'aurois eu l'attention de borner plus expressément cette exception, si j'avois eu connoissance d'une brochure intitulée *Free, Masonry, a word to the wise!* Je vois ici les Frères Anglais se plaindre eux-mêmes de l'introduction d'une foule de grades dont il est du *devoir du Gouvernement* de réprimer l'immoralité, l'impiété, celle en particulier des *Rose-Croix*. (pag. 9.) Et je crois l'avoir prouvé : du système des *arrière-Rose-Croix* à celui de Weishaupt, le passage est aisé.

Il existe une autre production imprimée, il y a cinquante ans, sous ce titre : *De l'origine des Franc-Maçons et de leur doctrine.* Cet ouvrage m'eût été bien utile, si je l'avois connu plutôt. Qu'on ne m'accuse plus d'avoir été le premier à dévoiler qu'une *égalité* et une *liberté* impies et désorganisatrices étoient le grand secret des arrière-Loges. L'auteur de cet ouvrage l'annonçoit tout aussi positivement que moi, et le démontroit dès lors très-clairement, en suivant pas à pas les grades de la Maçonnerie Ecossaise, tels qu'ils existoient alors. Le temps a pu changer leur forme; mais très-certainement la multitude des grades mêmes appelés *philosophiques*, n'a rien ajouté à l'esprit du système qui alors se dévoiloit dans la Loge des Frères appelés *Architectes Ecossais*. Les Maçons de ce grade ne valent pas mieux que nos Illuminés. On ne sauroit croire combien ils sont rusés. Puisqu'ils sont encore répandus en Angleterre et en Ecosse, il est encore temps d'en dire un mot pour éveiller sur eux l'attention du Gouvernement. Mais

passons tout de suite à leurs derniers mystères.

« Lorsqu'un candidat se présente pour être reçu » *Architecte Ecossais*, le portier (Frère Terrible) » lui demande s'il a vocation *à la liberté*, *à l'é-» galité*, *à l'obéissance*, *au courage et à la fer-» meté.* » Quand il a répondu qu'oui, il est introduit dans la salle. « La planche, tracée sur le » plancher, ne représente plus ici le temple de » Salomon, mais les cinq animaux suivans : un » *Renard*, un *Singe*, un *Lion*, un *Pélican* et » une *Colombe*. » Après les signes et le mot du guet *Adonaï* donnés au candidat, l'orateur commence un discours énigmatique, dont voici une » partie : *La finesse*, *la dissimulation*, *le courage*, » l'amour, la douceur, la ruse, l'imitation, la » fureur, la piété, la tranquillité, la malice, la » bouffonnerie, la cruauté, la bonté et l'amitié » sont une même chose, se font dans une même » chose. Elles séduisent, inspirent de la joie, et » causent de la tristesse, procurent de l'avantage » et des jours sereins. Il y a cinq de ces choses, » et cependant elles n'en font qu'une. Bientôt, » bientôt, bientôt, par celui qui est, qui sera, et » qui a été, etc.

» Le reste du discours est dans le même goût. » Quelque obscures que ces choses paroissent, » elles ne laissent pas d'être fort claires, si l'on » fait attention aux figures qui désignent le carac-» tère des Franc-Maçons. *La finesse du Renard* » *est donc celle sous laquelle l'Ordre cache son* » *but. L'imitation du Singe, cette souplesse* » *d'esprit, cette adresse avec laquelle les Franc-* » *Maçons s'accommodent aux divers talens et* » *au goût des aspirans... Le Lion marque la* » *force et le courage de ceux qui composent la* » *société... Le Pélican est un emblême de la ten-* » *dresse qui règne parmi les Frères... L'humeur*

» *paisible de la Colombe représente la paix de* » *l'âge d'or, ou bien ces jours sereins que les* » *Franc-Maçons promettent à l'Univers.* »

L'auteur qui nous fournit ces instructions, a long-temps vécu avec les Franc-Maçons de cette espèce; il s'est souvent trouvé dans leurs Loges, dans leurs conseils, leurs délibérations sur les moyens de remplir leurs projets, et il ajoute: « Lorsqu'on procède à l'initiation d'un candidat » Ecossais, il n'est pas de règle qui oblige de lui » faire connoître, à l'instant de sa réception, l'ob- » jet de la société en termes clairs, mais seule- » ment en termes insuffisans, pour lui donner » tout-à-fait à entendre la morale et la politique » qui sont universellement reçues. Le soir de sa » réception, on ne lui dit autre chose, sinon que » la *liberté* et l'*égalité* entre les Frères sont l'uni- » que but de la société. — Mais si l'Architecte reçu » donne des marques d'une parfaite docilité pour » le but de la société, alors *on lui découvre le* » *dessous des cartes, ou plutôt l'objet capital de* » *la société, qui est de réduire tous les hom-* » *mes à une égalité réciproque, et de donner au* » *genre humain la liberté naturelle. Enfin, après* » *quelques jours d'assemblées, ils disent ouver-* » *tement que l'expression de rendre tous les hom-* » *mes égaux entre eux, et le genre humain libre,* » *comprend indistinctement toutes les personnes,* » *de quelque qualité et condition qu'elles puis-* » *sent être, sans même en exclure les Magis-* » *trats, les grands et les petits.* » (De l'origine des Franc-Maçons, grade d'Architecte.)

Les cérémonies, le catéchisme de ce grade viennent parfaitement à l'appui de ces explications. En un mot, tout y montre si bien l'objet de ces derniers mystères dans l'égalité et la liberté, que l'auteur croit pouvoir attribuer l'origine, ou du

moins la restauration de la Franc-Maçonnerie à Cromwel et à ses Indépendans. Il s'en seroit tenu à la restauration, s'il eût connu au moins le manuscrit d'Oxford. Il résulte toujours de cet ouvrage des conséquences importantes, les unes pour l'histoire de la Franc-Maçonnerie, et les autres pour le Gouvernement. Il est d'abord aisé d'en conclure que les mystères désorganisateurs des arrière-Loges sont au moins antérieurs à l'empire des Sophistes Français. Ceux-ci leur ont donné sans doute leur tournure; ils ont multiplié et varié les grades à leur manière; mais leurs principes étoient dans les Loges long-temps avant Voltaire. Les *Kadosch* mêmes étoient d'avance dans le Franc-Maçon *Architecte Ecossais*. Quand on demande à celui-ci dans son catéchisme comment il s'appelle, il répond, *rusé et simple;* le *Kadosch* peut répondre, *hardi et impatient*. La différence est dans le caractère et non dans les systèmes. Ce grade d'*Architecte Ecossais* nous explique encore d'où vient cet ascendant des Loges Écossaises, et pourquoi les autres, dans les divers Empires, sont si jalouses de correspondre avec la Mère-Loge, dite d'*Héredom de Kilvinning, en Ecosse*. C'est là que les fameux *Architectes de l'égalité et de la liberté* sont toujours supposés être dépositaires des derniers mystères. C'est là aussi que, malgré l'influence du *Grand-Orient de Paris*, aimoient à s'affilier nombre de Loges Françaises, de Marseille, par exemple, d'Avignon, de Lyon, de Rouen, et bien d'autres (*a*).

(*a*) J'ai entre les mains l'original de patentes, donnant à un Frère Maçon le pouvoir d'ériger des Loges sous la dépendance de celle de Rouen. Auprès de celle-ci réside un Provincial Maçonnique, avec le droit de juger les procès ou dissensions des Loges qui constituent sa pro-

Enfin, ce que la découverte de ce même grade d'Architecte Ecossais nous dit d'intéressant pour les Gouvernemens, sur-tout pour l'Angleterre, ce sont les dangers d'un Etat dans lequel, parmi tous ces Frères d'une innocente égalité, il en existe toujours un nombre suffisant pour transmettre les derniers mystères de la secte.

Malgré tout le secret que savent observer entre eux cette espèce d'adeptes, qui ne voit pas que leur existence est une perpétuelle conspiration contre l'Etat ? Et comment s'étonner que les Illuminés arrivés dans ces contrées y aient trouvé des hommes tout disposés à fraterniser avec eux, à réunir leurs complots et leurs moyens ? Quelque exempte que soit de ces complots la très-grande partie des Maçons Anglais, n'en est-ce pas assez pour voir que le fléau peut encore sortir de leurs Loges, et que la présence des bons n'y a long-temps servi qu'à découvrir les projets des méchans ? Qu'on ne me dise pas au contraire que les bons empêchent les mauvais d'agiter leurs complots; car il est des rendez-vous où ceux-ci savent exclure les autres, quoiqu'une même Loge serve d'asile général. Il est même aujourd'hui, et je sais les personnes qui en ont instruit le Ministère, il est des Loges maçonniques qui, suivant l'expression d'un des Frères qui les fréquentoit encore il y a peu de mois, n'ad-

---

vince; mais lorsqu'il s'agit d'affaires importantes et majeures, c'est à la Loge d'Héredom qu'est réservé le droit de prononcer. Voilà bien ce que l'Empereur eût appelé un *empire dans l'empire*, ou plutôt un *empire dans tous les empires*. Observez que *héredom* (*harodim*), suivant les Frères, est un mot hébreu signifiant *chefs, gouverneurs*. Notez encore qu'il existe un grade appelé *grand Architecte*, tout différent de celui que je viens de décrire. La multitude de ces grades ne sert qu'à mieux cacher l'objet.

mettent point de ceux qu'ils appellent *Aristocrates ; pas un seul.* On entend ce langage ; et combien de mystères n'explique-t-il pas? Il est même des Loges dont l'entrée est un vrai labyrinthe. Les adeptes n'en sortent jamais par la même maison par laquelle ils y sont arrivés. Souvent, pour échapper aux recherches de l'autorité publique, ils prendront en sortant un costume, un habit différent de celui qu'ils avoient en y entrant.

Mais quand la secte n'auroit pas ces ressources dans certaines Loges Anglaises, Chauvelin et Vander Noot, en quittant Londres, ont su laisser d'autres agens (*a*). Le danger général se connoît par des faits particuliers; qu'on ne s'étonne donc pas de me voir entrer dans les détails suivans sur la conduite de la secte et des émissaires du Jacobinisme en Angleterre. De tout ce qui menace une

---

(*a*) A l'occasion de ce *Chauvelin*, j'observerai qu'un des caractères particuliers au Jacobinisme, c'est de changer les Ambassadeurs en chefs de conjurés. La Hollande, l'Autriche, l'Italie, la Suisse, Constantinople l'ont éprouvé successivement. Quant à l'Angleterre, elle en a eu la preuve non-seulement à Londres, mais dans ses possessions d'Amérique. Le 21 Juillet 1797, le Juri de *Quebec* condamna à mort le nommé *David Léan*, accusé et convaincu d'avoir parcouru le Canada en émissaire déguisé en marchand, et dans le fond tramant une conspiration qui devoit livrer aux Jacobins toute la Colonie. Déjà il avoit pris toutes les précautions de la secte. Il s'étoit uni des Frères liés par le serment ordinaire du plus profond secret. L'usage des piques et des autres armes à fournir à la populace, n'avoit pas été oublié. Les Frères de Quebec et de Montréal devoient, au printemps suivant, se trouver prêts à seconder une flotte et dix mille soldats envoyés par les tyrans de France. En remontant à la source du complot, il fut démontré qu'il avoit été tramé à *Philadelphie*, et que *David Léan* n'étoit que l'émissaire du sieur *Adet*, alors Ministre des Pentarques auprès des Etats-Unis.

nation de bienfaiteurs, rien n'est indifférent à la reconnoissance.

Dès la première année de l'émigration, honoré des bontés de M. Burke, je servis d'introducteur à un homme chargé de prendre ses avis sur l'usage à faire d'une lettre écrite à *Manuel*, alors le Robespierre dominant à la Commune de Paris, au grand club des Jacobins, et avec *Tallien*, l'ordonnateur des massacres de Septembre. Cette lettre avoit été écrite pour un Seigneur Français, qui, voulant repasser pour quelque temps en France, avoit cru devoir se faire recommander par un Jacobin au grand Ordonnateur. L'épouse de ce Seigneur suspecta la recommandation et la décacheta. La lettre commençoit en effet par une espèce de recommandation, mais elle finissoit par *Manuel*; qu'au reste ledit Seigneur n'étoit qu'un franc Aristocrate dont il falloit se défaire par les piques ou par la Guillotine, pour l'empêcher de revenir à Londres. Entre ces deux articles étoit le le compte rendu à *Manuel* de l'état des Frères émissaires à Londres. On y lisoit entre autres, que leur dernière assemblée secrète avoit été de *cinq cents;* qu'ils étoient tous remplis d'ardeur; que leur nombre s'augmentoit chaque jour, et que tout annonçoit les plus grandes dispositions pour arborer la cocarde révolutionnaire. Il n'y avoit pas à délibérer sur cette lettre; elle fut mise sous les yeux du Ministre.

Malgré les précautions que la sagesse put suggérer, au lieu de diminuer, les émissaires de la secte ne firent qu'augmenter à Londres. Bientôt elle y en eut plus de quinze cents, de ceux mêmes qu'on peut appeler la légion de *Jourdan coupe-tête*. Il se trouvoit alors en Angleterre deux hommes élevés à tout l'art de la police Parisienne, auxquels les Ministres Anglais s'adressèrent pour

distinguer les émigrés honnêtes de ces nouveaux venus. Il fut constaté que ceux-ci étoient l'élite des brigands de toutes les Nations, et sur-tout des bandits détenus autrefois à Bicêtre, ou bien aux Galères, ou même condamnés au dernier supplice, mais dont Necker, d'Orléans et Mirabeau avoient fait les grands instrumens de la Révolution, et que leurs successeurs au grand club envoyoient préparer les voies en Angleterre. C'est sur-tout à cette découverte que sont dues les sages précautions du bill relatif aux étrangers.

Mais la secte est constante ; elle frémit depuis long-temps sur les barrières que lui oppose l'Angleterre. A Londres, à Edimbourg et à Dublin, elle a aussi les Frères nationaux, les sociétés conspiratrices et correspondantes. A Londres même, elle a jusqu'à ces Frères dupes au plus haut de l'Aristocratie, saluant dans leurs orgies *le peuple souverain*, tandis que dans leurs antres d'autres Frères méditent comment ils s'y prendront pour mettre à la réquisition du peuple *souverain* les possessions des Frères Lords, les trésors de la banque, les magasins du riche commerçant. Là aussi, d'autres Frères délibèrent comment, sous l'appât d'une réforme à faire dans la Constitution Britannique, ils y suppléeront par la Constitution de Thom. Payne, de Syeyes, des Pentarques ; par celle des massacres, des exils, des déportations, des déprédations, de tous les fruits de l'arbre de la liberté et de l'égalité. Là aussi, d'autres Frères instruisent les adeptes dans l'art des assassins ; d'autres forgent d'avance les piques et les haches. Oui, la secte a franchi cet Océan qui sépare la grande Bretagne du reste de l'Univers. Les adeptes n'ont point oublié la patrie de leurs ancêtres, les Puritains, les Anabaptistes et les Indépendans. Ils les ont retrouvés dans le fond de ces

mêmes antres où Cromwel avoit su les reléguer, après avoir par eux détrôné, décapité son Roi, dissous le Parlement, et comme nos Pentarques mis la Nation séduite sous le joug. Les Frères d'Avignon ont revu leurs aînés dans les Illuminés de Swedenborg; ils se sont souvenus des ambassades de la Loge d'Hampstead; sous les auspices de *Maineduc*, ils ont vu ses disciples former les mêmes vœux pour cette *Jérusalem Céleste*, pour ce *feu purifiant* (ce sont leurs expressions, je les ai entendues de leur bouche même), pour ce *feu purifiant*, qui ne doit embraser l'Univers par la *Révolution Française*, que pour rendre triomphantes par-tout, et dans Londres même, comme dans Paris, l'égalité et la liberté des Jacobins.

Mais quelle suite de conspiration ne va pas s'offrir encore à l'Historien Anglais dans les fastes de ces sociétés, se disant, les unes constitutionnelles, et les autres correspondantes? Ici l'œil sévère de la Justice, les rapports des Sénateurs, la sagesse des Ministres ont dissipé les ténèbres. Les annales des conjurés eux-mêmes sont ouvertes; et là, nous avons vu les Frères d'*Edimbourg* liés pour les mêmes complots avec ceux de *Dublin* et de *Londres*, de *Sheffield*, de *Manchester*, de *Stockport*, de *Leicester*, de vingt autres villes, et tous d'intelligence dans les vœux, les invitations, les félicitations adressées aux Jacobins-législateurs (*a*). La société mère nous a offert tout l'art des *Comités secrets du Grand-Orient* sous

(*a*) Voyez sur toutes ces conspirations et sur les Sociétés correspondantes, les rapports des Comités aux Parlemens d'Angleterre et d'Irlande. Voyez aussi l'*Appendice* que le zèle du Traducteur Anglais de ces Mémoires lui a suggéré d'ajouter à ce dernier volume, sur les complots qui ont plus spécialement menacé ses compatriotes.

Philippe d'Orléans, tout celui de l'*Aréopage* Bavarrois sous Weishaupt, tout celui même du *club d'Holbach* sous d'Alembert, pour séduire les peuples et pour les entraîner avec la même impiété dans la même révolte, pour unir les conseils et faire concourir les efforts des Frères dispersés à la même Révolution. En Angleterre, comme en France les associés ont eu leurs souscriptions, et le produit a été consacré à imprimer, à frais communs, à faire circuler jusque dans les villages, l'Evangile de *Thom. Payne*, le vrai code de la rébellion ; tandis que d'autres Frères, pour distribuer au peuple, à ses propres dépens, tout le poison de l'incrédulité, ne rougissoient pas d'aller solliciter, de maison en maison, des souscriptions pour tout ce qu'il y a de productions impies, sorties de la plume de Voltaire, de Diderot, de Boulanger, de Lamétherie, de tous les Deistes et de tous les Athées du siècle, et cela sous prétexte d'éclairer l'ignorance, en la mettant plus à portée d'étudier tous les blasphèmes des Sophistes.

Les Frères d'Edimbourg, comme ceux de Berlin, ne s'en sont pas tenus à ces moyens de séduction. Les adeptes *Downie* et *Watt* sembloient avoir reçu du même Aréopage les mêmes ordres, pour la même marche, dans les mêmes complots. Malgré la distance des lieux, c'est la même attention à distraire la vigilance des troupes par des incendies, pour triompher, par le désordre, de la force publique, et proclamer au milieu des émeutes le code Jacobin. Jusque dans Londres même les adeptes ont eu leurs Frères assassins et régicides. Si dans Paris la tête de Louis XVI, Roi captif dans sa capitale, est tombée sous le tranchant de la guillotine ; si celle de Louis XVIII, Roi fugitif à Uberlingen, a été atteinte d'un plomb meurtrier, celle de Georges III, au milieu de son peuple, environné

environné des acclamations, des transports de l'amour le plus juste, a été désignée aux fusils des brigands. En détournant la balle régicide, le Ciel n'en a pas moins laissé à la secte, et la preuve, et la honte, et la scélératesse des mêmes attentats. Elle s'est fatiguée de ses crimes obscurs, pour soulever tout à la fois contre le Trône, contre le Parlement, contre toute la Constitution Britannique, toutes les forces de l'Empire, elle a distribué aux légions du continent les sophismes et les blasphèmes de la sédition ; elle leur a montré, comme en France, toute la discipline militaire à secouer, leurs chefs à jalouser, à immoler. Elle a eu l'art de mettre ses émissaires dans les flottes ; elle a soufflé aux matelots séduits tous les parjures, tous les artifices de la sédition ; et de ces mêmes hommes que le Ciel a choisis pour en faire sur l'Océan le fléau des Jacobins, elle a voulu faire des traîtres livrant leurs pavillons aux Jacobins. En Irlande, se promettant d'autres succès, elle a promis à un peuple égaré l'indépendance de ses Autels et de ses lois, au prix d'une Révolution qui hait et brise tous les Autels, qui ne laisse pour lois à la France, à la Corse, au Brabant, à la Savoie, à la Hollande, à l'Italie, que l'esclavage, sous le joug des cinq tyrans. Avec tous les parjures de l'Illuminisme, c'est au milieu de ce peuple sur-tout qu'elle a mis en usage tous les artifices du code de Weishaupt. C'est là sur-tout que les adeptes, en se croyant forts du nombre, sont sortis de leurs antres par légions. Déjà ce n'étoient plus de simples complots à étouffer ; déjà c'étoit toute la force des armées qu'il falloit opposer à la multitude des conjurés, appelant et attendant sans cesse les légions des Frères Carmagnoles. — Qu'il soit béni cet Ange tutélaire, qui sait faire avorter tant de complots, tant de séditions ! qui a su jus-

qu'ici conserver cet Empire, proscrit plus que tout autre dans les conseils des conjurés! -- Après avoir tracé l'origine, le code, la réunion, les attentats et les succès de tant de sectes conspiratrices contre Dieu et son Christ, contre les Trônes et les Rois, contre la société et ses lois, puisse dans tous les temps, l'Historien se reposer dans cet asile de tant d'infortunées victimes, et terminant ses désastreux récits, jeter au moins un regard consolateur sur les rives Anglaises! Puisse-t-il toujours dire : là, vinrent se briser tous les efforts; là, échouèrent tous les complots, tous les artifices et toutes les fureurs du Jacobinisme, comme toutes ses flottes! Heureux nous-mêmes, s'il nous étoit donné d'avoir contribué, par nos travaux et nos recherches, à réveiller l'attention des peuples sur les vraies causes de tous les attentats et de tous les désastres révolutionnaires! Heureux sur-tout, si nous pouvions nous flatter d'avoir éclairé sur ses propres dangers, celle des Nations dont toutes les autres attendent leur salut en ce moment; celle qui, devenue par sa bienfaisance, notre seconde patrie, nous voit former pour elle et pour son Roi, pour sa prospérité, les mêmes vœux que la nature nous inspire pour notre propre Monarque et nos concitoyens!

Il s'en faut bien que nous croyions avoir rempli notre tâche, de manière à n'avoir pas besoin de l'indulgence de nos lecteurs. Nous avouons sans peine la foiblesse de nos talens, et les imperfections que nous trouvons nous-mêmes dans des Mémoires de cette importance pour la chose publique; mais ce que nous assurons avec confiance, c'est que nous avons été vrais; c'est qu'autant nous l'avons été dans l'exposé des causes de la Révolution, autant nous allons encore essayer de l'être dans l'exposé des vérités et des moyens qui nous semblent devoir être la conséquence de nos démonstrations.

CONCLUSION.

QUELLE triste et pénible carrière j'ai enfin terminée! Au milieu de ces antres, où se creusoit dans le silence des ténèbres le tombeau des Autels et des Trônes, dans ces clubs souterrains, où se sapoient les fondemens de toute religion et de toute société, combien de fois l'ame oppressée, le cœur serré, et tous les sens glacés d'horreur, j'ai senti ma constance prête à m'abandonner! Indigné de la trame que je voyois s'ourdir, de cette chaîne immense de forfaits que je voyois se méditer encore, combien de fois je me suis dit à moi-même : laisse-là ces vils et monstrueux conjurés; laisse-les dans l'abîme de leurs complots. Peut-être vaut-il mieux encore devenir leur victime, que souiller ta pensée de tant d'impiétés, de tant de noirceur, de tant de scélératesse, et apprendre à la postérité que ton siècle en a été coupable. -- Mais dans ce siècle, il est encore des hommes à sauver; il est encore des Nations qui n'ont pas subi le joug des Jacobins; pour se résoudre enfin à le secouer, peut-être seroit-il utile à tes compatriotes de savoir quelle suite de noirs complots et d'artifices le leur ont fait subir; peut-être la postérité aura-t-elle besoin de savoir ce que fut de nos jours la secte désastreuse, pour empêcher le fléau de renaître. Cet espoir seul a triomphé dans moi d'une répugnance si naturelle à l'écrivain honnête. Seul il a soutenu mon ame révoltée d'un travail qui tenoit sans cesse devant mes yeux l'image odieuse de tant de conjurés, et les preuves trop

palpables des forfaits, des désastres qu'ils préparent encore à l'univers.

Me serois-je trompé dans cet espoir ? Ah ! s'il en est ainsi, qu'elles soient donc déchirées toutes ces feuilles que j'ai consacrées à tirer des ténèbres la trame qui s'ourdit contre vous ! Rois, Pontifes, Magistrats, Princes et citoyens de tous les ordres, s'il est vrai que désormais nous cherchons vainement à dissiper l'illusion fatale; s'il est vrai que déjà l'air empesté des Jacobins, engourdissant et votre ame et vos sens, vous ait plongés dans un assoupissement léthargique; s'il est vrai que déjà la torpeur de la paresse vous rende insensibles à vos dangers, à ceux de vos enfans, de votre patrie, de vôtre religion et de toutes vos lois ; si déjà vous n'êtes plus capables du moindre effort, du moindre sacrifice à faire pour le salut de la chose publique et le vôtre ; s'il n'est plus dans le monde que de ces ames lâches, toutes disposées à subir le joug de la secte, vivez, soyez esclaves des Jacobins. Soyez-les des principes de leurs adeptes, et que votre fortune soit la proie de leurs brigands; que vos Temples, vos Trônes, vos Gouvernemens, que ces palais et ces maisons qui vous servent d'asile, s'écroulent sous leurs haches. Déchirez, avec ces feuilles, le présage de ces désastres: attendez dans la joie, la mollesse, les festins et le sommeil, que l'heure des révolutions sonne pour vous. Les Jacobins prennent sur eux le soin de la hâter. L'oracle qui l'annonce ne seroit qu'un supplice précoce et inutile. Fermez l'oreille au bruit des chaînes qui se forgent pour vous. Gardez-vous d'approcher l'augure de vos malheurs, et cherchez des prophètes qui vous disent des choses agréables.

Mais s'il est encore de ces hommes qui n'aient besoin que de connoître l'ennemi des Autels et de

la patrie, pour montrer le courage de la vertu et les ressources d'une ame vigoureuse, c'est pour ceux-là que j'ai écrit. C'est à ceux-là que je viens dire : malgré tous les complots des Jacobins et tous les artifices de leur secte, malgré toute cette puissance qu'ils ont déjà acquise, le monde n'est pas encore à eux. Il est encore possible d'écraser cette secte, qui jure d'écraser votre Dieu, votre patrie, vos familles et tout l'edifice de vos sociétés. Il est encore pour vous et pour la patrie des moyens de salut. -- Mais dans la guerre que la secte vous fait, ainsi que dans toute autre guerre, tout ce salut dépend d'abord de la conviction de vos dangers, de la vraie connoissance de l'ennemi, de ses projets et de ses moyens. Ce n'est pas sans raison que j'ai accumulé les preuves de l'évidence, pour vous montrer dans le Jacobinisme la coalition des *Sophistes de l'impiété*, jurant de renverser tous les Autels du Dieu de l'Évangile; des *Sophistes de la rébellion*, jurant de renverser tous les Trônes des Rois; des *Sophistes de l'anarchie*, au serment de détruire les Autels du Christianisme, ajoutant celui de renverser toute Religion quelconque; au serment de renverser tous les Trônes des Rois, ajoutant celui d'anéantir tout Gouvernement quelconque, toute propriété, toute société gouvernée par des lois. Je savois qu'on néglige tout moyen de salut, tant qu'on croit les dangers imaginaires. Si mes démonstrations vous laissent encore sans conviction, et résistant à l'évidence même sur la réalité des complots de la secte, j'ai perdu tout le fruit de mon zèle; il ne me reste plus qu'à gémir sur votre aveuglement. Vous voilà dans la situation où la secte désire vous trouver. Moins vous croirez à ses projets, plus elle est sûre de les exécuter. J'insiste donc encore;

pardonnez à des instances qui ont pour tout objet votre salut et celui de la chose publique.

Permettez-nous de supposer que l'on vienne vous apprendre qu'il est autour de vous des hommes qui se cachent sous le voile de l'amitié, qui n'attendent que l'heure favorable au projet formé depuis long-temps, de s'emparer de votre or et de vos champs, d'incendier votre demeure, peut-être d'attenter à votre vie, à celle de vos proches, de votre épouse ou de vos enfans : supposez que l'on vous a donné de ce complot formé contre vous, la millième partie des démonstrations que j'ai fournies des complots formés contre l'Etat, contre tous les Etats sans exception, perdrez-vous en vains raisonnemens, en doutes superflus sur la réalité de vos dangers, un temps que les perfides emploîront à hâter votre perte ? ou faudra-t-il encore recourir à des exhortations pour vous presser de vous défendre ? Eh bien ! ce que je veux ici, c'est que vous sachiez bien, princes, riches et pauvres, nobles, bourgeois, marchands et citoyens de toutes les classes, c'est que toutes ces conspirations des adeptes Sophistes, des adeptes Franc-Maçons, des adeptes Illuminés, sont des conspirations contre vous, contre vos trésors, vos comptoirs, vos familles, vos personnes. C'est que votre patrie, livrée à l'incendie révolutionnaire, ce palais ou bien cette maison que vous habitez, ne sont pas marqués pour échapper aux flammes, c'est que votre fortune, tout comme le trésor de l'Etat, est la proie destinée aux brigands ou bien aux réquisitions de leurs Pentarques ; c'est que le caractère spécial d'une révolution faite par des sectaires, n'est pas que ses dangers diminuent en devenant communs ; c'est qu'elle fait pleuvoir la terreur, l'indigence, l'esclavage sur chacun comme sur tous.

Dans toute l'étendue des régions où la secte a pu se montrer souveraine, en France et en Hollande, en Brabant, en Savoie, en Suisse et en Italie, cherchez en effet un seul homme riche qui ait conservé sa fortune intacte; un seul pauvre qui n'ait pas à craindre la réquisition de ses bras, de son industrie ou de ses enfans; une seule famille qui n'ait pas à pleurer sur la ruine ou bien sur la mort de quelqu'un de ses membres; un seul citoyen qui puisse s'endormir dans la confiance qu'il se réveillera plus certain de sa fortune, de sa liberté, de sa vie, que ceux qu'il aura vus la veille, ou dépouillés, ou traînés dans les fers, ou expirant sur l'échafaud; vous n'en trouverez pas. Cessez donc de vous flatter vous-mêmes. Le danger est certain, il est continuel, il est terrible; il vous menace tous sans exception.

Gardez-vous cependant de céder à cette espèce de terreur, qui n'est en elle-même que lâcheté et découragement; car, avec la certitude des dangers, je n'en dirai pas moins: veuillez être sauvés, vous le serez. Je le dirai au nom des Jacobins eux-mêmes. Ils l'ont assez souvent répété pour nous l'apprendre: on ne triomphe pas d'une Nation qui veut bien se défendre. Sachez vouloir comme eux, et vous n'aurez plus rien à craindre d'eux. Pour le vrai Jacobin, il n'est point de ces velléités que les premiers obstacles font disparoître. Il n'est dans les mystères de la secte qu'une volonté ferme, générale, constante, inébranlable; celle d'arriver malgré tous les obstacles, à l'exécution de ses derniers projets. Le serment, et le seul de ses sermens irrévocables, celui de changer la face de l'univers, de le soumettre tout entier à ses systèmes, voilà le vrai principe de ses ressources, de tout ce zèle dont elle anime ses adeptes, de tous les sacrifices qu'elle sait en obtenir; de tout l'enthousiasme

qu'elle inspire à ses guerriers ; de toutes les fureurs, de toute la rage qu'elle souffle à ses brigands. C'est par là qu'elle est secte ; c'est par là qu'elle est forte ; c'est par là qu'elle tend, qu'elle dirige sans cesse ses adeptes, ses légions, ses clubs, ses loges et ses sénats au même but. Mais c'est par là aussi qu'elle vous donne la leçon la plus essentielle à prendre dans la nature même de ses complots. C'est par là qu'elle nous autorise à vous dire : toute cette révolution Française n'est pas autre chose que le fruit des sermens que la secte inspire à ses adeptes, c'est-à-dire, de cette volonté, de cette résolution ferme, constante, inébranlable, de renverser par-tout l'Autel, le Trône et la société. C'est parce qu'elle sait vouloir, qu'elle triomphe ; donc, pour triompher d'elle, il faut savoir lui opposer en faveur de l'Autel, du Trône et de la société, cette résolution et cette volonté, tout aussi fortement prononcée, aussi peu accessible aux compositions et au relâchement, que le vœu de ses adeptes. Qu'il ne soit donc plus dit que les Jacobins seuls savent vouloir, seuls suivre leur objet. Connoître tous les maux dont la Révolution vous menace, et vouloir franchement, réellement et fortement vous y soustraire, ne vous dispense pas sans doute des moyens à étudier, des efforts, des sacrifices à faire pour vous en délivrer ; mais n'imaginez pas aussi que nous insistions vainement sur la franchise et la sincérité de cette volonté. Il en est de la Révolution Française comme il en est des vices et des passions. On sait en général qu'il est des dangers et des malheurs attachés à leur suite ; on voudroit s'en défendre ; on le veut foiblement, lâchement ; les passions et les vices triomphent, et on subit le joug. Suis-je venu à bout au contraire de vous inspirer le courage des résolutions ? Puis-je compter que tout ce qui vous

manque est de connoître les vrais moyens de triompher de la secte ? Je vous le dis avec confiance : la secte est écrasée, et tous les désastres de la Révolution disparoissent. — Lecteur humain, que pourroient révolter ces paroles : *la secte est écrasée ;* souvenez-vous qu'en vous disant : *il faut que la secte des Jacobins soit écrasée, ou bien que la société toute entière périsse,* j'ai eu soin d'ajouter : *écraser une secte n'est pas imiter ses fureurs et l'homicide enthousiasme dont elle anime ses élèves.* Souvenez-vous qu'en vous disant : *la secte est monstrueuse*, je me suis hâté d'ajouter : *mais ses disciples ne sont pas tous des monstres. Oui, anéantissez le Jacobin, mais laissez vivre l'homme. La secte est toute entière dans ses opinions ; elle n'existe plus, elle est doublement écrasée, quand ses disciples l'abandonnent pour se rendre aux principes de la société.* C'étoit pour arriver aux moyens d'arracher au Jacobinisme ses victimes et pour les rendre à la société, non pour les immoler, que j'ai consacré tant de soins à vous faire connoître les projets et la marche de la secte ; et ce sont ces moyens conservateurs que je m'applaudis enfin de voir former le résultat de ces Mémoires. Voyez combien les armes que je viens lui opposer, diffèrent de celles qu'elle met entre les mains de ses disciples.

Les Jacobins font à l'esprit des peuples une guerre secrète d'illusion, d'erreur et de ténèbres ; je veux que vous leur opposiez une guerre de sagesse, de vérité et de lumière.

Les Jacobins font aux Princes, aux Gouvernemens des peuples, une guerre de haine pour les lois et la société, une guerre de rage et de destruction ; je veux que vous leur opposiez une guerre de société, d'humanité et de conservation.

Les Jacobins font aux Autels, à la Religion des

peuples, une guerre d'impiété et de corruption; je veux que vous leur opposiez une guerre de mœurs, de vertus, de conversion; et je m'explique.

J'entends ici par guerre d'illusion, d'erreur, de ténèbres, celle que fait la secte par les productions de ses sophistes, par les piéges de ses émissaires, par les mystères de ses clubs, de ses loges, de ses sociétés secrètes. Il n'est plus temps ici de le contester, nous l'avons démontré jusqu'à satiété: ce sont là les grands moyens préparatoires des triomphes révolutionnaires. C'est par là que le Jacobinisme vient à bout d'insinuer ses principes d'une égalité et d'une liberté désorganisatrices, d'une souveraineté toujours chimérique, mais toujours flatteuse pour l'orgueil de la multitude, toujours mise en avant par les Tribuns qui la maîtrisent. C'est à force de mettre sous les yeux de cette multitude tous les sophismes de leurs vains *Droits de l'homme;* c'est par les déclamations exagérées contre les lois actuelles, par les descriptions du prétendu bonheur qu'ils nous préparent, par les essais au moins qu'ils nous proposent, que les émissaires du Jacobinisme s'assurent sur le peuple l'empire de cette opinion, qui leur ouvre les portes de vos villes, bien plus sûrement que leurs foudres n'abattent vos remparts. — De ces faits désormais incontestables, je conclus: s'il est dans vos conseils de prévenir les désastres de nos révolutions, commencez par ôter à la secte tous ces moyens d'illusion. Écartez loin du peuple toutes ces productions incendiaires; et quand je dis du du peuple, je dis de toutes les classes de la société; car je n'en connois point d'inaccessibles à l'illusion. Je dis même plus spécialement de cette classe que vous avez cru la plus abondante en lumières. Je dis de cette classe de nos Littérateurs sophistes,

de nos Voltaire et de nos d'Alembert, de nos Jean-Jacques et de nos Diderot, de nos Académies et de nos Docteurs de Musées; car c'est précisément cette classe qui a le mieux prouvé combien l'illusion des sophismes a de pouvoir sur elle. C'est dans cette classe que se trouvent les Ministres révolutionnaires, les Turgot, les Necker; c'est dans cette classe que se trouvent les grands acteurs révolutionnaires, les Mirabeau, les Syeyes, les Laclos, les Condorcet; et toutes les trompettes révolutionnaires, les Brissot, les Champfort, les Garat, les Mercier, les Gudin, les Lamétherie, les Lalande, les Chénier; et les bourreaux même révolutionnaires, les Carrat, les Freron, les Marat. Je dis encore de toute cette classe d'avocats si féconds en paroles, si riches en délire; car c'est dans cette classe que se trouvent les Target, les Camus, les Treillard, les Barrère; et les tyrans de la Révolution, les Lareveillère-Lépaux, les Rewbel, les Merlin, les Robespierre : car tout tout ce qu'a éprouvé cette classe de sophistes des des Lettres et des Académies, ou du Barreau, c'est que si elle avoit plus de moyens pour donner des couleurs séduisantes aux sophismes de la sédition et de l'impiété, et à tous les principes de la Révolution, elle étoit aussi celle qui s'abreuve le plus facilement, le plus abondamment de ses poisons; c'est qu'elle étoit tout à la fois la plus empestée et la plus contagieuse, la plus prompte à boire le venin, et la plus dangereuse, la plus ardente à le répandre. Non, je ne ferai point d'exception de classe, il n'en est point qui m'autorise à en faire pour elle, quand je dis au Magistrat public, aux Souverains : voulez-vous éviter les désastres de la Révolution Française? écartez loin du peuple toutes ces productions, tous ces libelles de l'impiété et de la sédition. Qu'il soit puni en

traître, celui qui les écrit ou les répand, s'il voit et s'il veut faire le mal qu'il fait à la société; qu'il soit puni en insensé, s'il croit pouvoir séduire et éviter les suites de la séduction.

Mais quoi! déjà s'élèvent les cris d'intolérance, de tyrannie, d'oppression du génie dans l'empire des Lettres! Je le prévoyois bien, que j'aurois à parler des hommes qui nous disent vouloir et qui ne veulent pas; qui nous disent détester la Révolution, et qui redoutent d'en étouffer le germe. Mais vous, dont la profession honorable est d'éclairer les Nations par vos écrits, de montrer aux Princes les devoirs à remplir pour le bonheur des Citoyens; vous, dont l'intention se manifeste par la sainteté des principes, par votre zèle pour les lois, par la sagesse de vos leçons, est-ce de votre part que viennent ces réclamations? Non, non, les chaînes à jeter sur l'écrivain empoisonneur de l'opinion publique n'effraient pas l'auteur honnête; les lois prohibitives des poignards ne révoltent que l'assassin. Il n'est plus temps de nous laisser séduire par ces vains mots *liberté du génie*, *liberté de la presse*. Dans la bouche des Jacobins, toutes ces réclamations désormais cacheroient mal le piége. — Voyez ce que la secte fait elle-même pour empêcher la vérité de dessiller les yeux du peuple. Par-tout où les adeptes règnent, demandez ce que c'est aujourd'hui que cette liberté de penser, de parler et d'écrire. Ils écrasent l'auteur, le vendeur et l'acheteur de tout livre contraire à leurs systèmes. Les presses de Crapart, les journaux de la Harpe, les discours de tout vrai citoyen, sont des conjurations que les Pentarques envoient expier dans les déserts de la Guiane. Il est temps de concevoir enfin toute l'illusion de cette prétendue oppression de la pensée et du génie. Si le Magistrat est dupe de ces cris, le peuple en est victime;

et c'est le peuple qu'il faut sauver de l'illusion, pour le sauver des révolutions. Celui-là est leur père, et non pas leur despote ou leur tyran, qui arrache à ses enfans tout instrument qui peut devenir entre leurs mains, et contre eux-mêmes, le glaive de la mort.

Vainement le sophiste vous parle de discussions utiles. Demandez au Sénat de Rome pourquoi il se hâte de chasser du sol de la République tous ces sophistes de la Grèce, arrivés si experts dans les discussions; il vous répondra qu'on ne discute point pour savoir si la peste est utile; qu'on se hâte d'écarter loin des peuples quiconque en est atteint, et tout ce qui peut en propager le germe. Redoutez pour ce peuple les discours, la présence de ces vils séducteurs; mais redoutez encore plus leurs impies et séditieuses productions.

Toutes vos lois sont armées du glaive contre le conjuré dont un mot a trahi les complots; et vous souffrez que le sophiste conjuré vive et converse habituellement par ses écrits avec tous vos sujets; qu'il soit sans cesse, par ses livres, au milieu de leurs enfans; qu'il leur répète sans cesse ses leçons; qu'il leur en insinue tous les principes; qu'il les presse, les médite avec eux; et qu'il les leur présente sous le jour qu'un génie perfide a long-temps étudié, qu'il a trouvé enfin le plus propre à les séduire, à les égarer, et à les révolter contre vous! Ce mot qui échappa au Jacobin, pouvoit ne faire qu'une impression légère; cette suite de sophismes, que sa plume a digérés, feront une impression profonde. Certes, vos lois ne sont qu'inconséquence, si l'écrivain révolutionnaire n'est pas pour elles le plus dangereux des conjurés; et vous êtes le plus mal avisé des Magistrats, si vous laissez toutes ses productions circuler librement dans les campagnes et dans les villes.

Faudra-t-il encore vous apprendre tout ce que ces libelles ont donné de puissance à la secte ? La Révolution n'est pas ingrate, et sa reconnoissance vous dit assez quels sont ses pères. Suivez le Jacobin au Panthéon. Voyez et les honneurs et les hommages qu'il leur rend. Demandez-lui ce qui peut mériter à Voltaire et à Jean-Jacques, la gloire de cette apothéose. Vous l'entendrez la justifier et vous répondre : Ces hommes ne sont plus, mais leur génie respire tout entier dans leurs livres ; et là ils font encore pour nous plus que nos légions. Là ils préparent les cœurs et les esprits à nos principes ; là ils nous donnent l'opinion publique, et quand l'opinion publique est conquise, nos conquérans volent à des triomphes certains. O vous, que ces aveux rendroient jaloux du même hommage, arrêtez un instant ; et tout autour de ces nouveaux Dieux, voyez l'ombre flottante des victimes de la Révolution ! Voyez comment, éplorées, furieuses, elles vont de l'urne de Voltaire à l'urne de Jean-Jacques ! Entendez-vous ces accablans reproches ? Jouis de tout l'encens que font brûler pour toi les Jacobins. Ce n'est pas eux, c'est toi qui nous a immolées. Tu dois être leur Dieu ; tu fus notre premier bourreau. Tu es encore celui de nos enfans ; tu fus celui de notre Roi. Dieu du blasphème et Dieu de l'anarchie ! qu'il retombe sur toi leur sang et le nôtre, et tout celui que versent, que verseront encore les brigands formés à son école !

Epargnez-vous ces plaintes et vos propres remords, vous à qui le Dieu de la société a donné des talens, qu'il est en votre pouvoir de tourner à la perte ou à la conservation de vos semblables. Que le nom des sophistes divinisés ne vous en impose pas. Ils ont pu obscurcir la lumière ; c'est à vous à ramener l'empire de ces vérités fonda-

mentales : le Dieu qui a formé les hommes pour la société, ne leur a pas donné le code de ces prétendus *Droits d'égalité et de liberté*, principes de désordre et d'anarchie. Le Dieu qui ne soutient la société que par la sagesse des lois, n'a pas livré à l'inexpérience et au caprice de la multitude, le soin de les dicter ou celui de les sanctionner. Le Dieu qui ne nous montre l'empire et le maintien des lois, que dans la subordination des citoyens aux Magistrats, aux Souverains, n'a pas fait autant de Magistrats, de Souverains, que de citoyens. Le Dieu qui a lié les classes de la société par la diversité des besoins, et qui fournit à ces besoins par la diversité des talens, des professions, des arts, n'a pas donné à l'artisan et au berger le droit du Prince chargé de présider à la chose publique. — A ces vérités simples et naturelles, rendez ce jour de l'évidence que les sophistes de la rébellion sont venus obscurcir, et le danger des révolutions disparoîtra. Prenez, pour éclairer ce peuple, tous les soins qu'ont pris les Jacobins pour l'aveugler. Rendez-lui ses principes; rendez-les-lui dans toute leur pureté. Point de composition avec l'erreur; quelle que soit l'illusion qui entraîne vers la Révolution, peu importe à la secte, pourvu que sa Révolution arrive. Elle a pour les uns ses sophismes anti-religieux, et pour les autres ses sophismes anti-politiques. A d'autres encore, elle ne montrera que la moitié des conséquences à tirer ou du chemin à parcourir; souvent, sous le prétexte des réformes, ce seront quelques essais à faire sur les nouveaux moyens qu'elle propose. Loin de nous ces génies à demi-révolutions, à demi-conséquences ! Ce sont nos Lafayette, nos Necker que la secte met en avant; ce sont ou ces hommes hautement rebelles, appelés Constitutionnels, ou ces autres hommes, par dérision sans doute, appelés

Monarchiens. Ils ont commencé notre Révolution ; ils ont encore la sottise d'admirer ce qu'ils vouloient faire, et de s'étonner que d'autres soient venu briser le sceptre qu'ils avoient morcelé. Les écrivains de cette espèce, loin d'éclairer le peuple, ne font que jeter sur nos yeux le premier bandeau de l'erreur ; c'est le service des premiers adeptes révolutionnaires.

Dans vos leçons encore, gardez-vous d'imiter cet écrivain qui croit servir le Trône, en ne montrant dans la Religion que des ressources inutiles pour la cause des Gouvernemens. Que n'a-t-il mieux senti les conséquences du sarcasme copié de Bayle et de Jean-Jacques, celui qui, au milieu de ses justes et pressantes exhortations adressées aux Princes pour réunir leurs forces contre les Jacobins, s'est permis de dire à ses lecteurs : « Dans une crise semblable, les Romains se fussent armés avec la résolution de mourir ou de » vaincre : les premiers Chrétiens eussent chanté » des hymnes à la Providence et couru au martyre : leurs successeurs ne meurent ni ne combattent. » (*Mercure Britannique*, *vol.* 1. *N.*° 4, *p.* 292.) Assurément l'intention de cet auteur n'est pas de renouveler le mépris tant affecté de nos sophistes pour la Religion ; mais ne voyez-vous pas combien fausse est votre politique, lorsque vous nous montrez la prétendue nullité du Christianisme, quand il s'agit d'opposer le courage des peuples aux tyrans révolutionnaires ? Heureusement il n'est pas vrai que les premiers Chrétiens se fussent contentés de chanter des hymnes à la Providence et de courir au martyre. Les premiers Chrétiens n'étoient pas des imbécilles ; ils ne confondoient pas la puissance légitime, à laquelle il ne faut opposer que le courage du martyre, avec celle du tyran usurpateur ou du barbare armé contre

contre l'Empire. Sous le drapeau des Césars, ils savoient, aussi bien que les autres Romains, vaincre ou mourir ; ils le savoient encore mieux qu'eux ; et ce n'étoit pas sans raison que leurs apologistes défioient l'école des sophistes de montrer dans les légions Chrétiennes des lâches ou des traîtres. De nos jours encore, ils ne se contentoient pas de chanter des hymnes, ces Chrétiens de la Vendée, dont les plus fiers Républicains redoutoient autrement le courage que tout celui des soldats de Beaulieu ou de Clayrfait. Ceux de nos Emigrés, que leur piété distinguoit au milieu des camps, ne savoient-ils aussi que chanter des hymnes à la Providence, quand il falloit combattre l'ennemi ? Pourquoi ce triple outrage aux héros Chrétiens, à leur Religion et à l'évidence même de la raison ? Pourquoi cette affectation de présenter comme inutiles à la cause des Gouvernemens, ces ressorts si puissans et si actifs du Christianisme ? La couronne du soldat mourant pour des lois ou pour un Roi que son Dieu lui ordonne de défendre, ne vaut-elle pas tous vos lauriers ? Dites à ce soldat Chrétien qu'il n'entre point de lâches dans les Cieux, et vous verrez s'il ne sait pas aussi vaincre ou mourir. Vous croyez nous servir contre les Jacobins, en nous présentant le Christianisme sous le jour de la sottise ? Les Jacobins payeroient vos sarcasmes, parce qu'ils en prévoient les conséquences. Faudra-t-il donc toujours que les écrivains de la secte soient plus avisés que les nôtres ? Elle sait leur apprendre à combattre à la fois le Trône et l'Autel ; ne saurons-nous donc jamais défendre l'un sans heurter l'autre ?

Quelle est donc ici la cause de ces imprudences, de ces fausses lumières ? On n'étudie pas assez la secte et ses artifices. On cherche à se cacher jusques à sa puissance et à son influence. J'admire

comme vous la vigueur de ce même écrivain qui cherche à réveiller le courage des Nations ; mais certes, s'il se trompe sur les véritables causes de nos malheurs, que ne devons-nous pas craindre de ceux qui n'ont pas, à beaucoup près, son énergie et ses lumières ? J'ai peur que la secte ne lui sache encore gré de nous dire : « *C'est à ce fanatisme* » *continental bien autrement qu'aux Illuminés,* » *qu'on doit attribuer la léthargie des classes* » *supérieures.* » Je ne conois point, moi, de fanatisme continental ou insulaire ; et je ne veux point que les Princes y croient, parce que le leur insinuer, c'est ajouter à cette léthargie. On ne fait point d'efforts contre la fatalité. Je sais au moins que les Illuminés seront bien aises que vous croyiez très-peu à leur influence ; parce que moins vos écrits les feront redouter, moins il sera pris de précautions contre eux. Je suis même assuré que si vous aviez étudié les ressources des Frères Insinuans auprès des classes supérieures, auprès des Cours elles-mêmes, vous auriez trouvé à cette léthargie bien d'autres causes que la fatalité (*a*).

Loin de moi l'absurde prétention de croire pou-

(*a*) Au reste, il est réellement aisé de voir que l'intention de l'Auteur du Mercure n'est rien moins que de favoriser les Illuminés. Il est tout comme nous indigné du succès, des *inepties philosophiques*, du *moderne républicanisme*, de la guerre que les révolutions font à la propriété et à toutes les lois, de ces jeunes Jacobins arrivant de l'Université de *Gottingue*, de l'audace des *lettrés révolutionnaires*, de ce *Pacte du Nord*, c'est-à-dire de cette *réunion de Théologiens, de Professeurs et de Philosophes du Holstein*, demandant à se former en *Assemblée centrale, ayant sous elle des Comités subordonnés, pour former et diriger l'éducation publique, avec une entière indépendance du Gouvernement, des Lois, de la Religion etc.* (p. 292.) Il auroit parlé tout comme nous des *Illuminés*, s'il avoit su que ces *inepties phi-*

voir seul donner des conseils utiles; c'est au contraire parce que je voudrois que le public fût aidé des vôtres, que je voudrois aussi vous voir mieux instruit sur la cause de nos malheurs. Je voudrois qu'il se fît une sainte coalition de tous ces hommes, qui aux talens et au génie des lettres, joignent un véritable zèle contre les erreurs révolutionnaires. Je sais le mal qu'a fait la coalition des écrivains sophistes du club d'Holbach, sophistes des Loges maçonniques et sophistes des antres de l'Illuminisme; je sais et l'influence de leurs principes sur l'opinion, et celle de l'opinion sur nos malheurs; pourquoi les écrivains honnêtes ne s'uniroient-ils pas pour corriger l'opinion, et ramener le peuple aux vrais principes, en lui découvrant tous les artifices de la secte qui l'égare?

Il est dans son code des instructions spéciales que nous avons vu consacrées aux adeptes pour séduire cet âge plus accessible à l'illusion. Je voudrois inspirer aux pères citoyens, le vœu d'écarter loin de leurs enfans tous les livres et tous les maîtres suspects. Je voudrois que le Gouvernement

---

losophiques et leur *succès*, sont très-spécialement l'œuvre de la secte; que ces élèves sortant de l'Université de *Gottingue*, arrivent d'un repaire d'Illuminés; que ce *Pacte du Nord* n'est qu'une branche de l'*Union Germanique*, imaginée par l'*Illuminé Barhdt;* que le plan de cette éducation est dû à l'*Illuminé Campe*, ci-devant Pasteur et Prédicateur de la Garnison de Postdam, appelé à Brunswick, grand protégé du premier Ministre, et décoré du titre de Citoyen Français, en récompense de tout ce qu'il a écrit plus spécialement sur cette éducation indépendante. (*Voy. Révision universelle de ce qui a rapport aux écoles, etc. t. 6.*) J'en reviens donc à dire : étudiez la secte, son code, son histoire, ses moyens auprès des Grands; et loin de mépriser son influence, vous verrez qu'elle explique bien mieux que votre fatalisme, la désastreuse léthargie des hommes qui devroient se montrer les plus actifs.

eût, pour éloigner ces adeptes révolutionnaires, des chaires publiques, des fonctions de pasteur, de professeur, autant de soins que nous avons vu la secte en prendre pour les procurer à ses élèves, et s'assurer ainsi de la jeunesse. Malheur à nous, si le détail des précautions nous effraie, lorsque la secte les néglige si peu elle-même! Lorsqu'on la voit presque aussi soucieuse pour le maître d'école qu'elle placera dans un village, que pour l'adepte qu'elle insinuera dans les Cours, ou pour le Général qu'elle donnera à ses légions!

Il est par-dessus tout une illusion chère au Jacobinisme, celle qu'il cherche à faire par des essais, par des demi-réformes; celle par laquelle il a le plus tenté les Anglais mêmes. Ah! prévenez sur-tout les peuples contre tous ces perfides essais. Dites-leur que la France a aussi commencé par des essais; que les succès n'en sont que trop connus. S'il faut humilier ici l'orgueil du sophiste Jacobin, et dissiper l'espoir de tout ce prétendu bonheur qu'il attache à ses systèmes, dites au peuple que les essais sont faits depuis long-temps; que les brigands Lollards, et les brigands Bégards, les brigands de Jean de Wall, des Maillotins et des Muncer, nous promettoient aussi le bonheur de l'égalité et de la liberté; que c'étoit bien la peine de nous parler de révolutions philosophiques, quand on ne fait que rajeunir les erreurs de ces sectes les plus viles, les plus méprisées par nos pères, et tout à la fois les plus barbares, les plus dévastatrices. Lorsque, sous prétexte d'avoir des vérités à éclaircir, le Jacobin cherche à vous entraîner dans ses discussions, prévenez ses sophismes; répondez qu'on ne discute ni avec Weishaupt ni avec Robespierre. L'un nous dit tout ce que dirent les brigands de tous les siècles, l'autre fait ce qu'ils firent. Si les modernes Jacobins ajoutent

quelque chose, ce n'est pas aux principes, c'est uniquement aux artifices, à la férocité de toutes ces sectes. Ils n'ont acquis de droits qu'à nos mépris et à notre haine.

Repoussée par ce double sentiment, que la secte perde enfin cet empire de l'illusion, qui prépare tant de triomphes à ses héros ; vous la verrez rentrer dans ses souterrains, dans ses arrière-Loges, qui si long-temps lui servirent d'asile. Elle y cherchera de nouveau à se former des légions d'adeptes, elle y méditera encore de nouveau la ruine des Autels, du Trône et de la société. Mais ici, quel citoyen honnête ne voit pas ses devoirs ? Sous quelque nom, sous quelque prétexte ou apparence que le Magistrat ait cru pouvoir tolérer jusqu'ici les clubs, les antres ou les Loges des sociétés secrètes, qu'attendent donc pour les proscrire, les Puissances qui en ont vu sortir tant de légions de conjurés ? Qu'attendez-vous pour en sortir vous-même, et vous sur-tout qui prétendez avoir des droits à nos exceptions ? Cette loyauté personnelle que vous nous objectez, cette fidélité dont vous faites profession envers la Religion et la patrie, comment les conciliez-vous désormais avec cette affection pour ces Loges que vous savez avoir servi d'asile à tant de sectes conspiratrices ? Ce n'est pas nous, ce sont les Jacobins et les chefs mêmes les plus monstrueux des Jacobins, ce sont leurs lettres, leurs discours, et tous les fastes de leur histoire, qui vous ont dit tout le parti qu'ils avoient su tirer de vos mystères et de toutes vos *sociétés secrètes*, pour hâter le succès de leurs conspirations contre *la société générale*, contre toutes nos lois et tous nos Autels. Vainement voudriez-vous le cacher : rien n'est mieux constaté dans l'histoire ; ces conspirations sont au moins toutes entrées dans vos Loges ; elles s'y sont toutes for-

tifiées des légions de vos Frères. — Vous n'êtes point de ceux dont la secte osa tenter l'honnêteté? Nous voulons bien le croire; mais quel garant pourriez-vous nous fournir ? La secte sait si bien donner au parjure le ton de l'innocence. — Nous voulons bien le croire; mais ce n'est là pour nous qu'un nouveau motif de vous solliciter, au nom de la patrie même, de sortir de ces Loges : car votre présence n'en sert que mieux à voiler leurs complots. Plus vous êtes honnêtes, plus les adeptes conjurés s'autorisent de votre nom et de la fraternité, de l'intimité dans laquelle vous vivez avec eux. — Nous vous adressons nos plaintes à vous-mêmes; avouez que nous pouvions les adresser au Prince et à nos Sénats. Avouez que vous nous donnez bien le droit de leur dire que vous n'êtes, après tout, qu'un demi-citoyen; puisqu'en vertu de vos sermens, vous avez des Frères qui vous sont plus chers que nous. Avouez que nous avons le droit d'ajouter : peut-être même n'êtes-vous qu'un ennemi secret de tout citoyen attaché à sa Religion et aux lois de sa patrie, puisque nous sommes sûrs que vous faites partie d'une société secrète, dans laquelle il existe une multitude de Frères conjurés, et qu'il est impossible de distinguer vos Frères conjurés, des Frères innocens de leurs complots contre notre Religion et nos lois. De quel droit vous plaindriez-vous, si le Prince et nos Sénats vous excluoient de toute Magistrature, de tout emploi qui exige le citoyen tout entier, le citoyen impartial et au-dessus de tout soupçon ; puisque votre affection est au moins partagée entre la société générale et vos sociétés secrètes ; puisque cette affection doit être par vos lois, plus grande pour les membres de vos sociétés secrètes, qu'elle ne l'est pour nous ; puisqu'il est une vraie démonstration que les sociétés secrètes sont pour un très-

grand nombre de leurs membres des sociétés conspiratrices. En vain parleriez-vous de quelques Loges qui ne vous ont point offert de danger. N'eussiez-vous été initié qu'aux mystères de la grande Loge de Londres ; apprenez que, malgré toutes nos exceptions, cette Loge elle-même est devenue suspecte, et qu'on se croit fondé à nous reprocher nos exceptions. (*Voyez le Monthly Review*, *appendice au* 35e. *vol.*, *p.* 504.) Si vous êtes assez peu jaloux de votre honneur pour rester insensible à ces soupçons, souffrez que je vous parle au moins au nom de ce genre humain dont vous dites que l'intérêt vous est si cher.

Il n'y a pas encore un siècle, le reste de l'Europe vivoit dans l'heureuse ignorance de vos mystérieuses Loges. Vous lui en fîtes le désastreux cadeau ; elles se sont remplies de Jacobins ; et il en est sorti le plus épouvantable fléau dont l'Univers ait été affligé. Vous leur avez donné pour le produire, les mystères de votre égalité et de votre liberté ; vous leur avez donné pour le mûrir et pour le combiner, vos ténébreux asiles ; et pour y préparer leurs élèves, vos sermens, vos épreuves. Vous leur avez donné enfin, pour le propager d'un pôle à l'autre, votre langage, vos symboles, vos signes, vos caractères, vos directoires, votre hiérarchie et toutes les lois de votre correspondance invisible. Les enfans, je le veux, ont ajouté au secret des pères ; mais n'y ont-ils donc pas assez ajouté pour abjurer le lien qui vous unit ? Vos Loges ne sont-elles donc pas assez souillées, pour vous hâter d'en sortir ? Le fléau qu'elles vomissent n'est-il donc pas assez désastreux pour en fermer à jamais toutes les portes ? O vous, à qui le Ciel accorde sur les flottes de la secte des triomphes si éclatans ! l'Univers attend encore de vous une victoire plus utile peut-être. La secte disparoît au

grand jour devant vos Amiraux ; chassez-la des ténèbres où elle se flatte d'être née de vous. Montrez que si l'abus de vos mystérieuses sociétés a pu être fatal à l'Univers, il vous en coûte peu d'ôter à de vils conjurés un prétexte qui peut obscurcir votre gloire. Prouvez que si des jeux innocens chez vous ont pu se changer en fléau, ce n'est pas à votre ame que coûtera un sacrifice utile aux Nations. Votre exemple est puissant, et il vous appartient de donner celui de l'anathème sur toute société secrète ; de fermer les Loges maçonniques, et de les fermer sans exception et pour toujours, quels que soient leurs mystères. Il n'est point de ces antres où la secte ne cherche à pénétrer. Il n'en est point où le Magistrat public, où le vrai citoyen puisse être assuré qu'elle n'est pas entrée avec ses complots, avec tous ses moyens de séduction. Plus vous êtes vous-même zélé pour nos lois, moins vous pouvez nous servir de garant contre ses projets ; puisqu'à côté de vous, elle attend de vous avoir séduit pour se manifester à vous. Frères Maçons Anglais, vous avez fait au monde un présent devenu bien funeste ! que votre histoire se termine en ces mots : Le fléau étoit sorti des Loges qu'ils avoient données aux Nations ; ils surent sacrifier leurs propres Loges pour le salut des Nations.

Ce que nous disons aux Frères de la Maçonnerie Anglaise, pourquoi tous les Frères honnêtes ne se le diroient-ils pas à eux-mêmes sur le continent ? Leur présence dans ces asiles de ténèbres, n'autoriseroit plus les Jacobins à s'y réfugier avec tous leurs mystères. Réduits à eux-mêmes, les Sophistes ou brigands ennemis de nos lois, par cela même qu'ils s'y trouveroient seuls, parleroient vainement de l'innocence de leurs jeux. S'ils continuoient à fréquenter ces antres, le Magistrat,

en sévissant contre eux, n'auroit plus à craindre les réclamations des citoyens honnêtes. Tout lui diroit alors qu'il est temps de frapper toute société secrète de l'anathème de la loi. Alors toutes les productions publiques de la secte supprimées ou rejetées avec indignation par tous les citoyens; les vrais principes seuls présentés au peuple, et prenant dans son esprit la place de toute erreur désorganisatrice; alors encore, la secte chassée de tous ses souterrains, nous pourrions enfin nous flatter de voir la vérité et la lumière succéder à toute cette guerre d'illusion, d'erreurs, de ténèbres, qui par les triomphes des Jacobins sophistes va par-tout préparant les triomphes des Jacobins brigands et destructeurs.

Mais ils sont arrivés, ces jours si long-temps attendus dans les mystères de la secte, ces jours de brigandage et de dévastation. Les adeptes se sont multipliés dans les ténèbres; ils en ont fait sortir leurs légions. Sans renoncer à cette première guerre d'illusion, ils ont ouvert celle des piques et des haches, de tous les foudres révolutionnaires. Souverains et Ministres des Empires, c'est à vous qu'appartient le soin de répondre par la valeur de nos héros et par la force de nos armées, à ces hommes de sang! Il ne m'est point donné d'entrer dans les conseils de nos guerriers, et de délibérer avec eux sur les moyens de repousser la secte au champ de Mars. Mais pour en triompher par votre valeur, nous sera-t-il permis d'avertir votre sagesse, qu'il est pour vous une autre étude à faire que celle de la force? Le Jacobin n'est pas un ennemi commun. Il vous fait une guerre de secte, et l'on ne triomphe pas des sectes comme de ces héros, ou même de ces brigands, de ces barbares simplement ambitieux de conquêtes ou avides de butin. Tous les combats ici sont ceux

de l'opinion. Le Jacobin en a tout le délire, mais il en a aussi toutes les ressources. Pour triompher de ses fureurs, commencez donc par connoître l'objet de son délire.

Je l'avois annoncé, je crois en avoir fourni assez de preuves : dans cette guerre de piques et de foudres, la secte n'envoie pas ses légions pour s'emparer des sceptres, mais pour les briser tous. Elle ne promet ni à ses soldats, ni à ses adeptes, la couronne des Princes, des Rois, des Empereurs ; elle exige des uns comme des autres le serment de broyer les couronnes, les Princes, les Rois, les Empereurs. Dans vous, ce n'est pas même votre personne qu'elle hait, c'est le chef, le ministre de l'ordre social. La guerre qu'elle fait aux Nations, est contre elles ce qu'elle est contre vous. C'est encore la guerre de l'opinion qui hait, non pas l'Anglais, mais les lois de l'Anglais ; qui déteste, non pas le Germain ou l'Espagnol, l'Italien, ou bien tout autre peuple ; mais le Dieu, les Autels, les Sénats, les Trônes du Germain, de l'Espagnol, de l'Italien et de tout autre peuple. Ne vous y trompez pas, ses Pentarques, sans doute, s'efforcent de plier ses projets et ses complots à leur ambition ; mais ses mystères nous l'ont assez appris ; ce n'est pas pour mettre d'Orléans, ou Barras, ou Rewbel sur le Trône, qu'elle vote la mort de Louis XVI. Elle se sert de ses tyrans pour abattre les Rois ; mais elle se réserve d'abattre ses tyrans, quand enfin elle aura brisé par eux tous les liens de la société. Non, ce n'est pas un nouvel empire qu'elle veut établir ; c'est à la nullité même de tout empire, de tout ordre, de tout rang, de toute distinction, de toute propriété, de tout lien social, qu'elle veut arriver. C'est là le dernier terme des mystères de son égalité et de sa liberté ; c'est là ce règne d'anarchie et d'absolue indépendance, proclamé dans ses an-

tres, sous le nom de règne patriarcal, règne de la raison et de la nature.

Souverains et Ministres, vous tous sur qui reposent les intérêts des Citoyens ! savez-vous pourquoi nous insistons sur cette haine dominante, gratuite, générale, seul principe ultérieur de toute cette guerre ? C'est qu'elle vous apprend à n'opposer vous-mêmes à la secte qu'une guerre toute d'amour, de zèle et d'ardeur pour le maintien universel de l'ordre social. C'est qu'il faut ici plus que jamais vous résoudre à mettre de côté tout ce qui n'est qu'intérêt personnel, tout ce qui vous feroit oublier l'intérêt général de la société. C'est que, dussent pour un instant les intérêts de la secte se combiner avec les vôtres, il n'en faudra pas moins suspendre ici tous ces ressentimens mutuels de puissances, ou même de nations jadis émules, jalouses et trop long-temps ennemies les unes des autres ; c'est que malheur à vous, politique imprudent, si vous croyez un seul instant pouvoir faire servir la secte, ou ses principes, ou ses bras à vos propres vengeances, à vos vues personnelles, sans que les services que vous en attendez se tournent contre vous !

Je ne suis point de ceux qui, dans les premiers mouvemens de la Révolution Française, ont cru voir les ressorts de cette absurde et funeste politique s'unissant aux Jacobins, sinon pour écraser, du moins pour affoiblir une puissance antique, dont la gloire fatiguoit celles mêmes qui partagèrent le plus tout son éclat. Je sais ce que la secte suffisoit à faire d'elle-même, quand elle est sortie de ses antres. Mais qu'elle ne soit point perdue pour l'histoire, qu'elle soit toujours présente aux Souverains, la leçon terrible que leur donna cet homme regardé si long-temps comme le grand politique du siècle. La secte s'annonçoit en Amérique,

avec les premiers élémens de son code d'égalité, de liberté et de peuple souverain ; par des combinaisons désastreuses, Lafayette, d'Estaing, Rochambeau, volèrent aider ce peuple souverain à secouer le joug de la mère patrie. Je n'entre point ici dans la discussion des droits, des prétentions, entre Philadelphie et Londres ; mais qu'il sorte aujourd'hui du tombeau, ce Vergennes, faiseur en Amérique et fauteur en Hollande, des révolutions du peuple égal et libre ; et qu'il voie ce que la secte a fait du Trône qu'il prétendit venger par elle, en abaissant une Puissance émule. Qu'il se joigne à Vergennes, ce Mercy d'Argenteau, Ministre de Joseph II, et qu'il voie à quoi ont abouti les services de cette populace souveraine qu'il se préparoit à convoquer dans le Brabant, les services des *prétendus amis du salut public*, c'est-à-dire, de ces *émissaires* de la secte déjà régnante dans Paris, de ces Jacobins qu'il *accueilloit et qu'il favorisoit*, pour arriver à l'oppression par l'anarchie. (*Lett. sur les affaires des Pays-Bas Autrichiens, lett. 2, p. 31.*) Non, la secte qui jure de briser tous les sceptres, n'est pas faite pour étayer le vôtre ou le venger. Loin donc toute alliance, toute union de ses principes, de ses moyens avec les vôtres ! Elle ne perdra pas de vue l'essence même de ses projets ; elle ne semblera s'ouvrir à vous, en abattant ce Trône que vous jalousez, que pour vous trouver seul, quand elle se tournera contre vous.

C'est peu de renoncer aux désastreux services d'un moment ; quand l'ennemi commun de la société se montre, il faut que tous les chefs de la société ne voient plus que l'ennemi commun à repousser. Tout ce que vous ferez contre lui, vous l'aurez fait pour vous, pour votre peuple, ou pour cette partie de la société et des Empires dont vous êtes le chef. Loin donc ici encore ces calculs de

tout ce qu'il pourra vous en coûter de sacrifices et d'efforts, ou de ce qui pourra vous en dédommager ! Quand vous voyez brûler ce toit voisin de vos palais, est-ce assez de ne pas ajouter à l'incendie ? ou bien commencez-vous par demander quelle sera la récompense des soins que vous donnerez à éteindre les flammes ? Plus follement avide, perdrez-vous à piller cette maison en feu, un temps que l'incendie gagne pour embraser la vôtre ? Sauvez tous les Empires, vous sauverez le vôtre. Tous ceux que vous laissez au Jacobin le temps d'abattre, sont autant d'obstacles qu'il écarte pour arriver à vous. Tous les foudres qu'il sait tirer de leurs ruines, et toutes ces nouvelles légions dont il se fortifie, assureront-elles vos dédommagemens ? ou bien à force de bassesses, de tempéramens et de complaisances, attendrez-vous des exceptions ? et vous flatterez-vous de trouver toujours neutre le Pentarque qui aura fait semblant de n'en pas exiger davantage de vous ? Ou même encore, dans la désertion de la cause commune, vous reposerez-vous sur des traités de paix, sur des traités même d'une alliance offensive ou défensive? O pudeur ! ô oubli de la cause commune ! ô honte ! ô lâcheté ! Non, non, vous n'auriez pas pensé à ces traités, si vous aviez connu la secte qui vous les proposoit. Vous les avez signés ! Vous n'êtes pas en paix, et vous n'êtes pas neutre à son égard ; vous êtes son esclave. Vous avez fait de votre sceptre ce qu'elle a impérieusement voulu que vous en fissiez, en attendant qu'elle le brise. Vous êtes resté neutre ! c'est-à-dire, vous n'avez pas osé résister au Jacobin, qui n'attend, pour vous faire sentir tout le poids de vos fers, ou pour vous immoler, que d'avoir triomphé de ceux qui pouvoient vous défendre ou venger votre mort. Vous avez fait la paix avec cet ennemi commun de la société ! C'est-à-dire, que vous avez juré de laisser égorger

la société entière, renverser tous les Trônes, broyer toutes les Puissances, sans opposer la moindre résistance. Vous avez fait des traités d'alliance! c'est-à-dire, que vous avez juré d'aider les destructeurs, les dévastateurs à détruire et à dévaster.

Vous sentez, comme nous, la honte, la bassesse, l'opprobre de la neutralité, de la paix et de tous ces traités; mais il est une force majeure... Eh bien, dites-le donc que vous êtes vaincu; que vous êtes déjà esclave de la secte, et nous vous répondrons : ne faut-il donc jamais savoir mourir, plutôt que de subir le joug? Est-il sauvé, ce Trône, sur lequel la secte ne vous laisse que pour régner par vous? Est-il sauvé, ce peuple, quand il faut que ses bras servent jusqu'aux forfaits des Jacobins? Est-il sauvé l'esclave enchaîné sur le banc des galères, et dont les bras ne peuvent qu'agiter des rames pour le service du pirate? Ah! s'il vous reste encore quelque force et quelque liberté, levez-vous, et combattez encore les combats de la société. Si cette vaine image de puissance que la secte vous laisse peut encore vous séduire, écoutez donc la secte même, par la bouche de *Jean de Bry*, et au milieu de ses législateurs, sollicitant la légion régicide, le décret qui devoit envoyer *douze cents assassins* tuer, non pas un Roi, mais tous les Rois! Ne vous ont-ils pas dit assez clairement ce qu'ils veulent de vous, de votre peuple, ces législateurs mêmes, lorsqu'ils ont déclaré *fraterniser* avec tout peuple qui voudra secouer le joug de ses lois, de son chef, de ses magistrats? (*Décret du 9 nov.* 1792.) Quoi! vous croiriez encore qu'il est un Roi exempt de la proscription? et vous voyez la secte célébrer tous les ans la fête des bourreaux de leur Roi, et vous les entendez décréter, répéter dans leurs fêtes, en présence de ces Ambassadeurs de Rois neutres ou de Rois alliés, le plus solennel de leurs sermens,

le serment de *haine à la Royauté !* Vous voyez leurs adeptes, jusques dans vos chaires d'*enseignement public*, annoncer qu'encore quelques années, et les derniers mystères de la secte seront remplis; il n'y aura plus ni Roi, ni magistrat, ni nation, ni patrie, ni société gouvernée par des lois; et vous hésiterez à oublier toutes vos jalousies, toutes vos dissensions personnelles; à mettre de côté toutes ces réserves, toutes ces prétentions, toutes ces méfiances, et ces altercations, et ces inimitiés de Roi à Roi, de peuple à peuple, de puissance à puissance, quand il s'agit de sauver, non pas votre puissance, mais toutes les puissances, non pas votre peuple, mais tout peuple vivant en société, ou sous des Rois, ou sous des lois quelconques!

Il en est encore temps, les nations sont encore plus puissantes que la secte; que toutes les nations, que tous leurs Rois et leurs Sénats; que tous leurs citoyens s'unissent; que pas un seul homme vivant en société, ne regarde comme étrangère à sa personne cette guerre d'une secte qui a juré la ruine de toute société. Que le Jacobin ne soit pas le seul à connoître les ressources de l'enthousiasme. Celui de la patrie, celui de ses Autels, celui de ses lois, celui de vos fortunes, de vos enfans, de vos villes, de vos maisons, celui enfin de l'ordre social à conserver, seront-ils donc ou moins actifs, ou moins puissans? Vous inspireront-ils moins de courage, et vous résoudront-ils à moins de sacrifices que l'enthousiasme du délire? et sera-t-il dit que les brigands seront toujours les seuls à connoître le prix de l'union et du concert des forces? Par-tout ils ne sont qu'un; ils n'ont qu'un même objet; ils ne servent qu'une seule et même cause. Ils sont frères par-tout, par cela seul qu'ils voient par-tout l'ordre social à renverser. Chefs des nations, soyez frères comme eux, par cela seul qu'il est pour vous tous un intérêt commun à

conserver cet ordre social. Voilà ce que j'appelle une guerre de zèle pour la société, une guerre toute dirigée contre la secte même, et la seule qui puisse lui ôter ces ressources, que ne lui ont peut-être déjà que trop fournies des politiques accoutumés aux guerres de vengeance, de jalousie et d'ambition, peu habitués aux sacrifices que prescrivent les guerres d'un intérêt commun et général.

Lorsque j'invite ainsi toutes les Puissances, toutes les Nations à ne faire, en quelque sorte, qu'une seule Puissance, qu'une seule Nation, à n'avoir toutes qu'un même zèle et qu'une même ardeur dans les combats contre la secte, me demandez-vous, lecteur, ce que devient cette guerre toute d'humanité, de conservation, que je voulois voir opposée à cette guerre de fureur, de destruction, de rage qu'elle fait elle-même à la société? Sans doute, répondrai-je, sans doute, il m'en coûte de sonner en quelque sorte, moi-même le tocsin qui appelle toutes vos légions au champ de Mars; mais lorsqu'enfin toutes celles de la secte se nourrissent de sang et de carnage; lorsqu'il est des cent mille et des cent mille citoyens que leur tranquillité, leur aversion même pour toute résistance, n'empêcha pas d'être victimes; lorsque des femmes, des vieillards, des enfans ont été égorgés nouvellement encore dans les montagnes de la Suisse, comme dans les plaines de la Vendée et dans toute la France; lorsque par-tout où la secte peut faire arriver ses armées de brigands, il faut ou ployer le genou devant l'idole, ou tomber sous les piques, quel est ici le véritable ami de l'humanité? Celui-là pense-t-il à conserver la société, qui laisse les armées de la secte se promener successivement du Brabant en Hollande, de la Savoie en Suisse, du Piémont au Milanais, à Rome, et par-tout renverser l'ordre social, parce que par-tout elles ne trouvent qu'une résistance foible et isolée?

isolée ? Le véritable ami de l'humanité, est-ce donc celui qui laisse le fléau s'étendre et ravager l'Europe, ou bien celui qui vous presse d'en étouffer le germe ? La main conservatrice de vos jours, est-elle celle qui, craignant de toucher à la plaie, la laisse mûrir des semences de la mort ; ou bien celle qui, appliquant le fer et le feu, tranche le membre gangrené pour conserver le corps ? Oh ! si vos conseillers d'une cruelle humanité avoient vu qu'une secte, dont l'empire est tout dans la terreur, dont les moyens sont tous ceux des brigands assassins, ne doit pas être domptée par de perfides complaisances ; combien ils eussent épargné d'horreurs et de fleuves de sang ! Combien cette terreur a donné à la secte de citoyens et de soldats, qui eussent mieux aimé servir contre elle que pour elle ! Et combien encore qui, malgré la terreur, se fussent joints à vous, s'ils avoient cru vous voir armés uniquement contre elle, non pour votre propre ambition ! Je ne suis point entré dans les conseils des Puissances ; j'aime à croire l'erreur de mes compatriotes mal fondée ; et peut-être faut-il la rejeter sur la secte même, qui en tire un parti si désastreux ; mais combien de soldats elle a su se donner, dont le courage eût été tout pour vous, si vous étiez venu à bout de les convaincre que votre cause étoit uniquement celle de leur Roi, de leurs lois et de leur religion ; s'ils ne s'étoient pas crus entre deux ennemis, et obligés de repousser celui qui venoit, non pas pour les défendre, mais pour profiter de leurs dissensions, pour se faire une proie de leur patrie, ou pour leur ménager le sort que la Pologne et Venise ont subi ! Qu'il soit au moins ôté aux Jacobins ce vain prétexte ; que tout peuple opprimé apprenne de vos déclarations franches et soutenues par les faits, à ne plus voir dans vous que de vrais

libérateurs ; et dans vos légions, que des hommes armés par le vœu seul de rétablir l'ordre social.

Mais que fais-je, et qu'allois-je promettre ? Verrois-je donc le sort de ma patrie, le destin des Empires, dépendre tout entier de la force de nos armées ? Ah ! il est une guerre que la secte nous fait plus terrible que celle de ses brigands. Les succès de son impiété, la corruption des mœurs, l'apostasie d'un siècle se disant celui de la philosophie, voilà ses véritables armes et la grande source de nos désastres. Vous que ces vérités effraient, parce qu'elles vous touchent de plus près, remontez aux causes de vos malheurs, et apprenez à les retrouver toutes dans cette apostasie.

Avec tout le génie des démons, un désastreux sophiste s'écria : je ne servirai point, ma raison sera libre. Le Dieu de la Révélation me poursuivra, je poursuivrai le Dieu de la Révélation. Je me ferai contre lui une école ; j'aurai mes adeptes conjurés avec moi, et je leur crierai : *Ecrasez l'infâme*, écrasez Jésus-Christ. — Cette école s'est établie sur la terre ; des Rois, des Grands du monde ont applaudi à ses leçons ; ils les ont savourées parce qu'ils y trouvoient la liberté de toutes leurs passions. Voilà le premier pas de la Révolution. Ne m'importunez plus de vos inutiles réclamations ; relisez les fastes de l'impie que vous avez idolâtré ; c'est là que sont nos preuves. Princes, riches, seigneurs, chevaliers, voilà le crime, non pas de chacun de vous, mais d'un nombre si grand parmi vous, que je peux en quelque sorte l'appeler le crime de votre caste. Les prêtres de ce Dieu que vous aviez abandonné, vous avertirent qu'il étoit des fléaux réservés aux apostats ; que votre exemple seroit funeste au peuple comme à vous. Souvenez-vous comment furent reçues ces menaces ; mais reprenez les fastes de l'école que vous nous

opposiez. Le Ciel, dans sa colère, laissa les élèves des sophistes se multiplier comme les sauterelles. Ils se crurent aussi les Dieux de la raison; ils dirent aussi : nous ne servirons pas; mais c'est en jetant les yeux sur vous, qu'ils ajoutèrent : l'oppression et la tyrannie ont mis sur le Trône des hommes comme nous; le hasard de la naissance a fait des Nobles et des Grands, qui valent moins que nous. Ils le dirent, et ce que la liberté des passions vous faisoit faire contre Jésus-Christ, l'orgueil de leur égalité le fit contre vous. Ils conspirèrent contre le Trône et contre les Grands ou les Nobles qui l'entouroient. — Frappés d'aveuglement, vous accueillîtes cette nuée de Sophistes comme vous aviez accueilli leur maître. — Les Prêtres du Seigneur vous avertirent encore que toute cette école d'impiété, avec la ruine de de l'Eglise, entraîneroit la vôtre, celle des Lois, des Magistrats, des Princes et des Rois. La raison elle-même vous parloit hautement comme vos Prêtres; mais vous aviez fermé l'oreille à la révélation; vous refusâtes d'écouter la raison.

Le Dieu que votre apostasie irritoit chaque jour, laissa cette nuée de Sophistes s'enfoncer dans l'abîme des Loges; et là sous le voile des jeux maçonniques, les arrière-adeptes réunirent leur conspiration contre l'Autel, contre le Trône, contre toute grandeur, à celles de ces sages dont vous étiez les dupes. Les adeptes se multiplièrent autant que les Sophistes. Sous les auspices d'un nouveau sage, ajoutant l'impiété à l'impiété, le blasphème au blasphème, se forma, sous le nom d'illuminés, une nouvelle secte, méditant, comme le héros de votre apostasie d'écraser Jésus-Christ; et comme les élèves de ce héros, jurant de vous écraser vous-mêmes; et comme toutes les sectes des brigands, d'écraser tout empire des lois. — C'étoit à ses complots que se réduisoient

tous les fruits de la philosophie que vous vous obstiniez à regarder comme la vraie sagesse. Pour vous désabuser enfin de cette idole, et bien moins encore pour se venger que pour vous rappeler à la Foi, aux vertus de son Evangile, savez-vous ce qu'a fait votre Dieu ? il a fait taire ces Prophètes eux-mêmes et les Docteurs de sa loi. Il leur a dit : « Laissez-là ces leçons que vous » opposez au délire des impies. C'est à moi qu'ils » opposent leur raison ; c'est mon fils qu'ils ont » fait serment d'écraser. Ils veulent être seuls à » régner sur ce peuple. Ils ont pris sur eux » seuls le soin de le conduire au vrai bonheur ; » je les laisserai faire : j'abandonne ce peuple à » leur sagesse. Sortez du milieu d'eux, vous tous, » mes Prêtres et mes Pontifes ; emportez avec » vous l'Evangile de mon fils ; laissez les sages » abattre ses Autels; laissez-les au milieu de ses » Temples élever des trophées au héros qui » voulut l'écraser, et que ce peuple marche » guidé par la lumière seule de leur raison. » Sortez, retirez-vous ; mon Fils et moi, nous » livrons et ces Grands, et ce peuple, à leurs » sages. Qu'ils soient conduits par eux, puisqu'ils » ne veulent plus de moi et de mon Fils. »

Français, ainsi a dit le Dieu de vos pères. Oh ! qu'il sait bien confondre *la prudence des prudens, la sagesse des sages !* Parcourez à présent ce vaste empire qu'il a livré à votre prétendue philosophie. Ses Prêtres n'y sont plus, ses Autels sont abattus, son Evangile a disparu. Calculez à présent les forfaits et les désastres. Promenez-vous sur ces ruines ; voyez et ces débris et ses décombres. Demandez à ce peuple ce que sont devenus ces millions de citoyens qui peuploient ses campagnes et ses villes ? Dites-lui : quelle inondation de Barbares est venue les désoler ? Qu'est devenue cette ville si fière de sa grandeur

et de la pompe de ses palais ? que sont-elles devenues ces autres villes, les émules de Tyr? Où s'est-il écoulé cet or que leurs vaisseaux apportoient chaque année, des rives de l'Aurore et des îles de l'Occident ? Cette joie et ces champs d'allégresse, pourquoi sont-ils changés en pleurs et en gémissemens ? Ces fronts, jadis l'image du bonheur, pourquoi sont-ils couverts du sombre voile de la terreur ? Et pourquoi ces soupirs que la crainte d'être entendus étouffe vainement ? Vous tous, peuples naguères si heureux encore sous les lois de vos pères ; aujourd'hui en proie à tous les maux de la Révolution, n'avez-vous pas ses philosophes et toute la sagesse de ses déistes, de ses athées ou de ses philantropes ? Vous sur-tout, disciples et long-temps zélés protecteurs de tous ces sages de la Révolution, d'où vient donc que vous êtes aujourd'hui errans et vagabonds, pauvres et désolés sur toute la surface de l'Europe? N'est-elle pas aujourd'hui triomphante dans le centre de son Empire, cette philosophie dont vous aviez fait votre Idole?

Ah! qu'ils sont accablans, ces sarcasmes d'un Dieu trop bien vengé ! Malheureuses victimes de votre confiance à tant de faux sages! concevez donc enfin qu'il est terrible d'être abandonné à l'empire de leur impiété. Avouez qu'elle a été bien désastreuse votre crédulité, votre confiance à ces héros sophistes. Ils vous avoient promis une révolution de sagesse, de lumières, de vertus, et ils vous ont donné une révolution de délire, d'extravagance et de scélératesse. Ils vous avoient promis une révolution de bonheur, d'égalité, de liberté, de l'âge d'or, et ils vous ont donné une révolution, à elle seule, le plus épouvantable des fléaux qu'un Dieu, justement irrité par l'orgueil et par l'impiété des hommes, ait jamais versé sur la terre; et voilà le terme de toute cette impiété

qu'il vous plut d'appeler philosophie. Encore une fois, il ne s'agit plus de contester sur la cause primordiale de nos malheurs; elle est trop évidente. Et Voltaire et Jean-Jacques sont les héros de la Révolution, comme ils furent les héros de votre philosophisme. Il s'agit de mettre un terme à votre illusion, si vous ne voulez pas que le fléau continue, ou bien être sans cesse exposés au danger de le voir renaître. Il faut que la révolution soit la mort de cette philosophie d'impiété, si vous voulez qu'il s'apaise, ce Dieu qui n'envoya la révolution que pour venger son Fils. Ce n'est pas en persistant dans l'outrage, en laissant dans votre cœur la première cause de vos désastres, que vous en trouverez la fin. Le grand crime du Jacobin, c'est son impiété; mais sa grande ressource, c'est la foiblesse, hélas! peut-être la nullité de votre foi. Il a l'Enfer pour lui, tant qu'il combat contre Jésus-Christ; vous n'aurez pas les Cieux pour vous, tant que vos mœurs ou votre incrédulité vous tiendront, comme lui, ennemis de Jésus-Christ. Par votre impiété vous êtes frères du Jacobin, vous êtes Jacobins de la révolution contre l'Autel; ce n'est pas en persistant comme lui dans cette haine de l'Autel, que vous apaiserez le Dieu qui venge cet Autel par la révolution des Trônes, et par la perte de vos propriétés, de vos rangs, et de vos dignités.

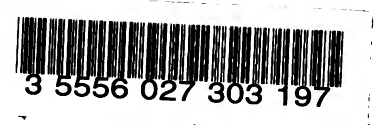
Telle est la dernière, telle est la plus importante des leçons que nous donnent ces fléaux progressifs, comme les complots même des *Sophistes de l'impiété*, *des Sophistes de la rébellion*, *des Sophistes de l'anarchie*. Puissé-je l'avoir profondément inculquée dans l'esprit de mes lecteurs! Puisse-t-elle sur-tout disposer les voies au retour de la Religion, des lois et du bonheur dans ma patrie! Et le Dieu qui soutint mes travaux, ne les aura pas laissés sans récompense.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME QUATRIÈME.

Fin de la Table du quatrième et dernier Vol.


3 5556 027 303 197



